
22101132948



JOURNAL DES CAMPAGNES

DU

BARON PERCY

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1904.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 4868.



Delaplace pinx. *Lestudier Lacour sculp.*

LE BARON P. F. PERCY.

JOURNAL DES CAMPAGNES

DU

BARON PERCY

CHIRURGIEN EN CHEF
DE LA GRANDE ARMÉE

(1754-1825)

Publié d'après les manuscrits inédits

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR M. ÉMILE LONGIN

PORTRAIT EN HÉLIOGRAVURE
et fac-similé d'autographe

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904

INTRODUCTION

I

Pierre-François Percy, à qui la reconnaissance du soldat devait décerner le beau titre de *père de la chirurgie militaire*, naquit à Montagney-lez-Pesmes (1) le 28 octobre 1754 (2). Son père, Claude Percy, était originaire du village de Parcey (3) ; il exerçait à Montagney les humbles fonctions de chirurgien ; la maison qu'il habitait existe encore et une inscription gravée sur une plaque de marbre la signale à l'attention des passants (4). Suivant certains auteurs, les Percy seraient venus en France à la suite des Stuarts ; mais cette assertion ne repose que sur une plaisanterie du duc de Northumberland appelant, sous la Restauration, l'ancien chirurgien en chef des armées de Napoléon *mon cousin Percy*, car les registres paroissiaux de Parcey nous

(1) Village du département de la Haute-Saône, arrondissement de Gray.

(2) « Pierre-François, fils du s[r] Claude Percy et de damoiselle Anne Guillemin, a été baptisé le vingt-huit 8[bre] de l'an mil sept cens cinquante-quatre. Le parrain a été Pierre-François Fouillot, la marraine, Jeanne Jannerot, illitérée. » *Signé :* « J.-B. Pyot, prêtre curé de Montagney, P. Fouillot. » (Archives communales de Montagney.)

(3) Village du département du Jura, arrondissement de Dole.

(4) Cette plaque de marbre a été posée par les soins de la municipalité de Montagney en 1896. L'inscription qu'elle porte est la suivante :

DANS CETTE MAISON
EST NÉ LE 28 OCTOBRE 1754
PIERRE-FRANÇOIS PERCY
BARON DE L'EMPIRE
CHIRURGIEN EN CHEF DES ARMÉES FRANÇAISES
MEMBRE DE L'INSTITUT

La maison natale du baron Percy appartient actuellement à l'auteur de cette notice.

apprennent que le trisaïeul de celui-ci prit femme en Franche-Comté douze ans avant que Jacques II abandonnât l'Angleterre, et l'éminent académicien eût été le premier à en sourire, lui qui avait écrit : « Les savants n'ont pas besoin d'ancêtres; ils appartiennent à l'univers (1). »

La situation de fortune de Claude Percy était modeste. De son mariage avec la fille d'un cultivateur de Montagney il eut dix enfants, dont cinq moururent en bas âge. Pierre-François était le sixième enfant de l'honnête chirurgien. Son enfance s'écoula tout entière au village, et il y prit cet amour des champs qui ne le quitta jamais. Rien de plus riant d'ailleurs que le cadre de ses premières années. De l'enclos paternel il pouvait voir l'Ognon serpenter dans une prairie entourée de grands bois; sur les coteaux, la vigne alternait avec le blé, le sarrasin, le maïs; la terre était fertile et d'abondantes récoltes payaient les peines du vigneron et du laboureur.

Les heureuses dispositions que le jeune Pierre-François montrait décidèrent ses parents à l'envoyer à Besançon avec son frère aîné; sa mère et la plus âgée de ses sœurs vinrent à tour de rôle s'établir dans cette ville, où il suivit comme externe les cours du collège royal. Ses humanités achevées, sa famille songea pour lui au corps du génie, et il parut destiné à porter l'habit gris à parements et retroussis de velours noir des ingénieurs militaires; mais les mathématiques n'étaient point son fait; la capitale de la Franche-Comté comptait parmi les membres de son Université des médecins distingués, et la chirurgie ne tarda pas à attirer les regards de l'adolescent. Il eut à vaincre sur ce point la répugnance de son père : ancien chirurgien-major du régiment de Tallard-infanterie, Claude Percy s'était retiré mécontent du service, et on l'avait souvent entendu dire qu'il aimerait mieux étrangler ses enfants que de les voir embrasser une carrière qui lui avait valu de nombreux déboires. Reconnaissant néanmoins dans les instances de son fils l'indice d'une

(1) *Éloge historique d'Anuce Foës*, p. 17.

vocation sérieuse, le vieux praticien finit par le laisser libre de suivre son penchant. Pierre-François répondit à la confiance paternelle en redoublant d'ardeur au travail, et sa connaissance de l'anatomie lui valut bientôt d'être nommé prévôt de salle; si rapides furent ses progrès, si nombreuses les couronnes qu'il remporta dans les concours ouverts par la Faculté de médecine, qu'en 1775 il fut admis presque gratuitement aux épreuves du doctorat.

Trop sensé pour s'abuser sur l'étendue de ses connaissances, le jeune docteur résolut de se rendre à Paris afin d'y compléter ses études. C'était l'époque où, sous l'impulsion de savants de premier ordre, le chirurgie se relevait du discrédit dans lequel elle avait longtemps langui. Lorsque, en 1749, le célèbre Louis avait, comme on disait alors, passé son acte dans la langue de Cicéron, un gazetier s'était écrié : « Tout est perdu, on parle le latin à Saint-Côme ! » A quoi Louis XV, qui venait de parcourir la thèse en question, avait finement répondu : « Et qui pis est, on le comprend. » D'importants travaux paraissaient sous les auspices de l'Académie royale de chirurgie. Secrétaire de ce corps depuis 1764, Louis jouissait de la plus grande considération dans le monde scientifique, et lui être recommandé fut une vraie bonne fortune pour Percy. L'ancien chirurgien en chef des armées du roi devina-t-il un successeur dans le jeune homme qu'on lui présentait? Rien n'est moins probable ; mais ce qui est certain, c'est que, séduit par l'application et l'ouverture d'esprit du studieux Franc-Comtois, il s'intéressa à ses recherches et manifesta bientôt l'intention de lui prêter l'appui que lui-même avait reçu à ses débuts de La Peyronnie.

Le séjour de Pierre-François à Paris dura peu, car, pour ne pas être à charge à sa famille, il s'engagea dans la gendarmerie de France et fut nommé, en 1776, aide-major à la compagnie écossaise. Cette compagnie tenait garnison à Lunéville : le roi Stanislas n'était plus ; mais les plaisirs dont sa petite cour avait été le théâtre lui survivaient, et on pouvait craindre que le jeune aide-major ne cédât à l'attrait des distractions mondaines. Il

n'en fut rien : soutenu par une force de volonté peu commune, Percy ne songea qu'à étendre le champ de ses connaissances et jamais loisirs ne furent mieux employés que les siens. Il suivit les leçons du célèbre Lafosse, hippiâtre en chef du régiment (1). La gendarmerie de France lui dut l'invention d'une culotte anti-herniaire dont elle fit usage avec succès. Une heureuse opération appela sur lui l'attention de l'Académie royale de chirurgie en prouvant la possibilité de la reproduction du maxillaire inférieur ou du moins d'une substance solide en tenant lieu. Il fit à cette compagnie diverses communications sur l'emploi du quinquina en poudre dans le traitement des bubons vénériens, sur l'engorgement des glandes du cou observé dans l'épidémie de 1780, etc. Enfin il profita du voisinage des Vosges pour étudier les procédés qu'une famille patriarcale du Val d'Ajol suivait dans la réduction des fractures et des luxations, et ne craignit pas de rendre hommage à la dextérité d'hommes que la médecine officielle traitait avec dédain de vulgaires rebouteurs. Entre temps, il avait publié deux brochures, l'une contre les pilules qu'un charlatan du pays débitait sous le nom de *grains de vie;* l'autre contre un médiocre ouvrage sur l'art des accouchements qui, chose curieuse, avait valu à son auteur un des plus hauts postes de la chirurgie militaire.

Au mois d'août 1782, Percy fut nommé chirurgien-major au régiment de Berry-cavalerie et quitta Lunéville pour se rendre à Béthune. Dans cette dernière ville, il retrouva un de ses frères, religieux bernardin, attaché à son corps en qualité d'aumônier. Pour qui connaît sa nature affectueuse, il n'est pas douteux que cette circonstance ajouta à la joie que son avancement lui causait; entre les deux frères l'entente était parfaite et, bien des années après la mort du compagnon des jeux de son enfance, le grand chirurgien ne taira pas son émotion en retrouvant à l'abbaye d'Oliva des religieux de l'ordre de Saint-Bernard. Son pre-

(1) Peu d'années auparavant, Lafosse avait fait paraître la seconde édition de son *Cours d'hippiatrique,* superbe in-folio, orné d'un portrait et de 56 grandes planches hors texte.

mier soin, après avoir pris possession de son poste, fut de se livrer à des recherches sur le site, l'air, l'eau et les conditions économiques et morales de sa nouvelle garnison. « Cette topographie, dit son biographe, pourrait servir de modèle dans ce genre de travail et prouve combien, déjà à cette époque, son auteur savait unir les connaissances archéologiques au savoir étendu et profond du médecin (1). » Ce fut peut-être aussi à cette date que, sous l'influence de son frère, il prit l'habitude de ne jamais se séparer de la Bible, qu'il déclarait dans sa vieillesse avoir été son livre de chevet (2).

Le régiment de Berry-cavalerie ayant été envoyé en garnison à Strasbourg, le jeune chirurgien-major trouva dans la capitale de l'Alsace des ressources de toute sorte; la bibliothèque publique et les bibliothèques particulières lui permirent de compléter son instruction et, par des lectures multipliées, il acquit une érudition qui le mit à même de traiter avec une indiscutable compétence les sujets les plus divers. En 1783, il crut devoir consulter l'Académie royale de chirurgie sur une inoculation d'un nouveau genre qu'il avait tentée, et ce corps savant lui décerna une médaille d'or pour reconnaître son zèle. Un autre mémoire lui valut, l'année suivante, les éloges les plus flatteurs. « Vous êtes au-dessus d'une petite médaille, lui écrivit Louis le 11 février 1784; je vous proposerai pour correspondant et j'aurai le plus grand plaisir à vous en expédier les lettres. Je vous prie de croire qu'il n'y a personne qui fasse plus de cas que moi de vos talents. » Et, le mettant en garde contre la défiance de lui-même, l'éminent chirurgien ajoutait : « Des exemples multipliés ne prouvant que trop que le mérite n'est pas toujours

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 16.

(2) Envoyant à un de ses compatriotes un mémoire couronné par la Société des sciences, belles-lettres et arts de Mâcon, Percy lui écrivait, le 19 septembre 1813 : « Peut-être serez-vous surpris d'y lire tant de traits tirés de l'Ecriture sainte; mais apprenez que la Bible fut de tout temps mon livre familier et que j'y ai puisé tout ce qu'il y a de plus pur et de plus consolant dans le peu d'instruction que j'ai pu acquérir dans ma vie. »

récompensé, la réputation que des ignorants parviennent à se faire découragerait beaucoup, si l'on cherchait dans la vertu une plus grande satisfaction que sa profession. »

Percy était digne d'entendre un tel langage. Il répondit au bienveillant appel de son ancien maître en lui communiquant les comptes rendus de ses opérations et entretint avec lui une correspondance active. Sa réputation ne devait pas tarder du reste à franchir les frontières de la France, et l'étranger allait bientôt entendre prononcer pour la première fois le nom du futur chirurgien en chef des armées de l'Empire.

En 1784, l'Académie royale de chirurgie mit au concours la question suivante : « En quel cas les ciseaux, dont la pratique vulgaire a tant abusé, peuvent-ils être conservés dans la pratique de l'art? Quelles en sont les formes variées relatives à différents procédés opératoires? Quelles sont les raisons de préférer ces instruments à d'autres qui peuvent également diviser la continuité des parties, et quelles sont les diverses méthodes d'en faire usage? » Aidé des conseils de l'habile coutelier Boegner, Percy n'hésita pas à concourir, et, au mois de mai 1785, il reçut de Louis la lettre suivante : « Il s'est tenu hier, Monsieur, une assemblée pour juger les mémoires adressés à l'Académie royale de chirurgie pour le prix de cette année. La médaille de cinq cents livres a été accordée d'une voix unanime et par acclamation, sans scrutin, au mémoire numéro 9. J'ai vu, à l'ouverture du billet cacheté, que vous en étiez l'auteur, et ma joie a été doublée. » Louis informait ensuite son correspondant que, sans attendre davantage, il faisait imprimer ce mémoire « afin de pouvoir l'annoncer à la séance publique comme un modèle pour tous les sujets de la matière instrumentale ». Les suffrages des autres savants ont confirmé ce jugement, et le mémoire couronné par l'Académie royale de chirurgie peut encore être consulté avec fruit. « Toutes les formes de ciseaux, dit M. Laurent, sont gravées dans les planches qui terminent cet ouvrage (1)

(1) *Mémoire sur les ciseaux à incision*. Paris, de l'imprimerie de Michel Lambert, 1785, in-4° de 110 p., 4 planches.

en tête duquel M. Percy, qui venait de perdre son père (1), fit graver, comme un monument de piété filiale, une estampe dans laquelle il est représenté pleurant sur le tombeau de son père et y déposant son laurier académique, avec cette inscription touchante : *O mon père, ce succès était une consolation que vous préparait encore votre fils. Hélas! ce n'est plus à présent qu'une fleur qu'il jette sur votre tombeau* (2). »

Parmi les encouragements que Percy reçut à la suite de la publication de ce mémoire, un des plus autorisés et des plus significatifs fut celui qui lui vint du chevalier Brambilla. Le premier chirurgien de l'empereur d'Autriche le félicita hautement de son travail. « Dans son espèce, lui écrivit-il, c'est un chef-d'œuvre. Je vous conseille, Monsieur, pour les progrès de la chirurgie, de continuer à travailler sur la matière instrumentale; personne ne réussira mieux que vous. Les deux prix proposés pour 1786 et 1787 vous fourniront un champ à de nouveaux lauriers. »

Cette prédiction se réalisa à la lettre. En 1785, l'Académie royale de chirurgie avait désigné comme sujet de concours pour 1786 la construction et le perfectionnement des bistouris. Le mémoire envoyé par le chirurgien-major de Berry-cavalerie remporta encore le prix. « C'était, dit un bon juge, un véritable traité d'opérations, qui prouvait dans l'auteur la plus grande habileté unie au savoir le plus vaste, le plus profond et le mieux digéré (3). » Il est regrettable qu'il n'ait pas été imprimé, car les recherches historiques par lesquelles il débutait ne laissaient rien à dire sur l'origine des instruments tranchants dont la chirurgie faisait usage. En 1787, le sujet mis au concours était le suivant : « Restreindre le nombre des instruments imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies, et spécialement de celles

(1) Claude Percy était mort à Montagney, le 17 mars 1785, à l'âge de soixante-douze ans.

(2) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 37.

(3) *Id.*, *op. cit.*, p. 55.

qui sont faites par les armes à feu ; apprécier ceux dont l'utilité est indispensable suivant la différence des cas, et poser les règles de théorie et de pratique qui doivent diriger dans leur usage. » Personne n'était mieux préparé que Percy à le traiter en parfaite connaissance de cause ; le mémoire qu'il adressa à l'Académie royale de chirurgie répondit pleinement aux vues de cette compagnie en démontrant la possibilité de faire disparaître une foule d'instruments inutiles, dont le nombre, suivant une ingénieuse remarque, attestait moins la richesse que la pauvreté de l'art ; le prix lui fut décerné, et lorsque, cinq ans plus tard, Percy le fit imprimer sous le titre de *Manuel du chirurgien d'armée* (1), il rendit les plus grands services aux chirurgiens improvisés des armées de la République.

Il est aisé de se représenter la joie que l'issue de ces concours causa à Louis et s'il s'applaudit d'avoir été des premiers à discerner le mérite de celui qu'il se plaisait à nommer son « très cher et très féal ». Dès 1784, l'éminent secrétaire de l'Académie royale de chirurgie avait jeté les yeux sur Percy pour continuer son œuvre : « Je voudrais bien, lui écrivait-il, vous laisser ma succession ; je n'ai que vous en vue. » Sur ces entrefaites, on lui demanda de désigner quelqu'un pour remplir les fonctions de chirurgien en chef de l'armée russe qui, sous les ordres du prince Potemkin, assiégeait Ockzakow. Un traitement considérable était attaché à ce poste, et Louis le proposa à son jeune ami ; mais celui-ci déclina l'offre, en déclarant qu'il ne songeait nullement à aller chercher fortune dans les glaces du Nord. « Pourquoi, répondit-il, irais-je dans une terre étrangère, loin des miens et de mon cher protecteur, posséder des honneurs et des richesses que je n'ambitionnerai jamais? Je reste pour vous chérir, pour mériter vos bontés, pour vous parler sans cesse de ma recon-

(1) *Manuel du chirurgien d'armée, ou Instruction de chirurgie militaire sur le traitement des plaies, et spécialement de celles d'armes à feu, avec la méthode d'extraire de ces plaies les corps étrangers, et la description d'un nouvel instrument propre à cet usage.* Paris, chez Méquignon l'aîné, 1792, in-12 de XVI-272 p., fig.

naissance et pour parcourir le plus honorablement possible la carrière que votre amitié s'apprête à m'ouvrir. » Peu de temps après, un travail sur la grossesse hydatique (1) lui valut de l'Académie royale de chirurgie une médaille d'or et le titre d'associé. La Société royale de médecine couronna, elle aussi, plusieurs de ses mémoires : elle lui décerna notamment une médaille d'or de trois cents francs pour ses recherches sur l'allaitement artificiel des nouveau-nés.

Nommé, au mois de janvier 1789, chirurgien en chef de Flandre et d'Artois, Percy adressa à cette époque deux intéressants mémoires au directoire des hôpitaux ; il rédigea pour l'Académie royale de chirurgie le compte rendu d'une laborieuse opération de la taille ; enfin il donna tous ses soins à l'établissement d'infirmeries régimentaires que le malheur des temps fit abandonner, bien qu'elles eussent fonctionné à la satisfaction de tous. A cette date, l'envie s'attachait à ses pas, et ses rivaux s'efforçaient de rabaisser son mérite en insinuant que ses mémoires étaient rédigés par l'aumônier du régiment de Berry-cavalerie. « Vous n'imaginez pas, lui écrivait à ce sujet son protecteur, quels ressorts on a fait jouer contre vous. Je sais qu'on a dit à M. Andouillé que vous aviez un frère abbé, homme de beaucoup d'esprit, qui était votre teinturier. Quand on m'en a parlé, j'ai dit que je n'étais pas si bien instruit que ces messieurs, mais que je jugeais l'étoffe, et que la teinture ne serait qu'un très mince accessoire. J'ai lu à l'Académie plusieurs lettres anonymes qui m'ont été adressées au sujet de vos mémoires et tout le monde a été indigné de ces manœuvres. Ne faites de tout ceci ni recette ni dépense : plus vous vous êtes couvert de gloire, moins il faut chanter votre triomphe ; il est une peine assez cruelle pour vos ennemis. »

Loin de décourager Percy, les intrigues qui s'agitaient autour de lui ne firent qu'aiguillonner son zèle, et on le vit s'associer avec une nouvelle ardeur à la réforme entreprise par l'Académie royale de chirurgie. Jaloux de confondre les envieux, il ne se

(1) *Mémoire sur les hydatides utérines et sur le part. hydatique.* Paris, 1811, in-8° de 32 p.

laissa pas détourner de ses recherches par les premiers grondements de la Révolution. Ce serait ici le cas de parler des essais qu'il tenta à cette époque pour déterminer la meilleure manière d'établir la ligature immédiate des artères comme moyen hémostatique; il les a du reste consignés dans le mémoire qu'il envoya en 1790 à l'Académie royale de chirurgie. Cette compagnie ayant mis au concours la question suivante : « Déterminer la meilleure forme des aiguilles propres à la réunion des plaies, à la ligâture des vaisseaux et d'autres cas où leur usage serait jugé indispensable; décrire la méthode de s'en servir », Percy traita cette matière avec une incontestable supériorité, et j'ignore pourquoi il ne fut pas décerné de prix à celui qui, dans un temps où l'attente d'un nouvel ordre social absorbait toutes les pensées, avait su, comme il le disait, se ménager quelques courts instants pour les consacrer aux progrès de son art (1). Mais, en 1792, un nouveau laurier vint s'ajouter à tous ceux qu'il avait déjà cueillis ; le travail qu'il adressa de Compiègne à l'Académie royale de chirurgie sur le sujet suivant : « Déterminer la matière et la forme des instruments propres à la cautérisation, connus sous le nom de cautères naturels; indiquer suivant quelles règles et avec quelles précautions on doit s'en servir, eu égard aux différentes parties et à la distinction des cas où leur application sera jugée nécessaire ou utile », fut couronné par acclamation, comme étant le seul qui répondît pleinement à l'attente de la compagnie. « C'est surtout dans ce mémoire, dit Flourens, que paraît nettement le caractère particulier de l'esprit de Percy; esprit de sagacité et de justesse qui lui fait découvrir presque aussi sûrement, dans le sujet qu'il examine, le point à réformer et le point où il faut que la réforme s'arrête; qui parmi tous ces instruments, pour la plupart si inutilement multipliés, lui fait démêler ceux qui doivent être conservés, simplifier ceux-là même

(1) En 1793, une médaille d'or fut décernée à Larrey, comme accessit, pour le mémoire qu'il avait adressé de Mayence à l'Académie royale de chirurgie sur le même sujet. LARREY, *Mémoires de chirurgie militaire*, t. I, p. 61.

qu'il conserve, et ne les simplifier que précisément ce qu'il faut pour que, selon les expressions d'un écrivain célèbre, la simplicité de l'instrument ne nuise pas à la simplicité de l'opération (1). » Le mémoire en question fut publié en 1794; puis en 1811, sous le titre de *Pyrotechnie chirurgicale pratique* (2) : Louis n'était plus (3), et Percy, dont l'ingratitude ne fut jamais le défaut, paya un juste tribut de regrets à son vieux maître en écrivant dans la préface de son livre : « Je joins ici le compte qui en a été rendu par cet homme savant et célèbre que la chirurgie a eu le malheur de perdre depuis peu, qu'elle regrettera toujours ; par Louis, dont je me glorifierai toute ma vie d'avoir été le disciple chéri, aux bontés paternelles de qui je dois le peu que je vaux, et dont la mémoire entretiendra dans mon cœur des sentiments éternels d'admiration et de reconnaissance. »

II

Avec la *Pyrotechnie chirurgicale pratique* se clôt ou plutôt s'interrompt ce qu'on pourrait appeler la carrière académique de Percy : aussi bien, fait peut-être sans précédents, avait-on été obligé de l'inviter à ne plus concourir, « pour ranimer un peu l'émulation générale que des succès aussi soutenus menaçaient d'éteindre (4) ». A partir de ce moment, c'est sur le champ de bataille et dans les hôpitaux que son activité se dépense ; au laborieux silence du cabinet succède le tumulte des camps. Pendant bien des années, le grand chirurgien n'aura plus le loisir d'écrire ; il se devra tout entier aux infortunés qui le nomment leur père ; on le verra passer des bords du Rhin aux rives du

(1) Flourens, *Éloge historique de Pierre-François Percy*, dans les *Mémoires* de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France, t. XIII, p. xxxix.
(2) *Pyrotechnie chirurgicale pratique, ou l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*. A Paris, chez Méquignon l'aîné père, 1811, in-8° de xl-311 p.
(3) Le célèbre chirurgien était mort le 20 mai 1792.
(4) Flourens, *op. cit.*, p. xl.

Danube et des boues glacées de la Pologne aux âpres sierras de l'Espagne ; mal secondé par l'administration, il lui faudra organiser le service de santé d'armées comptant un nombre de combattants que l'ancienne monarchie n'avait jamais connu ; Napoléon n'aura de tranquillité que lorsqu'il le saura près de lui, et quand, le lendemain de la bataille d'Eylau, il apprendra qu'un général grièvement blessé et déjà transporté à quelques lieues du théâtre de l'action le réclame, il s'opposera à son départ en disant : « Il se doit à tous, et non à un seul. » Au surplus, Percy suffira à tout et son nom acquerra une réputation que ses rêves les plus ambitieux n'avaient pu lui faire entrevoir. Mais au prix de quels labeurs, de quelles épreuves, de quelles souffrances, ceux-là seuls le peuvent dire, qui ont reçu ses confidences à cet égard. « Il n'y a pas, a-t-il écrit, de repos pour nous aux armées ; nous y sommes, comme l'a fait observer Vicq d'Azyr, les soldats de tous les jours, de tous les moments ; nous n'y quittons jamais le combat. Les maladies, les blessures, l'insalubrité des lieux, l'inclémence des saisons, la contagion des épidémies sont pour nous des ennemis implacables et sans cesse renaissants, et, dans cette pénible lutte où les dangers nous pressent de toutes parts, ce sont encore ceux que nous partageons avec les guerriers sur les champs de bataille que nous avons le moins à redouter... L'insuffisance de nos pouvoirs pour faire le bien et l'autorité de ceux qui sont intéressés à faire le mal ; tous ces abus enfin que l'œil du maître, si perçant qu'il soit, ne saurait atteindre ni empêcher, voilà nos plus grands périls et nos plus profondes calamités. » « L'art de guérir, a-t-il dit encore, est pour celui qui l'étudie un long apprentissage de la mort. Il lui rappelle sans cesse que sous le ciel tout se succède, tout périt, tout se renouvelle. Il lui enseigne à humilier sa pensée devant cette terrible vérité et à se préparer lui-même à subir à son tour cette inévitable loi (1). »

Ce fut au mois de juin 1792 que Percy fut nommé chirurgien

(1) *Éloge historique de M. Sabatier, professeur à la Faculté de médecine de Paris,* p. 79 et 119.

consultant de l'armée du Nord en remplacement de Sabatier, à qui son grand âge ne permettait pas d'affronter les fatigues d'une campagne. Il rejoignit l'armée à Valenciennes et gagna promptement la confiance du vieux maréchal Lückner. Lorsque celui-ci eut été contraint de remettre le commandement des troupes à Kellermann, le nouveau général en chef n'eut pas moins à se louer du zèle de l'habile chirurgien qui, sans négliger les détails de son service, trouva le temps d'adresser du camp de la Lune un dernier mémoire à l'Académie royale de chirurgie sur les avantages et les inconvénients du sommeil factice, soit avant, soit après les opérations chirurgicales.

L'année suivante, Percy passa à l'armée de la Moselle, où un curieux incident vint mettre en lumière la conscience qu'il avait de son mérite : il n'est pas inutile de le faire connaître pour montrer combien la susceptibilité de l'éminent savant était vive, dès que la dignité de son caractère lui paraissait en jeu.

La Convention nationale ayant décrété qu'aucun citoyen ne serait admis à remplir l'emploi d'officier de santé dans les hôpitaux ni à l'armée sans en avoir été préalablement jugé digne par son civisme et sa capacité, le conseil de santé fut chargé de déterminer le moyen de constater l'un et l'autre. Il établit, en conséquence, qu'il serait envoyé à chaque officier de santé un pli cacheté, qu'il remettrait à la municipalité du lieu où il lui parviendrait ; que celle-ci en ferait l'ouverture en présence de deux membres du district ou de la société populaire ; que les séries de questions renfermées dans ce pli seraient communiquées à l'officier de santé, qui y répondrait sur-le-champ, enfermé sans livres ni notes ; qu'enfin procès-verbal du tout serait envoyé à Paris sous le sceau de la municipalité.

Les lauriers académiques de Percy et plus encore ses services antérieurs eussent dû le dispenser de cette épreuve ; ce ne fut pas assurément sans répugnance qu'il vint, écolier quadragénaire, faire sous les yeux de la municipalité de Bouzonville (1)

(1) Bouzonville, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Thionville, département de la Moselle, appartient aujourd'hui à la Prusse.

les compositions prescrites par le conseil de santé, mais il tint à donner à ses collaborateurs l'exemple de l'obéissance. Il conserva néanmoins un certain ressentiment d'avoir été contraint d'interrompre ses travaux pour répondre à des interrogations oiseuses, et, le bruit ayant couru qu'il avait renvoyé ses séries de questions toutes cachetées, il s'empressa de publier les réponses qu'il y avait faites (1). « Me voilà en instance, dit-il avec une légitime conscience de sa valeur ; il s'agit de savoir si je serai trouvé propre à conserver un emploi où j'ai dû faire bien du mal, si je manque de talents, depuis près de trois ans que j'en exerce les difficiles et importantes fonctions, et si c'est à tort ou avec raison que l'armée et les généraux m'ont accordé leur estime et leur confiance. »

Quoique rédigées à la hâte, les notes de Percy attestent une profonde connaissance du sujet. La première partie a trait aux blessures d'armes à feu, aux cas qui exigent ou non l'amputation immédiate, aux avantages et aux inconvénients de l'envoi des militaires convalescents aux eaux thermales. La seconde se termine par la demande d'un modèle d'une série de questions à poser aux officiers de santé, et c'est pour le malicieux Franc-Comtois l'occasion d'adresser à ses examinateurs des remerciements ironiques. « La commission, sachant combien il en coûte peu à l'esprit, combien il est facile de faire des questions, a voulu, dit-il, me transformer un instant en examinateur, sans doute pour me donner quelque relâche et me laisser reprendre haleine ; je la remercie de cette attention. » A cela ne se borne pas du reste sa verve railleuse et il lui donne libre cours dans les questions suivantes, qu'il est censé adresser à un chirurgien de troisième classe : « Quel est le chef auquel il doit obéir dans le grand nombre d'individus qui s'attribuent le droit de commander? Quelles sont les questions qui lui ont été faites en dif-

(1) *Réponses du citoyen Percy, chirurgien en chef de l'armée de la Moselle, aux questions épuratoires qui lui ont été proposées par la Commission de santé séante à Paris.* A Metz, de l'imprimerie de Collignon, IIIe année républicaine, in-12 de XII-34 p.

férents temps par les visiteurs, examinateurs, commissaires, inspecteurs, agents, délégués et mandataires de toute espèce, qui tour à tour ont convoqué, rassemblé, harangué, exhorté, menacé les officiers de santé sans jamais leur avoir rien appris? »

Quand l'armée de la Moselle eut été réunie à celle du Rhin, Percy alla rejoindre le quartier général à Strasbourg. Là, « il fut accueilli par les officiers de santé en chef comme il méritait de l'être; tous s'empressèrent de lui montrer que sa réputation l'avait devancé et qu'ils s'estimaient honorés et heureux de l'avoir pour collègue (1) »; il leur fit voir à son tour « que le talent et l'habileté du praticien, les facultés de l'administrateur, l'élévation du caractère et le sentiment exact de ses devoirs s'alliaient sans peine chez lui à l'élégante facilité du littérateur et à l'érudition du savant (2) ». Son compatriote Pichegru apprécia hautement ses services et sa bravoure : personne, en effet, ne s'exposait au feu plus volontiers que lui; il fut atteint trois fois, et on le vit, à Manheim, sauver au péril de ses jours un officier du génie grièvement blessé en le chargeant sur son dos. « Le pont du Rhin, dit son biographe, était alors battu par douze pièces de canon tirant à ricochet, et les Français, qui étaient sur la rive opposée, pleins d'admiration pour une si belle action, soutenaient par leurs acclamations les efforts du chirurgien en chef, sous les pas duquel les pontons brisés menaçaient de s'écrouler. Il eut le bonheur d'arriver intact sur la rive occupée par l'armée et d'y déposer son blessé, qu'il n'avait pas voulu abandonner (3). »

Percy ne se distingua pas moins dans la campagne de 1796, et la considération que Moreau lui témoigna le dédommagea amplement des tracas que les commissaires des guerres lui susci-

(1) Thomassin, *Éloge prononcé à la séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, le 28 janvier 1826*, p. 46.

(2) P. Triaire, *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire (1768-1842)*, p. 26.

(3) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 190. Une peinture murale du Val-de-Grâce conserve le souvenir de cette action d'éclat.

tèrent à cette époque. Ces fonctionnaires ne pardonnaient pas aux officiers de santé de chercher à s'affranchir de leur tutelle, tandis que les officiers de santé leur reprochaient de couvrir de leur autorité des abus et des dilapidations préjudiciables aux malades. De là, des conflits qui ne paraissaient s'apaiser que pour renaître avec plus d'intensité. Le chirurgien en chef d'un hôpital ayant été traduit devant un conseil de guerre pour avoir manqué de respect à un commissaire, Percy prit sa défense et le plaidoyer qu'il prononça lui attira de la part du ministre de la guerre une réprimande indirecte, qui fut affichée dans les hôpitaux. Pour toute réponse, les officiers de santé en chef de l'armée du Rhin-et-Moselle rendirent à leur tour la dépêche ministérielle publique par la voie de l'impression, en la faisant suivre d'une protestation des plus véhémentes. On jugera du diapason auquel était arrivé le ton des polémiques par les lignes dans lesquelles les signataires de cette protestation se déclarent solidaires de Percy : « Ces messieurs avaient cru que le chirurgien Percy leur serait sacrifié ; ils s'en étaient vantés. Un d'eux avait même fait le voyage de Paris, sans doute dans cette intention. Fonctionnaires du moment, à quel prix vous mettez-vous donc ? Vous passerez, comme ces insectes éphémères dont vous imitez si bien les piqûres, parce que vous n'avez qu'une existence d'emprunt, et nous resterons, nous à qui un talent inamovible et toujours nécessaire assure le précieux avantage d'être encore quelque chose, lorsque la paix ou la volonté du gouvernement vous aura réduits à n'être plus rien. »

Je ne m'attarderai pas à raconter les pénibles travaux qui incombaient à Percy à l'armée du Rhin-et-Moselle, car il me tarde d'arriver à la création qui est un de ses principaux titres de gloire, c'est-à-dire à l'établissement des ambulances mobiles, dont on a trop longtemps attribué tout l'honneur à Larrey (1).

(1) Un premier essai avait été fait par Larrey, en 1793, sous les murs de Mayence ; mais il y a loin de trois chirurgiens et d'un infirmier montés aux corps mobiles de chirurgie créés par Percy, et ce sont certainement les services rendus par ceux-ci qui donnèrent à Larrey l'idée d'organiser à l'armée d'Italie ses trois divisions d'ambulances volantes.

Nous ne possédons pas d'ailleurs les notes consacrées à ses premières campagnes, et ce ne serait qu'à l'aide des ordres de service émanés des généraux qu'il serait possible de les reconstituer. La Révolution avait détruit l'admirable organisation sanitaire de l'ancienne armée royale sans rien mettre à la place, et il fallait réellement tout improviser. Depuis l'an IV, l'autonomie du corps médical n'existait plus : la partie matérielle du service de santé ne regardait pas les chirurgiens; elle dépendait, comme je viens de le rappeler, des commissaires des guerres, et les jalousies mesquines de ces fonctionnaires n'avaient souvent d'égales que leur improbité ou leur insuffisance. « On ne se doute guère aujourd'hui, dit un auteur, de ce qu'étaient les ambulances dans les armées de la Révolution. A vrai dire, elles n'étaient que fictives; elles ne possédaient ni tentes, ni matériel de couchage, ni aliments, ni médicaments. Les hôpitaux des villes étaient insalubres, et les malades y succombaient dans d'effroyables proportions. Les plaintes des médecins contre les commissaires des guerres, auteurs responsables de cette lamentable incurie, restaient sans effet, et la plupart du temps leurs réclamations se retournaient contre eux (1). » Quoi d'étonnant si Percy regrettait l'indépendance dont le corps médical avait joui au début de la guerre et si, avec la plupart de ses collègues, il voyait dans l'administration le pire des fléaux pour les malades et les blessés?

Suspendues par le traité de Campo-Formio, les hostilités entre la France et l'Autriche reprirent en l'an VII. Les retards apportés par les plénipotentiaires de l'empereur à ratifier la paix au congrès de Rastatt ne permettant plus de douter que le cabinet de Vienne ne cherchât à gagner du temps pour donner à la Russie la possibilité d'entrer en ligne, le gouvernement français demanda une explication catégorique sur les mouvements extraordinaires des troupes autrichiennes; le silence opposé à cette demande fut regardé comme équivalant à une agression et

(1) P. Triaire, *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire (1768-1842)*, p. 26.

le général Jourdan reçut l'ordre de franchir le Rhin, pendant que l'armée d'Helvétie, sous le commandement de Masséna, était chargée d'envahir les Grisons.

Lorsque cet ordre parvint aux généraux, Percy se trouvait à Strasbourg, où il disposait tout pour son entrée en campagne. Il avait, à force d'instances, obtenu de la direction d'artillerie des voitures destinées à transporter plus rapidement ses collaborateurs sur le théâtre des opérations; mais, quand il fallut atteler ces voitures, l'administration multiplia les défaites, et ce fut à pied que les chirurgiens durent suivre l'armée. Le service des ambulances était d'ailleurs si défectueux que, malgré les réclamations de Percy, il n'y avait au quartier général ni fournitures ni infirmiers; les officiers de santé attachés au corps des flanqueurs commandé par le général Vandamme n'avaient pour tout matériel qu'une caisse d'instruments, une demi-livre de pommade agglutinative et une pochette de mauvais linge. « Quelle administration! s'écrie à ce sujet le grand savant. A voir l'indifférence, le sommeil léthargique de tous les gens à la tête des affaires lorsqu'on leur parle des hôpitaux, on croirait qu'un malade, qu'un blessé cesse d'être un homme quand il ne peut plus être un soldat. »

Chirurgien en chef de l'armée de Mayence, qui prit le 19 ventôse an VII (9 mars 1799) le nom d'armée du Danube, Percy assista le 30 ventôse et le 1er germinal (20 et 21 mars) aux combats livrés sur l'Ostrach. Le 5 germinal, il se signala par son dévouement à la bataille de Stokach, dans laquelle les Français subirent des pertes considérables : de six heures du matin à la nuit, les chirurgiens ne firent que courir derrière la ligne pour relever les blessés, dont le nombre s'éleva à plus de quinze cents. Il fallut battre en retraite, et, le 14 germinal, Percy décida Jourdan, qui ne tenait plus debout, à remettre ses pouvoirs à son chef d'état-major; il l'accompagna jusqu'à Strasbourg, puis revint à l'armée, dont Masséna avait pris le commandement le 19. Il suivit le nouveau commandant à Bâle et à Zurich, et son zèle trouva ample matière à s'exercer dans les sanglants combats livrés autour de cette ville.

Ce fut à cette époque que, s'étant adressé directement au ministre de la guerre pour que celui-ci confirmât la nomination provisoire des chirurgiens qu'il avait rassemblés à l'ouverture des hostilités, il reçut de Paris une lettre dans laquelle on le rappelait à l'exercice de ses devoirs, et notamment à la correspondance active qu'il n'aurait pas dû interrompre avec le service de santé; le ministre déclarait que, sans le compte avantageux que les inspecteurs généraux lui avaient rendu de ses talents, une mesure sévère eût été prise, attendu qu'il avait commis une grande faute en affectant de méconnaître la hiérarchie. Fidèle au système de faire l'opinion juge de ses différends avec ses supérieurs, Percy n'hésita pas à donner la plus grande publicité à cette lettre; il la fit imprimer en même temps que sa réponse, où il invoquait avec une légitime fierté les témoignages de satisfaction que lui prodiguaient les généraux. « Je n'ai reçu que ce matin, avait-il écrit de Bâle le 26 prairial an VII (3 juin 1799), la lettre que vous m'avez écrite le 21. Vous l'avouerai-je? elle ne m'a ni surpris ni affecté. Je ne suis point habitué, je n'aspire même pas aux louanges de Paris. Paris est trop loin de l'armée. C'est ici, c'est sur les champs de bataille et dans les hôpitaux que j'obtiens quelques suffrages dignes de me flatter; et, si vous avez fait une seule campagne de guerre, vous devez savoir que, dans mon état, on n'a point de temps à donner à ces écritures oiseuses dont on se montre si avide et qui font le mérite de tant de gens à Paris. » « Je vous crois juste, disait-il encore au ministre, on vous dit sage, mais vous avez été circonvenu. » Puis il ajoutait : « Le dépit, ainsi qu'on s'en est lâchement flatté, ne me fera pas donner ma démission. Je resterai ferme et impassible à mon poste; je veux y braver les nouveaux dégoûts, les nouvelles indécences, dont l'envieuse et superbe médiocrité continuera sans doute encore à me poursuivre. On me révoquera peut-être; je m'y attends, sans le désirer ni le craindre. Mais alors ce ne sera pas moi qui aurai enlevé aux infortunées victimes de la guerre leur ami, leur soutien, leur consolateur. »

Quelques semaines plus tard, Percy encourut de nouveau le blâme des membres du conseil de santé au sujet d'un chirurgien indigne qu'il avait chassé ; mais le démêlé le plus grave fut celui qui surgit à l'occasion des officiers de santé dont il s'était entouré au début de la campagne. Dans toutes ses lettres, il n'avait cessé de protester contre l'envoi aux armées de jeunes gens sans vocation ni expérience, qui ne voyaient dans le service des hôpitaux qu'un moyen de se mettre à l'abri de la conscription ; il demandait qu'on s'adressât de préférence aux officiers de santé licenciés au moment où l'on croyait la paix définitive, et, comme le fait observer son historien, il ne devait pas s'attendre à ce qu'on l'accusât de favoriser l'abus qu'il dénonçait avec autant d'ardeur que de persévérance (1). Lorsqu'il apprit que ses ennemis l'accusaient de n'employer en qualité de chirurgiens que des conscrits et des réquisitionnaires, il ne put contenir son indignation et, dans une lettre écrite de Bâle, le 19 thermidor an VII (6 août 1799) au chef de la cinquième division de guerre, il flétrit avec la dernière violence ces propos calomnieux.

« Il me serait, dit-il, facile de démontrer que les reproches que l'on me fait gratuitement sont mérités par ceux-là mêmes qui ont l'effronterie de me les adresser... Demandez, je vous prie, les noms des individus que je suis accusé d'avoir employés, quoiqu'ils soient de l'âge de la conscription. On vous les donnera sans difficulté, et ce seront ceux qui composent l'état ci-inclus. Cette épreuve bien simple vous mettra à portée de démêler l'imposture et la loyauté ; celle-ci est de mon côté. » En terminant, il s'élevait une fois de plus contre les ignorants dont on avait rempli les hôpitaux. « Leur nombre, disait-il, est si grand, et l'impéritie de quelques-uns si connue, que les troupes se récrient hautement contre cet abus meurtrier et que l'on a appelé *infection générale* du service de santé certaine corporation qui prétend détourner sur nous l'odieux de cette qualification. »

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 171.

Ainsi s'exprimait, sans se soucier des ennemis que pouvait lui attirer l'indépendance de son langage, celui qui s'intitulait lui-même le *vétéran irréprochable de la chirurgie supérieure des armées*. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'auteur des *Morts qui parlent* trouverait ici une nouvelle confirmation de sa thèse : la Franche-Comté a droit de revendiquer l'honneur d'avoir forgé un caractère semblable ; on ne descend pas en vain d'hommes qui ont fait passer leur obstination en proverbe, et c'est bien l'origine de Percy qui, pour une bonne part, explique l'âpre franchise dont il ne se départit jamais.

La campagne de l'an VIII mit en relief les talents de l'habile chirurgien comme organisateur, en même temps qu'elle lui fournit l'occasion d'acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance du soldat. Toutefois, avant qu'elle s'ouvrît, il eut encore à prendre en main la défense de ses collaborateurs. Toutes les commissions délivrées aux officiers de santé depuis la reprise des hostilités furent, en effet, retirées à leurs titulaires au commencement de l'année, sous prétexte de les remplacer par d'autres plus régulières et plus uniformes. Peu de temps après, un arrêté ministériel déclara dans le cas d'être licenciés les officiers de santé non pourvus de commissions nouvelles, en sorte que bon nombre de chirurgiens ayant déjà servi se trouvèrent sans solde, tandis que de tout jeunes gens exhibaient aux armées leurs habits brodés.

Ce fut pour faire cesser cet état de choses que Percy s'adressa au ministre de la guerre Alexandre Berthier, le conjurant de rendre justice à ceux qu'il avait vus à l'œuvre. « Je ne vous parle pas de moi, lui dit-il. Habitué et préparé à tous les sacrifices, rien ne peut plus me surprendre ni m'affecter, si ce n'est la profonde indifférence et la dureté révoltante avec laquelle on traite tour à tour une classe d'hommes dont l'habileté ou l'ignorance, la moralité ou les vices peuvent influer d'une manière si différente sur le sort des armées... Mais quand je verrai avilir mon art, quand j'entendrai les gémissements de quatre cents

jeunes gens intéressants condamnés à mourir de faim ou à se déshonorer par des bassesses, quand autour de moi des collaborateurs zélés, dociles, patients, mes amis, mes enfants, seront indignement persécutés en votre nom, je ne pourrai plus me retenir et de toutes parts je ferai retentir mes pressantes réclamations. J'espère, citoyen ministre, que vous aurez égard à celle que j'ai l'honneur de vous adresser. Qui mieux que vous peut et doit apprécier les officiers de santé? Vous les avez longtemps vus aux armées, et plusieurs de leurs chefs, parmi lesquels j'ose me compter, y ont joui de votre estime particulière et de votre affection. Veuillez donc mettre un terme aux maux et à la perplexité de ces infortunés et soyez sûr de leur reconnaissance ainsi que de la mienne (1). »

Cet énergique appel à l'équité du futur prince de Neuchâtel fut couronné d'un plein succès et, libre de soucis de ce côté, Percy put se consacrer tout entier à l'organisation des ambulances mobiles, dont, l'année précédente, le mauvais vouloir de l'administration avait contrarié l'établissement. A chaque division d'ambulance de l'armée du Rhin fut affecté un wurst attelé de six chevaux, sur lequel étaient montés huit chirurgiens de toute classe; avec ces derniers marchaient huit servants, dont quatre étaient assis sur des coffres placés devant et derrière la voiture et quatre montaient les chevaux en sous-verge. Le wurst et les coffres renfermaient des secours pour douze cents blessés et sous le chevalet se trouvaient des brancards destinés à relever sur le champ de bataille les hommes incapables de se rendre seuls à l'ambulance (2). On conçoit les services que ces voitures devaient rendre en mettant fin à la situation qui avait inspiré au brave général Lefebvre cette boutade : « Je voudrais être comme le diable qui transporta Jésus-Christ sur la montagne, j'irais chercher tout le conseil de santé et lui dirais : « Vois, malheureux,

(1) Zurich, 26 nivôse an VIII (25 janvier 1800).

(2) Cf. *Dictionnaire des sciences médicales*, v° *Chirurgien militaire*, t. V, p. 107. Un tableau de Duplessis-Bertaux représente Percy galopant à côté d'une de ces voitures.

« si un chirurgien ayant fait six lieues, sac au dos, peut secourir « les blessés avec aisance. »

Je regrette de ne pouvoir citer intégralement les instructions que Percy donna à ses subordonnés : jamais on ne tint un plus noble langage. « Que toutes nos pensées, nos sentiments, nos facultés, leur dit-il, ne tendent plus qu'à procurer à nos défenseurs que le sort des combats doit frapper tous les genres de secours qui doivent leur être prodigués. » Parmi les recommandations qu'il leur adresse, il en est du moins une qui mérite d'être signalée, c'est celle de s'entendre avec les employés de l'administration pour ne point tourmenter les blessés réunis à l'ambulance par la demande intempestive de leur nom. Il voulait, dit son biographe, qu'on pût leur distribuer quelques légers aliments avant de les enregistrer, et il citait à cette occasion la réponse plaisante d'un grenadier de la 84e demi-brigade à un commis qui lui demandait son nom : « Tu ne le sauras qu'un bouillon à la main (1). »

Ce fut le 5 floréal an VIII (25 avril 1800) que s'ouvrit la campagne dans laquelle Moreau mit le sceau à sa réputation de tacticien. Au début, Percy eut une inspiration qui suffirait à elle seule à rendre son nom immortel. La lecture d'un journal allemand lui suggéra de diminuer les horreurs de la guerre en déclarant les hôpitaux inviolables. Dans ce but, il proposa au général en chef de conclure avec le général Kray, commandant des forces autrichiennes, une convention analogue à celle qui était intervenue entre Maurice de Noailles et lord Stair dans la campagne de 1743, afin qu'en aucun cas les chirurgiens, les infirmiers et les blessés de l'une et de l'autre armée ne pussent être retenus prisonniers. Moreau souscrivit avec empressement à cette proposition et son chef d'état-major reçut l'ordre de proposer au général ennemi les articles suivants :

« Le général Kray, commandant l'armée autrichienne, et le général Moreau, commandant l'armée française, désirant dimi-

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 185.

nuer autant que possible les malheurs de la guerre et adoucir le sort des militaires blessés dans les combats, sont convenus des articles suivants :

« Article premier. — Les hôpitaux militaires seront considérés comme autant d'asiles inviolables, où la valeur malheureuse sera respectée, secourue et toujours libre, quelle que soit l'armée à laquelle ces hôpitaux appartiennent et sur quelque terrain qu'ils soient établis.

« Art. 2. — La présence de ces hôpitaux sera indiquée par des écriteaux placés sur les chemins aboutissants, afin que les troupes n'en approchent point et qu'en passant elles observent le silence et fassent cesser le bruit des tambours et instruments.

« Art. 3. — Chaque armée sera chargée de l'entretien de ses hôpitaux, après avoir perdu le pays où ils existent, comme si ce pays était encore en son pouvoir. Les effets continueront à lui appartenir ; les dépenses seront à son compte ; rien ne sera changé au régime de ces établissements et la consigne donnée à la sauvegarde sera concertée entre les chefs du service et le commandant du poste étranger.

« Art. 4. — Les armées favoriseront réciproquement le service des hôpitaux militaires situés dans les pays qu'elles viendront à occuper. Elles feront fournir par les habitants, ou fourniront elles-mêmes tous les objets nécessaires aux blessés et hospitaliers, sauf à s'en faire rembourser le montant, ou même à retenir des otages ou des effets, jusqu'à ce que le paiement des avances soit effectué.

« Art. 5. — Les militaires guéris de leurs blessures seront renvoyés à leur armée respective, avec une escorte qui leur fera fournir en chemin des vivres et des voitures et les accompagnera jusqu'aux avant-postes de l'armée où ils se rendront. Il sera de même accordé une escorte pour protéger, lors de l'évacuation

complète de l'hôpital, les convois de voitures sur lesquelles on aura chargé les effets, si ceux-ci n'ont point été retenus pour garantir l'acquittement des dépenses faites pour ledit hôpital.

« La présente convention, seulement applicable aux militaires blessés, sera publiée à l'ordre des deux armées et lue dans chaque corps deux fois par mois. L'exécution de ses articles est recommandée à la loyauté et à l'humanité de tous les braves, et chaque armée promet de faire punir exemplairement quiconque y contreviendra. »

Dans ces articles, on le voit, étaient en germe la plupart des bienfaits qu'a réalisés de nos jours la convention internationale de Genève. A cet égard cependant la grande âme de Percy devançait son époque; sa sollicitude pour les victimes de la guerre ne fut pas comprise du général autrichien; il parut impossible de neutraliser les hôpitaux sans nuire aux opérations militaires; aucun accord ne fut conclu, et, sincèrement attristé de cet échec, le chirurgien en chef de l'armée du Rhin n'eut d'autre ressource que de prodiguer indifféremment les secours de son art aux blessés de l'une et de l'autre armée. Il assista aux batailles d'Engen et de Mösskirch (3 et 5 mai 1800). Le 10 mai, les ambulances mobiles rendirent les plus grands services au combat de Memmingen, et, dans le rapport qu'il adressa, le 13, au général en chef, Lecourbe célébra en termes chaleureux la création de son compatriote : « Nous devons tous, écrivit-il, un tribut d'éloges mérités aux corps mobiles de chirurgie, à cette nouvelle institution créée par le citoyen Percy, le père et le soutien de la chirurgie militaire. Les officiers de santé de ces corps mobiles ont porté des secours, même sur le champ de bataille; ils se sont tellement distingués par leur zèle que le soldat les vénère et se console, lorsqu'il est blessé, parce qu'il voit que les premiers secours lui sont donnés avec une rapidité sans exemple (1). »

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 178.

Chose singulière! C'est le jour même où Lecourbe signalait ainsi les services rendus par Percy, qu'une lettre comminatoire partait de Paris à l'adresse de ce dernier. J'ignore ce qui avait pu motiver ce nouvel avertissement; on est presque tenté de s'en réjouir, lorsqu'on lit la réponse qu'il valut au commissaire ordonnateur en chef Mathieu-Faviers; elle est d'une envolée superbe et rarement plus fier langage fut tenu à un supérieur par un de ses subordonnés.

« Citoyen, écrivit Percy, veuillez apprendre au ministre de la guerre, à l'insu, mais de la part de qui on ne cesse de m'adresser les reproches les plus impertinents, que ce chirurgien en chef de l'armée du Rhin, qu'on a affecté dans la lettre du 23 floréal, dont vous venez de me donner communication, de ne désigner que par son titre, s'appelle *Percy,* nom que la bassesse ne souilla jamais, que la lâcheté n'atteignit pas encore et que les admonestations ridicules de quelques commis sottisiers ne parviendront pas à obscurcir. Dites-lui aussi que ce nom odieux seulement aux méchants, aux pervers, survivra peut-être à bien des noms auxquels l'intrigue, une faction ou le hasard ont donné une célébrité éphémère. Ne lui laissez pas ignorer que celui qui le porte est au-dessus de toutes les menaces; qu'il a prouvé plus d'une fois que nul pouvoir ne tenterait impunément de l'humilier; qu'il n'a besoin ni du ministre ni de ses bureaux; qu'il a une conscience, une fortune et une réputation qui le rendent indépendant; et que si, pour être utile, il supporte avec patience les travaux de la guerre, il est bien décidé à la faire aux sots et aux insolents qui oseront le régenter ou chercheront à l'avilir (1). »

La veille du jour où cette lettre fut écrite, l'armée avait livré la bataille d'Erbach et l'on comprend sans peine l'impatience que ressentait Percy en se voyant poursuivi au chevet des blessés par les reproches des bureaux de la guerre. Pendant les combats livrés autour d'Augsbourg, il sauva un grand nombre d'émigrés

(1) Mindesheim, 6 prairial an VIII (26 mai 1800).

qui allaient périr sur un lac : deux cents d'entre eux furent cachés par lui dans les caves et les greniers du couvent des Franciscains, où il leur prodigua en secret les soins les plus empressés. Dénoncé pour cette action aux représentants du peuple, il fut arrêté comme suspect, mais les réclamations du général en chef le firent bientôt élargir. Déjà, à Rheinfelden, il avait montré le même mépris du danger en organisant avec un de ses collaborateurs l'évasion de trente et un émigrés incarcérés, jugés et condamnés à mort par une commission militaire, en vertu des lois qui assimilaient aux émigrés rentrés en France les émigrés arrêtés sur le territoire occupé par les armées de la République. Parmi ces infortunés se trouvaient un ecclésiastique, des femmes, des enfants ; grâce aux deux chirurgiens, tous furent embarqués pendant la nuit sur un bateau qu'une personne sûre conduisit de l'autre côté du Rhin. « Il y avait, dit son biographe, d'autant plus de courage à secourir ces malheureux que, deux jours avant leur évasion, on avait fait fusiller dix personnes qui avaient rendu le même service à d'autres émigrés (1). »

Au passage du Danube (19 juin 1800), Percy ne quitta pour ainsi dire pas Lecourbe, à qui fut due la réussite de cette hasardeuse opération ; il était à ses côtés, quand un boulet emporta son panache. Indifférent au péril, on le vit, pendant la bataille d'Hochstett, courir à cheval sur tous les points de l'action ; c'est ainsi qu'il fut témoin de la bouillante ardeur avec laquelle son neveu Wadeleux (2), qui remplissait auprès du général les fonctions d'aide de camp, fondit à la tête de quelques carabiniers sur un bataillon autrichien, qu'il contraignit à mettre bas les armes ; lui-même faillit être emporté par une curiosité téméraire au plus épais d'un combat de cavalerie : « Je voulais, dit-

(1) C. Laurent, *op. cit.*, p. 190.

(2) Ce neveu était fils de la sœur aînée de Percy, dont il fit tour à tour l'orgueil et le désespoir par sa bravoure et ses coups de tête. Vingt-deux fois blessé pendant la campagne d'Égypte et souvent cité avec éloges dans les ordres du jour des généraux, il finit par quitter l'armée dans un moment de dépit. Cf. Larrey, *Mémoires de chirurgie militaire*, t. I, p. 233.

il, voir de près cette sanglante boucherie. » Cela ne l'empêcha pas de veiller au fonctionnement des ambulances, et Lecourbe écrivit à Moreau, le 4 messidor an VIII (23 juin 1800) : « Les corps mobiles de chirurgie se sont signalés; le citoyen Percy, qui les dirigeait en personne, avait si bien pris ses mesures qu'aucun blessé n'a attendu pour être relevé et secouru. » Le 8 messidor (27 juin), il se trouva au combat d'Oberhausen, qui coûta la vie au premier grenadier de France, La Tour d'Auvergne, et Lecourbe rendit encore témoignage qu'il avait organisé les secours avec le zèle et le courage qui lui étaient propres : « Nul blessé, déclara-t-il, n'est resté au pouvoir de l'ennemi (1). »

La campagne était presque terminée, quand un article du nouveau règlement des hôpitaux militaires vint alarmer la susceptibilité du grand chirurgien. Jaloux de maintenir intactes ses attributions, il écrivit au ministre de la guerre : « Citoyen ministre, la chirurgie militaire m'honora autrefois; je crois l'avoir honorée à mon tour; je ne veux pas qu'elle me déshonore au déclin de ma carrière. Jetez les yeux sur l'article CXVIII de la section XI du nouveau règlement des hôpitaux, pour ne vous citer que celui-là, et voyez si je puis, si je dois rester plus longtemps aux armées (2). » Le ministre s'empressa de calmer ses craintes en le priant d'indiquer les modifications dont le règlement en question lui paraissait susceptible : « Quand on s'est comme vous, lui dit-il, honoré par une carrière laborieuse, peut-on craindre qu'une mesure qui est générale puisse porter atteinte à cet honneur mérité? » Percy n'eut pas de peine à se rendre à un avis exprimé d'une manière aussi flatteuse; il comprit que son devoir était de rester à son poste, et continua à diriger le service de santé de l'armée du Rhin jusqu'à la mémorable bataille de Hohenlinden (3 décembre 1800).

(1) Augsbourg, 27 vendémiaire an IX (18 octobre 1800).

III

La paix signée avec l'Autriche, le créateur des ambulances mobiles revint à Paris, où la considération que ses collègues lui témoignèrent lui fit promptement oublier les fatigues de la campagne. Inspecteur général des hôpitaux militaires, titre qu'il échangea, au début du Consulat, contre celui d'inspecteur général du service de santé des armées (1), il fut en outre chargé du cours de pathologie externe à l'École de santé instituée par la loi du 14 frimaire an III (4 décembre 1794), et fit admirer comme professeur une érudition dont on a pu dire, sans rien exagérer, qu'elle était vraiment éblouissante. « Il possédait, rapporte un de ses panégyristes, toute la littérature de son art. Il avait sans cesse présent à l'esprit tout le passé de la chirurgie, pour ainsi dire, et cette vue habituelle des sentiments et des inventions de ses plus habiles prédécesseurs lui découvrait sur le champ le fort et le faible d'un sujet, d'un ouvrage, d'un instrument, d'une méthode (2). »

Quel éclat ne devait pas jeter la chirurgie dans une Faculté où la plupart des savants étaient en même temps des hommes

(1) Paris, le 23 frimaire an XII.

Bonaparte, premier consul de la République, arrête :

Article premier. — Les citoyens Heurteloup, membre du conseil de santé ; Percy, chirurgien en chef d'armée ; Larrey, chirurgien en chef de la garde des consuls ; Coste, médecin en chef de l'armée des côtes ; Des Genettes, médecin du Val-de-Grâce, et Parmentier, pharmacien en chef de l'armée des côtes, sont nommés inspecteurs généraux du service de santé.

Le ministre directeur de l'administration de la guerre est chargé de l'exécution du présent ordre.

Signé : Bonaparte.

Par le premier consul :

Le secrétaire d'État :

Signé : H.-B. Maret.

Moniteur universel, jeudi 28 nivôse an XII (19 janvier 1804).

(2) A.-F. Silvestre, *Éloge historique de M. le baron Percy,* p. 20.

d'action! Affranchie des anciens errements et fécondée par d'innombrables observations recueillies au lit des malades et des blessés, la science prenait un nouvel essor; les beaux jours de l'Académie royale de chirurgie semblaient renaître, et l'anatomie pathologique s'enrichit d'une foule de découvertes précieuses. Pour Percy, en particulier, ces années d'enseignement comptèrent parmi les plus heureuses de sa vie : doué d'une remarquable facilité de parole, il vit bientôt se grouper autour de sa chaire des auditeurs assidus et attentifs; souvent professeur et élèves s'étaient connus aux armées; la paix n'était pas assise sur des fondements tellement inébranlables qu'ils n'eussent le pressentiment de s'y retrouver encore; il en résultait entre eux une solidarité, une confiance d'une nature toute particulière.

Percy approchait cependant de la cinquantaine sans que la vie absorbante qu'il menait lui eût jusqu'alors permis de songer à se créer un intérieur. Le 12 prairial an X (1er juin 1802), il épousa Mlle Rosalie-Claudine Wolff, dont il avait autrefois soigné la mère à Strasbourg (1). Celle qui associa ainsi son sort à celui de l'illustre savant n'eut pas à s'en repentir; l'affection de son époux la rendit aussi heureuse que fière (2); d'une santé délicate, elle n'hésita pas, en 1806, à aller le rejoindre en Allemagne; confidente de ses plus intimes pensées, elle l'entoura dans sa vieillesse de soins touchants; lorsqu'elle lui eut fermé les yeux, elle demeura fidèle à sa mémoire, et, il y a trente ans, plusieurs habitants de Versailles se rappelaient encore la vieille dame qu'on voyait, à certains jours, rester

(1) Mme Wolff avait épousé en secondes noces l'intendant militaire Berger de Castellan.

(2) Les lettres de Percy abondent en témoignages de l'amour qu'il portait à la compagne de sa vie. Annonçant, le 15 mars 1819, à un de ses anciens collaborateurs qu'une pneumonie aiguë avait failli la lui ravir, il ajoutait : « Si je l'eusse perdue, je l'eusse suivie de près. » Née à Belleville (Seine), le 21 octobre 1758, Mme Percy mourut le 25 décembre 1840, à Villevaudé (Seine-et-Marne); la mémoire de ses bienfaits est encore vivante dans cette dernière commune, à laquelle, par testament olographe du 12 octobre 1833, elle légua la somme de 10,000 francs pour les pauvres malades.

longtemps en contemplation devant la toile où la figure du chirurgien en chef de la Grande Armée se détache au premier plan du champ de bataille d'Eylau.

La rupture de la paix d'Amiens obligea Percy à s'arracher à son bonheur domestique pour se rendre au camp de Boulogne. Il y retrouva comme médecin en chef de l'armée des côtes le respectable Coste, ancien médecin en chef du corps expéditionnaire d'Amérique. Il y eut aussi l'occasion de voir fréquemment l'Empereur : bien qu'il n'eût jamais servi sous les yeux de Napoléon, celui-ci connaissait son mérite ; il ne songeait pas à lui faire un crime de l'attachement qu'il avait manifesté à Lecourbe, lors du procès de Moreau, et, le 12 juillet 1804, il le créa d'emblée officier dans la première promotion de la Légion d'honneur.

Quand le projet d'une invasion de l'Angleterre eut été abandonné, Percy partit de Boulogne le même jour que l'Empereur et prit le chemin de Paris, où il arriva le 7 septembre 1805. Retenu pendant trois semaines auprès de son épouse, dont une fièvre typhoïde mettait les jours en danger, il rejoignit la Grande Armée à Stuttgard et donna tous ses soins aux hôpitaux établis à Donauwerth, à Augsbourg et à Gunzbourg. Sa sensibilité, qui était réelle, fut mise à une rude épreuve par les nombreux blessés relevés sur les champs de bataille de Wertingen, de Gunzbourg et d'Haslach. « J'ai vu, écrivit-il à cette date, le spectacle le plus affreux et le plus déchirant. Deux cents Autrichiens sur un peu de paille, couverts de leurs lambeaux, et la plupart grièvement blessés ; l'un expirant, l'autre déjà mort. Spectacle de désolation, que je ne pourrai jamais oublier ! Une puanteur cadavéreuse règne dans les salles où sont entassés ces infortunés, heureusement moins sensibles que nos Français, dont très peu résisteraient à un tel traitement. Un capucin était à genoux à côté d'un jeune homme rendant le dernier soupir ; il récitait les prières de l'Église d'un air véritablement pieux et angélique ; un adolescent tenait le bénitier et une étole que de temps en temps le religieux appliquait sur la bouche du moribond. A la gauche de ce malheureux était également à genoux

une jeune fille, belle, et que la pitié rendait encore plus intéressante; elle essayait de ranimer ce malheureux et d'arrêter sa vie fugitive. Qu'ils sont dignes de respect, les ministres de la religion qui ne craignent point de braver la contagion et la mort pour venir consoler l'infortuné que tout abandonne et lui donner des marques de la plus tendre bienveillance (1) ! »

Un ordre remis trop tardivement ne permit pas à Percy de se trouver sur le théâtre de l'action pendant les combats qui amenèrent la capitulation d'Ulm (21 octobre 1805), mais il prit une part active au reste de la campagne ; il eut à organiser les hôpitaux de Vienne, et ses collaborateurs et lui se distinguèrent tout particulièrement à l'immortelle journée d'Austerlitz (2 décembre 1805). Retenu dans la capitale de l'Autriche par le soin de ses malades, il arriva au moment où la bataille s'engageait, et présida lui-même aux amputations et aux pansements de l'ambulance établie sur les bords du lac de Satschan. Le lendemain, il fut appelé en consultation auprès du général Thiébault, qui avait eu l'épaule fracassée sur les hauteurs de Pratzen. Dans ses Mémoires, le mordant écrivain ne tarit pas sur la bonté de celui qu'il appelle « le premier chirurgien militaire du monde, » sur « sa figure vénérable », sur « son ton non moins bienveillant que persuasif » ; lorsque Percy dut le laisser à Brünn, il en éprouva, suivant ses propres expressions, une affliction profonde : « Je perdais, dit-il, comme chirurgien des armées, le premier homme du monde et, comme ami, le meilleur des hommes. Ses entretiens, qui occupaient toutes mes soirées, m'avaient fait autant de bien que ses conseils; sa présence seule me calmait; mes douleurs se taisaient à sa voix (2). » Combien de blessés, combien de malades n'ont-ils pas rendu le même témoignage au père de la chirurgie militaire pendant l'épidémie de typhus qui se déclara, peu de temps après la bataille d'Austerlitz, dans

(1) Ce passage est tiré, comme plusieurs de ceux qu'on rencontrera dans le cours de cette notice, de l'ouvrage de M. Laurent : il provient de cahiers qu'il m'a été impossible de retrouver.

(2) Thiébault, *Mémoires,* t. III, p. 486 et 512.

les hôpitaux militaires de Vienne, et dont ses soins attentifs, sa sollicitude toujours en éveil parvinrent à arrêter les progrès (1) !

De retour à Paris, Percy utilisa les loisirs de la paix en coordonnant les notes prises au cours de la précédente campagne : de ce travail sortit l'instruction sur l'état sanitaire des troupes qu'il publia avec le médecin en chef de la Grande Armée (2). Il est assez difficile de démêler ce qui lui appartient en propre dans cette œuvre collective ; on y retrouve néanmoins les qualités qui distinguent son style et je ne serais pas surpris que la rédaction lui en eût été exclusivement confiée. A un bref exposé des conditions dans lesquelles les armées impériales ont vécu en Italie et en Allemagne succèdent des conseils pleins de sagesse sur les mesures à adopter pour éviter la diminution de leur effectif, telles notamment que la vaccination de bras à bras : tout ce qui touche à l'hygiène du soldat, nourriture, vêtements, chaussures, soins de propreté, etc., est l'objet d'un examen attentif. Vient ensuite l'étude des maladies qui sévissent dans les camps : la fièvre putride, la dysenterie, les fièvres pernicieuses, la gale, sont tour à tour passées en revue ; une importance particulière est attachée aux moyens de combattre la gangrène et le tétanos. « Puissent les militaires, est-il dit, se persuader que le désir de leur être utile et de leur prouver le prix qu'on attache à leur noble dévouement ne le cède en rien à l'ardeur qui les anime pour la gloire de l'Empereur et le bien de la patrie ! » Au reste, sans craindre de déplaire au maître, Coste et Percy n'hésitent pas à dire ce qu'ils pensent des soi-disant réformes du service des ambulances et des hôpitaux.

Le mémoire sur la santé de la Grande Armée est du 1er octobre 1806. A cette date, Percy se trouvait à Wurzbourg, dont Napoléon avait fait le centre des rassemblements en hommes et

(1) Cf. Larrey, *Mémoires de chirurgie militaire,* t. II, p. 331.

(2) *De la santé des troupes de la Grande Armée, par le premier médecin et le chirurgien en chef, inspecteurs généraux du service de santé des armées, officiers de la Légion d'honneur.* Strasbourg, de l'imprimerie de Levrault, 1806, in-8° de 104 p.

en matériel ; Mme Percy vint l'y rejoindre, mais la réunion des deux époux fut courte, car, le 8, l'armée française franchit la Saale pour envahir la Saxe. Quelque soin que l'Empereur eût apporté aux préparatifs de la campagne, il s'en fallait infiniment que les ressources du service sanitaire fussent à la hauteur de ce qu'elles auraient dû être : « Rien n'est arrivé, note Percy dans son journal intime, ni linge, ni charpie, ni caisses d'instruments. » Tout finit néanmoins par arriver. Le 14 octobre, le grand chirurgien assista à la bataille d'Iéna et rendit hommage à la vigueur étonnante (le mot est de lui) que les Saxons et les Prussiens avaient montrée dans cette action. La victoire fut achetée par des pertes sensibles : quatre cents officiers étaient blessés ; Percy amputa lui-même d'une jambe un aide de camp du maréchal Ney. A son exemple, ses auxiliaires se surpassèrent : il y eut, en effet, plus de deux mille blessés à panser dans la journée du 14, et plus de douze cents dans la nuit et dans la journée du 15 (1). Non moins triste que l'aspect des ambulances était la vue des excès que les Français avaient commis à Weimar, et Percy en fut indigné, lorsqu'il traversa cette petite ville, surnommée alors l'Athènes du Nord. Ce qu'il admira le plus à Potsdam, où l'Empereur établit son quartier général avant d'entrer à Berlin, ce fut l'établissement des orphelins militaires ; différent en cela de Larrey (2), les souvenirs de Frédéric II et de Voltaire le laissèrent froid. En revanche, Berlin le remplit d'admiration ; il y visita attentivement les collections anatomiques, les hôpitaux et les établissements consacrés à l'enseignement supérieur, et se fit un devoir de prendre auprès de Napoléon la défense de l'École de chirurgie militaire fondée par le

(1) « M l'inspecteur général Percy, qui avait été témoin de la bataille, s'était empressé de faire porter sur tous les points les secours nécessaires, et cette partie du service ne laissait rien à désirer. » LARREY, *Mémoires de chirurgie militaire,* t. III, p. 5.

(2) « Je ne vis pas sans une certaine émotion le fauteuil où le grand Frédéric était mort, les meubles et les effets qui avaient été consacrés à son usage, et la chambre que Voltaire avait habitée. » *Id., op. cit.,* t. III, p. 7.

vénérable Goercke. Volontiers il eût prolongé son séjour dans la capitale de la Prusse, mais il dut bientôt en partir pour se rendre à Posen. De Posen, il gagna ensuite Varsovie, où il eut la joie de rencontrer un compatriote, médecin franc-comtois établi en Pologne depuis vingt-cinq ans ; déjà, sur la route, il avait remarqué avec surprise un village dont les maisons, bâties par des émigrés alsaciens, contrastaient avec les misérables chaumines des paysans polonais ; qui ne sait combien, à l'étranger, tout ce qui rappelle la patrie fait soudain battre notre cœur ? L'Empereur arriva lui-même à Varsovie dans la nuit du 18 au 19 décembre, et Percy eut l'occasion de l'entretenir des lacunes du service de santé ; Napoléon se rendait parfaitement compte des fâcheux remaniements qu'il avait subis : « On m'a perdu ma chirurgie, déclara-t-il, à force de la tourmenter. »

La terre des Jagellons devait laisser de pénibles souvenirs à celui qui ne pouvait se défendre d'autant de sympathie que de compassion pour les habitants de l'Allemagne. Les fatigues qu'il avait supportées dans les campagnes précédentes n'étaient rien, en effet, en comparaison des misères qu'il endura quand les troupes s'ébranlèrent pour repousser les Russes établis sur la Narew : ne pouvant plus supporter le cheval, il suivait l'armée en voiture comme un pauvre moribond ; mal logé, mal nourri, il dut faire appel à tout son courage pour ne pas se laisser abattre par la tristesse ; lorsqu'il revint à Varsovie, il était tellement changé que ses amis eurent peine à le reconnaître.

La guerre n'était cependant pas terminée, et, quand Français et Russes se mesurèrent de nouveau, elle revêtit un caractère d'acharnement qu'elle n'avait pas eu jusqu'alors. Ce fut à Eylau que Percy justifia le mieux la confiance que Napoléon avait en lui, en montrant sur le champ de bataille « ce courage froid, impassible, désintéressé, que donne la conscience d'un devoir nécessaire et périlleux, et qui n'attend de récompense que de la satisfaction secrète de l'avoir accompli (1) » ; jamais il n'avait

(1) *Éloge historique d'Anuce Foës*, p. 29.

assisté à une hécatombe pareille et la peinture qu'il en a laissée est d'un réalisme effrayant. Le lendemain de la bataille, il fut saisi d'horreur à la vue des cadavres amoncelés sur la neige; les ennemis n'eurent du reste pas moins à se louer de lui que les soldats de la Grande Armée (1), et tout le monde connaît le tableau dans lequel Gros l'a représenté donnant ses soins à un malheureux cavalier russe tandis que, suivi d'un brillant état-major, l'Empereur, à cheval, s'arrête un instant pour lui adresser la parole.

A Osterode, où Napoléon s'établit pendant l'hiver, Percy s'occupa activement des hôpitaux militaires; il avait eu auparavant à surveiller l'évacuation des blessés et des malades; les troupes cantonnées entre la Vistule et la Passarge offraient un aspect lamentable; plus de deux mille hommes étaient incapables de marcher par suite d'engelures aux doigts de pied et au talon; le pain manquait et les soldats se voyaient réduits, faute de distributions régulières, à fouiller le sol pour découvrir des vivres. En proie à la nostalgie, le médecin en chef Coste demanda à revenir à Paris. Ses forces trahirent aussi le brave Larrey : « Il se fit chez cet homme, qui était un des plus robustes de son temps, une violente réaction; la fatigue, le dénuement, le froid, la tristesse accomplirent enfin leur œuvre et il tomba malade. Percy le soigna avec un admirable dévouement; grâce à ces soins et à sa robuste constitution, il fut bientôt ramené à la santé (2). »

Débordé par la besogne administrative qui lui incombait, le vaillant chirurgien se sentait lui-même considérablement affaibli. Un séjour qu'il fit à Thorn le remit un peu. Toutefois ce qui hâta le plus le rétablissement de ses forces, ce furent les récompenses accordées à ses collaborateurs pour leur conduite à Eylau : Napoléon était peu prodigue de la Légion d'honneur quand il s'agissait de non combattants, et les quatorze croix décernées

(1) Cf. Larrey, *Mémoires de chirurgie militaire*, t. III, p. 59.

(2) P. Triaire, *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire (1768-1842)*, p. 424.

aux chirurgiens militaires firent événement; Percy tint à passer le ruban rouge à la boutonnière de sept de ses subordonnés et à leur donner l'accolade; aucune distinction personnelle ne lui eût causé un aussi vif contentement. Lorsqu'il quitta Thorn, l'Empereur n'était plus à Osterode. Il alla le trouver au château de Finkenstein et lui soumit un projet de réorganisation de la chirurgie militaire dont il l'avait déjà entretenu; cette chirurgie de bataille, comme il l'appelait, devait se suffire à elle-même, avoir ses soldats-infirmiers et former un corps tout à fait indépendant, à l'instar du génie et de l'artillerie; elle aurait été composée d'un chirurgien-major des armées, de trois chirurgiens-majors inspecteurs généraux du service de santé, de seize chirurgiens-majors supérieurs ayant rang de lieutenant-colonel, de deux cent soixante chirurgiens-majors ayant rang de chef de bataillon ou de capitaine selon l'ancienneté de leurs services, de deux cent soixante chirurgiens aides-majors ayant rang de sous-lieutenant, et de quatre cents élèves aspirants ayant rang d'adjudant sous-officier auxquels il n'eût été attribué des appointements qu'en temps de guerre (1).

N'ayant pu faire adopter son projet et se lassant de demeurer inactif, Percy sollicita et obtint la permission de se rendre au siège de Dantzig. Le maréchal Lefebvre le vit arriver avec joie. Ce fut sous les murs de Dantzig que le grand chirurgien apprit à la fois son élection à l'Institut en remplacement de Lassus (2) et sa nomination au grade de commandeur, ou, comme on disait alors, de commandant de la Légion d'honneur; dans les intervalles de ses visites aux ambulances, il fut témoin de la belle résistance du maréchal Kalkreuth; sa curiosité ordinaire l'entraîna même à parcourir les tranchées sous le feu de la place, et

(1) Le projet de Percy nous a été conservé par son neveu. Cf. C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 207.

(2) Le 4 mai 1807. Dans cette élection, Percy avait eu pour concurrents Corvisart et Deschamps; Larrey, que Sabatier voulait présenter, s'était modestement jugé trop jeune et trop peu connu pour entrer en lutte avec ses anciens. Percy devait être remplacé à l'Académie des sciences par le célèbre Dupuytren.

ce fut en cette circonstance qu'il fit remarquer aux généraux que, faute de servants de chirurgie, il fallait dégarnir les lignes de six grenadiers pour mettre un seul blessé hors de la portée du canon. Telle était d'ailleurs l'incurie du service administratif que, pendant toute la durée du siège, les chirurgiens n'eurent pas un seul sac à paille, pas une seule demi-fourniture pour leurs seize cents blessés et leurs deux mille malades.

La ville et les forts de Dantzig rendus, Percy regagna le quartier général et vit en passant les blessés du corps d'armée du maréchal Ney écrasé au combat de Guttstadt. A peine arrivé, il assista à la bataille de Heilsberg (10 juin 1807). Les pertes que la Grande Armée subit dans cette journée n'approchèrent pas de celles que coûta, quatre jours après, la victoire de Friedland. Suivi de quarante-six chirurgiens à cheval, Percy se multiplia pour organiser les secours; l'artillerie russe avait fait beaucoup de mal et le nombre des blessés fut considérable; dans une seule ambulance on dut faire plus de cent soixante amputations. On comprend que cet affreux spectacle ait arraché un cri de révolte au glorieux vétéran : tout entier à sa tâche, c'est à peine s'il avait fait attention à Maret lui annonçant pendant la bataille que l'Empereur venait de confirmer son élection à l'Institut. Au reste, il n'était pas seul à appeler la paix de tous ses vœux; officiers et soldats étaient las de ces tueries stériles; il n'existait plus entre les Français et les Russes la même animosité qu'entre les Français et les Prussiens; aussi la nouvelle d'une suspension d'armes fut-elle accueillie avec la même satisfaction dans les deux camps.

A Tilsit, Percy put voir en quelle estime on le tenait à l'étranger : l'empereur de Russie et le roi de Prusse le reçurent, en effet, de la manière la plus distinguée. Napoléon tint de son côté à lui prouver combien il appréciait ses services. Les marques de faveur du souverain ne trouvèrent point le grand savant insensible; mais, loin de s'en enorgueillir, il évoqua, par une inspiration touchante, le pauvre praticien dont il était fils et goûta une joie profonde à se dire que, fidèle aux leçons paternelles, il n'avait jamais rien demandé à l'intrigue : « Je suis loin d'être

accessible à l'orgueil, écrivit-il dans son journal intime; je suis bien plus susceptible d'étonnement, et comment ne serais-je pas surpris et presque honteux de la réputation que j'ai acquise, de la bienveillance universelle qu'on m'accorde, du rang auquel je me trouve élevé, de la fortune que j'ai faite, enfin de ce que je suis et de ce qu'on me croit? Le ciel a béni mes travaux; j'ai rempli en honnête homme et en citoyen zélé mes devoirs et ma tâche; sans intrigue, sans moyen indigne de l'homme délicat, je suis parvenu. Loin d'avoir les talents de feu J.-L. Petit, j'ai eu sa simplicité et son amour pour notre art, et, tout en cherchant les petits, les grands m'ont recherché. » Après la conclusion de la paix, il se rendit à Kœnigsberg, à Elbing et à Dantzig; dans la première de ces villes, il eut le plaisir de faire la connaissance du chirurgien en chef de l'armée prussienne Goercke, avec qui il était déjà en relations épistolaires. Berlin le retint ensuite quelque temps; puis il revint en France en inspectant sur sa route les hôpitaux militaires de la ligne d'évacuation, non sans s'indigner plus d'une fois des vols éhontés qu'il constatait dans toutes les branches de l'administration.

Avec quel bonheur l'illustre chirurgien ne revit-il pas sa femme, ses amis, ses confrères! Il ne fut pas moins ravi de retrouver son Petit-Bordeaux (1). Rien n'égalait la joie avec laquelle il contemplait ses champs, ses vignes, ses arbres, ses chevaux, ses vaches, sa basse-cour. Suivi de son chien *Brillant*, il se promenait dans les allées de son jardin ou travaillait de ses propres mains à l'embellissement d'une demeure que lui rendait particulièrement chère la pensée qu'elle était le fruit de ses labeurs (2). Sa bonté le fit promptement aimer des habitants du petit village de Montjay : sa femme et lui présidaient à leurs divertissements, et, le jour de sa fête, il ne tenait pas à eux

(1) Maison de campagne que Percy avait achetée à Montjay-la-Tour, commune de Villevaudé, arrondissement de Meaux, département de Seine-et-Marne.

(2) On n'ignore pas avec quelle parcimonie l'Empereur indemnisait de leurs pertes les chirurgiens les plus marquants, tandis qu'il prodiguait aux généraux les titres, les dotations et les récompenses de toute sorte.

qu'il ne se prît, suivant son expression, pour un gentillâtre de campagne en entendant les salves d'artillerie tirées en son honneur.

Les événements dont la péninsule ibérique était le théâtre vinrent cependant arracher le glorieux vétéran à ses occupations champêtres et il obéit sans hésitation à l'ordre de se rendre en Espagne. Parti de Paris le 18 octobre 1808, il s'arrêta à Bordeaux pour visiter l'hôpital sur lequel on évacuait les malades et fut vivement frappé de l'état de ceux-ci : la plupart étaient des conscrits de dix-neuf ans dont l'épuisement faisait pitié; rien n'était préparé pour les recevoir durant les étapes, et ils vivaient presque exclusivement de châtaignes cuites que des femmes leur vendaient dans les villages qu'ils traversaient. Au surplus, les évacuations prenaient des proportions telles que, si l'on n'y mettait ordre, l'armée était menacée de tomber en déliquescence.

Au delà de Bordeaux, Percy rencontra l'Empereur courant sur un mauvais bidet dans les sables des Landes. Le 8 novembre, il entra en Espagne par Irun et rejoignit le quartier général à Vittoria le 12 : il n'y avait pas moins de douze cents malades à l'hôpital de cette ville; Napoléon venait d'en partir, après avoir recommandé à l'intendant général de lui envoyer immédiatement le chirurgien en chef de l'armée. A Burgos, où Percy arriva le 16, il trouva le champ de bataille du 12 encore jonché de cadavres; les Français avaient commis toute sorte d'horreurs après leur victoire et les traces du pillage l'impressionnèrent douloureusement. L'Empereur lui fit du reste l'accueil le plus gracieux, ne cachant pas sa satisfaction d'apprendre que, grâce à lui, près de deux mille cinq cents soldats étaient rentrés à leurs corps. Bientôt l'armée reçut l'ordre de marcher sur Madrid. Un embarras de voitures empêcha Percy d'assister au combat de Somo-Sierra (30 novembre 1808); mais, le 3 décembre, il s'avança jusqu'aux faubourgs de la capitale et entendit ses défenseurs proférer à l'adresse de l'Empereur les injures les plus grossières. Le 4, il entra à Madrid, suivi de huit chirurgiens à cheval, et traversa toute la ville au pas sans être salué du

moindre cri hostile. Il trouva le grand hôpital dans l'état le plus lamentable : les aliments distribués aux malades étaient insuffisants ; l'administration demeurait comme d'ordinaire au-dessous de sa tâche et le service de santé devait tout improviser.

Toujours préoccupé du sort de ses collaborateurs, Percy sollicita pendant son séjour à Madrid la concession aux chirurgiens attachés aux ambulances légères du quartier général de l'épaulette du grade auquel la loi les assimilait ; il se flattait que cette distinction, exclusivement réservée aux membres de la chirurgie de bataille, opérerait une révolution salutaire dans l'esprit de tout le corps ; mais sa demande fut rejetée. Il fut plus heureux dans les démarches qu'il fit à la même époque pour obtenir la création de soldats d'ambulance. Dès le 25 novembre, il avait demandé que les colonels fussent autorisés à mettre à sa disposition les hommes que la privation volontaire ou involontaire d'un doigt rendait impropres au maniement du fusil ; il destinait ces soldats mutilés au rôle d'ambulanciers, sans se dissimuler que le mieux serait, comme il l'écrivit plus tard, « que l'autorité ecclésiastique, d'accord avec l'autorité militaire, créât une congrégation nouvelle, à l'instar et dans la simplicité de celle des Frères des écoles chrétiennes (1) », et l'urgence de cette mesure était d'autant plus manifeste qu'il n'y avait pas alors dans toute l'armée un seul infirmier français. Le 19 décembre, il reçut communication d'un arrêté impérial créant un bataillon de soldats d'ambulance ; le jour même, il équipa un certain nombre d'hommes avec les habits des volontaires de Madrid ; ce fut le noyau d'une troupe qui, dans le reste de la campagne, ne rendit pas moins de services que les anciens infirmiers volontaires des ambulances mobiles de l'armée du Rhin.

Lorsque Napoléon se décida à marcher à la rencontre des Anglais débarqués en Galice, Percy suivit l'armée et fut témoin

(1) *Despotats ou Brancardiers*. Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1814, in-8° de 10 p., 4 planches. (Extrait du *Dictionnaire des sciences médicales*, t. VIII). Trois des planches qui accompagnent cet article sont de Duplessis-Bertaux.

des souffrances que les troupes éprouvèrent au passage de la sierra de Guadarrama; il s'étonna de retrouver à quelques lieues de Madrid les fondrières de Pultusk : « Quel dommage, écrivait-il dans son journal le 31 décembre, d'être en un si triste pays pour le jour de l'an, loin de tout ce qui nous est cher en France! » Ce fut à Benavente qu'il rejoignit l'Empereur. Sir John Moore s'étant dérobé par une retraite précipitée à la poursuite des Français, Napoléon revint à Valladolid, d'où il ne tarda pas à partir pour Bayonne. Le 15 janvier, Percy reçut l'ordre de retourner à Madrid : il y arriva le jour même où y rentrait le roi Joseph. Le maréchal Jourdan remplissait auprès du frère de l'Empereur les fonctions de major général; l'ancien chirurgien en chef de l'armée du Danube trouva en lui un bienveillant concours pour l'amélioration des hôpitaux de la capitale; il ne fit pas non plus inutilement appel aux sentiments humains du monarque qui, charmé d'avoir fait la connaissance d'un homme d'un tel mérite, lui témoigna en toute circonstance les plus grands égards.

Après cela, ce qui occupa surtout Percy pendant son séjour à Madrid, ce fut l'organisation du corps des soldats d'ambulance; ceux-ci furent en grande partie équipés à ses frais; on admira leur bonne tenue, et, pour que tout le monde pût apprécier leurs services, une escouade d'élite fut dirigée sur Bayonne, où elle devait attendre l'ordre de se rendre à Paris. C'était compter sans la jalousie des bureaux de la guerre. « Nous nous étions flatté, a dit dans la suite Percy, qu'on verrait avec intérêt cet échantillon d'une troupe nombreuse et belle, qui venait d'être formée et mise sur pied sans qu'il en eût coûté un centime au gouvernement. Mais nous nous étions trompé : au lieu de nous remercier, on se fâcha contre nous. » L'escouade fut renvoyée à Madrid; l'intendant général reçut l'ordre de s'emparer du bataillon des soldats d'ambulance qui, soustrait au commandement des officiers de santé, ne tarda pas à se dissoudre, faute d'être entretenu et payé régulièrement.

Cette déception, jointe à l'altération de sa santé, détermina

Percy à solliciter la permission de revenir en France. Les quelques mois qu'il avait passés en Espagne ne furent pas perdus pour la science, car, prenant note de tout ce qui frappait son esprit naturellement observateur, il y avait recueilli les matériaux de mémoires qu'il lut dans la suite à l'Institut.

IV

La campagne de 1809 est la dernière qu'ait faite Percy. De retour à Paris, il partagea son temps entre l'Académie des sciences et la Faculté de médecine. J'ai déjà dit ce qu'il était comme professeur. Si, comme examinateur, il se montra quelquefois d'une indulgence extrême pour les candidats dont la timidité lui semblait paralyser les moyens, il savait à l'occasion rabattre d'un mot la suffisance, témoin l'étudiant auquel il dit un jour d'un ton très calme : « Monsieur, puisque vous êtes si instruit en anatomie, pourriez-vous me dire quels sont les muscles qui sont en action dans la statue de Laocoon ? » A cette question, le jeune présomptueux resta court, et les rires à demi contenus de l'auditoire lui firent sentir qu'on approuvait la leçon. On reprochait également à l'illustre savant d'être trop indulgent dans ses rapports à l'Institut. C'est qu'il n'ignorait pas la peine que le vrai mérite a à percer ; les difficultés du début de sa carrière étaient toujours présentes à son esprit, et, au lieu de décourager par une critique chagrine les jeunes gens qui se vouaient à l'étude désintéressée de la science, il s'efforçait de leur prouver l'intérêt que lui inspiraient leurs travaux.

Ce fut après la campagne de 1809 que, pour reconnaître les services de l'éminent chirurgien, Napoléon le créa baron de l'Empire (1). Percy avait encore sa mère, qu'il entourait d'au-

(1) Le 15 août 1809. Un décret daté de Compiègne, le 14 avril 1810, concéda au chirurgien en chef de la Grande Armée les armoiries suivantes : « Écartelé au premier d'or à la lampe de sable allumée de gueules ; au deuxième, de gueules au signe des barons officiers de santé

tant de respect que de tendresse, et le titre qui lui était conféré ne changea rien à sa filiale déférence. Recommandant à une de ses sœurs de veiller à ce que l'humble villageoise portât le châle qu'il lui avait envoyé, il écrivait : « On vous aura dit que Sa Majesté avait daigné me nommer baron avec une dotation de cent mille francs (1)... Voilà un garçon de Montagney qui a fait passablement son chemin. Dites à notre mère, et rien qu'à elle, que son Pierre-François a de bons *brequillons* (2) et qu'il est baron de l'Empire et chevalier de la Couronne de Bavière, etc.; mais que cela ne l'empêchera pas d'être Pierre-François, fils du pauvre Claude Percy (3). » Si ses occupations ne lui permettaient pas de retourner aussi souvent qu'il l'aurait voulu à Montagney où, suivant la tradition, l'académicien à qui plusieurs langues étaient familières aimait à interpeller en patois ceux qu'il avait connus dans son enfance, il s'en dédommageait en donnant ses soins à l'amélioration du Petit-Bordeaux ; il y passait la plus grande partie de l'année, et rien ne le rendait heureux comme de voir rechercher ses conseils par les habitants du voisinage. Ce fut là qu'il reçut en 1810 une lettre du roi de Prusse lui annonçant que l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin l'avait inscrit sur la liste de ses correspondants ; le monarque lui adressait, en même temps que son diplôme, la grande médaille d'or de l'Académie et le priait d'y voir un gage de son estime particulière pour la noble conduite qu'il avait tenue en Prusse en adoucissant les souffrances d'un grand nombre de malheureux blessés (4).

attachés aux armées, qui est une épée d'argent en barre, la pointe basse; au troisième, d'azur au miroir d'argent accolé d'un serpent tortillant d'or ; au quatrième, d'or à la main de carnation ailée d'azur, tenant un scalpel de sable et entourée d'une couronne de chêne de sinople ; livrées, les couleurs de l'écu, le vert en bordure seulement. » — Arch. nat., CC 247, fol. 92.

(1) Les cinq mille francs de rente accordés à Percy par le décret de Schœnbrunn étaient assignés sur les biens de la Poméranie suédoise.

(2) Terme patois, auquel je ne trouve d'équivalent que le mot *pécuniaux* (du latin *pecunia*), dont se servent les ouvriers tisseurs de Lyon.

(3) A Mme Wadeleux, 7 janvier 1810.

(4) En 1806, l'empereur François II avait fait remettre une boîte d'or

N'ayant jamais borné son activité à ses études professionnelles, nul ne se montrait plus assidu que Percy aux séances de l'Institut. Il lut, en 1811, à la première et à la troisième classe de ce grand corps une curieuse dissertation sur les autels et les tombeaux des anciens peuples du Nord (1) : les notes prises au cours des campagnes de 1805, de 1806 et de 1807 lui avaient fourni les principaux éléments de ce travail et il faisait modestement observer que ces excursions dans le domaine de l'archéologie n'avaient été pour lui que des distractions momentanées que la tristesse de ses occupations rendait de temps en temps nécessaires. Il fut conduit, d'autre part, à étudier la prétendue léthalité des blessures à l'aine (2) et ses collègues purent voir à cette occasion combien l'antiquité grecque et romaine lui était familière. Ils n'admirèrent pas moins son érudition lorsqu'il les entretint des *tenajas* dans lesquelles on conserve en Espagne le vin et l'huile (3) et des vases réfrigérants connus sous le nom d'*alcarazas* (4). Quant à lui, il crut devoir s'excuser de consacrer ainsi quelques instants à des matières étrangères à son art, rappelant que, trop souvent acteur ou spectateur aux armées de

à Percy, en déclarant que le zèle avec lequel il avait fait régner l'ordre et su prévenir les abus dans l'administration des hôpitaux militaires de l'Autriche pendant l'occupation de ce pays par les armées françaises, et la manière délicate dont il s'était conduit à l'égard de l'Académie Joséphine de Vienne avaient parfaitement justifié la réputation d'intégrité et de désintéressement dont il jouissait.

(1) *Notice sur les autels et les tombeaux des anciens peuples du nord de l'Europe*. Paris, de l'imprimerie J.-B. Sajou, 1811, in-8° de 36 p. (Extrait du *Magasin encyclopédique*, mai 1811.)

(2) *Mémoire sur l'ancienneté, l'origine et le fondement de la tradition qui a fait regarder comme mortelles les blessures aux aines*. Paris, de l'imprimerie J.-B. Sajou, 1811, in-8° de 20 p. (Extrait du *Magasin encyclopédique*, mai 1812.)

(3) *Mémoire sur des espèces d'amphores, dites* tenajas, *usitées de tout temps en Espagne*. Paris, de l'imprimerie J.-B. Sajou, 1811, in-8° de 26 p. (Extrait du *Magasin encyclopédique*, septembre 1811.)

(4) *Mémoire sur des vases réfrigérants, appelés en Espagne* alcarazas, bucaros *ou* catimploras. Paris, de l'imprimerie de J.-B. Sajou, 1811, in-8° de 26 p. (Ce mémoire se trouve, ainsi que le précédent, inséré textuellement dans l'ouvrage de M. Laurent.)

tout ce que la chirurgie a de plus terrible et de plus effrayant, il avait besoin de soulager son âme par d'innocentes diversions. En 1810, la Faculté de médecine l'avait chargé de lire l'éloge historique d'Anuce Foës à l'inauguration solennelle du buste du savant traducteur des œuvres d'Hippocrate (1). Dix-huit mois plus tard, il prononça le panégyrique de Sabatier (2) ; le parallèle qu'il établit entre celui-ci et Desault est resté justement célèbre, et l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans ce travail, de l'élégance du style ou de la fermeté de la pensée. Enfin, en 1812, la Société des sciences, belles-lettres et arts de Mâcon ayant mis au concours l'organisation de l'assistance médicale chez les anciens, il n'hésita pas à traiter ce sujet : le mémoire qu'il rédigea avec M. Willaume, chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides de Louvain (3), remporta le prix, et les indigents en bénéficièrent, car le montant de la récompense décernée au savant membre de l'Institut fut généreusement abandonné aux hospices de Mâcon. Cet opuscule est intéressant à parcourir. N'y a-t-il pas comme un ressouvenir du *Génie du christianisme* dans la page où Percy montre un législateur nouveau s'élevant du sein d'une petite nation pauvre, humiliée, opprimée? « Sa mission, dit-il, est divine ; sa morale pure, bienfaisante, simple, s'insinue facilement dans des esprits confiants, fatigués de trou-

(1) *Éloge historique d'Anuce Foës, célèbre médecin et savant helléniste du seizième siècle, prononcé à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, en novembre 1810, pour l'inauguration du buste de ce profond et laborieux écrivain.* Paris, de l'imprimerie J.-B. Sajou, 1812, in-8° de 50 p. (Extrait du *Magasin encyclopédique*, février 1812.)

(2) *Éloge historique de M. Sabatier, professeur à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien consultant de S. M. l'Empereur et Roi, chirurgien en chef de l'hôpital impérial des militaires invalides, membre de la Légion d'honneur et de l'Institut impérial de France, etc.* Paris, de l'imprimerie de Didot le Jeune, 1812, in-8° de 192 p.

(3) *Mémoire couronné par la Société des sciences, belles-lettres et arts de Mâcon, en 1812, sur la question suivante : « Les anciens avaient-ils des établissemens publics en faveur des indigens, des enfans orphelins ou abandonnés, des malades et des militaires blessés, et s'ils n'en avaient pas, qu'est-ce qui en tenait lieu? »* A Paris, chez Méquignon l'aîné, 1813, in-8° de 122 p. (Extrait du *Magasin encyclopédique*, juillet 1813.)

bles et d'agitations, et dégoûtés des dogmes usés et des mensonges grossiers du paganisme. L'hypocrisie et la crainte le persécutent comme un innovateur dangereux ; mais la vérité triomphe, la persuasion continue de faire des progrès ; les disciples d'un maître qui n'est plus se multiplient, s'éclairent, répandant dans toutes les classes de la société la doctrine consolante, et ils sont accueillis comme *porteurs d'une bonne nouvelle.* » Et Percy de saluer avec allégresse « cette fille du ciel, cette religion sainte, qui, malgré ses apparentes rigueurs, malgré les sacrifices qu'elle commande au cœur, aux sens, à l'amour de soi, va subjuguer une partie de l'univers, en changer la face, inspirer aux humains, tout en leur rappelant leur néant et leur faiblesse, les plus sublimes vertus, les plus nobles sentiments, et les porter aux actions les plus héroïques, les plus généreuses ».

C'est au sein d'occupations semblables que l'illustre chirurgien cherchait à oublier la tristesse qu'il avait ressentie, quand, atteint d'une ophtalmie des plus graves, il avait dû laisser partir sans lui la Grande Armée. Nombreux étaient d'ailleurs les malades qui recouraient à son habileté bien connue ; parmi eux, il eut l'insigne honneur de compter le vénérable prisonnier de Fontainebleau, auprès de qui il fut appelé en consultation plusieurs fois ; Pie VII reconnut ses soins en offrant le saint sacrifice pour la conservation des jours de sa vieille mère, et le grand savant en fut vivement touché. Sa pensée, en effet, ne quittait pas la vaillante nonagénaire qui lui avait donné le jour : « Le ciel nous la conserve encore longtemps, écrivait-il plus tard à une de ses sœurs. Embrassez-la tendrement pour moi, et dites-lui que notre Saint-Père, à qui j'ai eu le bonheur d'être utile pendant sa captivité à Fontainebleau, a daigné se souvenir d'elle à une de ses messes pontificales, ce qui doit lui prolonger la vie au moins de dix ans (1). Sa Sainteté ne pouvait payer les soins de son humble et indigne fils d'un plus doux salaire (2). » Il va

(1) Mme Percy mourut à Montagney, le 10 novembre 1819, dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année.

(2) A Mme Wadeleux, 16 novembre 1816.

sans dire que, retenu à Paris par l'état de sa santé, Percy ne se désintéressait pas du sort des combattants; son âme compatissante souffrait de ne pouvoir leur être utile, et il fut heureux de voir l'Empereur se décider, après la campagne de Saxe, à confier à des soldats brancardiers le soin de relever rapidement les blessés.

Que se passa-t-il cependant en lui, lorsqu'il apprit que la victoire s'était lassée de suivre les aigles de Napoléon? L'ardeur de son patriotisme le rendit-elle injuste, et refusa-t-il de mêler sa voix aux acclamations par lesquelles, épuisée d'hommes et d'argent, la France salua le retour des Bourbons? Ce serait peu le connaître ; ses plus belles années s'étaient écoulées sous la monarchie; il n'avait pas, quoi qu'on ait pu dire, partagé l'enthousiasme qui entraînait les Larrey et les Boyer dans les rangs des vainqueurs de la Bastille; témoin des crimes de la Terreur, le souvenir de cette époque sanglante lui avait un jour arraché cette réflexion : « Dans un temps où le bourreau était citoyen, un galérien pouvait bien être infirmier. » Délié par l'abdication de Fontainebleau de son serment de fidélité à l'Empereur, il se rallia franchement au nouvel ordre de choses. Lorsque les membres de l'Institut furent admis à présenter leurs hommages à Louis XVIII, il accepta de porter la parole au nom de la classe des sciences physiques : *Hìc ames dici pater atque princeps*, dit-il au vieux monarque. A quoi celui-ci s'empressa de répondre dans la même langue : *Semper, semper.*

Sur ces entrefaites, le glorieux vétéran de la chirurgie militaire apprit que douze mille blessés étrangers se trouvaient autour de Paris sans secours. Son grand cœur s'émut d'une telle infortune. Il alla trouver le préfet de la Seine (1) et obtint de ce magistrat les vastes abattoirs de la capitale; un appel fut fait à la population parisienne, qui fournit avec empressement du linge, des couvertures et des matelas; en trente-six heures le service administratif fut organisé, et Percy ne consentit à prendre

(1) Le préfet de la Seine était M. le comte de Chabrol de Volvic.

du repos qu'après s'être assuré que les soldats prussiens et russes ne manquaient de rien. Instruits de son dévouement, les souverains étrangers lui firent parvenir leurs félicitations, et les décorations en brillants de l'ordre de Sainte-Anne de Russie et de l'Aigle Rouge de Prusse ne furent que la juste récompense de l'activité qu'il avait déployée dans l'accomplissement de sa charitable mission. L'ambassadeur d'Angleterre voulut lui remettre au nom de George III une riche tabatière, mais il la refusa : il lui en eût trop coûté de devoir quelque chose au représentant d'une nation en qui sa connaissance de l'histoire lui faisait voir l'ennemi séculaire de la France.

La première Restauration ne changea rien à la situation officielle de Percy. Bien qu'ils n'ignorassent pas l'admiration qu'il professait pour l'Empereur, les membres de la famille royale le traitèrent avec les plus grands égards; Louis XVIII le prit pour chirurgien consultant, et trois fois par semaine l'ancien aide-major de la compagnie écossaise dut se rendre auprès du roi, qui se plaisait à l'entretenir de ses campagnes et de ses travaux. « Sa Majesté, qui, dit son biographe, avait su apprécier le mérite de M. Percy comme chirurgien, n'avait pas tardé à reconnaître en lui un littérateur distingué, et souvent il l'accueillait par quelques citations de nos auteurs latins, auxquelles M. Percy, dont la mémoire était aussi fraîche que richement meublée, répondait sans la moindre hésitation. Un jour que, cédant au chagrin de voir que l'état de ses jambes, loin de s'améliorer, semblait au contraire devenir plus fâcheux, Sa Majesté daignait faire part à M. Percy de la peine qu'elle éprouvait de ne pouvoir se montrer en public, soit à pied, soit à cheval, M. Percy lui répondit : « Sire, le torse est bon, la tête est excellente, et avec « le cœur d'un Bourbon la France est sauvée. » Le roi parut flatté de cette réponse et daigna le témoigner à M. Percy avec beaucoup de bienveillance (1). »

Les événements ne tardèrent pourtant pas à infliger un dé-

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 236.

menti à cette assertion. De quelques motifs que le captif de Sainte-Hélène ait plus tard cherché à colorer sa tentative, personne ne conteste aujourd'hui que le retour de l'île d'Elbe fut un malheur pour la France. Lorsque Percy apprit le débarquement de l'Empereur au golfe Juan, il résolut de demeurer à l'écart; mais, Napoléon ayant fait appel à son dévouement, il ne crut pas pouvoir refuser ses soins à ses anciens compagnons d'armes et suivit l'armée jusqu'à Waterloo. A la même époque, le collège électoral de la Haute-Saône l'envoya au Corps législatif; il n'y siégea que deux fois et son rôle se borna à élever la voix en faveur des soldats blessés.

Il n'en fallut pas davantage pour qu'après les Cent-Jours ses ennemis conçussent l'espoir de le perdre entièrement dans l'esprit du souverain. A la seconde Restauration, il fut mis à la retraite comme inspecteur général du service de santé des armées, sans qu'aucun procédé obligeant vînt adoucir la rigueur de cette disgrâce. Ce ne fut pas tout, et l'envie s'acharna à le traiter en suspect, presque en conspirateur. « C'était pour lui, dit son biographe, une seconde époque de Terreur, car il ne pouvait plus faire un pas ni entrer dans un cabinet littéraire sans qu'il devînt l'objet d'un rapport au ministre de la police (1), près duquel il fut mandé vingt-deux fois (2). » L'imagination des délateurs alla jusqu'à transformer sa galerie d'armures antiques en un arsenal propre à fournir des armes au faubourg Saint-Antoine. A la fin, Louis XVIII intervint en personne pour mettre un terme à ces vexations. « J'ai été indignement traité, écrivit Percy le 26 février 1816; on m'a poursuivi avec une lâcheté qui a peu d'exemples ; mais le bon roi m'a protégé contre de vils sycophantes ; mon colonel royal, le duc de Berry, s'est déclaré mon patron, et M. le duc de Richelieu daigne m'appeler son ami... Je suis, à la vérité, un peu déplumé; mais je n'en aurai pas moins de quoi vivre honnêtement. »

Les années qui suivirent sa mise à la retraite virent Percy se

(1) Le ministre de la police était M. Decazes.
(2) C. Laurent, *op. cit.*, p. 241.

consacrer de plus en plus à l'exploitation de son modeste domaine rural. Toute sa vie il s'était intéressé aux travaux des champs ; mais les soucis de sa profession absorbante ne lui avaient pas permis de s'y livrer avec suite. Au terme de sa carrière, le noble vieillard revint avec bonheur aux occupations de son enfance; ses lettres à sa famille et à ses amis, qu'il date souvent « de ma solitude », ou « de mon hameau », le montrent préoccupé de ses récoltes et de ses vendanges ; il fit d'ailleurs profiter le public de son expérience et la Société centrale d'agriculture l'entendit plusieurs fois rendre compte de ses essais. Lorsqu'on allait le voir, la première chose qu'il montrait aux visiteurs était une orangerie dans laquelle il avait réussi à entretenir par les plus grands froids une température de cinq ou six degrés en la mettant en communication avec les étables de son habitation. Les indigents des communes voisines connaissaient tous le chemin de sa demeure ; il les soignait gratuitement ; il s'enquérait de leurs besoins ; il leur faisait discrètement l'aumône, et chaque jour, pendant l'hiver de 1816, quarante soupes furent distribuées par ses ordres aux malheureux qui mouraient de faim. Il enseigna aux cultivateurs à préparer à peu de frais une boisson saine et rafraîchissante pour le temps des moissons et consigna, en 1820, cette recette dans un article que terminait la boutade suivante : « Nous demandons pardon au lecteur de l'avoir tenu si longtemps à la piquette ; mais du moins nous ne l'en avons abreuvé qu'en passant, au lieu qu'on a voulu nous y mettre pour toujours, nous qui durant quarante ans avions cultivé et fertilisé la vigne et qui par notre labeur avions acquis tant de droits à en boire le jus. »

Le ton plaisant de cette allusion à la disgrâce encourue pour avoir servi son pays pendant les Cent-Jours prouve que l'éminent chirurgien avait depuis longtemps pris son parti de cette épreuve imméritée. Au surplus, rien n'altéra jamais sa résolution de faire le bien. Il s'est peint dans cette phrase de son *Éloge de Sabatier :* « Le secret le plus sûr et le plus noble de résister à la tentation de haïr les hommes, quand on les croit pervers,

c'est de se condamner généreusement à leur être toujours utile », et l'on a pu dire en toute vérité qu'elle était sa règle de conduite. « Heureux, répétait-il souvent, heureux qui peut faire des ingrats ! » La susceptibilité qu'on lui a quelquefois reprochée ne l'empêchait pas d'avoir avec les autres chirurgiens les procédés les plus délicats : c'est ainsi qu'en consultation il s'attachait à faire briller ses confrères ; un de ceux-ci s'étant permis sur son compte une violente diatribe, il n'en tira d'autre vengeance que de dire assez haut devant lui à une séance de l'Académie des sciences : « Je voudrais bien être fâché contre M. Fournier, mais je ne sais comment faire. » Pendant les campagnes de 1807 et de 1809, il avait eu maintes fois à se plaindre de l'ingérence de Larrey dans son service ; cela ne l'empêcha pas, à une séance publique de rentrée de l'École de médecine, de le proclamer « l'honneur et l'exemple des chirurgiens militaires (1) ». Apprenant un jour que le docteur Bouvier, ancien médecin de Mme Lætitia, avait eu le malheur de perdre sa femme en même temps qu'une partie de sa fortune, il s'empressa de l'inviter à venir demeurer avec lui : « Nous passerons ensemble, lui écrivit-il, le reste de notre vie, et cet arrangement comblera de joie mon excellente femme, ainsi que moi-même. » L'offre ne fut pas acceptée, mais elle montre avec quelle vivacité Percy s'inquiétait du sort de ses anciens amis.

On conçoit les sentiments que ce grand homme de bien inspirait à ceux qui l'approchaient. Lorsqu'il s'arrachait aux charmes de sa campagne pour se rendre aux séances de l'Institut, ses collègues saluaient avec respect ses cheveux blancs. Il ne laissait pas d'ailleurs de suivre attentivement les progrès de son art (2). Le *Dictionnaire des sciences médicales* lui dut un grand nombre

(1) *Éloge historique de M. Sabatier, professeur à la Faculté de médecine,* p. 43.

(2) Cf. *Rapport fait à l'Académie royale des sciences par MM. le chevalier Chaussier et le baron Percy sur le nouveau moyen du Dr Civiale pour détruire la pierre dans la vessie sans l'opération de la taille.* Paris, imprimerie de Cosson, 1824, in-8° de 41 p.

d'articles, dont quelques-uns n'ont pas vieilli. Il collabora à la *Biographie universelle :* sa vaste érudition l'avait préparé de longue main à cette tâche, et il eut la joie d'y associer un de ses neveux (1). Il publia aussi un certain nombre de dissertations dans le journal *l'Hygie* (2). Les Académies de Vienne, de Berlin et de Madrid le comptaient parmi leurs associés correspondants. Partout son nom était cité avec honneur ; la province qui l'avait vu naître était justement fière de la gloire qu'il faisait rejaillir sur elle, et, au mois d'octobre 1824, le conseil municipal de Besançon prit une délibération aux termes de laquelle son buste en marbre fut placé dans la grande salle de la bibliothèque publique de la ville.

Percy venait d'entrer dans sa soixante et onzième année. Doué d'une constitution athlétique, il paraissait appelé à fournir encore une longue carrière; l'âge avait blanchi sa tête sans courber sa haute taille ; mais on ne mène pas impunément une vie aussi laborieuse et aussi dure. A la phlegmasie chronique des viscères du bas-ventre dont il avait ressenti les premières atteintes en Espagne vinrent se joindre les symptômes d'une hypertrophie du cœur. Il se fit quelque temps illusion sur la gravité de son état, se flattant de célébrer l'année suivante la cinquantaine de son doctorat en médecine, au sujet de laquelle son ami Goercke lui avait écrit de Berlin, huit ans auparavant : « Que de satisfaction j'éprouverais si je pouvais assister à votre fête jubilaire, mon cher camarade, et être témoin participant des hommages rendus à vos grands mérites, à jamais mémorables dans l'histoire des hommes illustres qui ont éclairé la chirurgie de notre temps ! » De nouvelles crises le désabusèrent, et, lorsqu'il quitta Montjay pour rentrer à Paris, ce fut avec la pensée qu'il ne

(1) Les articles que Percy a publiés dans la *Biographie universelle* en collaboration avec son neveu Laurent sont signés *P. et L.*

(2) Ces dissertations furent réunies en volume après sa mort. Cf. *Opuscules de chirurgie, d'hygiène, et critiques médico-littéraires publiés dans l'*Hygie, *par le baron P. Percy et C.-J.-B. Cornet.* Paris, chez Mlle Delaunay, 1827, in-8° de XXXII-296 p., portrait.

reverrait pas la campagne à laquelle il s'était si profondément attaché; sur une des portes de son jardin étaient gravés ces mots : *Dum spiro, spero;* au moment de son départ, il écrivit au-dessous de cette inscription : *Speravi, spe erravi.* Dans les premiers jours du mois de décembre, tout le monde remarqua l'altération de ses traits à l'enterrement de son collègue Deschamps; chargé de lire l'éloge funèbre de l'ancien chirurgien en chef de l'hospice de la Charité (1), il eut quelque difficulté à se faire entendre; sa voix, d'ordinaire forte et sonore, arrivait avec peine aux auditeurs : « L'air, dit-il en revenant du cimetière, semble ne pouvoir parvenir à mes poumons. » Pour se délivrer de ces étouffements, il eut l'imprudence de recourir au jalap à haute dose, qui lui avait bien réussi pendant la campagne de Pologne; sous l'influence de cette médication intempestive, son mal s'aggrava, et, malgré tous les soins dont son épouse et ses amis l'entourèrent, il expira, le 18 février 1825, après une longue et cruelle agonie.

Ses derniers jours furent d'un chrétien et d'un sage : la mort n'était pas pour effrayer celui qui l'avait si souvent affrontée sur les champs de bataille; il aimait à s'entretenir de sa fin, et, dans les moments de répit que lui laissaient ses souffrances, il disait qu'il l'apercevait à travers un voile transparent et qu'il frappait à coups redoublés pour rompre l'obstacle qui l'en séparait. Lorsque sa famille en larmes le conjurait de ne pas tenir un aussi triste langage : « Pourquoi? répondait-il. Cet entretien m'est aussi agréable que si je me promenais dans un jardin planté de roses. » L'intelligence demeurait d'ailleurs entière. « Nous l'avons vu, rapporte son neveu, quinze jours avant de succomber à sa maladie, entouré de ses anciens confrères les plus distingués, au nombre desquels se trouvait le patriarche de la médecine française, l'illustre et savant Portal, fournir presque seul aux frais d'une conversation toute scientifique, dans

(1) *Institut royal de France. Académie royale des sciences. Funérailles de M. Deschamps. Discours prononcé à cette occasion, le 10 X^{bre} 1824, par le baron Percy.* Paris, imprimerie de Firmin Didot, 1824, in-4° de 6 p

laquelle il nous étonna autant par la profondeur de ses vues que par le luxe et la justesse de ses citations (1). » Quatre jours avant sa mort, il fit venir le curé de Saint-Gervais et reçut de lui les secours et les consolations suprêmes de la religion. Pendant toute la durée de sa maladie, ses confrères ne cessèrent de faire prendre de ses nouvelles avec la plus vive sollicitude; tous voulurent assister à ses funérailles, et ce fut au milieu de regrets unanimes que sa dépouille mortelle fut conduite au cimetière du Père-Lachaise, où plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe; Larrey, entre autres, tint à adresser un dernier adieu à son éminent collègue; c'était, on l'a dit, le courage qui honorait le courage (2).

Peu de temps après la mort de l'illustre Franc-Comtois, un de ceux qui avaient pris la parole à ses obsèques publia une notice biographique dans laquelle il rendit hommage à son savoir et à ses vertus (3). L'année suivante, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon entendit, dans sa séance publique du 26 août, un ancien chirurgien en chef des armées de la République célébrer les mérites du créateur des ambulances mobiles de l'armée du Rhin. Son éloge fut également prononcé à la Société d'agriculture, sciences et arts du Bas-Rhin. Enfin, au mois de janvier 1827, parut une vie écrite par le neveu à qui Percy avait légué ses manuscrits (4). Membre de l'Académie de médecine et ancien chirurgien principal des armées, M. Laurent était plus à même que personne de retracer la glorieuse carrière de son oncle : il l'a fait avec une véritable piété filiale, et son livre est la source à laquelle ont puisé les auteurs des panégy-

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 245.

(2) A.-F. Silvestre, *Éloge historique de M. le baron Percy*, p. 23.

(3) *Id.*, *Notice biographique sur le baron Percy* (*P.-F.*). Paris, de l'imprimerie de Mme Huzard, 1825, in-8° de 30 p. (Extrait des *Mémoires de la Société royale et centrale d'agriculture*, année 1825.)

(4) *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy, composée sur les manuscrits originaux*. Versailles, de l'imprimerie Daumont, 1827, in-8° de 547 p., portrait.

riques lus à l'Académie de médecine le 28 février 1828, et à l'Académie des sciences le 18 novembre 1833. Ce n'est pas qu'il ne règne une certaine confusion dans cet ouvrage, où l'on n'a pas assez tenu compte de l'ordre chronologique des faits. Il est divisé en deux parties : la première raconte la vie de Percy ; la seconde énumère ses titres à l'admiration des savants et des lettrés. On peut reprocher à M. Laurent d'avoir écourté le récit des campagnes de l'Empire; on ne voit pas, par contre, pourquoi il a inséré intégralement plusieurs mémoires qui avaient déjà été publiés dans le *Magasin encyclopédique*. Cette biographie est néanmoins la plus complète de toutes; sa valeur scientifique est incontestable; on y trouve étudiées toutes les questions, thérapeutique des plaies d'armes à feu, fractures comminutives des os, traitement des plaies contuses de la tête, extraction des corps étrangers, amputations; emploi des ligatures, de l'eau, du feu, etc., qui, traitées par Percy avec une précision jusque-là inconnue, font que ses écrits, suivant l'expression de Flourens, « resteront à jamais comme un des plus beaux monuments que la science ait élevés à l'humanité (1) ».

V

Disons maintenant quelques mots de l'ouvrage auquel, tout imparfaite qu'elle est, cette notice sert d'introduction.

Dès ses premières campagnes, Percy avait contracté l'habitude de noter pour ainsi dire au jour le jour tout ce qui lui arrivait, entremêlant ce récit d'observations scientifiques curieuses. Dans son livre, M. Laurent avait fait de nombreux emprunts à ce journal ; Flourens en avait parlé dans la bibliographie qui termine son éloge historique; il importait de savoir ce qu'il était devenu. Après bien des recherches, j'ai fini par le découvrir en Égypte, et il m'a été donné de constater que son intérêt était

(1) *Éloge historique de Pierre-François Percy*, p. XLIX.

encore plus grand que ne le faisaient supposer les fragments qu'on connaissait déjà. Que M. Charles Laroche, ingénieur à la Compagnie du canal de Suez, veuille bien agréer mes remerciements pour la bonne grâce avec laquelle il m'a autorisé à publier le manuscrit dont il est possesseur : je ne crois pas m'abuser en avançant que les souvenirs de son grand-oncle sont appelés à fournir une importante contribution à l'histoire des guerres de la République et de l'Empire.

Le journal des campagnes de Percy est malheureusement incomplet : plusieurs des cahiers dont il se composait ont disparu, et mes démarches auprès des arrière-neveux du grand savant ont abouti à la certitude qu'on ne devait pas se flatter de l'espoir de les retrouver. Ceux qui restent sont au nombre de treize. Il y a d'abord un cahier cartonné sur lequel ont été transcrites en partie les notes relatives aux campagnes de 1799, de 1800 et de 1805 ; de nombreuses pages sont restées blanches ; d'autres sont remplies par des ordres de service, des versets de l'Écriture ou des extraits des auteurs classiques, Cicéron, Virgile, Horace, Lucain, etc. Viennent ensuite douze petits cahiers brochés, de trente à quarante pages chacun, consacrés aux campagnes de 1806, de 1807, de 1808 et de 1809. Là encore, il y a des lacunes ; mais ces lacunes ne sont pas très considérables. Chaque cahier tenait sans peine dans la poche d'un vêtement et Percy y recourait constamment. On le voit écrire en plein air, sur ses genoux ou sur un caisson d'artillerie dont il se fait un pupitre ; le plus souvent, c'est au lit, à la lueur d'une lampe fumeuse ou de quelque cierge pris dans une église ; jamais il ne se sépare de ce muet confident et laisse rarement passer un jour sans grossir son bagage de souvenirs. Ce sont du reste des notes tout intimes ; rien n'indique que dans la pensée de leur auteur elles aient été destinées à la publicité ; elles n'en ont que plus de saveur, et, pour me servir d'un terme dont on a souvent abusé, leur réunion constitue un livre réellement vécu.

Le mérite du journal de Percy, c'est de mettre en lumière ce que les récits de guerre relèguent plus ou moins volontairement

à l'arrière-plan. Les opérations militaires ne regardaient pas l'infatigable organisateur; ce qui le préoccupait avant tout, c'était d'assurer le fonctionnement de son service, et navrants sont les détails fournis par ses cahiers sur les obstacles qu'il rencontrait dans l'accomplissement de sa tâche. On se laisse aller à partager son indignation contre l'incurie des directeurs des hôpitaux; bon nombre de ceux-ci ne pensaient qu'à réaliser des profits criminels sur les médicaments ou sur la nourriture des malades, et on ne songe pas à s'en étonner quand on voit parmi quels gens tarés se recrutaient trop fréquemment ces fonctionnaires. Le journal du grand chirurgien abonde en renseignements sur les souffrances des victimes de la guerre; il nous fait, en particulier, assister aux évacuations précipitées dans lesquelles, couverts d'habits en lambeaux, grelottant de fièvre et dégouttant de sang, des centaines d'infortunés enduraient des tortures comparables à celles des scélérats condamnés au supplice de la roue; leurs gémissements forment, si je puis ainsi parler, le *leit-motiv* de cette douloureuse symphonie. Il faut lire le récit de l'arrivée à Burgos de plus de quatre-vingts chariots de blessés et de malades couchés sur un peu de paille pourrie : Percy, qui allait monter à cheval, aide lui-même ces malheureux à descendre de voiture et les soins les plus rebutants n'ont rien qui l'arrête. Quoi de plus horrible que la peinture de l'église où sont entassés les uns sur les autres les prisonniers russes d'Eylau? La puanteur qui se dégage de ce charnier est telle que les chirurgiens envoyés par l'empereur Alexandre n'osent y pénétrer. Quelle description dépassera la vigueur de celle de l'ambulance de la Maison-Rouge à Friedland? Les jambes et les bras coupés s'amoncelaient aux deux côtés de la porte; cent chirurgiens français, couverts de sang, passèrent toute la nuit à amputer des membres; l'air retentissait de cris déchirants, et l'on devine ce que Percy ressentait devant ces scènes lugubres, sur lesquelles, de son propre aveu, il ne se blasa jamais.

C'est là l'envers de la gloire, et il ne faut pas craindre de le montrer. Dans l'ardeur du combat, on ne prend pas garde aux

pauvres diables qui se tordent, sanglants et mutilés, sur le sol; le bruit de la fusillade et la voix du canon couvrent leurs appels; leurs camarades passent au pas de charge à côté d'eux, et, à la fin de la journée, les acclamations qui saluent le général vainqueur empêchent d'entendre les cris des blessés et le râle des moribonds. Mais, quand les ombres du soir sont descendues sur le champ de bataille, une immense plainte s'élève dans la nuit; elle monte jusqu'aux pieds du trône de Dieu; le souverain juge compte les foyers en deuil; il retire sa main, et le monde, qui s'étonne de la chute rapide des conquérants, ne se doute pas que le torrent qui emporte leurs empires est fait des larmes des veuves et des mères. Si la guerre est grande par les actions héroïques qu'elle enfante et les dévouements admirables qu'elle suscite; si, en restaurant la notion du devoir et en ranimant la flamme du sacrifice, elle retient parfois sur la pente de l'abîme les peuples endormis dans les jouissances matérielles, les maux qu'elle entraîne à sa suite sont cruels, et on ne doit pas se lasser de la flétrir, toutes les fois qu'elle n'est déchaînée que par le caprice d'un despote. Le génie de Napoléon ne l'absout pas d'avoir sacrifié à son ambition d'innombrables existences humaines; né de la guerre, il a vu la guerre se retourner contre lui; après avoir saigné la France aux quatre veines, il l'a laissée avec des frontières amoindries; les hommes, quoi qu'on en ait dit, n'étaient pour lui que les pions d'un échiquier, et c'est en vain que dans ces derniers temps on a tenté de nous donner le change sur son caractère; pour ma part, à sa dureté d'âme je préférerai toujours l'émotion d'un général avouant que la main lui tremble au moment d'apposer sa signature au bas d'ordres qui équivalent à des milliers de condamnations à mort.

Percy n'aimait pas la guerre. Ce serait pourtant une erreur que de le ranger parmi les esprits chagrins qui, saouls de gloire, se vengeaient par de secrètes médisances des adulations qu'ils prodiguaient en public au souverain. Il subissait, au contraire, le prestige de Napoléon au plus haut point. « Quel homme! quelle tête! » répète-t-il souvent. Sans doute, après Iéna, après

Eylau, après Friedland, l'âge et les infirmités se faisaient sentir au noble vétéran; avec toute l'armée, des maréchaux au dernier tambour, il aspirait à la paix et savait le faire entendre à l'Empereur en insinuant qu'aucune eau de table ne valait l'eau de la Seine; mais, au premier signal, il était prêt à se dévouer de nouveau : « Il faut marcher, écrit-il à deux reprises; où je tomberai, l'on m'enterrera. » Ce n'est pas lui qui, comme son compatriote Malet, eût vu sous la pourpre du manteau semé d'abeilles les pieds d'argile du colosse. L'activité de Napoléon le pénétrait d'admiration : il montre celui-ci mettant ses officiers d'ordonnance sur les dents, franchissant au galop d'invraisemblables distances; donnant l'exemple aux troupes en travaillant, la hache à la main, à la construction d'un pont; décorant sur l'heure un soldat qui, depuis dix-sept ans, consacre sa paie à faire vivre sa vieille mère, et rabrouant un sous-lieutenant qui sort des rangs pour se plaindre de ne pas obtenir d'avancement. Lorsqu'il est sur le point de succomber au mal du pays dans les forêts de la Lithuanie, il lui suffit de se dire qu'il ne lui appartient pas de sonder les vastes desseins du maître pour reprendre courage; il proclame que l'Empereur vaut à lui seul toutes les administrations, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître qu'il ne peut pas tout voir par lui-même, que notamment il est trompé de la manière la plus indigne sur la quantité et la qualité des médicaments fournis aux hôpitaux.

De son côté, Napoléon avait une profonde estime pour le père de la chirurgie militaire et attachait la plus grande importance à ce que celui-ci suivît toujours le quartier général. On le voit, pendant la campagne de 1806-1807, s'informer fréquemment de la manière dont marche le service de Percy ; s'il ne ratifie pas toutes les demandes de celui-ci en faveur de ses collaborateurs, il a soin d'adoucir ses refus par des paroles obligeantes; il l'envoie chercher, le lendemain de la sanglante boucherie d'Eylau, pour s'informer des pertes de l'armée en officiers et en hommes; lorsqu'il n'a pas le loisir de lui donner audience, c'est de la fenêtre de son logement qu'il l'interpelle amicalement. Avec le

temps, les égards du souverain prirent du reste un caractère de bienveillance plus prononcé : à Tilsit, l'illustre chirurgien n'était pour l'Empereur que *M. Percy;* quand nous le retrouvons en Espagne, il est devenu *mon cher Percy;* Napoléon plaisante volontiers avec lui, comme le jour où il lui demande s'il veut se faire chartreux; plusieurs fois il l'admet à lui tenir compagnie pendant qu'il déjeune. On pense bien que Percy n'omet pas de consigner dans son journal les marques d'intérêt qu'il reçoit du maître ; il s'en montre légitimement fier et la reconnaissance le porte à adresser aux journaux des communications empreintes d'un véritable enthousiasme. Ces notes aident à comprendre l'ascendant que Napoléon exerçait sur tous ceux qui l'approchaient : il est telle conversation qui semble sténographiée, tant les moindres détails en sont fidèlement reproduits. Au surplus, le captif de Sainte-Hélène n'oublia pas son vieux serviteur ; il lui légua, par un codicille du 24 avril 1821, la somme de cinquante mille francs; il le chargea en outre, par le même codicille, de dresser avec Cambronne, Larrey et Émery l'état des soldats mutilés ou grièvement blessés à Ligny et à Waterloo.

Ce qui contribue à rendre la lecture du journal des campagnes de Percy attrayante, c'est la place qu'y tient la description des contrées traversées par l'armée. Il est également curieux de noter les jugements portés par le savant membre de l'Institut sur les peuples chez lesquels il a vécu. Les Polonais lui inspirent peu de sympathie ; il garde visiblement rancune aux pauvres *popoliskos* des maux qu'il a soufferts dans leur pays ; la Pologne est d'ailleurs infestée de Juifs et la repoussante malpropreté de ces derniers l'écœure. Il plaint, en revanche, les habitants de la Souabe et du Wurtemberg ruinés par les passages de troupes ; après la campagne de 1805, leur infortune lui avait même arraché un souhait que l'unité allemande n'a que trop réalisé de nos jours : « Heureux ces peuples, avait-il écrit, lorsqu'une confédération solide et imposante leur permettra de jouir pour des siècles du fruit de leurs travaux et de leur indus-

trie (1) ! » S'il applaudit au châtiment infligé aux montagnards suisses qui ont fait périr des prisonniers français dans d'atroces supplices, il ne méconnaît pas la légitimité de leur prise d'armes, car il proclame dans un autre écrit qu'ils combattaient (le mot est à retenir) pour leur juste défense. D'accord avec tous les contemporains, il note qu'avant l'entrevue de Tilsit les officiers de la Grande Armée frayaient volontiers avec les Russes, mais ne regardaient les Prussiens que comme des fanfarons. En Espagne, il fait l'éloge des routes des provinces basques ; les laboureurs des environs de Valladolid lui paraissent très supérieurs aux paysans français sous le rapport de l'instruction ; on voit qu'il a été frappé de l'aspect de ce pays où, comme il le dit ailleurs, « le plus misérable Espagnol continue de se draper comme un personnage consulaire, dont il affecte d'ailleurs le silence et la gravité (2) ». L'aversion du peuple pour les envahisseurs ne lui échappe cependant pas, et il observe que, tandis qu'après Iéna le théâtre de Berlin regorgeait de spectateurs, comme si l'armée prussienne n'était pas anéantie et la cour en fuite, aucun Madrilène n'assistait à la revue passée par Napoléon. Quoiqu'il soit, en général, mal disposé pour les moines, en qui il voit avec raison les ennemis déclarés de la domination française, son bon sens le préserve d'ajouter foi aux histoires colportées sur leur compte, et il ne croit pas aux prétendues victimes de leur lubricité. Au reste, les excès commis par nos soldats dans la péninsule le révoltent ; il s'indigne de voir les églises et les monastères mis au pillage, et ce fut vraisemblablement pour les soustraire à d'odieuses profanations qu'il racheta les riches ornements dont il fit don à l'église de Montagney. N'était-ce pas dans cette église que sa vieille mère priait matin et soir pour ses jours, ainsi que l'atteste le passage suivant d'une de ses lettres à l'aînée de ses sœurs : « J'exige, ma chère Charlotte, que vous copiiez ou fassiez copier lisiblement l'oraison des neuf chœurs des Anges et

(1) *De la santé des troupes à la Grande Armée*, p. 21.

(2) *Mémoire sur des espèces d'amphores, dites* tenajas, *usitées de tout temps en Espagne*, p. 2.

que vous me la fassiez promptement passer. J'ai besoin de la bien connaître puisque, récitée avec dévotion et persévérance par notre pieuse mère, elle a contribué efficacement à ma conservation. N'oubliez pas cette commission et faites-la promptement (1). »

On trouvera dans ce livre des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Les conférences de Napoléon et d'Alexandre à Tilsit sont connues ; mais les préparatifs faits par les habitants de Posen pour recevoir l'Empereur le sont moins. Peu de documents dépeignent avec autant de précision les étranges hordes que la Russie appela à la défense de son territoire, et la visite au camp des Kalmoucks et des Baskirs a tout l'attrait d'un récit de voyages (2). Je me permets aussi de signaler la description du château de Coca : médiocre juge en fait de peinture, Percy avait quelques connaissances archéologiques et tout n'est pas erroné dans les hypothèses qu'il formule sur l'époque de tel ou tel monument. Sa grande passion était les armes et les armures anciennes ; les généraux, qui le savaient, l'autorisèrent plus d'une fois à puiser dans les arsenaux ennemis ; c'est ainsi qu'il forma la riche collection dont le catalogue a été publié après sa mort ; l'ensemble des pièces qui la composaient fut estimé soixante mille francs. Entre autres reliques curieuses, le savant académicien possédait l'épée de Copernic ; il en fit l'objet d'une note en la donnant à l'Observatoire de Paris. Les livres ne le tentaient guère moins, témoin sa mauvaise humeur contre un pharmacien polonais qui refuse de lui céder un *Tacite* elzévir et sa reconnaissance pour les religieux d'un couvent espagnol qui s'empressent de lui remettre la clef de la bibliothèque dans laquelle ils l'ont vu s'amuser à feuilleter les *Antiquités* de Montfaucon.

Sur les personnages qui gravitent autour de Napoléon, le journal de Percy est sobre d'appréciations, l'illustre chirurgien estimant que ce n'est pas à lui de les juger. Il en dit cependant

(1) A Mme Wadeleux, 8 juillet 1809.

(2) Percy visita ce camp en compagnie du général Thiébault, qui lui a aussi consacré quelques pages de ses curieux *Mémoires*.

assez pour qu'on devine que le prince de Neufchâtel ne lui était pas sympathique. Le grand-maréchal du palais se montrait, au contraire, bien disposé à son endroit ; il eut aussi à se louer du général Bertrand et du grand-duc de Berg. Le maréchal Lefebvre lui plaisait par sa brusque franchise, mais celui pour qui il paraît avoir éprouvé le plus d'affection est le général Lariboisière, dont il n'omet pas de signaler le noble désintéressement à Dantzig. Quant à Lecourbe, il lui demeura toute sa vie profondément attaché ; lorsque le héros des Grisons fut tombé en disgrâce, il joignit ses efforts à ceux de ses anciens compagnons d'armes pour le faire rappeler aux armées : « Mon cher général, lui écrivait-il en 1810, vous me feriez une cruelle injure si vous étiez persuadé que j'eusse jamais cherché à vous oublier. Vous me serez toujours cher... Rendez-moi la justice que je mérite et soyez sûr que rien n'est changé dans votre tout affectionné (1). » J'ai dit plus haut qu'à Tilsit il avait été présenté à l'empereur de Russie et au roi de Prusse ; dans son entrevue avec l'infortuné Frédéric-Guillaume, il laissa voir une émotion qui alla jusqu'aux larmes, et on a eu raison de douter qu'un Allemand se fût fait aussi noblement le courtisan du malheur.

Somme toute, ce que ces notes intimes font le mieux connaître, c'est, ainsi qu'on devait s'y attendre, l'homme duquel elles émanent : sans leur découverte, nous n'eussions jamais su quelle simplicité de mœurs s'alliait en lui à l'élévation de vues et à l'indépendance de caractère dont il a donné tant de preuves. Elles confirment, d'autre part, ce que les contemporains avaient déjà publié de sa bonté. On ne se ment pas à soi-même : en confiant au papier ses impressions de chaque jour, Percy songeait uniquement à fixer le souvenir de ses campagnes et nous pouvons ajouter foi au portrait qu'il a tracé de lui sans y penser. Le voilà bien, avec sa vive compassion pour les blessés, pour les malades : après seize années passées dans les camps, leurs souffrances l'émeuvent comme au premier jour. Rien en lui du

(1) E. Bousson de Mairet, *Éloge historique du lieutenant-général comte Lecourbe,* p. 111.

fonctionnaire pour qui les hommes sont de simples unités : il connaît le soldat ; il a partagé ses fatigues ; tour à tour indigné de son brigandage ou transporté de sa bravoure, il gémit de ne pouvoir soulager plus efficacement les misères dont il est témoin ; mais ce n'est pas lui qui règle tout, et de là viennent ses emportements, sa fureur contre l'administration, la détestable administration, qui paralyse son bon vouloir ou contrarie son initiative. Toutes ses pensées ne tendent qu'à améliorer le matériel des ambulances et des hôpitaux ; on le voit une fois, de onze heures du soir à une heure de l'après-midi, faire dix-huit lieues en visitant sur sa route plus de sept cents blessés ; à chaque gîte d'étape, son premier soin est de reconnaître les locaux susceptibles de recevoir ceux qu'il appelle ses enfants ; toutes les fois qu'il le peut, il fait établir d'énormes marmites de bouillon aux portes des villes que les convois doivent traverser ; il vérifie les pansements, il surveille les opérations, il préside aux distributions de vivres. « J'ai moi-même, écrit-il dans son journal, distribué aux blessés un petit verre d'eau-de-vie et autant de pain qu'ils en ont voulu. Mais quel pain ! Jamais soldat prussien ou russe n'en mangea de plus détestable, et cependant on s'estime encore heureux d'en avoir. Cela console nos braves gens qui le dévorent, tant ils ont faim. A chaque convoi de quinze ou vingt voitures j'attache un chirurgien, qui est obligé de venir prendre le pain dû à ses malades, n'ayant point d'infirmiers pour ce service et les charretiers s'y refusant ou ne pouvant abandonner leurs chevaux. Le passage de ces infortunés, qui n'ont pas été pansés depuis quelques jours, laisse une longue trace d'odeur cadavéreuse ; chacun les regarde et personne ne leur offre ni secours ni consolations ; on a seulement l'air de les plaindre (1). »

Attentif à tout ce qui peut diminuer le contingent des victimes de la guerre, Percy se montre justement soucieux de l'hygiène du soldat : c'est ainsi qu'en Espagne il se préoccupe des cas d'asphyxie déterminés par l'usage inintelligent des braseros et

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 194.

que le danger de ce mode de chauffage fait l'objet de deux notes remises au major général. Il avait été des premiers à insister avec son collègue Coste sur la nécessité de vacciner les hommes présents sous les drapeaux. L'ivrognerie a en sa personne un adversaire résolu : dès 1789, il avait adressé au directoire des hôpitaux un mémoire dans lequel il indiquait les moyens de combattre ce vice, et on le voit, en 1807, faire placer des baquets d'eau vinaigrée sur le passage des régiments et galoper le long des colonnes en criant aux grognards de courir au vinaigre plutôt qu'au schnapps. Ses conseils sont toujours frappés au coin de l'expérience ; le cantonnement est, à son avis, préférable au bivouac ; il voudrait qu'on ne fît bivouaquer les troupes qu'à la dernière extrémité, chaque nuit passée en plein air amenant infailliblement l'entrée d'un certain nombre d'hommes à l'ambulance. A l'exemple de son maître Louis, il ne dédaigne pas de descendre dans les plus petits détails ; on sait qu'à ses débuts la fréquence des hernies parmi les cavaliers avait attiré son attention ; plus tard, la chaussure du fantassin ne lui parut pas réunir les conditions nécessaires pour effectuer de longues marches, et, pendant la campagne de Pologne, l'affaiblissement de l'effectif de l'armée par les blessures au pied lui donna complètement raison.

Où Percy est surtout à étudier, c'est dans ses rapports avec ses collègues : celui que quelques écrivains ont accusé d'être ombrageux et susceptible à l'excès se révèle dans son journal sous un jour bien différent, et l'on se convainc de la vérité du témoignage qu'un ancien chirurgien en chef de l'armée de la Moselle lui a rendu, lorsqu'il a dit « qu'il joignait encore à toutes ses grandes qualités celle d'être un excellent camarade (1) ». Personne ne s'associe plus franchement que lui aux succès d'autrui ; il prend en toute circonstance la défense de ses collaborateurs ; c'est pour eux qu'il se fait solliciteur ; les distinctions qui leur sont conférées lui causent une joie profonde ; apprend-il,

(1) Thomassin, *Éloge prononcé à la séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, p. 16.

au contraire, la mort de l'un d'entre eux, la peine qu'il en ressent est telle qu'il en oublie presque sa nomination au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Avec les chirurgiens placés immédiatement sous ses ordres, ses notes nous le montrent d'une bienveillance qui ne se dément jamais ; il est reconnaissant des égards, ému du dévouement et du zèle de ceux qu'il nomme ses jeunes amis : « Les pauvres jeunes gens, dit-il, ont bien de la peine. » Eux, de leur côté, s'ingénient à rendre les fatigues de la campagne moins accablantes pour leur chef; s'ils appréhendent qu'il ne soit enlevé par un parti de cavalerie ennemie, ils viennent se ranger en bataille devant son logis. Les gronderies que Percy leur adresse se tempèrent souvent d'une nuance de regret : à certains jours, on dirait d'un père de famille au milieu de ses enfants; sa bourse leur est généreusement ouverte, et nous savons par son biographe qu'il leur avança en Espagne la plus grande partie de leurs appointements (1). Ce n'est pas qu'il ferme les yeux sur leurs défauts : lorsque, désireux de leur apprendre à mettre chaque minute à profit, il leur donne une leçon de botanique pendant que les sapeurs du génie construisent un pont sur l'Alle, il ne se dissimule pas qu'ils aimeraient mieux *housarder;* la plupart, en effet, songent moins à s'instruire qu'à assurer le repas du soir en allant à la picorée, et j'imagine que beaucoup trouvèrent mauvaise l'idée de leur faire des cours sur les pansements et la matière instrumentale au lieu de leur accorder entre deux expéditions quelques jours de repos.

La bonté de Percy ne dégénère cependant point en faiblesse. Il est sévère, exigeant même, pour tout ce qui concerne le service et n'a pas assez d'expressions pour stigmatiser la conduite des chirurgiens qui négligent de se rendre à leur poste, si bien que, la campagne aux trois quarts terminée, ils n'ont pas encore vu brûler une amorce. Il est surtout intraitable en ce qui regarde l'honneur du corps médical : voyant un jour entrer chez lui,

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 249.

dans une brillante tenue, un chirurgien jadis chassé de l'armée, il le force à quitter son uniforme usurpé et le met à la porte avec tant de violence qu'il se fait mal à la main. Ce qu'il ne pardonne pas, c'est la brusquerie, la sécheresse à l'endroit du soldat. « Il faut, a-t-il écrit, qu'un chirurgien se respecte et compatisse aux douleurs des blessés ; il est le seul ami, le seul consolateur qui leur reste sur le champ de bataille ou dans un hôpital. Toujours discret, qu'il paraisse au moins sensible, si son cœur ne l'est pas, et qu'il se garde d'ajouter, par la dureté de ses manières, à la douleur déjà trop grande qu'éprouve un malheureux qui va perdre un membre ou supporter une grave opération. J'ai blâmé et réprimandé deux chirurgiens pour avoir osé appeler *gigots* les membres qu'ils venaient d'amputer. »

Cette sensibilité, dont Percy voulait au moins retrouver les dehors chez ses collaborateurs, faisait le fond même de sa nature, et il n'y a rien d'affecté dans la plupart des réflexions qu'elle lui dicte. Faut-il s'étonner que le milieu dans lequel le jeune Franc-Comtois avait grandi l'eût marqué à son empreinte? Il n'avait pas impunément respiré l'air des premières années du règne de Louis XVI : c'était le temps où du haut en bas de l'échelle sociale on se piquait d'être sensible; les philosophes les plus secs et les grandes dames les plus égoïstes eussent rougi de ne pas verser des larmes à la peinture d'une infortune ou au récit d'une belle action ; on s'attendrissait sur les mœurs simples et pures des villageois ; cela devenait une mode et aujourd'hui il nous est difficile de retenir un sourire à la pensée des berquinades qui précédèrent la Révolution. En écrivant, il arrive quelquefois à Percy de sacrifier au goût de son époque. D'ordinaire, il a le grand mérite de rester naturel ; ses attendrissements n'ont rien de feint ; c'est avec une joie sincère qu'il donne sa soupe à un jeune soldat dont il a surpris les regards affamés ou qu'il partage son pain avec une jeune fille qui se détourne pour manger en pleurant. Très réel est aussi son amour de la nature. Il est sensible au chant des oiseaux ; il s'interrompt au milieu du récit d'une expédition pour noter que l'alouette a bien chanté ;

les pinsons et les fauvettes lui rappellent ses jeunes années, et il confesse quelque part que leur harmonieux ramage a fait de tout temps le bonheur de sa vie. Quel n'est pas son plaisir en apercevant au bord d'une route des anémones? Leur corolle lui paraît le premier sourire du printemps et l'on songe involontairement à la pervenche de Rousseau. Pendant le siège de Dantzig, il ne se lasse pas de célébrer la beauté des cerisiers en fleur qui entourent son habitation. Un jour, il met pied à terre pour recueillir dans les champs quelques graines d'une plante inconnue. On chercherait en vain un artifice littéraire dans la peinture de riants vallons alternant avec la description de blessures affreuses; il faut plutôt y voir l'influence de l'éducation première, et c'est bien l'enfant de la Franche-Comté, le *garçon de Montagney*, que trahit son attention constante aux productions du sol, ainsi qu'aux procédés de culture; qui sait si ce n'est pas à son petit domaine rural qu'il songeait en prenant, assez gauchement du reste, le croquis d'un rucher sur la couverture d'un de ses cahiers?

Aucun trait de caractère ne fait, à vrai dire, plus honneur à Percy que l'aversion qu'il professe pour le pillage : lorsqu'il servait sous Jourdan, il ne comprenait pas qu'on tolérât à la suite de l'armée un vil ramassis de femmes dont l'unique préoccupation était de faire main basse sur tout ce qui était à leur convenance; quant à lui, il donna toujours l'exemple du respect des propriétés particulières. Loger le grand chirurgien était une vraie bonne fortune, tant il se montrait scrupuleux : une seule fois il se laissa aller à prendre quelques aunes de mousseline pour s'en faire des cravates; mais il avoue plaisamment qu'il en fut aussitôt puni par la perte de ses lunettes. Son journal est plein de détails curieux sur ses différents gîtes. Où qu'il descende, il ne tarde pas à faire la conquête de ses hôtes; souvent il convie ceux-ci à partager son souper; il caresse les enfants, il leur donne quelques menues pièces de monnaie; non contents d'écarter les maraudeurs, ses compagnons et lui enseignent une cachette à de pauvres paysans inquiets pour leur basse-cour;

ailleurs, il fait rendre à une communauté juive les tables de la Loi en or qu'un dragon emportait, et c'est plaisir de l'entendre raconter comment il a restauré une vieille femme de quatre-vingts ans abandonnée de tout le monde.

L'illustre savant savait d'ailleurs s'accommoder de tout, et, malgré quelques accès de découragement passagers, il supportait gaiement les fatigues de la guerre. « Quel contraste! écrit-il dans son journal. Hier, logé magnifiquement, nourri délicatement, couché à merveille, et aujourd'hui sous le chaume, au pain bis, et sur la paille! Voilà la vie des gens de guerre. Je ne sais pas pourquoi j'ai du plaisir à m'arranger dans le plus mince des logements. La plus petite commodité me semble délicieuse; de la paille fraîche m'enchante; une soupe à la farine est pour moi une bonne chère; si, au lieu d'une lampe, je trouve une chandelle, c'est à mes yeux une bonne fortune, et, pour peu que je sois bien, je me trouve à ravir. J'ai tellement l'habitude de cette vie que je sais tirer parti de tout. Je me loge partout, dans une grange, dans un grenier, dans la sacristie d'une église. Oh! c'est une recherche et je suis alors presque honteux d'être aussi bien. A genoux dans la paille, je me rase ou je me peigne; je me lave au ruisseau, à la pompe; il faut beaucoup de propreté en campagne; si on s'y néglige, on est bien plus sujet à tomber malade. »

Quoique Percy se montre quelquefois affecté de la perte d'objets insignifiants, tels que le petit couteau qu'il avait promis de rapporter à sa femme, il est ordinairement le premier à plaisanter des mésaventures qui lui arrivent. C'est ainsi que, sa voiture ayant versé sur une route de Pologne, il se relève en riant aux éclats de ses habits inondés du vinaigre échappé de bouteilles cassées : « C'était, dit-il, pis qu'un cornichon. » Il raille agréablement la frayeur que lui ont causée les ronflements d'un chien endormi sous une table, et on l'entend, au bivouac d'Eylau, demander à son confrère Boyer pourquoi il n'a pas apporté sa robe de professeur, qui lui aurait tenu chaud. La bonne humeur du grand chirurgien ne reculait même pas devant

le calembour, comme le prouve le trait suivant tiré, ainsi que le passage qu'on a lu plus haut, des cahiers détruits par des mains ignorantes : « Arrivés à Freymark, nous trouvâmes ce village absolument désert et ruiné. Chacun s'y est logé comme il a pu. Nous entrâmes dans une maison dont les chambres étaient encombrées de fumier. Chacun mit la main à l'œuvre, et, en moins d'une heure, notre chambre avait un certain air de propreté; mais point de viande, point de pot pour faire la soupe; rien, absolument rien. Il fallut s'industrier et chacun de nous fut à la picorée ; j'ai rapporté un seau, un autre une marmite, etc. ; enfin nous nous sommes montés peu à peu. Mais un officier de la maison de l'Empereur est venu réclamer le meuble dont je venais de m'emparer, disant qu'il l'avait trouvé avant moi et qu'il venait de s'en servir, lorsque furtivement je m'en étais emparé. « Je n'ai rien à vous rendre, lui ai-je dit, et si « vous connaissiez la qualité dont Sa Majesté vient de m'hono-« rer, vous ne persisteriez pas dans votre réclamation. — Qui « êtes-vous donc, monsieur? — Ce que je suis? Apprenez que je « suis garde des seaux. » Il s'est mis à rire et s'est retiré (1). »

VI

Mais il est temps de laisser Percy raconter lui-même ses campagnes. On le verra, dans ces souvenirs intimes, « ce qu'il était partout, digne de lui-même : affable et doux avec ses inférieurs; simple, ouvert, cordial avec ses égaux; d'une foi inviolable pour ses amis, dévoué pour eux, et secourable jusqu'à l'excès; facile, indulgent, affectueux pour ses subordonnés, qu'il éclairait comme un ami, qu'il protégeait comme un père; sans fiel, même contre les ingrats, et c'est en en faisant encore qu'il se consolait d'en avoir fait; au-dessus de toute envie, au-dessus de tout amour-propre, et toutefois se ressouvenant dans l'occa-

(1) C. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de P.-F. Percy*, p. 202.

sion de ce qu'il se devait à lui-même et en faisant ressouvenir les autres ; fier, inflexible, intraitable avec les lâches persécuteurs, dont il réprimait l'iniquité, dont il foulait aux pieds l'orgueil et l'insolence (1) » ; on y trouvera comme un écho de sa conversation vive, enjouée, spirituelle ; on y surprendra surtout les impétueux mouvements de son âme à la fois tendre et forte.

La nature de cet ouvrage lui assure, si je ne me trompe, une supériorité réelle sur la plupart des documents de la même époque. Nous avons, en effet, un grand nombre de relations des campagnes auxquelles l'illustre chirurgien prit part ; mais peu de souvenirs s'offrent à nous sous la forme de journal. Parmi les héros de l'épopée napoléonienne, il n'en est guère qui, le soir venu, aient régulièrement dérobé quelques heures au repos pour retracer les événements de la journée ; ce n'est que beaucoup plus tard que, prenant la plume, ils ont songé à consacrer les loisirs que leur faisait la paix à raconter leurs glorieuses chevauchées à travers l'Europe. Or, sans vouloir établir de comparaison entre l'œuvre du savant académicien et les souvenirs de ses contemporains, il est clair qu'on ne peut attendre la même sincérité, la même exactitude de ceux-ci que de celle-là. Je ne parle pas seulement des erreurs matérielles qui se glissent dans un livre composé longtemps après les faits qu'il se propose de faire connaître : bien plus grave est, suivant moi, la fréquente modification des jugements primitifs de l'écrivain. Est-il besoin, d'autre part, d'insister sur le côté apologétique des ouvrages auxquels je fais allusion ? Presque toujours l'auteur de mémoires plaide une cause ; de la meilleure foi du monde, il s'arrange de façon à se donner le beau rôle devant la postérité, et il ne faut pas trop lui demander la loyale confession de ses fautes. Rien de semblable avec un journal dans lequel les impressions se succèdent, spontanées, mobiles, passagères, se contredisant à quelques mois, à quelques semaines, voire à quelques jours de distance ; l'individu n'y obéit qu'à son tempé-

(1) A.-F. Silvestre, *Éloge historique de M. le baron Percy*, p. 19.

rament; il s'y révèle à nous avec ses qualités et ses défauts, et, sans prétendre à l'impartialité, son témoignage est du moins exempt des arrière-pensées qu'encourage et que provoque le silence du cabinet.

Ce n'est pas à moi de rappeler en détail tout ce que Percy a fait pour la science chirurgicale : outre qu'elle excèderait ma compétence, une semblable étude sortirait des bornes d'une simple notice biographique. En attendant le livre qu'un ancien inspecteur général du service de santé des armées doit consacrer à l'histoire et aux travaux de son illustre prédécesseur (1), la publication du journal de celui-ci aura néanmoins, si j'ose ainsi parler, la singularité d'une résurrection.

Étrange contraste entre les destinées posthumes de deux hommes qui se sont voués simultanément au soulagement des victimes de la guerre ! Tout le monde sait qui était Larrey ; peu de personnes, au contraire, connaissent le rôle de Percy aux armées, et j'ai souvent été témoin de l'étonnement des voyageurs à la lecture de l'inscription qui indique le lieu de sa naissance. Cela tient sans doute à ce qu'il a été donné au premier de revivre dans un fils digne de lui, tandis que le second n'a pas laissé d'héritiers de son nom. Sous le second Empire, M. le baron Hippolyte Larrey a eu des flatteurs (quel homme en place n'en a pas?) intéressés à lui faire leur cour en exaltant les immortels services de son père ; lui-même a accru par ses travaux l'héritage du glorieux chirurgien de la garde. Dominique Larrey avait en outre plus vécu que le chirurgien en chef de la Grande Armée dans le sillage immédiat de Napoléon ; il l'avait suivi en Égypte ; il avait, sous ses yeux, déployé un courage et une activité au-dessus de tout éloge dans les campagnes de Russie, de Saxe et de France ; sous la première Restauration, il s'était tenu à l'écart pendant que Percy se faisait honneur d'approcher

(1) M. Dujardin-Beaumetz, à qui la chirurgie militaire a tant d'obligations, a réuni un grand nombre de documents sur Percy ; personne n'a plus de titres que lui à écrire la vie de l'éminent chirurgien, et son livre achèvera de faire rendre à celui-ci la justice qui lui est due

de la personne du souverain ; il garda la même attitude après les Cent-Jours : autant de raisons pour que les membres de l'opposition libérale lui prodiguassent les louanges. Enfin il avait publié le récit de ses campagnes. De là une popularité qui alla croissant jusqu'au retour des cendres de l'Empereur. Il n'en est pas moins vrai qu'entre Percy et lui les contemporains mirent une notable différence ; il était encore, suivant le mot de Percy lui-même, dans la foule des élèves, quand, chargé de lauriers académiques, le grand chirurgien occupait le premier rang aux armées ; sa réputation, au début, fut moins éclatante ; c'est ce qu'a méconnu son dernier historien, à qui la vérité arrache néanmoins cet aveu : « Peu d'hommes ont autant fait que Percy pour la chirurgie militaire. Il l'a dotée d'opérations inconnues avant lui ; il a amélioré et perfectionné le service des ambulances, et ses idées sur l'organisation sanitaire de l'armée contiennent le germe de la plupart des progrès qui ont été réalisés depuis (1). »

Il y a d'ailleurs une cause plus générale à l'indifférence de la génération actuelle pour les services de Percy, et il ne faut pas trop s'étonner de ce qu'il est à peu près inconnu, quand les moindres enfants de nos écoles savent les noms des maréchaux de l'Empire. L'humanité est ainsi faite que la mémoire des bienfaits est moins durable que la gloire acquise au prix de monceaux de morts ; on oublie volontiers la main qui panse les blessures pour ne se souvenir que de celle qui courbe les peuples sous un joug de fer ; c'est ce que le poète a énergiquement rendu dans les ïambes de l'*Idole*. Est-il téméraire de vouloir réagir contre cette tendance ? et, sans nier ce que la guerre a parfois de providentiel, ne doit-on pas déplorer hautement les fléaux qu'elle déchaîne ? Le journal de Percy contribuera à faire mieux toucher ceux-ci du doigt ; on apprendra, en le parcourant, ce que coûtèrent les victoires dont nous nous sommes peut-être trop enorgueillis puisque, somme toute, en soulevant l'Allemagne

(1) *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire (1768-1642)*, p. 28.

contre nous, la politique de conquêtes a abouti à la douloureuse mutilation de nos frontières. S'il n'est pas de spectacle plus sublime que celui d'une nation luttant pour son indépendance, rien n'attriste plus le penseur que les compétitions sanglantes qui enrayent la marche de la civilisation, et, pendant que nos troupes entraient triomphalement à Vienne, à Berlin ou à Madrid, bien des esprits éclairés (Napoléon eût dit : des idéologues) ont dû, à la lecture des bulletins de la Grande Armée, répéter, après La Bruyère : « N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en régiments et en compagnies? tout est-il devenu bataillon ou escadron (1)? »

Quelque jugement qu'on porte sur les réflexions que le journal de Percy m'inspire, personne ne refusera, je l'espère, de payer au père de la chirurgie militaire le juste tribut d'éloges qui lui est dû. Par son désintéressement, par sa droiture, par sa générosité constante, Percy me semble le représentant des qualités les plus caractéristiques de notre race. Bien françaises étaient aussi ses allures, sa physionomie. Qu'on jette les yeux sur le portrait placé en tête de ce volume : il est impossible de ne pas être frappé de l'incomparable dignité de ses traits; le front est large et élevé, la bouche expressive; le regard a une vivacité singulière; tout le visage est empreint d'une noblesse qui ne laisse pas que de surprendre chez le fils d'un obscur chirurgien de village. Sorti en quelque sorte des rangs du peuple, Percy a vu, comme Drouot, les honneurs le rechercher sans rien perdre de sa modestie, et volontiers il eût pris pour devise cette parole de l'Écriture sainte qu'il avait trouvée, écrite de la main d'Anuce Foës, sur un volume de la bibliothèque de Saint-Maximin à Trèves : *Laudet te alienus, et non os tuum; extraneus, et non labia tua* (2). Chrétien sincère il est, d'autre part, resté fidèle à la foi de ses humbles aïeux; on s'en convaincra, lorsque seront publiées ses lettres; l'une d'elles le montre se réjouissant

(1) La Bruyère, *Les Caractères*. Des jugements.
(2) *Prov.*, XXVI, 16.

naïvement de *faire Pâques* en famille, et ce n'est pas en vain que la Bible était devenue de bonne heure sa lecture quotidienne : on est étonné, quand on lit ses mémoires académiques, du grand nombre de citations de l'Ancien Testament qui s'y rencontrent. Ajoutons, pour expliquer l'élévation ordinaire de ses pensées et de son style, que les chefs-d'œuvre des anciens avaient toujours fait ses délices. « L'attrait divin des belles-lettres, dit un de ses panégyristes, lui avait rendu familiers les plus célèbres écrivains de l'antique Italie : poètes, historiens, orateurs, philosophes, éternelle gloire de l'esprit humain, mâles et sublimes génies avec lesquels Percy s'était pour ainsi dire identifié. Leurs sentiments, leurs pensées, tous les secrets de leur merveilleuse éloquence; tout ce qu'ils ont conservé sur les usages, les mœurs, les opinions et les arts des peuples contemporains, Percy s'appropriait tout, en quelque sorte, pour en former les trésors d'une érudition applicable à tout. » Et, faisant allusion à cette campagne du Petit-Bordeaux, dans laquelle le savant membre de l'Institut avait, suivant le goût de l'époque, multiplié les inscriptions, le même auteur ajoute : « Horace et Virgile semblaient habiter avec Percy cette solitude embellie de leurs vers, et, à l'aspect de ces sentences empruntées aux plus sages esprits, on eût dit que, par une sorte d'hospitalité religieuse, Percy les rassemblait autour de lui pour en faire ses dieux domestiques (1). »

On estimera peut-être qu'il eût fallu passer plus rapidement que je n'ai fait sur les débuts du grand chirurgien; il importait cependant de les connaître, car son journal n'en parle pas; ils donnent la clef de la réputation qui l'avait précédé aux armées. Le milieu dans lequel Percy a vécu jusqu'à la Révolution explique, d'autre part, certains côtés de son esprit : il a beau jurer, sous la Terreur, *foi de républicain*, ceux qui le dénoncèrent comme royaliste dans *l'Ami du peuple* ne se trompèrent pas complètement en soupçonnant en lui un homme de l'ancien régime.

(1) A.-F. Silvestre, *Éloge historique de M. le baron Percy*, p. 20.

Si je me suis étendu sur les années antérieures à sa nomination au grade d'inspecteur en chef du service de santé des armées, c'est que ce sont ses démêlés avec les bureaux de la guerre qui révèlent le mieux la trempe vigoureuse de son caractère; un historien déclare qu'il s'est usé en ces orageux conflits (1) ; au surplus, ceux-ci n'eurent jamais, on l'a dit, « d'autre objet que les chirurgiens militaires, ni d'autre cause que le besoin sans cesse renaissant et d'en faire respecter les droits et d'en faire récompenser les services si souvent méconnus (2), » et, par sa persistance à réclamer l'autonomie du corps auquel il appartenait, Percy est véritablement, pour les officiers de santé de notre armée, le grand ancêtre. Peu de vies, en définitive, sont plus irréprochables que celle de l'illustre Franc-Comtois; toutes ses actions sont marquées au coin de l'amour de ses semblables; jamais le dénigrement ni l'envie n'ont pu refroidir l'ardeur de son zèle; tel il était au début de sa carrière, tel il est demeuré jusqu'à la fin, et, s'il fallait résumer en peu de mots cette existence si une et si remplie, je serais tenté de m'inspirer des paroles de Mercy déplorant la mort de Turenne et d'écrire à la première page du livre qu'on va lire : « Voici l'ouvrage d'un homme qui faisait honneur à l'homme. »

E. L.

Montagney, 15 octobre 1903.

(1) P. Triaire, *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire (1768-1842)*, p. 59.

(2) Flourens, *Éloge historique de Pierre-François Percy*, p. L.

JOURNAL DES CAMPAGNES

DU

BARON P.-F. PERCY

1799

ARMÉE DU DANUBE ET CAMPAGNE D'HELVÉTIE

Passage du Rhin. — Le corps d'ambulance. — L'hôpital de Hornberg. — Intempéries. — L'hôpital de Villingen. — Organisation défectueuse. — Stokach. — Ueberlingen. — Le général Jourdan. — Pfullendorf. — L'armée se replie. — L'auberge de l' « Étoile ». — Évacuation des blessés. — Arrivée de nouveaux blessés. — Encombrement. — Épuisement des troupes. — Hüffingen. — Insuffisance du service. — Séjour à Hornberg. — Projets de réorganisation. — L'hôpital d'Huningue. — Kœnigsfelden. — Baden. — Zurich. — Les révoltés de Schwitz. — Retraite sur Zurich

L'Empereur n'ayant pas répondu à l'invitation à lui faite par le Directoire exécutif de renvoyer les troupes russes prises depuis peu à sa solde et les plénipotentiaires de Rastadt recourant sans cesse à de nouveaux moyens évasifs et dilatoires, l'armée reçut ordre de se tenir prête à marcher, et le général en chef Jourdan l'organisa comme il suit.

On sema à dessein des bruits contradictoires afin d'égarer les conjectures et de pouvoir passer inopinément le Rhin. Le jour n'était encore connu que des généraux. Jourdan, pour abuser plus sûrement les curieux et décevoir les

espions, donna le 10 ventôse une grande fête, pendant laquelle personne ne put remarquer la moindre disposition au voyage médité. On était même porté à croire qu'en effet les bruits de paix ou d'armistice qui étaient arrivés de l'Empire pouvaient être fondés lorsque, dans la nuit du 10 au 11, il se fit dans la ville et les environs un mouvement de troupes si considérable que déjà à cinq heures du matin, malgré le mauvais temps et l'obscurité, plus de quinze mille hommes, ayant à leur tête tout le quartier général, étaient à Kehl et sur la route d'Offenbourg; dix-huit mille autres passèrent dans le reste du jour avec les bagages et l'artillerie (1).

Vers le midi, nous fîmes partir le corps d'ambulance destiné à marcher avec l'avant-garde : il n'était composé que de six caissons, au lieu de douze ou quinze qu'il y aurait dû avoir; mais, vu la pénurie habituelle de nos magasins et l'insouciance de la plupart de ceux qui se mêlent de la partie administrative des hôpitaux, nous nous estimâmes encore heureux d'avoir pu, à force d'importunités et de démarches, nous procurer ces faibles moyens. Les six caissons ne portaient en tout que cent demi-fournitures et des ustensiles à proportion, ce qui devait suffire à peine pour cent cinquante blessés, car on ne peut doubler tous les lits, c'est-à-dire les paillasses, à cause des amputés et des blessés ayant des fractures aux extrémités, lesquels doivent coucher seuls. Il est vrai qu'à l'avant-garde il faut moins de fournitures que dans les divisions ou les ambulances, qui doivent être assez bien pourvues pour subvenir aux besoins des établissements d'échelon et les former à mesure qu'on avance.

A la suite de l'ambulance de l'avant-garde marchaient à pied, selon l'usage, les chirurgiens de tous grades attachés à son service; les chefs n'avaient pas eu le temps de

(1) 11 ventôse an VII (1er mars 1799).

se procurer des chevaux; les jeunes gens n'en avaient pas eu le moyen; et cependant ils étaient tous habillés de neuf et sur leurs habits brillaient les nouvelles broderies distinctives des grades et professions. Il devait leur être accordé un wurst de canonniers à cheval pour les transporter partout où se rendrait la troupe, et surtout pour qu'ils pussent arriver plus vite et plus dispos sur les champs de bataille, où ordinairement les chirurgiens à pied n'arrivent qu'après avoir couru et fait à la hâte plus ou moins de chemin, ce qui les épuise, les met hors d'haleine et les rend, par conséquent, peu propres à secourir les blessés. La proposition que j'avais faite à nos généraux de faire donner à mes collaborateurs de toutes les divisions, et spécialement de l'avant-garde, cette espèce de voiture leste, légère, sur laquelle dix individus se tiennent à califourchon sans être gênés, et l'explication que je leur avais faite des avantages singuliers qu'on devait en retirer pour la sûreté, la promptitude et l'amélioration du service, leur plurent tellement qu'il fut sur-le-champ ordonné qu'on mît à ma disposition plusieurs desdits wurst, non attelés, ce que firent avec plaisir et empressement les officiers supérieurs d'artillerie que cet objet concernait; mais il fallait que les équipages d'ambulance fournissent les chevaux, et ce fut là la pierre d'achoppement pour notre projet. Les chevaux ne furent pas refusés; mais on multiplia les entraves, les défaites, les prétextes, et les wurst tirés de l'arsenal pour le soulagement des chirurgiens et le bien-être des blessés y rentrèrent, parce que c'eût été peut-être un spectacle dangereux à donner que celui d'officiers de santé en voiture, eux qu'un système de malveillance, d'oppression et d'humiliation condamne depuis si longtemps à être couverts de poussière et de boue : on veut qu'ils aillent à pied et qu'ils soient malheureux; autrement, disent quelques administrateurs, ils deviendraient trop insolents.

Les chirurgiens du corps d'ambulance de l'avant-garde étaient les citoyens (1) ..., 1re classe; Chapotin, Schal, de 2e; Masson, Henry, Prat, Bury, Beaumont jeune, Jacque, Verrier, Vitrac, Paperet. On remarquera que, parmi ces chirurgiens, il y en avait quatre parlant allemand : c'est une prévoyance qu'il ne faut pas négliger lorsqu'on fait la guerre en Allemagne; elle facilite le service, les communications et contribue beaucoup à faire exister les officiers de santé. Sur le caisson le plus léger et le mieux attelé se trouvaient : 1° une demi-caisse de linge coupé, avec une caisse d'instruments à amputation pour le service de la sous-division, que le corps d'ambulance de l'avant-garde est toujours obligé de porter plus ou moins en avant; 2° une grande caisse remplie aussi de linge coupé et renfermant de plus une caisse à amputation et une à trépan.

Après l'ambulance de l'avant-garde passa celle de la 2e division de l'armée. Cinq caissons assez mal traînés en faisaient toute la richesse : toujours cent demi-fournitures et une seule caisse de linge et appareils de chirurgie. A côté de ces caissons, sur lesquels on avait consenti assez difficilement qu'ils déposassent leurs petits porte-manteaux, marchaient à pied, pêle-mêle avec les charretiers et les infirmiers, dix chirurgiens, la tête baissée, le cœur navré, s'efforçant de cacher leurs belles boutonnières et désirant pour l'honneur de leur art que les passants les prissent pour tout autre chose que pour des officiers de santé. Leur chef seulement était monté. C'était le citoyen Lauzeret, de 1re classe; il avait pour collaborateurs pédestres (2)...

La 3e division suivit de près et ressemblait en tout aux autres. Les chirurgiens qui en composaient le service

(1) Les noms sont demeurés en blanc.
(2) *Id.*

étaient les citoyens Capiomont l'aîné, de 1re classe; Guyot, de 2e classe...

On s'achemina vers Gengenbach, et on entra dans la charmante vallée de la Kinzig. Rien de plus pittoresque, de plus curieux que cette vallée : on y voyage, ayant toujours la rivière à sa droite ou à sa gauche, et une chaîne de montagnes, qui offre les sites et les aspects les plus délicieux; les arbres fruitiers ombragent les habitations semées de loin en loin sur la côte; les eaux de la Kinzig roulent en mugissant à travers d'énormes cailloux. Le vent agite sans cesse les sapins du haut des montagnes; c'est un bruit étonnant et continu. Les rochers pendent en précipices sur le chemin, qui est superbe. Cette vallée est froide : nos soldats s'y sont cependant bien portés, par l'attention du général à ne pas les laisser bivouaquer; il n'eût fallu qu'une nuit de bivouac pour fournir des centaines de malades, tant l'air est vif, froid et pénétrant; la rivière contribue beaucoup à cette fraîcheur singulière. Il n'y a nulle part, dans toute la vallée, plus d'une portée de carabine de distance d'une montagne à l'autre et le torrent coule au milieu. Nous n'avons eu, pendant les huit jours qu'on a passés dans ces lieux sauvages, que quelques fluxions et ophtalmies.

Le 14, il fut arrêté qu'on établirait un hôpital d'évacuation à Offenbourg : le citoyen Roussel, de 1re classe, fut aussitôt envoyé en cette ville pour être chargé en chef de ce service; il lui fut donné pour collaborateurs Bourgeois, Alix (1)...

De Gengenbach on se rendit à Haslach, petite ville entourée d'une simple muraille, au milieu d'un vallon couronné de montagnes.

Le même soir, 14, on alla coucher à Hornberg, autre petite ville, moins considérable encore que la précédente, dominée par des montagnes à perte de vue. Sur une de

(1) Nom resté en blanc.

celles-ci est un château de peu d'importance, où nous n'avons trouvé qu'un seul canon de fonte encloué; quelques invalides du pays de Furstemberg le gardaient.

Le 15, ordre d'y établir un hôpital pour cent cinquante malades. Les logements en sont beaux : dans chaque chambre il y a ou un poêle ou une moitié de poêle, et on peut y placer huit malades. L'eau y est excellente; elle vient d'une des montagnes voisines élevée de vingt-quatre toises de plus que celle où est bâti le château.

Ordre fut donné au citoyen Latour d'envoyer sans délai, sous sa responsabilité, tous les caissons qui lui ont été demandés il y a plus d'un mois. Ordre de s'opposer à la sortie du magasin de pharmacie de six milliers pesant de médicaments destinés à l'armée d'Helvétie. Invitation au commissaire des guerres Tailleur de mettre à ma disposition pour les trois wurst promis douze des chevaux mis à la sienne par le quartier général.

Le citoyen Marchand, faisant les fonctions d'agent général, est parti de Strasbourg sans un sol. Lorsqu'il a été question d'établir l'hôpital d'Hornberg, ne pouvant avoir à crédit dans cette ville ni pain, ni viande, ni aucune denrée, il a été réduit à demander au commissaire général Vaillant cinquante louis d'avance ou à titre d'emprunt, chose inouïe à l'entrée d'une campagne! Il eût fallu au moins cinquante mille livres pour faire aller médiocrement le service.

On a séjourné à Hornberg, où l'on était les uns sur les autres. Ayant eu besoin d'aller au quartier général le soir du 15 au 16, je fis une chute en entrant dans cette bicoque. J'avais préféré me loger à un quart de lieue du quartier général; on y est moins mal et on y vit plus librement; mais il a fallu coucher sur la paille, dans une grande chambre où étaient sept officiers d'artillerie légère et leurs huit domestiques, tous aussi sur la paille. Le souper de ces citoyens avait été bruyant; chacun y avait bu un peu outre mesure, de sorte que pendant la nuit, faute d'un

vase convenable, ils sortaient processionnellement pour satisfaire un besoin que la surabondance du vin blanc très léger qu'ils avaient avalé faisait renaître d'heure en heure : que l'on juge si notre nuit a été agréable et tranquille. Je ne parle pas des propos graveleux de quelques-uns qui ne dormaient point ; ni des ronflements de ceux qui, plus heureux, cuvaient paisiblement leur vin ; ni des explosions tant inférieures que supérieures de la plupart des veillants et des dormants. Voilà ce qu'on appelle une nuit de guerre. Par bonheur que le chef de brigade Lagastine, partant pour faire une reconnaissance à Freudenstadt, à neuf lieues d'Hornberg, me laissa son lit en cette ville.

Le général Ernouf étant allé aussi à Freudenstadt, lieu fortifié près la montagne du Kniebis, y eut si froid le 16 ventôse qu'il faillit périr avec toute son escorte. En passant à Rutzenaw (d'autres disent Rupessaw), il fut curieux de voir la source d'eaux gazeuses qui se trouve en ce pays ; il les dégusta et les trouva très agréables. En effet, elles sont gazeuses et ont une saveur que l'on ne rencontre pas dans les eaux de cette espèce, qui d'ordinaire ont de l'âcreté et laissent dans la bouche une impression vitriolique. Celles-là ressemblent beaucoup à ce qu'on appelle en quelques pays la piquette ; elles ont quelque chose de vineux et de réfrigérant ; à grande dose, elles purgent très bien et, en les buvant à doses médiocres, elles font couler abondamment les urines et rétablissent les fonctions digestives. On en extrait un sel qui est recherché dans le pays ; il purge parfaitement à la dose d'une once et demie ; la livre se vend vingt-quatre kreutzers ; on en fait cent quintaux par an. L'eau n'en tient en dissolution qu'une petite quantité ; il a fallu établir des fagots de graduation, comme dans les salines de Turckheim, etc. Ce sel tombe facilement en déliquescence ; l'intérieur de l'usine en est revêtu, ce qui lui donne une blancheur comparable à celle de la neige.

A propos de neige, il en est tombé de la hauteur de six pouces la nuit du 16 au 17. Cette nuit a fait beaucoup de mal aux bivouacs ; les hommes et les animaux s'en sont très mal trouvés; nous avons eu plusieurs malades. Vers midi, le soleil a été si ardent que la neige a fondu en peu de temps. Il en est tombé encore dans la nuit du 17 au 18; la plupart de nos brigades bivouaquaient, ce qui les a fort incommodées.

Il a été établi, le 16 ventôse, un hôpital au château de Hornberg, où se sont aussitôt rendus plusieurs malades, à qui il avait été donné des billets de logement en ville en attendant que l'hôpital fût prêt : ce sont Parot, de 2e classe; Oberlin, Astoque, de 3e, qui en font le service.

On est parti de Hornberg le 18 pour Villingen, à six grandes lieues. Route bien entretenue, mais montueuse et accablante pour les voitures et les gens à pied : on ne cesse de monter et la rapidité du chemin est extrême. Villingen est une assez jolie ville; elle est bâtie régulièrement en croix, a quatre portes et quatre rues principales qui y aboutissent; les maisons sont peintes diversement, mais, en général, avec assez peu de goût, et sur presque toutes on voit des images ou de saints ou de princes; la fontaine qui est au point de rencontre des quatre rues est remarquable par la statue de Charlemagne armé de toutes pièces. J'ai logé et couché deux nuits chez un marchand de vin. Il a neigé toute la nuit du 18 au 19; les bivouacs ont beaucoup souffert; cependant les malades ne sont pas en grand nombre. Il y aura un hôpital à Villingen et le service en sera confié à Normand, 2e classe, et à Versel, Boudeville.

De Hornberg à Villingen la route, que j'ai dit être belle, mais très montueuse, est placée entre des bois de sapins, dont la verdure fait plaisir en hiver; on voit de ces arbres qui ont quarante-huit pieds de long et qui portent dix-huit

pouces d'équarrissage à leur petite extrémité. Auprès de chaque maison un peu considérable on voit un moulin ou une scie à eau ; l'eau découlant des montagnes se prête docilement à tous les usages qu'on veut en faire et l'habitant industrieux la dirige avec assez d'adresse ; il fait lui-même ses usines. Il est rare de trouver sur la route et sur les côtés plus de deux maisons ensemble; elles sont disséminées dans les petits vallons et entourées de quelques sillons et de quelques portions de prairies qui, avec les arbres fruitiers, suffisent aux besoins de ces gens doux et sobres. Le paysan a conservé les mœurs patriarcales ; il est vêtu de toile et de laine; il porte ses cheveux longs et flottants, avec un bonnet de poil et par-dessus un petit chapeau de feutre ou de paille orné de pompons et de rubans ; point de boutons ni à ses habits, ni à ses guêtres, mais des agrafes ; sa culotte est retenue par des bretelles élégantes, dont le luxe est le seul qu'il connaisse. Les femmes ont de longues tresses, le petit chapeau pomponné en tout temps et placé sur l'oreille; elles ont un corset orné de rubans de couleur cousus sur les coutures et elles se lacent du haut en bas, ce qui leur écrase la gorge; leurs jupes rouges et noires ne vont guère qu'au genou; en tout temps elles ont des bas de laine rouge et des souliers à talons de fer. Les productions du pays se réduisent à d'excellentes pommes de terre, dont habituellement on fait ses repas : on les fait cuire à l'eau; on en tient une de la main gauche, dans laquelle on mord, et de la droite on puise du lait caillé ou frais, que l'on boit à la cuiller pour humecter dans la bouche la pomme de terre. Le seigle, très peu de blé, l'avoine en petite quantité et beaucoup de navets, voilà la richesse du pays. C'est en vendant quelques bestiaux élevés par eux et des planches de sapin qu'ils scient dans leurs propres usines, qu'ils se procurent un peu d'argent.

Nous avons trouvé à Villingen un assez beau local pour

un hôpital. C'est le couvent des cordeliers. Déjà pendant la campagne du général Moreau cette maison servit d'asile aux malades; mais, l'ennemi s'étant tout à coup emparé de la vallée de la Kintche et de Villingen, l'hôpital tomba en son pouvoir avec les officiers de santé et employés, qui furent conduits jusqu'à Heidelberg, puis rendus; le chirurgien en chef était le citoyen Bailly, qui avait son épouse et son fils avec lui. Après nous, les Autrichiens firent de même un hôpital dans ce couvent; ils l'ont gardé jusqu'à l'époque de leur retraite, n'y ayant laissé que des bois de lit et quelques mauvaises fournitures; nous y sommes rentrés le 19 ventôse. On pourra y placer deux cents malades. Les Impériaux avaient fait planchéier le pavé de l'église, qui est très belle et très grande, et y avaient ordinairement cent lits. Nous n'aurons pas le même avantage parce que l'administration des vivres a établi sa munitionnaire dans cette église même, où elle a ses fours et ses pétrins : si on l'eût laissé faire, elle eût pris pour ses magasins et les logements de ses employés les plus belles pièces. De cette manière le local a perdu la plus belle moitié de ses ressources, et, au lieu de quatre cents malades qu'on eût pu y traiter commodément, il ne pourra y en être couché qu'environ deux cents.

Il a été établi en principe qu'on ne ferait repasser le Rhin à aucun malade et que tous seraient traités sur la rive droite; il n'y aura d'exception que pour ceux qui auraient perdu un membre ou dont les maladies et blessures seraient de nature à durer plus de six mois. On a éprouvé, il y a deux ans, à combien d'abus donnait lieu l'évacuation sur la rive gauche ; les malades, une fois arrivés en France, ne revenaient plus et, sous prétexte de maladie, une foule de soldats passaient le fleuve pour de là s'en aller dans leurs foyers; de cette fausse mesure dérivait l'affaiblissement successif de l'armée.

Il y aura plusieurs lignes d'hôpitaux. Offenbourg, Horn-

berg et Fribourg formeront la dernière ligne, passé laquelle il n'y aura plus d'évacuation. Entre Villingen et Fribourg il y aura un hôpital où les malades évacués pourront passer une nuit pour arriver le lendemain à Fribourg. J'aurais désiré que l'administration fît venir du magasin de Colmar des fournitures pour établir les hôpitaux de Fribourg et Villingen et que successivement on transportât sur la rive droite les fournitures des hôpitaux supprimés à Toul, Thionville, Verdun, Longwy, ce qui eût singulièrement favorisé le service ; mais il entre dans son système de ne rien exposer et de dépenser le moins possible, de sorte qu'il faut que ce soit le pays qui fournisse tout ; ainsi nous verrons encore arracher le linge et autres effets appartenant aux malheureux habitants et il sera facile à l'administration de faire d'immenses profits.

L'armée a pris le nom d'armée du Danube le 19 ventôse.

Le quartier général est encore le 23 à Villingen.

La 3e division (Saint-Cyr) a établi un petit hôpital de circonstance à Rottweill, où elle a déjà envoyé plusieurs malades.

On demandait si les chirurgiens seraient payés sur le pied de guerre : « Oui, répondit-on, si on retranche un *r* du dernier mot. » En effet, on ne les paie *guère* et, quand il s'agit d'eux, on ne connaît que ce pied-là.

Tel est l'état de détresse où se trouve le service des hôpitaux qu'il n'y avait pas hier au quartier général le moindre secours pour trois ou quatre malades qui y étaient venus en réclamer : ni fournitures, ni denrées, ni infirmiers nulle part ; des infirmiers, parce qu'on ne les paie point et qu'on les maltraite, quand ils vont demander leur dû. On a supprimé des hôpitaux sur les derrières, ceux de Toul, Verdun, Longwy ; pourquoi n'avoir pas sur-le-champ fait conduire au delà du Rhin le matériel et le personnel ? Cette mesure nous eût épargné bien des peines ; mais Marchand prétend qu'il ne faut rien exposer devant

l'ennemi; c'est dire qu'il faut tout prendre chez l'étranger et faire ensuite de gros mémoires au gouvernement; une mauvaise couverte de laine est-elle donc plus précieuse que tant d'objets qu'on ne craint pas d'emmener?

Il faut absolument, pour faire avec succès notre service en Allemagne, avoir des collaborateurs parlant les deux langues : j'ai coutume d'en placer deux ou trois par division; ils sont nécessaires pour les établissements, pour les évacuations.

Le 22 ventôse, l'armée s'étant portée à droite pour se rapprocher de celle d'Helvétie, il a fallu lever les établissements hospitaliers établis tant à Villingen qu'à Hornberg et Offenbourg; les malades du premier ont été sur-le-champ évacués sur le second, qui à son tour a dû les verser sur le troisième et celui-ci sur Strasbourg. Le matériel et le personnel de ces trois hôpitaux ont dû de suite se porter sur Schaffhouse, où il y aura un grand établissement; dans cette ville se réuniront les officiers de santé, qui de là se rendront dans celles des villes forestières(1) où il aura été nécessaire de placer des hôpitaux.

Le 23, on était à Engen, ville devenue fameuse par le pillage auquel elle fut livrée pendant trois jours, pendant la retraite de Moreau, *quæque ego miserrima vidi;* je l'ai trouvée plus belle et plus propre qu'elle n'était alors.

Le 24, il a été arrêté qu'il y aurait un corps de six mille flanqueurs aux ordres du général Vandamme, lequel se porterait en avant de Stokach et aurait une sous-division d'ambulance.

Nous avons été obligés de laisser aux soins des magistrats de Villingen huit malades non transportables lors de la levée de l'hôpital de cette ville et tous affectés de péripneumonies catarrhales. Ayant rencontré à moitié chemin de Villingen et Donaueschingen le citoyen Gouvion, qui

(1) Rheinfelden, Laufenbourg, Sackingen et Waldshut.

accompagnait un convoi de quelques autres malades, je l'ai fait retourner pour les déposer dans la dernière desdites villes et les remettre au magistrat, qui lui en a donné un reçu en bonne forme. A Geisingen, où l'on est arrivé le 23 au soir, à cinq lieues de Villingen et deux de Donaueschingen, les malades qui s'y étaient rendus dans l'espoir d'y rencontrer un hôpital ont été de même remis sur récépissé aux magistrats, et c'est ainsi que l'on nous réduit à servir. C'était ainsi que nos pères se comportaient dans leurs guerres, faute d'hôpitaux ambulants; les anciens, Romains et Grecs, en faisaient autant; mais alors on ne tenait pas de registre d'entrée et le gouvernement ne payait point des agents généraux d'hôpitaux.

La vignette à la tête des lettres de l'agence en question est composée de deux cornes d'abondance (pour elle seulement), vis-à-vis lesquelles sont, d'un côté la tête de Minerve, avec l'inscription : *Minerve,* et, de l'autre, une tête antique, avec l'inscription : *Esculape.* Un mauvais plaisant voulait qu'au lieu de ces têtes on y eût mis celles de Mercure et de... et que l'on eût pratiqué au fond des cornes plusieurs trous d'arrosoir pour imiter le panier percé ou le tonneau des Danaïdes.

Nos wurst ont été enfin amenés par la diligence du citoyen Willaume, attelés chacun de quatre chevaux ; j'ai eu la satisfaction de les voir tous trois bien garnis de chirurgiens et de jouir de l'étonnement des colonnes qui passaient à côté.

Le 26, je suis arrivé à Stokach, à quatre lieues d'Engen. La journée a été superbe, le soleil assez ardent. La route, bordée de forêts, offre des sites charmants et l'on rencontre plusieurs villages riches et bien bâtis. Le long du chemin, j'ai vu beaucoup de fleurs de coquelourde, anémone pulsatile; son calice d'un beau violet et la nouveauté de cette première production du printemps font plaisir. Le pays est plein de montagnes et la route s'en

ressent; ce sont des côtes continuelles ; aussi, de distance en distance, rencontre-t-on un poteau sur lequel est cloué un tableau en fer blanc représentant une roue sous laquelle un enfant place un sabot de fer; c'est qu'il faut enrayer, sous peine d'amende.

En sortant d'Engen, la vue plonge à gauche sur un vallon plein et assez étendu pour y ranger en bataille vingt mille chevaux ; le général d'Hautpoul y avait arrêté sa réserve, toute composée de cavalerie et, depuis près de quatre heures, elle était là à attendre ses cantonnements ; ces haltes trop fréquentes nuisent également aux chevaux et aux hommes. Enfin la colonne s'émut et nous marchâmes avec elle jusqu'aux premiers villages.

J'ai séjourné le 27 et le 28 à Stokach.

J'ai eu la satisfaction de rencontrer à Stokach mes collaborateurs de la 2e division, ceux de la 1re et ceux de la réserve; le citoyen Bottin, chef de ces derniers, s'est retiré chez lui, à Phalsbourg, le 28. Les chirurgiens du nouveau corps de flanqueurs sont venus m'y trouver, Spach, Jaëgre, Vitrac et Verrier; ils ont été détachés du corps d'ambulance de l'avant-garde, qui était le 26 à Krumbach, et ont joint les flanqueurs plus loin que Mösskirch. Ils n'avaient pour tous objets de service qu'une petite caisse d'instruments, une demi-livre de pommade agglutinative et plein une poche de mauvais linge, et cependant ils pouvaient avoir d'un jour à l'autre deux mille blessés. Et voilà comment la grande agence sert! Le commissaire Varion, qui est à l'avant-garde, sachant qu'il n'y avait que très peu de chose pour secourir les blessés, n'a voulu donner ni caisson, ni demi-fournitures, ni partager la charpie avec le corps des flanqueurs; mais le général Vandamme, qui le commande, saura bien se faire donner ce dont il manque.

La ligne d'évacuation passera par Tuttlingen, Stokach, Geisingen, Stühlingen, Waldshut, Sackingen, Rheinfelden.

Il y a à Stokach un très joli local, où nous avons trouvé soixante beaux bois de lit et où la ville nous a envoyé presque autant de fournitures; il y avait ce matin 28 trente malades, mais ils seront évacués aujourd'hui même, excepté trois qui sont intransportables, afin que, le cas échéant, on puisse y placer cent blessés; j'en ai confié le service aux citoyens Gouvion, Gardeur et Drapier.

La nuit du 26 au 27 a été excessivement froide; le vent était au nord-ouest; le ciel était brumeux; il n'avait que peu gelé. Les bivouacs ont beaucoup souffert, et toute la troupe, qui était ce jour-là en mouvement depuis quatre heures du matin, a été fort incommodée. Sur le soir, le vent devint sud-ouest; la nuit suivante a été plus douce; il a plu un peu. Les malades ne sont pas nombreux.

Le 26, depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, nos généraux furent tous en reconnaissance; ils rencontrèrent à Pfullendorf, et plus loin à Ueberlingen et environs des postes autrichiens, commandés par des officiers supérieurs avec lesquels ils s'entretinrent. Ceux-ci leur assurèrent qu'on répugnait infiniment à se battre, que le vœu de toute l'armée impériale était pour la paix; un d'eux ne voulait se retirer qu'après avoir reçu par écrit du général Jourdan les motifs pour lesquels on lui proposait de le faire; on rit de sa condition et il partit avec cela. Ueberlingen était plein d'émigrés, que la ville fut sommée de congédier, sous peine d'exécution militaire s'il s'y en trouvait un seul, ainsi qu'un seul déporté, lors de la prochaine arrivée de l'armée. Un des premiers osa se présenter chez le général en chef et lui demander ce qu'on allait faire de lui : « Qui êtes-vous? lui dit Jourdan. — Je suis émigré, lui répondit avec une sorte de fierté cet imprudent. — Un émigré! dirent aussitôt et le général et ceux qui l'environnaient, tu viens donc te faire fusiller? » Et on le chassa par les épaules.

Cependant on n'avait pas d'ordres pour recommencer

les hostilités; on avançait bien, mais c'était parce que l'ennemi se retirait spontanément; Masséna se battait dans le pays des Grisons et Jourdan ne recevait aucunes nouvelles depuis celles du 10 du Directoire. A son retour de sa reconnaissance arriva un courrier de Paris. Le général s'empresse d'ouvrir les paquets; chacun est attentif; on n'ose respirer. J'étais là et comme les autres je brûlais d'impatience de savoir si les ordres étaient pour la paix ou pour la guerre. Le général annonça aux chefs des divisions présents que l'on ne se séparerait pas sans avoir arrêté le travail des positions, qu'elles étaient devenues plus importantes que jamais et qu'on pouvait dès demain enlever tous les Impériaux qu'on trouverait devant soi.

Le lendemain matin on partit pour Pfullendorf. Pendant la nuit je m'occupai de notre hôpital de Stokach afin que, si on se battait, on pût y placer des blessés. Tandis qu'on manque de fournitures, d'ustensiles, de tout enfin à l'armée active, ces objets en grand nombre pourrissent ou s'avarient dans le local des hôpitaux supprimés depuis quatre, trois et deux ans, à Pont-à-Mousson, où il y a encore en ce moment un gardien appelé Chalon; à Bergzabern, où nous avons retrouvé une caisse d'instruments, il y a un mois, etc. Quelle administration! A voir l'indifférence, le sommeil léthargique de tous les gens à la tête des affaires, lorsqu'on leur parle des hôpitaux, on croirait qu'un malade, qu'un blessé cesse d'être un homme quand il ne peut plus être un soldat. Toutes les administrations sont appuyées, soutenues; celle-là est délaissée; on ne trouve que des cœurs froids lorsque l'on cherche à éveiller l'humanité et à exciter la sollicitude des chefs. Nous-mêmes nous ressemblons à ces prêtres que l'usage et l'édification accordaient aux moribonds ou aux patients : on se souciait fort peu qu'ils les missent sur la voie du salut, ou qu'ils leur procurassent quelques consolations, qu'ils les aidassent à supporter la mort avec moins d'amertume; peut-être même

ne les croyait-on pas capables de ces soins généreux; mais il en fallait, parce qu'alors chacun eût crié si on n'avait pas vu un capucin à côté du misérable qu'on allait rompre ou un vicaire près du lit du malade expirant. Ce ne sont pas les militaires qui pensent ainsi : il est aux armées des officiers généraux pleins de sollicitude pour les chirurgiens ; Saint-Cyr, Lefebvre sont de ce nombre. J'ai entendu ce dernier se récrier dans son langage franc et militaire contre l'injustice et la mesquinerie de ceux qui ont ôté les chevaux aux chirurgiens des demi-brigades. Il disait plaisamment, un jour que le général en chef et son état-major, au milieu duquel je me trouvais, étaient sur un plateau du haut duquel nous considérions les troupes qui allaient au combat : « Je voudrais être comme le diable qui transporta Jésus-Christ sur la montagne. Oui, si j'avais la vertu d'Astaroth, j'irais sur-le-champ chercher tout le conseil de santé et lui dirais : « Vois, malheureux, si un chirurgien « ayant un sac sur le dos peut, après avoir fait six lieues, « secourir les blessés avec tranquillité et aisance. »

J'arrivai, hier 29, à Pfullendorf (*Julii Pagus*), la ville la plus irrégulière qu'il y ait; elle a tant souffert, il y a deux ans et demi et depuis notre retraite, qu'on doit encore s'étonner d'y avoir rencontré tant de ressources. A mon arrivée j'y ai trouvé le quartier général en chef, celui du général Lefebvre et celui du général Souham; on y était les uns sur les autres. Le citoyen Willaume, qui m'avait précédé, m'avait retenu un petit logement chez le même médecin où j'en avais eu un lors de la retraite du général Moreau.

Le 29, à huit heures du soir, le général Jourdan revint de la reconnaissance avec les généraux Ernouf, Daultanne et autres; ils avaient vu une grande étendue de pays depuis passé Ueberlingen jusqu'au delà de Mengen et avaient souvent rencontré l'ennemi. En mettant pied à terre le général Jourdan dicta l'ordre de bataille pour le lendemain; il

2

s'était décidé, chemin faisant, à attaquer sur tous les points; cet ordre portait en substance que l'avant-garde chasserait devant elle l'ennemi le plus loin possible au delà du ruisseau d'Ostrach; que les autres divisions en feraient autant sur les points respectifs où elles se trouvaient, savoir, la 1re aux ordres de Férino dans les environs de... la 3e aux ordres de Saint-Cyr dans ceux de... et le corps de flanqueurs vers Mengen.

Je n'oublierai jamais que le général Jourdan, signant chaque copie dudit ordre destinée aux chefs des avant-gardes et divisions, dit tout haut : « Le cœur me bat toutes les fois que je signe de tels écrits. De combien de malheureux je signe l'arrêt de mort! Il n'y a pas de tribunaux qui en condamnent autant à la fois. »

Le lendemain 30, je partis avec le citoyen Willaume pour Ostrach, où était l'avant-garde, dont les tirailleurs étaient déjà aux prises avec ceux de l'ennemi. A neuf heures du matin l'ambulance de cette avant-garde n'était pas encore arrivée, parce qu'on ne l'avait avertie qu'un peu tard. En attendant nous pansâmes quelques blessés, qui nous furent amenés au village où nous étions descendus après avoir jeté un coup d'œil sur les dispositions des troupes. Un de ces blessés (c'était un hussard de Waëtché) avait reçu un coup de sabre qui lui avait coupé la joue en dédolant avec l'os de la pommette et une portion du processus alvéolaire supérieur qui soutient les deux molaires; le coup commençait à la tempe gauche et se terminait, en traversant obliquement les lèvres, au côté droit du menton; le lambeau pendait et laissait un hiatus des plus considérables; il fallut y faire trois points de suture. Un autre a reçu un coup de sabre qui lui coupait le nez, les portions saillantes des deux joues, ce qui donnait lieu à un lambeau terrible : c'était un maréchal des logis en chef du 4e hussards. Coup de feu dont la balle entre au-dessus de

l'angle externe et s'est perdue vraisemblablement dans le sinus maxillaire. Coup de feu à travers le bassin. Coup de lance d'un uhlan à travers le ventre d'un chasseur du 1er.

Les blessés, au nombre de quatre-vingt-dix, ont été placés, les uns à l'hospice civil de Pfullendorf, les autres dans un local à côté. On les évacuera ce matin sur Stokach, mais quelle évacuation! Ces infortunés sont à moitié nus à cause de leurs blessures; leur appareil est mouillé ou de sang, ou d'une fomentation, et il n'y a pas un lambeau de couverture à leur donner pendant la route. Quand ils seront à Stokach, ils auront à peine un peu de paille pour eux, point de draps. La ville de Pfullendorf a fourni les vivres et cinquante aunes de linge à pansement; elle a donné aussi quelques infirmiers.

A huit heures, les bagages ont commencé à défiler par la ville et à rétrograder, ce qui nous a alarmés sur les résultats du combat. Il est sûr que les uhlans et les tirailleurs autrichiens ont commencé à attaquer nos gens à trois heures du matin; ils étaient nombreux. Les premiers blessés sont arrivés à Pfullendorf à neuf heures.

Parmi ces bagages on remarque qu'il se trouve en grand nombre des chariots, et ce sont toujours les mieux attelés, sur lesquels sont des femmes avec des petits enfants. On devrait défendre à toutes les femmes dans ce cas de suivre l'armée, puisqu'elles ne peuvent qu'y être nuisibles. Ces chariots, retenus arbitrairement par l'un et par l'autre et dont on aurait tant besoin à la suite des hôpitaux ambulants, il faudrait qu'une police sévère les rendît à leur véritable destination : aujourd'hui que nous avons cent cinquante blessés à évacuer, les voitures manquent et on ne trouve sur les routes que voitures chargées de femmes ou portant un soldat qui s'en est rendu maître.

A dix heures, l'armée s'est retirée, ne pouvant tenir avec si peu de forces contre l'ennemi, qui en avait le quadruple : le feu avait été extrêmement vif de part et d'autre

jusqu'à cette heure et, malgré la disproportion de nos forces, nos gens avaient arrêté l'ennemi depuis trois heures du matin; mais il a fallu enfin céder. La retraite s'était faite par les bois de deux lieues de long : je parle de la retraite de l'avant-garde. Notre ambulance a été obligée de se retirer aussi, ce qu'elle n'a fait que tard; faute de voitures pour ramener les blessés, il a dû en rester beaucoup au pouvoir de l'ennemi. Plusieurs s'étaient jetés sur les wurst, affûts et caissons de l'artillerie. J'ai vu un charretier d'artillerie, à qui un boulet avait emporté la jambe gauche, rester assis sur le devant d'un caisson à munitions, tenant sa cuisse à deux mains et le moignon nu s'agitant avec ses lambeaux à chaque secousse de la voiture; il criait aux deux charretiers : « Au galop! Vite, vite! » Ne voulant pas souffrir qu'un tel spectacle fût donné à toute l'armée, je l'ai fait porter sur le bord du chemin, où il s'est aussitôt trouvé mal. Ceux qui passaient, le croyant mort, disaient : « En voilà encore un de moins. — Non, non, répondait-il, je ne suis pas mort. » J'avais laissé près de lui le citoyen Bury, chirurgien de 3e classe, pour le faire charger sur une voiture, s'il en passait une; mais cet officier de santé a été obligé de fuir comme les autres. Nombre de blessés sont morts dans le chemin; ceux qui ont pu gagner Pfullendorf ont été pansés, opérés; ont reçu quelques vivres, et de suite on les a évacués sur Stokach.

Le général en chef a eu un cheval tué sous lui. Le général Lefebvre a reçu à l'avant-bras gauche une balle qui était entrée au-dessous du pouce et s'était perdue fort loin de là. L'ayant rencontré qui s'en revenait dans sa voiture, précédé du citoyen Masson, de 3e classe, j'ai voulu retourner, mais il n'y a pas consenti; le citoyen Lauzeret, de 1re classe, l'ayant vu à son arrivée à Pfullendorf, lui a retiré la balle, qui avait coulé le long du radius.

Il y a des blessures de la plus grande gravité. J'allais amputer le poignet à un volontaire lorsque le citoyen Wil-

laume, de 1re classe, s'est aperçu que le boulet qui lui avait déchiré et dilacéré toute la main, avait aussi emporté les téguments et les muscles du bas-ventre, de telle sorte que les intestins poussaient le péritoine resté seul pour les retenir : je n'ai pas voulu faire une opération qu'une complication si terrible eût rendue infructueuse. J'allais de même désarticuler un pied qui était absolument dilacéré par un biscaïen; mais le calcaneum et le tendon d'Achille étaient emportés à l'autre, et le sujet ne semblait pas pouvoir soutenir les deux opérations. Une balle ouvrait l'artère fémorale à sa partie moyenne; la jambe était glacée; le sang ne coulait plus : j'ai différé toute opération.

Pendant que nous étions le plus occupés de nos pansements, il m'est venu quatre officiers autrichiens, dont un parlant bien latin, et tous quatre blessés. Ayant été pansés, celui qui parlait latin m'a prié si instamment de lui procurer une voiture que je me suis rendu à sa prière; il m'a comblé de bénédictions. Ils avaient avec eux un chirurgien d'escadron du régiment de Waëtché-hussards, fait prisonnier en même temps qu'eux; je l'ai gardé avec moi pour le faire renvoyer à son corps.

A quatre heures, les blessés ont cessé de venir. Le nombre de ceux qui ont passé par les mains des chirurgiens porte bien à douze cents. On dit que la journée nous a coûté trois mille hommes, tant morts que blessés et hors de combat.

Les soldats se sont retirés un peu en désordre, mais à la fin du bois chacun a reconnu son corps et peu à peu on s'est reformé. La réserve de cavalerie a occupé de suite les hauteurs en sortant de Pfullendorf et l'artillerie s'est placée en avant; il y a eu une canonnade vive, qui a duré jusqu'à quatre heures; l'ennemi n'a pu nous débusquer de nos hauteurs, où l'avant-garde, la 2e division et la réserve bivouaquent cette nuit, qui sera froide. L'ennemi a le bois, qui nous le dérobe et où il se tient à couvert. Son artillerie

est bien servie. Un boulet de canon est venu tuer à vingt pas de moi et du citoyen Lagastine le cheval chéri de cet officier du génie; l'ennemi tirait sur un groupe de chapeaux bordés, au centre duquel était le général en chef.

Nous avons eu près de trois cents blessés à la maison abbatiale, trois cent soixante-quinze à la halle et autant à l'hôpital civil. Le linge n'a pas moins manqué; la ville en a beaucoup fourni, mais pas un brancard, pas un infirmier; il y en avait à l'avant-garde. On a perdu trois brancards et les infirmiers, par leur poltronnerie, y ont fait toutes sortes de sottises; ils ont voulu plusieurs fois couper les traits des chevaux pour se sauver plus vite et trois fois ils ont emmené les caissons fort loin.

A sept heures du soir, il y avait encore cent vingt-cinq blessés, tant autrichiens que français, dans les trois locaux. A huit, ayant été avertis que pendant la nuit on s'en irait, nous en avons encore évacué environ cent, et, comme nous avions bien traité notre chirurgien prisonnier, nous l'avons chargé en partant du soin de ces reliquataires, dont la presque totalité était réellement intransportable; je lui ai écrit en latin une invitation qui lui a été traduite en allemand, dans laquelle je le chargeais de mes civilités pour MM. de Mederer, Joackim et Eckhard; je pense qu'il aura bien soin de nos blessés reliquataires.

A onze heures du soir, je suis parti pour Stokach, à cinq lieues et demie de Pfullendorf; il faisait la plus belle nuit du monde; je suis arrivé à près de deux heures du matin. C'était le 2 germinal. Déjà tous les blessés de la veille avaient été évacués, partie sur Schaffhouse, partie sur Geisingen; ceux qui arrivèrent depuis moi et qui avaient été évacués les derniers de Pfullendorf, le furent sur Schaffhouse, où l'on avait établi à la hâte un hospice pour les recevoir; les citoyens Deguerre, Fischer et Bientz y furent envoyés.

Après m'être jeté une heure sur un lit, je continuai ma route sur Aach, où devait se rendre le quartier général militaire. J'y arrivai le premier. En avant d'Aach était la 2e division, dont l'ambulance s'était placée non loin d'elle.

Le lendemain 3, nous nous rendîmes à Engen, d'où le quartier général des administrations s'était retiré le même matin pour se porter à Geisingen. Le général Jourdan fit de grandes dispositions autour d'Engen pour arrêter toute entreprise de la part de l'ennemi, qui marchait sur nos talons; nous crûmes qu'il essaierait de prendre notre quartier général même, ce qui eût demandé beaucoup d'audace. On n'a pas dormi tranquillement cette nuit du 3 au 4; cependant on n'a rien entendu; elle a été assez froide et malheureusement nos troupes, très fatiguées, n'avaient, sur les hauteurs où elles bivouaquaient, ni assez de bois, ni assez de vivres; ceux-ci ont manqué plutôt que l'autre.

Ce matin, à sept heures, les tirailleurs ennemis ont fait feu sur la route d'Aach. L'affaire s'est engagée sur ce point à un quart d'heure d'Engen, où nous déjeunions tranquillement; la générale a battu; chacun est sorti de la ville. Arrivé à la dernière maison du faubourg, route de Geisingen, et ayant entendu le canon et la mousqueterie de tous côtés, j'ai pris le parti de rester et de faire faire halte aux chirurgiens que j'avais avec moi; il nous est venu un blessé du côté d'Aach, qui nous a rapporté qu'il n'était pas le seul; cet avis nous a déterminé à m'emparer de la grande auberge de l'*Étoile* pour en faire une ambulance. Nous y avions déjà quelques blessés, mais tout nous y manquait. Le wurst des chirurgiens de la sous-division d'ambulance de la 2e division était à une grande lieue d'Engen : je l'ai fait revenir, et avec lui cinq chirurgiens; mais vivres, eau-de-vie, vin, tout nous manquait. Du balcon de la maison nous avons vu un charretier passant avec six chevaux, un

chariot de guimbarde sur lequel se trouvaient quelques sacs de sel, une caisse de poires sèches mêlées de châtaignes sèches découpées au fond de laquelle était une meule de fromage, plus deux petits tonneaux. Nous avions deux chariots vides, mais pas de chevaux : je fis arrêter ceux du charretier, qui avait déchargé à Schaffhouse probablement et qui retournait je ne sais où. Je n'en voulais qu'à ses chevaux et, en effet, je les fis aussitôt atteler à nos deux chariots, sur lesquels montèrent les citoyens Hostein et Verner pour aller relever et ramener les blessés qui étaient sur les hauteurs; mais en examinant la caisse j'y trouvai ce que je viens de dire et en flairant les tonneaux je reconnus que l'un était d'eau-de-vie et l'autre de vin; je m'emparai donc du tout, et jamais ces objets ne vinrent plus à propos; nous pûmes rafraîchir nos blessés et rendre service à beaucoup de Français, généraux et autres, qui mouraient de faim et de soif au milieu des champs. Quelqu'un s'avisa de dire que ce charretier était attendu par les Impériaux, que ce chargement était pour eux et que c'était par erreur qu'il se trouvait à Engen : ce prétexte fut celui de la capture et notre homme, accusé de toutes parts, se crut encore heureux d'en être quitte pour la perte de son vin et de ses autres denrées.

A midi, nous n'avions que vingt blessés, malgré le feu épouvantable qui a eu lieu toute la matinée. Un d'eux, Autrichien, a été apporté par cinq de ses camarades prisonniers, ayant un coup de feu à travers le ventre d'arrière en avant; il sortait une portion d'épiploon et d'intestin; les envies continuelles d'aller à la selle et le hoquet, en présageant une perte certaine, ont déterminé à isoler ce malheureux. Un autre du même corps a eu la jambe gauche fracturée avec comminution des os; plus de vingt esquilles ont été retirées, et à cette occasion j'ai fait sentir la nécessité des grandes incisions et de la communication largement établie entre l'entrée et la sortie à y passer libre-

ment les doigts qui doivent se rencontrer; le citoyen Lauzeret opérait. Un volontaire a eu la cuisse droite cassée à sa partie supérieure; la balle n'était pas sortie. Autre dissertation sur la nécessité des profondes incisions dans de tels cas ; le citoyen Lauzeret en attendant en faisait de pareilles; elles effraient, parce que les muscles bombent aussitôt et qu'il faut que le bistouri disparaisse pour ainsi dire dans la plaie, mais enfin il faut arriver à l'os ; une fois parvenu là, il a été enlevé des esquilles au milieu desquelles se trouvait la balle écrasée et pleine d'aspérités; le sang n'a point coulé.

Le 4 au soir, dans la crainte que, l'armée venant à se retirer, on ne fût obligé d'abandonner plusieurs blessés non transportables, nous fîmes commander douze paysans avec des civières et porter à bras aux capucins d'Engen cinq individus si gravement blessés qu'on n'eût pas pu les transférer plus loin. Il ne resta à l'auberge de l'*Étoile*, où nous avions établi l'ambulance, que trois blessés, dont un paralysé des extrémités inférieures par un coup de mitraille dans la colonne épinière, un autre ayant reçu une balle dans la région de la vessie; ces deux-ci ont été sondés ce matin 5, et l'urine chez le second était très sanguinolente. Le troisième, sergent-major de la 83e, a reçu une balle à travers la poitrine, un peu au-dessus du cartilage xiphoïde, ce qui l'a jeté dans les angoisses les plus affreuses. Cet homme est bien né : il sent son état, il voit qu'il ne peut survivre à cet accident, il meurt tout vivant.

5 *germinal*. — Hier, nos gens ayant eu quelques avantages sur l'ennemi, dont les prisonniers apprirent à nos généraux les forces, les ressources et les positions, il fut arrêté par le général en chef qu'on l'attaquerait ce matin sur tous les points. Je soupai avec le général, qui me parut rêveur et triste; il ne put manger qu'un peu de soupe et il alla se jeter sur un lit, après avoir donné ordre de monter

à cheval à deux heures du matin et s'être fait donner une garde un peu forte, car, étant logé dans la ville, il eût été possible de le voir tomber au pouvoir de l'ennemi, si celui-ci eût connu cette circonstance.

Le fourrage s'est distribué hier à huit heures; l'eau-de-vie et le pain l'ont été à minuit. Ce matin, à cinq heures, on a entendu les premiers coups de fusil. Dès hier soir nous n'avions plus de linge coupé; le commissaire Souvestre, chargé du service de la 2e division qui allait donner, et derrière laquelle nous nous trouvions, nous a répété plusieurs fois qu'il avait envoyé à l'économe de l'ambulance de cette division, restée à Geisingen, l'ordre de se rendre sans délai avec un ou deux caissons chargés de linge, attelles, etc., et emmenant avec lui quelques infirmiers; nous l'attendions avec impatience ce matin; il n'était pas arrivé à neuf heures. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante en lui parlant de responsabilité : il est deux heures du soir et on ne l'a pas encore vu; a-t-il reçu ces ordres et avis ?

Quoi qu'il en soit, n'ayant reçu aucun secours du corps d'ambulances toujours jeté sur les derrières, la sous-division avec son wurst s'est vue dans le plus grand embarras. Tous les officiers de santé composant cette ambulance étaient à Engen dès hier; ils ont couché à l'auberge de l'*Étoile* sur les planches et, dès la pointe du jour, ils se sont mis à couper du linge et à se préparer à recevoir des blessés. A cinq heures et demie, il a commencé à en venir. Je me suis dépêché d'envoyer trois chariots et deux chirurgiens derrière la ligne qui se battait; bientôt ils sont revenus chargés; ils sont retournés jusqu'à cinq fois, et toujours nouvelle charge. Ensuite, nos gens ayant gagné du terrain et s'étant trop éloignés, il a fallu envoyer le wurst avec trois chirurgiens et un infirmier; alors la sous-direction est devenue corps d'ambulance et le service du wurst a été sous-division. Le linge manquait, tout man-

quait; les habitants nous ont apporté jusqu'aux rideaux des fenêtres, mais rien n'était coupé, et que l'on juge de l'embarras où l'on doit être lorsqu'il faut couper du linge à mesure qu'on fait des pansements ou des opérations. Point de charpie non plus : on y a suppléé par les étoupes et le lin. J'ai vu deux volontaires attelés à une petite charrette sur laquelle ils ramenaient leur camarade blessé. D'autres portaient un blessé sur un brancard de branches et sur leurs épaules; d'autres, sur des fusils liés ensemble avec leurs mouchoirs, canon contre canon; ils passaient deux fusils ainsi liés sous les jarrets et, avec deux autres pareillement attachés, ils portaient le tronc, moyennant d'autres mouchoirs ou un sac à pain passés sous les aisselles et dans l'anse duquel ils avaient enfilé leur fusil. D'autres enfin les portaient sur leurs épaules, comme les enfants ont coutume de se porter; ils n'avaient sur leurs épaules que les jambes et les cuisses; des camarades placés derrière portaient les bras et le tronc.

La journée du 5 nous a fourni à l'avant-garde et à la 2e division plus de cinq cents blessés. Plusieurs sont morts à leur arrivée à l'ambulance. Le citoyen Cohorn, chef de bataillon, aide de camp du général Decaen, a reçu une balle sur le muscle pédieux du pied gauche : l'incision que j'ai faite n'a pu me faire découvrir ce corps étranger et il a fallu renoncer à l'extraire; il est parti de suite pour Schaffhouse, d'où il se rendra à Strasbourg. Plusieurs officiers étrangers parlant tous latin sont arrivés aussi avec des plaies plus ou moins considérables. En général, nos troupes ont essuyé de très près un feu terrible de mousqueterie et de mitraille. J'ai amputé la cuisse à un conducteur d'artillerie qui avait été frappé au genou d'un boulet de 3. Un grenadier est arrivé avec treize coups de sabre, dont plusieurs avec lésion du crâne et un qui coupait l'angle de la mâchoire inférieure, les muscles latéraux du col, les jugulaires et, selon le citoyen Lauzeret, les caro-

tides, ce que je n'ai pu croire; cette plaie était effrayante; on y eût caché la main; nous y avons fait trois points de suture. Ce jeune homme plein de valeur et de courage était déjà abattu et désarmé quand un hussard de Barco, à qui même il avait remis sa montre et son argent, l'a lâchement traité de la sorte. Un autre grenadier est arrivé avec sept coups de sabre, dont un absolument pareil, mais moins profond que le précédent : c'est encore un hussard de Barco qui a commis cette lâcheté; le grenadier s'était rendu et avait mis bas son fusil. Un hussard d'Esterhazy est arrivé avec l'oreille et la joue coupées et tout le processus alvéolaire. Un sergent-major de la 2e demi-brigade a reçu une balle qui est entrée à la hauteur du cartilage xiphoïde à gauche et sortie à la même hauteur huit pouces en arrière. Cet homme excessivement robuste était dans des angoisses affreuses; il ne respirait qu'avec peine; il se voyait mourir. J'en ai parlé plus haut. Ses plaies étant découvertes, il inspirait et expirait par leurs ouvertures avec un bruit effrayant. Il est mort à minuit, le diaphragme ouvert. Un sergent de la 7e atteint d'un boulet de 7 à l'épaule est arrivé avec une plaie si étendue et dans un tel état de faiblesse qu'on s'est contenté, pour le satisfaire, d'y appliquer un peu de linge.

Notre wurst n'est pas encore revenu et il est six heures du soir. L'ennemi, qui avait ce matin repoussé le centre de l'armée, a été repoussé à son tour; il est, dit-on, au delà de Stokach. La division de gauche et celle de droite ont fait aussi des pertes considérables et en ont causé de bien plus grandes encore à l'ennemi. La journée du 5 nous coûte quinze cents blessés. On n'a cessé d'amener des prisonniers; il en est passé au moins trois cents aujourd'hui par Engen.

Nos pauvres chirurgiens sont bien las : depuis cinq heures et demie du matin ils n'ont cessé d'être à l'œuvre ou de courir derrière la ligne pour recueillir les blessés; ils

ont eu vingt fractures compliquées à panser, ce qui seul a coûté dix heures de temps; les grandes opérations sont venues ensuite, et puis les pansements sans nombre et sans fin qu'il a fallu faire; celui du grenadier aux treize coups de sabre a duré cinq quarts d'heure. Nous avons évacué sur Geisingen, où est le quartier général des administrations : il s'y trouve en ce moment un chirurgien de 1re classe, le citoyen Willaume; quatre de 2e, Gaillardot, Laisné, Gouvion et Jouvenot; plusieurs de 3e, y compris les chirurgiens de l'hospice antérieurement établi en cette ville, de sorte qu'ils ont pu suffire au service des blessés qu'on a évacués sur eux. Il a fallu remplir les granges, et les blessés ont eu froid. C'est un grand obstacle à la guérison que l'état de souffrance où se trouvent les blessés après une affaire : s'ils avaient chaud en hiver et qu'ils ne fussent pas brûlés par le soleil en été, les blessures seraient moins orageuses. Plusieurs fractures comminutives tant de la cuisse que de la jambe ont été réduites après les profondes incisions et l'extraction des esquilles : on les a évacuées dans la nuit. Il serait à désirer qu'on n'évacuât jamais de tels blessés; mais comment faire pour les soigner, une fois l'armée partie? On laisse bien un hôpital; mais quelques malades isolément ne peuvent guère être laissés.

Six carabiniers blessés de coups de sabre sont venus dans la nuit. Ils ont chargé dans le jour contre les cuirassiers d'Empire et, ayant voulu pointer comme de coutume, sans songer à la cuirasse que ces gens-là cachent sous la veste, ils n'ont pu percer. Dans une deuxième charge ils ont sabré et fait beaucoup de mal.

Le 6, on a été tranquille : l'ennemi avait perdu plus de quatre lieues de terrain; le général Souham l'avait chassé au delà de Stokach. Le quartier général militaire devait aller à Aach; notre wurst y est; tous nos blessés ont été évacués.

Le temps est superbe : il fait chaud et les nuits sont assez douces. Il est rare de voir un plus beau printemps ; mais cette belle saison est perdue pour les pays malheureux où les hommes se font la guerre. La nature semble prendre part à la tristesse des habitants : les arbres mutilés, les haies dévastées, les guérets foulés par les combattants, les maisons ruinées, rien ne se ressent de la douce influence du printemps ; les champs sont délaissés ; la charrue solitaire y attend en vain les bœufs dont les guerriers se sont nourris ou les chevaux qu'ils ont emmenés avec eux. Les oiseaux chantent encore autour des habitations, mais l'homme y pleure ; ils se livrent au plaisir dont la saison leur inspire le goût et le besoin ; le plaintif habitant verse des larmes en voyant son épouse et ses enfants auxquels il ne pourra plus donner de pain. Le printemps enfin n'existe point pour les contrées qui sont le théâtre de la guerre ; le philosophe peut y venir penser ; l'amant de la nature doit s'en tenir éloigné ; l'un y puisera des tableaux sombres et pourra y déployer de grandes idées ; l'autre y gémirait et y serait trop malheureux.

Sur cinq cents blessés qui nous sont arrivés hier, il en est mort cette nuit quarante environ. Un officier autrichien jeune et d'une belle figure y a succombé d'une blessure au bas-ventre. La plupart des Autrichiens ont sur leur cœur le portrait d'une femme : quand nos soldats ne le leur prennent point, ils se consolent de leurs blessures et de leur captivité en baisant ce cher portrait ; ceux qui parlent latin disent : *Est carissima imago bene amatæ.* Les soldats, et plus volontiers les sergents, ont des bagues aux doigts et un petit meuble quelconque que leur a donné leur amie : c'est un grand chagrin pour eux, quand on les leur enlève ; aussi recommandé-je bien qu'on respecte ces objets, dont la possession influe moralement sur ces infortunés.

On voit ici les morts, les mourants ; on entend les cris,

les gémissements de ceux qui souffrent, les hurlements de ceux qu'on opère ; c'est comme si on ne les entendait pas. On passe, on va, on vient ; chacun songe à sa sûreté, à ses affaires. On passe sur un champ de bataille, on compte les corps, on parle de cela comme si on ne devait courir jamais de risques; c'est un bonheur pour le militaire que cette apathie, à laquelle toute la philosophie du monde ne conduirait jamais les hommes.

Voulez-vous que vos blessés soient bien soignés en campagne? Faites-en porter chez les capucins et, en général, dans les plus pauvres couvents; les riches monastères les traiteront moins bien. Je préviens mes successeurs qui feront la guerre en Allemagne que j'ai eu beaucoup à me plaindre de l'abbaye de Sainte-Croix, à Augsbourg. Les capucins d'Engen et les franciscains de Saulgau se sont parfaitement montrés.

Le citoyen Maréchal, chirurgien de 2e classe, chef de la sous-division ayant le wurst, a couché cette nuit près la source de l'Aach dans le même lit où avait couché la nuit précédente le prince Charles.

A une heure du 6, on a commencé à se retirer : le général Souham a perdu tous les avantages de la veille ; le 6e de dragons a beaucoup souffert, le 1er aussi. On commence à défiler.

Le 7, la 2e division et l'avant-garde sont arrivées sur les hauteurs de Villingen. Jamais le soldat ne m'avait paru aussi harassé. Le long de la colonne ce n'était que bâillements ; je n'ai pas entendu la moindre expression de joie ou de gaieté; on marchait en dormant; le cavalier dormait sur son cheval; nombre de fantassins tombaient de sommeil et d'épuisement; les routes et les fossés étaient couverts d'hommes vaincus par le besoin insurmontable de dormir; les officiers et les généraux en étaient dominés aussi. Ce pays est épuisé; nos troupes y sont très mal.

A six heures du soir, il tombe de la neige par gros flo-

cons et elle est si abondante qu'on ne peut se voir à dix pas. Nous avons sur les hauteurs en avant de Villingen de la cavalerie et de l'infanterie en petite quantité, ce qui ne rend pas très sûr notre séjour en cette ville, mais on en courra les risques; les généraux en chef y sont; leurs chevaux sont toujours sellés. L'ennemi n'était pas encore à Donaueschingen à quatre heures du soir; il ne se presse pas de nous poursuivre; il ne veut que nous faire repasser le Rhin; savoir s'il y réussira. On dit ici que le général Hotze, autrichien, s'est emparé de Schaffhouse, d'où il aura poussé jusqu'aux villes forestières, ce qui aura fait tomber dans ses mains nos hospices. Le général Bellegarde va chasser Masséna de Suisse : cette nouvelle me paraît apocryphe.

Hier 6, je suis parti d'Engen à onze heures du soir, après avoir terminé tout ce qui concernait mon service : j'ai laissé en cette ville, pour soigner vingt-deux Autrichiens qui y sont restés malades et sept Français, le citoyen Delorme, à qui j'ai donné un ordre en conséquence. Au-dessus de la chambre des soldats autrichiens est un capitaine de cette nation qui a reçu une balle dans la cuisse. Cet homme, âgé de cinquante ans, parle latin à merveille; il désirait rester à Engen; on y a consenti, moyennant une reconnaissance signée de lui; il était si content de nous et du citoyen Delorme qu'il se préparait à lui procurer de l'agrément et un accueil gracieux de la part des généraux de l'armée impériale. Ce capitaine se nomme Metzig.

La nuit était extrêmement noire; à peine y voyait-on; il a fallu passer à côté des pièces et caissons d'artillerie, sur une route étroite, au risque de se faire faire beaucoup de mal. Je suis arrivé bien transi à Geisingen à une heure du matin. J'ai heureusement trouvé une grange ouverte; des musiciens du 4e hussards y avaient mis leurs chevaux; j'y plaçai les miens et à côté d'eux on m'étendit de la

paille, sur laquelle je me jetai après avoir mangé un morceau.

Ce matin 7, je suis parti de Geisingen à cinq heures et demie. La 2e division défilait. On m'avait dit que le quartier général était à Löffingen, à quatre lieues de Donaueschingen : je m'y rendais et passais près une petite ville appelée Hüffingen, sans songer à y entrer, lorsqu'ayant demandé à un habitant s'il y avait des Français en cette ville, il m'apprit qu'il y était arrivé hier à la nuit plus de trois cents blessés de cette nation, lesquels n'en étaient pas encore partis. J'y entrai donc et, ayant vu de loin un attroupement, je jugeai que c'était là que devaient être nos blessés. Je trouvai sur la porte d'une grande maison servant de caserne aux soldats du prince de Furstemberg un chirurgien appelé Fayet, qui faisait défiler l'un après l'autre les blessés et donnait à chacun d'eux un verre de vin et un morceau de pain; on les chargeait ensuite sur des voitures et, quand on eut traité ainsi tous ceux qui étaient transportables, le convoi, composé de trente-trois chariots, partit sous la surveillance du citoyen Contal, de 3e classe, arrivant à l'armée ce jour même. J'ai fait au bailli une réquisition de douze voitures pour les malades restants, que j'ai mis sous la sauvegarde et la responsabilité de la ville; je leur ai laissé pour les soigner les citoyens Fayet et Toussaint, qui ont dû avoir bien du mal après mon départ pour obtenir le transport des blessés en question. Il a été convenu que les Autrichiens resteraient : j'ai trouvé un *jelcher* qui les pansait. Comme je m'en retournais ayant appris qu'il n'y avait que les malades et les équipages d'artillerie qui passaient par Frülingen, Neustadt et Fribourg, j'ai rencontré le général Compère, que vingt-quatre paysans portaient tour à tour sur un brancard. Ce général a eu la jambe cassée par une balle; il va se faire traiter de cette blessure par Laroche, son ami, à Huningue; le citoyen Capiomont, chef du corps

d'ambulance de la 3e division, où était le général Goulu, l'accompagne.

Je suis arrivé à Villingen à une heure, après avoir fait dix-huit lieues depuis hier à onze heures du soir et avoir vu plus de sept cents blessés sur différentes routes, jetés sur des chariots, sans escorte, mourant de froid, parce qu'on ne leur donne pas de couvertes et qu'ils sont tout nus ou couverts d'habits mouillés de sang.

Il ne faut pas que j'omette de rapporter qu'à l'affaire du 5 le général en chef avait si bien pris ses dispositions avec le général Saint-Cyr que la division de ce général devait s'emparer des derrières de l'armée de l'archiduc, ce qui eût mis la déroute dans cette armée et fait prendre beaucoup de monde. Malheureusement deux bataillons commandés pour renforcer l'aile gauche arrivèrent tard, parce qu'ils étaient à trois lieues de là, et la réserve de cavalerie ne chargea qu'après en avoir reçu l'ordre jusqu'à trois fois, ce qui a fait renvoyer sur les derrières le général d'Hautpoul, à qui cet ordre a été donné. Encore cette cavalerie, y compris les deux régiments de carabiniers, chargea-t-elle mal; elle se débanda et lâcha le pied. Le général Jourdan se jeta derrière elle pour la rallier; il tenait son plumet à la main en criant : « C'est ici le point de ralliement. Halte, halte! » Les cavaliers en fuyant criaient aussi : « Halte! » et ils piquaient de plus belle. Ainsi a échoué le plus beau projet. Le général Jourdan pensa être écrasé par les fuyards et, si malheureusement il eût été abattu de son cheval, il tombait au pouvoir de l'ennemi.

On croit que la source du Danube est à Donaueschingen. C'est l'aristocratie du prince de Furstemberg qui l'a placée au pied de son château. La véritable source est près Villingen : quatre petites rivières, la Brieg, la Brag, la Brug et la Brog, concourent à former ce grand fleuve et toutes quatre sont voisines de Villingen; ce qu'on montre à

Donaueschingen pour la source du Danube n'est qu'une petite fontaine, qui fournit un simple ruisseau.

Le 7 et le 8, il a fait froid et il a neigé, ce qui a fort incommodé nos troupes bivouaquées. Le 9, la neige a redoublé, mais le temps s'est adouci : nous avons eu peu de malades. Le thermomètre a été ces trois jours-ci à 2 et 3 degrés au-dessous de zéro. Villingen, dont le maréchal de Tallard a beaucoup trop parlé dans ses lettres, est une ville sans conséquence, dominée de tous côtés, mais entourée d'un bon mur et ayant une deuxième enceinte intérieure séparée de la première par un fossé profond; on y fait du feu toute l'année; ce pays-ci est très froid. Le 9 et le 10, il a gelé.

Hier 9, dans une reconnaissance qui a été faite par les généraux, il a été trouvé que sur la gauche de Villingen il n'y avait pas un homme pour protéger le quartier général et que, si l'ennemi avait su cette omission, qui durait depuis deux jours, il eût pu enlever le général en chef et tout son quartier général militaire. On a remédié à cette grande faute ou à cette grande méprise en faisant revenir une partie de la 2e division et en la replaçant en avant de Villingen, la gauche bien garnie. Dans l'ignorance où j'étais de cette circonstance, je me suis couché déshabillé comme les deux nuits précédentes et ai vécu dans la plus grande sécurité. Hier, dans la même reconnaissance, l'ennemi s'est montré à l'entrée du deuxième village sur la route de Geisingen, à trois quarts de lieue d'ici. On présume, d'après l'inertie où il reste en apparence et d'après le repos où il nous laisse, qu'il a porté des forces sur le Neckar et qu'il a des projets de ce côté.

Le général en chef a écrit le 8 de ce mois au ministre de la guerre une lettre dans laquelle il l'invite à prendre les mesures les plus promptes pour que l'agence des hôpitaux puisse servir utilement : il y dit qu'il a paru un administrateur au quartier général, lequel peut avoir quelques

connaissances du service, mais qui, étant dépourvu de tous moyens, de toutes ressources, n'a été que d'un très faible secours depuis le commencement de la campagne ; il ajoute : « Les blessés seraient restés sans secours, sans le zèle au-dessus de tous éloges des officiers de santé. » J'ai donné connaissance aux chefs de tous les services des suffrages que nous a accordés le général en chef, en les invitant à faire tous leurs efforts pour justifier la confiance qu'il a en nous et mériter dans la suite de nouveaux témoignages de satisfaction de sa part.

Le 9, à trois heures du soir, je suis parti de Villingen avec le citoyen Flosse, malade, à côté de qui je pris une place dans la voiture du général Ernouf. Il faisait un froid excessif. Le quartier général devant être évacué la nuit suivante et les troupes devant se retirer pour prendre une position en avant de Hornberg, je profitai de l'occasion. La campagne était couverte de neige à la hauteur de cinq ou six pouces en plusieurs endroits; le thermomètre était à dix degrés au-dessous de zéro. Nous revîmes ces maisons si tranquilles et si belles qui bordent la route et dont les habitants s'étaient tant loués des Français, lorsqu'ils allaient en avant. Quelle différence ! Elles étaient pillées, dévastées, et leurs infortunées familles étaient fugitives. Le soldat avide, parce qu'il était affamé; les vivandiers lâches et cruels; les femmes surtout, qui s'étaient jetées sur les derrières, n'y avaient rien laissé : bœufs, vaches, veaux, volailles, tout avait été dévoré; les bivouacs voisins avaient mis le comble à la dévastation. C'est un spectacle vraiment affreux que celui de mille familles naguère tranquilles et heureuses, et tout à coup plongées dans le malheur et le besoin.

Les 10, 11, 12, 13, on a séjourné à Hornberg. Le général en chef a fait tous ses efforts pour s'y garantir des attaques de l'ennemi. Le général Férino a été mis sur la route de Neustadt et il garde la route de Fribourg et le val

Saint-Pierre. Souham a sa division autour de Hornberg, où est également l'avant-garde aux ordres du général Soult, Lefebvre ayant été blessé. Saint-Cyr est sur le Kniebis et occupe Freudenstadt, et le corps des flanqueurs de Vandamme défend la gorge de Fricksthal et les vingt-quatre fermes. On a fait des abattis d'arbres de près d'une demi-lieue de profondeur. Enfin, on est en sûreté ici et les communications sont bien établies, mais on y meurt de faim; le foin manque et les troupes n'ont point d'eau-de-vie.

La neige couvre le pays de l'épaisseur de 6 pouces ; le thermomètre est très bas; le froid est glacial. Les malades se multiplient.

On croit que l'ennemi, qui ne paraît point du côté de Villingen, où il n'a que six cents hommes, et qui se montre plus ou moins du côté de Rottweill, marche sur la droite vers le Neckar et Philipsbourg; on ignore ses desseins.

L'armée d'observation vient d'être fondue dans celle du Danube : si cette mesure eût été prise plus tôt, l'armée de l'archiduc ne serait plus. J'ai ouï dire plusieurs fois au général Jourdan que nos succès en Helvétie ne signifient pas grand'chose pour l'objet de la déclaration de guerre, qui est de renverser l'Empereur; qu'il fallait absolument battre une ou deux bonnes fois l'archiduc et le jeter derrière ses retranchements d'Ulm; ensuite faire filer une partie de l'armée d'Italie, celle d'Helvétie et la nôtre.

Lors du passage tumultueux et des fuyards et des équipages de l'armée par Fribourg, le 6 et le 7 germinal, tous les Français qui étaient en cette ville, même la garnison, s'en sauvèrent, d'après le bruit que faisaient courir lesdits fuyards et les paysans de l'arrivée prochaine de l'ennemi. Les chirurgiens seuls ne quittèrent point leur poste; ils avaient alors sept cents blessés; le citoyen Rousset était leur chef. Quelques chirurgiens ne composant pas le service

de l'hôpital de cette ville se laissèrent entraîner et fuirent comme les autres, mais au bout de quelques heures la honte les ramena parmi leurs camarades.

Le 13, à cinq heures du soir, l'ennemi poussa ses reconnaissances très loin, tant du côté de Fricksthal que de celui de Triberg. Dès lors on présagea qu'il attaquerait le matin, et le quartier général de Hornberg fut sur le qui-vive toute la nuit, hors moi peut-être, qui dormis déshabillé et fort bien.

Le lendemain, à cinq heures et demie, j'allai voir le général en chef, que je trouvai botté et habillé : il avait souffert toute la nuit et il ne pouvait ni ouvrir les yeux ni parler sans avoir des nausées. Je le décidai à se rendre à Strasbourg, dont nous n'étions qu'à seize lieues et où il avait réellement besoin d'aller pour éviter une maladie sérieuse qui le menaçait. A sept heures et demie, nous partîmes. A onze, nous arrivâmes à Gengenbach, où il prit un bouillon à l'abbaye, et à deux nous étions à Strasbourg. Je le mis à la diète, à l'eau de chicorée, à l'usage de la crème de tartre et des bains. Bientôt il fut rétabli.

A moitié chemin nous rencontrâmes un courrier extraordinaire qui lui apportait l'autorisation qu'il avait demandée au Directoire pour aller s'expliquer avec lui sur ce qui concernait l'armée et plusieurs généraux : cette nouvelle le calma beaucoup; mais, quand il vit que par un arrêté joint à ladite autorisation Masséna devait commander les deux armées par intérim, il jugea qu'il ne reviendrait pas.

Le 14, l'ennemi, ainsi qu'on l'avait prévu, attaqua sur Triberg et pensa surprendre le quartier général de la 2e division, alors commandée par le général Goulu; on y eut beaucoup de peine à se sauver ; les paysans l'avaient mené par des chemins peu connus et nullement gardés. La retraite de la 2e division décida celle du reste de l'armée.

J'avais en partant donné ordre de faire filer mon caisson sur Haslach; mes chevaux de main le suivirent de près; le 15, ils se rendirent à Gengenbach et la nuit du 15 au 16 ils arrivèrent à une heure du matin à Strasbourg.

Le 20, le général Jourdan, que j'avais soigné depuis le 13, partit pour Paris, laissant le commandement en chef au général Masséna, qui était arrivé la veille.

Le 21, l'armée fut organisée en centre, gauche et droite : les deux divisions de Bernadotte, quartier général à Manheim, composèrent la gauche; le corps de troupes du général Souham à Kehl, Offenbourg, Kork; le centre et la droite, quartier général à Bâle; cette dernière aile est la plus forte.

Le 22, nous fûmes convoqués, d'après notre vœu, chez le commissaire en chef à l'effet d'aviser aux moyens d'assurer le service; l'agent en chef était parti pour Paris; il était représenté par le jeune Marchand. Il fut arrêté que les ambulances seraient ravitaillées et portées à un tiers de plus; qu'il n'y aurait que trois grands corps d'ambulance en état de fournir chacun deux sous-divisions considérables; qu'à la suite du quartier général on ferait marcher un magasin bien pourvu et dans lequel on pourrait en tout temps puiser, soit pour établir les hôpitaux d'évacuation, soit pour remplacer les objets consommés au corps d'ambulance ; qu'il y aurait à chacun desdits corps deux commis aux évacuations, un plus grand nombre d'employés et des infirmiers en quantité suffisante, plus un coutelier, des blanchisseuses, etc. Marchand promit de procurer tout cela, mais nous n'y comptons point. Il nous assura qu'il arrivait mille fournitures de Paris, ce que je niai par la raison que pour porter mille fournitures il faudrait dix guimbardes et que depuis trois ans il n'a pas été vu sur une route une seule charrette portant des approvisionnements d'hôpitaux. Il fut arrêté que les officiers de santé en chef auraient un caisson à quatre chevaux.

Nous avions eu, le 17, une conférence semblable chez le citoyen Schiellé, ordonnateur de la 5e division : il y fut arrêté qu'on rétablirait les hôpitaux des Enfants de la patrie à Strasbourg, de Molsheim et d'Ensisheim, ce qui a eu lieu aussitôt.

Le 23, je publiai la lettre honorable et congratulatoire écrite, au nom du général en chef, par le citoyen Vaillant aux officiers de santé de l'armée, relativement au zèle, à la grande activité et au dévouement courageux qu'ils avaient montrés pendant le cours de la campagne. Déjà le général Jourdan avait exprimé dans une lettre au ministre, en date du 8, la grande satisfaction qu'il avait de la manière de servir de ces officiers de santé.

Le 18, je reçus la lettre la plus longue et la plus impertinente du conseil de santé : j'y répondis le 19 et ne le fis qu'en bafouant ces baladins.

Le 23 au soir, ordre de partir avec le quartier général pour Bâle.

Le 24 arriva à Strasbourg le citoyen Mouron, inspecteur général des hôpitaux, envoyé par la régie d'après l'ordre le plus urgent du ministre, à qui on avait persuadé que le service était dans l'état le plus déplorable et que les blessés que nous avions eus étaient encombrés dans les hôpitaux, et presque sans secours, faute de moyens. Le citoyen Mouron s'est assuré en arrivant du contraire ; il a répandu de l'argent et ravivé le service ; nous avons obtenu de lui un plus grand nombre d'infirmiers, des commis aux évacuations et beaucoup de ressources dont nous manquions.

Le 29, je suis parti pour Huningue. A mon passage à Neuf-Brisach, j'ai vu à l'hôpital plusieurs blessés, de l'état desquels j'ai été satisfait. En entrant dans une salle, j'entendis des cris plaintifs : c'était une voix flûtée, que je reconnus aussitôt pour celle d'un pauvre tétanique ; j'allai au lit d'où elle partait et y trouvai un jeune volontaire ayant

la jambe coupée et pris du trismus depuis deux jours; je prescrivis le mochlique; j'ignore quel en a été le résultat. Déjà trois étaient morts de ce terrible accident. A Colmar, le tétanos exerce les plus grands ravages : j'ai conseillé au citoyen Morel de recourir au mochlique; il voulait employer le cuivre antimonial.

Arrivé à Huningue, j'ai vu chez le citoyen Laroche, chirurgien en chef de l'hôpital, le général Compère blessé le 4 germinal au corps des flanqueurs : la balle entrée par la face interne du tibia, au-dessous de la tubérosité, est sortie à la même hauteur à la partie externe de la jambe, décollant, sans le fracturer, le péroné. Je l'ai vu panser deux fois : les plaies sont belles; mais il y a eu un fracas considérable et la perte de substance est très grande; tout le cylindre de l'os manque dans l'étendue de quatre travers de doigt; les esquilles s'ébranlent; le pus est assez abondant et d'une bonne qualité. Je crois que ce brave homme guérira. Il y avait complication humorale : les vomitifs et des minoratifs placés à propos y ont remédié; la douleur et la fièvre sont médiocres; il y a du sommeil et de l'appétit; tout présage une heureuse guérison.

J'ai accompagné le 29 germinal, dans les salles de l'hôpital d'Huningue, le général en chef Masséna, dont la vue et les paroles de consolation ont réjoui les blessés; il a été satisfait du service et a entendu avec plaisir les malades faire l'éloge des chirurgiens.

Dans cet hôpital est un volontaire de la 25e, ayant reçu à la partie inférieure du tibia une balle qui a fendu l'os plus de huit pouces au-dessus : il a fallu découvrir la lésion que j'ai parfaitement reconnue; il va bien. Un autre, ayant eu le bras emporté très près de l'article : la tête de l'humérus reste; le blessé est en bon état; cependant on eût dû extirper ladite tête, qui est toujours un grand obstacle à la guérison. Un autre, ayant reçu au vertex une balle qui s'était partagée, dont une moitié était restée au

dehors et dont l'autre moitié s'était introduite sous le crâne : paralysie de la partie gauche du corps; trépan; extraction du corps étranger; grandes espérances de guérison. Un autre, ayant eu le mollet percé par un boulet de 3 : un limbe de téguments faisant pont entre l'entrée et la sortie du boulet; à moitié guéri. Un canonnier à cheval, ayant le mollet emporté par un boulet : guérison très avancée. Un volontaire, ayant le condyle externe du genou gauche emporté avec écrasement de la rotule : espérance de guérison. Le citoyen Cohorn, blessé à l'affaire d'Aach, le 5 germinal, d'une balle qui était entrée à travers le muscle pédieux du pied gauche, va parfaitement, n'a pas eu un seul accident, et la plaie est presque cicatrisée, d'où je suis porté à conclure que la balle, que j'avais inutilement cherchée et que je croyais perdue, a été réfléchie par les tendons, sur lesquels elle a frappé, et qu'elle a repris le chemin qu'elle avait tenu en arrivant, car comment croire qu'elle soit restée dans le pied avec si peu de douleurs et d'accidents?

Le 1er floréal, arrivé à Bâle et logé chez M. Bourcard père, l'ex-bourgmestre : excellente maison.

Dès le lendemain de mon arrivée, je procédai à la reconnaissance d'un local pour un hôpital. Il me fut conseillé de prendre l'hôtel du margrave de Baden, grande et superbe maison; je le vis; il nous convint et il fut convenu qu'on le mettrait en état de recevoir nos malades; mais, malgré nos instances, ils n'ont pu y entrer que le 18 du mois; encore n'y ont-ils trouvé que de misérables paillasses de cinq pieds de long et des lambeaux de couvertures. Capiomont, le jeune, en a été désigné le chirurgien en chef avec Tainturier, Mougeot, Petit-Mangin.

Pendant mon séjour à Bâle, j'ai reçu du conseil de santé une réponse à ma réponse : il osait m'y parler de franchise et de générosité, et sa lettre, assez courte, mal

faite, mais volumineuse, me coûta vingt-deux sols. Je la lui renvoyai avec cette note :

« Citoyens, qui en toutes choses montrez tant de franchise et de générosité, mettez-en un peu plus dans le port de vos lettres. Celle-ci, que je vous renvoie, m'a coûté ce matin un franc dix centimes, et vous devez sentir qu'il convient peu qu'un pauvre subalterne supporte de tels frais de la part de ses chefs suprêmes, et que, puisqu'il est exposé à leurs admonitions, elles doivent du moins être gratuites. Je pense bien qu'après la contention qu'a dû vous coûter l'épître, vous avez pu avoir des distractions. N'en ayez plus de pareilles, je vous prie ; autrement, j'en aurais peut-être à mon tour, et les miennes vous coûteraient beaucoup plus cher que je n'ai payé les vôtres.

« Salut et soumission respectueuse. »

Le 13, je partis pour Zurich, où le général Masséna, avec tout son quartier général, s'était rendu deux jours auparavant. J'avais vu à Bâle le professeur de botanique Lachenal, les professeurs Socin et Mieg oncle ; le neveu de ce dernier, jeune médecin, m'a beaucoup plu.

A Rheinfelden, sur le Rhin à trois lieues de Bâle, je trouvai les chirurgiens Bourdet, Maillard et ..., qui de Moelhin, où ils n'avaient pu trouver un local pour un hôpital, étaient venus en chercher un en cette ville ; nous l'y trouvâmes ensemble ; on y plaça soixante demi-fournitures pour recevoir les évacuations qui de Kœnigsfelden seraient dirigées sur Bâle.

Je me rendis à Brugg, où est mort le docteur Zimmermann, et à une portée de fusil je trouvai l'hôpital de Kœnigsfelden. C'était, lors de la réforme de Calvin, un immense monastère d'hommes et de femmes ; un grand mur les séparait. Depuis on en avait fait des greniers d'abondance publique. C'était dans l'église de ce couvent qu'étaient inhumés les anciens ducs de Habsbourg, souche de la maison d'Autriche ; leurs corps furent enlevés, il y a

vingt-huit ans, par ordre de Joseph II et de sa mère. On voit dans cette maison la chambre ou cellule qu'habita Agnès, fille d'Albert qui fut assassiné par son pupille Jean. Les vitraux peints du chœur de l'église, qui aujourd'hui est le magasin de l'hôpital, sont de la plus grande beauté et bien conservés. Il y avait huit cents malades, dont cinq cents blessés, et seulement dix chirurgiens, dont trois très faibles : j'y vis des amputés qui allaient assez bien et des fractures qui semblaient devoir guérir ; mais, en général, les croisées des salles sont trop étroites et trop rares, quoique percées des deux côtés, les plafonds trop bas et les salles trop coupées, trop éloignées les unes des autres ; peu de propreté ; les fournitures sales et mal tenues. Le local est précieux et peut être d'une grande ressource. Baron, de 1re classe ; Schal, de 2e.

De cet hôpital à celui de Rheinfelden il y a sept grandes lieues et assez mauvais chemin, et ce sont des bœufs qui en ce pays traînent les voitures. Ainsi pas de possibilité d'évacuer en un jour de l'un sur l'autre. Il a donc fallu établir un gîte à Hornhausen ou à Frick pour y coucher pendant une nuit les malades évacués.

J'arrivai de bonne heure à Baden, célèbre par ses eaux thermales sulfureuses, qui sont à très peu de distance de la ville et où il y a d'assez belles auberges. J'y trouvai deux espèces de piscines publiques, non couvertes, excepté une qui l'est à moitié ; dans celle-ci s'élève une colonne de douze pieds, qui est le corps d'une pompe ; autour du chapiteau est une galerie, à laquelle on monte par une échelle ; on fait jouer la pompe, et l'eau chaude monte et tombe dans un réservoir placé sur le chapiteau, lequel est percé de quatre trous où entrent autant de goulots de fer battu, par lesquels l'eau s'écoule et forme la douche ; vis-à-vis sa chute, en bas, dans le bain, sont quatre sièges sur lesquels les malades sont assis pour recevoir la douche. En général, il y a peu d'élégance dans ces bains, mais il y règne de la

propreté. Chaque auberge a dix ou douze bains, où on descend par plusieurs marches.

Le voisinage de ces eaux devait donner l'idée d'y recourir pour les galeux et vénériens. Aussi a-t-il été établi à une demi-lieue de Baden, dans l'abbaye de Wettingen, un dépôt de ces malades qui vont sous bonne escorte et en bon ordre se baigner tour à tour à Baden, dans un réservoir au bas de la petite ville, où ils ne troublent point les baigneurs et ne sont vus de personne; ils vivent comme à la chambrée, excepté qu'ils n'ont qu'une même marmite; ils se servent eux-mêmes et on ne leur a donné qu'un chirurgien de deuxième classe et deux de troisième. Les vénériens, au nombre de deux cent cinquante, sont d'un côté de la maison, et les galeux sont de l'autre; ils ne vont pas aux bains à la fois; on a établi une cuisine pour les vénériens.

A Baden est un dépôt où l'on envoie en subsistance les militaires susceptibles par leurs infirmités de faire usage des eaux thermales; on les tient là pour ne pas les trop éloigner de l'armée; Luxeuil et Bourbonne, où beaucoup aimeraient mieux aller, sont d'ailleurs pleins ou le seront avant quinze jours. On obtient les mêmes résultats et on épargne bien des frais à la République, sans compter qu'on n'affaiblit pas l'armée, ces hommes rassemblés au nombre de quelques cents pouvant, au premier coup de baguette de tambour, courir aux armes et être utiles.

Le 13, j'étais à Zurich. L'hôpital ambulant est établi depuis l'entrée des Français dans l'ancienne renfermerie : c'est un très mauvais local et les réparations très coûteuses qu'on y a faites, en le rendant plus vaste, ne l'ont pas rendu plus salubre. On n'y a pas guéri un seul grand blessé, pas un amputé; les blessés y vivent dix ou douze jours; ils ont ensuite la fièvre d'hôpital et ils succombent. Les salles ne sont la plupart percées que d'un côté; les latrines les infectent plus ou moins; la cour est un cloaque

empesté. Chaque jour, on y perdait, lors de mon arrivée, six et même dix hommes.

Après l'attaque de Feldkirch, où l'armée helvétique avait eu deux mille blessés, qui furent tous évacués sur Zurich, il n'y eut pendant vingt jours que cinq chirurgiens à l'hôpital de cette ville pour quatre cents blessés à panser et opérer chaque. Moreau, de première classe, n'ayant que vingt-deux ans, s'y est distingué, ainsi que Robert, son second, par un zèle extraordinaire. Dans le même temps il n'y avait qu'un même nombre de chirurgiens à Kœnigsfelden pour une plus grande quantité encore de blessés. Partout on en manquait alors, excepté à l'armée du Danube où j'avais eu la facilité et la précaution de m'en pourvoir.

La plupart des amputés de la cuisse sont morts le douzième jour, après s'être longtemps plaint d'une douleur aiguë à la région hypocondriaque et dans l'articulation de la cuisse avec les os des hanches; celle-ci, à l'ouverture du cadavre, s'est presque toujours trouvée infiltrée et même pleine de pus. Défiez-vous d'un blessé qui a les dents d'un blanc mat et sèches, surtout si l'hôpital est insalubre : il périt presque toujours de la fièvre d'hôpital. Langue noire, bords ardents, yeux humides et chassieux, mains sèches, rudes : mauvais symptômes.

Le citoyen Willaume ayant succédé à Moreau et ayant fait la visite de l'hôpital souvent avec lui, nous avions pris le parti de faire descendre chaque jour les blessés les plus graves sur un brancard dans le jardin, dans les corridors, à l'air, à la lumière : ils se sont presque tous tirés d'affaire. Air et lumière ! aliments, antidotes essentiels.

De Zurich on évacue par bateaux sur la Limmat : il ne faut que quatre heures pour arriver à Kœnigsfelden, tant cette rivière est rapide ; on embarque les malades à une portée de pistolet derrière l'hôpital, ce qui est très commode. On eût bien désiré avoir un meilleur local pour un

hôpital, mais il a été impossible d'en trouver. Un seul convenait : c'était la superbe maison des orphelins, mais on n'a pas cru devoir demander cet asile des malheureux enfants que la pitié généreuse des habitants et de quelques fondateurs a recueillis et entretient décemment ; l'administration de cette maison est un modèle de bonne économie et de fidélité.

Le 16, il arriva des blessés venant de l'Engadine. Ils avaient fait près de cinquante lieues par un froid excessif, par la pluie, et n'ayant rencontré que deux seuls gîtes, encore très mal approvisionnés; on les avait amenés par terre jusqu'au lac de Wallenstadt : ils avaient été embarqués sur ce lac; puis avaient fait le trajet de terre qu'il faut parcourir pour gagner le lac de Zurich, sur lequel on les avait rembarqués.

Ceux qui n'étaient que légèrement blessés s'en tireront; les autres sont déjà clairsemés Il est vrai qu'ayant été blessés dans un état de misère, après avoir jeûné ou n'avoir vécu que du plus détestable pain; après avoir été en proie à l'intempérie des saisons pendant huit ou neuf jours d'évacuation, sans que les pansements eussent été renouvelés plus d'une fois; après avoir pu se livrer à toutes sortes d'excès ou d'imprudences pendant le voyage, après tant de contre-temps fâcheux, il était bien difficile qu'on les sauvât.

Le 14, un bataillon de la 76e demi-brigade fut surpris par les montagnards révoltés dans la ville de Schwitz, lesquels massacrèrent cent volontaires ou officiers, entre autres le chef et deux capitaines; un grand nombre fut blessé dans la défense qui eut lieu lorsqu'on eut pu courir aux armes. Les paysans de ce canton étaient tous armés, les uns de bons fusils, les autres de mauvais; ceux-ci de cassetêtes, etc. Cette arme leur est familière et elle est terrible; ceux qui en sont frappés périssent tous par la multiplicité des trous faits au crâne par les pointes dont cet instrument

meurtrier est hérissé; ils l'appellent *peigne à retaper les Français*. Tous les blessés furent évacués par les lacs et arrivèrent le 17.

Les révoltés ayant fait mourir dans d'affreux tourments plus de cent de nos gens faits prisonniers à Dissentis, à six lieues de Coire, on fit marcher contre eux un détachement tiré de la division du général Ménard; le jeune Burcke, aide de camp du général Masséna, fut invité à diriger cette force, qui devait punir les coupables et venger la mort de nos malheureux compagnons. Les rebelles, pour faire périr leurs victimes, avaient inventé les tortures les plus inouïes.

Chaque commune révoltée venait réclamer un nombre de prisonniers proportionné à sa force ; on se les disputait et c'était à qui ferait souffrir le plus les siens. Ils avaient pris deux pièces de canon et ils étaient armés des fusils qu'ils avaient enlevés à nos gens. On les poursuivit vivement ; un pont qu'ils gardaient fut enlevé avec les deux pièces de canon ; quinze cents périrent, les armes à la main ; on réduisit en cendres le village de Dissentis et l'abbaye, d'où les moines, meneurs et excitateurs de ces révoltés, s'étaient enfuis, hors deux qui furent fusillés en voulant se dérober aux flammes, et pendant l'incendie on tua encore trois cents individus qui s'étaient cachés dans les maisons, ou que l'espoir du pardon amenait aux pieds des vengeurs. Nous eûmes cent quinze blessés. Cette expédition eut lieu le 18.

Le général Soult, d'un autre côté, fut envoyé le 13 contre les révoltés des environs du lac de Lucerne; il reçut de leur part plusieurs décharges vigoureuses, au moment où il allait débarquer, et il eut cent dix blessés, qui furent évacués sur Lucerne ; à la suite de son corps de troupes marchait l'ambulance de l'avant-garde ayant pour chefs les citoyens Chapotin et Frillot.

Le 25, l'ennemi entoura le fameux fort de Luziensteig,

la clef de l'Italie, et le prit avec la 14e demi-brigade tout entière et toute l'artillerie; il y eut peu de blessés. Le général Lecourbe se trouva dès lors coupé et forcé de se jeter sur Bellinzona.

Le 19, le général Soult, à la tête d'un corps de troupes composant auparavant l'avant-garde, marcha contre les révoltés de Schwitz, qui avaient brûlé Altorf et qui infestaient les environs du lac de Lucerne. Ces gens avaient pour chef un nommé Schmidt, ancien officier suisse au service de France; ils avaient fait construire des canons de bois longs de douze pieds, ayant quatre pouces de diamètre, et pouvant tirer cinq ou six coups chacun, bien cerclés en fer et montés sur des affûts faits à la hâte; ils en avaient vingt-cinq, ce qui devait tirer cent et quelques coups.

Le premier éclata au premier coup; les autres tirèrent, mais mal. Ils avaient aussi des retranchements composés de balles de coton, de mousseline, de toile, de soieries, et c'était derrière qu'ils se battaient. Leur chef ayant été tué à la première décharge des Français, ils prirent la fuite et on leur tua deux cents hommes; on ne fit pas un seul prisonnier; le soldat fit un énorme butin. Telle était l'ignorance de ces révoltés qu'au lieu de faire feu sur les Français avant leur débarquement et lorsqu'ils étaient encore sur les bateaux, ils avaient attendu qu'ils fussent à terre.

Pour descendre, il n'y avait qu'un endroit resserré, où un seul bateau pouvait aborder; encore le terrain y était-il limoneux; avec de l'expérience, ils eussent mitraillé tout le corps de Soult.

Le 26, l'ennemi s'est emparé de Coire, de Mels, Sargans et Wallenstadt. Nous avons eu des blessés, entre autres un officier, à qui un coup de pointe de sabre a piqué l'artère crurale (à ce qu'on a cru d'abord, mais l'événement a prouvé le contraire) : nul accident.

C'était contre les révoltés de Schwitz que marchait le général Soult, dont les troupes débarquèrent le 19, à la hauteur de Seedorf et se portèrent sur Attinghausen en suivant les deux rives de la Reuss. Les autres débarquèrent à la gauche de Fluelen et se portèrent en avant de Bürglen pour couvrir la vallée de Schachenthal.

Le 1er prairial, l'ennemi s'est emparé de Saint-Gall, où il est entré à quatre heures du soir sans coup férir. On y a laissé les magasins et effets. Les malades ont été sauvés. Un chariot qui portait six de ceux-ci, dont deux officiers, ayant versé, l'un de ces officiers, qui à peine était remis d'une fracture du bras, s'en est fait une autre au même bras; l'autre s'est pareillement cassé ce membre.

Le 2, l'ennemi s'est avancé sur Winterthur. Le 3, cinquante hussards ont été sabrés dans un petit bois près cette ville par d'autres hussards ennemis en embuscade.

Le 4, le quartier général est parti pour Aarau.

Le 5, le général Masséna s'est rendu à trois heures du matin en avant de Winterthur, a parcouru la ligne occupée par la division du général Ney et a livré bataille. L'ennemi a résisté jusqu'à cinq heures du soir sans perdre un pouce de terrain et à cette heure il a commencé à se retirer; mais c'était pour prendre en arrière de meilleures positions. Nous avons eu sept cents blessés et plus de deux cents morts. Le 6, on a recommencé et, à onze heures du matin, il s'est livré un combat qui a duré jusqu'à la nuit; le général Masséna avait formé un corps de grenadiers, croyant qu'avec ces braves il repousserait l'ennemi; ils ont été taillés en pièces et fusillés. Ce jour il y a eu mille blessés, presque tous grenadiers, chasseurs et carabiniers.

Le 7 et le 8, on s'est encore battu. Hier 8, il a fallu abandonner Winterthur et se retirer sur Zurich; il y a eu encore beaucoup de blessés; nous avons fait quinze

cents prisonniers. L'hôpital de Kœnigsfelden, où j'étais, a reçu en quatre jours trois mille blessés, qui ont été dirigés sur Bâle par Aarau, où il y a un petit hôpital, et par Hornhausen (mauvais gîte) et Rheinfelden, où il y a un hospice d'évacuation.

1800

ARMÉE DU RHIN, CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

Premiers combats. — Inviolabilité des hôpitaux — Conduite d'un commissaire des guerres. — Le prince de Lichtenstein. — Le général Montroux. — Passage du Danube. — Wadeleux.

Ce jour, l'aile gauche aux ordres du général Sainte-Suzanne s'est trouvée en avant de Kehl à cinq heures du matin. L'attaque a été générale et simultanée; l'ennemi a tenu assez de temps, a perdu trois cents hommes des milices de la Souabe et une centaine de prisonniers des siens; le chef de brigade du 1er de chasseurs à cheval, le jeune Dubois de Crancé, a été tué.

Le même jour, le centre, aux ordres du lieutenant général Saint-Cyr, a passé par le Vieux-Brisach, n'a presque point trouvé de résistance et s'est porté ensuite sur Fribourg.

La réserve et l'aile droite ont marché en même temps.

Aujourd'hui 10, le quartier est à Säckingen; Moreau (1), qui a couché dans cette ville, en part pour Waldshut où est la division du général Delmas. Saint-Cyr est près Saint-Blaise. Lecourbe a fait de grands progrès sur sa gauche.

Hier, j'ai vu passer deux cents prisonniers de guerre et

(1) Le général Moreau, nommé commandant en chef de l'armée du Rhin, commençait le 5 floréal an VIII (25 avril 1800) la brillante campagne d'Allemagne qui se terminait par la victoire de Hohenlinden et obligeait les Autrichiens à conclure la paix avec la France (1801).

rencontré à Rheinfelden soixante-quinze blessés, dont une seule fracture de la jambe.

Il sera établi à Säckingen une ambulance à l'ancien local dit la caserne. Cette ville offre peu de ressources. Un chapitre noble, dont les dames sont très bien élevées, galantes, parlant librement de leur amant, donnant assez bien à manger.

Ici, je communiquai aux généraux Dessolle et Moreau l'inviolabilité des hôpitaux et leur donnai l'article que j'avais traduit de la gazette allemande *Allgemeine Zeitung*. Ils furent frappés de la lecture de cet écrit et n'hésitèrent point à en adopter les principes, se promettant bien de prendre l'initiative dans une cause aussi honorable. Je fis sentir au général Moreau combien il était digne de lui et de la nation française de proposer au général de Kray une convention si touchante, si propre à fixer les regards de la philosophie et à prouver les principes philanthropiques professés maintenant par les Français. Je n'oubliai pas de lui parler de sa propre gloire, à laquelle ce beau trait ajouterait un nouvel éclat; j'allai jusqu'à lui dire que le gain d'une bataille lui ferait peut-être moins d'honneur et lui citai Stair et Noailles, qui s'étaient immortalisés par cette convention dans la campagne de 1743. Le général Dessolle saisit avec empressement cette occasion et le général Moreau l'invita à faire une lettre à M. de Kray. Elle était conçue en ces mots :

« Il est temps, Monsieur le général, de diminuer autant qu'il est en notre pouvoir les horreurs et calamités de la guerre, et les blessés, ces honorables victimes de la guerre, méritent surtout tout notre intérêt, toute notre sollicitude. J'ai donc l'honneur de vous proposer de regarder comme inviolables les hôpitaux et de ne retenir jamais prisonniers de guerre les blessés qui y seront trouvés. »

La lettre fut signée et il fut arrêté qu'au premier jour on l'enverrait à M. de Kray.

Je partis de Säckingen avec Simonet, agent en chef des hôpitaux. La colonne s'acheminait sur Laufenbourg. Le chemin est très mauvais; nous rencontrâmes deux cents prisonniers et cinquante blessés accompagnés d'un chirurgien; le pont de Laufenbourg était rompu, sans quoi nous eussions suivi la rive gauche du Rhin, où la route est superbe. Tout près de cette ville est une descente rapide; chacun enrayait; notre cocher ne voulut point prendre cette précaution. Le carrosse avait une limonière trop courte; le cheval ne retenant qu'avec peine et sentant la limonière sur ses jarrets, se mit à ruer, fit sauter la courroie ou servante qui lie l'avant-train au train de derrière; la cheville ouvrière sauta à son tour; les chevaux épouvantés allaient nous jeter dans le Rhin sans un petit mur qui les arrêta. Pendant qu'on raccommodait le carrosse, nous marchâmes vers Waldshut; il y a trois lieues; on me prêta un cheval; nous fîmes ce trajet en nous promenant. C'était le 11.

Il fut formé dans le jour un hôpital dans le beau local du bailliage. Cette maison peut contenir cent soixante ou deux cents malades : belles croisées, belles chambres, belle cuisine; une cour fermant bien, ayant de l'eau. Vue délicieuse : on découvre Brugg, et on ne compte que quatre lieues pour évacuer sur le grand hôpital de Kœnigsfelden.

On avait établi un pont de bateaux à un quart de lieue. Le même jour je partis dans la voiture du général Dessolle; elle allait à Neubourg, à quelques lieues de là. Nous trouvâmes une colonne considérable de nos troupes et toute la réserve de cavalerie, ce qui nous obligea à mettre pied à terre et à marcher pendant une heure jusqu'à la ville. A droite en entrant, sur la hauteur, est un beau château rarement habité et offrant les plus grandes ressources pour un hôpital; on peut y loger quatre cents malades; les caves sont superbes; on en avait tiré du vin pour abreuver plus de quinze mille hommes et les greniers avaient fourni du grain dans la même proportion. Il fut commandé

un souper pour vingt maîtres. Les deux fils de M. le bailli parlent français : quand ils apprirent que le général Dessolle devait se rendre le soir même au château, y souper et coucher, ils firent tout leur possible pour les apprêts, et à huit heures le souper fut disposé; mais on reçut une ordonnance qui annonça que le général ne viendrait pas et qu'il fallait aller le joindre. Le souper n'en fut pas moins mangé et nous y invitâmes les premiers militaires affamés que nous rencontrâmes.

Depuis les deux heures jusqu'à sept heures du soir, la canonnade la plus vive se fit entendre par delà les montagnes, à gauche de la ville.

Hors de la ville, je trouvai une ambulance bivouaquée sous des tilleuls : je la fis partir, étant à plus de cinq lieues de la division du général Leclerc, à laquelle elle appartenait. Je fus bien plus surpris encore de trouver un peu plus loin les chirurgiens de cette division, ayant à leur tête le citoyen Duplessy : ils s'excusèrent sur la mauvaise volonté du commissaire des guerres, qui leur avait refusé tous moyens de voyager, et, ce commissaire étant venu à passer, je lui reprochai avec force une conduite qui tendait à compromettre le service. Tout marcha à la fois. Heureusement que cette division n'avait encore eu que de faibles affaires.

J'ai proposé ce matin au général Moreau de former avec le général en chef de l'armée autrichienne la même convention qui eut lieu pendant la campagne de 1743 entre le général Stair, Anglais, et Maurice de Noailles, Français, pour que les hôpitaux fussent inviolables, ainsi que les blessés, malades et hospitaliers.

Il m'a promis de s'ocuper sans délai de cet important objet, si propre à ajouter à sa réputation de grand général celle d'un héros humain et philanthrope. J'attends avec impatience le résultat de cette démarche.

22 *prairial* (1). — Ce jour furent remis au commissaire général : 1° l'état des chirurgiens conservés malgré leur licenciement; 2° celui des chirurgiens non mentionnés sur les états du ministre du 22 ventôse; et 3° celui des chirurgiens auxiliaires tirés des bataillons et corps d'armée par ordre du général en chef en date du 17 floréal publié à l'ordre de l'armée. J'y avais joint une lettre assez longue qui a dû être textuellement envoyée au ministre.

23. — Parmi les blessés au nombre de deux cent cinquante que je visitai à l'hôpital du Saint-Esprit à Memmingen, je remarquai plusieurs amputés de la jambe qui allaient bien; un canonnier à cheval seulement avait des éblouissements et beaucoup de faiblesse, suite du sang qu'il avait perdu; sa femme, heureusement pour lui, l'avait suivi à l'armée; elle le soigne avec beaucoup d'affection; je le fis vomir légèrement: il s'en trouva bien. Deux amputés du bras (de cinq jours) se promenaient dans la cour. Un sergent avait eu deux orteils emportés par un boulet ou un biscaïen et les os du métatarse écartés et fort maltraités : on allait désarticuler ce pied; je m'y opposai; je suis sûr qu'il guérira; je fis retrancher les lambeaux pendants, enlever les esquilles et couvrir le pied de cataplasmes. On me montra un homme dont toute la jambe était sphacelée, froide et dure comme le marbre : il avait encore l'œil bon et des forces, était d'un caractère tranquille, apathique; il sentait le besoin de l'amputation. J'envoyai chercher un rétracteur pour opérer moi-même en présence de quatre chirurgiens venant du Val-de-Grâce, un de 1re et les autres de 2e classe. Le blessé placé sur une chaise, j'avertis de faire la compression, rangeai près de moi les instruments et incisai. L'artère donnait; je fis comprimer; elle donna encore; je plaçai le rétracteur, qu'on

(1) 11 juin 1800.

tint mal; la section de l'os fut difficile; toujours beaucoup de sang. Enfin la ligature fut faite; le blessé tomba en syncope; je le crus mort, car il avait perdu trois livres de sang artériel; je le fis emporter comme un cadavre, mais le lendemain il était bien. J'ai peu vu d'amputés de la cuisse aussi bien que l'était celui-là le lendemain de son opération : le croyant mort, je le pansai fort à la hâte et dis au pharmacien, dans le cas où il serait encore en vie dans un quart d'heure, de lui faire prendre vingt-quatre gouttes de laudanum; il le fit. Il guérira et il aura un beau moignon.

Cet hôpital contient, tant dans une assez belle salle au rez-de-chaussée que dans de bonnes remises et granges, trois cent cinquante malades. Nous en avons fait préparer un autre dans une maison de receveur non habitée dont on avait fait une caserne : le local est superbe; on y place trois cents blessés très bien; il y a une fontaine dans la cour.

Ce jour, ordre au citoyen Réveilhas, mon adjoint, de se rendre au corps du Bas-Rhin aux ordres du général Sainte-Suzanne; j'y avais déjà dirigé les citoyens Cols, Dumoustier, Danvers, de 1re classe; Magnin et Vinay, de 2e, avec dix chirurgiens de 3e classe.

Le prince de Lichtenstein ayant eu la cuisse fracturée à son tiers supérieur lors du passage de..., le citoyen Lucas, chirurgien-major du 11e dragons, lui appliqua le premier appareil et le citoyen Henry, du corps mobile n° 3, resta près de lui; il préféra des chirurgiens français; le général en chef lui proposa d'en faire venir de l'armée impériale.

24. — Parti de Memmingen avec les citoyens Simonet et Malapert, chargés par le général en chef de terminer l'objet de leur précédente mission, la levée de deux mille couvertes de laine, de quatre mille aunes de linge à pansement, etc. On ne voulait pas nous laisser partir, croyant la route peu sûre. Arrivés à Mindesheim, le commandant nous offrit une escorte de quatre cuirassiers jusqu'au delà

du bois qui est en sortant de cette ville et qui a plus d'une lieue de longueur : nous le remerciâmes et ne rencontrâmes rien en route, quoique l'avant-veille des partisans eussent arrêté et pris un caisson d'artillerie; on prétend que c'étaient deux escadrons du régiment de Latour qui, s'étant trouvés entre deux de nos divisions, cherchaient à s'évader et pillaient en chemin.

25. — Hier, je suis allé à l'hôpital; j'y ai trouvé les mêmes chirurgiens que j'y avais laissés, il y a dix jours; ils avaient perdu douze de leurs blessés. Un Valaque avait le bras gauche mortifié et couvert de phlyctènes à la suite d'une plaie du poignet ; on eût dû l'amputer; il en serait revenu; le chirurgien s'excusa sur ce que les Autrichiens ne lui avaient point laissé de caisse. J'ai trouvé vingt-deux Français, dont douze blessés : un coup de sabre ouvrant l'articulation du bras avec l'épaule, un coup de feu dans le bas-ventre, un mollet emporté par le boulet.

26. — Le 27, le général Lecourbe est parti avec ses aides de camp Gauthier et Wadeleux pour Burgau. Le général Gudin a ordre de s'emparer du pont de Donauwerth. Presque toute l'aile droite est de ce côté. On dit que le général de Kray fait filer des troupes sur ce point et qu'il descend lui-même le Danube, dont tous les ponts sont coupés.

La nouvelle vraie ou fausse de la reddition de Gênes prend faveur à Augsbourg. Ce matin, des prêtres émigrés publiaient que nous avions été battus à la gauche.

Ce matin, le général Lecourbe a expédié au ministre l'état des services de Wadeleux certifié conforme aux pièces, avec une lettre dans laquelle il fait de ce jeune guerrier l'éloge le plus honorable; il demande pour lui le brevet de capitaine.

Il fait très froid : le thermomètre était à zéro ce matin à quatre heures; il a neigé à sept, plu une partie de la

journée, et il a fallu recourir au gilet. Les fiévreux, les rhumatisants, les maux de gorge se multiplient.

A l'attaque de la tête de pont de Donauwerth, le capitaine Cuenot s'est jeté à la nage, son sabre entre les dents, est allé détacher une barque et l'a ramenée sous le feu de l'ennemi. Le chef de bataillon d'artillerie Saint-Michel a été gravement blessé à la main, qu'un biscaïen lui a percée dans son plus grand diamètre. Un boulet tombé entre Wadeleux et le général les a éclaboussés.

28. — Je pars pour voir le général Montroux blessé gravement d'un coup de feu au genou. Le général m'emmène à Burgau, d'où je me rendrai à Waldstetten, où est le blessé.

On publie la nouvelle de la reddition de Gênes.

A mon passage à Burgau, j'ai trouvé le général en chef avec les généraux Dessolle, Decaen, Lahorie, Debilly, rassemblés pour conférer sur le plan d'attaque que leur a présenté le général Lecourbe.

Le général Montroux est un jeune homme d'une belle figure, fort bien élevé. Le 26, il a eu son cheval tué sous lui, et le même boulet, après avoir traversé le ventre de l'animal, a rencontré le genou droit du général, a chassé de côté la rotule en la déplaçant sensiblement, l'a écornée à son bord interne et dilacéré les capsules, téguments, etc. Déjà il y avait un gonflement considérable à la cuisse et au genou blessé; le général souffrait beaucoup; à peine était-il rétabli d'un coup de fusil reçu à Engen, un mois auparavant, et dont la balle avait coulé le long d'une côte. La plaie du genou présentait un aspect peu rassurant; elle avait l'étendue de la paume de la main, et il semblait, on avait même cru que la rotule avait été emportée; le gonflement excessif du genou favorisait cette erreur, que je ne pus partager, ayant reconnu la présence de cet os déjeté et luxé.

Un tel cas est un des plus embarrassants de la chirurgie et il faut avoir acquis une grande expérience pour maîtriser la perplexité où il jette. Faut-il amputer? Peut-on conserver le membre? On ne peut se résoudre, on peut encore moins déterminer un blessé à l'amputation d'une jambe saine et bien vivante, et, d'un autre côté, en tentant de la conserver, on risque de voir périr le blessé. Quel parti prendre? Il arrive que l'engorgement de la cuisse ne laisse bientôt plus que la cruelle ressource de l'amputation et, si on ose y recourir, on est accusé de l'avoir fait trop tard. Si la rotule est brisée, il faut en emporter tous les fragments et ne pas ménager les parties tendineuses, aponévrotiques, surtout recourir de bonne heure aux bandages adductifs pour empêcher la rétraction des muscles, d'où naît souvent le tétanos.

Dans le cas du général, j'ai cru devoir prononcer l'inutilité de l'amputation et la possibilité d'une guérison en conservant le membre. Ayant porté le doigt dans la plaie, je l'ai trouvée caverneuse, sans brides ni bandes tendues; je les aurais détruites; les téguments de la face interne du genou étaient décollés, et j'annonçai que là se formerait un dépôt qu'il faudrait ouvrir de bonne heure. Je conseillai l'huile tiède, beaucoup de fomentations, de cataplasmes, etc. Le 29, le bulletin fut bon; le 30, le 2 du mois suivant, bonnes nouvelles. J'allai à Dillingen le 1er messidor communiquer aux généraux Moreau et Dessolle cette bonne nouvelle. Le citoyen Renauldin, de 2e classe, est chargé de suivre le blessé, qu'on évacuera à bras, sur un grand brancard, dans quelques jours à Memmingen.

Après avoir vu le général, je repassai à l'abbaye de Wettenhausen, où je trouvai le général en chef et le général Dessolle, qui ne purent entendre sans attendrissement le rapport que je leur fis sur l'état douteux, périlleux d'un jeune brave qu'ils aiment beaucoup.

29 *prairial.* — Je revins à Burgau, où le citoyen Desbureaux, chef d'un wurst, me donna à coucher. J'en partis à cinq heures du matin sans escorte pour Zusmarshausen et j'eus lieu de m'en repentir, car, au milieu d'un bois de trois lieues d'étendue que j'eus à traverser, je trouvai les corps de deux de nos gens encore chauds et un cheval de carabiniers également tué par les brigands armés qui infestent nos derrières. A Zusmarshausen je pris quatre dragons jusqu'à Augsbourg, d'où je m'acheminai pour Wertingen, où le général Lecourbe s'était rendu : il faisait si froid qu'en voiture à peine on pouvait y résister ; la route est superbe.

Je logeai au château qui appartient à l'électeur. Le général était sur les bords du Danube, canonnant Hochstett et essayant de passer, ce qui fut impossible, l'ennemi ayant coupé les ponts, enlevé les poutrelles, les madriers, et coupé jusqu'aux têtes des pilotis. On se canonna de part et d'autre plus de huit heures sans succès; il plut à verse vers les six heures et à neuf heures le général était de retour au château avec ses aides de camp bien mouillés. A onze heures, on amena deux de nos canonniers qui en écouvillonnant, la lumière étant mal bouchée, avaient perdu, l'un l'avant-bras gauche et l'autre le droit; la main était restée sur le terrain avec une partie du cubitus et tout le radius ; les plaies étaient sèches et ne répandaient pas une goutte de sang; c'est ce qui arrive dans les arrachements. Je leur amputai à tous deux le bras à la lueur d'une lampe, sans charpie ni linge, n'ayant que des étoupes; l'un d'eux avait la face brûlée. J'ai appris depuis qu'ils allaient très bien.

30. — Le lendemain 30, à cinq heures, nous partîmes tous pour les bords du Danube, que le général craignait encore de ne pouvoir passer; chemin faisant, nous vîmes toute l'armée en mouvement; nous tombâmes dans un

marais, où nous faillîmes perdre les quatre chevaux de la voiture. Là, le capitaine Cuenot apprit au général qu'à quatre heures l'infanterie avait passé vis-à-vis Blindheim. Nous nous y rendîmes à cheval. A trois heures du matin, quatre-vingt-dix nageurs organisés pour ces expéditions avaient traversé nus le fleuve, ayant à côté d'eux une petite nacelle portant leurs habits et armes. Arrivés sur l'autre rive, ils avaient endossé la giberne, pris le fusil, et avaient mis en fuite le poste qui gardait la tête du pont. Pendant qu'ils contenaient l'ennemi, les sapeurs raccommodaient à la hâte le pont avec des arbres et des fascines, si bien que nos volontaires purent en une demi-heure passer, non sans quelques risques; on prit trois pièces de canon, avec lesquelles on arrêta pendant plus d'une heure une colonne assez considérable; le pont se rétablit, de manière à pouvoir y passer, tenant le cheval par la bride; ainsi défilèrent les hussards, cavaliers du 6e et un régiment de carabiniers.

Cependant on travaillait à force au pont placé un quart de lieue plus haut et sur lequel on put au bout de deux heures passer l'artillerie. Il était temps : nos gens avaient épuisé les munitions des trois pièces prises à l'ennemi, qui avec huit nous abîmait. Le général Lecourbe, que je ne quittai pas un moment, fit des efforts incroyables pour tenir et donner le temps aux pontonniers de terminer le grand pont, car l'autre était trop tremblant, trop faible pour porter la plus légère voiture. L'ennemi nous serrait; les cavaliers du 6e avaient été maltraités; l'infanterie mitraillée sans cesse se décourageait. Le général, voyant avancer une colonne d'infanterie soutenue par une cavalerie assez nombreuse, fit charger les carabiniers, qui arrêtèrent cette troupe et firent beaucoup de prisonniers.

J'avais trouvé devant le pont les wurst de Gouvion et de Multon tout disposés à passer, mais ne le pouvant jusqu'au rétablissement de ce pont. Je pris le citoyen Gouvion (il

était sept heures du matin) avec trois chirurgiens pour passer sur l'autre pont, qui tremblait à faire frémir. Heureusement que j'eus cette bonne idée, car les blessés arrivèrent à force au village de..., que les paysans avaient abandonné. Seize cavaliers du 6e vinrent avec de terribles coups de sabre. Un maréchal des logis chef du 8e de hussards fut amputé de la cuisse. Plusieurs volontaires avaient les jambes fracturées. Tous furent pansés, rafraîchis avec de la bonne bière trouvée chez l'habitant et chargés de suite sur des voitures qui passèrent le Danube à onze heures pour se rendre à Wertingen, où j'avais laissé cinq chirurgiens. Ce fut vers cette heure que Wadeleux, l'aide de camp de Lecourbe, à la tête de quelques carabiniers, chargea sur tout un bataillon ennemi, désarma le commandant et fit mettre bas les armes. L'artillerie fut prise, quatre drapeaux et des prisonniers amenés au nombre de plus de deux mille. Le peu d'ennemis qui échappèrent se retira à Donauwerth. Ceci se passait entre cette ville et Hochstett.

Le général m'emmena à la gauche, où l'ennemi avait aussi perdu beaucoup de terrain. Nous passâmes à côté de Dillingen, que l'ennemi nous disputa longtemps; nous traversâmes Lawingen, par où il avait fait sa retraite avec précipitation et, arrivés dans la vaste plaine, nous le vîmes rallié et présentant une cavalerie imposante. On lui avait fait quatorze cent soixante-dix prisonniers et il ne s'agissait plus que de battre sa cavalerie. Klinglin était parti avec douze cents chevaux des environs d'Ulm. On se tirailla longtemps ; à quatre heures, l'ennemi n'avait plus une pièce de canon en avant et tout semblait présager qu'il ne songeait plus qu'à se retirer ; mais, à six heures, il manœuvra habilement avec sa cavalerie. Il présenta la charge. Les généraux de notre cavalerie hésitèrent; Lecourbe parla haut ; on se chargea avec une égale ardeur de part et d'autre ; on se mêla, on se rallia, et chacun reprit son terrain; nos

gens allaient succomber sans le 9e de cavalerie qui vint les soutenir. Quels cris! Quel tumulte! Je voulais voir de très près cette glorieuse et savante boucherie. Vingt-quatre carabiniers furent très maltraités. On ramena des prisonniers et des chevaux.

L'ennemi, sur les huit heures, fit venir du canon. Cependant nos gens tenaient ferme. Etant partis pour Hochstett, nous rencontrâmes près Dillingen le général Moreau et toute sa suite : il nous fit retourner, nous ayant annoncé qu'il amenait du renfort en cavalerie et qu'il fallait faire une seconde charge pour écraser la cavalerie ennemie. On se rendit au galop sur le terrain, à une grande demi-lieue en avant de Lawingen. L'ennemi faisait feu de toutes parts : quand il vit le groupe doré au milieu duquel je me trouvais, il tira à force dessus et un boulet de 13, en ricochant, renversa le panache de Lecourbe; ils tombaient près de nous et, à force de représenter qu'il y avait de la témérité à rester ainsi groupés, on se sépara. La cavalerie arriva; notre infanterie revint; le wurst, qui était déjà au repos à Lawingen, revint aussi. On marche, on vole; l'ennemi nous attend; mais, au premier choc, il précipite sa fuite et le champ de bataille est à nous à dix heures du soir. Nous entrâmes alors à Gundelfingen. Nous n'eûmes pas un seul blessé.

1er *messidor.* — Le 1er messidor sera remarquable par la prise d'un convoi de cent cinquante voitures et de plus de cinq cents chevaux; c'est le 6e de chasseurs qui a fait cette belle capture; plus de quinze cents sacs d'avoine, etc.

On est entré ce matin à six heures à Donauwerth, où l'on a trouvé de grands magasins de blé.

1805

CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

Départ pour l'armée. — Hôpital de Stuttgard. — Donauwerth et Augsbourg. — Elchingen et Gunzbourg. — Capitulation d'Ulm.

Parti de Boulogne le 14 fructidor; embarras sur les routes; point de chevaux aux postes, Sa Majesté ayant tout employé.

Arrivé le 19 à Paris; couru à ma campagne; trouvé mon épouse malade; elle a fait une fièvre adynamique, qui a duré vingt jours.

Parti de Paris, ou plutôt du hameau (1), le 5. Arrivé le 8 à Strasbourg; acheté chevaux, bagages; parti pour Rastadt le 9. Le 10, à Pforzheim; le 11, à Stuttgard; le 12, séjour. L'Empereur et le quartier général à Louisbourg.

Cent malades misérablement couchés et traités à Stuttgard. Écrit une lettre pressante à M. l'intendant général pour faire établir deux grands hôpitaux pour quinze cents ou deux mille malades, l'un à la Solitude, à une lieue de la ville, et l'autre à la caserne des troupes du pays partant pour l'armée.

Arrivé à Schorndorf, ville entourée de fossés et d'un mur, à l'abri d'un coup de main; grand hôtel de ville propre à placer deux cents malades; église superbe pour cinq cents. Nous avons couché chez un notaire très ivrogne.

Appelé Chédieu à Stuttgard comme chef. Parti le 13 pour Gmünd, à dix grandes lieues de Stuttgard. Logé à

(1) De Bordeaux, près Lagny.

5

Stuttgard chez M. Stockmeyer, secrétaire d'État, maison des États, brave homme.

Logé à Gmünd, n° 142, près la porte d'Aalen, chez un boulanger très prévenant. On remarque en cette ville des maisons peintes à fresque assez élégamment : celle d'un apothicaire sur la place représente Moïse, des soldats, des femmes de joie; inscription : *Domus utilis et necessaria*. Le Calvar-Berg est la plus belle montagne, déshonorée par la caricature sacrée la plus dégoûtante : des stations où Jésus, de grandeur d'homme, est fouetté, traîné par des bourreaux de la figure la plus extravagante. Vieille église très ancienne, puisqu'elle présente en dehors une tombe d'évêque ou de chanoine de l'an 1050.

Arrivé à Aalen, à huit heures du matin, cinq lieues de Gmünd : pauvre endroit, sans ressource. Parti pour Nordlingen, à huit lieues. Trois routes y conduisent. La meilleure est celle de Merckheim; il y aura une ligne d'évacuation par ce chemin allant à Spire. Nordlingen, célèbre par deux batailles, est une ancienne ville toute ouverte et de peu d'importance; sa plaine est superbe. Logé chez M. l'assesseur Valtz près l'église.

Couché la nuit du 15 au 16 à Marck-Zöbingen, grand, immense village.

Arrivé le 16 à Donauwerth, à dix heures du soir; quatorze mille hommes dans cette ville; obligé de coucher sur la paille avec soixante gendarmes d'élite. Temps détestable. Arrangé un hôpital à la caserne des invalides de Bavière, beau local pour deux cent cinquante malades; réquisition de tout; j'y ai mis Lejan, chirurgien-major, et quatre chirurgiens sous-aides. Sa Majesté a ordonné qu'on fît des hôpitaux à Donauwerth pour quatre mille malades, ce qui est impossible.

Logé le 17 au Cokhaus chez des moines régularisés. L'Empereur parti à midi, à cheval, en simple redingote grise. Trois mille prisonniers placés dans l'église de l'ab-

baye les uns sur les autres, gelés de froid. Deux cents blessés attendus. Pas de caisse à amputation à la division d'avant-garde, Bancel et le docteur Roussel ayant écrit une lettre touchante.

Sa Majesté a été à Wertingen, où l'on a pris les trois mille Autrichiens.

Écrit de Donauwerth à M. Dubos pour faire marcher les chirurgiens et le ballot d'instruments. Envoyé en évacuation à Nordlingen MM. Benac et Deveyrines, du 103e, avec ordre d'y rester et de retenir quelques chirurgiens passants.

Parti le 19, à sept heures du matin, pour Augsbourg, distant de Donauwerth de huit lieues. Temps affreux, pluie, neige, froid, boue à ne pas s'en tirer. J'étais avec le colonel du 1er dragons, le parent de Sa Majesté, lequel a été blessé de plusieurs coups de sabre à la tête, l'un abattant un lambeau considérable à l'occiput ; j'ai voyagé dans la voiture du ministre de la guerre, dont il est le premier aide de camp.

25 *fructidor*. — Arrivés hier soir de Pfaffenhofen, où le général Andréossy nous avait placés. Cette fausse position nous a empêchés pendant deux jours d'être utiles. Nous y avons laissé une section d'ambulance pour la rappeler bientôt.

Hier, un pont sur le Danube s'écroula et ensevelit sous les eaux deux femmes d'officiers passant sur une charrette, les équipages du général Bailly, plusieurs autres voitures et environ quarante personnes. Cet événement coupa la communication entre nous et l'armée active et retarda les opérations. Les conditions de l'Empereur n'ayant pas convenu à M. Mack, enfermé à Ulm, il faudra se battre aujourd'hui et gagner les hauteurs qui dominent cette place, ce qui coûtera beaucoup de monde; il reste encore quelques milliers d'Autrichiens à pied; on dit que la cavalerie a filé avec l'archiduc Ferdinand.

Hier, je reconnus les hôpitaux, celui de la caserne neuve, où nous avions trois cents blessés ou malades, il y a cinq ans, et celui établi aux capucins : le plus grand désordre y régnait ; presque point de paille ; point d'infirmiers ; peu de vivres et une excessive malpropreté. Ordre de séparer les Autrichiens des Français et de les rassembler dans la vieille caserne au nombre de trois cents ; laissé pour les soigner M. Donat, chirurgien-major autrichien, avec quatre subalternes de cette armée ; la ville fournit tout, et certes les Autrichiens sont bien mieux traités par eux que les Français. Il est vrai que ceux-ci se sont comportés d'une manière horrible : Gunzbourg est dévasté ; partout on casse, brise, vole, etc. ; personne ne réprime le brigandage ; nul moyen coercitif. Sous le prétexte que l'on ne fait pas de distributions, le soldat pille et dévaste tout ; les dragons à pied commettent les plus abominables crimes.

Il a fait un vent impétueux toute la nuit. La campagne est inondée par la crue subite du Danube, ce qui ralentit de plus en plus les opérations. Ce matin le temps est beau, le soleil est chaud et chacun se sèche, mais il n'y a ni vivres, ni fourrages ; les chevaux des paysans sont tous volés ; on commerce de toutes parts sur les chevaux ; on vole les selles ; on se bat, on se tue pour une bride.

Il est parti de Gunzbourg depuis le 22 près de six cents blessés. Eugène, aide-major, est à Zusmarshausen avec un sous-aide pour les recevoir. Comment y sont-ils ? J'ai envoyé des chirurgiens à Augsbourg : ordre à mon frère d'y retenir ceux qui arrivent de Strasbourg.

Vanderbach a envoyé deux cent cinquante blessés à Dillingen, d'où ils ont été dirigés sur Donauwerth : il y avait cinq amputés de sa façon. Les maisons de Gunzbourg sont remplies d'officiers et soldats blessés que les chirurgiens vont panser.

Besson, sous-aide du 15e de dragons, tué par l'ennemi.

Requis et conduits par moi dans les hôpitaux vingt-cinq prisonniers autrichiens choisis dans une colonne de cinq cents ; bien du mal pour les faire arriver aux hôpitaux, où ils ne se soucient pas de rester; point d'employés français, ni d'infirmiers; triste service. J'ai embrassé l'ami Gorcy; il allait à Augsbourg.

26. — Envoyé Bourdet, chirurgien-major, Bataille, sous-aide, le plus près d'Ulm possible pour y entrer des premiers et s'y charger du service. Ils ne pourront y être que dans quelques jours, car l'ennemi, fort de vingt-cinq mille hommes, a obtenu du répit, sauf à se rendre s'il ne lui arrive pas de secours.

Nous avons une porte et nous attendons.

La plupart des communications sont interceptées par le débordement du Danube et l'écroulement des ponts; l'infanterie ne peut plus joindre l'armée; la cavalerie a de l'eau jusqu'aux épaules des chevaux; hier, il s'est noyé quelques cavaliers mal guidés. La campagne voisine de Leipheim et de Gunzbourg est inondée : je n'ai pu faire passer des secours chirurgicaux à l'abbaye d'Elchingen, où nous avons quatre cents blessés, à qui M. Larrey a été très utile; il a fait quelques amputations; il était secondé par les chirurgiens de la garde.

Gunzbourg est plein d'officiers blessés, qui y séjournent ou ne peuvent en être transportés : parmi eux se trouvent des cas graves, des coups de feu à travers la poitrine, des fractures comminutives, des amputations du bras ; on les panse, et le bourgeois fait le reste. Les infortunés Autrichiens, au nombre de quatre cents, sont livrés à leurs chirurgiens, de qui ils reçoivent de tristes secours : ces gens sont lents, mangent et sont peu sensibles; la plupart des grands blessés commis à leurs soins périront.

On ne voit que chevaux volés; musiciens, soldats, employés, tout est monté sur de pareils chevaux ; il faudrait

les confisquer pour les évacuations des ambulances, mais il n'y a pas d'ordre.

L'Empereur a été réduit à vivre de pommes de terre, et le général Murat aussi. On leur envoie à l'instant à l'abbaye d'Elchingen un fourgon chargé de vivres et ne pouvant aller qu'à deux lieues de Gunzbourg, à cause du pont écroulé; là, il trouvera un radeau qui transportera les objets de l'autre côté, d'où on les portera à l'abbaye d'Elchingen.

Ulm ne sera à nous que dans cinq jours; encore faut-il que l'ennemi ne reçoive pas de secours, car alors on se battrait de nouveau; on dit qu'il renferme vingt-quatre mille prisonniers. Le prince Murat poursuit l'archiduc Ferdinand, qui se sauve à la tête de huit mille hommes, dont quatre mille de cavalerie.

La division de dragons, aux ordres du général Baraguey, repasse à Gunzbourg, allant sur Donauwerth pour poursuivre une autre colonne, ou peut-être celle de l'archiduc Ferdinand. Train diabolique à Gunzbourg. La division d'ambulance du général Baraguey a perdu quatre de ses caissons et toutes ses caisses d'instruments, que l'ennemi lui a enlevés; elle allait au secours de l'hôpital d'Alpeck.

Beau temps; vent du sud; on avait besoin de ce changement. Peu de fièvres, malgré les fatigues précédentes, les courses et bivouacs dans la boue, la neige et par la pluie. Je ne sais comment la troupe a vécu; on a pillé et vécu de pillage; les convois de pain ont été volés en chemin.

27. — Il y a eu près de six cents blessés à Elchingen; Lejan, chirurgien-major, avec trois chirurgiens et trois pharmaciens de Donauwerth, s'y était porté, ne laissant à l'hôpital de cette ville que peu de monde; les chirurgiens de la garde, ayant à leur tête M. Larrey, ont fait le service avec peu de moyens. On a évacué la plupart des malades

sur Donauwerth, où ils ont dû être bien malheureux; de là on les a envoyés à Augsbourg. J'allais partir pour Elchingen avec cinq chirurgiens montés. Tout le pays est encore couvert d'eau et le grand pont d'Elchingen n'est pas encore réparé. Les troupes qui ont repassé par Gunzbourg hier soir et cette nuit ont eu bien du mal à gagner le chemin; il a péri dans les eaux quelques individus. Cependant on passe et on attend l'Empereur. M. Paulet, de la garde, m'ayant dit qu'il ne resterait qu'une soixantaine de blessés à Elchingen et qu'il était inutile que j'y allasse, je passerai la journée à Gunzbourg. J'avais fait remplir de moyens de secours les porte-manteaux et j'eusse emporté une caisse à amputation.

Le débordement du Danube a bien dérangé notre service. M. Andréossy, aide-major général, nous avait envoyé à Pfaffenhofen l'ordre de nous rendre à Elchingen. Cet ordre est du 24; il était la réponse à notre lettre du 23; il ne m'a été remis que ce matin par M. Lejeune, lieutenant-colonel, neveu du grand juge; nous n'eussions aussi bien pu nous y conformer, mais de ma personne je serais parti et cela eût été utile et convenable.

Il n'y a nulle part de la pharmacie. L'ennemi a enlevé, il y a quelques jours, des caisses pesant cinq cents et qu'à raison de leur énorme poids on n'avait pu charger sur d'autres voitures. On n'a point vu de caisses de sous-division.

La capitulation est consommée : c'est le prince de Lichtenstein (Louis) qui en a été chargé. Le général Mack avait demandé à emmener les vingt-quatre mille hommes en Autriche, avec promesse de ne servir avant un an; notre Empereur s'y est refusé; on est convenu que, les secours sur lesquels M. Mack semble compter n'arrivant pas avant le 3 brumaire, on entrera ce jour-là, à midi, à Ulm, et que les Autrichiens, soldats et sous-officiers, iront en France; les officiers retourneront dans

leur pays sur parole. Je tiens huit chirurgiens français et cinq allemands tout prêts à entrer à Ulm le 3, car il doit y avoir plus de quinze cents Autrichiens malades et blessés; M. Faschinck, aide-major autrichien, va avec eux; il a été longtemps secrétaire de M. de Mederer.

Il y a à Gunzbourg près de cinq cents Autrichiens, que j'ai remis aux chirurgiens de cette nation.

28 (d'autres disent le 29). — Il a fait une gelée blanche; le plus beau soleil a paru dès les huit heures; il fait chaud et les chemins se raffermissent. L'armée a repris en partie le chemin de Donauwerth. L'Empereur a dû se rendre à Augsbourg. Il reste l'armée de Ney et celle de Lannes pour l'évacuation d'Ulm, qui commencera aujourd'hui à trois heures. Mack a demandé à l'Empereur à partir avant l'expiration du délai; les officiers retournent en Autriche sur leur parole, et, comme il n'en a pas, lui, à ce que lui a reproché Napoléon, il pourra aller où il voudra; cette mortification est terrible. Ulm, à ce qu'on prétend, contient trois mille malades; l'armée autrichienne a mis à l'ordre que chaque régiment laisserait trois ou quatre chirurgiens pour les traiter. A neuf heures, les chirurgiens français partiront de Gunzbourg pour cette place.

On dit qu'il y a prodigieusement de blessés dans Ulm.

1806

CAMPAGNE D'IÉNA

Espérances de paix. — Cris de guerre. — Hôpitaux d'évacuation. — Instruments de chirurgie. — Hôpital Jules à Wurzbourg. — Le médecin-administrateur Marcus. — Kronach et Lobeinstein. — Combat de Schleitz. — Bataille d'Iéna. — Ambulances et champ de bataille. — Hôpitaux de Weimar. — Auerstædt — Ambulances de Naumbourg. — Hôpitaux de Halle. — Route et forêt de Wittenberg. — De Wittenberg à Potsdam. — Sans-Souci. — Séjour à Berlin. — De Berlin à Kustrin.

Chacun se préparait à repasser le Mein et à rentrer en France; les journaux officiels ne cessaient de parler de la fête triomphale du camp de Meudon, des réjouissances publiques; les deux inspecteurs généraux avaient été invités à se rendre à Strasbourg pour y disposer des hôpitaux et recevoir les évacuations qui allaient se faire très incessamment. Tout à coup des cris de guerre se font entendre : la Russie n'a pas ratifié le traité de paix; la Prusse arme de toutes parts; toute l'Allemagne, tout le Nord s'agitent; le beau rêve s'est dissipé; il faut rentrer en campagne.

Le 25 septembre je partis de Camstadt pour Munich, où je devais passer quelques heures avec M. l'intendant général pour arranger notre service. Il en était parti la nuit du 27 au 28 et je ne le trouvai plus. Après avoir expédié nombre de lettres et d'ordres à Augsbourg, je me mis, le 28, à dix heures du matin, en route pour Wurzbourg, où Son Altesse le prince major général et M. l'intendant devaient arriver le 29.

Je me trouvai à onze heures du matin à Rottenbourg,

après avoir passé la nuit la plus froide et la plus brumeuse dans une carriole du pays.

Je m'arrêtai à Ochsenfurth, à quatre lieues de Wurzbourg; j'étais fatigué, il était tard et les chevaux manquaient.

Le lendemain 30, à dix heures du matin, j'entrai à Wurzbourg et me mis aussitôt à courir pour trouver des locaux et prendre connaissance du service.

Mes équipages sont tous restés à Camstadt. Je les attends le 8 ou le 9 octobre; mon épouse se rendra ici (Wurzbourg) avec M. Chédieu, sa femme et ses enfants, et les trois chirurgiens qu'il a avec lui à la Solitude, dont l'établissement est levé.

Les 1er et 2 octobre ont été employés à expédier des lettres de service à plusieurs chirurgiens dont j'avais l'adresse, les uns ayant déjà servi et les autres demandant à être appelés à l'armée. J'ai prié MM. Thomassin à Besançon, Ibreliste à Metz, Verdier à Mayence, Simonin à Nancy et Diebort à Strasbourg, de m'en envoyer le plus qu'ils pourraient et de les bien choisir. J'ai persuadé à M. l'intendant qu'il me fallait dix chirurgiens-majors de plus, vingt aides et cent soixante sous-aides, et je me suis industrié pour me les procurer. Ces derniers ne pourront pas être tous découverts et cependant ils sont absolument nécessaires. Il a été arrêté qu'il y aurait à Wurzbourg deux mille malades, à Schweinfurt trois cents, à Bamberg six cents, à Anspach mille, à Nuremberg six cents, à Francfort deux mille, et qu'on aurait des gîtes d'évacuation par Offenheim, Closter-Oberbach, Langfeld et Seligenstadt. L'hôpital magnifique, *dit* Jules, à Wurzbourg, s'est chargé de recevoir deux cents de nos malades, et dans l'hôpital militaire des troupes du prince Ferdinand on en a placé soixante-dix. Le couvent abandonné des carmes sera converti en un hôpital de trois cents places; celui d'Unterzell, à trois quarts d'heure de la ville, en

contiendra autant; on pourra en mettre autant à l'abbaye sécularisée des bénédictins de Saint-Étienne; ce qui sera encore loin de notre compte.

La citadelle de Wurzbourg, mise en état de siège, exigera un service provisoire. J'ai déjà envoyé trois chirurgiens à Kronach et autant à Kœnigshoffen, autres forteresses également mises en état de siège. Les chirurgiens sont partis pour Nuremberg, Anspach et autres destinations. Il ne reste encore que Braunau où j'ai laissé six chirurgiens, et Augsbourg où il n'en restera que trois.

Sa Majesté, attendue à Wurzbourg depuis trois jours, y est arrivée le 2 à huit heures du soir. La ville est remplie de Français : j'y ai vu passer la division du général Dupont. Les chirurgiens-majors ont reçu à Mayence linge, charpie et caisses d'instruments, et les régiments sont pourvus de caissons-hôpital. On distribue aux autres régiments de l'armée une caisse d'instruments, ce qui est abusif : il vaudrait mieux que les chirurgiens-majors en eussent une à eux appartenant ; cela coûterait infiniment moins et on serait sûr qu'en tout temps il existe assez d'instruments aux armées. Le soldat ne va pas à la guerre sans ses armes; le chirurgien doit aussi avoir les siennes et il suffirait de lui donner quelque dédommagement pour le mettre à portée de s'en procurer; mais comme à chaque mutation et démission de chirurgien-major il faudrait recommencer, peut-être n'y aurait-il pas d'injustice à exiger de tous qu'ils eussent leurs instruments. La distribution qu'on leur fait des caisses du magasin nous expose à en manquer aux hôpitaux de l'armée, pour lesquels il en faut au moins cent.

Nous avons reconnu à Wurzbourg, pour y former des hôpitaux, outre le couvent délaissé des carmes, l'abbaye de Saint-Étienne, qui est superbe et toute neuve, mais qui est encore remplie de ménages. A une demi-lieue de la ville est la belle abbaye d'Oberzell, où l'on peut établir un

service superbe de quatre cents malades; l'eau y est belle, abondante, et la maison est sur le Mein, par lequel on pourrait évacuer les malades. Un quart plus loin, sur le même chemin, est l'ancien couvent de femmes dit Unterzell; les Autrichiens y ont eu leurs malades autrefois; nous y en avons eu aussi; la maison, quoique un peu vieille, est vaste et offre de grandes ressources; il y a partout des fontaines d'eau jaillissante; on abat les cloisons des cellules pour faire de grandes salles; ce sera un bel établissement; dans trois jours on y mettra les premiers malades.

J'ai vu à Wurzbourg le célèbre hôpital civil fondé par l'électeur Jules. C'est un édifice superbe et très considérable, composé de deux corps de logis parallèles, séparés par une cour étroite; derrière est un jardin botanique avec deux serres; un bel amphithéâtre anatomique et un conservatoire sont à l'une des extrémités de ce jardin; on y voit quelques belles pièces, mais rien de savant en anatomie; les morceaux pathologiques y sont nombreux, surtout en maladies des os. J'y ai vu un calcul qui avait pour base une balle. MM. Siebold père et fils, célèbres chirurgiens, ont donné à l'hospice Jules, de Wurzbourg, une grande réputation. Les corridors sont à perte de vue; les salles consistent en chambres, chacune de douze ou seize lits. Le corps de logis de derrière est réservé aux vieillards et aux fous; celui de devant est l'asile des malades tant de médecine que de chirurgie. Dans chaque corridor est une fontaine; tout est bien tenu, bien parfumé et balayé. C'est dommage que les chambres ne soient percées que d'un côté, à cause du corridor qui y conduit; telle est la méthode dans toute l'Allemagne, à Vienne, etc., et dans cette belle ville les hôpitaux sont tous vicieux sous ledit rapport et parce que les croisées sont trop élevées; on y a remédié légèrement par des ventouses.

La troupe du prince Ferdinand, frère de l'empereur

d'Autriche, prince de Saltzbourg, ayant été grand-duc de Toscane, où il est né, cette troupe de quatre ou cinq cents hommes seulement a un petit hôpital qu'elle a partagé avec nous ; hier nous y avions soixante-sept hommes. L'hôpital Jules a reçu ou recevra cent de nos malades; ce sera en attendant l'achèvement de nos hôpitaux.

5 *octobre*. — Hier 4, le gros roi de Wurtemberg est arrivé ici à huit heures du soir; l'Empereur est allé le voir; sa fille unique doit épouser le prince Jérôme, qui a accompagné son frère.

Nos effets d'ambulance arrivent peu à peu, portés sur de misérables chariots de paysans, où ils sont mouillés et presque toujours avariés. J'en ai vu ce matin passer un à travers les échelles duquel on voyait des béquilles et jambes de bois, ce qui a fait rire et murmurer les troupes : ce spectacle devrait leur être épargné, et pourquoi d'ailleurs commencer une campagne par faire venir ces instruments effrayants, qui ne peuvent guère servir qu'à la fin?

6. — Le 30 septembre, à sept heures du soir, il a fait un orage des plus terribles ; la pluie tombait par seaux et la plupart de nos troupes étaient ou en route ou bivouaquées. Depuis cet orage le temps a été assez beau. Ce pays est superbe; la ville est entourée de beaux coteaux, où l'on fait du bon vin; celui qu'on récolte à la partie septentrionale de la citadelle est très estimé.

Ordre de partir pour Bamberg et d'y être le 7.

6. — Nous avons couché à Closter-Oberbach, à moitié chemin, chez une dame logée à l'ancien pavillon de M. l'abbé de la belle abbaye de ce lieu, abbaye où il avait été arrêté qu'on formerait un hôpital, ce qui est inutile, puisque le Mein peut servir à évacuer les malades de Bamberg sur Wurzbourg. Cette manière d'évacuer rend inutiles la plupart des établissements projetés; Schweinfurt

seul doit être conservé pour y recevoir comme gîte les malades évacués par le Mein.

7. — Arrivé le 7, à onze heures du matin, à Bamberg, j'y ai trouvé au couvent des dominicains un bel hôpital commencé sous les auspices et par les soins de M. le docteur Marcus, médecin-administrateur, excellent hospitalier. Le même soir, l'Empereur y a envoyé M. le maréchal Duroc pour savoir si les malades étaient bien; il y a trouvé les chirurgiens qui lui ont fait un bon rapport, et il est allé faire le sien en conséquence. L'hospice civil, qui est superbe, a reçu cent cinquante de nos malades. Demain il y aura deux cents places aux dominicains et bientôt trois cent cinquante ou quatre cents. On formera un second établissement : il est à désirer que les Français ne s'en mêlent pas et que l'administration bavaroise en soit seule chargée, comme à Munich.

Rien n'est encore arrivé, ni linge, ni charpie, ni caisses d'instruments; faute de moyens de transport, tout reste en arrière; l'ordonnateur Lombard cherchait, ce soir, à emprunter deux mille francs pour acheter de la toile à pansements; les femmes de la ville font de la charpie : quelle misère!

Bamberg est encombré de troupes. Je suis logé à l'ancienne abbaye, dite l'hôpital Sainte-Catherine. Demain Sa Majesté part pour Kronach. On a distribué aux régiments beaucoup de caisses; il est à craindre que nous en manquions.

8. — Il n'y a point de fourrage à Bamberg; les chevaux y meurent de faim; il y a vingt-quatre heures que les miens n'ont eu du foin. Ce sera encore pis à Kronach, où il faut se rendre.

L'ordre de partir pour cette forteresse m'a été apporté à trois heures du matin du 8; il y est dit que Sa Majesté

veut qu'on soit dans le même jour à Lichtenfeld et le lendemain 9, à six heures du matin, à Kronach, prenant (à ses frais) des vivres pour huit jours.

Je n'ai pu partir qu'à trois heures après-midi ; toute la matinée a été employée à arranger voiture et vache, qu'il m'a fallu laisser à Bamberg au logement du chirurgien-major Philippe. J'ai longtemps délibéré si je ferais la campagne en carrosse ou à cheval; enfin, pour être plus expéditif, j'ai préféré ce dernier parti, le plus pénible sans doute, mais aussi le plus leste et le plus conforme à la célérité qu'exige mon service ; j'ai six chevaux et trois domestiques. Avant de partir de Bamberg, j'ai visité le local dit des dominicains, où j'ai trouvé soixante malades français déjà couchés et une foule d'ouvriers bien dirigés, qui préparaient et meublaient des salles pour trois cents autres. A la tête de cet établissement est M. Marcus, docteur en médecine et directeur général des hospices de Bamberg : c'est le meilleur hospitalier de l'Allemagne. C'est d'après ses avis et sur ses plans qu'on a bâti le grand hospice civil de cette place, lequel est beau, imposant, bien distribué, salubre et d'une propreté admirable; il y est maître et il y commande à tout le monde. M. Marcus a rendu de grands services aux malades français dans les campagnes précédentes, et surtout dans celles de l'armée de Sambre-et-Meuse. Je lui ai proposé de se charger seul d'administrer les hôpitaux militaires de Bamberg et il y a consenti, pourvu qu'on lui donnât un ou deux commis aux entrées; il n'aura pas d'autres employés français. Je lui ai donné, au nom de M. l'intendant général, une espèce de diplôme, dont l'exhibition éloignera les commis et directeurs affamés qui viendront flairer les hôpitaux que va gouverner ce brave homme au compte du roi de Bavière. De Bamberg on évacuera sur Wurzbourg par le Mein, en s'arrêtant et couchant à Schweinfurt, où j'ai laissé Philippe et deux chirurgiens sous-aides. Les hôpitaux de Forcheim,

Anspach et Nuremberg sont devenus inutiles. En allant voir le local des dominicains, je trouvai M. l'ordonnateur Lombard et le régisseur Mouron achetant de la toile neuve pour faire des bandes et des compresses en attendant l'arrivée du linge à pansement venant de France. Nous n'avons pas une caisse d'instruments.

Je partis enfin et il était déjà tard. En moins de cinq heures nous sommes arrivés, par une route généralement bonne et belle et à travers un pays pittoresque, montueux, boisé et bien cultivé, à Lichtenfeld, petite ville à moitié chemin, c'est-à-dire à sept lieues de Bamberg et de Kronach. Je désespérais d'y trouver un gîte pour mes chevaux, mon monde et moi; mais le quartier général en était parti à midi et il m'a été donné un logement chez une bonne femme, où nous avons couché sur la paille.

9. — Ce matin, à trois heures, nous sommes partis par une nuit douce, mais obscure, pour Kronach, où je suis arrivé à neuf heures. J'ai été logé chez le médecin Berner, homme grossier, à qui j'ai fait sentir sa malhonnêteté. De suite je suis monté au fort Rosenberg; j'y ai trouvé un petit hôpital de cinquante places, où déjà étaient douze Français : hôpital mauvais, adossé à un mur de la forteresse qui le met à l'abri du canon. Il y aura moyen d'en avoir un autre plus vaste, plus salubre, et il n'y aura que des croisées à mettre où il en manque. J'ai donné un ordre de service à M. Charles-Guillaume Paul, médecin du fort, homme de cinquante-cinq ans, père de quatre enfants, et n'ayant que trente florins d'appointements du roi de Bavière. L'aspect des environs de Kronach, considéré du haut de la citadelle, ressemble à celui de quelques cantons suisses. La garnison du fort ne sera que de six cents hommes : les vétérans bavarois et quelques recrues quittent aujourd'hui le poste. Il y a beaucoup à balayer et nettoyer pour établir la propreté là-haut; une mare d'eau croupis-

sante et infecte baigne au-dedans un des remparts; la buanderie est une horreur. Je verrai s'il y a moyen de trouver un local dans la ville pour gîte seulement, car c'est un pauvre endroit.

Je me suis raccommodé avec mon hôte le docteur Berner, qui m'a prouvé que, ne me connaissant pas et me voyant venir loger chez lui avec une grande suite, il avait cru que j'allais m'emparer d'un quartier qui m'était destiné et qu'il ne défendait que pour moi. Je lui ai donné l'invitation écrite de faire le service médical de l'hôpital de Kronach, sauf rémunération convenable.

10. — Je suis parti à six heures du matin. Le temps est superbe et chaud; nous avons fait halte audit bourg, où j'ai donné à rafraîchir à M. l'intendant général, avec lequel j'ai fait route ensuite. Le canon s'est fait entendre à notre gauche toute la soirée. La division de dragons marchait en toute diligence et nous avons trouvé les trois caissons d'ambulance du 6e corps : j'aurais bien voulu y prendre du linge, de la charpie et des instruments dont je suis totalement dépourvu, mais on est difficile dans ce corps, et je me suis retourné d'une autre manière.

Enfin nous sommes arrivés à Lobenstein, assez jolie petite ville de Saxe, bâtie dans un fonds et entourée de collines arides et d'un mauvais aspect : à une lieue de là est le village d'Ebersdorf, dans le magnifique château duquel a logé Sa Majesté, qui est partie ce matin pour Schleitz, à quatre lieues de là, en avant.

J'ai demandé du linge et de la charpie au magistrat de la ville : on en aura besoin ces jours-ci, et M. Mouron, qui en a beaucoup, ainsi que des instruments, est en arrière, ainsi que M. Lombard.

J'ai reconnu pour un hôpital de deux cent vingt-cinq places l'hôtel de Reuss, au bout de la ville : bel édifice, où nos soldats ont tout brisé. Je reçois l'ordre de départ

6

pour Schleitz, où il faut que je sois demain à huit heures; il y a d'ici cinq bonnes lieues.

11. — Quel spectacle! Tout est pillé, dévasté; les habitants sont en fuite; les maisons sont abandonnées; dans plusieurs villages le feu en a consumé plusieurs. Le chemin est étroit, affreux; le pays est aride et sauvage; il ressemble au Tyrol. A Saalburg, bourg situé au haut d'une colline où il est difficile d'arriver, j'ai trouvé dans une assez bonne maison douze blessés de l'affaire du 8 au pont couvert sur lequel on traverse une petite rivière qui coule au pied de cette bourgade; un chirurgien appelé Zoeller était chargé de les soigner et se plaignait beaucoup de cette commission, ne pouvant avoir ni linge ni aliments, et ayant été obligé d'enlever des maisons abandonnées des lits sur lesquels ses malades étaient couchés. Le reste du chemin est encore plus mauvais que ce que nous en avons fait : les voitures cassent ou versent; elles marchent lentement dans des chemins creux, à bords escarpés, et toujours montants ou descendants. Arrivés à demi-lieue de Schleitz et dans un gros village entièrement désert, dont on consommait le pillage, j'ai songé à piller aussi et me suis mis à la tête de mes trois domestiques pour aller recueillir dans les maisons le linge et la toile que nous pourrions trouver encore; en une heure nous en avons chargé un petit chariot de paysan; demain nous le découperons en bandes et compresses.

Schleitz est une assez jolie ville, ayant un château fort bien bâti. J'y ai trouvé cent cinquante blessés de l'affaire du 9 sur les hauteurs, à une lieue, par la porte de Leipzig; la plupart de ces blessés étaient logés en ville; soixante Saxons étaient rassemblés dans un hôpital établi à l'école publique, tous hachés de coups de sabre; trois de nos chirurgiens et deux du pays en avaient soin. M. l'intendant et moi avons reconnu un local spacieux et propre

à former un hôpital de deux cent cinquante places. Le château eût encore convenu davantage, mais Sa Majesté y avait laissé une sauvegarde.

Après avoir bien couru, excédé de fatigue et de besoin, j'ai mangé quelque chose et me suis avisé d'acheter une scie de quincaillier, en cas d'accident et de besoin ; mais, m'étant souvenu qu'il y avait à l'hôpital une caisse d'instruments, je l'ai fait apporter avec vingt-cinq livres de bonne charpie, et je suis parti à deux heures avec ce double secours pour Auma, petite ville à quatre lieues plus loin. Je croyais y rencontrer Sa Majesté, mais elle était trois lieues en avant ; tous les logements sont pris et les maisons encombrées ; le général Roussel m'a donné un asile. On s'attend demain à une affaire.

12. — Parti le 12, à sept heures du matin, pour Gera, à sept lieues. Bonne route, pays montueux, mais mieux cultivé. La ville est belle et assez considérable. A deux heures, elle a été remplie ; une grande partie de l'armée y a passé. Les maisons regorgent de militaires ; on en a pillé quelques-unes. Sa Majesté y a passé la nuit dernière et y passera encore celle-ci. C'est un tapage affreux.

La nouvelle du succès du maréchal Lannes s'est confirmée ; son corps d'armée, et en particulier la division du général Suchet, a fait mille prisonniers, pris trente pièces de canon et tué le prince Louis-Ferdinand, oncle du roi de Prusse. En me rendant à Auma, à une lieue de Schleitz, j'ai traversé le champ de bataille du 1er corps : il était couvert de Saxons et de chevaux morts. Le 4e hussards a été à la veille de succomber ; il a quelques blessés.

Les deux mauvais petits hospices de Gera ont reçu soixante malades, dont seize Saxons blessés gravement. On établira des hôpitaux pour mille malades ; il y en aura deux cents dans un petit château à un quart d'heure de la ville. J'ai fait requérir le directeur de la maison des orphe-

lins de nous fournir, pour demain 13, cinquante livres de charpie; on ira chercher dans les maisons tout le linge qu'on pourra y amasser, le chirurgien Bonjour ayant abandonné le précieux ballot que nous avions recueilli en deçà de Schleitz, malgré mes exhortations de ne pas le perdre de vue.

13. — J'ai arrangé une carriole du pays attelée de deux chevaux et l'ai chargée du linge que nous a fourni la ville et que nos chirurgiens ont coupé dans la matinée. Nous avons eu quarante livres de charpie; on nous a fait des attelles; nous avons une caisse d'instruments; notre voiture à quatre bœufs porte dix chirurgiens, des bagages et deux barriques de bon vin, fruit du pillage de Gera. Nous voilà assez bien outillés. Nous partons le 13, à trois heures du soir; il faut que nous allions coucher à Iéna, et il y a neuf mortelles lieues. Nous avons cheminé cinq grandes heures à travers les parcs et les voitures, au risque de périr à chaque pas, et n'avons pu arriver jusqu'à Roda, où les quartiers généraux de plusieurs corps d'armée se rendaient; il a fallu coucher dans un village et presque au bivouac; j'ai soupé avec des pommes de terre sans pain, mais les chevaux ont été assez bien.

14 et 15. — Le 14, nous sommes partis pour Iéna. Après avoir fait deux lieues, nous avons commencé à entendre le bruit du canon; nous avons traversé Roda, qui est une très petite ville; plus loin, nous avons entendu les décharges de mousqueterie; enfin, après avoir longtemps trotté au milieu des troupes qui forçaient leur marche, nous sommes arrivés à Iéna. Il était dix heures du matin : on se battait à trois quarts d'heure de là, sur la route de Weimar; les blessés arrivaient à force. Nous sommes descendus de cheval et sur-le-champ les chirurgiens qui m'accompagnaient et moi nous sommes mis en besogne dans

la grande église. Ce local a été bientôt rempli; on y a fait plus de trente amputations; pendant que je me sacrifiais, on m'a volé le meilleur de mes chevaux, que montait un chirurgien nommé Pissot. Bientôt ce local a été insuffisant : on a envoyé les malades à l'hôpital des aliénés, qui en a contenu deux cent cinquante; il a fallu en remplir le vaste vestibule de la municipalité, et ensuite toute la maison du collège; l'auberge de l'*Ours noir* a été consacrée à quarante-cinq officiers; j'en ai mis autant dans une autre maison sur la grande place. J'ai amputé la jambe à l'aide de camp du maréchal Ney et fait diverses autres amputations ou opérations; chacun de mes collaborateurs s'est dévoué avec le même zèle; on a pansé plus de deux mille blessés dans le reste de la journée et plus de douze cents dans la nuit et la matinée du 15. Ces infortunés ont été couchés presque sans paille, n'ont eu la plupart ni eau, ni vivres; à peine a-t-on pu trouver assez de linge. MM. Beauquet, du 7e corps, et Gallée, du 5e, nous ont bien aidés avec leurs instruments et leurs chirurgiens. Il y a eu des blessures terribles. Les Saxons et les Prussiens ont montré une vigueur étonnante : ils ont eu plus de huit cents blessés, beaucoup de morts et plusieurs mille prisonniers; parmi ceux-ci étaient neuf chirurgiens, que j'ai retenus. La ville est encombrée de Prussiens et de Saxons qui défilent. Sa Majesté y couchera pour se rendre demain à Weimar.

Il est resté le long d'un bois, sur le champ de bataille, quatre-vingt-dix blessés auxquels on a fait du feu et donné des soins; les chirurgiens de la garde y ont contribué. Cent cinquante sont encore dans le village brûlé à trois quarts de lieue d'ici; on les amènera ce soir dans nos hôpitaux pour les opérer et traiter.

Le colonel du 9e hussards a été tué. Celui du 8e a reçu une balle à la cuisse; le chirurgien-major Charroy restera près de lui et sera chargé de soigner douze ou vingt autres

officiers, dont sept de ce régiment. On compte plus de quatre cents officiers blessés; j'en ai amputé un grand nombre. On s'agite pour donner des soins aux hôpitaux et pour qu'ils ne manquent pas des choses les plus nécessaires. On évacuera tous les individus susceptibles de marcher; ils iront par Lobenstein et Schleitz. J'avais proposé de former avec ces blessés encore valides une garnison pour Iéna, où le désordre est à son comble. Partout où l'on passe, et ici en particulier, les maisons en feu, les habitants en fuite. O spectacle déchirant, suis-je encore condamné à te voir longtemps?

Aujourd'hui 15, j'ai visité tous les hôpitaux avec M. Blin, colonel du génie, envoyé pour cette mission par S. A. le prince Alexandre : nous avons trouvé assez de chirurgiens, mais les blessés avaient passé la nuit sans avoir rien pris, au moins dans quelques établissements. On nous en a amené deux cents de plus, tous dans l'état le plus fâcheux; il y aura soixante amputations à faire. Je loge chez le pharmacien de la place, à qui on a fait le plus grand tort et pour qui j'ai déjà tiré le sabre cinq ou six fois.

J'ai fait changer l'ordre sur les évacuations : cinq cents blessés pouvant marcher iront à Gera, au lieu de Lobenstein; demain nos hôpitaux d'Iéna seront bien dégagés; j'y laisse deux chirurgiens-majors, deux aides-majors, dix chirurgiens saxons, quatre étudiants de l'Université et quatre Français.

16. — Deux cent soixante-dix blessés français et autres avaient été laissés à deux lieues d'Iéna, dans un village brûlé, près le premier champ de bataille : on est allé les chercher et c'est un chirurgien sous-aide du 32e régiment d'infanterie qui a dirigé cette évacuation; les chirurgiens de la garde les ont pansés le jour de la bataille. MM. Lombard et Mouron sont tenus de rester à Iéna, jusqu'à ce

que le service soit en bon train, ce qui sera fort long et peut-être impossible, tant la ville a été maltraitée et tant est grand le nombre des blessés. Ce matin, tous ces infortunés étaient encore dans l'ordure, au milieu des excréments de ceux qui ne peuvent se lever, des jambes et bras qui ont été coupés, des cadavres ensanglantés, du fumier qu'a produit le peu de paille sur laquelle ils se sont jetés; on leur a donné dans quelques endroits un peu de bouillon et de pain; on ne conçoit pas comment ils ont pu se soutenir jusqu'à présent. Mes amputés vont assez bien. Pendant que mes domestiques préparaient mes chevaux, j'ai vu l'église : c'est tout ce qu'on peut voir de plus affreux.

Nous sommes partis à sept heures du matin. Les environs d'Iéna sont pittoresques, mais à demi-lieue c'est une sécheresse et une aridité qui fatiguent l'œil et attristent l'âme. Au milieu d'un chemin très rapide et en spirale s'élève une antique redoute bâtie en pierre de taille; elle commande toutes les montagnes voisines et de ce poste on peut arrêter tout ce qui se présente. Les Prussiens y avaient voulu tenir : avec de la fermeté, du courage et de l'intelligence, vingt-cinq mille hommes nous eussent écrasés, et, quoiqu'ils en eussent cent mille, ils ont été forcés d'abandonner les positions les plus inexpugnables et de fuir à toutes jambes, laissant beaucoup de morts et de blessés et de bagages. Ils ont eu autant de blessés que nous. Nous avons parcouru les divers champs de bataille ; dans un de leurs camps j'ai trouvé de beaux bâts, en ai pris un pour faire porter mes porte-manteaux, mais je l'ai payé cher, car, tandis que je le faisais placer sur le cheval, l'un de mes domestiques oubliait mon sac de chasse rempli d'effets et de vivres et le perdait sans retour.

Il n'y a que quatre lieues d'Iéna à Weimar; il n'y a de mauvais que la première, à cause de la montée presque à pic où est située la redoute; le reste est bon. Aux approches de Weimar, nous avons trouvé des camps avec des milliers

de tentes encore dressées; les chemins et les champs étaient jonchés de morts, de fusils cassés, de chevaux tués, etc. Le prince de Brunswick a été tué et Mollendorf blessé. Weimar est une belle ville; la résidence est neuve. Nous avons trouvé cent blessés prussiens, dont la plupart périront. Il sera établi un hôpital dans la jolie maison du tir ou de la redoute, à un quart de lieue de la ville; on y placera près de trois cents malades; dans une autre maison on en placera autant et plus, ce qui suffira, à ce que je pense, pour les besoins actuels. Je ne laisse à Weimar qu'un chirurgien-major et un sous-aide parlant allemand; la ville fournira cinq chirurgiens du pays pour soigner les Prussiens.

Le roi de Prusse a risqué de périr avant-hier d'une chute de cheval et peu s'en est fallu qu'il ne fût pris. Il demande la paix et ce matin il est arrivé ici des parlementaires, que l'Empereur a entendus.

J'ai vu le frère de M. Huffeland, célèbre professeur à Iéna, d'où il a été appelé à Berlin. Ce frère est Hofmedicus de la cour de Weimar. J'ai oublié de dire que l'Université d'Iéna avait perdu depuis quelques années huit de ses plus savants professeurs en tous genres et qu'en médecine et chirurgie Loder, Ackermann et Huffeland, mal payés par le duc, l'avaient quittée pour aller à Friedeberg, Halle et Berlin, de sorte que de leur temps il y avait habituellement mille étudiants à Iéna et qu'aujourd'hui il y en a à peine trois cents.

Entre Weimar et Iéna est une plaine superbe, vaste, bien cultivée : c'est là que les troupes prussiennes étaient campées; nos gens ont pu les attaquer à leur gré et il les ont vaincues, quoique l'ennemi eût affecté de dire qu'en plaine, s'il pouvait nous y attirer, il nous détruirait.

17. — Aujourd'hui 17 je vais voir les hôpitaux, qui ne sont pas grand'chose. Je loge chez M. Muller, conseiller

intime de la cour, jeune homme d'une belle figure, sensible jusqu'à être suffoqué de spasmes à la vue de ce qui se passe dans son pays, instruit, parlant bien français, ayant une épouse aimable et une bonne maison, qu'on n'a pas osé saccager, parce que l'adjudant-commandant Dombrowski y était logé.

J'ai retenu pour les hôpitaux de Weimar sept chirurgiens prussiens de très bonne mine et parlant presque tous un peu français; j'en ai fait partir sept autres pour Iéna, où il seront utilisés. A ma sollicitation il a été défendu aux commissaires des guerres et commandants de place de requérir aucun chirurgien pour les hôpitaux d'arrière, où il a été pourvu suffisamment au service.

J'ai remis en partant au chirurgien-major Damiens une vieille scie coupant bien, un grand couteau et quelques scalpels pour faire les amputations rigoureusement nécessaires.

J'ai voulu avoir un cheval de bât à crochets, mais il est impossible de passer dans les rangs et le long des files avec cet équipage; on accroche à tout moment et d'ailleurs la charge tourne trop facilement. Il ne me faut que de larges sacoches en cuir et pour les ambulances il conviendrait d'avoir deux espèces d'armoires plates suspendues par un ressort qui serait disposé en travers du bât ou de la grosse selle.

Parti le 17, à une heure. Bagarre épouvantable; temps superbe, tel qu'il n'a pas encore cessé de régner depuis vingt-cinq jours. Nous avons encore traversé quelques petits champs de bataille pour gagner la route de Naumbourg : combien d'armes brisées, de chapeaux dispersés, de cadavres sanglants ! Il y a dix lieues de Weimar à Naumbourg; la route est très belle. Après avoir fait cinq lieues, toujours au milieu des débris d'armes cassées, des chevaux morts et des voitures cassées, nous avons trouvé le bourg d'Auerstædt, où nous avons fait boire nos chevaux. C'était

tout ce qu'on pouvait faire pour eux dans ce malheureux pays, absolument pillé et tellement ruiné que le maréchal Augereau, qui aurait voulu se reposer au château et y rafraîchir sa suite, a été obligé de continuer sa route, faute de vivres et de foin.

A peu de distance de ce bourg est un village réduit en cendres; l'église est restée debout. Voilà des infortunés qui vont être sans asile, sans bestiaux, sans pain pendant tout l'hiver. A mesure qu'on avance, on trouve, à droite et à gauche, les positions superbes où le 3e corps, avec vingt-six mille hommes, a combattu sans relâche pendant deux lieues soixante mille Prussiens : la plaine est immense, productive, déjà ensemencée; elle est couverte de cadavres des deux nations, d'affûts brisés, de canons abandonnés, de fusils, de piquets, de gibernes. En certains endroits il y a vingt-cinq cadavres dans un espace de quelques toises; les deux côtés de la route en sont jonchés; la plupart de ceux des Français y sont encore et leur vue consterne encore plus vivement. Le 3e corps voulait arrêter l'armée prussienne fuyant à toutes jambes; la fureur a été égale de part et d'autre; on s'est battu (le 14) avec un acharnement effroyable; les Prussiens n'ont pu être arrêtés; on leur a fait beaucoup de prisonniers; ils ont passé et se sont portés sur Magdebourg, où ils se préparent à une dernière bataille. A deux lieues de Naumbourg nous avons rencontré des convois de caissons, sur lesquels on chargeait le reste de dix-huit cents blessés français et prussiens, qui avaient passé les deux nuits précédentes dans un mauvais village; ces malheureux sont restés la nuit du 17 au 18 dans ces caissons, criant la soif et déchirant l'air par leurs gémissements.

Nous sommes arrivés à Naumbourg à huit heures. Les hurlements que j'ai entendus en passant devant la grande église, près la place, m'ont fait aussitôt descendre de cheval : c'était un blessé qu'on amputait. Dans cette église

étaient près de mille infortunés étendus sur un peu de paille et auxquels quinze chirurgiens s'efforçaient de donner des secours; je leur ai vu distribuer du bouillon, du pain, de la viande et du vin. Dans l'église dite cathédrale (tout est luthérien) sont plus de neuf cents blessés, dont quatre-vingt-cinq amputés. Dans une petite église dite Saint-Thomas, j'en ai compté deux cent cinquante; dans la maison du tir, lieu charmant, mais dévasté, il y en a trois cent quatre-vingts; toute la ville enfin est remplie de blessés. Le général Debilly a été tué; une foule de colonels et d'officiers restés à Naumbourg sont hors de combat; cette affaire a été des plus terribles. Je laisse pour tous ces blessés environ trente chirurgiens. MM. les principaux du 3e corps resteront quelques jours pour arranger le service. J'ai deux caisses d'instruments.

19. — Nous allons marcher sur Mersebourg; il est midi; le temps est magnifique. Une partie de l'armée se dirige sur Leipzig. Je viens de voir les quatre-vingt-cinq pièces de canon et les trente pontons d'airain qu'on a pris à l'ennemi. La ville est riche en magasins de farine et d'avoine. Sa Majesté a fait dire à l'électeur de Saxe de l'attendre à Dresde et de l'y recevoir en ami, sans quoi il aurait régné.

Parti à trois heures et arrivé péniblement à neuf : il y a six mortelles lieues et de temps en temps de mauvais chemins de traverse. Là passent par Mersebourg plus de neuf mille hommes et des bagages sans nombre; jamais on ne vit aux armées tant de chariots, de carrosses, d'équipages. Je me suis logé n° 410, au faubourg : grande maison où il y avait vingt-cinq grenadiers de la garde et quatre officiers, ce qui ne m'a pas empêché d'être assez bien, au tapage près des caissons et voitures, qui toute la nuit ont défilé devant mes croisées. La ville est belle et agréable. Le temps continue à être superbe. Sa Majesté passe en revue sa garde : j'ai vu les

chirurgiens de cette garde, ayant à leur tête M. Larrey, tous en grande tenue, et les infirmiers commandés par un officier décoré, ayant leur uniforme, se rendre sur le terrain.

20. — Nous partons à midi pour Halle. Je laisse ici un chirurgien aide-major pour les malades qui y resteront.

Le chemin est obstrué de voitures; on se heurte, on risque sa vie vingt fois par heure, en passant le long des parcs, au milieu des baïonnettes, des chevaux, des caissons, etc. Le temps est magnifique. A cinq heures et demie nous sommes entrés à Halle, ville ancienne, mais belle, grande et riche; ses clochers en pointe se font remarquer de loin par leur couleur verte ou la malachite dont est verni le cuivre qui les recouvre. On passe la Saale pour arriver à Halle. L'ennemi avec vingt mille hommes a essayé le 17 de disputer à nos gens l'accès d'un petit pont de pierre à un quart d'heure de la place; on s'est battu avec acharnement; c'est le 1er corps de notre armée et la division du général Dupont qui ont soutenu ce combat, dans lequel les Prussiens ont perdu beaucoup de monde. J'ai trouvé les hôpitaux remplis de leurs blessés, parmi lesquels il y en a des nôtres, mais en petit nombre. Le chirurgien-major du 9e d'infanterie légère a fait quelques opérations; depuis son départ ce sont les chirurgiens de la ville qui ont été chargés du service. Il règne une grande malpropreté dans l'hôpital de la place; les pauvres blessés y sont sur un peu de paille, tout habillés et presque entassés les uns sur les autres. On s'est battu jusque dans la ville et les rues étaient encore jonchées de cadavres.

Toute la garde impériale et la réserve des dragons ont passé à Halle; autour de la ville bivouaquent ce soir plus de cinquante mille hommes.

J'emmène avec moi dix chirurgiens à cheval et douze à pied, marchant avec un chariot attelé de quatre bœufs :

j'aurai besoin de ces collaborateurs dans quelques jours. Je n'ai pu voir M. Loder, ni M. Spinger, tous deux célèbres professeurs à Halle : l'un est en Russie pour faire l'opération de la taille à un grand seigneur ; l'autre était si effrayé de l'arrivée de l'armée française qu'il n'y a pas eu moyen de le rencontrer. Dix-huit cents étudiants restés dans la ville et ayant crié lundi, pendant le combat des Prussiens et des Français : « Vive le roi ! Périsse Napoléon ! » ont été chassés de la ville; j'en ai retenu pour notre hôpital et ce sont les plus braves jeunes gens du monde. Cet hôpital est établi à la résidence catholique, où est l'amphithéâtre anatomique et le conservatoire d'histoire naturelle : les Français disséminés dans les maisons et mêlés dans les hôpitaux seront réunis dans cet établissement. Ce soir, M. le maréchal Duroc et M. Daru, que j'ai accompagnés, ont visité tous nos blessés et distribué à chacun vingt francs; un soldat du 32e régiment ayant les deux bras coupés en a eu soixante.

Aujourd'hui M. Villemanzy a cessé ses fonctions d'intendant général et les a remises à M. Daru.

Je laisse huit chirurgiens à Halle pour les trois cents blessés qui s'y trouvent tant dans les maisons que dans les hôpitaux. Nous partons demain 21 pour Dessau, à dix lieues d'ici. L'ordre du jour porte que Sa Majesté blâme fortement les généraux Klein et Lasalle pour avoir laissé échapper deux colonnes de Prussiens et avoir imprudemment cru leur général Kurgel(1), qui assurait qu'il y avait une paix de six semaines.

21. — J'ai été bien logé n° 230, sur la place, chez le juif Salomon Herz, qui m'a bien traité. Nous partons à six heures du matin pour Dessau; en nous rapprochant de l'Elbe et suivant la Mursa, il fait beaucoup de brouillard.

(1) Le général que Percy appelle Kurgel n'est autre que le célèbre Blücher.

Il est parti pendant la nuit plus de trente mille hommes.

La route est par intervalles très belle. La campagne est immense : ce sont des plaines à perte de vue; beaucoup de terrains en jachère. Les villages sont clairsemés; le sol est sablonneux; il est plus propre à la culture du seigle qu'à celle du froment; l'habitant tire bon parti du tabac, qui y croît très bien; les turneps, les choux, les raves et betteraves remplissent en ce moment la campagne. Les maisons sont bâties en pisé, assez proprement tenues et habitées par des hommes doux et patients. Nous avons fait halte à moitié chemin dans un village assez bon, où déjà on avait commis des excès. Dans la maison où nous sommes entrés étaient deux chevaux que le paysan avait eu l'idée de déferrer pour en dégoûter les amateurs; il y avait aussi un char à bancs du pays très bien fait; nous avons épargné les chevaux et le char, mais auront-ils échappé à la rapacité des autres?

Nous sommes arrivés de très bonne heure à Dessau, capitale des États du prince d'Anhalt-Dessau. Ce prince avec son fils et une suite peu nombreuse était allé à la rencontre de notre Empereur, qui l'a bien reçu et en a à son tour été bien traité.

On trouve à trois lieues de Dessau un parc immense, parc rempli de gros gibier : la route qui le traverse est plantée de gros peupliers qui font un très bel effet. Partout on croit voir un jardin, ou plutôt des bosquets à l'anglaise; des tours bâties en briques en style du douzième siècle; des statues jetées çà et là; la perspective d'une église de village, d'une ferme romantique; tout enfin contribue à la beauté de ces lieux. La ville est moderne; les maisons en sont belles, les rues très larges et l'enceinte considérable; la résidence n'a rien de bien remarquable. J'ai été fort bien logé. En général, toute l'armée a eu à se louer des bons habitants de Dessau, que le ciel veuille préserver de tous accidents. C'est là qu'on voit de longues queues à

la prussienne : mon bon hôte, grand complimenteur, en a une de quarante-deux pouces de long surmontée d'une large cocarde.

En entrant dans la ville on voit un hospice d'orphelins qui sert aussi de maison de correction; au-dessus de la porte est cette inscription : *Pro miseris et malis*. Plus loin et dans la même rue est le lazaret, où j'ai laissé quarante Français avec un chirurgien aide-major.

22. — Parti de Dessau le 22, à huit heures du matin. La sortie de cette ville est assez belle; aussi plusieurs moulins bien placés annoncent l'industrie et l'aisance; on retrouve encore le goût des bocages anglais et on fait une lieue dans une magnifique allée de gros peupliers. Mais bientôt la belle route disparaît; celle qui mène à Wittenberg est affreuse en certains endroits; presque partout c'est un sable où l'on enfonce de dix pouces et de temps en temps il y a des ravins à périr. On marche au milieu des bois, sans chaussée; nous avons vu lièvres, chevreuils, biches et cerfs sans nombre; la forêt a retenti de coups de fusil tirés par nos gens et aucune bête n'a peut-être été tuée, quoiqu'elles passassent en se sauvant à côté de nous. Après avoir cheminé pendant quatre heures, nous nous sommes arrêtés dans un village, où nos chevaux ont bu et mangé, et nous aussi. J'ai bien donné à déjeuner aux enfants du paysan; ils riaient et folâtraient, ces pauvres enfants, pendant que leurs parents, dont ils ne sentaient pas les malheurs, étaient abîmés dans la douleur; on a voulu voler leurs oies, pendant que nous étions là; j'ai fait lâcher prise aux grenadiers de la garde, qui en emportaient trois, et j'ai indiqué au paysan une cachette pour les dérober à l'avidité du soldat.

Nous sommes arrivés à cinq heures du soir à Wittenberg, déjà pleine et regorgeant de Français. Nous avons vu l'Elbe et avons passé cette belle rivière, ou ce beau

fleuve, sur un pont auquel les Prussiens, en se retirant, avaient mis le feu ; mais les habitants, heureusement pour nous, l'avaient éteint à force de pompes et de soin, de sorte qu'il est resté praticable. On travaille à établir près de ce pont des batteries : cinq cents paysans y étaient occupés. On va mettre en état de défense la ville de Wittenberg, qui est assez belle, où il y a une grande université que j'ai prise pour former un hôpital. Cette ville a contenu et nourri, pendant la journée du 22 au 23, soixante mille Français : notre pauvre hôte est resté sans pain et nous a tristement traités, quoique avec la bonne volonté de faire mieux.

23. — Je laisse à Wittenberg une division de chirurgiens. Nous partons ce matin, 23, et prenons la route de Potsdam. A trois lieues je rencontre les chirurgiens qui étaient partis en avant pour faire le logement ; ils me disent que le quartier général reste là et qu'il faut que tout le monde bivouaque. Il pleuvait et faisait très froid ; chacun se disposait à passer le reste du jour et la nuit dans la prairie, près dix ou douze huttes déjà remplies de chasseurs de la garde ; nos jeunes gens avaient tué un cochon et s'étaient abondamment pourvus de paille et de foin. Sa Majesté logeait dans un mauvais château à un quart de lieue de là ; on lui préparait à dîner au bivouac. Je ne voulus pas de ce mauvais gîte et je poussai plus loin pour découvrir un asile ; au bout d'une demi-heure je vis une maison isolée, où l'on serait mieux que dans la prairie dont je m'étais éloigné ; je fis partir un de mes compagnons pour annoncer à nos bivouaqueurs cette nouvelle, et ils vinrent s'établir tant bien que mal dans cette maison et dans le moulin à vent voisin ; j'ai su d'eux qu'ils n'y avaient pas été mal. Pour moi, je gagnai un village, puis un autre, puis un troisième : tout était plein ; on tuait de tous côtés volailles, cochons, veaux ; pas un petit coin qui

ne fût encombré de chevaux et d'hommes. Étant entré dans la cour d'une maison, six officiers de la garde à cheval vinrent à l'instant reconnaître l'ennemi; mais, ayant vu que c'était moi, ils m'accueillirent très bien, me procurèrent une grange pour mes chevaux et m'admirent dans le stouff (1).

25. — Hier 24, je suis parti de bonne heure. Ayant rencontré une carriole sur la route, j'y montai à côté du sous-aide-major Verner, le meilleur homme du monde et le plus industrieux en campagne ; M. Fillod prit mon cheval. Nous nous sommes arrêtés pour rafraîchir à Treuenbriezen, assez joli bourg à sept lieues de Wittenberg. Sur la porte de la maison de ville est cette inscription :

Hæc urbs promeruit quæ briccia fida vocetur
Principibus belli tempore fida fuit.

Nous sommes allés plus loin et au bout de quatre heures de chemin nous avons encore donné le foin et l'avoine aux chevaux, car je voulais arriver à Potsdam.

On ne se fait pas d'idée des chemins de ce pays : c'est un sable mouvant dans lequel on enfonce de dix ou quinze pouces; les chevaux, surtout ceux de trait, souffrent beaucoup. Il n'y a pas de route de tracée; on va à travers champs, choisissant les meilleurs endroits et trouvant partout du sable. La campagne est toute de sable aussi; il n'y a d'un peu productif que les champs qui avoisinent les villages; là, on récolte du seigle, du sarrasin et de la belle avoine; les choux, les navets, etc., y croissent aussi; ailleurs, ce sont d'immenses pacages, ou des jachères qui durent dix ans. On traverse pour arriver à Potsdam de vastes forêts de sapins et des campagnes stériles; à deux lieues en deçà de cette ville commence la belle chaussée

(1) *Stube*, chambre à feu, poêle.

du roi; il était temps que nous la rencontrassions; nos chevaux, qui avaient fait onze lieues dans le sable, n'en pouvaient plus. Enfin, après avoir coupé maintes colonnes de cavalerie et d'équipages, nous sommes arrivés à neuf heures du soir à Potsdam.

Aujourd'hui 25, après avoir bien reposé dans un assez bon logement, j'ai parcouru la ville. Tout en sortant de chez moi, j'ai rencontré le commissaire... de la garde impériale, qui en m'embrassant m'a appris qu'il avait amené mon épouse à Wurzbourg, où il l'a laissée bien portante, quoique effrayée des partisans : cette bonne nouvelle m'a fait le plus grand plaisir.

J'ai vu le château, qui n'a rien de magnifique. Les environs sont mal entretenus; l'eau croupit dans les bassins négligés; sur les gazons sont des statues mutilées, comme si nos patriotes eussent parcouru, dans le temps de leur vandalisme, ces lieux d'ailleurs imposants. Le tombeau des deux premiers rois ne signifie rien : c'est une grande et belle chaire à prêcher, tout en marbre blanc avec quatre grandes colonnes de marbre gris.

Les édifices publics sont magnifiques; les maisons des particuliers sont également belles et élégantes; mais le peuple est pauvre et tout annonce la misère. J'ai vu la Maison des orphelins, enfants des militaires morts au service : c'est un établissement superbe, bien tenu, bien administré. Les garçons, au nombre de quatre cents, sont frais, bien portants, sans gale ni vermine, habillés en soldats, avec bonne culotte de peau, bons souliers, linge blanc, portant une plaque de cuivre sur le bras gauche. Les filles, au nombre de cent cinquante, sont aussi bien étoffées et annoncent la gaieté et la santé. Le réfectoire est vaste : c'est une belle voûte portée par de belles colonnes en pierre; l'aspect en est vraiment beau. Les dortoirs sont très propres; chacun a son lit; il y en a cent par salle et on n'y sent aucune mauvaise odeur. Cette institution,

commencée par le grand Guillaume, a été achevée par son descendant. C'est un modèle en son genre. Soixante fils d'officiers, également orphelins, sont entretenus dans cette maison aux frais du roi, qui donne cinq écus prussiens (20 francs) par mois pour chacun d'eux; à mesure qu'ils grandissent, ils passent à l'école des cadets à Berlin.

J'ai vu les cinq lazarets destinés aux bataillons de service près le roi : état misérable; en tout ils n'offrent que cent quatre-vingt-neuf places. J'ai retenu l'immense salle d'instruction pour les troupes pendant l'hiver, pouvant contenir trois cents lits : c'est un local incomparable; plus la caserne des gardes du corps, avec les écuries, qui sont des plus belles; on y mettra huit cents malades. Il faudrait qu'on retînt ici deux mille malades, au lieu de les évacuer sur les derrières, où ils se perdent et périssent de misère. D'ailleurs comment renvoyer des malheureux jusqu'à Wittenberg, où il n'y a rien, par des chemins de sable impraticables et à travers des pays et villages absolument ruinés?

Après dîner, je me suis rendu à Sans-Souci, tout près de Potsdam. Le château en est assez joli : on y montre la chambre de Voltaire, celle du grand Frédéric, les tables sur lesquelles ils écrivaient, etc. Le moulin de Sans-Souci est là, qui rappelle d'intéressants souvenirs. Il y a des bosquets, de belles allées de verdure, des pavillons chinois, une vue superbe et un hôtel où logeaient les étrangers de marque qui assistaient à la grande revue, qui jamais n'a été que de quatorze mille hommes; on les faisait manœuvrer dans une plaine devant Sans-Souci. J'ai vu tout cela sans grande émotion. L'ameublement du château qu'habita le grand homme est pitoyable; les tableaux sont la plupart de Watteau; il y a une galerie d'antiques restaurés. En général, les statues et tableaux du pays sentent le tudesque et sont de mauvais goût, mais on y bâtit bien et avec élégance.

26. — Parti le 26, à sept heures du matin, pour Berlin. La route, qui est de trois milles (six lieues), est la plus belle que j'aie jamais rencontrée; elle est plantée d'arbres et pratiquée à travers des forêts de sapins ou sur de beaux lacs. A droite et à gauche, à mesure qu'on approche de la capitale, on trouve de beaux villages et de charmantes maisons de campagne, d'un bon goût, avec jardins anglais, serres et ornements bien choisis. L'Allemand se complaît à embellir son manoir rustique ; enclin aux idées mélancoliques, il aime tout ce qui peut nourrir et satisfaire ce penchant.

Quel coup d'œil imposant, quel spectacle que celui de Berlin! La porte et la rue par lesquelles on y entre sont superbes ; les édifices de cette immense cité sont majestueux ; les rues sont la plupart tirées au cordeau ; on ne leur reproche que d'être pavées en cailloux inégaux ; elles sont pourvues de trottoirs. Les temples, l'ancienne résidence, l'arsenal, les casernes, mille maisons de particuliers prouvent par la beauté de leur plan, par l'élégance de leur architecture, par la hardiesse de leurs dimensions, qu'à Berlin, autant qu'à Paris, il y a du génie, du goût et des talents. Les sociétés savantes fourmillent en cette ville. Les arts y sont assez en honneur. Nous y avons trouvé les habitants pleins de confiance et de sécurité, venant au-devant de nous, mais ayant un air effronté, cynique, rodomont; on dit que les Prussiens sont les Gascons de l'Allemagne; ceux de Berlin méritent l'application de ce proverbe. Il a été recommandé par Sa Majesté d'user de modération et d'égards envers eux ; on lui obéira, quoique à chaque pas on soit tenté de frapper ou de découvrir une foule de fanfarons qui viennent vous regarder sous le nez. L'Empereur ne laissera ici qu'un escadron, qui a ordre de se replier aussitôt qu'il verra revenir en force l'ennemi. Cependant il a donné ordre d'y avoir un hôpital de quatre cents lits. Les Autrichiens valent mieux que ce

peuple-ci; Vienne est moins beau que Berlin, mais les Viennois sont bien plus honnêtes que les habitants de Berlin.

Autour de la statue équestre de Frédéric Ier sont les quatre nations enchaînées; on voit la France élever ses mains suppliantes vers le héros prussien. Ce monument ne restera pas tel qu'il est, mais le moment n'est pas encore arrivé.

Le quartier général de l'Empereur est à Charlottenbourg, à une lieue de Berlin. J'ai ordre d'aller établir deux hôpitaux à Spandau, chacun de trois cents places; je suis absolument seul; M. Legendre, le seul agent qui me restât, a pensé se tuer ce matin en tombant de cheval. Il paraît que Sa Majesté a pris pour points fixes et de défense Spandau, Wittenberg et Erfurt. Spandau fut pris hier avec quatre-vingts pièces de canon et douze cents hommes, et cela sans brûler une amorce; M. le maréchal Lannes, sous prétexte de parlementer, s'y présenta et fit filer un bataillon de grenadiers, devant lequel on mit bas les armes.

Je suis bien logé, rue des Chevaux, n° 3 : il serait difficile que je fusse mieux.

Je reviens du spectacle : on a donné *Iphigénie en Tauride*. Je suis ravi, je ne reviens pas de mon admiration. L'ennemi est à Berlin; la Prusse est conquise; le roi est en fuite avec une armée épouvantée, et cependant la salle de l'Opéra était pleine et personne ne paraissait songer à sa patrie, ni plaindre la cour, ni s'inquiéter de l'avenir; on applaudissait au chant d'Iphigénie, et surtout aux ballets, qui étaient charmants. Je doute qu'on eût mieux fait à Paris; les décorations valent au moins les nôtres et quelques danseuses seraient applaudies chez nous.

Je vais retenir dans les hôpitaux de Berlin quatre cents places et n'y établirai point d'hôpital; je partirai ensuite pour Spandau, en passant par Charlottenbourg; j'ai pour cette course sauvé de la réquisition les chevaux de mon hôte.

27. — Je suis parti pour Spandau à onze heures. La route jusqu'à Charlottenbourg est superbe; il y a un mille de distance; on traverse un beau bois aussi agréable que les Champs-Élysées; le bourg et le château sont petits, mais jolis. Le chemin de Spandau est tout de sable et peu agréable. La ville de Spandau est assez médiocre; le fort est au même niveau que la ville, entouré de murailles et d'eau, sans travaux extérieurs; j'y ai vu l'ancienne prison où Frédéric II apprit à jouer de la flûte. Le baron de Trenck avait été enfermé à Magdebourg, et non à Spandau, à ce que je crois. L'ordre de Sa Majesté portait que j'y formasse un hôpital pour douze cents malades et que j'en fisse deux autres de trois cents places chacun dans la ville. La chose est de toute impossibilité, à moins de prendre toutes les casernes et recoins de la forteresse, qui d'ailleurs n'a rien de mieux.

A mon retour j'ai vu l'Empereur monter à cheval et s'acheminer, suivi d'une brillante escorte, vers Berlin, où il est entré à cinq heures en triomphateur.

Je me suis arrangé avec les administrateurs des hospices de Berlin pour qu'ils se chargeassent d'alimenter et soigner les quatre cents malades que Sa Majesté m'a ordonné de garder à Berlin; de cette manière nous n'aurons point d'administration française en cette ville et le service n'en ira que mieux; je laisserai quelques chirurgiens près des malades pour régulariser leur service.

28. — Les quatre cents places retenues à la maison de charité sont déjà presque toutes remplies; les malades arrivent de toutes parts; ce sont des hommes fatigués, ayant un peu de fièvre ou des excoriations aux pieds, ou de légères blessures, ou quelque éruption; il y en a aussi qui sont affectés de gale avec des plaques telles qu'ils ne peuvent aller plus loin. Il a bien fallu recevoir aussi des vénériens, mais seulement ceux ayant un bubon ouvert et

ulcéré, ou des chancres douloureux, ou des symptômes les mettant hors d'état de continuer à marcher. Tout ce monde est trop bien nourri; l'administration prussienne fait de grands sacrifices pour nous contenter; demain je ferai observer le règlement et chacun recevra ce qui lui aura été prescrit. Cette maison a de graves inconvénients pour notre service.

(Le cahier sur lequel Percy avait consigné les impressions de son séjour à Berlin manque.)

1806

(*SUITE*)

CAMPAGNE DE POLOGNE

Kustrin. — De Landsberg à Friedberg. — *Curabo ut sitis bene.* — Le maître d'école de Samter. — Hôpitaux de Posen. — Conférence avec l'Empereur. — De Posen à Varsovie. — Babiak et Klodawa. — Accident de voiture. — L'Empereur et M. Coste. — Quatre espèces d'ambulances. — Les fondrières. — Combat sur la Narew. — Un champ de bataille. — Auditeurs et fondrières. — Nowemiasto. — Les cadavres, les corbeaux et les loups. — Retour à Varsovie.

24 *novembre.* — J'étais assez tranquille au quartier général à Berlin; j'avais envoyé des chirurgiens partout, et jusque dans chaque gîte d'étape; mon service était parfaitement assuré. Tout à coup on écrit de Kustrin qu'il n'y a point d'officiers de santé à l'hôpital établi en cette ville; ce bruit arrive jusqu'à Sa Majesté, qui nous ordonne de nous rendre nous-même sur les lieux. Après quelques hésitations, nous montons en voiture, le 24, à six heures du matin, par un brouillard affreux et une obscurité complète, n'emportant absolument rien avec nous. On ne parlait nullement du départ de l'Empereur. Après avoir fait cinq bonnes lieues, nous fîmes rafraîchir les chevaux dans une immense ferme entièrement dévastée; il passait beaucoup de troupes. A quatre heures nous arrivâmes à Muncheberg, à dix bonnes lieues de Berlin. La ville est petite, située au milieu des sables, pauvre, et cependant nous y trouvâmes un assez bon logement, qu'il nous fallut

partager avec sept officiers d'infanterie et six chasseurs de la garde, qui s'y introduisirent par la croisée.

25. — Le 25, à huit heures, nos chevaux de relais, que j'avais envoyés l'avant-veille à Muncheberg, croyant pouvoir faire la route de Kustrin en un jour, nous conduisirent en huit heures à cette place forte par des chemins affreux, sables et marais. La veille, il avait fait assez beau. Le lendemain, il plut, et c'était un spectacle désolant de voir nos gens trempés, tenant leurs souliers à la main et marchant pieds nus dans les marais tourbeux qu'à peine nous pouvions traverser avec nos chevaux. Quel triste pays!

La vue de Kustrin est imposante. L'Oder est superbe; devant cette place, ce fleuve a quatre fois la largeur du Rhin. Les fortifications sont bonnes; le corps de la place est bien bâti; il consiste en quelques centaines de maisons et on y compte trois mille habitants. Les édifices publics sont beaux. On y a trouvé d'immenses magasins. L'hôpital est sur la place; il nous a satisfaits par sa propreté et sa bonne tenue. J'ai voulu savoir si réellement il n'y avait point eu de chirurgiens dans le commencement. Il s'y en est trouvé le 17; j'en avais envoyé une division et une sous-division le 3 et le 9 novembre, et c'est la faute du commissaire et du directeur si le 14, jour de l'ouverture de l'hôpital, ils n'y ont pas été appelés, car on ne pouvait pas ignorer leur présence, puisqu'ils faisaient chaque jour signer leurs bons. Quoi qu'il en soit, on a eu ses raisons pour crier; chacun s'en est mêlé; il n'y a pas eu jusqu'au prince Murat qui n'ait écrit à Sa Majesté qu'il n'y avait pas d'officiers de santé à Kustrin, et tout ce bruit ne signifiait rien, à moins qu'envieux de l'accueil gracieux et favorable que nous avions reçu de l'Empereur quelques jours auparavant on ait voulu en contre-balancer l'effet par des plaintes quelconques, ce qui ne peut être attribué au

prince, mais à quelques instigateurs subalternes. Certain commandant, grand homme dans les petites affaires, a crié aussi. J'ai fait une scène à l'hôpital au directeur, à ses ayants cause; j'ai menacé, j'ai donné un démenti aux aboyeurs et prouvé pour ma part qu'il y avait des chirurgiens; que MM. Waghette, Wadrot, Lévêque, Kuhn y étaient avant le 17; on s'est tu et on a frémi quand on m'a vu rédiger un rapport pour Sa Majesté. J'ai profité de cet événement pour prier M. l'intendant général de nous appeler et faire appeler chirurgiens, et non officiers de santé, dénomination vague et générique dans laquelle nous répugnons à être enveloppés et qui d'ailleurs cause des méprises fâcheuses pour nous. Il n'y avait, le 23, à l'hôpital de Kustrin ni médecin, ni pharmacien : voilà les officiers de santé avec lesquels on a confondu les nôtres, qui étaient à leur poste.

26. — Sa Majesté, qui paraissait si tranquille à Berlin, en est partie la nuit du 24 au 25. Nous fûmes bien surpris à Muncheberg d'apprendre le 25 au matin qu'elle venait d'y passer : elle arriva à Kustrin le même jour à midi et nous à quatre heures; elle visita les fortifications et ce matin (26) à deux heures, par un temps terrible, elle est partie pour Posen. C'est aussi là qu'il faut que j'aille : heureux si je ne vais pas plus loin! Je n'ai pu retourner à Berlin pour mes équipages; M. Coste est parti à midi pour y retourner et y rester; il m'enverra tous mes chevaux, fourgon et collaborateurs.

Aujourd'hui 26, il a plu tout le jour et toute la nuit; la constitution est australe. Beaucoup de fluxions, de catarrhes, de diarrhées. Le soldat est excédé de fatigue, mal nourri, mal hébergé; il marche la nuit, est toujours mouillé.

Je pars demain avec M. Maugras pour Landsberg et ensuite pour Driesen, à moitié chemin de Posen, où j'arriverai le 29 ou le 30. Mes équipages n'y seront que le

2 décembre. Quelle saison, quel pays pour faire la guerre ! Il faut prendre des vivres pour cinq ou six jours à la fois, ce qui tue tout le monde.

Je suis horriblement enchifrené depuis quinze jours et je tousse un peu. N'importe, il faut marcher : je n'ai que ce qui est sur mon corps, rien que ma chemise, ma paire de bottes, mon mouchoir ; n'importe, il faut marcher ; où je tomberai, on m'enterrera.

27. — Parti à sept heures et demie de Kustrin. Mauvais temps, mauvais chemin : nous n'avons pu aller qu'au pas avec trois forts chevaux ; cependant il y a quelques bons bouts de route et même de chaussée. Il paraît que la mer a couvert jadis toutes ces contrées ; les monts de sable pareils aux falaises des bords de l'Océan, toute la campagne de sable, les énormes cailloux polis et arrondis semés çà et là ; les blocs de quartz, de granit, également adoucis par le roulement et la collision, tout annonce que la Baltique a régné sur ce pays qui, malgré son âpreté et sa stérilité, est assez habité. La plupart des villages sont bâtis en bois et en mortier : nous les avons trouvés tous déserts, pillés et dévastés. A moitié chemin, c'est-à-dire après avoir fait six lieues, nous sommes descendus devant une maison d'assez bonne apparence pour nous chauffer et faire manger les chevaux : tout y était sens dessus dessous ; à peine avons-nous pu trouver un mauvais pot de terre pour faire cuire des pommes de terre.

Nous sommes arrivés à Landsberg à six heures. Notre logement y était fait. C'est une assez belle ville ; on nous y a bien traités ; nous n'y avons vu que de très bonnes gens, obligeants, confiants, familiers. J'y ai trouvé quelques malades dans une maison servant d'hospice et ai laissé M. l'aide-major Sabet pour les soigner, ainsi que ceux qui y arriveraient, en l'avertissant de prendre garde aux militaires qui se présenteraient à cet hospice, car presque

toujours il en vient qui, ayant fait des sottises sur les derrières, cherchent un billet de sortie d'hôpital pour légitimer dans leur régiment une trop longue absence.

Demain 28, nous partons pour Friedberg.

28. — Il y a six lieues; le chemin est assez bon et le temps superbe; il a gelé; le sable est ferme; point de boue et le soleil luit. On traverse d'assez bons villages et des bois de sapins. Le territoire de Landsberg, à une lieue de rayon, est bon, bien cultivé et d'un bel aspect; ce qui explique la beauté et propreté de la ville, ainsi que l'air de santé, de gaieté, de confiance et d'urbanité des habitants.

La petite ville de Friedberg, située sur un grand plateau, est assez jolie; les habitants en sont bons, bien logés, bien habillés; les hommes surtout sont richement étoffés et presque à notre mode. Nous sommes logés chez le juif Moyse, dont le manoir est propre et chez qui nous avons trouvé une bonne table et de très bons lits. En cette ville est un médecin israélite de bonne mine, docteur de Francfort-sur-Oder, parlant assez bien notre langue, homme fin, spirituel et nous ayant donné de bons renseignements sur la Pologne.

Le vent est au nord-est. La gelée augmente : c'est un grand bonheur pour l'armée, dont la constitution australe de ces jours passés eût fait entrer un sixième aux hôpitaux.

29. — Je me suis trompé sur l'article de la gelée : dans la nuit le vent a tourné au nord-ouest; il a neigé; il neige et pleut ce matin; il y a un peu de verglas; le temps n'est pas froid, mais les chemins sont affreux.

Partis de Friedberg à huit heures, bien contents de notre juif et notre juif bien content de nous. Rien de plus propre que la maison de ce brave israélite, père de cinq enfants, veuf d'une femme morte d'une hernie gangrenée,

et ayant Mlle Migna, de la même secte, pour le soulager dans son veuvage.

Il y a cinq lieues de Friedberg à Driesen : route de sable, pauvre pays, tristes villages. Arrivés à une heure, logés dans une très bonne maison. Cette ville est assez gentille ; elle annonce l'aisance. J'y ai trouvé pour commandant un officier du 7e de chasseurs à cheval ayant reçu un coup de feu à la nuque, la balle ayant touché les bosses occipitales : M. Hermann, aide-major à ce régiment, est resté pour le soigner et pour avoir l'œil au service de l'hospice civil. On évacue les malades par douze ou quinze sur la rivière de Netze, qui se jette dans l'Oder près Kustrin ; ils sont sur de bons bateaux clos et échauffés. Le commissaire est l'aimable Catuellan, charmant jeune homme de Rennes, qui nous a fait donner du bon pain blanc et du mouton pour trois jours, avec une voiture suspendue qui me mènera à Posen, car je quitterai demain mon camarade Maugras, qui depuis Kustrin m'a donné une place dans son cabriolet ; il va à Bromberg ou à Thorn, et moi, je prends à droite pour aller à Posen, où est Sa Majesté. Nous n'avons pas encore passé la Vistule. Les Prussiens, qui sont sur la rive droite, vis-à-vis Thorn, ont tiré sur nos gens quelques coups de canon ; mais on les a fait taire en les menaçant de brûler la ville où ils sont avec des obus incendiaires.

Il fait extrêmement mauvais ; il pleut, neige et gèle ; le verglas n'est pas fort. Demain 30, nous partons, cinq de mes chirurgiens et moi. Je ne verrai mes équipages que le 3 décembre. Chacun nous fait peur de la Pologne ; nous sommes dans la meilleure portion de ce pays ; passé Posen, ce ne sera que misère et malpropreté. Le Polonais est très sale ; les anciens Prussiens le mésestiment et parlent tous avec dédain de la Pologne.

30. — Nous avons fait nos six milles assez lestement ;

M. Catuellan m'a procuré une bonne voiture suspendue attelée de quatre chevaux qui m'ont mené lestement.

Nous sommes arrivés à une heure à Zirke, petite ville de Pologne sur la Warta. Le 4e corps y passait; tout était plein. Le commandant aurait bien voulu que j'allasse loger dans un village à une lieue plus loin : j'ai insisté pour rester en ville, et j'y ai eu un assez bon logement chez un Polonais parlant bien latin, honnête, grand cultivateur et propriétaire d'un ancien couvent de dominicains; il me sera difficile de conserver mes paysans et leurs chevaux, quoique je les tienne sous clef sans les laisser manquer de rien. La campagne ressemble aux environs d'Ambleteuse; tout est sable et sable aussi pur et aussi frais que si la mer eût passé hier dans ces tristes contrées, qu'elle a sûrement recouvertes. Stanislas Leczinski était héritier présomptif des trois propriétés les plus considérables de Zirke lorsqu'il fut dépossédé. On ne voit déjà dans ce pays que des hommes à moustaches ou à barbe touffue, avec des espèces de robes ou habits longs et une ceinture; tous sont en bottes et ont le bonnet de poil. Il y a beaucoup de catholiques à Zirke.

Après avoir eu quelque peine à nous maintenir dans notre logement, que deux généraux convoitaient, nous y avons songé à notre dîner. Notre hôte nous a toujours répondu : *Curabo ut sitis bene*. A tout ce que nous demandions, il répondait : *Curabo*. Cet homme parle parfaitement latin. Nous avons eu un souper très excellent et du vin de Hongrie parfait; c'est celui qu'on boit dans ce pays-ci. En Prusse, c'est le vin rouge ou blanc de Médoc; en Pologne, c'est le vin de Hongrie; il est cordial, médiocrement chaud et très agréable. Nous avons eu du gibier, des légumes, des pâtes et du poisson; le brochet est abondant en Prusse et en Pologne; il y est bon et on en mange du salé et du frais.

Nous avons fait une chère délicate et copieuse et j'ai

su me faire un assez bon lit sur une vieille bergère ; mes compagnons ont eu de la bonne paille.

1er *décembre.* — Il a fait un vent terrible toute la nuit. J'ai dormi et ce matin, après avoir pris le café et fait en latin mes remercîments à notre hôte qui est venu s'excuser d'avoir si peu fait pour moi et qui avait mis un habit polonais avec une superbe ceinture, nous sommes partis pour Samter, à huit lieues de Zirke. Le temps était assez bon ; peu de vent, point de pluie ; nos troupes n'ont pas souffert aujourd'hui. La route est toujours dans le sable ; beaucoup de mauvais petits ponts. Des campagnes de sable, les unes absolument stériles, les autres cultivées ; des bois de bouleaux clairsemés ; des hameaux misérables ; des maisons, ou plutôt des huttes de très pauvres gens : voilà ce qu'on rencontre pendant quatre lieues. Ensuite on découvre une plaine immense, ensemencée, entrecoupée par quelques villages où l'on voit d'affreuses maisons de boue et de paille et de jolies habitations. J'ai vu un château très beau, tout neuf, bâti en briques et ayant un péristyle de huit colonnes d'un très bon goût. Les toits sont partout de paille placée par étage et fort mal arrangée ; on ne sait pas faire un toit uni dans ce pays-ci. Pas une maison qui ait un plancher au rez-de-chaussée ; c'est la terre, ou plutôt le sable, et on voit peu de premier étage. Saint Jean Népomucène et la Vierge commencent à se trouver sur les ponts et le long des routes.

Nous avons passé à Ostoroch, misérable bourg composé de quarante huttes de terre habitées par des individus portant moustaches, ayant un long habit de peau de mouton avec la laine en dedans et le bonnet de Polacre sur la tête. On cultive du seigle, de l'avoine et beaucoup de catouffles (1) ; c'est ainsi qu'on appelle les pommes de

(1) *Catoffeln*, pommes de terre.

terre; il y a quelques arbres fruitiers. La bourgade de Ostoroch est entourée de planches et a des portes en bois : telle est son enceinte. Celle de Samter est un peu plus distinguée; il y a quelques maisons assez passables, mais toujours en placage et en bois. Nous sommes logés chez le maître d'école et dans une seule chambre; heureusement que nous avons pain, vin et viande; nos hôtes parlent allemand. Le temps n'est pas froid; le vent est au sud-ouest. Demain 2 novembre (1) nous arriverons à Posen. La partie de la Pologne que nous parcourons à présent est ce qu'on appelle le premier partage.

2. — L'image de la plus absolue stérilité; des plaines de sable à perte de vue; quelques baraques dispersées dans l'étendue ou rassemblées pour faire une espèce de hameau; quelques bois de bouleaux, des sapins rabougris; beaucoup de petits ruisseaux et de ponts prêts à s'écrouler; quelques femmes n'ayant pas mauvaise mine; des hommes ressemblant à des diables; tels sont les objets qu'on rencontre de Samter à Posen.

Je n'oublierai pas ici la soirée agréable que nous avons passée chez notre schulmestre (2), dont la femme, la sœur Éléonora et les enfants sont intéressants et caressants; chacun a mis la main à la pâte; j'ai voulu payer la dépense et rien ne nous a manqué, parce que nous avions vin, pain, viande, sucre, etc. ; ces bonnes gens ont été gais et ont très bien soupé avec nous; nous leur avons procuré jusqu'à du bois, que nous sommes allés voler. La nuit a été bruyante, à cause du vent et de la pluie; j'ai couché dans un lit; nos six chirurgiens, les deux charretiers et un petit domestique ont couché autour de moi sur de la bonne paille, le poêle étant bien chaud.

(1) C'est par inadvertance que Percy a écrit : novembre pour décembre.
(2) *Schulmeister*, maître d'école.

A huit heures nous sommes partis; il ne faisait pas froid; je n'ai pas trouvé le temps long. A deux heures, nous sommes arrivés près le premier arc de triomphe, à un quart d'heure de Posen : il est en bois peint à la détrempe, ce qui fait que le vent et la pluie l'ont fort endommagé ; au fronton on lit : *Au vainqueur de Marengo.* Plus loin est un autre arc à colonnes marbrées, lequel a souffert aussi de la pluie; on y lit cette inscription: *Au vainqueur d'Austerlitz.* Le troisième est le plus considérable ; en haut et à gauche est en peinture un Polonais, le sabre à la main, et à droite un phénix avec ces mots: *Resurget ex suis cineribus;* au milieu on lit: *Au restaurateur de la nation polonaise.*

Quelle boue dans Posen! Quelle difficulté d'y avoir un logement! Tout y est plein. On y travaille à une illumination générale; on entoure de festons et de verdure la salle de spectacle, qui est à l'entrée de la ville et toute neuve, ainsi que les maisons de ce quartier. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la victoire d'Austerlitz, mais il fait un temps affreux et la pluie éteindra les lampions.

L'illumination a eu lieu tant bien que mal.

Proclamation d'aujourd'hui portant que Sa Majesté ne déposera les armes qu'après avoir forcé à la paix ses ennemis du continent et fait rendre par l'Angleterre les possessions dont elle s'est emparée.

3. — Après avoir assez bien dormi, malgré une terrible quinte de toux, je suis monté à cheval et ai vu les trois hôpitaux déjà établis, savoir l'un au séminaire, assez loin de la ville; l'autre à Saint-Joseph, maison toute neuve et belle, et le troisième aux dames bernardines. Celui-ci est misérable comme le couvent et comme les infortunées qui l'habitent; les autres sont beaux et bien tenus. Ils ne peuvent contenir que cinq cents malades en tout, et il nous faudrait ici deux mille places.

La bise est très âpre et coupe le visage; il a gelé; il y a une boue épaissie et puante, dans laquelle on enfonce jusqu'au mollet.

J'ai vu M. l'intendant général, qui m'a appris que Sa Majesté voulait un quatrième hôpital à Posen; deux hôpitaux, l'un de mille blessés et l'autre de mille fiévreux à Leczyca, à quarante-cinq lieues, route de Varsovie; un très grand hôpital de deux mille vénériens et galeux aux portes de Kustrin; un hospice au château de M. de Lucchesini, à Miseritz. Sa Majesté ne veut pas qu'on évacue au delà de l'Oder. Les chirurgiens sont partis pour tous ces nouveaux établissements.

On vit dans ce pays-ci à peu près comme en Hollande: beaucoup de beurre, qui est de bonne qualité; du café, de la bière et du vin blanc de Hongrie. Les appartements des riches sont propres et bien décorés, mais quel peuple! Les juifs sont d'un aspect affreux et d'une malpropreté repoussante.

4. — Il a un peu neigé cette nuit; le temps s'est radouci. J'ai lu en me levant la belle proclamation de Sa Majesté, ainsi que son arrêté touchant sur le monument de la place de la Magdeleine. Chacun se plaint du temps, des lieux, des logements, des vivres. Les Polonais s'arment à force et paient déjà chèrement le projet qu'ils ont formé; bientôt il n'y aura plus de vivres dans ce pays.

Les hôpitaux se soutiennent à peine; on y vit au jour le jour; les malades affluent; on fait place en renvoyant sur Kustrin les vénériens et les galeux.

Mon neveu, avec tout mon monde, est arrivé ce soir, ayant carrosse, caisson, etc.; il a tué en chemin des cochons égarés, que nous salerons demain pour notre usage; nous nous tirerons d'affaire.

5. — Il a fortement gelé et neigé; le vent est nord-est;

il est difficile d'aller à cheval. Sur le soir, le temps s'est adouci ; il tombe un peu de neige.

6. — La nuit a été douce ; le nord-ouest règne ; il pleut un peu ; les toux, catarrhes, fluxions se multiplient.

J'ai reçu une lettre de M. Danbe, l'un des chirurgiens généraux prussiens ; il était à Magdebourg, d'où il est revenu à Berlin ; il me prie de faire en sorte que sa pension de mille frédérics continue à lui être payée. Il a servi sous trois rois ; le grand Frédéric lui est toujours cher.

M. Goercke, premier chirurgien général, m'a écrit par M. le grand-maréchal Duroc, qui était le 22 novembre près du roi de Prusse ; il me recommande son Institut ; je lui répondrai par la voie de la diplomatie.

7, 8 et 9. — Temps superbe, beau soleil, jour d'automne, phénomène dans ce pays, où à cette époque le baromètre est à douze ou quinze degrés. Aujourd'hui 9, il est à trois degrés de chaleur ; le soleil est chaud ; il fait le plus beau temps du monde.

Nous avons eu une conférence avec Sa Majesté sur notre service ; elle m'a bien accueilli. Je lui ai recommandé mes collaborateurs ; elle leur a accordé à chacun cinq aunes de drap, disant qu'ils étaient officiers et qu'ils devaient être compris dans son arrêté du 12 novembre. L'Empereur s'est beaucoup occupé de médicaments ; il a parlé kina, émétique, camphre, et s'est étonné qu'il y eût si peu d'approvisionnements à l'armée ; je lui ai parlé des villes de Dantzig, Stettin, Hambourg, où l'on en trouvera avec de l'argent.

Demain 10, nous partons pour Varsovie. Je me suis procuré des vivres pour cette malheureuse route ; mon rhume va mieux, mais je n'en suis pas plus en train pour cela. On a volé à mon collègue Coste sa malle derrière sa voiture en rentrant à Berlin, à son retour de Kustrin ; il a

perdu seize cents francs, ses papiers et tous ses effets; cet accident, joint à certaines brusqueries de la part de l'intendant général, qu'il a rencontré en chemin, lui a fait beaucoup de chagrin.

10. — Parti à onze heures, content et tranquille. Mon service des trois hôpitaux est assuré, quoique j'y aie laissé peu de chirurgiens. M. Kurtz a reçu une longue instruction pour retenir non seulement à Saint-Joseph, où il est chef, mais encore aux dames et au séminaire, les chirurgiens dont on aurait besoin. Le temps est doux et beau; la route est mauvaise et pleine de fondrières. Nous sommes arrivés à trois heures à Kostrzyn; il n'y a que quatre lieues; notre caisson ayant pris à gauche, il a fallu lui faire faire six mortelles lieues pour nous joindre; j'en étais fort en peine. Pauvre petite bourgade toute en bois, comme dans le reste du pays. Nous avons été au château, M. Mouron et moi: or, ce château est une maison de bois, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et de grandes écuries; nous y avons fait un dîner excellent; le seigneur avec sa famille est resté caché dans son appartement. Nous avons couché sur la paille, au nombre de huit dans la même chambre; nos gens étaient à côté.

11. — Partis à sept heures pour Wreschen, trois milles et demi plus loin. Temps doux; pas de gelée; le soleil a paru très brillant depuis dix heures jusqu'à midi; la brume l'a éclipsé. Même route; sable, fondrières à être englouti; campagnes à perte de vue; misérables huttes en bois; beaucoup de moulins à vent; quelques bois mêlés de sapins, de bouleaux et de chênes; chaussée bien tracée, bordée de saules maigres. Nous avons rafraîchi à Nekla, à moitié chemin, dans l'auberge seigneuriale, car ici on est serf et tout appartient au seigneur; celui de Nekla a quatre-vingts villages.

On trouve des églises bâties en bois; les saints extérieurs, sur les ponts et les places, sont de misérables saints de sapin. Dans ces maisons on trouve volailles, bestiaux et cochons. Ceux-ci sont petits, trapus, courts, et portent une crête sur le dos, laquelle est composée de ces belles soies que recherchent les cordonniers et qui se vendent si cher. Les poules ressemblent aux nôtres. Les bestiaux sont petits et les chevaux aussi; les chariots sont à l'avenant; les roues ne sont pas ferrées.

A quatre heures, nous sommes arrivés à Wreschen, grande bourgade toute en bois, ayant pourtant un château et une église en pierre. Nous sommes logés chez un juif à barbe touffue, portant gros bonnet de poil, ceinture et robe longue; tel est le commun costume. Il a voulu baiser mes habits, nous a présenté sa femme, qui a été bien, et ses filles, qui, à la malpropreté près, sont jolies; on nous a donné à dîner, passablement; nous en avons fourni la moitié, car il n'y a pas de vin ici, et le pain y est noir et de seigle. Nous avons couché sur la paille, mais chaudement et commodément, parce que nous avons nos couvertures et des draps. Plusieurs fois, dans la nuit, des troupes arrivant et de très mauvaise humeur nous ont éveillés.

12. — A sept heures, lever, déjeuner, et partis. Beau froid, forte gelée, soleil par intervalles; chemins de temps en temps praticables et le plus souvent affreux; huttes misérables, clairsemées; un assez beau château à main droite.

Arrivés à Slupca à deux heures, quoiqu'il n'y ait que trois milles un quart. Quel pauvre endroit! Maisons absolument en bois; habitants déguenillés et déjà ruinés. Nous sommes logés chez une veuve sur la place; nous serons bien pour le temps et le pays; nous avons des vivres de toute espèce.

Sa Majesté a ordonné qu'il y ait à Slupca un hôpital de cinq cents places : chose impossible. On y fera un petit hospice de vingt ou vingt-cinq grabats, au-dessus de la maison de ville, et voilà tout; M. le chirurgien-major Lagarde, avec Hormois et Sauvage, sous-aides, y resteront jusqu'à nouvel ordre.

13. — J'ai passé une excellente nuit dans un petit lit de religieuse, sans feu, mais avec mes bonnes couvertures; nous avons été parfaitement tous.

Partis à huit heures. Le temps est très doux : jamais journée d'avril ne fut ni plus belle, ni plus chaude. Les chemins sont affreux. Nous avons tué des alouettes, chemin faisant; elles sont grosses, grasses, très emplumées, ont le bec long et fort et portent une huppe de deux petites plumes sur la tête; elles sont plus grises que fauves et leur espèce est la plus forte que j'aie vue; on ne les trouve qu'autour des habitations. La route n'est que de six lieues; mais les chevaux n'en peuvent faire davantage, tant elle est tirante. J'ai remis deux lettres sur la plaisanterie de la Fistule à un courrier et à un lieutenant-colonel du génie allant à Posen.

Arrivés à trois heures à Kleczewo, bourgade en bois passable; logés chez un bailli ou à peu près, ayant une jeune femme aimable et très obligeante; le général Guyot a été logé avec nous, ce qui nous a mutuellement gênés. Dans la nuit il est venu une foule de Français cherchant à s'abriter; la pauvre dame (elle a eu onze enfants) en perdait la tête. Nous avons tout fourni, même l'argent pour deux bouteilles de porter, que l'on a eu l'indignité de nous faire payer vingt-quatre sols l'une; je l'ai trouvé détestable; c'était, à ce que je crois, de la bière ordinaire dans laquelle on avait fait fondre du suc de réglisse et ajouté un peu de coloquinte ou d'essence d'absinthe.

14. — Nous avons couché tous ensemble; par malheur, il y avait dans ma paille une souris qui m'a désolé toute la nuit. Le vent a été impétueux; il a plu; ce matin le temps est doux et il bruine un peu.

Partis le 14 de bon matin, bêtes et gens, étant bien reposés. Le chemin est comme toujours; nous avons traversé une forêt superbe de vingt lieues de tour, à ce qu'on dit; elle en a bien trois de longueur en suivant notre chemin; les sapins en sont superbes et rapprochés. Après avoir passé ce bois, on trouve des marais, au milieu desquels on a fait un chemin en gros sapins; cette espèce de chaussée, haute de quatre pieds, a quelques centaines de toises de long. On rencontre, hors des marais et de temps en temps dans le bois, des habitations entourées d'un peu de terre arable.

Sempolno, où nous sommes arrivés à une heure, est une pauvre petite ville comme les précédentes, mais où déjà il y a quelques maisons en terre couverte d'un crépi de sable et de chaux, avec des toits en tuile. L'église est en bois. Nous logeons chez un apothicaire parlant latin à merveille, faisant aussi la médecine, la chirurgie qu'il n'entend guère; il n'y avait jamais eu personne d'aucune de ces professions dans ce lieu, excepté un médecin qui n'a pu y rester que quelques mois.

Demain nous aurons seize lieues à faire.

J'ai trouvé chez le pharmacien un *Tacite* d'Elzévir, que le vilain n'a voulu ni me céder ni me vendre. C'est un Harpagon, et à cette occasion je remarquerai que ce mot vient de *harpago*, crochet, croc, et que jamais doigts ne furent plus crochus que ceux de notre hôte. J'ai couché sur un grabat large de dix-huit pouces et long de cinq pieds et demi; aussi y ai-je été mal.

15. — Partis à sept heures, par un crépuscule tout de feu, le temps étant superbe, doux, vernal. Nous avons

trouvé de mauvais chemins. La bourgade de Babiak, que nous avons traversée, ressemble à une habitation d'Amérique ; elle est composée de maisons ou cases en bois rangées circulairement sur une belle pelouse sèche et salubre, ce qui est rare dans ce pays; au milieu est l'église en bois.

Les filles et femmes de cette espèce de colonie sont très bien et vêtues avec élégance. En général, le sexe est beau, et autant les juifs sont hideux, autant leurs femmes ont, dans leur malpropreté, de la grâce, de la fraîcheur et de la physionomie; il en est qui sont très bien mises. Les enfants et les femmes du peuple vont pieds nus dans la boue jusqu'aux jarrets.

Nous avons trouvé dans une maison assez simple, bâtie en bois, plusieurs femmes du meilleur ton, élégamment habillées et parlant français; nous avons passé une heure avec elles.

A Klodawa, villette assez jolie en comparaison des autres, nous avons logé chez le comte seigneur du lieu, c'est-à-dire que j'ai couché sur la paille dans un grand salon abandonné depuis cinquante ans et plein de souris; derrière ce salon est un beau jardin, avec allées couvertes, et beaucoup d'arbres fruitiers. Il y a à Klodawa une pauvre petite abbaye, dont nous avons fait un hôpital où les malades ne feront que coucher pour être évacués sur celui de Leczyca. On voit à Klodawa des toits en belle tuile couleur de minium et d'assez jolies maisons en maçonnerie; ce sont des Alsaciens émigrés qui les ont fait bâtir; il y en a vingt sur une même ligne, séparées par quelques centaines de toises d'un terrain qu'on a concédé auxdits émigrés.

16. — Partis à sept heures, le 16. Temps toujours doux et beau soleil, mais chemins affreux; nos chevaux étaient rendus à midi. Arrivés tard à Kutno, bourg ou ville comme la plupart des précédentes : j'ai été par faveur logé

dans un très joli château habité par un comte et trois femmes, dont une jeune, jolie, trop grasse, parlant parfaitement notre langue; les généraux Marulaz et Wathier m'y ont donné une place. Il pleut ce soir; demain il fera bien mauvais.

La dame du château ayant un amaurosis depuis quatre ans a désiré me consulter. Elle m'a raconté que, prenant des bains tièdes pendant l'été, elle voulut se promener en carrosse et que, ses yeux ayant été frappés par un air trop frais qui entrait par les fenêtres de la voiture, elle rentra chez elle aveugle; un M. Wolff, docteur de Posen, la fit voir pendant quelque temps; mais, étant mort sans avoir donné son secret, elle perdit de nouveau la vue, qu'aucun médecin, ni de Vienne, ni de Varsovie, n'a pu depuis lui rendre. Je me suis borné à lui donner un peu d'espérance et des conseils en l'air, bien certain que c'est un mal sans remède. Le galvanisme lui a beaucoup nui.

17. — Parti le 17, à neuf heures. Chemin à périr mille fois : nous n'avons pu faire que quatre lieues et il a fallu nous arrêter dans un village sur la route. Nos domestiques avec les chevaux ont logé chez le curé, et nous chez le seigneur, père de neuf enfants, ayant des tailleurs juifs occupés à habiller les quinze soldats qu'il est obligé de fournir, savoir : cinq pour sa personne et dix pour ses paysans; il m'a raconté qu'il fournissait à ceux-ci maison, bestiaux, mariage, etc., moyennant trois jours de travail qu'ils lui donnent par semaine avec ses propres instruments aratoires et ses bestiaux; cela ressemble à la servitude des nègres.

Il n'y a point de froid encore; il pleut un peu; nous coucherons sur la paille et mangerons pour notre souper un coq que nous avons acheté. Demain 18, nous irons à Lowicz, assez bonne ville à six lieues d'ici; il faut y établir un hôpital et y laisser des chirurgiens.

18. — Au lieu de prendre la route de Lowicz, nous avons suivi celle de Sochaczew, à travers des bois et par des chemins dont on ne se fait pas d'idée; aussi notre voiture a-t-elle éprouvé un accident. Une sous-pente de derrière étant venue à casser, la caisse est tombée de côté jusque dans la boue et je me suis trouvé avec mon compagnon Mayot couché sur le côté gauche au milieu d'un gâchis affreux, sans me mouiller, ni même me salir; nous nous sommes tirés d'affaire comme nous avons pu et, notre caisson étant arrivé, nous avons redressé la caisse et l'avons suspendue avec des chaînes, ce qui a bien réussi. Mais, nos chevaux n'en pouvant plus et le jour baissant, sans qu'au bout d'un immense horizon nous aperçussions aucune apparence de ville, nous avons commencé à craindre quelque fâcheuse erreur et un juif parlant allemand nous a convaincus que nous avions laissé à droite Lowicz, dont nous étions à quatre lieues, et que nous en avions autant à faire pour arriver à Sochaczew. En conséquence j'ai pris sur-le-champ mon parti et suis allé droit à un village dans les terres, à demi-lieue de la route. Nous y avons trouvé un excellent château, où nous sommes descendus et avons été reçus par un jeune Polonais parlant français et par sa nièce ne parlant que sa langue; nos chevaux et domestiques ont été conduits dans une maison du village. Nous serons tous parfaitement : l'habitation est jolie, proprette, ayant beau jardin, ferme considérable et des bestiaux sans nombre; le seigneur est à Varsovie pour y former une compagnie dont il sera le capitaine. Je suis inquiet de l'ami Le Vert, qui est à Lowicz et qui est sans doute aussi bien en peine de moi; j'espère le trouver demain à la ville suivante.

Le temps, qui a été venteux et pluvieux la nuit dernière, a été charmant tout le jour. Le coucher du soleil, rouge, rutilant, nous annonce pour demain une journée charmante aussi.

Nous serons ici à merveille pour le feu, la table et le lit.

19. — Parti par un temps brumeux, après avoir toussé horriblement toute la nuit et l'avoir passée sans dormir. eJtousse encore beaucoup et à sec; la brume ne fait qu'irriter cette toux et je suis vraiment malade.

Arrivé de bonne heure à Sochaczew, méchante petite ville habitée par d'affreux singes des bois qu'on appelle ici juifs : ces misérables, tous horribles, ont étalé de toutes parts leurs quincailleries communes et leurs autres marchandises; ils sont couverts de poux et les secouent par poignées, quand ils en sont trop vivement mordus. Par grâce spéciale on m'a logé dans la maison du bourgmestre,où de braves commis des liquides et vivres-viandes m'ont bien reçu et donné une bonne soupe; mes chevaux ont été bien hébergés aussi, mais sans fourrage. Sur le soir est arrivé l'ami Le Vert; aussitôt la cuisine a été en train et à huit heures j'ai eu un bon souper, dont ma toux m'a empêché de profiter.

20. — Nous avons tous couché dans la même chambre avec deux gendarmes et un dragon prisonnier; j'ai un peu dormi.

Parti à sept heures le 20 par un temps doux. Le chemin de Sochaczew à Blonie n'est que de six petites lieues et la route, souvent très mauvaise, est généralement la meilleure que nous ayons eue. Dans ce pauvre bourg, où il n'y a absolument rien, on n'a pu nous loger. On nous a indiqué le château de Musenheim, trois lieues plus loin; malgré la mauvaise traverse, nous y sommes arrivés de bonne heure; nous y avons trouvé un jeune chirurgien d'artillerie à cheval avec trois officiers de ce corps, lesquels nous ont comblés de prévenances. Nous avons mis la marmite au feu, arrangé la paille, placé les chevaux et tout annonce que nous serons bien.

Sa Majesté, arrivée en voiture à Lowicz, en est partie à cheval et, au risque de se tuer, a fait beaucoup de chemin en peu d'heures. M. Duroc s'est luxé le bras près Kutno, M. Caulaincourt s'est également blessé, tous deux ayant versé en chemin.

22. — Arrivé hier à Varsovie, à une heure, gelé, morfondu, toussant comme un malheureux. Cette ville ne vaut pas sa réputation : elle est très étendue, mais généralement mal bâtie, et les juifs, qui forment plus de la moitié des habitants, la rendent détestable par leur laideur, leur saleté, leur horrible aspect. Je suis logé au Comptoir prussien, belle et grande maison où je serais traité à merveille si je pouvais manger.

A peine arrivé hier, il a fallu courir chez l'intendant général et y passer trois heures à faire des états. Ce matin, à dix heures, nous sommes allés chez Sa Majesté, qui était de très mauvaise humeur. Elle s'est récriée sur l'état misérable du service administratif et est allée jusqu'à dire que la nation était devenue la plus barbare de l'Europe relativement au service des hôpitaux; que l'armée, sous ce rapport, était au-dessous de celles de tous nos voisins et que les Cosaques valaient mieux que nous envers leurs blessés. Ayant demandé où était le premier médecin, il s'est impatienté de nouveau et a dit qu'il ne lui fallait plus de telles gens; que ce vieux bonhomme devrait depuis longtemps être retourné aux Invalides; qu'il avait rempli sa tâche et qu'il eût mieux valu envoyer à l'armée Desgenettes qu'un septuagénaire nostalgique et craignant de mourir en Pologne : « Non, a-t-il ajouté, ce ne sont pas les hommes qu'il me faut; je les veux jeunes, actifs, un peu grivois et ayant des c... » Il m'a fait questions sur questions et, ayant fait prendre la plume à M. l'intendant général, il a dicté à peu près ce qui suit :

Un médecin en chef dans un corps d'armée est un être

absurde et inutile. Tous les médecins quitteront les corps et divisions auxquels on les a attachés et resteront, soit dans les hôpitaux, soit au grand quartier général. Le médecin ne doit paraître que quand l'armée a un territoire, et celui-ci n'existe réellement que quand elle est cantonnée ou qu'elle a conquis beaucoup de terrain. Le chirurgien-major doit aussi faire à l'armée le service de médecin. Il n'y aura à l'armée active que des chirurgiens.

Quatre espèces d'ambulances :

Première espèce : ambulance des régiments dirigée par le chirurgien-major et un ou deux sous-aides ; elle doit avoir un caisson, puisqu'on lui en a payé d'avance la somme.

Deuxième espèce : ambulance des divisions ; elle sera dirigée par un chirurgien-major à la suite de l'armée et dans aucun cas elle ne pourra l'être par un chirurgien-major de régiment ; les aides-majors et sous-aides seront tirés des régiments ; cette ambulance aura des caissons fournis par l'administration des hôpitaux.

Troisième espèce : ambulance de corps d'armée marchant avec le quartier général ; elle sera desservie par les chirurgiens à la suite de l'armée ; l'administration lui fournira les caissons et autres moyens nécessaires.

Quatrième espèce : ambulance du grand quartier général.

Sa Majesté, indignée de tout ce qui se passe par rapport au matériel des hôpitaux, à la multitude d'employés payés et non présents, aux moyens de transport, etc., a dit encore qu'il serait à souhaiter que les chirurgiens fussent chargés de la garde, entretien et approvisionnement des caissons affectés à leur division d'ambulance ; qu'ils y mettraient de l'intérêt et de l'exactitude, au lieu qu'on leur promet toujours beaucoup, et on ne leur donne rien. Après un moment de silence et de réflexion, elle a prononcé ces mots mémorables : « Ils m'ont perdu ma chi-

rurgie, à force de la tourmenter et de la livrer à leurs sots projets. » — « Est-il bien vrai, m'a dit l'Empereur, que vous ayez tous ces chirurgiens-là ? » en me montrant le contrôle que je venais de lui remettre. « Oui, Sire, ai-je répondu, et vous ne sauriez me faire l'injure d'en douter; mais que Votre Majesté sache que presque tous ne sont revenus à l'armée que pour elle; que l'on ne m'en a pas fourni un seul de Paris et que j'en ai appelé près de moi près de deux cents. — Vous avez bien fait, » a dit l'Empereur, dans les yeux et les gestes de qui j'ai cru remarquer un grand mécontentement contre la source première des désordres qui le font gémir et contre l'autorité qui les entretient et les augmente à force de lésinerie et d'injustes procédés envers les plus honnêtes gens.

Sa Majesté a terminé en nous annonçant une grande bataille pour le 24 ou le 25 de ce mois. En conséquence, à peine sortis de chez elle, il a fallu courir la ville pour trouver de nouveaux locaux. Déjà six sont remplis de dix-sept cents malades; il nous faut place pour six mille blessés ; j'ai proposé de faire sortir et rejoindre les trois cent cinquante galeux qui en remplissent un, d'envoyer à Lowicz trois cent cinquante vénériens qui sont dans un autre et d'évacuer sur la même ville tous les fiévreux transportables, de sorte que nous puissions trouver dans les hôpitaux déjà établis sept ou huit cents places toutes prêtes.

Ordre de partir demain pour Jablona avec tous mes chirurgiens disponibles.

J'ai fait acheter pots de terre pour la soupe, chandelle, riz, lard, etc.; nous avons sucre, eau-de-vie, pains blanc et bis, enfin tout ce qu'il faut pour vivre pendant huit jours; j'emmène cinq divisions de chirurgiens à cheval, à chacune desquelles on donne un caisson à deux roues portant quelques moyens de secours.

23. — Après une nuit médiocrement mauvaise, ayant

toussé avec plus de facilité que pendant les précédentes, je me suis occupé d'assurer le service de dix-neuf cents malades restant à Varsovie. Je suis convenu avec les médecins Duval, Brassier, principaux; Jusserandot, Rampon et Mourge, ordinaires, que chacun ferait ses efforts pour soutenir ce service jusqu'au retour de nos chirurgiens. Je n'ai laissé de ceux-ci que six sous-aides pour les visites et distributions; les médecins et pharmaciens feront le reste. M. Magnin, médecin comtois établi depuis vingt-cinq ans en Pologne, se chargera d'un hôpital avec six chirurgiens polonais. Sa Majesté ayant défendu d'évacuer, ce mot a été pris à la lettre et M. l'intendant général n'a pas voulu que les trois cents vénériens fussent envoyés à Lowicz; quant aux quatre cents galeux, M. Duval m'a promis de leur donner leur billet de sortie pour aller à l'ennemi avec les autres.

A deux heures je partis à cheval avec mon jeune ami Le Vert et un seul domestique. Mon chariot de poste, tout disloqué qu'il est, marche attelé de deux bons chevaux et chargé de bons vivres, de pots, casseroles, mouton crû, chandelles, linge à pansement, charpie, couvertures pour bivouaquer, avoine, etc. Quel fleuve majestueux que cette Vistule! Sa largeur est huit fois comme la Seine. Cependant on le traverse sur un misérable pont établi moitié sur des bateaux et moitié sur des chevalets. Sur ce frêle pont, si peu digne de la magnificence du fleuve, mais si utile et si favorable aux projets de Sa Majesté, cent mille hommes ont passé ou vont passer, les cavaliers à pied, un à un, et l'infanterie par trois; les voitures attendent leur tour; la nôtre ne passera guère qu'à cinq ou six heures du soir.

Nous voilà passés et remontés à cheval, mais quels chemins! Les voitures du pays disparaissent au milieu de boues délayées et s'engloutissent dans des fondrières de plusieurs pieds; personne ne veut ou n'ose les aider à

sortir de là; il faudrait entrer jusqu'à mi-cuisse. Cependant je plains les pauvres paysans et leurs bestiaux, et plus que personne je m'intéresse à leurs chariots, sur lesquels je compte pour la journée de demain.

Le canon se fait entendre. D'abord je crois qu'on tire sur une reconnaissance ou une avant-garde, mais les coups se multiplient et la fusillade s'en mêle : c'est une position qu'on veut prendre et défendre. Arrivé à Jablona, un de nos chirurgiens, Gascon et très loquace, m'annonce que l'Empereur en est parti à six heures du matin (il avait passé au faubourg de Praga à quatre); il ajoute que tout le monde a ordre d'avancer, qu'on se bat depuis trois heures, etc. Au lieu de coucher en cet endroit, comme me l'avait ordonné Sa Majesté, je pousse plus loin, bien décidé à bivouaquer et à attendre où il plaira à Dieu le crépuscule qui doit être le signal de la mort et de la douleur pour les uns et celui de la gloire et des honneurs pour les autres. Nous faisons deux lieues et demie par une pluie froide et à travers d'épaisses forêts que nos gens travaillaient à éclaircir pour l'utilité de leurs bivouacs. En cheminant, je réfléchis au bavardage de mon Gascon et me rappelle qu'il ne m'a parlé ni de nos charrettes d'ambulance, ni de l'ordonnateur, ni du directeur principal. Qu'irai-je faire si près du champ de bataille, me suis-je dit, si j'arrive les mains vides de moyens de secours? Alors, tournant bride, je suis revenu à Jablona, ayant fait cinq grandes lieues très gratuitement. Ce matin était parti de Varsovie le susdit Gascon avec ordre de me découvrir une certaine grotte isolée dans le bois derrière le château et de m'y faire porter de la paille et allumer du feu. A mon retour de la malencontreuse corvée, j'ai trouvé mon homme, qui n'a obtenu sa grâce qu'à la vue de cette grotte charmante, où un bon poêle, un bon feu de cheminée, des matelas et de la paille étendus par terre ont désarmé ma colère; j'ai séché habits et bonnet de poil et

de suite ai envoyé chez l'ordonnateur pour savoir ce qu'étaient devenus les charrettes et employés. On m'a en même temps remis l'ordre de la main du prince major général de coucher à Jablona avec tout mon monde et d'en partir avant le jour pour me rendre au pont de la Narew; l'aide de camp porteur de cet ordre avait celui d'aller jusqu'à Varsovie. Je serai bien ce soir et jusqu'à demain à trois heures du matin. Quelle journée! Chacun pense qu'elle sera terrible et plus sanglante qu'aucune des précédentes. Mais laissons faire notre grand homme : il sait maîtriser la fortune et abattre ses ennemis.

24. — Depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin on a tiré; le canon et la mousqueterie n'ont cessé de se faire entendre. Je n'ai pas dormi du tout et la toux m'a horriblement fatigué. Il faisait trop chaud dans notre grotte et ma course pénible autant qu'inutile de la soirée n'avait pas peu contribué à cet accès ; nous avons d'ailleurs été dérangés par quelques chercheurs de logements et par la fâcheuse nouvelle que nos charrettes d'ambulance légère, que nous comptions trouver à Jablona, n'avaient paru nulle part, ce qui exposait MM. de l'administration à toute l'animadversion de Sa Majesté, à qui elle avait répondu de leur existence et de leur arrivée.

A deux heures, debout. Chemin faisant, mon ami m'a conseillé de monter en voiture, ce qui m'a bien réussi; j'y ai dormi deux heures au moins au milieu de nos bagages. Arrivé à la pointe du jour à Nowy-Dwor, bourg tout récemment bâti, en place d'un autre qu'une terrible inondation a fait disparaître, il y a quelques années, j'ai appris que l'Empereur était un quart de lieue plus loin, dans un mauvais village, où on a établi un pont sur la Narew, que les gens du pays appellent aussi le Bug, parce que cette rivière s'y jette à peu de distance de là. J'ai su aussi qu'il y avait eu environ trois cents blessés, dont soixante-

dix affectés gravement et le reste sans gravité. Il n'a été fait que trois amputations, dont deux du bras et une de la jambe. M. Bousquet, chirurgien-major du ... d'infanterie, chargé de l'ambulance d'une division du 3e corps, faisait le service : je l'ai remplacé par M. Douche et ses quatre sous-aides. Sa Majesté étant montée à cheval à huit heures, je me suis trouvé sur son passage; elle m'a fait appeler pour me demander combien nous avions de blessés. Je lui ai dit environ trois cents, dont les trois quarts n'avaient que des blessures légères. J'avais vu un peu auparavant Son Altesse le prince major général, à qui j'avais rendu le même compte. J'ai assisté à quelques pansements et montré aux jeunes gens à pincer et élever la peau pour en couper lestement un pli sur une balle qu'ils voulaient extraire à un hussard russe, près l'aisselle. Pendant une autre opération, on a volé dans la poche de côté de l'habit de M. Bousquet une bourse de quarante louis, qui étaient toute sa ressource depuis l'incendie qui a ruiné tout son régiment en réduisant en cendres les caissons enfermés dans une grange près Posen.

L'Empereur a logé dans une chétive baraque de bois; le prince Alexandre dans une plus mauvaise encore. La garde impériale a bivouaqué, officiers et soldats. On défile à force sur le pont, qui se rompt à tous moments, ce qui retarde le passage du Bug. Les Russes ont abandonné la position qu'on leur avait tant contestée cette nuit; ils sont réunis dans leur retranchements à deux lieues plus loin; c'est là qu'il s'agit de les attaquer.

Nous avons ce soir deux cent cinquante blessés à Nowy-Dwor, où nous sommes revenus chercher un abri jusqu'à deux heures du matin, instant fixé pour notre départ. Le service est excessivement difficile, les moyens de transport nuls, les chemins affreux. Ce pays a été mangé par les Prussiens, les Russes et les Français : quelle désespérante situation! Je tousse beaucoup, n'ai point d'appétit et n'en

vais pas moins mon train : où je tomberai, on m'enterrera. Nous avons fait un grand feu de bivouac au petit village ; nous y avons préparé notre dîner, une bonne soupe au lard et un mouton avec une poule ; tout cela a été mangé debout, un gros arbre nous servant de table. Il a plu toute la soirée ; le vent est à l'ouest, sans gelée.

25. — Logé chez un pauvre curé avec vingt autres personnes : j'ai toussé beaucoup et, sans avoir dormi plus de deux heures, nous sommes partis à trois heures par un vent épouvantable. Il a fallu passer trois ponts de bateaux, traverser la presqu'île où les Russes se sont défendus, suivre à travers les marais et les bois un chemin affreux, ensuite marcher deux heures par une belle forêt et enfin arriver à Nasielsk, ville toute judaïque, bâtie en bois, remplie de boue, ruinée par les Russes, qui ont fait des écuries de toutes les chambres de ces malheureux. Nous avons vu les débris, les ordures, les traces de barbarie des sauvages moscovites ; nos gens ont voulu les imiter. Aux cris d'un groupe de juifs qui montraient un dragon se sauvant, un paquet à la main, je suis accouru, ai arrêté cet homme qui m'a fait voir dans un mouchoir un gros pain qu'il emportait. Un pain ! Fallait-il tant crier pour cela ? Cependant les cris redoublent, quand on voit que je le laisse aller. Je l'arrête de nouveau ; j'ouvre le paquet et sous le pain étaient la table du Décalogue en or et une grande couronne d'argent que le drôle avait aplatie pour mieux la cacher.

A peine arrivé, il faut entrer dans la boue jusqu'aux chevilles pour aller voir quelques blessés disséminés dans les maisons et à l'un desquels il faut amputer la cuisse : c'est un chasseur à cheval. Le commandant Simonin vient me communiquer une lettre écrite au nom de Son Altesse le prince Alexandre, dans laquelle il est chargé de me dire que Sa Majesté n'est pas contente de ne point me voir aux

avant-postes, et hier elle m'y a parlé! A mon âge, être aux avant-postes! L'Empereur n'a pu s'expliquer d'une manière si éloignée de son esprit de justice et de raison. Quoi qu'il en soit, nous partons pour aller plus loin.

Après avoir péniblement traversé la place bourbeuse et les rues affreuses de la ville de ..., nous sommes entrés dans un assez bon chemin, qui nous a conduits au champ de bataille de la veille. Ce champ de douleur et de mort était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux; celui de Réal, fils d'un juge bien connu, était dans le fossé de gauche; ce jeune capitaine servait dans un régiment de chasseurs à cheval, et l'affaire s'était passée entre quelques régiments français de cette arme et des hussards russes formant sans doute l'arrière-garde. On s'en veut de la curiosité avec laquelle on contemple les victimes de la guerre, mais on ne peut s'en empêcher; c'est une triste jouissance, dont le charme est dans ce sentiment secret qui nous fait jouir du bonheur de n'être pas traités ainsi. La route passe à travers des bois de sapins et de chênes; je ne l'ai pas trouvée longue; dans les villages elle est à peine praticable.

Nous sommes arrivés à Nowemiasto, croyant y trouver Sa Majesté; mais peut-elle rester longtemps en place, ayant l'ennemi si près d'elle? Elle était partie pour Sochoczyn, à trois lieues plus loin à gauche; il a fallu se porter jusque-là, mais les chevaux avaient besoin de se reposer et nous avons passé deux heures dans cette petite ville, dont les rues sont pavées; c'est tout ce qu'elle a de remarquable. Il a fallu suivre un chemin tortueux, à cause des mares et des marais; on marche dans les bois et nous n'avions pas de guides. Après avoir cheminé trois grandes heures, nous arrivâmes au quartier général, où presque tout le monde bivouaquait : il pleuvait et faisait un temps froid. On nous donna un petit coin dans la chambre du maréchal du lieu, où déjà vingt-cinq personnes étaient couchées sur la paille;

j'y trouvai M. Ribes, de la maison impériale, ainsi que quatre de nos chirurgiens ; ils avaient pansé les blessés du combat qui avait eu lieu dans le village, dans la soirée même, combat dans lequel un mameluck a eu le nez coupé, mais tenant encore un peu ; on le lui a réappliqué ; plusieurs chasseurs de la garde ont été hachés ; M. Bockenheimer est resté pour en prendre soin. On m'a heureusement trouvé deux verres de bouillon et une bonne botte de foin, sur laquelle j'ai passablement dormi. J'étais arrivé à onze heures et demie. Mon pauvre ami Le Vert a voulu coucher dans la voiture, où il a eu bien froid. Nos chevaux, tout mouillés de sueur, l'ont été pendant la nuit d'une pluie glaciale. Quel métier ! Les Cosaques nous avaient laissé un quartier de bœuf chez le maréchal ; cette aubaine nous a bien servi ! J'ai désiré qu'on fît la soupe, croyant que Sa Majesté ne partirait que tard ; mais à peine le pot a-t-il été au feu qu'on a sonné le départ, et il a fallu retirer la viande et s'en aller.

26. — Il fait froid et beaucoup de vent. Nous voilà dans la carriole : nous cheminons ; mais, après avoir fait une demi-lieue, nous trouvons le régiment de grosse cavalerie qu'il faut voir défiler lentement et souvent homme par homme, à cause des mauvais pas. Nous tentons de nous échapper par les terres : plusieurs voitures y restent ; la nôtre s'en tire à peine et toujours le chemin devient plus mauvais. Alors je prends le parti de monter à cheval et de renvoyer le pauvre équipage au village d'où nous sortons, me proposant de venir le retrouver le lendemain avec une permission du major général de retourner à Varsovie. Je chemine à cheval par un vent mêlé de grêle, de neige, à ne pas y résister ; nous voyons de toutes parts des débris de voitures, des chevaux enterrés dans la boue et ne pouvant en sortir, des bœufs périssant enfoncés dans la terre jusqu'au ventre. Ici, est un champ de bataille de la veille :

il ne s'y trouve par bonheur que quelques cadavres. Là, brûlent des maisons, par derrière lesquelles nous passons pour n'être pas étouffés par la fumée. On n'entend que des cris pour exciter les bêtes et les hommes à redoubler d'efforts dans ces malheureux terrains où ce qu'on appelle la route a disparu sous les eaux et dans la boue. Les carrosses à six chevaux de Sa Majesté ont le sort commun; les roues tombent dans d'épouvantables fondrières et l'attelage blanc et superbe venant à s'abattre et à se rouler dans la boue n'est bientôt plus reconnaissable. Le train d'artillerie laisse plusieurs caissons. Des auditeurs sortent de leur belle dormeuse pour pousser à la roue et mêler leurs cris à ceux des cochers et postillons; mais, au moment où la voiture allait sortir d'embarras, la flèche casse, et voilà mes pauvres voyageurs condamnés à passer la nuit au bivouac. Hélas! chacun a ses peines; les miennes sont de tousser avec douleur, d'être horriblement fatigué et dégoûté.

Nous arrivons à Ciechanow, petite ville ayant une abbaye assez pauvre et que déjà les Cosaques avaient instrumentée en se retirant hier. A cinq heures du matin, ils étaient encore avec leurs chevaux dans la chambre que nous avons eu le bonheur de nous procurer; nous en avons ôté le fumier; nous y avons fait grand feu pour sécher nos habits et faire cuire les poules et les oies que M. d'Albavie, mon compagnon, avait su se procurer. Il a fallu laisser entrer soixante soldats du 4e corps; ces pauvres gens étaient trempés et morfondus; ils souhaitaient périr et se battre plutôt que de mener plus de deux jours encore une pareille vie. Le général Kirgener, du génie, avec ses deux aides de camp, nous a demandé un gîte que nous nous sommes empressés de lui donner.

27. — Le foin ne nous a pas manqué : j'ai couché sur quatre bonnes bottes étendues et, à quelques quintes de

toux près, j'ai assez dormi; mais ce matin je souffrais de la tête et de la poitrine. J'ai mangé du miel en rayons qu'un de nos chirurgiens m'avait découvert hier dans une forêt : on sait que ce sont les Polonais et Russes qui nous ont appris à cultiver les abeilles.

Ayant réfléchi que le major général m'avait dit hier que les Russes étaient en fuite et qu'il n'y aurait plus que des affaires partielles, je me suis décidé à rétrograder et à lui écrire que je me rendais sur les derrières pour recueillir les malades en grand nombre qui languissaient sans secours dans les hameaux et huttes abandonnés et les réunir dans un hôpital que j'établirais comme je pourrais à Sochoczyn ou à Nowemiasto. Ma lettre a été portée par M. le chirurgien-major Godefroy au quartier général et, sans en attendre la réponse, je vais partir pour retrouver mes équipages et retourner à Varsovie, bien sûr que si je persiste sottement à marcher avec le quartier général, je mourrai d'un efluxion de poitrine. Mon grand chagrin, c'est de savoir que l'ami Le Vert est parti hier à cheval pour me rejoindre; que nous ne nous sommes pas aperçus sur la route; qu'il a poussé jusqu'au quartier général, trois lieues plus loin que Ciechanow, où nous avions compté le trouver, et que le pauvre enfant va souffrir mort et passion pour moi.

Je monte à cheval à neuf heures et marche pour Sochoczyn, suivant le même chemin que j'avais pris hier. J'ai rencontré le maréchal Lefebvre, qui faisait la mine et qui m'a dit qu'il parlerait à Sa Majesté de tout ceci. La garde venait après lui, bien fatiguée, bien crottée, ayant fait jusqu'à dix-huit et vingt lieues dans des boues dont on ne se fait pas d'idée, murmurant tout bas et n'ayant pas une once de pain. Voilà où en est l'armée : elle vit de viande, quand elle a le temps d'en faire cuire; de pommes de terre, catouffles, quand elle peut en accrocher, car les paysans les enterrent dans les champs et souvent on ne peut savoir

où. Je passerai la nuit à Sochoczyn, au risque d'être obligé de faire le coup de fusil avec les Russes, qui infestent les derrières et volent ou tuent tout ce qu'ils trouvent : les paysans m'en ont amené un de cinq qui pillaient ce que les Français ont laissé; ils l'avaient désarmé et attaché avec des cordes; je les ai renvoyés au bourgmestre.

Mon ami Le Vert arrive à l'instant, bien gelé et bien affamé. Je suis enchanté de revoir ce jeune ami, qui vient encore de me prouver si sensiblement son tendre attachement. Nous sommes dans une mauvaise chambre; le vent souffle de toutes parts. Demain nous partirons pour Nowemiasto.

28. — J'ai toussé toute la nuit et ai le corps brisé, tant mon lit de paille, ou plutôt ma litière a été exiguë. Me voilà en voiture comme un pauvre moribond. Mon cocher a trouvé deux bons chevaux sur le champ de bataille; il les a attelés à notre carrosse et ils vont bien. Nous ne reconnaissons plus les chemins par lesquels nous sommes passés il y a quelques jours; ils sont anéantis par l'effet des transports qui vont rejoindre, et, à chaque pas, on risque de verser ou de périr. Plusieurs caissons et chariots passeront l'hiver dans les trous où ils sont tombés. Les charretiers reculent épouvantés à la vue de ces fondrières sans fond; les souliers, habits, effets de régiment restent en arrière, crainte d'accident, et cependant le soldat a bien besoin de ces secours.

Nous sommes arrivés à Nowemiasto, qui veut dire ville neuve, à cinq heures du soir. Chemin faisant, j'ai aperçu le commandant Simonin se rendant au grand quartier général. Je l'ai prié de remettre à M. Larrey une lettre dans laquelle je l'avertis que j'ai formé tant bien que mal des gîtes à Ciechanow, à Sochoczyn, à Nowemiasto, à Nasielsk, etc.; que j'y laisse des chirurgiens, mais qu'il n'y a ni pain, ni aucun moyen de subsistance dans ces

lieux infortunés ; je le prie de se charger de mon service, d'aller en prévenir Son Altesse le major général et de faire pour moi ce qu'en pareille occurrence je ferais pour lui. Ma lettre ne lui parviendra que le 1er janvier, car Sa Majesté marche tous les jours, ce qui met au désespoir tout le monde et met le comble à la misère commune ; mais l'Empereur a d'immenses vues ; il faut attendre qu'il les ait remplies avant de porter aucun jugement, avant de proférer aucune plainte.

Jamais l'armée française ne fut aussi malheureuse. Le soldat, toujours marchant, bivouaquant toutes les nuits, passant les journées dans la boue jusqu'aux chevilles, n'a pas une once de pain, pas une goutte d'eau-de-vie, n'a pas le temps de sécher ses habits et il tombe de fatigue et d'inanition. On en trouve qui expirent sur le bord des fossés : un verre de vin ou d'eau-de-vie les sauverait. Le cœur de Sa Majesté doit être déchiré de tout cela, mais elle marche à son but et remplit les grandes destinées qu'elle prépare à l'Europe : si elle avait eu le malheur d'échouer ou de n'obtenir que de médiocres résultats, l'armée se découragerait et crierait. On présume que son intention est de couper la retraite aux Russes et de les acculer entre la Vistule et la mer Baltique pour n'en laisser échapper aucun. Ainsi soit-il. Mais les Russes se retirent en bon ordre ; leur armée, forte de soixante-dix mille hommes, est bien conduite ; elle n'a encore essuyé que de petites pertes ; il paraît qu'elle trouve de quoi manger et qu'il nous sera difficile de la jeter dans le piège que nous lui préparons. Les chemins sont couverts de nos troupes qui s'efforcent de joindre ; la garde en a laissé beaucoup en arrière ; ces hommes n'ont pas de pain ; ils vivent de viande et de pommes de terre, quand ils ont de quoi les faire cuire.

Nous avons repris notre logement à Nowemiasto, mais quelle différence ! Il était plein de soldats qui l'avaient encombré d'ordures ; il a fallu faire jouer la pelle et les

balais pour le nettoyer; les marmites ont été aussitôt mises au feu et le souper a occupé toute mon escorte. Il a été bon : ne pouvant en manger ma part, je l'ai réclamée pour les gens de la maison, à qui j'ai donné le quart d'une oie, un morceau de jambon, du riz bien gras et un pain russe, ce qui les a fait pleurer de joie. Ma toux a redoublé; elle ne m'a point laissé de repos cette nuit sur ma paille et au milieu de mes compagnons et de deux officiers, dont un capitaine d'artillerie de la garde, que j'ai dû horriblement fatiguer par mes quintes sèches et sonores. Le malheur a voulu qu'à minuit le feu prît à la maison; les canonniers de la garde et les soldats logés sous le même toit que nous ont réussi à l'éteindre; si on ne s'en fût pas aperçu, en une demi-heure la maison, toute de bois de sapin, eût été en cendres et peut-être y eussions-nous péri.

29. — Parti à sept heures et demie. Nous nous étions effrayés des mauvais chemins; cependant nous nous en sommes tirés assez bien. Nous avons encore trouvé les champs de bataille du 24 couverts de cadavres et de chevaux morts; le malheureux Réal, nu comme un ver, était couché le long d'un fossé, en dedans du champ. Quelles réflexions ne fait-on pas à la vue de toutes ces victimes d'une guerre dont elles n'ont connu ni le motif, ni le prétexte! Mais il faut faire son devoir, et dussent nos corps mutilés rester sans sépulture, si le maître a ordonné de périr, il faut subir son sort et mourir en obéissant. Les corbeaux n'attaquent qu'à la dernière extrémité les corps humains; les chiens n'osent y toucher et les loups s'adressent de préférence aux chevaux.

Je me suis arrêté à une lieue plus loin que Nowemiasto pour faire manger à nos chevaux un peu de blé de sarrasin en forme d'avoine. Le misérable hôpital de cette triste ville a reçu plus de trois cents blessés ou malades, qu'il a évacués comme il a pu après les avoir nourris et soignés

selon le temps et les lieux. J'ai donné ordre à quatre chirurgiens, savoir aux aides-majors Baltz et d'Albavie et aux sous-aides Bordenave et Wolhert, de marcher sur le grand quartier général en laissant l'un d'eux dans chacun des gîtes où il y aura un commandant de place : c'est une terrible corvée que je leur fais faire. J'ai traversé les trois ponts de bateaux sans accident et ai trouvé, à Nowy Dwor, M. Gay, aide-major, qui nous a bien logés. Il y avait trois cents blessés dans le petit hôpital de cette bourgade, dont cinq dans le cas d'être amputés : j'ai prêté ce soir une de mes caisses pour faire ces opérations, et on avisera demain aux moyens d'évacuer sur Varsovie, dont nous ne sommes plus qu'à huit lieues.

30. — Ma nuit a été très mauvaise. Il fait doux et beaucoup de brouillard. Un des grenadiers, qui, après avoir soutenu hier soir avec tant de courage l'amputation de la cuisse, s'est trouvé mal et sans connaissance, n'a pu se relever de cette faiblesse et a péri.

Nous sommes partis contents et enchantés de rentrer à Varsovie. En trois heures nous sommes arrivés à Jablona et ai eu la satisfaction de bien me chauffer dans ma belle grotte, où personne depuis nous n'était entré; ma bonne vieille nous y a fait un bon feu; aussi a-t-elle eu un demi-pain de munition et plus d'une livre de jambon excellent, sans compter quelques monnaies que nous lui avons encore données en partant. A cinq heures nous avions passé la Vistule et à six j'étais déjà bien réchauffé dans mon logement, que par bonheur on a pu nous conserver. Il y a plus de douze cents blessés à Varsovie et le double de fiévreux. Sa Majesté revient avec sa garde. Le ciel en soit loué! Je tremblais qu'elle ne s'obstinât à prolonger son séjour dans ce pays maudit de la nature et où il n'y a rien à boire que de l'eau de marais et à manger que des catouffles et de la vache maigre.

Si j'ai connu le bonheur dans ma vie, c'est bien ici, dans une chambre chaude et dans un bon lit, où déjà j'ai avalé un bouillon. Ma toux est excessive et je suis changé à faire peur à tous ceux qui viennent me voir. J'ai trouvé MM. Poussielgue et Gallée, mes principaux, en mules et bonnets de nuit, se chauffant tranquillement; il y a trois jours qu'ils sont revenus; M. Delacoste n'est pas parti : quels serviteurs! Ce dernier fera tout ce qu'il voudra avec son ordonnateur en chef, prêtre défroqué, peureux et poltron comme un abbé, se sauvant au premier coup de canon et n'ayant pas le droit de trouver mauvais que les autres en fassent autant.

31. — Après avoir terriblement toussé, n'ayant eu que de courts intervalles de sommeil, j'ai pris dès la pointe du jour deux grains de tartrite de potasse antimoine. Je veux attaquer cette toux par les purgatifs; elle est toute gastrique, j'en suis sûr. Les médecins me proposent les potions d'oxymel, d'oxyde rouge d'antimoine, les incisifs, les délayants : vraies sottises que tout cela.

J'ai passé la journée à tousser, travailler, donner des ordres; enfin à me fatiguer excessivement, car chacun me tombe sur le dos; les malades arrivent par centaines et font vraiment pitié; couverts de boue, hâves, maigres, gelés, déchirés, mourant de faim, se traînant à peine, ils remplissent les rues, demandent où sont les hôpitaux et s'y précipitent. Il ne gèle pas, mais il fait une brume glaciale et qui pénètre plus que la gelée. L'armée rentre par parcelles, tantôt un régiment, et quel régiment! tantôt un peloton.

1807

(*SUITE*)

CAMPAGNE D'EYLAU

Les hôpitaux. — Commissaires des guerres. — L'orphelin de Schlirock. — Malades et blessés. — Wittenberg. — Une bonne vieille. — Ambulances à Allenstein. — Un Russe dans un poêle. — Ambulances à Wolsdorf. — Bivouac à Hermendorf. — Combat de Hoff. — Bataille d'Eylau. — Une alerte. — Le cimetière d'Eylau. — Détresse des blessés. — Conférence avec l'Empereur. — La rapacité des soldats. — Encombrement et misères des blessés. — L'église d'Eylau. — Infirmiers improvisés. — Chirurgiens russes. — Évacuations forcées. — Éloges de l'Empereur. — Fiévreux et diarrhéiques. — Arrivée à Osterode. — Réorganisation du service. — Audience de l'Empereur. — Misère de l'armée et des blessés. — « Voici venir le doux printemps! » — Le général Varé. — Officiers blessés. — Les Russes et nos blessés à Eylau. — Mlle Rébecca. — L'Empereur et les astres. — Récompenses aux chirurgiens. — « Je compte sur lui ». — Remerciements au major général. — *Amen et millies amen!* — Le sous-inspecteur Denié. — Souvenirs de Frédéric Ier. — Rosenberg et le printemps. — Projet de *chirurgie de bataille*. — Finkenstein. — Conférence avec l'Empereur. — Cadres des chirurgiens prussiens.

1er *janvier*. — Je crois avoir moins toussé cette nuit. Dès le matin j'ai pris vingt-quatre grains de jalap dans un verre d'eau tiède saturée de sucre. On m'accable de demandes; il faut que je travaille sans cesse; j'ai peu de chirurgiens et le nombre des malades est incalculable. Nous nous servirons encore pendant quelque temps des chirurgiens polonais; l'un d'eux, M. Magnin, qui est Comtois et très aimable homme, a pris en chef le service de l'hôpital de Radziwill. La ville fait de grands sacrifices : le pain est bon; il y a du vin qu'on a acheté et payé fort

cher. Il a été donné beaucoup d'argent pour le service des hôpitaux ; mais il règne toujours une lenteur de formes, une lourdeur d'action qui font languir le service et souffrir les pauvres malades. M. l'intendant général a attaché un commissaire des guerres à chaque hôpital, et il y en a quatorze : il les bourre, s'en prend à eux de toutes les plaintes qu'il reçoit, et les traite comme des mercenaires; aussi tremblent-ils tous sous sa verge et sont-ils debout, nuit et jour, pour faire marcher le service. C'est une plaisante chose que de les voir haletant, courant, demandant, criant, se mettant en quatre, et pourquoi? pour faire la besogne que devrait faire un bon directeur. Mais je suis loin de blâmer la mesure prise par l'intendant général : d'abord il y a une multitude de commissaires des guerres qu'il faut occuper, puisqu'on les a fait venir à l'armée; en second lieu, c'est qu'en effet ils ont plus de temps, plus de moyens pour faire aller la chose que ne pourrait en trouver un simple directeur.

Ma tête est bien dégagée et je me trouve infiniment mieux. Demain, je recommencerai.

Sa Majesté est rentrée avec sa cour et sa garde. Il reste des troupes de l'autre côté et de puissantes têtes de pont.

2. — J'ai moins toussé et par conséquent mieux dormi. Encore mon jalap, dont j'ai été très satisfait. Ce purgatif me réussit à merveille; chacun s'étonne de la manière dont je me traite, et les médecins surtout semblent en rire dans leur barbe, mais je sais ce que je fais et la plupart du temps il n'en est pas de même de ces messieurs.

Ma toux me laisse d'assez longs intervalles et devient sensiblement moins forte. Ce n'est pas une toux comme celle que produit l'engouement catarrhal ou l'engorgement inflammatoire des poumons; elle ne ressemble pas non plus à celle de la péripneumonie; elle est d'une nature particulière, et voici à quoi on reconnaît qu'elle est étrangère

pour ainsi dire aux poumons : c'est qu'elle est sonore et que le bruit qu'elle fait part de toute l'étendue des poumons.

On ne conçoit pas comment à force de tousser les poumons ne se déchirent pas et les vaisseaux de la tête ne se brisent point.

28 — Depuis trois semaines nous travaillons à un état d'organisation conforme à la décision de Sa Majesté en date du 22 décembre : il a été présenté deux fois sans être approuvé, parce que les chirurgiens désignés pour les divisions d'ambulance légère et autres du corps d'armée n'étaient point portés présents à Varsovie ou aux postes pour lesquels ils étaient annoncés, se trouvaient la plupart sur les derrières. Le 27, je remis un nouvel état et donnai ma parole que tous les chirurgiens y dénommés étaient prêts à partir au premier signal, ou étaient déjà rendus à leur destination ; mais je demandais que, faute de pouvoir leur payer leurs appointements échus, on mît à ma disposition quelques mille francs pour les leur distribuer avant de se mettre en route ; et aujourd'hui 28, j'ai touché deux mille francs, que je leur ai partagés par cinquante et cent francs pour de suite passer la Vistule et rentrer en campagne. L'ordre est donné d'aller coucher à Jablona et d'être demain à Pultusk. On a eu tort de ne pas nous diriger sur Seiroch, ce qui nous ferait gagner deux lieues.

J'emmène trente-six chirurgiens montés et vingt-quatre à pied, avec douze charrettes chargées de moyens de secours. J'ai laissé huit chirurgiens-majors, huit aides et seulement seize sous-aides pour les hôpitaux de Varsovie ; mais soixante-quatre chirurgiens polonais vont, après mon départ, être distribués sur ces hôpitaux.

M. Delacoste, principal du 3ᵉ corps, resté malade à Varsovie, a reçu une instruction très détaillée sur ce qu'il y a à faire, en mon absence, pour que le service curatif soit assuré ; il est chargé de placer les chirurgiens arri-

vants et de m'envoyer ceux qui ont ordre de me rejoindre. Je laisse à Varsovie mes meilleurs équipages et deux domestiques pour en avoir soin et ne prends que quatre chevaux, une mauvaise voiture et des harnais de peu de valeur, car il gèle fort à présent; mais, si le dégel arrive, tout est perdu et il n'y aura que les bons chevaux qui se tireront des boues.

Il est une heure : je pars; les chemins sont superbes.

29. — Nous avons été seuls au beau château de Jablona. Tous nos chirurgiens sont partis. Tel est l'ordre de Sa Majesté, à qui j'ai promis, sous ma responsabilité personnelle, que j'en aurais toujours au quartier général environ quarante.

Il fait une gelée franche. Il nous a fallu cinq heures pour arriver au pont de Bruck, toujours voyageant dans les bois et recevant de temps en temps des bouffées de neige très incommodes. Arrivés au pont, nous avons trouvé cent voitures et cinq cents chevaux attendant leur tour de passer. Mes compagnons sont allés prier le commandant des pontonniers et un chef de l'artillerie de la garde de nous laisser filer, et nous avons passé la rivière et ses deux bras sur le pont le plus misérable et le plus branlant qui ait jamais existé. Au delà est un grand château avec des dépendances dont on pourrait tirer parti pour un hôpital, ou au moins un gîte. Nous avons poussé jusqu'à Schlirock. Là, nous nous sommes arrêtés pour faire manger les chevaux et manger nous-mêmes : un feu encore allumé au milieu d'une grange nous a réchauffés. Près de ce bivouac couvert était un petit garçon de dix ans, presque nu, beau comme un ange, ayant aux jambes des bottes de Russe, et sur le corps un corset de femme en pièces : nous l'avons bien régalé et chacun lui a fait don de quelque monnaie. Si nous fussions aussi bien revenus que nous allions, j'aurais pris avec moi ce pauvre enfant, qui nous a dit en polonais n'avoir plus ni père ni mère. Tous ces villages sont dévastés et absolument épuisés et presque déserts.

Nous sommes arrivés à Pultusk à cinq heures et demie. La ville est assez belle pendant l'hiver et par la gelée : quand il dégélera, la place sera couverte de deux pieds de boue et peut-être de quatre d'eau. Il y a un évêché, un séminaire, un hôpital de sœurs du pot et une abbaye de bénédictins dans ce petit endroit. Nous avons eu, après l'affaire du 26, près de deux cents blessés entassés les uns sur les autres; il y en a eu cent chez les sœurs et deux cent vingt-cinq dans la maison du vicariat. Celle-ci est évacuée et dans les autres j'ai trouvé cinquante-deux fractures compliquées et vingt amputations. Les lits de l'hôpital des sœurs n'ont que cinq pieds de long; les pauvres blessés y sont très mal, et ceux qui ont une fracture à la jambe ne pourront échapper à un raccourcissement de plusieurs pouces; du reste ce local est assez propre pour le pays. Là, comme ailleurs, les religieuses sont dures, avares, égoïstes et pleines de vices ou de défauts; ce n'est que chez les jeunes, encore dans la ferveur de la vocation, qu'on rencontre de l'humanité; rien n'est plus intraitable et plus méchant que les vieilles, et à Varsovie, dans la maison de l'Enfant-Jésus où nous avons cent cinquante malades ou blessés, c'est la même chose qu'à Pultusk et partout où il existe de ces femmes-là, qui pourtant valent encore mieux que les hommes pour soigner les malades.

A l'abbaye des bénédictins quatre-vingts blessés sont couchés sur un peu de paille et n'ont aucune espèce de fournitures. Leurs camarades leur ont procuré quelques vieilles couvertures, quelques mauvais plumons et autres effets, qui, déjà sales et dégoûtants par eux-mêmes, le sont devenus encore bien davantage par la graisse, le pus, le sang, les crachats dont ils sont souillés. Quelques amputés, malgré ce misérable état, sont guéris. Il y a des fractures qui vont bien. Quand la commission civile fournissait les vivres, ils étaient assez bons; on en a remis l'entreprise aux Français, et dès lors tout a été altéré, frelaté. On a eu

beau crier : cela a continué jusqu'à la nouvelle de l'arrivée de Sa Majesté à Pultusk. Alors on a donné du meilleur vin ; on a changé la paille, procuré du linge à pansement, etc.

A mon arrivée, le général Baville, commandant la ville, me donne connaissance d'une lettre du maréchal Davout, portant ordre aux officiers de santé en chef des hôpitaux de Pultusk de se rendre à la commission civile, et de là dans les villages où, selon le rapport des médecins du pays, il régnait une épidémie. J'ai voulu charger de ce soin MM. Micaleff et Boudet, du 3e corps, que commande le même maréchal, d'autant mieux que déjà ils avaient fait un rapport sur ce bruit trop accrédité; mais ils allaient partir, et *cela les eût dérangés !* Après quelques courses et informations, j'ai appris que l'épidémie en question n'était que la faim et la disette et que le remède et l'antidote seraient des comestibles, dont l'armée n'avait laissé aucune provision. De plus, un médecin polonais ayant distribué aux habitants des milliers de fioles pleines d'une liqueur préservative cherchait tout uniquement à en faire payer l'apothicaire de Pultusk qui les fournissait, et avec lequel il devait sans doute partager. Tout s'est borné à cela.

J'ai vu chez les sœurs, parmi les fractures compliquées, un dragon qui, ayant eu une fracture complète par l'effet d'une chute de cheval et la gangrène d'hôpital lui ayant détruit une partie des muscles, se trouvait dans le cas le plus malheureux : les os fracturés se montraient avec leurs pointes nues; un vide affreux régnait autour d'eux, et la cuisse laissait à peine la triste ressource de l'amputation. L'hôpital est puant : en y entrant, on est frappé d'une odeur de fromage pourri qui annonce les grandes suppurations. La pharmacie est faite par les sœurs. Point de fumigations.

30. — Sa Majesté est arrivée à midi, et tout annonce

qu'on partira ce soir. En effet, à trois heures, on a ordre de se rassembler sur la place pour observer celui de marche tracé par le major général, qui n'a pu croire qu'on pût jamais s'y conformer dans des circonstances si difficiles. A trois heures, la place était couverte de deux régiments en bataille, dont les chefs croyaient que l'Empereur les inspecterait. Sa Majesté s'est contentée de les saluer en passant; elle était dans sa petite voiture découverte, ayant à côté d'elle le prince Alexandre et devant son fidèle mameluck. J'ai suivi d'assez près sa voiture; mais, un embarras sur le pont m'ayant retardé et le parc ayant commencé à filer, il m'a fallu marcher à sa suite, et si lentement que, n'ayant que quatre lieues à faire pour arriver à Marcow, je n'ai pu y entrer qu'à onze heures et demie du soir. Deux de mes compagnons m'avaient fait un mauvais logement dans une grange. Les ayant attendus une heure sur la place sans les voir arriver, je voulus faire le siège d'une maison dont les volets et portes étaient fermés avec soin; je criai, frappai, menaçai; enfin on m'ouvrit, et je fus bien surpris de trouver étendu sur un grabat M. Boyer, mon confrère, et ses deux collaborateurs.

31. — Partis par un froid de six degrés et une superbe gelée pour Prasnitz, où je suis arrivé à une heure : il y a six bonnes lieues. Le 4e corps a laissé un hôpital en cette ville, assez bien bâtie, mais à peu près épuisée: cent vingt malades y étaient restés, et plus de quatre cents ont dû y arriver dans la journée suivante, tant la route en était couverte! On évacue sur Plotz, où j'ai envoyé des chirurgiens ces jours derniers. Il a fallu laisser à Prasnitz trois des chirurgiens du 4e corps, dont un est malade : un autre a perdu tous ses effets, et un troisième ne demande pas mieux que de ne pas marcher.

A trois heures, ayant trouvé le général de l'artillerie de la garde prêt à partir en voiture pour Colchiren, à cinq

lieues plus loin, j'ai profité de l'occasion et fait ce chemin fort commodément. Nous sommes arrivés à six heures et demie ; on nous a envoyés dans un château, à un quart de lieue de la ville, où le général Lariboisière, mon ami, avec ses aides de camp, ceux du général Couen, et quinze officiers de l'artillerie de la garde étaient réunis, et même à table.

1er *février*. — Le 1er février, nous sommes partis, non sans avoir déjeuné. Je me suis procuré un sac d'avoine et une bonne botte de foin pour mes chevaux, qui devaient arriver, et étant monté dans la voiture du général Couen, j'en suis descendu devant la première maison du bourg, pour y attendre mes équipages et mon monde resté à Prasnitz. M. Thérin, chirurgien-major de l'artillerie de la garde, qui m'a procuré le foin et l'avoine, les a fait déposer près ladite maison. Là, je me suis bien chauffé, ai fait ma barbe et vu venir, au bout de trois quarts d'heure, toute ma société et ma suite. Sa Majesté avait ordonné qu'on formât à Marcow un hôpital ; mais, outre qu'il est impossible d'y trouver un local propre à contenir cent malades, la distance de ce lieu à Prasnitz est de cinq ou six lieues seulement et par conséquent très courte. Nous sommes partis pour Wittenberg, à trois lieues plus loin. A trois heures, nous étions déjà arrivés et logés, c'est-à-dire mis à l'abri du froid, dans une chambre où nous devions être huit ou dix sur la paille. Je me suis un peu décrassé et ai rendu quelques visites. Mgr le major général a paru satisfait de me voir et de savoir que j'avais quarante-huit chirurgiens avec moi et de grands moyens de secours. M. Larrey et moi, en nous promenant, avons visité le temple luthérien et reconnu qu'on pourrait y mettre trois cents malades, si on y plaçait un énorme poêle. Dans les deux maisons voisines et dans l'immense écurie où étaient les chevaux de Sa Majesté, il serait possible, au besoin, d'y mettre assez chaudement trois cents autres malades.

Wittenberg est une jolie ville, offrant beaucoup de ressources. C'est la première ville de la Vieille-Prusse, où nous sommes enfin arrivés. Plus de Pologne, plus de Polonais : on parle allemand dans le pays. La gelée est forte, et le ciel bien étoilé nous en promet une plus forte encore; il n'y a pas beaucoup de neige. Le major général ne cesse de consulter son thermomètre, qui a la forme d'une montre et dont l'effet, très exact, dépend de la dilatation et de la condensation d'une tige de métal. Chacun demande la gelée, car si, par malheur, le dégel survenait, nous serions très embarrassés; cependant la terre resterait encore assez ferme pendant huit jours pour nous mettre à portée d'arriver à notre destination, qui dépend des événements. Il y a à Wittenberg de superbes moulins et une maison un peu propre, qu'on appelle le château : Sa Majesté y logeait.

2. — Nous avons été assez bien hier. Aujourd'hui, à huit heures, par un temps extrêmement froid et un vent de nord-est, nous sommes partis pour Passenheim, petite villette à huit grandes lieues de Wittenberg. Le chemin est détestable; c'est la traverse, et le pays est très montueux. Ayant été devancés par le parc de la garde, il a fallu cheminer lentement à sa suite et à travers les sillons élevés de la campagne, ce qui a tellement secoué la voiture que ce matin, 3, nous nous sommes aperçus qu'elle était hors d'état d'aller plus loin. Après avoir fait la moitié du chemin, nous avons laissé aller le parc et sommes entrés dans un malheureux village abandonné et pillé; nous y avons eu un peu de foin et trouvé une chambre bien chaude qu'à notre vue quinze ou vingt soldats ont évacuée; ils en enlevaient le reste des pois, fèves et pommes de terre. Nous nous croyions seuls dans ce taudis lorsque les soupirs d'une vieille femme, couchée dans un lit retiré, nous ont frappés et contristés. Elle a quatre-vingts ans. Cette

infortunée, n'ayant pu suivre ses enfants dans les forêts où ils se sont retirés, a été délaissée par eux. Des haillons dégoûtants la recouvraient; ses regards annonçaient une faim mortelle; je lui ai donné du pain blanc et un morceau de bœuf cuit, qu'elle a bien mangé, quoique n'ayant plus une seule dent. Elle a fort bien bu un verre de vin blanc que je lui ai présenté; mais, quand elle m'a vu lui donner un morceau de sucre trempé dans le vin, elle a hésité et montré de la crainte. Cependant l'ayant porté sur ses lèvres, le goût lui en a plu et tout cela l'avait bien réfocillée. Nous l'avons quittée en la recommandant à la Providence et bien satisfaits de notre bonne action.

A six heures, nous sommes arrivés à Passenheim, où nos chirurgiens chargés de notre logement nous avaient trouvé un coin avec treize officiers de la garde. Les chevaux ont été mieux que nous; ils n'ont manqué de rien. Nos officiers étaient tous occupés de leur souper, sur lequel ils prenaient un à-compte, quand je suis entré dans la chambre que je devais partager avec eux; ils m'ont comblé d'égards et de prévenances. Chacun a bien soupé. On a rempli de paille fraîche la chambre; j'ai étendu dans un coin mes draps, mes couvertures et mon vitchoura, et à dix heures chacun ronflait. A trois heures du matin, on est venu donner le signal du départ aux officiers, puis il y a eu contre-ordre et on n'est parti qu'à huit heures. Sa Majesté nous a commandé d'être prêts à toute heure et de rester jusqu'à ce qu'il nous ait été expédié une ordonnance pour nous rendre vite où l'on nous conduira. Ainsi notre personnel et notre matériel attendent et d'un moment à l'autre nous comptons marcher. L'Empereur et tout le quartier général, équipages gros et petits, sont partis pour Allenstein. On dit que quinze mille Russes sont cernés; on s'attend à un grand coup; Sa Majesté l'a annoncé.

Notre voiture est cassée sans remède. Nous en avons découvert une autre, mais mauvaise aussi. Nous aurons un

bon traîneau pour tous nos bagages ; mon neveu a pris un cheval fou, sauvage, qu'il espère dompter ; M. Le Vert s'en est procuré un autre qui est garrotté, ce qui ne l'empêchera pas de tirer le traîneau ; nous avons des harnais ; en tout notre affaire va assez bien.

3. — On n'a jamais vu un spectacle de dévastation tel que celui que présente la pauvre ville de Passenheim : il faut que nos gens, et surtout les Russes, y aient mangé deux cents bêtes à cornes ; tout est couvert de têtes de vaches encore tenant à la peau, d'estomacs et de fressures de veau, de bœuf, etc. On nous promet un peu de pain, que l'ordonnateur a fait faire pour notre petit quartier général. Il a bien neigé cette nuit ; le temps est froid, un peu brumeux ; nous sommes sur le qui-vive.

Ordre de rester à Passenheim et d'y attendre l'ordonnance promise. Le canon se fait entendre. On dit que les Russes tiennent. Le 3e corps arrive pour se porter demain un peu à la droite. Nous avons renouvelé nos équipages, changé nos voitures et tenu nos chevaux tout prêts.

4. — Nous avons bien dormi sur de la bonne paille. Le temps est superbe ; il a un peu neigé à dix heures ; le soleil se montre et adoucit le froid. A onze heures et demie, ordre de partir. Nous allons à Allenstein, quatre lieues de traverse et quatre de chaussée. Je monte un traîneau assez joli, traîné par un assez bon cheval ; il m'a fallu laisser à Passenheim ma voiture qui, à force d'aller, était absolument usée ; j'emmène à sa place un petit chariot du pays.

Je suis arrivé à quatre heures et demie à Allenstein, ayant toujours trotté, malgré le chemin très montueux et les huit lieues, tant de traverse que de chaussée. La petite ville est dans un fond ; son aspect n'est pas désagréable ; les maisons en sont assez bien bâties. Elle est encombrée d'équipages, de carrosses, de caissons, etc. ; le 6e et le 7e corps

y ont les leurs; ceux de Sa Majesté et de sa suite sont partis à quatre heures, un peu avant mon arrivée. J'ai trouvé les chirurgiens du 7e corps parcourant les rues avec une caisse d'instruments, ce qui m'a fait d'abord craindre qu'il n'y eût beaucoup de blessés; mais ils m'ont dit n'en avoir environ que deux cents, dont très peu de cas graves. Ce sont la plupart ceux d'hier, car on s'est fortement battu à deux lieues d'ici. Aujourd'hui encore le champ de bataille n'a pas été plus éloigné jusqu'à midi; alors les Russes ont perdu quatre lieues de terrain, après s'être vigoureusement défendus et nous avoir fait beaucoup de mal. Les 4e et 28e d'infanterie de ligne du 4e corps ont beaucoup souffert. Le 6e corps a donné. Gilbert et Tissot sont en mission à Thorn et le service va comme il peut. Nous aurons demain cinq ou six cents blessés à Allenstein : j'y laisse quatre chirurgiens avec un ordre pour quatre autres qui passeront demain. Il n'y a pas moyen d'évacuer : tout est ruiné sur la route; tout est désert; jamais les Vandales ne firent tant de mal. Je suis sûr, à l'innombrable quantité de têtes de vaches, de bœufs, de moutons, qu'on rencontre à chaque pas, qu'il n'est pas de soldat qui ne consomme quatre livres de viande par jour. Il est vrai que rarement il a du pain et qu'il ne vit guère que de viande et de pommes de terre; le feu et la fumée des bivouacs le rendent jaune, hâve, méconnaissable; il a l'œil rouge; ses habits sont pleins d'ordures et enfumés; il est maigre, triste, rêveur; on est trop souvent affecté des malédictions, des imprécations que le désespoir et l'impatience lui arrachent.

Nous sommes logés dans une grande maison qui a été, comme toutes les autres, pillée et dévorée. Je me suis couché à huit heures, ai dormi jusqu'à minuit. Le ronflement de vingt personnes couchées dans la même chambre, la chaleur excessive du poêle, les punaises et les puces m'ont éveillé. J'avais la langue sèche comme du bois : j'ai bu de l'eau et, ne pouvant me rendormir, je me suis levé

pour écrire ces misérables lignes à la lueur d'une petite chandelle d'un sol de notre pays. J'ai visité la multitude de nos dormeurs : à droite, neuf chirurgiens sur la paille et à gauche douze personnes de la maison étendues sur le plancher et y ronflant fort bien.

A quatre heures du matin, nous partirons tous; j'en ai donné l'ordre. Trois cents traîneaux nous ont précédés. M. Larrey et ses six aides ont soigné les blessés de la journée. Sans l'ordre inconcevable à nous donné par le major général, nous eussions été aux affaires d'hier et d'aujourd'hui : Sa Majesté sera instruite de cet ordre et de ses résultats. On dit que deux mille Suédois et dix mille Anglais sont débarqués et font cause commune avec les Russes et les Prussiens.

5. — La nuit a été froide; il neige encore et à quatre heures on n'y voit goutte. Nous avons pris un guide, avec une lanterne; je suis monté dans le traîneau russe du chirurgien-major Thomas, et nous sommes partis tous ensemble. J'avais avec moi environ vingt-quatre chirurgiens à cheval et dix à pied. Nous avons cheminé presque sans y voir jusqu'à cinq heures et demie : la route est assez bonne jusqu'au premier village. Ici nous avons trouvé trente blessés répandus dans plusieurs maisons, et on m'avait dit que j'y en trouverais quatre cents. Dans le second nous en avons trouvé le même nombre et avons vu le colonel du 4e d'infanterie de ligne ayant une simple contusion au bras. A sept heures et demie, nous avons rencontré dans un grand village les équipages du 6e et du 7e corps; il a fallu se mettre à leur suite, ce qui nous a prodigieusement retardés. Le froid était vif; la neige tombait à gros flocons; toute la route était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, de fusils brisés, de voitures cassées, de caissons d'artillerie russe démontés, de pièces de canon, dont deux étaient encore en position, chargées et amorcées. Les

gibernes, la plus belle buffleterie, les gargousses, les cartouches étaient semées de toutes parts. Le beau tapis blanc de neige était souillé de sang et avait été foulé par les hommes et les chevaux qui y avaient manœuvré. Là, les Russes ont perdu beaucoup de monde et laissé beaucoup de bagages le 3 du mois, autrement avant-hier.

Nous comptions aller à Guttstadt, mais on nous a dit que Sa Majesté était à Liebstadt, et nous poursuivîmes notre chemin, après avoir fait reposer les chevaux dans un village désolé et ravagé. Nous étions entrés dans une maison de pauvres gens, qui l'avaient désertée; deux blessés français s'y étaient retirés. Il faisait froid dans la chambre transformée en écurie. Un de nos chirurgiens ayant voulu faire du feu au poêle vit deux pieds humains qui sortaient de son embouchure. Il m'en avertit. Je trouvai ces pi ds chauds; je les pinçai, et aussitôt une voix plaintive se fit entendre du fond de cette espèce de caverne. C'était un Russe qui s'était fourré dans ce poêle pour y chercher un peu de chaleur; nous l'en retirâmes. Ce malheureux avait reçu plusieurs coups de sabre, entre autres un qui lui abattait la peau et les muscles qui recouvrent l'occipital, et un autre qui lui avait fait au vertex un « apokeparmismos » de la largeur de six francs; nous le pansâmes comme nous pûmes et le laissâmes aux soins de la Providence, en attendant le passage des chirurgiens commandés par moi pour recueillir ces infortunés.

Avant d'arriver à ce village, nous avions vu à peu de distance de la route, près une voiture brisée, un Russe ayant de terribles entailles à la tête et qui, l'ayant nue, avait passé la nuit sur le terrain, seulement abrité par un lambeau de natte. Il était à peine âgé de dix-huit ans. Il nous dit : *Nix braute for Rousse* (le Russe n'a pas de pain). Hélas! personne de nous n'en avait sur soi et aucun de nos chirurgiens ne put lui mettre un couvre-chef, faute de compresses, dont ils eussent dû avoir leurs poches garnies.

Cela me chagrina vivement et attira de ma part des reproches amers à mes collaborateurs, qui depuis n'ont pas oublié la petite provision de charpie et de linge.

L'armée avait poursuivi les Russes à travers des bois et un pays inégal, où il serait impossible de passer par le dégel. De tous côtés sont des lacs, étangs, mares et ruisseaux, maintenant gelés, couverts de neige et sur lesquels on passe sans s'en douter. Cependant nous avons été deux fois forcés de faire un détour considérable pour éviter des passages dangereux, déjà usés par les colonnes qui nous avaient précédés. C'est dans ces trajets que nous avons pu remarquer les traces des manœuvres des deux armées. Çà et là, il y avait quelques cadavres et quelques Russes encore vivants, qui, ayant résisté au froid d'une première nuit, auront péri de celui de la seconde, sans qu'on eût pu les secourir : c'est un malheur et un sort affreux.

Après avoir longtemps cheminé, toujours suivant les équipages de Sa Majesté, et ayant été obligés de monter à cheval, tant le traîneau allait lentement et durement, à cause des sillons à travers lesquels il fallait passer, nous arrivâmes sur une hauteur où toutes les voitures de la cour étaient arrêtées. On se battait alors vigoureusement à la gauche, près Liebstadt; le canon et la mousqueterie allaient fort, et assez près de nous. Je vis le carrosse de mon confrère Boyer, qui y avait donné place au général Gardanne (des pages), qui avait été touché par une balle morte. Je continuai et arrivai dans un gros village, appelé Wolfsdorf. Dans toute la Vieille-Prusse, les villages sont beaux, quoique la plupart des maisons soient encore bâties la plupart en bois; on voit de belles plantations de tilleuls et d'arbres fruitiers; en été, les maisons sont fraîches et agréablement ombragées. A Wolfsdorf étaient cent cinquante blessés français et cinquante russes, près lesquels je laissai la division de M. Boyer, avec ordre de me rejoindre, quand elle aurait évacué sur Allenstein ces blessés.

Il était tard : le 7e corps, bivouaqué à une portée de canon, dans un petit bois, et faisant déjà la soupe, venait de battre et sonner la générale pour partir. On disait Sa Majesté à Landsberg ; d'autres assuraient qu'elle avait couché en deçà, dans un village au delà duquel elle n'avait pu aller. J'écrivis au major général que je resterais la nuit à Wolfsdorf pour les blessés qui y avaient été dirigés et parmi lesquels il y avait plus de quatre-vingts dragons, dont deux officiers avaient perdu la jambe. La veille, six mille dragons avaient chargé contre mille Cosaques, qui, voltigeant en tirailleurs autour d'eux et parmi eux, pendant qu'ils faisaient leurs évolutions, les avaient hachés et lardés de coups de lance. Ces Cosaques étaient soutenus par deux pièces de canon, qui avaient fait bien plus de mal encore, de sorte que le 16e et le 4e régiments avaient été presque entièrement défaits.

Je croyais le major général à Liebstadt et j'avais chargé l'aide-major Baltz de lui porter ma lettre, mais celui-ci eut peur des Cosaques et apprit d'ailleurs que Son Altesse n'était point dans la petite ville en question. Je trouvai dans mon gros village l'adjudant-commandant Vuilleminot, le topographe, qui eut la bonté de me faire garder par un factionnaire une grande et belle maison qui, quoique pillée et dévastée, me fournit un bon asile et me procura une bonne nuit. M. Chappe vint partager avec nous cet avantage.

6. — Après avoir donné les ordres aux chirurgiens restants à Wolfsdorf, je me suis mis en route à huit heures, croyant aller à Landsberg et y trouver le grand quartier général. A deux lieues de distance, par des traverses raboteuses qui faisaient sauter mon traîneau et me secouaient horriblement, nous sommes arrivés dans un village où Sa Majesté avait passé la nuit et d'où elle était partie le matin ; M. Lombard y avait bivouaqué. Nous y avons appris de cet ordonnateur que le major général l'avait

blâmé d'avoir quitté Allenstein sans un ordre de lui, et que l'intention de Sa Majesté n'était point que nous fussions exposés à passer les nuits au bivouac. Qu'on juge de la position d'un quartier général aussi considérable que celui de l'Empereur, lorsqu'il faut qu'il s'établisse dans un village tel que celui de Hermendorf (c'est, je crois, le nom de la commune en question)! Ce village était vide et à peu près désert; on n'y avait rien laissé, et les rues, les environs, le devant et le derrière des maisons étaient couverts d'abris de paille, autrement de bivouacs encore fumants, et dans chacun desquels on avait mangé une vache, un cochon, etc., dont la peau, les entrailles et la tête étaient encore là. La viande de ces animaux avait été cuite, selon notre usage, avec des portes, des meubles, des roues de voitures, des vans, des instruments aratoires, à défaut d'autre bois sec, de sorte que le pauvre habitant, en rentrant dans la maison d'où la peur et les coups l'ont chassé, ne retrouve ni bestiaux, ni charrue, ni vivres, ni ressources quelconques.

Je me suis logé au hasard et ai bien rencontré. J'ai aidé mon hôte et sa femme à enlever quatre tombereaux de fumier qui remplissaient la chambre où vingt-huit grenadiers de la garde avaient passé la nuit et laissé toutes leurs ordures. Nous avons approprié cette chambre et de suite cherché notre vie dans les bivouacs, où nous avons trouvé de la bonne viande, des pots de terre et de fer et du bois. Un cochon tué depuis peu gisait dans la rue; il ne lui manquait qu'un jambon; nous avons profité de l'aubaine, et nos domestiques, avertis par moi, sont allés lui couper l'autre. Notre cuisine a été bientôt en train. On est allé tuer le reste des pigeons du curé; nous en avons eu six. Ayant voulu voir s'il y avait de l'avoine au grenier, j'y ai aperçu une poule, la seule échappée aux ravisseurs de la veille; M. d'Albavie lui a bientôt tordu le col et sans la faire crier. Voilà de quoi faire bonne chère, mais j'ai peu

d'appétit et ma rôtie au vin mêlé d'eau chaude sucrée me fait plus de plaisir que tout le reste.

Le village est plein de blessés; on y en compte 180. Je commande le chirurgien-major Mornac de s'en charger avec sa division. Trois cents prisonniers russes sont réunis dans l'église qui est superbe et que ces barbares auront bientôt dévastée; j'y envoie M. Mayot pour m'en rapporter un cierge, chose essentielle en campagne. Nous nous faisons la barbe; on me raccommode mes culottes qui étaient déchirées. Tout se passe bien : je rapporte à notre hôte des ferrements de chariots trouvés dans les bivouacs; mon neveu lui fait prendre les peaux des bestiaux qu'ont mangés nos gens; nous lui donnons de notre pain, que sa femme et ses enfants mangent gloutonnement, tant ils sont affamés. La nuit se passe parfaitement.

7. — Je prescris à deux chirurgiens sous-aides, qui ont tous deux mal au pied, de rester au village pour continuer leurs soins aux blessés, sauf à me rejoindre aussitôt qu'ils le pourront faire sans préjudicier à ce devoir. Nous partons tous pour le village de Gross-Claudow, où le major général nous a fait appeler dans la nuit. L'aide de camp, ou plutôt l'adjoint qui devait nous apporter l'ordre, l'ayant perdu, a, dit-on, été destitué, vu le mal qu'a causé le retard de notre arrivée.

Nous avons fait assez lestement les huit lieues de mauvais chemin qu'on compte du village d'Hermendorf à celui de Gross-Claudow. Quelle saison! Quel froid! Quel pays! Nous avons traversé des bois extrêmement épais, où l'on s'égarerait mille fois si on n'avait un guide sûr et fidèle; mais aux grandes armées il y a presque toujours une série non interrompue de soldats et de voitures qui, du point de départ à celui du gîte, dirigent le voyageur. J'ai voyagé dans mon petit traîneau et très vite. Il était quatre heures quand nous sommes arrivés. Sa Majesté, avec toute sa

garde et tout le grand quartier général, avait couché dans ce village, dont la désolation ne peut se peindre. La chambre de l'Empereur était occupée par le colonel du 75e régiment d'infanterie, blessé au bras et ayant avec lui son chirurgien-major Lejan et quatre officiers; sans quoi j'y aurais logé.

J'avais, tout en arrivant, mis vingt de mes chirurgiens à l'œuvre dans tout le village, où il y avait encore cent blessés qui n'avaient pas été pansés; les chirurgiens de corps et de la garde en avaient pansé autant la veille et dans la matinée. On s'était battu avec un acharnement sans exemple à une lieue du village. L'Empereur qui, le 6, croyait aller coucher tranquillement à Preuss-Eylau, à sept lieues de là, fut arrêté par une ligne russe très considérable, qui parut tout à coup, prit de bonnes positions et se disposa au combat. La cavalerie, et surtout les cuirassiers, chargea avec fureur; le 75e régiment d'infanterie avec d'autres régiments combattit vaillamment; de part et d'autre on attaqua et on se défendit avec une opiniâtreté presque barbare, et de cette rencontre inopinée il résulta environ trois cents blessés, qui furent amenés à Gross-Claudow. Sa Majesté me demanda plusieurs fois : c'était la faute de l'état-major et de ses adjoints envoyés au-devant de moi, si je ne me trouvais pas sur les lieux. M. Boyer, premier chirurgien de l'Empereur, vit quelques blessés; M. Larrey en vit quelques autres; enfin le service chirurgical s'était passablement fait. Je me couchai sur un grabat, que je fis bien nettoyer et où j'établis mon plumon et mes draps et couvertures. Jamais je n'ai mieux dormi. En arrivant devant cette maison alors toute pleine de soldats et cherchant les restes de ceux qui les y avaient précédés, je vis le maître et quatre femmes ayant chacune un enfant à la mamelle, qui n'osaient pas y rentrer et qui, sans moi, eussent passé la nuit à la porte. Je les fis entrer et leur donnai quelques bribes de pain et de viande. Nos chirur-

giens se sont mis dans un réduit que j'ai eu beaucoup de peine à leur procurer, étant encombré de soldats qui ne voulaient pas le quitter; ils ont tué un mouton, dont ils ont fait cuire un gigot qu'ils ont à peine pu déchirer; la plupart ont bivouaqué.

8. — Dès la pointe du jour, nous recevons l'ordre de nous rendre en toute diligence à Eylau. Bientôt chacun est à cheval. Je laisse MM. d'Albavie et Fizelbrand au village pour continuer pendant quelques jours leurs soins aux blessés et les évacuer. Je monte dans mon traîneau et file lestement. La nuit a été excessivement froide; il a neigé et il neige encore. Le chemin est montueux; le pays est sauvage et boisé; on ne cesse de monter et de descendre.

Après avoir fait trois quarts de lieue au plus, nous avons trouvé le champ de bataille de l'avant-veille. O effet de la fureur de se détruire! Jamais tant de cadavres n'avaient couvert un si petit espace. La neige était partout teinte de sang; celle qui était tombée et qui tombait encore commençait à dérober les corps aux regards affligés des passants. Les cadavres étaient amoncelés partout où il y avait quelques bouquets de sapins, derrière lesquels les Russes avaient combattu. Des milliers de fusils, de bonnets, de cuirasses étaient répandus sur la route ou dans les champs. Au déclin d'une montagne, dont l'ennemi avait sans doute choisi le revers pour mieux se défendre, il y avait des groupes de cent corps ensanglantés; des chevaux estropiés, mais vivants, attendaient que la faim vînt les faire tomber à leur tour sur ces monceaux de morts. Nous avions à peine traversé un champ de bataille que nous en rencontrions un autre, et tous étaient jonchés de cadavres, parmi lesquels il y avait aussi des Français.

Nous sommes arrivés à neuf heures à Landsberg, petite ville où les Russes en se retirant et nos gens en les poursuivant ont exercé tous les ravages imaginables; tout y

était plein de voitures; les parcs d'artillerie s'y succédaient; nous avons eu bien du mal à y entrer avec le traîneau et notre petite carriole. J'y ai trouvé le chirurgien principal Poussielgue avec sa division et les chirurgiens de l'avant-garde de la réserve de cavalerie; il venait de faire sa dernière amputation et il partait à l'instant. J'y ai laissé M. Pla, aide-major, ainsi que quatre sous-aides. A dix heures, nous nous sommes remis en route : il faisait froid, et une forte gelée avec neige et givre. A onze heures, nous avons rencontré des soldats blessés, les uns pansés, les autres ne l'étant pas, et tous se dirigeant sur Landsberg en formant une colonne qui grossissait de plus en plus à mesure que nous avancions. Le canon se faisait entendre d'une manière effroyable; les bombes et les obus éclataient de tous côtés; la mousqueterie ne cessait point. Sa Majesté avait couché à un quart d'heure d'Eylau, dont nous nous étions emparé la veille, et dès le grand matin l'affaire s'était engagée dans la plaine qui est au delà de cette petite ville auparavant si jolie et si riche. Arrivés à une demi-lieue et même moins du champ de bataille, nous avons vu tous les équipages du quartier général de l'Empereur arrêtés sur une hauteur. Ayant fait encore un quart de lieue, j'ai été averti que, dans une grande maison, près de la route, il y avait une multitude de blessés et qu'il y en affluait sans cesse; j'y suis entré et ai été bien rassuré en y trouvant M. le principal Chappe, entouré de douze bons chirurgiens rivalisant de zèle et d'efforts pour seconder cet estimable chef et faire tête à un service si difficile; les opérations se pratiquaient à force; on ne gardait que les fractures et les amputations; tous les autres blessés étaient envoyés à Landsberg. Autour de cet asile de misère et de douleur étaient des voitures sans nombre, plusieurs régiments attendant le signal du départ et une foule de pauvres blessés qui ne pouvaient entrer ni trouver place pour être pansés. J'oublie de dire qu'à moitié chemin

j'avais vu mon ami le général Levasseur, se rendant dans un bon traîneau couvert à Landsberg, avec une fracture au tiers supérieur du bras gauche.

Plus loin que la maison d'ambulance, j'ai vu plusieurs grenadiers de la garde, tant à pied qu'à cheval, revenant du champ de bataille ensanglantés et plus ou moins grièvement blessés. Ceci m'a fort affecté, car la garde est un corps de réserve que Sa Majesté n'expose qu'à la dernière extrémité, et la voir revenir couverte de blessures et se retirant est d'un mauvais présage. Les chasseurs à cheval avaient été hachés. L'infanterie de la garde n'avait pas donné; la mitraille et l'artillerie trop bien servie des Russes l'avaient abîmée en position. Les grenadiers à cheval avaient très malheureusement chargé. Les canonniers de la garde avaient beaucoup souffert, de sorte que M. Larrey, M. Bockenheimer, M. Thérin et autres chirurgiens en chef et en sous-ordre étaient très occupés et n'avaient pour hôpital ambulant que de misérables hangars, qu'il m'a fallu partager avec eux pour soigner, panser et opérer les blessés de la ligne, dont le nombre allait toujours croissant.

Le sénateur et général d'Hautpoul est arrivé dans un traîneau, ayant une fracture comminutive à quelques travers de doigt au-dessus du genou. M. Larrey achevait de le panser lorsque j'ai appris ce cruel accident. Le général voulait, en me serrant la main, qu'on défît l'appareil pour que je visse sa blessure; M. Larrey se préparait à cet acte de complaisance, mais je n'y consentis point et répétai plusieurs fois au blessé que mon collègue était digne de toute sa confiance. Le maréchal Augereau était déjà passé avec un coup de feu à la jambe, le général Leval avec une balle dans le bras, le général Ricard ayant je ne sais plus quelle blessure. Le général Heudelet avait reçu un coup de feu dans le bas-ventre avec partie de la balle. Mon pauvre bon ami le général Gudin avait été tué, ainsi que les colo-

nels Lemarrois, Lacuée et autres que j'affectionnais beaucoup aussi. Le brave et aimable Corbineau, général aide de camp de Sa Majesté, venait d'expirer, ayant eu une cuisse emportée par le boulet. Le général d'Allemagne (1), colonel des chasseurs à cheval de l'Empereur, avait été criblé de coups de lance par les Cosaques et se trouvait dans un état d'anxiété et de spasme qui m'inquiétait vivement pour ses jours. Une multitude de chefs de corps et d'officiers de marque avait péri. Le massacre était affreux, et nos chirurgiens ne pouvaient suffire à l'affluence des blessés. Le feu avait pris à plusieurs maisons de la petite ville d'Eylau, au-dessous de laquelle nous étions. Le bruit de l'artillerie, la fumée de l'incendie, l'odeur de la poudre, les cris des blessés qu'on opérait, tout ce que j'ai vu et entendu ne sortira jamais de ma mémoire. Nos gens avaient passé la nuit dans la ville ; M. Poussielgue y avait pansé des blessés jusqu'à dix heures du matin ; mais l'ennemi y jetait tant d'obus et de boulets qu'il avait fallu abandonner ce poste. Cependant nos soldats continuaient à y aller marauder, ou plutôt chercher leur vie.

Vers une heure, le maréchal Augereau ayant traversé la ville, suivi et précédé d'une grande escorte qui allait bon train, à cause des boulets, on prit cette petite troupe pour un corps russe, et chacun se sauva à toutes jambes jusque devant nos hangars et plus loin encore, ce qui donna lieu à une alerte générale et pensa causer une véritable déroute. C'était à qui irait plus vite : officiers, soldats, cavaliers, domestiques, tous se sauvaient. Mon cocher Paul, très poltron de sa nature, m'amena vite mon cheval, sur lequel je montai par précaution, ignorant ce que pourrait devenir ce mouvement; il avait dételé de la voiture le meilleur de mes chevaux, sur lequel il avait déjà commencé sa retraite, lorsque je lui coupai le chemin et le

(1) Le général que Percy appelle d'Allemagne est le général Dahlmann.

renvoyai à mes équipages en me moquant de lui. J'avoue toutefois que, n'ayant pu encore trouver d'assez larges éperons pour les chausser avec mes énormes bottes, je m'estimai heureux, en pareille occurrence, d'en apercevoir par terre un fort gros et très ouvert, que je me dépêchai d'ajuster à mon talon droit, en cas de besoin, montant un cheval qui n'allait pas bien sans être piqué. J'ai laissé courir les fuyards; enfin mon neveu et moi, à force de crier que ce n'était qu'une terreur panique, qu'une fausse alarme, nous sommes parvenus à rallier un régiment d'infanterie et à retenir la plupart de ceux qui suivaient le mauvais exemple. Un ordonnateur et son secrétaire ont laissé leurs chevaux et ont filé à pied; un autre a pris le temps de monter à cheval et s'en est allé bien loin; un seul de nos chirurgiens (Charpentier, aide-major) s'est laissé entraîner et a fait près de deux lieues en moins de trois quarts d'heure; tous les autres sont restés fermes à leur poste. Cependant, par excès de précaution, j'ai voulu éloigner ma voiture et mes chevaux et les mettre à portée de filer avant les autres, si le cas échéait. En conséquence, nous les avons menés près l'ambulance de M. Chappe et contre le pignon d'une mauvaise petite maison, déjà à moitié découverte, et dans laquelle le colonel Henriot, du 14ᵉ de ligne, blessé à la main, s'était retiré avec son chirurgien-major Courtois et sept ou huit officiers du même corps; on avait pansé dans cette maison plus de trois cents blessés du même régiment. Courtois et le colonel m'ayant promis une portion de soupe et un petit coin dans ce misérable gîte, j'ai fait établir un bon feu pour nos domestiques, couvrir et garder les équipages, à cause de la neige qui ne cesse de tomber à gros flocons, et réserver place à ce bivouac à quelques-uns de nos chirurgiens. Ensuite je suis retourné à nos hangars, où M. Laurenchet, chirurgien-major, et sa division pansaient à force. Nous n'avions pu nous rendre utiles plus tôt, parce que les voitures

d'ambulance n'étaient pas encore arrivées; une fois venues, on en a ouvert une et le linge, la charpie, les instruments n'ont pas manqué. On a fait un grand feu à peu de distance du premier hangar, pour passer la nuit autour, car le froid devient de plus en plus piquant et la neige continue de tomber.

Nous sommes allés, MM. Le Vert, Mayot et moi, sur la partie la plus élevée du cimetière pour voir la fin de la bataille et jouir du spectacle des deux redoutables armées en présence. L'artillerie de la garde avait pris cette position. Le revers de cette hauteur était couvert des cadavres des braves canonniers tués à leurs pièces dans la matinée; on ne peut arrêter sa vue nulle part, sans rencontrer des vingt et cinquante cadavres à la fois; c'est une boucherie affreuse. L'ennemi m'a paru très nombreux; ses tirailleurs seuls, rangés sur une ligne et éloignés les uns des autres de sept ou huit pieds, faisaient encore feu, et on ne tirait plus que quelques coups de canon. La cavalerie de la garde était rentrée; le reste était en bataille. La plaine est immense et sur son fond de neige on peut facilement considérer les corps combattants, l'infanterie alignée, la cavalerie toujours prête à donner. Les mouvements des troupes, l'éclat des armes, les manœuvres et le feu de l'artillerie, les hommes qui marchent, les cadavres innombrables de ceux qui ont cessé d'être, etc., quel spectacle à la fois curieux et déchirant! Au revers du cimetière, du côté de la plaine, le sang avait terriblement coulé; c'était celui des Russes. Autour de l'église, dans la ville, dans les cours, maisons, partout enfin, on ne voyait que cadavres et chevaux morts; les voitures passent dessus; les parcs d'artillerie les hachent et écrasent les crânes et les membres. L'ennemi a jeté beaucoup de boulets creux et d'obus sur la ville, ce qui n'a pu en chasser nos soldats pillards et affamés qui, pour une poignée de pommes de terre et un pot à soupe, s'exposent éminemment à périr.

De retour du champ de bataille, où plus de trois cents blessés français restaient étendus, sans qu'il fût possible d'aller jusqu'à eux, je suis revenu à nos hangars. En passant, j'ai vu Sa Majesté observant du haut d'un mamelon et à cheval les mouvements des Russes; plusieurs fois dans le jour, elle a été le point de mire de plus d'une batterie, et près d'elle il est tombé cinq ou six obus, dont les éclats ont volé autour de sa personne. J'ai trouvé le service chirurgical de nos hangars en pleine activité, mais quel service! Des jambes, cuisses et bras coupés, jetés avec les corps morts devant la porte; des chirurgiens couverts de sang; des infortunés ayant à peine de la paille pour eux et grelottant de froid! Pas un verre d'eau à leur donner; rien pour les couvrir; le vent soufflant de toutes parts sous les remises dont le soldat enlevait les portes pour former son bivouac à quelques pas de là. J'ai fait apporter quelques brassées de paille déjà brisée pour couvrir un peu ces braves gens; les portes de grange ont été rétablies du côté où la bise soufflait le plus fort, et, après avoir exhorté mes collaborateurs, distribués par moi de tous côtés, à tenir bon à l'ouvrage le plus longtemps qu'ils pourraient, je suis retourné à mes équipages, à un quart de lieue de là. Je me suis assuré, en passant devant le bivouac des charrettes d'ambulance, qu'on donnerait du bouillon à la plupart des blessés; j'ai fait porter des chandelles aux chirurgiens, ainsi qu'une nouvelle provision de linge et quelques caisses d'instruments de plus.

Arrivés à notre voiture, nous avons pourvu au souper de nos gens et arrangé les chevaux pour passer la nuit glaciale dont nous sommes menacés. Je vois venir cinq ou six officiers de l'état-major général qui, cherchant un asile pour la nuit, ont cru le trouver dans notre baraque; je leur ai dit qu'elle était pleine de blessés, leur ai montré le colonel Henriot, le commandant Dupuy et sept ou huit autres officiers blessés, ce qui les a aussitôt éloignés.

Alors nous avons pris possession chacun d'un petit coin; une cantinière nous a fait de la soupe; j'ai étendu mon plumon et me suis couché sous mon habit de poil.

9. — Ce matin, à six heures, on est venu de la part du major général demander après moi. A sept, j'ai pris le reste du mauvais bouillon d'hier et bu un coup de vin blanc qu'un lieutenant-colonel blessé m'a donné en cachette. Je sortais pour voir mon monde au bivouac lorsque j'ai aperçu le grand-duc de Berg revenant de soulager la nature derrière notre case; je l'ai salué; j'ai causé un moment avec lui et mon neveu l'a remercié de ce que, hier, il lui avait offert une place dans son état-major. Ce neveu fier et valeureux, voyant ou croyant voir l'armée en déroute, courut vers Sa Majesté et lui demanda s'il avait l'honneur d'être reconnu d'elle. L'Empereur lui répondit oui. « En ce cas daignez me donner un sabre, un cheval et un commandement, et Votre Majesté verra si je suis digne de son estime. » L'Empereur sourit, et le prince dit à notre chevalier d'entrer dans son état-major, ce qui n'a pas fait son compte. Étant allé à mon tour au lieu d'où revenait le prince, j'ai trouvé un superbe sabre, que j'ai cru être le sien et que je lui reportais lorsque le général Bertrand, son véritable maître, l'a réclamé, l'ayant oublié à la place où nous étions allés tous trois. Les aides de camp de Sa Majesté m'ayant vu m'ont averti que le major général m'attendait avec M. Lombard, qu'on était allé chercher. Je n'ai fait qu'un saut de la cabane de l'Empereur à la mienne, dont elle n'est éloignée que de deux cents pas et dont elle égale la misère et le dénuement; j'ai mis en plein air ma redingote brodée et suis accouru au *Palais*, où M. Lombard arrivait. Le major général nous a fait entrer chez Sa Majesté, qui était étendue tout habillée sur son matelas et dont la figure annonçait la sérénité et la sécurité. Elle nous a accueillis avec égards et bonté. « Avez-vous beaucoup de blessés?

m'a-t-elle demandé. — Sire, je crois que nous en avons pansé environ quatre mille. — Les blessures sont-elles graves? — Il en est mille qui sont de la plus grande gravité. — Combien perdrez-vous de blessés sur ce nombre? — Le tiers, parce que la mitraille et les éclats d'obus ont fait les plus grands ravages. — Vous avez eu aussi des blessures d'armes blanches? — Beaucoup, Sire. La lance, le sabre et la baïonnette ont fait beaucoup de mal; un de vos gardes avait au haut de la cuisse et dans la fesse la lame tout entière d'une baïonnette russe, dont la douille s'était cassée par le coup; nous la lui avons retirée sans efforts et ce blessé guérira. — Avez-vous vu nos généraux blessés? — J'ai rencontré le général Levasseur ayant une fracture au tiers supérieur du bras gauche; le général Leval a reçu une balle sous le tendon d'Achille; le général Heudelet en a reçu une dans le bas-ventre; le général d'Hautpoul a la cuisse gauche fracturée par un biscaïen; le général Augereau a été touché à la jambe; le général d'Allemagne a été atteint de dix coups de lance, dont un dans le bas-ventre avec issue de l'épiploon. — Croyez-vous pouvoir sauver le général d'Allemagne? — Non, Sire : les urines sanguinolentes qu'il a rendues, les vomissements convulsifs, le hoquet, la petitesse du pouls, le froid insurmontable des extrémités, les anxiétés, tout présage une fin prochaine et malheureuse. — Et le général d'Hautpoul s'en tirera-t-il? — J'aime à le croire, Sire; il est dans un château à deux lieues d'ici et m'attend ce matin. — Vous ne pourrez pas y aller; vous vous devez à tous et non pas à un seul. Pourquoi ne lui avez-vous pas amputé la cuisse? — C'est mon confrère Larrey qui l'a vu et pansé, et il m'a dit qu'il y avait beaucoup de chances pour la conservation du membre. » Il a demandé à M. Lombard s'il avait du monde pour le seconder. Il lui a été répondu que non; qu'il n'y avait ni économes, ni employés, ni infirmiers, mais que nous ne manquions ni de linge,

charpie, instruments, etc. « Quelle organisation ! a dit l'Empereur. Quelle barbarie ! — Sire, a ajouté M. Lombard, lorsqu'on est sûr, à la paix, d'être supprimé, quelque bonne conduite qu'on ait tenue pendant la guerre la plus pénible et la plus périlleuse, il est difficile qu'on ait du zèle et qu'on se décide à suivre une armée comme employé ou comme infirmier ; ce titre même, à notre retour en France, sera une détestable recommandation. — Cela est vrai, a dit l'Empereur, parce qu'en effet il n'y a guère que des aventuriers et gens sans aveu qui se jettent dans la partie des hôpitaux, qu'ils abandonnent bien vite s'ils ne trouvent pas à y faire des affaires. — Votre Majesté, ai-je cru devoir dire, ne confondra jamais ses chirurgiens avec de pareils hommes, et cependant leur perspective n'est pas plus rassurante. — Je suis content de leurs efforts, de leur dévouement, de leur bonne tenue, et je veux que tout cela soit mieux arrangé dans la suite ; chacun sera sûr de conserver son emploi et il y aura une organisation durable et militaire. — Sire, ai-je dit, les preuves de la nécessité de cette organisation sont incontestables, et ses avantages ne le sont pas moins. Si dans votre garde on a fait un assez bon service d'ambulance, malgré le temps et le lieu, c'est que vous lui avez donné des employés, des infirmiers, qui sont, les uns officiers et les autres militaires : il nous en faut autant, et il est surtout essentiel que nos chirurgiens soient formés en corps, ainsi que j'ai eu l'honneur de le proposer à Votre Majesté. — Bien. Que sont devenus vos blessés ? — Sire, la fausse alerte qui a eu lieu à une heure en a fait partir soudain plus de quinze cents, qui nous tourmentaient pour être pansés tous à la fois et qui n'étaient que légèrement blessés. Je ne connais pas de meilleur secret pour débarrasser une ambulance surchargée. » L'Empereur et le major général ont souri. Quelqu'un ayant frappé à la porte, Sa Majesté a dit : « Entrez ! » C'était un aide de camp du maréchal Davout. Nous

nous sommes retirés après en avoir reçu la permission de Sa Majesté.

Je suis allé remettre ma redingote ordinaire et par dessus mon vitchoura simplement attaché sur mes épaules. En cet état je suis monté à cheval. Le maréchal Bessières, que j'ai rencontré, m'a demandé des nouvelles du général d'Allemagne, dont je lui ai parlé comme d'un homme perdu. Je suis allé au bivouac des aides de camp de Sa Majesté ; M. Larrey s'y chauffait avec eux, et devant M. Boyer. Celui-ci m'a dit : « Eh bien ! vous voilà arrivé. — Comme vous voyez, confrère, lui ai-je répondu. Et vous, confrère, comment trouvez-vous ça ? Quelques campagnes semblables finiront, ai-je continué, par vous rendre tout à fait hussard comme moi, car remarquez, messieurs, en adressant la parole à tout le bivouac, que sur mes vieux ans on fait de moi une espèce de pandour. » Le général Caulaincourt s'est mis à rire et m'a félicité sur ma gaieté et ma bonne santé. « Quel dommage, confrère, ai-je encore dit à Boyer, que nous n'ayons pas ici nos robes doctorales rouges et noires ! Elles nous tiendraient chaud. » Le confrère m'a tourné le dos, et j'ai piqué des deux en faisant piaffer mon cheval pour mieux ressembler à un hussard, dont mon casque de peau d'agneau et mon vitchoura de peau de loup me donnent assez l'aspect.

J'ai revu le général d'Allemagne et persiste dans mon fâcheux pronostic ; il part pour le château de Vrinec, où est le général d'Hautpoul. Il y a dans l'ambulance de M. Chappe plus de trente officiers, la plupart mutilés ; on ne peut en approcher, tant ils sont serrés sur le plancher qui leur sert de lit. Je me suis rendu à nos hangars et y ai trouvé nos pauvres blessés tremblant de froid ; on démolissait et découvrait les maisons voisines pour avoir du bois et de la paille. La garde a bivouaqué. Nos chirurgiens, gelés, ayant à peine un peu de pain noir avec des pommes de terre pour leur souper et ayant passé la nuit

devant un feu de bivouac, étaient déjà à faire des pansements et des amputations. Pendant qu'ils se sacrifient, on leur vole leurs chevaux, effets, épées, et jusqu'au chapeau. Rien n'égale l'égoïsme, la fureur rapace et l'inhumanité des soldats : on marche sur les cadavres; on foule aux pieds les membres coupés; on entend les hurlements des blessés, à qui on retranche douloureusement un membre, et on n'en va pas moins son train; chacun, occupé de soi, cherche sa vie, court pour ramasser un peu de fourrage, un peu de vivres. On ose même enlever aux pauvres blessés la paille que nous leur avons procurée, et il faut faire faction pour empêcher qu'on ne place des chevaux parmi eux et qu'on ne les écrase sous les pieds de ces animaux. Point de pitié aux armées; nulle sensibilité; on n'y voit que des soldats échauffés par le combat, vaillants et braves, si l'on veut; que des officiers courageux et intrépides; on ne doit pas s'attendre à y trouver un homme. Ce n'est que parmi les chirurgiens que la compassion, la philanthropie, l'amour de son prochain se sont retirés; tout est barbare de sang-froid, et, si j'osais le dire, je sais bien le nom qu'il faudrait donner aux individus dont la masse compose une armée. Il est vrai qu'une fois éloigné du théâtre sanglant de toutes les horreurs qu'enfante la guerre, le militaire français reprend sa douceur et sa bonté naturelles.

Je suis allé vers les neuf heures à la ville, dont les maisons, épargnées la plupart par l'incendie et par les obus des Russes, ont été affreusement ruinées par nos gens et peut-être par l'ennemi; j'y ai trouvé beaucoup de blessés. Ayant appris que le grand quartier général pourrait bien s'y établir, je me suis dépêché d'y prendre un logement et il a fallu chasser les soldats mangeurs de pommes de terre, chercheurs de pots et de marmites, etc.; ensuite enlever deux voitures d'ordures qui remplissaient la chambre où je devais m'installer. Pendant

ce travail, la ville s'est encombrée de troupes, de généraux, et heureux ceux qui avaient eu le temps de se loger. J'ai partagé notre chambre, quoique destinée à huit chirurgiens, avec M. Lombard et sa suite; nous y avons écrit, mangé et dormi. Nos chirurgiens se sont partagé la besogne : seize divisions se sont répandues dans la ville, allant panser les blessés de maison en maison, car il n'est pas un édifice où l'on pût en placer cinquante ensemble. On nous a fourni huit cent vingt-huit rations de pain du 4e corps et de l'eau-de-vie; on en a donné quelques bribes aux blessés avec une tasse de bouillon à la plupart; les chirurgiens ont eu chacun un pain, et quel pain! Chez soi, on n'en donnerait pas de pareil aux plus vils animaux; mais, quand on a faim, tout paraît bon. On a fait soixante amputations dans la soirée. J'ai fait enlever les cadavres écrasés dans les rues par les trains d'artillerie; on a enlevé de même ceux des maisons et ambulances; les prisonniers russes ont été chargés de ce soin. On a été chercher sur le champ de bataille, à une demi-lieue de la ville, quelques Français grièvement blessés, qui n'avaient pu être ramenés la veille et qui avaient passé la nuit sur le terrain; il n'y en avait guère dans ce cas; mon neveu les avait découverts et fait connaître dans le jour. Plusieurs blessés russes, étendus sur les cadavres de leurs camarades, y cherchaient un reste de chaleur ou s'en servaient comme d'un matelas pour ne pas rester couchés sur la neige; on en a ramassé une grande partie sur des traîneaux. J'ai vu les officiers qui avaient été chargés de recueillir les corps des généraux, colonels et officiers de marque: ceux de mes meilleurs amis étaient entassés les uns sur les autres et la plupart horriblement défigurés.

Ayant parcouru quelques maisons pour assister aux opérations et en reconnaître la nécessité, j'ai été frappé de la singularité de nombre de blessures. J'ai vu un boulet de trois dans l'épaisseur du mollet d'un voltigeur, à qui il

avait fracturé les os. J'ai vu un jeune conscrit qui, ayant reçu un coup de fusil sur une des malléoles, avec fracture de la tête du péroné, avait la balle dans le scrotum, ce qui m'a fait penser qu'il avait été blessé en se sauvant à toutes jambes. Un jeune homme maigre et débile avait plus de soixante coups de lance de Cosaque sur le corps et aucun ne pénétrait. Un canonnier avait les deux jambes emportées et n'avait pas perdu de sang : on sait que dans l'attrition effroyable produite par le boulet le sang ne coule que rarement et par le froid il y a encore bien moins d'hémorragie. Nos chirurgiens-majors aiment à se servir de mon rétracteur dans l'amputation de la cuisse : rien, en effet, n'est plus commode que cet instrument. J'aurai un assez bon lit : plût au ciel que tous nos blessés fussent aussi bien que moi !

10. — J'ai assez bien dormi et j'en avais besoin, car j'étais excessivement fatigué. Hier soir, à huit heures, mon neveu et moi courions encore les rues pour procurer à nos blessés des hangars, des plumons pour les empêcher de mourir de froid, et, après leur en avoir trouvé quarante, que nous leur fîmes conduire sur un traîneau, nous allâmes les visiter et faire remettre les grandes portes de ces remises, dont les soldats s'étaient encore emparés pour bivouaquer. Je commandai un chirurgien de garde pour rester non loin d'eux pendant la nuit ; ils avaient eu du bouillon, un peu de pain ; mais il n'y avait personne et point d'ustensiles pour leur donner un peu d'eau jusqu'au lendemain. Nos domestiques se sont empoisonnés avec des pommes de terre cuites dans un chaudron chargé d'oxyde : ils ont bien vu le vert-de-gris ; mais la faim, ou plutôt la gloutonnerie, l'a emporté ; ils ont vomi et eu une diarrhée salutaire. Je me suis procuré une bonne petite voiture couverte qui me sera très utile, car il va dégeler ; le vent est au sud-ouest et le temps est doux.

Notre service commençait à se débrouiller; nous avions rappelé dans leurs maisons les habitants; on faisait de toutes parts du bouillon aux blessés; la paille arrivait; les chirurgiens étaient plus à leur aise pour opérer et panser, quand tout à coup la garde à pied de Sa Majesté fondit sur la ville avec permission de l'occuper militairement. Dès lors les pauvres blessés retombèrent dans leur profonde misère; le pot où se faisait leur bouillon et le bouillon lui-même furent enlevés; on s'empara des foyers; on prit la paille; on encombra les maisons; on occupa de force, en leur absence, les logements des chirurgiens qui, revenant de panser les blessés, ne trouvèrent plus de place, et quelques-uns plus d'effets; les chevaux furent chassés des écuries pour y placer ceux des généraux et officiers de la garde; on se querella; on se gourma, et chacun eut à se plaindre de son gîte et de sa destinée. Pour moi, étant allé voir des blessés dans la maison du pasteur, j'y trouvai une chambre encore inconnue et vacante. Le pasteur se l'était réservée; il en avait besoin pour s'y retirer avec quatre femmes qui avaient l'air d'être ses sœurs; mais, à la vue de la garde enfonçant les portes, cassant tout et faisant un tapage diabolique, ces cinq infortunés se sauvèrent et me voilà maître du poste, sauf à m'y maintenir malgré les attaques et les projets d'usurpation. Je m'y suis bien arrangé avec mes quatre compagnons; nous y avons réuni des ustensiles pour la cuisine, une hache pour faire du bois et des vivres pour nous y maintenir pendant plusieurs jours. Vingt-cinq gardes à pied sont logés près de nous, et le bas de la maison est occupé par soixante blessés, parmi lesquels il en est un dont la jambe droite gangrenée exhale une puanteur cadavéreuse insupportable; je vais la lui faire couper, seul moyen de sauver la vie à ce malheureux, qui invoque à cor et à cri cette triste ressource.

Je viens de faire enlever par douze prisonniers prussiens

ayant à leur tête un sergent vingt-cinq cadavres russes et français, qui étaient dans la maison ou à l'entour, et retirer de toutes parts plus de quatre voitures d'ordures qui la rendaient infecte. Il a fallu, dès la pointe du jour, faire partir deux chirurgiens pour le château de Plirchten, où il y a trois cents blessés qui n'ont pas encore été secourus; je leur ai donné du linge, de la charpie, du pain, des chandelles et du fil. Dans la matinée, j'en ai envoyé deux autres au château de Mernitz, où il y en a autant qui sont dans le même cas; ils sont partis avec les mêmes moyens de secours. Partout il y a des blessés. Trois cents Russes sont rassemblés dans l'église de la ville, à côté de notre logement. Ce matin, on a retiré vingt cadavres de ce lieu infect, où ces misérables sont serrés comme des harengs dans une tonne et où ceux qui ne sont pas blessés font un feu terrible, dont la fumée épaisse étouffe tout Français qui essaye de pénétrer dans ce repaire. Il a été jusqu'à présent impossible à nos chirurgiens de porter le moindre secours à ces gens-là, tant ils sont pressés et entassés, et tant la fumée de leurs feux rend obscure la pauvre église : ils brûlent bancs, cloisons, orgues, autel, tout enfin, et jusqu'aux tombeaux des cimetières, qui, dans ce pays-ci, sont en bois et représentent une grande caisse, ou plutôt un encaissement de terre, comme si l'on devait y planter des fleurs ou y faire une couche. Pour retirer un cadavre de cette église, il faut faire rouler à terre un vivant qui s'est placé et étendu sur le mort afin d'avoir moins froid. On ne peut imaginer jusqu'où ces soldats portent la dureté et l'insouciance, non qu'ils soient stupides et brutes comme on le prétend; j'en connais peu qui soient plus malins, plus rusés, plus effrontés, plus familiers; mais, tout occupés de se sauver, ils font tout pour y réussir et ne songent point aux autres. On vient de leur distribuer du pain; j'en emploie quelques-uns pour les travaux grossiers des maisons où nous avons des blessés; j'ai fait

adoucir la consigne du factionnaire qui les garde; ils vont à l'eau, cherchent leur pâture dans les bivouacs abandonnés, déshabillent leurs morts pour se couvrir de leurs dépouilles, font du bois et s'accommodent des aliments les plus grossiers; je ne sais s'ils assistent ceux de leurs camarades qui ne peuvent sortir.

On enterre en ce moment dans la même fosse vingt-sept officiers du .... régiment de ligne. Les paysans sont commandés pour ouvrir dans la nuit suivante vingt fosses pouvant contenir chacune soixante corps au moins; il en faudra au moins autant encore pour nettoyer le champ de bataille et la ville. Quant aux chevaux morts, presque aussi nombreux que les hommes, j'ignore comment on s'en débarrassera : les chiens, les loups et les corbeaux, qui ne touchent point aux cadavres humains, les détruiront en partie.

11. — Le dégel va toujours croissant; il fait une boue affreuse dans la ville, et malheureusement les souliers et les bottes de l'armée sont en très mauvais état. Il a fait cette nuit un vent des plus impétueux : je crois que le pays y est sujet, à cause du voisinage de la mer, et que c'est pour en tempérer l'effet que les villes et villages sont plantés d'arbres touffus comme le tilleul.

J'ai mal dormi. Hier soir, nous fûmes occupés et excessivement fatigués; tous nos chirurgiens étaient harassés. Le 1er corps d'armée passa par la ville; j'eus beaucoup de visites et aucun secours; les chirurgiens de ce corps furent obligés de le suivre.

On nous a donné deux cents soldats pour faire le service d'infirmiers; je les ai répartis dans les différentes maisons où sont les blessés et mis aux ordres des chirurgiens; mais, s'il s'en trouve quelques bons dans ce nombre, il y en aura beaucoup plus qui ne voudront rien faire et qui dévoreront peut-être le peu de subsistance que nous pou-

vons procurer à nos blessés. J'en envoie dans les villages et châteaux où je sais qu'il y a des blessés ; ils protègent ceux-ci, empêchent les soldats étrangers de piller les restes des maisons et vont chercher de quoi les nourrir et s'alimenter eux-mêmes. Ce matin, un de nos chirurgiens que j'avais envoyé auprès de soixante blessés, à une demi-lieue d'ici, m'a ramené, attaché à son traîneau, un excellent bœuf, que j'ai fait abattre de suite par les gardes de Sa Majesté, à qui j'en ai donné le quart. Avec cette viande on fera du bouillon aux blessés des maisons voisines de la nôtre pendant deux jours ; j'ai trouvé deux grands chaudrons, des trépieds et de bons conscrits dociles et intelligents. J'ai, comme de raison, eu la langue. On m'a donné un peu de café découvert dans les ruines d'une belle maison où tout a été culbuté et pillé ; j'ai eu le bonheur de rencontrer un moulin, avec lequel je l'ai moulu, et les deux tasses que j'ai déjà prises m'ont fait beaucoup de bien. Tous nos gens ont la diarrhée ; l'eau est détestable dans ce pays-ci, et l'on n'y mange que de la viande, des pommes de terre et un peu de mauvais pain de seigle, qui est encore bien rare. Heureux celui qui a du schnapps pour en boire une goutte de temps en temps !

12. — *Trois feuillets sont restés en blanc.*

13. — Il a fait un vent épouvantable pendant la nuit et le froid a été très piquant. Nous avions suspendu une oie pesant plus de vingt livres hors de notre croisée ; ce matin, elle n'y était plus ; le vent ou nos brigands l'avaient enlevée et je ne pourrai de longtemps réparer cette perte. J'ai médiocrement dormi. Après avoir pris une soupe de campagne, je suis allé faire ma tournée dans la ville. Sa Majesté a ordonné que tous les blessés en fussent évacués dans la journée sur Heilsberg, à sept lieues d'ici, où M. Boudet, pharmacien principal du 3e corps, présent

sur les lieux, m'a mandé qu'on pouvait en placer quinze cents dans le château seulement ; déjà il y a quatre cents lits dans ce château. L'Empereur nous a fait procurer seize grands caissons et plus de soixante traîneaux, sur lesquels on a chargé un peu à la hâte quatre cent quatre-vingt-quatorze blessés, dont plusieurs amputés et malheureux affectés de fractures. Cette évacuation devait être terminée à midi. J'ai pris vingt Russes prisonniers et valides pour faire porter les blessés sur les moyens de transport. C'était un spectacle déchirant : il n'y a point eu de paille; à peine a-t-on pu trouver un peu de litière pour mettre sous ces pauvres gens qui, selon un propos faussement attribué à Sa Majesté, devaient être chargés au nombre de dix sur chaque caisson découvert. Cet entassement n'a pas même été possible et jamais je n'eusse consenti à m'y prêter. Le cœur me saignait lorsque je voyais élever sur une échelle ces infortunés, par-dessus les parois du caisson, pour les déposer presque à nu sur les planches : cela ressemblait presque au supplice de la roue. Je n'ai pas épargné à nos blessés partants les plumons ni les oreillers : s'ils voyagent durement, ils n'auront pas froid; on leur a donné du bouillon et huit de nos chirurgiens ont accompagné la colonne que formaient les caissons et les traîneaux. Sa Majesté, voyant par sa fenêtre passer, vers les trois heures, quelques traîneaux vides, a crié, disant qu'on n'avait pas assez activé les évacuations et a donné des ordres pour qu'on en reprît le cours. Malgré l'état de fatigue et d'épuisement où se trouvent nos chirurgiens, ils ont repris la triste corvée qu'ils avaient interrompue; mais cela n'a pas empêché qu'il ne restât encore dans la ville près de quatre cent cinquante blessés, qui sans doute auront leur tour demain. Quand tous seront partis, que fera-t-on de ceux des villages à une, deux ou trois lieues d'Eylau ?

Tout annonce qu'il y aura bientôt un mouvement : les

carabiniers ont passé ce matin; on attend les grenadiers d'Oudinot et on assure que le maréchal Lefebvre marche à grandes journées avec trente mille hommes, tant Français que Polonais.

J'ai reçu huit chirurgiens russes, un chirurgien-major prussien et deux popes, les uns et les autres ayant bonne mine et parlant tous latin et allemand. Je les ai conduits à l'église, où sont réunis les blessés de leur nation; ils ont reculé d'effroi et de répugnance en entrant dans ce lieu enfumé, infect et encombré de corps tant morts que vivants. Voyant qu'ils hésitaient, je les ai menacés et consignés à la garde du poste, ce qui les a fort humiliés; mais, comme il faut avoir des amis jusque parmi les Russes, je me suis adouci et leur ai procuré trente livres de pain et une pinte de schnick, ce qui, en leur prouvant l'intérêt que je prenais à eux, leur donnait un peu plus de courage. Mais ils n'ont pas rempli mon attente : à peine ont-ils épuisé le linge et les étoupes que je leur avais procurés, qu'ils se sont retirés dans une chambre, dont on venait d'évacuer les blessés, et s'y sont occupés de s'y loger et nourrir; je leur ai donné vingt-cinq livres du beau bœuf que j'ai fait abattre hier et que notre sous-aide Poté m'avait ramené des environs d'Eylau.

Par forme de distraction et en attendant la soupe, j'ai cousu des pièces de gros drap blanc à une paire de chaussettes de laine grise dont le talon était usé. J'ai envoyé nos jeunes gens à la picorée; ils ont rapporté du sucre, du café, du pain blanc, et je me suis procuré une pièce de bon vin blanc découverte par hasard depuis une heure ou deux; il ne me fallait pas moins que cette précieuse trouvaille pour me réfociller et donner du cœur à tous mes collaborateurs abattus. Le soleil a été chaud et brillant aujourd'hui; plus de vent; il gèle ce soir.

Demain je ferai enterrer quelques centaines de cadavres épars dans la ville. Il est parti à pied près de deux cents

Russes, ce qui a donné du large à ceux de l'église. Nous avons nourri vingt-cinq de ces malheureux dans une grange voisine, d'où aucun ne peut sortir pour aller chercher sa vie. C'est une chose effrayante que cette église où sont les Russes : on en a encore retiré dix cadavres ce soir. On nettoie un peu les rues, c'est-à-dire qu'on en ôte les corps qui gênent le plus. Encore quelques jours, et ce sera un cloaque affreux, un foyer pestilentiel ; j'en ai fait avertir Sa Majesté. Partout des excréments, du fumier, des ventres de bestiaux, des chevaux écrasés, des débris pourris et infects ; chaque maison exhale l'odeur de la gangrène ; on sent l'hôpital dans toutes les rues. Nos chirurgiens se dévouent avec un zèle au-dessus de tout éloge ; on gémit de ne pouvoir secourir plus efficacement les pauvres blessés.

L'ambulance de la division Dupont, où est Vanderbach, a été brûlée la nuit dernière : voitures, chevaux, effets, caisses d'instruments, de charpie, tout a péri ; dix militaires ont perdu la vie et soixante chevaux ont été grillés dans l'incendie qui, d'une maison en feu, a gagné la grange où tous les hommes et animaux étaient retirés. Le lendemain, on nous a volé, devant un corps de garde, une de nos charrettes, sur laquelle étaient une pièce de vin, deux barils de charpie et beaucoup d'autres effets.

13. — Le dégel a fait de grands progrès ; la neige a déjà disparu en partie ; il fait un vent doux et le ciel est très couvert. La puanteur de la ville augmente d'une manière effrayante. J'ai mal dormi à cause du vent qui a été très violent.

Ce matin, on a attelé quelques Russes après des traîneaux pour retirer le reste des morts ; ces malheureux sont exténués et ressemblent eux-mêmes à des cadavres ; il eût été plus simple de se servir des chevaux qui vaguent autour de la ville et dont deux eussent fait plus de besogne

que tous les prisonniers affaiblis par la misère. A la porte de l'église sont vingt-cinq cadavres russes; les chirurgiens de cette nation n'ont pu encore secourir les quatre ou cinq cents blessés entassés dans cette église.

Sa Majesté a ordonné la prompte et entière évacuation des blessés sur les derrières de l'armée : nous sommes tous debout; les traîneaux arrivent; les chirurgiens y déposent les blessés qui n'ont pu partir hier. L'Empereur s'est tenu à sa croisée pour s'assurer que ses ordres sont exécutés; il tient infiniment à ce que nous ne laissions personne ici, mais la chose est impossible; il en revient à mesure qu'on en fait partir. Chacun voit les efforts que nous faisons pour remplir l'intention de Sa Majesté; elle-même est forcée d'y applaudir, tout en insistant sur la nécessité de terminer avant la nuit cette difficile évacuation. La ville est sans cesse pleine de troupes qui passent et repassent; nos traîneaux chargés de blessés sont pêle-mêle avec la cavalerie; les blessés crient; il en est qui hurlent; mais il faut marcher, et les chirurgiens qui les accompagnent sont obligés d'user de violence envers les paysans pour faire aller les chevaux. On panse, on ampute, on lie les membres fracturés, et aussitôt on charge ou les voitures ou les traîneaux. Combien n'en périra-t-il pas en route? Et à quelles horribles angoisses et tortures ceux qui arriveront vivants n'auront-ils pas été livrés par des chemins raboteux, à travers des bois et des champs où, faute de neige, les traîneaux peuvent à peine aller? Point d'aliments en route. Je ne sais si tous ont eu un peu de bouillon avant leur départ : le chirurgien d'évacuation n'a rien à leur donner, pas même une goutte de très mauvaise eau-de-vie. La plupart des traîneaux, peut-être même quelques voitures verseront : quelle idée déchirante! La douleur de ces tristes victimes de la guerre se réfléchit sur la face de nos chirurgiens : ils sont pâles, défaits, mélancoliques et excessivement fatigués. Il résulte des notes

qu'ils ont fournies dans la journée qu'on a évacué hier et aujourd'hui environ six cents blessés et qu'il en reste encore cinq cents dans la ville ; qu'on a fait trois cents amputations; qu'il y a eu environ cinq cents fractures comminutives et deux cents blessures graves, à la tête, au basventre ou à la poitrine, soit par l'effet des armes à feu, soit par celui du sabre et de la lame.

M. Poté m'a ramené des environs deux bœufs vivants, dont un sera donné demain aux Russes. J'ai réuni dans une même chambre huit officiers de cette armée, parmi lesquels est un major : M. le grand-écuyer me les a fort recommandés et déjà je leur avais rendu toutes sortes de services.

Sa Majesté, causant avec M. le maréchal Soult, a loué avec une sorte d'enthousiasme la conduite des chirurgiens, qu'il a qualifiés d'êtres...

. . . .

Ces derniers mots terminent le deuxième cahier du *Journal de la Campagne* de 1807 : le cahier numéro 3 est malheureusement perdu, la narration ne recommençant avec le cahier numéro 4 que par la suite de la journée du 21 février. Il y aurait donc une lacune absolue du 17 au 21, si M. le médecin principal Dionis du Séjour, bibliothécaire du Comité technique de Santé n'avait bien voulu faire connaître au médecin inspecteur général Dujardin-Beaumetz que la Bibliothèque nationale possédait un extrait du *Journal des campagnes* relatif à la bataille d'Eylau. On y trouve, en effet, aux « Manuscrits français » sous le numéro 12315, un manuscrit original de 18 feuillets in-4°, sans nom d'auteur, coté comme apparnant à M. Monteil et acquis le 3 mai 1837 par l'État. Il est intitulé : *Notice chirurgicale sur la bataille de Preuss-Eylau.* L'auteur présente cette notice comme « extraite du journal que M. le baron Percy tenait exactement et que son amitié pour nous a bien voulu nous confier. »

On ne saurait douter que cet auteur anonyme ne soit Laurent, neveu et collaborateur du baron Percy, qui a publié, en 1827, l'histoire de sa vie et de ses ouvrages. Elle commence, en effet, par

ces mots : « Nous avons fait voir dans le dernier numéro de nos *Annales*, à l'article *Jubilé militaire* combien la chirurgie des armées prussiennes a été honorée en la personne de M. Goercke, à l'époque où ce respectable vieillard venait d'accomplir sa cinquantième année de service ... » Si l'on veut bien se reporter aux pages 184-190 du quatrième volume des *Annales des faits et des sciences militaires*, Paris, 1819, on y verra que l'article sur le *Jubilé militaire* du chirurgien général Goercke porte la signature de Laurent. La page de titre du volume mentionne Percy au nombre des collaborateurs à la rédaction des *Annales*, ce qui achève de donner une authenticité absolue à la notice que Laurent se proposait de publier dans le cinquième volume de ce recueil. Elle porte à la fois sur des extraits du deuxième, du troisième et du quatrième cahiers : nous croyons devoir suppléer, autant que faire se peut, à la perte du troisième en reproduisant ici ce que nous en a conservé Laurent dans le manuscrit 12315 de la Bibliothèque nationale resté inédit.

. . . .

« Content du zèle et des efforts des chirurgiens, l'Empereur en fit témoigner par écrit sa satisfaction à M. le baron Percy, et le chargea de dire à ses collaborateurs qu'il avait trouvé tout en eux, courage, bravoure, zèle, dévouement, et par-dessus tout patience et résignation; qu'il pensait plus sérieusement que jamais à avoir une chirurgie bien organisée dans ses armées, et qu'il était disposé à accueillir tous les plans et projets qu'on pouvait lui présenter à ce sujet. Jamais circonstance n'avait peut-être été plus favorable pour apprécier la nécessité d'avoir beaucoup de bons chirurgiens. Ce sont eux qui ont presque tout fait à cette armée. Rien ne leur coûtait, rien ne les arrêtait pour mieux remplir leurs devoirs. Ils ont porté les blessés, se sont occupés de la paille, des vivres et leur ont souvent fait du bouillon. Enfin on peut dire que c'était parmi eux que l'humanité éperdue, que la pitié étouffée par l'égoïsme et les privations personnelles semblaient s'être retirées. Et pendant qu'ils s'efforçaient de consoler, de

secourir les infortunés auxquels, depuis leur blessure, ils tenaient lieu de parents, d'amis, de camarades, on leur volait leurs chevaux, leurs bagages, et jusqu'à leurs chapeaux.

« L'évacuation se continua jusqu'au 17. On ne laissa que soixante blessés dans la ville d'Eylau et cinquante au château de Molwitz, parce que la gravité de leurs blessures ne permettait pas qu'on pût les transporter. Ils furent recommandés aux chirurgiens russes et prussiens. L'armée se retira sur Thorn.

« Arrivés à Landsberg, on trouva la ville pleine de blessés qu'il fallut évacuer. L'Empereur mit ses voitures à la disposition de M. Percy, ainsi que toutes celles qui passaient sur la route. On fit de suite charger les blessés dans les carrosses des officiers généraux et dans les voitures des cantiniers, et, malgré cette mesure violente, on ne parvint à en faire partir que deux cent cinquante. Il en sera resté à peu près le double.

« L'armée était presque entièrement affectée de la diarrhée, qu'on pouvait attribuer au froid des pieds, à l'usage de l'eau de neige, à l'abus de la viande, surtout de celle de cochon. Mais on ne pouvait rien proposer ni faire à des hommes qui manquaient de tout, qui cherchaient leur subsistance et se gorgeaient de pommes de terre, lorsqu'ils en trouvaient, et qui restaient quelquefois vingt-quatre heures sans prendre autre chose que de l'eau des ravines ou des étangs. Il est mort quelques blessés sur les chariots et caissons; on en a versé dans la boue et dans l'eau, et l'on n'avait rien pour les sécher et nourrir.

« Arrivés à Liebstadt, les blessés les plus graves furent pansés, et M. Percy lui même s'est occupé de leur distribuer un petit verre d'eau-de-vie et du pain en abondance, qu'ils dévoraient, bien qu'il fût de la plus détestable qualité; à chaque convoi de quinze voitures se trouvait un

chirurgien qui était occupé d'aller lui-même chercher le pain pour les malades, n'ayant point de servants avec lui, et les voituriers ne pouvant quitter leurs chevaux. Le passage de tous ces infortunés qui n'avaient pu être pansés depuis plusieurs jours laissait une longue trace d'odeur cadavéreuse. Chacun les regardait et personne ne leur offrait ni secours, ni consolation. On avait seulement l'air de les plaindre. Quelques amis ou camarades ont fait cuire des pommes de terre qu'ils leur ont distribuées. Il passait une multitude d'hommes ayant la fièvre ou la diarrhée. Ils étaient maigres et si débiles qu'on ne conçoit pas comment ils pouvaient marcher. Ils étaient hâves, ridés, jaunes, couverts de boutons et d'un aspect qui faisait peine. Trois cent cinquante blessés sont restés à Landsberg, faute de voitures pour les transporter. On a laissé avec eux trois chirurgiens... »

. . . .

Suite du 21. — ... Je le console, lui donne un peu d'eau-de-vie et de pain, et recommande à ses camarades de faire entrer sous un hangar le chariot. Un capitaine était sous ce hangar ou dans cette écurie; il venait d'arriver dans un traîneau qu'il n'a pas encore quitté depuis qu'il a été opéré; il y est couché sur la plume et couvert de plumons, ayant eu la jambe emportée par un boulet; un chirurgien, n'ayant pu se procurer des instruments pour l'amputation, avait enlevé les lambeaux et les esquilles avec un simple bistouri. Bientôt après la caisse à amputations vint et on lui fit celle de la cuisse. Ce brave officier est bien; il a de la sécurité, du courage; il guérira. Je lui ai donné la moitié d'une poule bouillie, un peu de pain blanc et une bouteille de vin blanc; il sera demain à Osterode, où je le panserai.

On traverse presque en partant de ce village, pour aller à Osterode, une superbe forêt de sapins qui représentent

des colonnades sans fin; la route est belle, large et, à ce qu'il paraît, entretenue; mais la neige, le verglas, le passage de beaucoup de chevaux et de voitures l'ont rendue presque impraticable. Nos chevaux sont tombés vingt fois; les pieds leur manquent à chaque pas; ils font des écarts et des glissades qui les fatiguent autant qu'ils tourmentent et affligent ceux qui en sont témoins. La forêt a trois lieues et demie de long : quel supplice! On rencontre très souvent des chevaux mourant d'inanition ou s'étant cassé une jambe en tombant; ils respirent encore, et on leur passe sur les jambes avec les voitures, qui les écrasent, sans tuer tout à fait ces pauvres animaux. Enfin on sort du bois. Alors on aperçoit Osterode. Le vent est insupportable; il déplace la neige et couvre les chemins. Notre cocher n'ayant pas reconnu la route, il nous a versés dans un fossé comblé de neige, et notre chute a été très douce, mais très froide; nous sommes tombés à gauche, moi sur mon neveu, et sans sortir de la voiture, que nous avons évacuée comme nous avons pu; elle a été relevée sans peine et sans dommage; on y a remis les paquets, et nous nous sommes acheminés vers Osterode. Un de nos chirurgiens était à la porte de la ville pour nous mener à notre logement, que M. le grand-écuyer, à ce qu'il nous a dit, nous disputait. Il nous est pourtant resté; on l'a bien nettoyé du fumier et des ordures dont il était plein; cinq bonnes bottes de foin y étaient déjà réunies; le poêle était chaud; tout cela m'a délassé et réjoui. Nous avons fait fondre deux grosses tablettes de bouillon, que mon hôte de Varsovie m'avait données, dans un grand pot d'eau bouillante : j'ai trouvé cette soupe bonne et savoureuse. On a étendu la paille, mes draps dessus, ma couverture, etc., et je me suis couché en remerciant le ciel de m'avoir secouru et protégé jusqu'à ce jour et en faisant de tristes réflexions sur notre position.

22. — Quoique couché sur un peu de paille qui m'a préservé à peine de l'humidité excrémentielle d'un plancher souillé par les ordures et immondices de cent prisonniers russes, j'ai dormi passablement. Le vent a soufflé toute la nuit; il dégèle; ce contraste subit fait beaucoup de mal.

Je me suis rendu dans les trois maisons dites hôpitaux : quels hôpitaux, grand Dieu! On y donnera du pain bis aux blessés avec un peu de bouillon fait au galop; j'ai exigé qu'il y en eût toujours une chaudronnée de bien chaud, pour en distribuer aux blessés dont les convois défilent sans cesse devant la maison où l'on fait la cuisine; cette tasse de bouillon les réchauffe, les console, leur fait voir qu'on a pensé à eux. La plupart des chirurgiens affectés aux convois se sont industriés et ont procuré à leurs blessés du feu, un asile et du bouillon qu'ils ont fait eux-mêmes; le jeune sous-aide Lecat s'est particulièrement distingué par ses soins généreux et humains. La route est si glissante que les voitures ne peuvent arriver que séparées les unes des autres. Il n'est point de pain en ville, ni pour les blessés qui passent, ni pour personne; on en promet pour ce soir, mais en attendant on crie la faim et chacun souffre. On va établir vingt fours par ordre de Sa Majesté, qui doit rester quelque temps dans cette misérable ville d'Osterode, déjà tant de fois pillée et repillée. Je m'estime heureux d'y avoir un logement. Nous avons mis nos chevaux dans une chambre inhabitable à cause de la fumée; nous sommes assez bien, excepté qu'il n'y a ni foin, ni paille, ni pain, ni viande, rien enfin.

J'ai vu et fait panser plusieurs blessés, tels que le lieutenant-colonel Legrand, qui n'a pas quitté son chariot depuis la bataille du 8 : il a une fracture de la partie moyenne de la cuisse droite, sans déplacement, par un éclat d'obus qui a frappé la partie supérieure et latérale de cette cuisse sans produire autre chose que trois petites plaies; ce blessé va très bien. J'ai fait panser le capitaine

amputé de la cuisse que j'ai rencontré hier sur son traîneau; son moignon va bien; c'est le chirurgien-major Lampet qui l'a opéré. Un certain aide-major avait voulu désarticuler le pied et avec une mauvaise scie avait scié les os à travers les lambeaux d'une jambe que le boulet avait emportée : il a fallu, pour sauver ce brave officier qui avait déjà tant souffert, lui amputer la cuisse le même jour ou le lendemain. Cet aide-major est un détestable chirurgien et un sujet à chasser pour son immoralité.

Il pleut; il tombe une neige fondue qui est glacée; le dégel va grand train. On a essayé de faire emplette de riz, sucre, café, etc.; on en vend chez un épicier dont la boutique est encombrée d'amateurs dont la moitié ne paye pas.

On a eu à force d'importunités deux livres de sucre candi, qui a coûté près de cinq francs la livre; le riz a coûté quatre francs et le café plus de huit. On se croit encore heureux quand on a pu, à force d'argent, se procurer un peu de ces denrées.

Nos jeunes gens arrivent successivement, tout mouillés, transis, m'annonçant que les convois auxquels je les ai attachés passaient ou allaient passer, ou qu'ils les avaient perdus. Ceux-ci sont mal reçus : je les menace de destitution et les force à retourner sur leurs pas, jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé leurs voitures. Ils ont bien du mal, ces bons jeunes gens, et il m'en coûte infiniment quand je suis réduit à les brusquer. Je retiens beaucoup de chirurgiens près de moi et ai fait avertir ceux qui sont dispersés dans les villes d'étape, d'ici à Thorn, qu'en cas de déplacement du quartier général pour tout autre endroit que pour cette ville il fallait qu'ils se repliassent de bonne heure sur moi.

M. d'Albavie est parti après dîner avec une instruction de moi très détaillée sur ce qui concerne le service de Thorn et de Varsovie, où il se rend.

Le 7e corps a été dissous : j'ai déjà repris les chirurgiens pour les utiliser dans les autres corps; le principal, M. Blanquet, ira diriger en chef le service des hôpitaux de Thorn et environs, en place de M. Tissot, que je renvoie à son 6e corps.

23. — Assez bonne nuit; deux quintes de toux seulement; mais l'ami Beauquet tousse à faire peur et ne laisse dormir personne.

Les convois de blessés se succèdent; les chirurgiens qui les accompagnent arrivent tout morfondus; je les réfocille un peu, leur laisse le temps de se chauffer. En attendant on donne un peu de bouillon chaud à quelques blessés passants. Je dis *à quelques ;* la grande majorité n'en a point eu ces jours derniers et ce n'est que ce matin que j'ai pu faire établir une deuxième marmite. Le pain manque absolument ici ; on y vit comme on peut et personne ne meurt de faim. Après un court séjour, les convois reprennent leur route, suivis des chirurgiens, à qui ce service semble bien dur. Le 25 ou le 26, tout aura filé : il en tarde bien à Sa Majesté, qui paraît ne rester à Osterode que pour attendre la fin de l'évacuation et la nouvelle que les ponts sur la Vistule sont terminés. Il ne périt pas autant de blessés qu'on avait droit de le craindre et pourtant leur misère est extrême. La diarrhée a vidé les premières voies et la diète forcée a prévenu les orages de la première période. Point de tétanos, excepté chez le jeune et infortuné Darmagnac, amputé du bras gauche, ayant toujours donné les plus belles espérances, enfant de dix-huit ans, plein de gaieté, d'esprit et de vivacité, dont le père pleurera bientôt la perte : M. Larrey lui a fait appliquer autour du moignon, sur la peau, une zone d'emplâtre vésicatoire ; mais le mal va toujours croissant et la tête se porte déjà douloureusement en arrière ; le laudanum n'a rien fait ; les sueurs sont abondantes, comme elles le sont toujours dans ce funeste accident.

Je fais partir M. d'Albavie pour Thorn et Varsovie; il sera à portée de faire marcher mes équipages, si M. l'intendant général quitte cette ville, ce dont je doute fort. Sa Majesté pourrait bien y aller en droite ligne, sans passer par Thorn qui, quoi qu'on fasse, sera longtemps encombrée de blessés et de malades. Si cela est, je ne tarderai pas à me rendre moi-même à Varsovie; je ne resterai que peu temps à Thorn et ma première opération en cette place sera de renvoyer au 6e corps le sieur Tissot, chirurgien principal, qu'on a abusivement laissé loin de son véritable poste; cet homme n'a pas encore vu brûler une amorce.

24. — J'ai soupé hier avec un excellent potage au riz et à la purée que notre bon Mayot nous avait fait. Assez bonne nuit : six heures de bon sommeil. Quelques nausées en me levant, mais du reste assez bien. Je me suis rasé : je me trouve bien jaune et excessivement vieilli. J'ai fait hier un état de proposition pour les récompenses à donner aux chirurgiens d'Eylau. Sa Majesté est très disposée à les dédommager de leurs peines : j'ai demandé la décoration pour huit, de l'avancement pour dix et une gratification pécuniaire pour tout le reste; mon état a été fini hier un peu tard.

A l'instant je reçois l'ordre de me rendre en poste à Thorn avec M. l'ordonnateur Lombard. Il s'agit, avant de partir, de présenter ou faire présenter mon état; M. Lombard, qui a vu ce matin l'Empereur, en a aussi un à lui remettre; je le décide à retourner chez Sa Majesté et nous nous y rendons ensemble. Nous avons été introduits d'emblée par M. le général Bertrand : l'Empereur, qui avait dans son appartement le major général, le grand-duc de Berg et le maréchal Bessières, nous a parfaitement accueillis; il m'a fait beaucoup de questions sur nos blessés, sur nos convois, sur nos chirurgiens, dont il m'a parlé avec intérêt. Je l'ai remercié des suffrages dont il a bien voulu nous

honorer, et lui ai remis mon état, qu'il a parcouru en disant : « Cela est juste », ce qui est pour mon succès d'un très bon présage. Il m'a demandé si nous perdions beaucoup de blessés. Je lui ai répondu que dans de mauvais hôpitaux nous en perdions davantage; qu'il en périra encore moins, malgré toutes les difficultés et les misères de l'évacuation lointaine à laquelle nous étions forcés, que si nous les eussions laissés à Eylau, Landsberg et partout où les Russes ont dû nous remplacer. Je lui ai dit que le grand air, que le froid, que la neige même étaient moins dangereux que l'air empesté qu'ils auraient respiré partout ailleurs, et que, malheur pour malheur, souffrances pour souffrances, il valait infiniment mieux les avoir enlevés, comme nous avions fait, que de les avoir abandonnés à l'ennemi. « Le tétanos fait-il des ravages parmi vos blessés ? » m'a-t-il encore demandé. Je lui ai répondu que nous n'en avions qu'un seul exemple, celui du jeune Darmagnac, en qui une sensibilité trop exaltée et une excessive irritabilité avaient plus contribué à le déterminer que le froid et les douleurs qu'il avait éprouvés. J'ai ajouté que le contraste d'un grand froid et d'une grande chaleur enfantait le plus souvent ce terrible accident et que nos blessés n'étaient pas exposés à un contraste de cette nature : « Le jeûne, l'abstinence forcée, la débilité, l'état d'exténuation contribuent aussi à prévenir ce fléau redoutable. Je ne donnerai toutefois jamais un pareil secret pour se préserver du tétanos ; mais il est bon que l'art fasse son profit d'une pareille observation ». Sa Majesté, contente de nous autant que nous l'avons été d'elle, nous a salués et remerciés.

De retour à mon logement, j'ai fait mes petits paquets et au bout d'une demi-heure j'étais en voiture avec M. Lombard. Nos gens se mettront demain en route.

Je termine par cette réflexion, c'est qu'il y a beaucoup de malades à l'armée, et qu'il n'y a point de maladies; il serait difficile d'y rencontrer une seule fièvre adynamique,

une seule péripneumonie; la diarrhée a prévenu en partie le développement de ces maladies; le jeûne a fait le reste. Personne n'est d'ailleurs encore entré dans un hôpital : c'est là que les fièvres de mauvais caractère naissent, se multiplient, se propagent. Faut-il avouer qu'un malade exposé à l'intempérie de la saison la plus rigoureuse est plus en sûreté que s'il était jeté avec cinq cents autres dans une grande maison dite hôpital?

Plus de deux mille hommes sont hors d'état de marcher pour des engelures aux doigts de pieds ou aux talons. Il en est beaucoup qui ont les pieds déchirés par les glaçons. On voit des fluxions aux mâchoires, des ophtalmies, mais elles sont rares. A peine rencontre-t-on quelques tousseurs, si ce n'est dans deux ou trois régiments, où chacun tousse depuis le colonel jusqu'au tambour. Mais l'aspect de nos troupes est affreux : elles sont déguenillées, couvertes de boue, et d'une maigreur qui fait peine; nombre de soldats ont les pieds emmaillotés de vieux linges et marchent ainsi; il en est qui emmènent les chevaux des paysans, et on ne voit sur les routes que de ces gens-là, perchés sur un petit *cogni* qu'ils ont bridé avec des ficelles et qu'ils battent à la manière du pays pour le faire aller. Les Polonais appellent *cogni* un cheval : leur fouet pour le faire marcher est ordinairement un gros bâton dont ils le frappent à tour de bras.

Les convois de blessés marchent lentement. Il n'y a de vivres nulle part, ni pour les blessés, ni pour les charretiers. A Löbau, la marmite n'a pas encore pu être placée. Un jeune homme faisant fonctions d'économe fait donner des rations de viande aux habitants chez qui l'on descend ou descendent d'eux-mêmes quelques blessés; on leur fait la soupe; ceux qui peuvent se soutenir portent un peu de bouillon à leurs camarades restés dans les caissons ou sur les chariots, et il faudra demain, faute de pain, leur distribuer à tous des pommes de terre. Les caissons sont infectés

par le pus et par les excréments; à peine nos chirurgiens peuvent-ils résister à cette puanteur, et cependant il faut bien qu'ils pansent ces infortunés.

Nous sommes logés avec trois des chirurgiens que j'ai envoyés le 22 à Löbau; notre hôte est un juif de bonne mine, ayant huit enfants et fort brave homme. Boyer, le chirurgien-major, est malade; sa fièvre est continue; j'espère que ce ne sera rien. Je coucherai sur un bois de lit et sur un plumon, dussé-je y être assailli par certains animaux très communs dans la Judée.

Il a fait aujourd'hui une bise piquante; il tombe ce soir de la neige fondue; il gèlera cette nuit.

25. — Je ne m'étais pas trompé : plus d'un parasite a visité cette nuit mon pauvre individu et s'est nourri à ses dépens. J'ai pourtant dormi quatre ou cinq heures d'un bon sommeil et ma toux ne m'a pas fort tourmenté. C'est une triste ville que cette ville-ci. Le chemin de Strasburg où nous allons est détestable : on compte six ou sept milles. Nous sommes arrivés à Neumarkt, bourgade à moitié chemin, à neuf heures et demie; nous avons continué notre route pour ne pas nous laisser dépasser par des convois, des parcs et une longue colonne d'équipages, qui sont derrière nous; en avant nous avons eu plusieurs parcs, à côté desquels il nous a été difficile de passer pour en gagner la tête. Vers les deux heures, nous croyant encore à trois lieues de Strasburg, nous nous sommes arrêtés dans un village désert pour faire manger une poignée de foin et boire nos chevaux. Un parc étant sur le point de nous devancer, nous nous sommes aussitôt remis en marche et avons vu Strasburg devant nous. Au bout d'une heure nous sommes arrivés dans cette ville, assez grande et qui, dans une autre saison et un autre temps, doit être assez belle. Nous sommes bien logés; il neige, il fait une boue horrible.

On a établi une espèce d'hôpital dans le pauvre couvent

des très pauvres capucins. Nous voilà rentrés dans le domaine de Jésus; nous avons été assez longtemps dans celui de Calvin et de Luther. Dans cet hôpital, à peine pourvu de paille, on ne reçoit que soixante blessés à la fois, et ce sont les plus refroidis, les plus souffrants, qu'on y réchauffe et soulage un peu jusqu'au lendemain; la plupart des autres sont déposés chez les bourgeois, à qui on distribue quelques vivres pour les nourrir; le lendemain, on les recharge sur les voitures et caissons. Il n'y a aucunes ressources à Strasburg, parce qu'on les y a épuisées : nous avons été logés chez les meilleurs habitants qui nous ont bien donné du thé et du sucre et qui demain nous donneront du café au lait, mais à qui il serait impossible de nous fournir du pain. Nous aurons chacun un lit. C'est l'usage du pays de préparer les lits en dehors de la chambre et de les y apporter tout couverts, comme on apporte un fauteuil : j'ai bien arrangé le mien J'entends de ma chambre la pluie qui tombe à force : les routes vont se dégrader et nos blessés n'en seront que plus malheureux, quoique un temps doux leur convienne assez.

Nous trouvons de gîte en gîte des chirurgiens qui nous sont fort utiles pour nos logements et positions; ils sont là pour secourir les blessés passants, renouveler les appareils les plus pressants, veiller à ce qu'il soit distribué des vivres, etc. ; mais le linge et la charpie leur manquent : il est impossible d'en trouver dans les villes désolées, et il faut attendre qu'il passe de nos caissons portant quelques restes de ces objets; ceux du 7e corps en pourront donner, chemin faisant.

26. — Il a plu toute la nuit : je l ai assez bien passée, malgré l'importunité des hôtes qui, sans ma permission, se sont impatronisés dans mon gilet et ma chemise; ils m'ont vexé, mais je leur ai bien rendu, car je les ai terriblement troublés dans leurs course et repas et me suis

gratté à dire d'expert. Ce matin il a plu beaucoup. Le chemin jusqu'à une lieue en deçà de Gotleube est beau, surtout dans un bois de trois lieues de long, où il n'a pas entièrement dégelé; mais en approchant de la ville il est affreux, à cause de la boue, et ce sera bien pis encore demain.

Gotleube est une assez jolie petite ville, qui est dominée par un château encore habité et d'une belle apparence. En y entrant, nous avons vu les boutiques de petits pains, de gâteaux et d'eau-de-vie établies par les juifs, ce qui est d'un bon présage; on y trouve de tout en payant, et les habitants qui ont souffert, sans avoir été pillés comme ailleurs, peuvent nourrir la troupe; nos blessés trouvent chez eux des secours de toute espèce. Les trois chirurgiens que j'ai d'avance envoyés ici courent de maison en maison pour les panser, et les gens du pays se prêtent assez à les assister. Il ne cesse de pleuvoir; le vent est au sud-ouest et l'atmosphère surchargée d'eau. Nous sommes logés chez un bon boulanger qui nous a bien hébergés et bien nourris; nos lits ont été passables; nous avons été à merveille, et le 26 février est la plus heureuse journée que nous ayons passée depuis un mois Le commissaire Quillet, de Strasburg, nous avait donné cinq pains blancs excellents; nous en avons eu du pareil chez notre bœcker (1) cuit comme de la brioche. Nous avons commandé et obtenu, non sans peine, quatre chevaux de poste pour demain six heures du matin : cela fera que les miens se reposeront, et nous arriverons à Thorn quelques heures plus tôt.

L'alouette a bien chanté aujourd'hui; les moineaux, les verdières, les pinsons s'agitent et font déjà retentir l'air de leurs cris amoureux. *Voici venir le doux printemps :* faudra-t-il encore le passer en Pologne, loin de ses foyers, de son jardin, de son aimable solitude?

(1) *Bœcker*, boulanger.

27. — Nous avons été bien logés, bien nourris et bien couchés : Dieu le rende à nos bons hôtes ! J'ai dormi tout mon saoul et je me trouve à merveille ce matin. Il a gelé très fort, mais la boue ne porte pas ; elle n'en est que plus tirante. Nos quatre petits chevaux sont très courageux ; ils nous ont bien menés. Les chemins sont détestables ; on passe cinq ou six ruisseaux, où les roues des voitures disparaissent. L'alouette a chanté, a fait ce qu'on appelle le Saint-Esprit ; le soleil a brillé de tout son éclat, mais il n'a paru que peu de temps et il a un peu plu. Quel dommage de consumer sa vie dans un si misérable métier ! La route continue à être couverte de blessés venant, les uns clopin-clopant, les autres sur des petits chevaux, et le plus grand nombre sur des chariots.

Nous avons vu Thorn de très loin. C'est une assez belle ville ; mais elle est encombrée de monde, d'ordures, etc., et toutes les maisons y sont pleines de blessés ou de militaires de tous grades, passant, y séjournant ou attachés à la place. On y compte déjà huit hôpitaux. C'est une chose effrayante que l'état de dissolution où est tombée l'armée ; chacun semble se sauver ; c'est à qui se retirera le plus vite. J'ai été quatre heures sans pouvoir être logé ; je me suis fâché chez le général Jordy, commandant la place, et on m'a donné deux belles chambres dans une bonne maison. J'ai vu le plus pressant de mon service, ai dîné à ravir chez l'ordonnateur Géant et me suis couché dans un bon lit, dont j'ai profité au grand avantage de ma santé. Mes compagnons fidèles doivent arriver demain avec les petits équipages et nos chevaux ; mais il n'y a pas de fourrage ici et on ne signe même pas les bons, de sorte que les chevaux jeûnent comme les hommes, car le pain et les vivres leur manquent aussi.

28. — Depuis un mois je ne m'étais encore vu aussi bien ; j'ai dormi. Ce matin, j'ai fait toilette et cela m'a un

peu rajeuni. J'ai couru la ville, d'abord pour voir notre bon Laurenchet, chirurgien-major, qui en est à son neuvième jour d'une fièvre adynamique, avec laquelle il est arrivé presque mourant le 24 au soir. Hier, on l'a cru perdu sans ressources : les vésicatoires n'ont pas pris et la vessie a été cruellement affectée. Peu de connaissance; un abattement mortel; les symptômes les plus effrayants : la langue est brûlée, les dents sont encroûtées, la peau brûlante. Il a reconnu ma voix et en me serrant la main il s'est écrié : « Voilà pour moi le meilleur des médicaments. » Son facies s'est refait; le pouls m'a paru bon. Je lui ai fait réappliquer les vésicatoires, qui malheureusement ont encore porté à la vessie; une tisane émulsionnée a calmé la dysurie; l'eau vineuse, la limonade et les jus d'orge seront surtout ce qu'il prendra; il se tirera d'affaire.

J'ai vu le général Leval blessé d'un coup de feu dont la balle a passé sous le tendon d'Achille, qui s'exfolie à force. Il n'en restera rien, mais le mollet ne se contracte pas, ou plutôt ne se rétracte pas; la jambe a été mise dans un état de demi-flexion, à la manière de Pott dans les fractures; la cicatrice se fera et peu à peu les bouts du tendon se souderont aux parties voisines et y contracteront de solides adhérences; les mouvements du pied en souffriront; le général boitera.

Le général Varé, homme catarrheux, ayant une grosse face, un gros ventre, de petites cuisses et de mauvaises jambes, a reçu à la partie externe du pied gauche un léger coup de feu, malgré lequel il put marcher et monter à cheval le jour de la bataille d'Eylau. Il lui est survenu au bout de quelques jours un érysipèle phlegmoneux dans toute l'étendue de la même jambe; deux énormes escarres gangreneuses se sont formées, l'une à la partie inférieure externe de cette jambe et l'autre à la partie moyenne; le genou est luisant et violet; je crains qu'une escarre ne s'y forme encore, ce qui serait terrible. J'ai insisté sur l'usage

du kina en décoction et ai prescrit pour le genou un cataplasme de farine résolutive dans la même décoction, lequel sera saupoudré de camphre et de kina en poudre; on fera filer deux grains d'émétique demain et un les jours suivants.

Le général Heudelet va bien. La balle se trouve sous la peau, à la région lombaire; elle sera extraite demain. Ayant frappé sur la colonne vertébrale et obliquement, elle a changé de direction et, au lieu de traverser le bas-ventre, elle a décrit une courbe sans intéresser aucun viscère.

Le lieutenant-colonel Villeneuve, de l'artillerie, ayant une balle perdue dans la cuisse, ira bien ; le pus est abondant; quand le tissu cellulaire sera usé, la laxité de la peau et la mollesse des chairs permettront de sentir le projectile.

J'ai vu beaucoup d'autres blessés et plusieurs malades; j'ai aussi visité la moitié des hôpitaux et rencontré la plupart des chirurgiens.

Je dînais tranquillement lorsqu'on m'a apporté de la part de Sa Majesté restée à Osterode l'ordre très pressant d'y retourner avec le plus de chirurgiens que je pourrais; on veut même que je relève ceux des gîtes d'étape entre Thorn et le quartier général. Cet ordre m'a consterné. J'ai assemblé mes collaborateurs et ai prescrit à trente de partir demain sans faute, et cela sous leur responsabilité personnelle. Les pauvres gens sont la plupart sans bottes, ni linge, ni argent; on en a dépouillé beaucoup, et leur misère est extrême : ils n'en partiront pas moins demain. Peu s'en faudrait que je restasse ici, car ce qu'on nous fait faire est trop fort; on nous tue et on ne récompense personne; tout se passe en promesses stériles et en vains compliments. Encore ce sacrifice, et nous nous en irons. Mes chevaux, arrivés ce soir, sont sur les dents; peut-être faudra-t-il les laisser reposer demain. J'ai beaucoup de chagrin : je

comptais pouvoir jouir de quelques jours de repos, et voilà qu'il faut retourner dans la boue, la malpropreté, la vermine, la faim et la détresse. Il n'y a rien à Osterode; on s'y arrache des pommes de terre et le pain n'y est plus connu. Nous emporterons des vivres et ferons comme nous pourrons. Mes collaborateurs vont de porte en porte demander à acheter des bottes de rencontre et ne peuvent en trouver.

Il a fait un temps superbe.

1er *mars*. — Bonne nuit, bon repos. Le temps est assez doux, quoiqu'il ait gelé. C'est aujourd'hui dimanche; nos chevaux sont déferrés; impossible d'avoir un maréchal. Après avoir fait des offres séduisantes à plusieurs, il a fallu recourir à la force militaire et la besogne a été faite sous la pointe de la baïonnette.

J'ai extrait ce matin la balle au général Heudelet : entrée au côté gauche, elle s'était arrêtée sous l'aponévrose et la région lombaire à droite. J'ai encore couru la ville, vu des blessés et visité notre chirurgien-major Laurenchet, dont la maladie est jugée; sa langue s'est détergée et mouillée; sa connaissance est revenue; tout enfin annonce une prochaine convalescence. Les blessés arrivent toujours à force, et plus de place pour les recevoir, point de moyens de transport pour les faire aller plus loin. On construit un pont sur la Vistule, derrière Thorn, et un autre derrière Marienwerder. Nous verrons ce dont il sera question à Osterode, si toutefois nous y rencontrons encore le quartier général; on dit que des envoyés russes et prussiens y sont arrivés, mais qu'y feront-ils? Je ne vois pas d'espoir de faire la paix; l'armée est inquiète et, pour mon compte, je suis décidé à m'en aller au 1er mai.

Il existe à Thorn plus de quarante fractures compliquées et plus de trente amputations qui, malgré les fatigues et la misère incroyable d'un voyage très long, sont en assez

bon état. Il n'y a point de caisses d'instruments à Thorn : M. Tissot s'en plaint avec raison. Ce chirurgien principal fait beaucoup de bruit ; il dicte des lois, fait imprimer des dispositions réglementaires, affiche sur la porte des hôpitaux les devoirs des chirurgiens, se remue, s'agite, va vingt fois par jour chez les commissaires et a une peur terrible de retourner au 6e corps, où il n'a pas encore vu brûler une seule amorce. M. le principal Beauquet, dont le 7e corps a été supprimé, doit le remplacer et il ne sera pas aisé de mettre de côté le tenace Tissot.

Ordre de retourner au grand quartier général ; je laisse le service en chef à M. Beauquet, que j'installe dans mon logement ; M. Tissot n'est pas content de cela.

Nous sommes arrivés de bonne heure à Gotleube.

3. — Notre voyage commence sous d'heureux auspices. Ce matin le temps est superbe. Nous faisons raccommoder une roue de la voiture, ce qui nous donne le temps de bien déjeuner ; notre gîte a été excellent. C'est un jour de printemps ; il fait chaud ; le soleil est brillant ; les oiseaux chantent ; les chemins sont bien ressuyés.

Nous avons traversé la forêt de quatre lieues et y avons rencontré plusieurs petites colonnes de prisonniers russes anciennement pris.

J'ai appris que les Russes, à leur arrivée à Eylau et Landsberg, s'étaient bien comportés envers les blessés laissés en ces deux villes et principalement dans la dernière ; ils ne sont pas barbares, comme on s'attache à le publier en leur attribuant des actes de cruauté dont aucune nation de l'Europe actuelle n'est plus capable.

Nous avons fait nos huit lieues très agréablement à cause du beau temps et de la variété du paysage avant et après la forêt. On nous a logés dans une bonne maison, n° 207 ; le commandant Pepin m'a donné un bon dîner ; tout cela me raccommode. On parle ici de paix, dont les

premières bases doivent être arrêtées le 12 de ce mois, au rapport d'un vieux général russe fait prisonnier le 27 étant dans son lit; il a passé hier à Strasburg et a parlé de cette nouvelle comme d'une chose sûre; mais je la regarde, moi, comme très douteuse. Notre armée a pris des positions inexpugnables; toutes ses forces sont réunies : la paix, ou une terrible bataille.

4. — J'ai eu une bonne nuit; nous sommes tous allègres et dispos. Chacun est monté à cheval; moi, je me suis rendu à pied au couvent des récollets, où est l'hôpital, traversant les ruines en briques du château-fort bâti par Guillaume, ou Willelm dit Sans Peur, capitaine des gardes d'Othon. Hoffmann, jeune écrivain, mort à trente ans et enterré à Strasburg avec cette simple inscription allemande : *A eu du génie par la grâce de Dieu;* Hoffmann a écrit, dans son livre sur les guerres anciennes, l'histoire presque romanesque et tragique de ce héros.

Moinard, notre aide-major, m'a remis des attelles, de la toile, du sucre, un peu de cannelle; nous voilà refaits et nous partons.

Vraie journée de printemps; mais la route est longue et parfois mauvaise. On ne rencontre que soldats allant sur les derrières. De temps en temps on voit au soleil, sur le gazon, au bord de la forêt, des juifs étalant des petits pains et du schnapps : les soldats qui ont de l'argent en achètent et payent; ceux qui n'en ont point vendent quelque effet volé ou leur appartenant, et, chose singulière, ces marchés se font assez à l'amiable et au contentement des juifs, puisqu'ils recommencent le lendemain.

Après avoir fait cinq lieues, nous nous sommes reposés à l'entrée d'un malheureux village tout dévasté; nous avons trouvé dans les granges de la première maison quelques mauvais restes de fourrage et y avons déjeuné à l'abri de la bise. J'ai donné la moitié d'un pain au vieillard

maître du logis ; il m'a bien remercié et a dévoré ce grossier aliment; il y avait dans sa chambre, sur de la paille pourrie, quelques blessés attendant le passage d'une voiture pour les transporter plus loin.

Nous avons encore trouvé à Neumarkt le général Walther avec deux forts détachements de grenadiers à cheval de la garde : cette ville est excessivement misérable. Entre Neumarkt et Löbau, nous avons rencontré plus de cinquante chariots de blessés, à chacun desquels étaient attelés deux chevaux du train d'artillerie de la garde ; ce convoi allait à Neumarkt et les chevaux ne devaient pas aller plus loin. C'est le général Lariboisière qui a pris cette bonne mesure pour évacuer les blessés qui encombraient les maisons de Löbau, où il est cantonné avec l'artillerie de la garde ; mais comment ces malheureux seront-ils traités à Neumarkt? J'y ai vite envoyé deux chirurgiens. Demain, le même général fera partir de la même manière tout ce qui restera de blessés et de malades dans son quartier général, qui en sera bientôt rempli de nouveau, si tous les jours on ne fait marcher vingt-cinq ou trente voitures.

Nous sommes logés chez le gros juif où restent nos chirurgiens. Le pauvre Boyer, chirurgien-major, que j'y ai laissé malade, il y a six jours, a été en danger : je l'ai trouvé très souffrant, ayant beaucoup de fièvre, crachant avec efforts et se plaignant de douleurs au côté gauche ; la langue était humide, mais d'un rouge mêlé d'une teinte jaunâtre à sa pointe et sur les bords. M. Thérin, chirurgien-major de l'artillerie de la garde, jeune homme charmant, plein d'attention, de douceur et d'amabilité, lui a donné des soins assidus : il n'a pu lui appliquer un vésicatoire, à cause du trop de chaleur et d'irritation; il lui a fait faire un looch avec un peu d'oxymel scillitique et de kermès et l'a tenu à l'usage d'une tisane béchique. M. Thérin a beaucoup aidé le chirurgien Beauquet dans les nombreux pansements dont il a été accablé. C'est le seul chi-

rurgien que le commissaire des guerres ait consenti à laisser à Löbau, où il en eût fallu quatre au moins ; mais l'ordre de Sa Majesté, littéralement interprété, voulait qu'on fît replier sur le grand quartier général tous les chirurgiens placés par moi dans les quatre gîtes d'évacuation, et cela a été fait au grand préjudice du service, car, depuis cette fausse mesure ou cette mauvaise interprétation, tout est allé de mal en pis sur la ligne. Nous avons vu sur le bord du chemin les cadavres de quelques blessés morts en route.

Notre juif nous a bien reçus ; Mlle Rébecca, sa fille, nous a souri et fait des mines. On nous a donné un souper très sale, sur une nappe plus sale encore ; aussi a-t-il fallu que j'allasse couper un bout de toile pour faire disparaître l'horrible nappe ; autrement il m'eût été impossible de rien prendre. J'ai eu beau défendre de faire du feu au poêle du cabinet ordurier où nous devions coucher, on l'a chauffé tout rouge. On m'a arrangé un grabat détestable près cette fournaise ; ayant des p..., je n'ai pas eu peur d'en gagner ; j'en ai autant à rendre qu'à acquérir. Une chienne, mère de quatre petits, menaçait mon repos : Mlle Rébecca a bien voulu faire déguerpir cette incommode famille et je l'ai remerciée de cette complaisance en lui prenant le menton et lui faisant quelques compliments qui l'ont flattée. Je doute qu'on puisse pousser la malpropreté plus loin que cette fille, d'ailleurs gentille, ne la porte ; elle est juive : c'est tout dire.

Nous avons été brûlés, rôtis ; j'ai dormi jusqu'à deux heures ; ensuite je me suis réveillé en sursaut, ayant la langue sèche, la peau brûlante et le corps couvert de morsures de puces et de p... ; faute d'eau, j'ai bu un peu de notre vin blanc, mais aussitôt je me suis mis à tousser horriblement et je n'ai cessé jusqu'au jour, ce qui a fort incommodé mes compagnons.

5. — Le temps est sombre ; il neigera. Après avoir fait

appliquer un vésicatoire à ce pauvre Boyer, qui a passé une très mauvaise nuit, je pars à sept heures du matin.

Le chemin de Löbau à Osterode est mauvais et assez long. Nous avons trouvé une grange dans laquelle on a découvert sous des milliers de bottes de paille beaucoup d'avoine battue; nous en avons rempli trois sacs et en avons bien donné aux chevaux. J'ai monté Coco et ai fait de la carriole un chariot de transport. Je suis arrivé à cheval à trois heures et ai eu le bonheur de retrouver mon logement, que m'avait gardé Ackermann, un de nos sous-aides, l'ayant disputé à plusieurs généraux et autres amateurs; nous nous y sommes établis; le pot a été mis de suite au feu et, pour comble de bonheur, nos chirurgiens m'ont apporté du foin et des provisions de bouche pour plusieurs jours. Ce beau foin m'a donné l'idée d'en faire mon lit dans un cabinet voisin, tout tapissé de morceaux de viande crue pendus contre le mur et rempli d'effets, de selles, de porte-manteaux. Je l'ai bien arrangé et croyais avoir fait la plus belle chose du monde; mais dans la nuit, qui a été glacée, le vent du nord m'a frappé de toutes parts, de sorte que je me suis trouvé très mal dans ma merveilleuse couche. J'ai d'ailleurs mal soupé : le bouillon était mauvais, les pommes de terre trop poivrées et la viande dure.

Sa Majesté ayant demandé ce matin à son lever quel temps il faisait, on lui a répondu qu'il gelait fort. « C'est singulier, a-t-elle répondu, avant-hier il faisait un jour d'été, hier un jour de printemps, et aujourd'hui c'est un jour d'hiver. Mais que faire à cela? a-t-elle ajouté, je ne commande malheureusement pas aux astres. »

6. — J'ai eu froid à la tête et aux épaules et ai toussé. Je ne puis me réchauffer.

M. Dufresne, secrétaire de Son Altesse Sérénissime le prince de Neufchâtel, notre major général, a eu la bonté de nous annoncer que Sa Majesté avait accordé tout ce que

je lui avais demandé en croix, en grades et en gratifications pour nos chirurgiens de Preuss-Eylau. Jamais nouvelle ne m'avait tant flatté. L'Empereur a mis une grâce charmante dans cet acte de bienveillance : MM. Beauquet, Le Vert, Mornac, Laurenchet, Tainturier, Thomas, Béclard et Affré, chirurgiens-majors, ont la décoration; cinq aides-majors sont nommés chirurgiens-majors et quatre sous-aides sont nommés aides-majors ; quarante chirurgiens de tous grades ont trois cents, deux cents ou cent francs chacun de gratification; c'est un grand triomphe pour la chirurgie de l'armée. MM. Ribes et Yvan, chirurgiens à la suite de la maison de Sa Majesté, mais supposés servir avec nous, ont eu aussi la croix, ce qui fait dix. « Sa Majesté, est-il dit dans le préambule du décret, voulant récompenser les services qu'a rendus la chirurgie de la Grande Armée, particulièrement dans cette campagne, etc. »

J'ai renvoyé vingt chirurgiens à Thorn. M. Coste en réclame quinze pour Varsovie et il a fait jouer un rôle à M. l'intendant général dans cette réclamation singulière, à laquelle j'ai répondu. J'ai écrit des détails sur le service à M. Daru, qui, m'en donnant beaucoup sur certains objets de ma compétence, semblait me reprocher mon silence.

Nos garçons sont allés fourrager et ont rapporté ou ramené de quoi nourrir nos chevaux pendant six jours; on pense qu'au bout de ce temps on partira d'ici; nous sommes approvisionnés pour deux bonnes semaines. Mon appétit a diminué; je tousse et suis pris du nez et de la gorge. On me fait mon lit dans la chambre du poêle, où il fait bon. J'ai bu toute la soirée de l'eau sucrée et du lait.

7. — Mauvaise nuit : je n'ai dormi que jusqu'à deux heures. La toux sèche m'a fort fatigué; mes yeux sont collés; j'ai un engorgement catarrhal dans toute la tête. Je me suis procuré vingt-quatre grains de jalap en poudre;

j'en ai pris la moitié, qui m'a parfaitement purgé; l'autre moitié sera pour demain.

Dans la matinée, après le départ du chirurgien-major Louetier, logé avec nous et qui a le cœur gros d'avoir été oublié, j'ai mis le ruban à la boutonnière de sept de nos nouveaux chevaliers et leur ai donné l'accolade. Beauquet recevra demain ma lettre d'avis avec son petit bout de ruban. J'ai formé six divisions de chirurgie et en ai envoyé de suite deux cantonner à trois lieues d'ici, où il y a encore un peu de vivres et de fourrages.

Mon petit purgatif m'a bien fait. La soirée a été orageuse : j'ai toussé beaucoup et ai eu des accès d'impatience dont j'étais honteux pour moi; la crainte de tomber sérieusement malade, si loin de chez moi et dans un si misérable pays, m'a causé cette morosité passagère.

Les bienfaits et la justice de Sa Majesté envers la chirurgie font grande sensation à l'armée. La proposition de l'ordonnateur en chef Lombard en faveur de deux commissaires des guerres et de deux hospitaliers a été écartée, d'où a dû naître une grande jalousie contre nous; mais, sans insulter au malheur de personne, nous allons notre train et nous nous préparons à faire encore mieux, s'il est possible.

Il nous est venu des blessés de Guttstadt et du 6e corps, qui s'y est battu. L'ennemi est tout autour de nous; il manœuvre à force; il a des projets sur le 5e corps, qui est du côté de Wittenberg ou d'Ostrolenska; mais notre Empereur l'a sûrement deviné et nous manœuvrons de notre côté en conséquence.

Nous sommes assez bien ici : les vivres n'y manquent plus; nous y avons du fourrage; on démolit les granges pour avoir du bois; notre hôtesse nous blanchit; nous sommes couchés sur du bon foin. Quand j'irai mieux, nous serons tous bien joyeux.

8. — J'ai eu de terribles quintes et ai pourtant, en deux fois, dormi six heures. Ce matin, j'ai pris douze autres grains de jalap dans de l'eau bien sucrée, ce qui n'est pas mauvais du tout. Il m'a fallu travailler beaucoup dans la matinée.

Il fait un temps superbe; le soleil luit comme au mois de juin. Notre réserve de cavalerie est à Soldau; il y a du mouvement dans la garde. . . . .

Je ne tousse plus guère; mes yeux vont bien aussi; j'étais perdu sans mon jalap. Ceci me prouve de plus en plus que ma toux dépendait encore cette fois du mauvais état des premières voies, et surtout de l'estomac.

9. — Il fait très froid cette nuit; il neige à force ce matin. Hier, nous nous sommes cru au mois de juin; aujourd'hui, nous retournons au mois de décembre. La troupe n'en marche pas moins. J'ai un peu toussé, mais j'ai dormi fort bien et ce matin je me trouve à peu près guéri. Il m'a fallu travailler, écrire, envoyer aux huit régiments de nouvelle création, destinés à tenir garnison sur les derrières pour être ensuite incorporés, seize aides et seize sous-aides, qui rentreront avec moi lors de la dissolution de ces corps.

Il est arrivé dix Cosaques et un officier russe, tous bien montés et de bonne mine; ils nous ont ramené un de nos généraux qui avait été envoyé en parlementaire auprès du général russe. Je crois que le maréchal Ney, qui devait recevoir cet officier général et renvoyer son escorte de Cosaques, n'a pas été fâché de la circonstance d'une manœuvre de son corps d'armée pour faire voir à ces gens le grand quartier général et les troupes nombreuses et en bonne tenue répandues sur la route, afin qu'ils puissent dire que notre armée est encore sur un très bon pied. Les Cosaques sont bien habillés, bien armés; leur pique a dix pieds de long, avec une flamme rouge et un fer quadri-

latère; l'un d'eux a le cheval et le porte-manteau d'un dragon du 12e.

Varsovie est menacée; on parle d'en évacuer sur Breslau tous les blessés difficilement transportables; il en resterait quinze cents qui, au premier signal, sortiraient. L'intendant général est à Thorn, M. Mouron aussi; mon caisson doit y arriver ces jours-ci; j'en suis très en peine, quoique d'Albavie s'en soit chargé; il faut attendre.

Nos chirurgiens des cantonnements nous ont apporté trois poules et une oie; nous avons bien dîné; tout va bien maintenant; nos garçons ont ramené six trousses énormes de fourrage.

L'Empereur a demandé hier si j'étais de retour. On lui a dit que oui. « A la bonne heure, a-t-il ajouté, je compte sur lui. »

M. Samson m'a écrit que tout allait bien à ma campagne. J'ai reçu deux lettres de mon épouse, qui se porte toujours bien.

10. — La nuit n'a pas été très froide; la neige a cessé et il a fait une belle gelée.

Le général Varé est mort, couvert d'escarres gangreneuses.

11 et 12. — Il a médiocrement gelé ces deux jours-ci; le temps a été assez beau; il a fait du soleil; mais la ville est si sale et y a tant de boue au dehors comme au dedans, qu'il est difficile de se promener. Nous nous sommes rassemblés pour causer chirurgie : j'ai fait deux longues leçons sur la matière instrumentale; demain on commencera un cours de bandage. Nos jeunes gens ne sont pas instruits et je ne les crois pas très disposés à s'instruire; ils sont la moitié de la journée occupés à fourrager à trois ou quatre lieues pour nourrir leurs chevaux et à s'intriguer pour vivre eux-mêmes.

Hier, j'appris avec douleur la mort de notre bon Laurenchet. Ce chirurgien-major, à qui Sa Majesté a accordé le 5 la décoration, a péri le 6, à quatre heures, victime de l'excès du travail auquel il s'est livré à Preuss-Eylau. Son camarade Boyer s'en tirera. L'un avait une fièvre adynamique, et l'autre a été à toute extrémité d'une fièvre catarrhale avec point de côté, anxiétés, douleurs extrêmes à la poitrine. . . . .

Les ordonnances pour le paiement des gratifications accordées par l'Empereur sont déjà arrivées ; la plupart des chirurgiens ont touché aujourd'hui.

13 et 14. — Excellente nuit ; belle gelée ; le plus beau temps du monde. On continue à distribuer des aliments ; on peut en trouver à acheter, mais à un prix excessif. Il faut aller à quatre lieues pour avoir un peu de fourrage.

Les dragons du 9ᵉ ont été battus et ont perdu leur compagnie d'élite ; ceux du 16ᵉ ont perdu un capitaine et un dragon tués et restés percés de coups de lance sur le petit champ de bataille, plus trente prisonniers. Huit escadrons de Cosaques leur ont joué un mauvais tour. Nous avons chaque jour de pareilles affaires ; l'ennemi est tout autour de nous.

15. — La nuit a été froide et brumeuse ; il a neigé un peu ce matin. J'ai ici M. le sous-inspecteur Denié, qui a une fièvre éruptive, laquelle ressemble beaucoup à la variole ; je l'ai bien fait vomir et l'éruption est superbe.

J'ai vu Son Altesse le prince major général et lui ai exprimé toute notre reconnaissance pour l'empressement avec lequel il nous a transmis la décision bienfaisante de Sa Majesté sur les décorations, promotions et gratifications que je lui avais demandées pour mes collaborateurs. Les vivres arrivent à force ; les vivandiers amènent du vin, de l'eau-de-vie, etc. Il paraît qu'on passera encore une

quinzaine ici ; nous couvrons le siège de Graudenz et de Dantzig ; celui-ci n'est pas encore commencé.

Il neige à force ; tout est couvert de neige et il fait très froid.

16. — La nuit a été très froide : je l'ai bien passée. Il y a de six pouces de neige partout et il continue à en tomber ; le soleil tâche de se faire jour ; j'irai me promener.

17. — Il fait extrêmement froid ; le thermomètre doit marquer au moins six ou sept degrés ; il a gelé ferme ; la neige a cessé. J'ai dormi à merveille. Mes malades vont bien. La petite vérole de M. Denié va à merveille. Je me porte assez bien.

On distribue aujourd'hui cinq mille bouteilles de vin à la garde, au quartier général et à quelques corps de l'armée ; la garde aura de plus une ration de rhum ce matin. On construit de nouveaux fours. L'abondance règne ici pour les hommes, mais on y est plus que jamais dans la disette pour les chevaux.

18. — La gelée mêlée d'un peu de neige continue, mais il fait beau ; le soleil est fort ; on aime à jouir de sa clarté et de ses rayons dans les lieux où l'on peut se mettre à l'abri du vent du nord ; c'est un plaisir que j'ai eu depuis deux jusqu'à quatre heures. Le temps s'est obscurci dans la soirée ; il y aura du changement dans l'atmosphère et c'est dommage, car chacun se porte bien par le froid qu'il fait, à commencer par moi. Sa Majesté s'est promenée à cheval, et toujours au galop, selon son usage ; elle s'occupe sérieusement de l'organisation militaire de ses administrations ; elle a fait venir hier et aujourd'hui M. Thevenin, chef de celle des transports, et l'a tenu chaque jour deux grandes heures. Je compte que j'aurai mon tour un de ces matins et je vais m'y préparer.

19. — Le vent est au sud-ouest; il dégèle, il pleut, il fait chaud; on est lourd, paresseux; les chemins sont redevenus détestables. J'ai bien dormi. A mon lever, j'ai reçu une agréable lettre de mon épouse. Sa Majesté ne veut pas que les soldats peu malades aillent plus loin que Strasburg, où elle a ordonné la formation d'un grand hôpital pour les retenir jusqu'à leur rétablissement : j'y enverrai des chirurgiens. Elle a aussi ordonné celle d'un hôpital de six cents lits à Elbing et de deux gîtes placés, l'un à Dirschau et l'autre à Mewe, en cas qu'il fallût évacuer Elbing. Sa Majesté se mêle de tout, fait ou ordonne tout et vaut à elle seule toutes les administrations.

20. — Mauvais temps : il neige à force et le froid s'est ranimé. Nous avons bien dormi sur notre foin; en tout je me porte bien et suis content. *Voici venir le doux printemps!* Sans doute qu'il y aura quelques changements politiques dans nos affaires. L'Autriche arme : est-ce contre ou pour nous? Je pense que cette puissance se range de notre côté. Alors la paix se fera bientôt. *Amen et millies amen!*

21, 22, 23 et 24. — Ces quatre jours n'ont rien offert de particulier; nous avons eu un dégel complet le premier, un beau soleil le second et une gelée des plus fortes pendant les deux derniers. Cette gelée se soutient; le thermomètre doit être à sept ou huit degrés pendant la nuit, car dans le jour le soleil se montre et il est fort. Nous nous portons tous bien et nous écrivons à force, car, quand on ne se bat pas et qu'il n'y a plus de sang à verser, il faut répandre de l'encre. Je n'ai pu encore fournir un contrôle exact à l'intendant général : tous mes papiers sont restés à Varsovie, d'où je les attends de jour en jour. Je requiers d'ailleurs chaque jour de nouveaux sujets; les hôpitaux des derrières vont être tous levés; je tâcherai de

faire durer un mois de plus ceux de Wurzbourg. Les ordres du 15 et du 17 feront marcher les chirurgiens indolents et rejoindre les chirurgiens-majors restés avec leur colonel ou avec de simples officiers blessés, soit à Leipzig, soit à Varsovie, Thorn, etc. Sa Majesté a ordonné qu'on établisse des hôpitaux sur les deux rives de la Vistule et à portée des corps d'armée ; je fais cheminer nos chirurgiens.

On parle de départ. On dit que l'Empereur va s'établir dans un beau château où Guillaume II allait souvent ; le quartier général sera dans le village de trente maisons qui dépend de ce château.

Les 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31 mars, ainsi que le 1er avril, n'ont rien présenté de particulier. On parle toujours de départ ; on voit sortir des caissons de Sa Majesté, et cependant on reste. Il a fait alternativement chaud et froid ; la gelée a même été fort vive d'un jour à l'autre. J'ai envoyé six divisions de chirurgie à cheval à Elbing, Marienbourg, Marienwerder, Christbourg, Dirschau et Mewe, sans compter les chirurgiens que j'ai dirigés sur Saalfeld. M. Coste a demandé son congé et l'a obtenu ; mais, à ce qu'il paraît, à condition qu'il resterait jusqu'à l'arrivée de son successeur. Or, on avait dit que ce successeur serait M. Gilbert qui, étant sur les lieux, ne l'eût pas retardé : il est plus probable que ce sera Desgenettes, qui est à Paris, ce qui va faire mourir d'impatience notre pauvre nostalgique, à qui il tarde tant de revoir ses foyers, sa famille, son jardin. Il a cru un moment que j'avais cherché à le retenir et que j'étais cause du délai qu'il essuyait ; il m'avait même écrit des lettres de reproches ; mais il est convaincu aujourd'hui que je ne me suis mêlé d'aucune manière de son affaire ; il partira quand il pourra.

L'Empereur monte à l'instant en voiture. Notre tour viendra bientôt.

2 *avril.* — Superbe temps ; beau soleil. Ordre de partir pour Rosenberg, à quatorze lieues d'Osterode. Mes compagnons partiront demain. Je resterai jusqu'au 7 pour continuer mes soins à M. Denié qui, à la suite d'une petite vérole terrible, est dans un état déplorable et fort inquiétant : une fièvre vive, nerveuse, brûlante, le dévore ; son corps est couvert de phlegmons ; une expectoration purulente le fatigue jour et nuit ; des spasmes terribles le menacent à chaque instant de suffocation ; je ne puis deviner ce que deviendra cette maladie consécutive.

J'ai beaucoup écrit, fait péniblement plusieurs contrôles et répondu à deux cents lettres en retard.

3. — Il a gelé comme dans le mois de janvier ; ce matin il y avait quatre pouces de neige ; la journée a été noire, brumeuse, triste. A neuf heures, M. Le Vert est parti pour faire notre logement à Rosenberg ; il a emmené notre chariot avec le plus gros de notre bagage. Je me suis ennuyé et ai eu mal à la tête sans souffrir autrement.

4. — La nuit a été froide ; il a gelé et il fait froid ce matin. J'ai dormi à merveille. Notre malade, pour lequel je reste encore quelques jours à Osterode, va de mal en pis. Hier, il donnait beaucoup d'espérance ; un pouls souple, large, assez régulier et lent semblait annoncer une terminaison heureuse ; le vésicatoire avait bien fait ; il n'y avait point eu de sommeil, mais les forces se soutenaient et la tête était très présente. Hier, à neuf heures du soir, il prit vingt gouttes de laudanum : la nuit s'est passée sans sommeil et dans une apathie, une immobilité, un silence et une débilité alarmants. Aujourd'hui, le facies se décompose et les urines sont supprimées ; il faudra le sonder, si le cataplasme d'oignons crus ne fait rien. On l'a sondé sans peine ; il a été ouvert trois ou quatre autres abcès ; il a commencé sur le soir l'usage du vin de kinkina.

5. — Belle et bonne nuit; il a fait une belle gelée.

Notre malade est bien souffrant : je lui ai ouvert une vaste collection de pus près la marge de l'anus; plusieurs phlegmons survenus depuis quelques jours ont été ouverts aussi; il a commencé l'usage de la teinture demi-vineuse de kina; je l'ai remis aux jus d'orge qu'il prend alternativement avec ses bouillons; il est d'une faiblesse extrême.

Je me suis promené dans le voisinage d'Osterode. Pas un champ qui soit ensemencé, pas un homme qui s'apprête à planter une pomme de terre. Cependant on n'en mange plus guère, parce qu'elles sont la plupart germées et par conséquent bien en état d'être plantées. Le terrain est du sable pur et fin; l'engrais l'a bruni en quelques endroits, mais il en est pas moins resté sable sec et aride; les pommes de terre sont excellentes et viennent bien dans ce sable-là. Il y a deux grands lacs autour de la ville; le poisson doit y être commun. En général, le paysage est beau, mais les vergers ont été dévastés et plus de soixante belles granges ont péri par les flammes avec les chevaux et bestiaux qui y étaient.

6. — Il a gelé cette nuit. Ce matin il fait du vent et le temps est chargé.

Mon malade n'a pas dormi, mais son pouls est bon et sa respiration presque naturelle. Il a fallu lui ouvrir sous le menton et aux avant-bras de nouveaux abcès; celui du fondement a fourni plus d'un verre de pus avec un tampon, ou bourbillon, gros et long comme le doigt. Il est du reste tranquille, confiant, résigné; sa maigreur et sa faiblesse sont extrêmes.

J'ai lu toute la journée, d'abord des lettres inédites de Frédéric II à Mme de Lamarck, ensuite ses mémoires pour servir à l'histoire du Brandebourg. Le temps me paraît long, parce qu'il n'y a pas de poste ici.

7. — Le vent d'ouest a soufflé toute la nuit. Hier, à huit heures du soir, ne pouvant plus résister au besoin de dormir, je me couchai sur mon foin et mon sommeil fut si prompt et si profond que mon jeune compagnon, M. Mayot, m'ayant apporté du thé, croyant me trouver encore lisant, l'a laissé sur ma chaise et ne m'a pas éveillé. Il pleut, mais c'est une pluie de végétation; elle n'est pas froide et dans quelques jours tout va pousser. Hélas! que poussera-t-il dans ces tristes contrées? Rien n'y a été semé; les pauvres habitants vont y mourir de faim. En 1710, le passage et le voisinage des armées russes, suédoises, brandebourgeoises, ayant épuisé les denrées, la disette se joignit aux maladies épidémiques et il périt un tiers de la population. Frédéric Ier, roi de Prusse, perdit deux cent mille âmes, faute d'avoir fait distribuer quelques secours dans ce pays infortuné, et, pendant que ses États se dépeuplaient, il se livrait dans sa cour à toutes les extravagances de la plus somptueuse représentation.

Nous sommes à présent sur le théâtre des guerres sanglantes qui ont eu lieu pendant le siècle dernier et dans les précédents. Frédéric-Guillaume y a laissé de grands souvenirs. Le premier jour de 1679, il partit de Berlin et, le 15 janvier, il passa la Vistule et se trouva, le 19, avec neuf mille hommes à trois milles de Tilse, où les Suédois avaient leur quartier; il faisait voyager son armée sur des traîneaux, par le golfe de Frische-Haff, et faisait faire à son infanterie quinze et dix-huit lieues par jour. Il battit les Suédois, qui déjà avaient brûlé les faubourgs de Memel et menaçaient Kœnigsberg. Nous allons à Braunsberg, Marienbourg, Elbing, et dans toutes ces villes fameuses par les traités qui y ont été conclus ou les sièges qu'elles ont essuyés. Bientôt sans doute nous entrerons à Dantzig et Graudenz : c'est pour couvrir le siège bien lent et bien froid de ces places que nous restons ici. L'abbaye d'Oliva, célèbre en Prusse par un traité, est voisine de Dantzig.

Un feuillet est resté en blanc.

10 et 11. — Partis ce matin, à onze heures et demie, par un temps très froid; la route est par instants assez mauvaise. On traverse un bois de deux lieues de long dans lequel nous avons été à l'abri de la bise qui était glaciale; il y a sept lieues d'Osterode à Deutsch-Eylau. Nous sommes arrivés à cinq heures. Nous avons trouvé un bon logement; le général Ruffin m'a donné à dîner. Nous avons fait la route de Rosenberg assez lestement, malgré de très mauvais pas et un assez mauvais temps. Le pays est pittoresque : on rencontre à chaque demi-lieue un lac, et toujours des forêts, dans lesquelles il y a beaucoup de chênes et de hêtres. Je suis bien logé à Rosenberg et y ai une bonne petite table.

12 et 13. — J'ai un lit de camp avec des lits de plumes et beaucoup d'oreillers, ce qui m'empêche tout juste de dormir lorsqu'à Osterode, sur mon foin, je dormais si bien. Hier, j'eus une chambre très petite. Aujourd'hui, on m'en a donné, à côté, une très grande, où je me trouve infiniment mieux.

Il a plu beaucoup; le temps est actuellement extrêmement doux et beau; la verdure, qui n'a point encore paru du tout, va poindre et nous montrer enfin que le printemps, en ces climats, n'est pas impossible.

Rosenberg est une jolie petite ville, sur une hauteur, près un lac poissonneux; les habitants sont bonnes gens; les environs sont agréables. En se promenant sur les restes de l'enceinte, on jouit de plusieurs points de vue charmants; les maisons sont propres et d'un bon goût; devant la plupart sont plantés quelques tilleuls en boule, qui font bon effet. On aime beaucoup les fleurs dans ce pays : il n'est personne qui n'ait ses croisées garnies de pots de géranium, de rosiers, etc. J'ai vu hier un superbe œillet, de la julienne, de la violette double en fleur.

14. — Temps superbe. J'irai encore me promener; je me trouve bien ici, puissé-je y rester un bon mois!

15. — Le temps est chaud : la terre va *entrer en amour*, comme disent les jardiniers. On est tout étonné, en Pologne, de voir un si beau temps : ordinairement, le 15 avril, la terre est encore couverte de neige; les lacs et rivières, de glaces. Il est vrai qu'il n'y a que quelques jours que tout cela est fondu, mais enfin on ne voit point de si belles journées dans cette saison-ci. Il y a beaucoup d'arbres fruitiers autour de la belle petite ville de Rosenberg; les habitants y sont honnêtes et bonnes gens; il y a de charmantes femmes, très bien et très élégamment mises. On y mange du bon poisson, qu'on va voir pêcher dans les deux lacs voisins. Sous la place est une immense citerne voûtée, où une bonne eau de source arrive par des canaux du voisinage : c'est un bel ouvrage.

Voici ce que je vais présenter à l'Empereur un de ces jours :

« Sire,

« J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté le projet d'une institution dont elle a eu la première pensée, qui déjà sous ses augustes yeux a fait ses preuves et qui, en peu de temps, à peu de frais et sans efforts, peut avoir lieu, parce que les éléments en sont tous à l'armée et qu'il ne s'agit que de les rassembler et modifier.

« Il n'est point de service aussi compliqué et plus mal organisé que celui des hôpitaux. Dans l'état où il est et dans les circonstances où nous sommes, rien ne serait plus long ni plus difficile que de l'établir sur un meilleur pied. Votre Majesté aura plus tôt fait d'en créer un particulier pour l'armée active et de laisser l'autre tel qu'il est pour ce qu'elle a appelé le *territoire de l'armée;* ce sera le *service à la suite.*

« En ceci je présente à Votre Majesté ses propres idées, ses propres expressions : elle a elle-même divisé de cette manière le service de santé ; c'est elle qui, en parlant des chirurgiens, a dit : « Ils ne sont pas moins nécessaires sur « le *territoire* que les médecins et les pharmaciens qui « ne doivent jamais aller au delà ; mais ils appartiennent « plus spécialement à l'armée, qui se rend sur le *terrain* « pour se battre, et ils doivent l'y suivre, comme dans ses « camps et ses bivouacs. »

« C'est donc une chirurgie toute militaire qu'il faut avoir en avant. En la nommant *chirurgie de bataille,* Votre Majesté fixera son usage et préviendra toute jalousie, toutes prétentions de la part des autres officiers de santé qui, ne partageant ni ses périls, ni ses travaux, ne pourront se plaindre de n'être point associés à ses prérogatives.

« Mais cette chirurgie de bataille doit être tellement composée qu'elle se suffise à elle-même en tout et partout, qu'elle puisse se charger de tout ce qui concerne la chose sanitaire de l'armée active (ou militante), qu'elle ait son administration indépendante et qu'elle soit pourvue de soldats-infirmiers assez bons et en assez grand nombre pour escorter ses convois et ses évacuations, pour garder les parcs de ses voitures, relever sur les champs de bataille les blessés et faire enterrer les morts, soigner les malades dans les hospices de campagne ; exécuter les ordres relatifs à l'assainissement, la propreté et salubrité des camps, hôpitaux, quartiers généraux.

« En établissant ainsi la chirurgie de bataille, Votre Majesté sera sûre de conserver dans la ligne tous les soldats et ôtera tout prétexte d'en distraire un seul pour le service des blessés des hôpitaux et des convois ; elle fera disparaître cette confusion, ce désordre que le concours de plusieurs administrations et la pluralité et le conflit d'autorités différentes jettent dans un service qui, pour bien aller, doit avoir ses chefs naturels, être soumis à une

seule volonté et formé de parties similaires agissant sous un même guide et par une impulsion directe et immédiate.

« Dans le sein de la chirurgie de la Grande Armée, de cette chirurgie ennoblie par vos bontés, illustrée par vos honorables récompenses, vous trouverez, Sire, des hommes qui aux grands talents de leur état joignent le caractère et les qualités nécessaires pour conduire avec succès et administrer avec ordre la nouvelle chirurgie de bataille et pour épargner à Votre Majesté ces soins, ces afflictions d'une âme sensible, que le mauvais état, ou plutôt la nullité du service hospitalier, a si souvent mêlés à ses plus pénibles travaux guerriers.

« Mais, Sire, en vous protestant du dévouement et du zèle sans bornes des chirurgiens destinés à faire partie de la chirurgie de bataille, j'ose exposer à Votre Majesté qu'il est à la fois juste et indispensable de leur accorder des grades militaires, comme elle a déjà daigné conférer à plusieurs la décoration de la Légion d'honneur.

PROJET

« 1° Il sera formé un corps permanent de chirurgie militaire sous le titre distinctif de *chirurgie de bataille*.

« 2° La chirurgie de bataille aura un état-major composé d'un chirurgien-major général commandant en chef, de deux chirurgiens-majors visiteurs généraux, d'un payeur et premier gérant-comptable.

« 3° La chirurgie de bataille sera divisée en plusieurs centuries distinguées par autant de numéros. Il y aura à la tête de chaque centurie un chirurgien-major centurion, ou chef de centurie. Il y sera attaché un gérant-comptable.

« La centurie de chirurgie de bataille sera divisée en dix décuries. Chaque décurie sera composée d'un chirurgien-major décurion, ou chef de décurie, de deux aides-

majors, de sept sous-aides-majors, d'un adjudant-gérant, d'un sergent écrivain, d'un sergent de police, d'un caporal dépensier, d'un caporal de police, de vingt-cinq servants (soldats-hospitaliers-infirmiers). La décurie pourra être divisée en deux manipules.

« Chaque décurie de chirurgie de bataille aura avec elle deux voitures légères chargées de moyens de secours de toute espèce, deux chevaux de bât pour porter rapidement les moyens de secours urgents sur le champ de bataille, et quinze chariots du pays pour ramener les blessés du champ de bataille au premier hospice et les transporter successivement plus loin.

« Les chirurgiens de régiments, légions, bataillons, seront de droit affiliés à la chirurgie de bataille. Le nombre des aides et sous-aides sera diminué de moitié au moins par leur admission à la chirurgie de bataille ou leur rentrée au service de santé à la suite de l'armée.

« Pour être admissible à la chirurgie de bataille, il faudra avoir fait une campagne à l'armée active ou avoir été employé pendant un an dans les hôpitaux du territoire. »

17. — Je suis parti ce matin pour le château de Finkenstein, où est logé l'Empereur. Mon projet me pesait, m'inquiétait ; il fallait que j'en débarrassasse mon cœur. L'ayant mis au net hier, je me suis habillé, ai fait mes affaires et suis monté en voiture à neuf heures et demie. Il y a deux lieues et demie d'un chemin tantôt détestable, tantôt très bon ; on traverse un bon pays, bien cultivé, bien ensemencé ; on traverse aussi de belles forêts. Nous avons vu plusieurs charrues attelées de bœufs et conduites par des paysans pleins de sécurité ; quelques-unes de ces charrues n'ont point de roues ; il est difficile de les conduire ; les bœufs qui les tirent sont attelés à plus de huit ou dix pieds l'un de l'autre et le paysan trace son

sillon fort droit. Des troupeaux de vaches, de génisses et de moutons cherchaient tranquillement la première pointe de verdure.

Le château de Finkenstein est beau pour le pays : on ne le découvre qu'en sortant d'un beau bois qui n'en est éloigné que d'un quart d'heure. Le village est superbe, mais tout y est rempli de logements ; généraux, officiers, soldats, tout y est entassé. Le prince royal de Bavière loge à l'école. Le château est bien occupé aussi ; le major général y a un beau logement ; MM. Boyer, Yvan et autres officiers de la maison y ont aussi le leur. Le premier venait de monter en voiture pour aller voir le général Savary, qui est bien malade devant Dantzig ; M. Renoux, son chirurgien-major et son ami, est aussi malade que lui.

Il s'agissait de voir le Prince major général. Je l'ai vu sans difficulté et lui ai communiqué mon projet, qu'il a lu d'un bout à l'autre : il aurait voulu que je fisse des cadres et que je les remplisse avant de rien proposer à Sa Majesté ; mais je lui ai fait sentir qu'avant tout il fallait savoir si l'Empereur adopterait les bases que je désirais lui présenter ; il m'a dit d'aller le voir, et que si je ne pouvais obtenir une audience, je repasserais auprès de lui. Étant monté chez Sa Majesté, M. le général Bertrand, que je n'ai connu qu'après en avoir été obligé avec beaucoup de grâce, a bien voulu lui dire que j'étais là et que c'était M. le major général qui m'y envoyait. L'Empereur n'était pas encore dans son cabinet. Comme je me chauffais avec le général, on a entr'ouvert une porte et j'ai vu Sa Majesté, qui d'un air affable m'a dit : « Ah ! c'est vous. Qu'y a-t-il de nouveau ? » Et nous voilà de jaser et de nous promener côte à côte pendant vingt minutes. J'avais laissé mes papiers sur mon chapeau, loin du coin de la grande salle où nous nous promenions diagonalement : je suis allé les prendre et les ai présentés à l'Empereur, en lui en expli-

quant brièvement le sujet; il y a jeté un seul coup d'œil et en disant : « Nous verrons cela », il les a mis dans sa poche et a continué de me faire des questions et de causer de choses et d'autres, mais toujours concernant mon service et mes fonctions, ou relatives aux grandes batailles et à leur résultat pour la chirurgie. Il m'a réitéré les témoignages de satisfaction qu'il nous a si souvent donnés et m'a dit que les chirurgiens de la Grande Armée faisaient bien leur devoir et servaient parfaitement. Il m'a parlé de ce bon M. Coste, de sa nostalgie, de la faiblesse de son âme, de sa crainte de la mort, etc. Lui ayant demandé si ce collègue serait remplacé, il m'a répondu que oui, « car enfin, a-t-il ajouté, c'est l'usage d'avoir un médecin en chef dans une armée ». Je me suis attaché à lui peindre nos jeunes chirurgiens comme des adolescents bien nés, fils ou frères d'officiers, ayant pu aussi aller à Fontainebleau, mais ayant eu la vocation de la chirurgie des armées, et j'ai eu soin de faire valoir l'espoir qu'ils ont tous d'obtenir un rang dans la hiérarchie militaire; je suis revenu souvent à ce vœu, à ce besoin, à la nécessité de cet acte de politique et de justice, et, si je ne gagne pas ma cause, ce ne sera pas faute de l'avoir bien plaidée. Sa Majesté m'a accueilli et traité avec une bonté et une familiarité qui m'ont enhardi et rendu presque éloquent. Comme elle me parlait de Preuss-Eylau, je lui ai avoué que M. Goercke, mon collègue de l'armée prussienne, m'avait écrit et fait dire par M. Loiseau, un de nos aides-majors faits prisonniers et emmenés à Kœnigsberg, que, dans les vingt-quatre heures qui avaient suivi la bataille il avait été conduit en cette place treize mille blessés russes; nous en avons eu au moins sept mille, tant à l'église du bourg que dans le voisinage. « Sire, lui ai-je dit, ainsi voilà déjà vingt mille blessés que l'ennemi ne peut désavouer, et l'armée de Votre Majesté n'en a pas eu au delà de six mille, dont les trois quarts guériront ou

sont déjà guéris, tandis que la presque totalité des blessés russes ont péri. — Combien croyez-vous, m'a dit l'Empereur, que nous ayons eu de blessés depuis notre rentrée en campagne? » J'ai hésité, et il a répondu lui-même : « Dix mille, ou guère au delà. » J'ai dû être de cet avis, et cependant on pourrait en compter trois ou quatre mille de plus. Tout à coup Sa Majesté s'est échappée et m'a laissé seul dans la salle avec M. le général Bertrand, que j'ai bien remercié, qui m'a beaucoup parlé de mon neveu qu'il a connu en Égypte, et dont je n'ai su le nom qu'à mon retour chez M. Yvan, à qui j'avais donné communication de mon projet et à qui je suis venu dire l'accueil que Sa Majesté avait daigné lui faire.

A quatre heures, je suis remonté en voiture, et, comme le cocher allait marcher, un courrier est venu m'offrir huit ducats du brelingot, qu'aussitôt j'ai promis de lui livrer le lendemain. Je ne puis plus nourrir tant de chevaux ; je n'en veux que trois forts pour mon caisson et un de selle pour monter ; heureux encore s'ils ne crèvent pas de faim, car on ne donne ni foin, ni avoine, ni paille. J'ai eu horriblement froid en revenant : le temps est à la neige et à la gelée.

J'ai trouvé l'ordonnateur en chef Lombard fort malade. Depuis trois jours il gardait le lit : je lui avais fait prendre deux onces de crème de tartre et le lendemain un grain de tartrite antimonié de potasse, ce qui avait produit de nombreuses selles. Aujourd'hui je lui trouve la langue épaisse, l'air distrait, les idées disparates ; il va essuyer une fièvre pernicieuse.

18. — Le temps est très froid ; il a gelé ; il pleut ; il neige un peu.

M. Lombard va mal ; son pouls est petit ; le délire est complet, les paupières sont tuméfiées ; je lui ai fait appliquer un vésicatoire et fait faire une potion de kina.

19. — Il a fait un temps terrible cette nuit; le vent souffle encore avec impétuosité; il est nord-ouest; il a neigé; tout est blanc à la ville et à la campagne et on a bien besoin de se chauffer. Les troupes qui arrivent sont morfondues. Nous voilà à quatre degrés de froid et avant-hier nous avions quatre degrés de chaud.

M. Lombard est de mal en pire; il ne sent plus le besoin de boire; il remplit sa bouche et ne songe pas toujours à l'avaler; le délire est sourd; la face est très altérée; il a eu ce soir une forte moiteur; le pouls est embarrassé. Deuxième vésicatoire; infusion vineuse et aqueuse de polygala et de kina, avec un peu d'éther. Son fils est arrivé ce matin : le père ne l'a pas reconnu. J'ai annoncé qu'il périrait et l'ai écrit à M. l'intendant; il n'a ni la langue, ni les dents, ni les lèvres noires; c'est vraiment la fièvre ataxique.

20. — Temps d'hiver; forte gelée; neige de la hauteur de quatre pouces. Heureusement pour ce pays que rien n'avait encore poussé. J'ai dormi à merveille et longtemps; en tout je me porte bien; veuille la Providence me conserver jusqu'au bout cette santé, car ce serait pour moi et pour la chirurgie de l'armée un malheur très grand, si une maladie venait à m'enlever ou à me forcer de suivre M. Coste. Plutôt périr d'un coup de mitraille que de m'en aller comme s'en va ce respectable collègue, dont l'état n'inspire qu'une humiliante pitié.

Le pauvre M. Lombard est mort à quatre heures du matin, sans agonie et sans avoir recouvré un seul moment connaissance.

21. — Temps excessivement froid; gelée avec neige et glace, comme au mois de janvier. Vent du nord-est glacial; ceci va nous reculer encore de quelques semaines. J'ai bien passé la nuit.

Il est bon que je me souvienne des noms des chirurgiens de l'armée prussienne; les voici :

General Stabs-Chirurgus und Ober-Medicinalrath. Doctor Goercke (est maintenant à Kœnigsberg).

Ober-Stabs-Chirurgus. Better.

Stabs-Chirurgi. 1. Bruckert; 2. Stein; 3. Rebentisch; 4. Krantz.

Ober-Chirurgi. 1. Horlacher; 2. Lohmeyer; 3. Winckler. 4. Tiesse; 5. Escheggen; 6. Bennoit; 7. Lœsch; 8. Schilling; 9. Muller.

Il y a dix-sept chirurgiens supérieurs d'armée, qui ont la pension de deux mille thalers. Les chirurgiens-majors ont cinq cents écus de Prusse; de plus, un gros par mois pour chaque soldat et la table du colonel propriétaire du régiment, tant qu'ils sont garçons; il paraît qu'on les estime beaucoup et qu'en général ils sont estimables.

La pépinière des chirurgiens d'armée de Berlin est la source où désormais on les puisera; on leur enseigne de fort bonnes choses; j'ignore si on les forme bien à la pratique. Il y a des chirurgiens très instruits en Prusse.

22 *jusqu'au* 30. — Il a encore fait froid jusqu'au 24; mais à commencer de ce jour le temps s'est mis au beau et nous avons eu le plaisir de voir les prémices du printemps. Rien n'est encore fleuri; les pruniers et pommiers sont à peine en boutons; on trouve quelques violettes. Dans ce pays-ci on ne cultive que des arbres durs, des poiriers presque sauvages, des pommiers communs; point d'espaliers, point de pêchers ni d'abricotiers; peu de légumes. Il serait impossible ici d'offrir un *mai*, autrement une belle ramée, comme dans notre pays. Cependant les mœurs des habitants diffèrent peu des nôtres : même costume, même manière de cultiver, etc.

On chauffe à force Dantzig, que l'on ne pourra avoir que dans quinze jours, encore en perdant beaucoup de monde.

MM. Beyderet et Steiner, sous-aides, revenant du 8e corps, ont été assassinés à l'entrée d'un bois; leur camarade Desfriches n'a échappé qu'à force de jambes.

Nos chirurgiens tombent malades à force et il en meurt. La fièvre d'hôpital fait des ravages; on perd jusqu'à six cents malades par mois dans l'armée. On dit que le chirurgien-major Renoux, des grenadiers d'élite, a succombé.

Jamais je ne me suis mieux porté; Dieu veuille que cela dure! Je suis content : Sa Majesté vient encore de nous accorder vingt-cinq décorations; la chirurgie s'illustre à force, dussent ses imbéciles antagonistes en crever de dépit.

1807

(*SUITE*)

DANTZIG

Épidémies et mortalité. — Hôpital de Marienwerder. — Hôpital misérable à Stargard. — Beauté des environs de Dantzig. — Tranchées devant Dantzig. — Service de la tranchée. — Artilleurs et sapeurs. — Blessures singulières. — Traitement des plaies articulaires. — Ambulance de Rusoschin. — Légion d'honneur et Institut. — Ambulances pour l'assaut. — Capitulation de Dantzig. — Hémorragie traumatique. — Entrée à Dantzig. — Ressources hospitalières. — Lettre au grand-maréchal. — Chirurgie de bataille. — Hospitalisation à Dantzig. — Abbaye d'Oliva. — Reprise des hostilités. — Hôpital de Dirschau. — De Dirschau à Riesenbourg. — Hôpital de Saalfeld. — Hôpital de Mohrungen. — Détresse des habitants.

1er *mai.* — Temps superbe; constitution australe; on recherche l'ombre et le frais. Beaucoup de malades : la plupart de nos chirurgiens sont plus ou moins affectés de la fièvre nosocomiale; il en est mort plusieurs. Dans le mois passé on a perdu à l'hôpital de la Couronne, à Varsovie, près de deux cents malades. Les mois de mars et d'avril coûtent quatre mille malades à l'armée; les paquets d'extraits mortuaires sont énormes; je n'ai pas craint d'avouer à Sa Majesté que la proportion des malades était d'un sur sept, et celle des morts d'un sur seize. C'est une pitié de voir arriver les voitures d'évacuation; on n'y voit guère que des jeunes gens; les anciens soldats résistent encore. Mon petit valet de chambre vient de tomber malade : il a eu la sottise de se purger en cachette avec une poudre que lui a donnée notre pharmacien.

2, 3 et 4. — Le 2 a été chaud et obscur; on croyait qu'il y aurait de l'orage; les blessés souffraient davantage; les hommes à cicatrices disaient ressentir les douleurs qui présagent un changement de temps. Le 3, il a fait très froid. C'était hier dimanche; je suis allé à Finkenstein pour voir M. le maréchal Duroc, M. le secrétaire d'État Maret et quelques amis; j'ai eu très froid dans la voiture, surtout en allant. L'ambassadeur persan avec sa suite est là; on est logé les uns sur les autres. Je n'y ai pas vu Sa Majesté, mais elle se porte à ravir. M. le major général m'a bien reçu.

Mon Pètre (1) a eu avant-hier et hier une hémorragie alarmante, qui lui avait décomposé la figure au point que l'on pouvait craindre une terminaison funeste pour lui. Il va mieux aujourd'hui, 4.

Le temps est presque à la glace; c'est le nord-est qui souffle; il a fallu rallumer les poêles et reprendre les habits d'hiver; ces contrastes d'une grande chaleur et d'un froid glacial font beaucoup de mal.

J'ai fait partir pour Löbau M. le chirurgien-major Leclerc avec l'aide-major Baltz à l'effet de vérifier jusqu'à quel point est fondé le bruit qui court dans le pays qu'il règne en cette ville une épidémie très meurtrière. La chambre administrative de Marienwerder ayant instruit de l'existence de ce fléau l'intendant Gondot, et celui-ci en ayant rendu compte à l'intendant général, j'ai dû envoyer sur les lieux des hommes éclairés, afin d'avoir un rapport bien précis sur le fait. Il a été trouvé audit Löbau trente-six malades de tous âges et de tous sexes ayant, les uns une simple fièvre catarrhale, les autres une péripneumonie catarrho-bilieuse. Depuis le 1er janvier cette maladie, qui n'a point changé de nature, a fait périr trente-deux personnes sur une population très misérable de douze cents;

(1) Domestique de Percy

les ministres luthériens et rabbins juifs ont déclaré que le mal diminuait et le nombre des malades aussi. Les chirurgiens allemands ont horriblement abusé de la saignée. En général, la maladie a été méconnue et mal traitée : notre chirurgien-major Boyer l'a eue à Löbau même; l'émétique d'abord, les boissons incisives et légèrement diaphorétiques, les loochs avec l'oxymel et l'oxyde rouge d'antimoine, et surtout de larges vésicatoires sur les points de côté ont terminé presque toujours heureusement la maladie entre les mains des Français. Le bailliage de Gotlembe est frappé de la même épidémie, car il y a réellement épidémie, mais sans nulle contagion. Le physicien de Marienwerder s'est transporté sur les lieux et a donné aux habitants de simples conseils de propreté.

5, 6, 7 et 8. — Tous ces jours ont été beaux. Le soleil a avancé un peu la végétation; cependant il n'y a point encore d'arbres en feuilles; ils sont à peine couverts de boutons sans une seule fleur. Mais la campagne verdoie à force et les prés commencent à se tapisser d'une belle herbe, que nous attendons impatiemment, car le fourrage devient de plus en plus rare; on se procure encore un peu d'avoine; quant au foin, il est à peu près épuisé.

Je suis parti, aujourd'hui 8, pour Marienwerder, après avoir serré tous mes effets et reçu la visite de M. Boyer; après avoir aussi expédié à M. le maréchal Duroc et à M. le conseiller d'État Maret une copie de ma lettre à Sa Majesté et de mon projet. Nous sommes montés dans une espèce de vögelé couvert, à deux heures, M. Le Vert et moi : la route est superbe; on traverse de belles forêts, moitié chênes et hêtres et moitié sapins. On compte six lieues; mais nous n'avons mis que trois petites heures pour arriver à Marienwerder. Cette ville est élégamment bâtie et fort vivante. C'est aujourd'hui l'Ascension; chacun est habillé et se promène; Prussiens et Français, tout se

mêle et s'entend pour se divertir. Les femmes fourmillent et sont jolies et parfaitement mises; jamais, dans une si petite ville, je n'en avais tant rencontré; elles sont gentilles et bien parées. La ville fut jadis fortifiée : on y voit les restes d'un immense château-fort situé du côté de la Vistule et bâti en briques; il en reste une tour carrée extrêmement élevée, à laquelle on va par un édifice soutenu par quatre cintres ou arcades à perte de vue; cet ouvrage est digne des Romains; il a plus de cinq siècles et semble bâti depuis un an seulement; les galériens de terre sont enfermés dans cette espèce de galerie. L'hôpital est établi dans une magnifique maison dite de la Régence, à gauche en entrant dans la ville; il contient deux cent cinquante malades, tous couchés dans des bois de lit, sur paillasses, avec des draps et des couvertures neuves. Ce service est bon. M. Desgenettes l'avait visité avant moi et tout en arrivant. Je n'ai pas vu ce collègue, qui a pris un chemin bien long pour se rendre à Thorn, où M. Coste attend avec tant d'impatience son arrivée.

Nous avons passé une agréable soirée, avons bien soupé et trouvé un assez bon lit.

9. — Bon sommeil, bonne nuit. Le temps est froid. Nous sommes partis pour Mewe, à six petites lieues, à cause du pont de la Vistule qu'il faut aller chercher assez loin et qui force à faire des détours. Ce fleuve est superbe; le pont est magnifique; il est très long et en deux parties; je n'en vis jamais un aussi propre; on le balaye à chaque instant. Le commandant des pontonniers est notre capitaine de Rastadt. En sortant du deuxième pont, qui est le plus long, on prend à gauche; nous avons vu, sur le bord de la Vistule, des tonneaux de biscuits en grande quantité; il y en a dans les châteaux voisins de quoi nourrir l'armée pendant deux mois. J'ai vu des saules ou peupliers qui avaient vingt-quatre ou trente pieds de tour. Du

côté de Marienwerder on fait des retranchements et une tête de pont qui seront extrêmement forts : en cas d'événements, l'armée pourrait passer la Vistule sans être troublée.

Nous sommes arrivés à Mewe à midi moins un quart. La ville présente de loin un assez bel aspect : elle est sur une hauteur ou côte qui la fait apercevoir à plus de trois lieues. De près, c'est une bourgade très ordinaire; on y voit un ancien château-fort appartenant aux Templiers; les fortifications en sont en partie détruites; le château proprement dit est debout et parfaitement conservé; il est bâti en briques et a quatre étages. C'est un entrepôt pour le commerce des blés de Pologne par la Vistule, qui conduit à Dantzig cette riche et abondante production. On a bâti dans l'enceinte de cette antique forteresse une munitionnaire avec douze fours. L'hôpital est situé dans la même enceinte; c'était aussi un grand magasin; les salles sont vastes et très longues, mais basses et obscures; il y a des bois de lit et des fournitures. Ce service est un des moins mauvais de la ligne : j'y ai vu une jolie petite pharmacie; le pain est bon et en tout cela peut aller ainsi.

Nous sommes partis à deux heures pour Stargard, éloigné de six bonnes lieues. Toujours du sable, mais assez beau chemin. Après avoir fait trois lieues, nous avons trouvé le bourg de Pelplin, fameux dans le pays par sa belle abbaye de bernardins. J'y suis descendu et ai trouvé la cour remplie des voitures d'ambulance des Saxons : l'armée de ces confédérés a son hôpital en cette abbaye; j'en ai vu l'Ober-Chirurgus, qui m'a dit n'avoir que quatre-vingt-dix-neuf malades; il m'a paru qu'on pourrait, au besoin, réunir dans le cloître et le dortoir plus de deux cents blessés, si le siège de Dantzig venait à nous encombrer. L'église de cette abbaye est immense, quoique bâtie en briques.

Nous sommes arrivés à sept heures à Stargard, petite

ville consistant en une vaste place carrée avec d'assez jolies maisons tout autour, dans lesquelles on monte par sept ou huit marches ou degrés en blocs de granit ou de grès; on les a exhaussées à cause des inondations, à ce que je crois. L'hôpital est établi dans un très beau corps de caserne parallèle à un autre corps aussi beau, où les Badois ont le leur. Ces hôpitaux sont composés de petites chambres, parce qu'on n'a pas abattu les cloisons, ce qui serait peut-être difficile à cause du peu de solidité de l'édifice, qui est en bois et en tuiles. Il n'y a dans ces malheureux hôpitaux, surtout dans le nôtre, ni fournitures, ni draps, ni couvertures; on a obtenu quelques bois de lit qui ont été construits avec des planches sciées le même jour d'un arbre coupé le matin dans la forêt et assemblées le même soir en forme de lit; on a eu cinq cents paillasses assez bonnes, sur lesquelles les malades couchent à terre ou dans leur grabat; ils y sont tout habillés ou nus; les blessés sont dans ce cas et le froid les tourmente beaucoup. Le pain qu'on leur donne est très mauvais : ci-devant on leur distribuait des petits pains blancs, que le commissaire David a, dit-on, fait supprimer. Point d'ustensiles pour boire, pour uriner; malpropreté affreuse; mauvais service. L'économe est malade : avant lui, on avait encore des infirmiers tirés de la classe du peuple prussien et polonais; il les a chassés et n'a pu en trouver d'autres. Il reste à la tête de cet hôpital un simple commis. Le médecin Delavallée est très malade; le docteur Meyer, des Badois, l'est aussi; deux de nos jeunes chirurgiens le sont de même, et tous ont la fièvre nosocomiale, ce qui fait languir bien davantage encore le service. J'ai vu des vénériens au nombre de quarante occupant les meilleures places; j'ai ordonné qu'on les renvoyât.

Nous partons pour les environs de Praust, où dans un château voisin nous avons un hôpital.

10. — J'ai visité nos malades et suis monté en voiture : le commandant y avait fait mettre deux chevaux pour soulager les nôtres, et c'était un recrue de la légion du Nord qui devait les conduire. Nous voilà partis, ayant fait l'aumône à quelques pauvres qui entouraient l'équipage. C'était le moyen de voyager heureusement. Or, en sortant de la place, notre postillon tourne court; le cocher, toujours endormi, le laisse faire; un ruisseau assez profond se trouve là, et nous voilà versés sens dessus dessous, à travers les bouteilles cassées et un bagage considérable. Je suis couvert de vinaigre, dont j'avais reçu à Marienwerder une excellente bouteille : c'est pis qu'un cornichon; tout mon habit est mouillé. Je tremble pour mon compagnon, qui était à gauche, et c'est de ce côté que la voiture est tombée. Vin, vinaigre, eau-de-vie, il a tout reçu. Je sors de là comme je peux; j'en tire mon jeune ami; nous nous regardons et nous mettons à rire, au lieu de crier et tempêter, comme on a coutume de faire en pareil cas. Je saignais d'un doigt qui avait rencontré un fragment de bouteille. Ce n'a rien été. On a raccommodé les bagages, remis en place les bouteilles non cassées; nous sommes allés nous essuyer et tout a été dit. Notre route s'est d'ailleurs faite avec sûreté et bonheur, grâce aux prières des pauvres assistés par nous et au mérite de nos aumônes.

Il y a huit lieues de Stargard au château de Rusoschin, où nous sommes venus assez lestement. C'est une charmante habitation : la maison est élégante, bien distribuée, ornée avec soin, décorée avec goût. Le général Tiedmann, autrefois au service de la Pologne, vieillard de soixante-quinze ans, a fait la sottise de l'abandonner pour se retirer à Dantzig; on l'a bouleversée du grenier à la cave; la bibliothèque, qui devait être assez belle, a été entièrement dilapidée. Nous y avons place pour trois cents blessés, qui sont sur la paille, dans des salles charmantes; on y a

amené hier cent vingt-cinq Russes blessés et pris, avec dix-sept pièces de canon, dans une petite île près Dantzig.

Nous sommes arrivés devant cette ville à onze heures. Il n'y a qu'une lieue et demie en droite ligne : nous en avons fait quatre à cause des détours. On passe par la petite ville de Praust, où l'on voit le canal qui fait aller les moulins de la ville et que nos gens ont coupé, et l'on tombe à Langfuhr, charmant endroit, dans lequel les riches habitants de Dantzig ont tous des maisons de campagne très agréables. J'ai vu les hôpitaux de siège de la gauche, qui appuie à Langfuhr ; ceux de la droite à Ohra. Les premiers sont établis dans des maisons de campagne extrêmement jolies; les blessés y sont sur la paille, mais ils n'en manquent pas; on les nourrit et traite le mieux qu'on peut.

M. Canin, qui dirige celui de l'artillerie et du génie, venait d'amputer la jambe à un sapeur lorsque j'entrai. Il m'a consulté sur la blessure d'un autre, laquelle a été produite par un coup de fusil dont la balle, ayant pris le fémur par son grand diamètre et à la partie moyenne de la cuisse, l'a fracassé et est sortie en dehors à cinq pouces de son entrée. Il venait de faire une grande incision qui lui avait fait apercevoir le désordre intérieur ; il hésitait à faire l'amputation; je l'en ai dissuadé et, lui ayant fait agrandir encore l'incision, je l'ai invité à enlever tous les fragments, ce qu'il a fait; il y en avait de la grosseur et longueur du pouce. La sortie de la balle a été amplifiée; le membre étant dans un état de demi-flexion y a été maintenu; l'homme peut guérir, mais avec un raccourcissement du membre, ce qui vaut encore mieux que d'avoir une jambe de bois. Dans ces cas les attelles contrextensives de Desault tuent les blessés : les muscles se gonflent, se roidissent, se remplissent de sang, et ne peuvent être allongés qu'avec douleur et violence. Les blessés se débarrassent ordinairement de ce gênant appareil, qui devient alors plus qu'inutile. Si on les force à le laisser en

place, la jambe et la cuisse cruellement allongées déterminent bientôt une fièvre ardente, souvent des convulsions et le tétanos, et toujours d'affreuses insomnies : c'est ici que le mieux est l'ennemi du bien.

Je reviens encore à la beauté des environs de Dantzig. Tout y est enchanteur; la plaine d'Oliva est délicieuse ; du haut des mamelons qui dominent ce charmant pays, on découvre des aspects magnifiques. Notre armée est baraquée au penchant de ces coteaux ; les maisons de Langfuhr, ces belles campagnes, sont abandonnées et démeublées; on a tout fait entrer à Dantzig.

11. — Il a plu hier; il pleut aujourd'hui; la végétation va grand train. On n'a pas tiré beaucoup cette nuit.

Je suis allé à la tranchée avec M. Ramonet, chirurgien-major du 19e d'infanterie de ligne. C'est inconcevable comme les environs sont labourés par les boulets. On voit des malheureuses femmes avec leurs enfants chercher ces dangereux projectiles, ainsi que des biscaïens, pour gagner quelques *gros* qu'on leur donne pour chacun; c'est cinq sous par boulet et un sou par biscaïen; nos soldats s'exposent bien davantage encore pour gagner ces malheureux cinq sous; ils sont continuellement occupés à fouiller avec une bêche ou un hoyau les endroits où il est tombé un boulet, et tous ceux qui tombent à côté d'eux ne les empêchent pas de continuer. Nous avons vu huit ou dix soldats qui dépeçaient un cheval mort pour en manger la viande; il avait sûrement été tué. Nous sommes allés dans la seconde parallèle : il était onze heures, et à cette heure l'ennemi tire peu ; il réserve son feu pour la nuit et pour les moments où il sait qu'on relève les gens de la tranchée. J'ai vu nos batteries et pu, non pas à mon aise, crainte de me faire tirer dessus, examiner les forts, batteries et travaux de l'ennemi. Il eût été imprudent à moi d'aller jusqu'à la troisième parallèle, qui est presque au

pied du fort de.... ; c'est là qu'on voit de gros rouleaux prêts à être lancés contre nos gens, s'ils venaient à monter à l'assaut. Du côté de nos travaux, ce fort présente un talus très rapide, parsemé d'innombrables boulets lancés par nous; il est tout de terre, sans une seule brique ni pierre.

Hier, à deux heures, l'assaut devait avoir lieu; les grenadiers étaient déjà arrivés, mais il y a eu contre-ordre. On ne peut tenter l'assaut que de jour, parce qu'au delà de la sape tout est hérissé de chausse-trapes et de piquets à peine hors de terre, ayant une pointe de fer très acérée, ce qui, pendant la nuit, estropierait tous les assaillants. Nous eussions perdu beaucoup de monde, si l'assaut avait été tenté; le fort aurait été pris, mais on n'eût pas pu s'y maintenir. Quel spectacle que celui d'une place assiégée et d'une armée assiégeante! Les tranchées sont teintes de sang; il y règne un silence lugubre; chacun semble y attendre la mort. On se tient contre les épaulements, sans oser montrer la tête, parce que l'ennemi, qui observe tout, braque aussitôt contre vous un fusil de rempart et vous tue. C'est ce qui est arrivé avant-hier à un officier de sapeurs, à qui la balle a brisé les os du crâne, étant entrée entre les sinus frontaux et sortie par l'occipital. Le soldat se tient coi, rarement debout; il se couche dans des niches pratiquées dans la terre qui sert de parois au boyau; il cherche à se mettre à couvert de la pluie et des boulets et balles de l'ennemi, mais les obus et les éclats de bombes viennent le trouver partout. Il n'y a pas de jour qu'il n'en périsse ou qu'il n'y en ait de blessés : une compagnie se croit très heureuse lorsque, dans les vingt-quatre heures qu'elle passe à son tour à la tranchée, elle ne perd que deux ou trois hommes; aussi les régiments s'affaiblissent-ils d'une manière effrayante; c'est une vie dont il est impossible de se faire une idée. Le fort qui présente son talus à nos gens et au haut duquel on voit tant de rou-

leaux s'appelle le Hagelsberg; l'ennemi y a quatre ou six machines semblables à un pavillon carré; elles sont construites en madriers épais et bien liés, ont des créneaux et peuvent contenir cinquante hommes, qui y arrivent par-dessous terre, car la machine n'a pas de porte; cela s'appelle des *blockhausen*. De l'intérieur de ces forts on peut canarder nos gens montant à l'assaut par les côtés, à droite et à gauche, ce qui est excessivement dangereux. Le fort du milieu se nomme le Stolberg, et l'autre se nomme le Bischofsberg. Ceux-ci n'ont encore été attaqués que très faiblement, car ils sont couverts d'un beau gazon vert, tandis que le Hagelsberg est tout délabré. L'ennemi lance force pots à feu sur nos tirailleurs, jette des obus, roule des bombes et lance des cailloux qui font beaucoup de mal : c'est ce que nos gens appellent des perdreaux. Il est dans nos parallèles plusieurs endroits très dangereux, parce qu'ils peuvent être enfilés par les balles et boulets : nous les avons traversés rapidement. Nos sapeurs ont brûlé les palissades de l'ennemi et ils travaillent au milieu d'un feu qui quelquefois est terrible; les pauvres gens, en mangeant la soupe, ont toujours l'œil aux aguets pour éviter les bombes et autres projectiles qu'on ne cesse de leur jeter; ils sont relevés toutes les vingt-quatre heures, ainsi que les officiers de l'artillerie et du génie, adjudants généraux et généraux. Les chirurgiens de tranchée, au nombre de trois, se relevant toutes les vingt-quatre heures aussi, se tiennent dans une assez mauvaise baraque, où est le major badois qui commande en permanence la tranchée.

On leur en avait construit une exprès pour eux; mais, à peine terminée, le génie l'a reprise pour serrer les outils des sapeurs et a dit n'avoir ni le temps ni des ouvriers pour en bâtir une autre, de sorte que des trois chirurgiens de tranchée un seul reste avec le major; les deux autres sont dans une maison à une portée de canon en arrière; c'est ici qu'on transporte les blessés.

Après dîner, je suis monté à cheval pour aller voir le maréchal Lefebvre à une demi-lieue de Langfurh : il était parti pour reconnaître le terrain sur lequel doivent débarquer quelques milliers de Russes envoyés au secours de Dantzig ; je n'ai pu saluer que le général Drouet. En revenant, nous avons vu la mer Baltique, près le fort Wasser, couverte de bâtiments plus ou moins considérables et pouvant porter l'un dans l'autre cent ou cent cinquante hommes, ce qui a fait estimer que le renfort devait être d'environ dix mille hommes. L'empereur de Russie ne savait pas encore, lorsqu'il a fait embarquer ce monde-là à Memel, que la communication était interceptée entre Dantzig et le fort Wasser, qui en est éloigné de trois quarts d'heure. Le 9, à deux heures du matin, les Français se sont emparés des redoutes et des sept cents hommes qui établissaient et protégeaient cette communication, au delà de la Vistule, qu'ils ont passée sur des barques sans qu'on s'en fût aperçu ; ils ont tué quelques centaines de Russes et en ont blessé cent vingt-cinq, que j'ai vus au château de Tiedmann. Aujourd'hui donc la garnison de Dantzig ne peut plus donner la main aux troupes de débarquement et le coup est manqué : que vont devenir ces dix mille hommes ?

A cinq heures, on a fait marcher une partie du 19e corps. Nous avons été curieux d'aller jusque sur le bord de la Vistule pour voir l'endroit où elle a été passée le 9 et pour voir passer la troupe qu'on a mise en mouvement ; mais l'ennemi s'est mis à tirer à toute volée sur un bataillon et le 23e chasseurs à cheval, avec lesquels nous nous trouvions, et, les boulets tombant près de nous, il a fallu d'abord se retrancher derrière un tas de planches et ensuite derrière une maison, puis battre en retraite et rentrer chez nous. Personne n'a été blessé, parce que les boulets ne ricochent pas dans ce terrain mol et palustre.

On s'attend à une affaire et chacun a ordre de se tenir

prêt. Tous nos chirurgiens coucheront habillés et chevaux sellés. On verra cette nuit ou demain de bonne heure.

12. — Rien de nouveau. L'ennemi débarque au fort Wasser, sur le bord de la Vistule, d'où il lui est facile de nous écarter; on ne cherche pas même à l'inquiéter. Ce fort est maintenant isolé; il contient douze cents soldats de mince aloi et il ne peut nous faire aucun mal. Le commandant, M. de Croko (1), triste personnage, homme intempérant, a été pris dans la nuit du 9; il était ivre; nos gens ont dédaigné de le tuer, mais ils l'ont battu à coups de hampes de lance. Cet officier prussien a infesté longtemps avec des partisans le pays voisin de Kustrin. On a compté ce matin jusqu'à soixante voiles; on croit qu'il a été débarqué plus de sept mille hommes et on s'attend à une grande affaire demain, le matin ou dans la nuit. La troupe est bivouaquée dans la plaine d'Oliva, le long des bois qui l'entrecoupent. J'ai dîné avec et chez le général Savary dans cette abbaye plus fameuse qu'elle n'est belle; elle est de l'ordre de Cîteaux; j'en suis revenu à pied. En y allant j'ai visité le colonel du 44e d'infanterie, qui a été blessé avant-hier : la balle est entrée par la région scapulaire, a fracturé, à ce que m'a dit le chirurgien, l'extrémité vertébrale de la quatrième côte et s'est perdue sous la clavicule, sans endommager ni cet os, ni l'articulation. J'ai vu lever le premier appareil : le haut du bras, ou plutôt l'espace entre l'article et le col, était très tuméfié et fort ecchymosé; j'y ai trouvé de l'œdème, d'où j'infère que c'est là qu'est la balle avec quelques fragments osseux ou morceaux d'habits, etc. J'ai conseillé à M. Florence, chirurgien-major, d'y plonger dans deux jours un bistouri pour vider cette collection de sang et de corps étrangers. J'aurais bien fait de conseiller cette opération pour aujourd'hui même.

(1) L'officier que Percy nomme Croko est le fameux partisan baron de Kakow.

On tire à force et le bruit du canon ne me laissera pas dormir.

J'ai assisté à l'amputation d'une cuisse faite à un sapeur par le chirurgien-major qui, n'ayant pas de rétracteur, l'a mal faite, c'est-à-dire l'a pratiquée comme tout le monde, d'une manière dégoûtante et embarrassée.

Ces pauvres sapeurs souffrent beaucoup : un d'eux a eu l'apophyse coronoïde fracturée par un éclat d'obus; un autre, la cuisse fracturée; il en a été tué cinq aujourd'hui; nous perdons beaucoup de monde. L'artillerie se plaint du génie et celui-ci se plaint de l'artillerie, qui cependant, au dire de chacun, a réussi à faire taire le feu de l'ennemi les 7,8 et 9, et qui voulait qu'on montât à l'assaut, contre l'avis du génie, dont on dit que les travaux sont lents. Demain nous aurons du nouveau. La nuit est belle, mais un peu fraîche.

13. — Le tapage de l'artillerie m'a troublé cette nuit; nos pièces de 24 font un bruit épouvantable et la riposte de celles de l'ennemi ne fait pas moins de fracas. On craignait une attaque et M. le maréchal a bivouaqué. Il me disait ce matin qu'il avait été toute la nuit dans des angoisses cruelles, non pour le sort de ses troupes, qu'il avait répandues dans la plaine, en cas d'une sortie des Russes et Prussiens débarqués hier, mais pour celui des travaux du siège, que l'ennemi, sortant de Dantzig, aurait pu détruire, faute d'assez de monde pour les garder. Heureusement que le maréchal Lannes et le général Oudinot sont arrivés à marches forcées avec sept ou huit mille grenadiers et voltigeurs d'élite : on n'a plus rien à redouter maintenant de la part des forts Wasser et Weichselmunde. On a beaucoup tiré aujourd'hui. La journée a été superbe. Nous avons perdu quinze ou vingt hommes : un aide de camp du général Bertrand, que j'avais vu arriver hier chez le général de génie Kirgener, a été tué à quatre heures d'une

balle qui est entrée dans le crâne par la suture lambdoïde du côté gauche; il a expiré au bout d'un quart d'heure.

J'ai vu à l'hôpital ambulant du génie, dirigé par le chirurgien-major Canin, un sapeur qui a reçu un coup de feu au genou gauche, balle perdue; il en est au cinquième jour; la jambe est tuméfiée; la cuisse l'est davantage et à sa partie interne, du côté de l'entrée de la balle, on voit cette rougeur violacée qui présage toujours une gangrène imminente. Ce coup de feu est le plus embarrassant pour nous. Comment déterminer un blessé à se laisser couper la cuisse pour une blessure en apparence si légère? Aucun n'y consent, voyant le genou dans son intégrité et la jambe saine; le chirurgien lui-même hésite. Cependant, je l'ai dit souvent, sur cent blessés de cette espèce, il en meurt quatre-vingt-quinze sans le secours de l'amputation, à moins que la balle n'ait traversé les deux condyles, parties spongieuses qu'elle pénètre sans éclats et sans intéresser l'article. Lorsqu'on ne peut ou qu'on ne croit pouvoir décider le blessé à l'amputation, il faut inciser profondément, couper en tous sens les ligaments, la capsule, tout l'appareil articulaire : de cette manière on peut obtenir quelques chances heureuses de plus, sauf l'ankylose inévitable en pareil cas. J'ai vu plusieurs fois la jambe se séparer de la cuisse par suite d'une gangrène qui en avait détruit tous les liens.

MM. les chirurgiens-majors Fizelbrand et Dupont ont vu, ces jours passés, un Russe qui avait reçu à travers le bas-ventre un coup de baïonnette; il sortait par l'une et l'autre plaie une longueur considérable d'épiploon qu'ils ont réduite. Mais voici le singulier de cette blessure : c'est que dans la culotte de ce malheureux était un paquet gros comme le poing d'un ténia qui, développé (il était séparé en deux pièces), avait plus de dix aunes de long. Ce blessé a été évacué sur Dirschau, d'où il me sera difficile d'en avoir des nouvelles; il y sera sans doute mort.

Le chirurgien-major Dupont nous a raconté avoir vu un canonnier, qui venait d'être tué par un gros boulet qui lui avait traversé la poitrine de gauche à droite et dans le trajet duquel se trouvait enfoncé l'avant-bras gauche, de manière que les doigts sortaient en partie par l'énorme ouverture du côté droit. Comment cet avant-bras avait-il été entraîné dans cette effroyable plaie? On ne comprend rien à cela.

L'ennemi a jeté sur nos gens des bouteilles cassées, des vieilles ferrailles, et il a assassiné un blessé qui s'échappait à quatre pattes de la tranchée. M. le maréchal s'en est plaint à M. Kalkreuth. Le célèbre ingénieur français Boussemard, émigré resté au service de Prusse, où il était major, et ayant dirigé les superbes travaux à Dantzig, a été tué, il y a quelques jours, d'un coup de fusil à la tête : c'est une grande perte pour les Prussiens. La garnison et les habitants de Dantzig sont consternés, au rapport des déserteurs de cette nuit, de voir que les Russes et Prussiens, qui ont débarqué hier, ne peuvent les secourir, la communication étant interceptée entre la ville et la mer.

14. — Rien de nouveau. On n'a pas tiré beaucoup aujourd'hui. Les déserteurs s'accordent à dire qu'il y a un grand nombre de malades et de blessés dans la place et que la plupart des forts sont minés. Celui de Stackelberg l'est bien sûrement, puisque l'autre jour un de nos sapeurs a pris dans un puits même sept mineurs prussiens que M. Kalkreuth aurait bien voulu qu'on lui rendît en échange de qui M. le maréchal eût désiré. Nos blessés sont bien traités par ce brave gouverneur : il est, à ce qu'il paraît, très généreux et très humain; lorsqu'il apprend que nous lui avons fait des prisonniers, sur-le-champ il leur fait passer de l'argent; dernièrement il a envoyé deux cents louis aux onze officiers prussiens qui avaient été

pris et conservés vivants dans l'expédition de nuit qui a mis l'île en notre pouvoir.

Le temps est froid; nos troupes souffrent; il y a cependant peu de malades parmi elles.

15. — J'ai le bonheur de bien me porter : l'air est si pur, le paysage si beau et les distractions si puissantes que je me soutiens à merveille. Ce matin l'ennemi, fort de huit mille hommes, est sorti des forts de Weichselmünde et Wasser et a attaqué nos gens placés vis-à-vis ces forts, dans la forêt qui borde la mer; la canonnade et la fusillade ont été vives de part et d'autre; nous avons envoyé des voitures, brancards et chirurgiens sur le bord de la Vistule, afin d'abréger de moitié le chemin qu'avaient à faire les soldats pour rapporter les blessés jusqu'à l'ambulance; tous ont été pansés sur le champ de bataille par les chirurgiens du 2e bataillon du 2e régiment d'infanterie légère et des premiers bataillons de la légion du Nord; mais il y a eu des opérations majeures à faire à l'ambulance stationnée dans une maison sur la rive gauche du fleuve, où était une décurie de chirurgie de bataille. Il paraît que l'intention de l'ennemi était de reprendre l'île qu'il a perdue, il y a quelques jours, et d'entrer à Dantzig; il a été battu complètement; on ne lui a fait que douze prisonniers; le reste a été tué. Le général Oudinot m'a dit qu'il en avait été tué plus de quinze cents. Ce brave général a eu son cheval (il l'avait acheté hier trente louis) tué sous lui d'un coup de boulet; il boite un peu, parce que l'animal est tombé de tout son poids sur sa jambe gauche.

J'ai visité tous les hôpitaux et les ambulances; j'y ai vu douze fractures compliquées de jambe ou de cuisse, très bien pansées. Un soldat de la garde de Paris a été atteint d'une balle qui entra à côté du mamelon droit et a été extraite sous l'angle inférieur de l'omoplate du même côté. Dyspnée, impossibilité de se coucher, nécessité de rester

assis, difficulté de cracher, anxiété des plus douloureuses, facies très altéré : plaie mortelle.

Un aide de camp a reçu un coup de baïonnette à la région du foie; le chirurgien-major qui l'a pansé dit que le viscère a été lésé; cependant bon visage, conjonctive claire, pouls développé, point de hoquet, ni de douleurs vives, ni d'angoisses.

Balle perdue dans un pied, au-dessous de la malléole : cas grave. J'ai conseillé d'inciser en tous sens, de ne respecter ni capsule, ni ligament, et de traiter non pas le pied qui est perdu, c'est-à-dire qui restera pour le moins ankylosé, mais la vie du blessé; car pourquoi prendre tant de soin de l'appareil articulaire? pourquoi épargner les tendons, ligaments, etc., puisque rien de cela ne doit plus servir? Il faut donc, si l'on ne croit pas devoir amputer, couper sous œuvre, découper en tous sens, et ouvrir une large voie au doigt investigateur qui va à la découverte de la balle.

Coup de feu avec fracture du rachis, paralysie des membres abdominaux : mort certaine et imminente.

En tout nous avons eu environ deux cents blessés : tous sont couchés sur une bonne paille, dans de bonnes maisons, où l'on a fait du feu, car il pleut et le temps est froid. La plupart de ces braves gens sont mouillés, ou par la pluie ou pour avoir passé dans les ravines et être tombés dans les trous de loup dont les environs des forts sont parsemés.

J'ai ordonné qu'il y eût six brancards à chaque grand'-garde; on les numérotera pour savoir ceux que l'on y aura laissés. Nous avons partout de quoi donner les premiers secours; mais nulle part il n'y a un infirmier et nous sommes réduits à un seul employé de hasard, qui fait ce qu'il peut. Demain, M. Kalkreuth doit être sommé et, en cas de refus, après-demain on montera à l'assaut pour prendre le Hagelsberg.

16. — On n'a pas fait grand bruit cette nuit. Je suis parti ce matin pour Ohra, superbe faubourg de Dantzig, sur la route de Varsovie : nous avons fait un grand détour pour y arriver, voulant éviter le feu des batteries; celle qui domine ce faubourg s'appelle le Bischofsberg; elle le bat souvent et l'incommode fort. La maison qu'habite M. Lacretelle, chirurgien-major du 2e régiment d'infanterie légère, a été percée, il y a trois jours, de quatre gros boulets qui, par un bonheur inouï, n'ont rencontré personne; les maisons à droite sont plus à couvert; aussi est-ce de ce côté que se tient le marché et que chacun passe de préférence. Au reste, les gens du pays sont, comme nous, habitués au fracas et au danger et n'en vont pas moins leur train, malgré la canonnade la plus vive; je trouve même qu'ils la craignent moins que nous, et je suis toujours étonné quand je vois les femmes et les enfants courir les rues presque au milieu des boulets.

J'ai somptueusement dîné chez nos chirurgiens et me suis ensuite promené dans les jardins ruinés, mais encore agréables, qui environnent ce beau faubourg. L'ambulance d'Ohra est très bonne : M. le chirurgien-major Dupont m'y a fait voir huit amputations de sa façon, qui vont parfaitement. J'enverrai cent blessés à cette ambulance pour y être traités à demeure.

Nous sommes venus coucher au château de Rusoschin, au milieu des malades et blessés, ce qui n'est pas salubre; mais cet établissement offre les agréments d'un beau jardin dont les nombreux cerisiers sont tous en fleur, d'une pêche toujours abondante en goujons et autres excellents poissons et de la chasse, qui a produit avant-hier un bon lièvre et un roi de cailles.

Mon jeune compagnon est parti pour Riesembourg, d'où il me rapportera mes lettres et papiers.

17. — Ce matin, le génie a voulu faire sauter un des

blockhausen du fort le Hagelsberg, mais la mine a été insuffisante et on a ri de la pétarade. Les travaux sont bien lents et l'on perd beaucoup de monde : l'officier du génie de Toloze a été tué ce matin. On a reçu en trois fois à notre château cent quatre-vingts blessés, qui ont été pansés et nourris tant bien que mal; on n'a que du pain de munition à leur donner; le bouillon fait avec de la vieille vache est bien médiocre et on manque d'ustensiles pour le distribuer. J'ai visité les salles et vu les hommes le plus gravement blessés : il y a quelques fractures du bras, trois de la jambe, une amputation du bras, une fracture de l'apophyse coronoïde de la mâchoire, plusieurs coups de feu dans la poitrine ou dans le bas-ventre. J'ai vu un Polonais, chez qui la balle a enfoncé une surface assez grande du coronal, de manière que la pièce tenant par sa base ressemble à une soupape ou un couvercle : on rentrera le bord supérieur; celui qui est détaché est enfoncé de plus de trois lignes et le blessé n'est pas le moins du monde incommodé; il paraît que la balle n'est pas entrée sous le crâne.

Le temps est superbe; la végétation marche à force. J'ai pris une quarantaine de goujons, que nous avons mangés avec cent autres; on n'a ici que ce qu'on peut se procurer par industrie ou à force d'argent; un juif vient nous vendre des œufs, du beurre, du vin et du pain blanc. Les soldats polonais, race grossière et affamée, ont volé le marché d'Ohra et dispersé les petits marchands villageois qui nous sont d'une si grande ressource.

18. — Le temps est à la pluie : je le sens à ma somnolence et à la pesanteur douloureuse de mes bras. J'ai parfaitement dormi et me suis délicieusement promené dans les belles allées de cerisiers fleuris qui touchent à mon petit cabinet. On dit que notre cavalerie a fait prisonniers trois bataillons russes qui n'ont pu rentrer au fort de Weichsel-

münde. Il pleut en ce moment. Les voitures pour l'évacuation ne viennent pas ; nous risquons d'être encombrés. J'ai dirigé hier sur Dirschau cent vingt blessés qui y resteront ; on reconnaîtra demain un local pour y en mettre deux cents, qui n'en seront pas évacués; je fais venir des chirurgiens.

19. — Hier soir, à neuf heures jusqu'à onze, il y a eu une fusillade terrible; dans la journée l'ennemi avait tiré sans cesse; cependant il n'y a eu que très peu de blessés. Les Prussiens avaient franchi quelques palissades et étaient entrés dans notre chemin couvert : on doit leur avoir tué et blessé bien du monde. La fièvre adynamique devient commune dans nos hôpitaux. Dans celui-ci nous avons les capitaines Salomon et Tugnot qui en sont atteints à un degré alarmant; malheureusement nous n'avons pas un grain de kina, ni une goutte de vin, et ce sont les deux remèdes par excellence, car le camphre et toutes les drogues que l'on prodigue dans cette maladie sont pour le moins inutiles. Rien de plus pernicieux que de purger trop fortement au début de ces fièvres. En général, il ne faut les traiter qu'avec des boissons acidulées, vineuses, un peu amères ; recourir de bonne heure aux épispastiques ; entretenir le malade dans la plus grande propreté; ouvrir souvent portes et fenêtres ; admettre la lumière et le soleil et attendre que le ventre se météorise et qu'un dévoiement s'établisse : alors la maladie est jugée.

Je viens d'apprendre avec douleur la mort de mon pauvre ami Beauquet, que j'avais chargé du service de Thorn. Il a péri d'une péripneumonie catarrhale; c'était un tousseur et un cracheur. Depuis quelque temps il avait la diarrhée épidémique et je l'ai vu tousser jusqu'à rendre ses aliments. On dit qu'il avait rendu des crachats rouillés, et même sanguinolents, et qu'il avait tous les symptômes de ces engouements muqueux du poumon dont périssent

les personnes sujettes à la toux et à une sputation abondante. Il a été traité d'une manière qui n'a pas été généralement approuvée; on lui a fait constamment prendre de la limonade et autres boissons analogues; point d'ipécacuanha dès l'invasion de la maladie; point de purgatifs légers pour rétablir la diarrhée et porter un point d'irritation sur le système intestinal, qui a tant de relations sympathiques avec les poumons; point d'oxymel simple, ni scillitique; point d'oxyde rouge d'antimoine; point de vésicatoires, et dans ce cas il faut en investir le thorax. Enfin mon pauvre ami n'est plus; c'est le 7 qu'il a terminé sa carrière.

J'apprends à l'instant que le 12 de ce mois Sa Majesté m'a fait l'honneur de me nommer l'un des commandants de la Légion d'honneur.

J'apprends aussi par MM. Husson et Dupuytren que le 5 de ce mois l'Institut m'a nommé à la place vacante par la mort de M. Lassus. MM. Heurteloup, Larrey, Deschamps, Boyer, Dubois, Dufouart, Thouret, Corvisart et Leclerc ayant été sur la liste, on nous a ballottés, M. Corvisart et moi : j'ai eu trente-six voix et mon compétiteur, dix-neuf.

Voilà un mélange accablant de mauvaises et de bonnes nouvelles. Je suis en même temps informé que le pauvre Lepecq, chirurgien-major, a péri à Varsovie, ainsi que plusieurs sous-aides.

20. — Rien n'avance devant Dantzig; il faudra tenter l'assaut; on s'y attend; M. Philippe m'a énigmatiquement averti que ce serait ce soir ou demain. Je partirai de bonne heure. Cela sera chaud; heureusement il m'est arrivé ce soir six chirurgiens, que j'enverrai demain à Langfuhr. Il fait beaucoup de vent; le temps est d'ailleurs clair et assez beau.

Hier, une corvette portant vingt-quatre caronades, dix-huit milles de poudre, du vin, de l'avoine et cent cin-

quante Anglais d'équipage a eu la témérité d'entrer dans la Vistule ayant bon vent et voulant rompre le pont et aller à Dantzig. Après avoir fait depuis le fort de Weichselmünde environ une demi-lieue, il a fallu manœuvrer pour suivre les courbures du fleuve; nos gens sont accourus; on a canardé les mousses et marins; la manœuvre n'a pu se faire, et le bâtiment s'est jeté dans une petite anse, d'où le capitaine a amené. Le feu de la place et des deux forts a été terrible pendant tout ce temps-là. L'équipage a été pris, n'ayant pas un homme de tué et seulement douze blessés. Nos gens se sont jetés dans la corvette, ont bu du rhum à force, ont pris ce qui pouvait leur convenir et on les a laissés faire. L'ennemi a tiré à boulets rouges pour faire sauter les poudres et brûler le bâtiment, mais il n'a pas pu y réussir.

21. — Beaucoup de vent et le fond de l'air très froid. On a tiré à force. Je suis arrivé à Ohra à dix heures et à Langfuhr à onze. Les troupes de Wurzbourg y arrivaient : troupes superbes, absolument habillées comme celles d'Autriche. J'ai vu défiler les équipages, parmi lesquels était le *Medicin-wagen;* chez tous nos voisins et alliés il y a des caissons de pharmacie et d'ambulance.

A six heures, le 2ᵉ d'infanterie légère, les 19ᵉ, 44ᵉ, 72ᵉ et 12ᵉ de ligne doivent aller à la tranchée; tout le monde doit s'y rendre aussi; l'assaut du fort le Hagelsberg est décidé. J'ai amené avec moi trois chirurgiens qui feront le service aujourd'hui et durant l'expédition; les divisions de service dans les ambulances de Langfuhr resteront à leur poste et y attendront les blessés; trente brancards ont été portés et distribués dans les tranchées; quatre chirurgiens seront dans la première parallèle; les quatre autres se tiendront dans la baraque de la chirurgie; ils ont peu de linge, peu de moyens de secours; il leur a été procuré une caisse et des attelles. On fait en ce moment un feu terrible.

A six heures et demie, je pars avec le principal Capio-

mont. Tous nos collaborateurs sont placés ; nous les trouvons, les uns dans la baraque et les autres à la tranchée ; le feu continue, les boulets tombent à force et les balles et biscaïens sifflent et miaulent de toutes parts. Nous nous sommes assis à côté de Son Altesse Sérénissime le prince de Bade contre un épaulement en fascines, où il n'y a à risquer quelque chose qu'autant qu'il arrivera des bombes et obus. Les blessés doivent être portés de la tranchée à une maison restant seule debout, à un quart d'heure en arrière ; là sont en permanence deux ou quatre chirurgiens. Il devrait y avoir devant cette maison six ou huit voitures pour transporter les blessés aux ambulances de Langfuhr, à mesure qu'ils arrivent et sont pansés ou opérés ; mais tel est l'état de notre malheureux service qu'on n'a pas même obtenu ce secours. On laissera donc les blessés se rassembler dans la maison et dans quelques-unes des granges qui ne sont pas entièrement détruites. Après l'affaire, les chirurgiens de régiment iront reconnaître leurs gens ; les Badois emmèneront à leur ambulance les Badois ; les Saxons, de même ; nous en ferons autant, et de cette manière la ligne ne s'affaiblira point, car les six ou huit grenadiers ou soldats qui porteront un blessé sur un brancard n'iront pas plus loin que la maison et pourront être bientôt de retour à leur poste avec le brancard qui, comme eux, serait perdu pour l'affaire sans cette précaution et s'il fallait qu'ils allassent jusqu'à Langfuhr.

Mais le feu a diminué vers les huit heures et demie et a cessé tout à coup de part et d'autre. Le général Drouet, à ce qu'on dit dans la tranchée, est entré en parlementaire dans la place ; le général Kalkreuth l'a admis aux pourparlers : on espère que l'assaut n'aura pas lieu et que M. le gouverneur, désespérant d'être secouru, se dispose à se rendre : bonne nouvelle. Je suis rentré à dix heures, ayant fait à pied cette longue course et corvée. Tout est tranquille : je pense que les troupes vont rentrer.

22. — Le plus beau temps du monde, quoiqu'il fasse du vent. Le jardin attenant à mon logement est délicieux. Cette propriété appartient à M. Fromm, agent du roi de Danemark : nous la lui avons bien conservée. Je me promène avec délices dans le jardin et ne puis me rassasier des beautés de ce pays. Je ne vis jamais rien de plus frais, de plus pittoresque, de plus attachant : la mer Baltique termine l'horizon d'un côté; la plaine d'Oliva entourée de côtes verdoyantes, de forêts charmantes, de petits bois mystérieux, de maisons de campagne magnifiques, de bosquets, de jardins et de vergers la plupart en amphithéâtre et divisés en gradins de verdure; des champs bien cultivés et ensemencés; une belle prairie; la route de Dantzig plantée régulièrement d'arbres bien symétriques ; la vue imposante de cette belle cité; les forts Wasser et Weichselmünde; la Vistule portant à la mer le tribut de ses eaux; tout cela flatte la vue, étonne, porte au recueillement et fait désirer que le peuple maître de ces biens puisse bientôt y rentrer.

Je viens d'écrire à Son Altesse le ministre major général la lettre ci-après :

« Monseigneur,

« L'avis que vous avez eu la bonté de me donner de ma nomination au grade de commandant de la Légion d'honneur ne m'est parvenu que ce matin devant Dantzig, où le service me retiendra jusqu'à la reddition de cette place, à moins que vous n'en ordonniez autrement.

« J'essaierais vainement, Monseigneur, de vous exprimer de quelle sensibilité, de quelle reconnaissance me pénètre la nouvelle preuve que je reçois de l'honorable confiance de Sa Majesté et de la bienveillance particulière de Votre Altesse. Je regrette plus que jamais que l'âge et la nature aient mis un terme à mes travaux en bornant la durée de mes forces; mais mon zèle, ma fidélité, ma gratitude, mon

admiration sont au-dessus de leurs atteintes, et, tant que je respirerai, j'éprouverai avec la même vivacité les sentiments que notre auguste souverain et son digne ministre savent si bien inspirer. »

Je suis allé voir les travaux du siège et les ai parcourus d'un bout à l'autre : l'ennemi ne tire plus depuis hier soir; on en est aux propositions. M. le maréchal Lannes s'est rendu en toute diligence près de Sa Majesté pour l'informer que M. Kalkreuth veut être traité comme il traita les Français à Mayence : on espère que cette condition sera acceptée; demain, à dix heures, le maréchal sera de retour. La belle chose que ces travaux ! Nous sommes descendus jusqu'aux palissades, dont seize ont été arrachées dans la précédente nuit par un jeune voltigeur, à qui l'on a payé seize écus de six livres, ainsi qu'on l'avait promis; il y a donc une large brèche et l'on pouvait facilement monter à l'assaut. On s'étonne, quand on voit tout cela, qu'il y ait encore si peu de blessés. Avec quelle industrie chacun s'arrange pour tuer et n'être pas tué! Comme on dispose les gabions, saucissons, sacs à terre! Les tranchées sont jonchées d'éclats d'obus, de bombes, de boulets de pierre, de cailloux, de pots à feu, de grenades; tout est labouré; les palissades sont criblées de balles et de biscaïens. On marche, dans l'intervalle de la troisième parallèle et des palissades de l'ennemi, sur les pierres, balles, éclats, etc.; le terrain en est couvert. J'ai vu les sentinelles et ai été à deux pas d'elles. Les blockhausen sont des fortifications en palissades énormes, sur lesquelles repose un toit blindé portant une masse de terre de l'épaisseur de trois ou quatre pieds; le soldat tire par l'ouverture que laissent les pointes de deux palissades; ces espèces de casemates sont seulement de deux pieds hors de terre. Beaucoup de Prussiens et de Russes mêlés de dames et de bourgeois curieux étaient sur les parapets et travaux de l'ennemi.

23. — Il fait le plus beau temps du monde. Chacun court voir les travaux, pendant que M. Kalkreuth et le maréchal Lefebvre discutent ou disputent les articles de la capitulation. Il paraît que tout s'arrangera : on estime et on considère beaucoup le général prussien et pour lui personnellement on fera beaucoup ; déjà Sa Majesté, à ce qu'on dit, a consenti à lui laisser emporter ses drapeaux ; le brave homme veut plus : il exige qu'on ne désarme pas sa garnison, et peut-être l'obtiendra-t-il.

24. — On s'attend à apprendre ce soir la signature de la capitulation. Les Français vont d'avance boire aux portes de la place, où des marchands de vin leur en vendent du très bon à trente-deux sous la bouteille ; nos officiers sont camarades avec ceux de la garnison ; on se mêle, on s'enivre ensemble.

J'ai vu ce matin M. Barthélemy, capitaine de génie, près le général Kirgener, lequel a été blessé, il y a douze jours, à la tranchée, d'une balle qui est entrée par la partie postérieure, supérieure et interne du bras gauche, l'a percé en cet endroit et en sortant a labouré la peau qui couvre le sein du même côté. La direction de la plaie avait fait présumer au chirurgien-major Dupont que l artère brachiale avait pu être touchée et qu'il y avait à craindre qu'à la chute de l'escarre une hémorragie soudaine n'emportât le blessé ; le pouls se faisait toutefois sentir comme de coutume et nul accident ne se développait. Le 21, c'est-à-dire dix jours après la blessure, le malade ayant éprouvé une vive douleur à la plaie et de la tension avec battements dans tout le voisinage, tout à coup le sang en sortit par bonds et par bouillons, au point qu'il survint une syncope, pendant laquelle on crut ce brave homme perdu. Cet événement lui sauva au contraire la vie ; le sang cessa spontanément de couler et tout rentra dans l'ordre. Le chirurgien appliqua une pelote sous l'aisselle préalablement garnie

de charpie, et il fit un bandage compressif approprié. Dès lors le pouls devint insensible et ce matin encore il m'a été impossible d'en trouver la moindre trace, car l'espèce de fourmillement qu'on sent au bout des doigts un peu fortement appliqués n'est que le résultat du battement sourd et simultané de toutes les artérioles de ces parties. Au reste, le bras et la main se nourrissent et sont chauds ; il n'y a point de gonflement ni d'œdémasie; la couleur de la peau est un peu plus blanche qu'à l'autre bras, ce qui arrive toujours aux parties exsangues; le blessé ne souffre point, la faim le tourmente et en tout il va très bien; mais il n'en faut pas moins être sur ses gardes : un chirurgien restera toujours dans la chambre ou dans le logement.

Le général Kirgener, du génie, m'a appris ce soir l'agréable nouvelle de la signature de la capitulation.

25 et 26. — Le plus superbe temps du monde. Je me porte à ravir. Il fait très chaud et la végétation va au galop. Rien n'est beau, n'est riant, n'est frais comme le jardin de mon petit logement, qui devant et derrière semble confondre sa verdure avec celle des forêts entre lesquelles il est situé.

On entre à Dantzig, mais sans permission et par pure complaisance de la part des officiers prussiens; chacun est bientôt las de cette ville qui, dit-on, est laide, gothique, mal percée, mal pavée et bâtie à la manière des antiques Ibériens. Elle appartint longtemps à l'Ordre teutonique, qui ne la céda qu'en 1443. Tout y est hors de prix, excepté le vin. Un des articles de la capitulation porte que les malades de la garnison resteront dans la place jusqu'à la terminaison de leurs maladies et qu'ils y seront traités par les chirurgiens prussiens : cela me fait grand plaisir; c'est un terrible souci et embarras de moins pour moi. La ville étant encore sale, encombrée, nos blessés et malades des faubourgs Ohra, Langfuhr, etc., resteront où ils sont, et

ils y sont bien, jusqu'à ce qu'on ait pu leur préparer un bon hôpital à Dantzig.

Les forts de Weichselmünde et Wasser évacuent leurs hommes et leurs armes et munitions. Il ne reste plus que très peu de vaisseaux en rade. Les Prussiens et les Russes ont eu une grande rixe entre eux dans ces forts; les derniers ont porté les coups et les autres ont presque tous déserté; c'est une procession continuelle de déserteurs, tous beaux hommes et bien habillés, desdits forts au quartier général; on assure qu'avant de partir ils ont encloué les canons afin qu'on ne tirât pas sur eux.

J'ai déjà mon logement à Dantzig.

Il existe à l'ambulance de la légion du Nord un grenadier polonais qui a reçu un coup de feu au front; la balle a fait ce qu'on appelle une concamération ou envoûture par le moyen de la lame vitrée, qui s'est détachée du diploé et portée au dedans du crâne; le blessé ne se plaint point; il boit et mange bien. Que faire en ce cas? Un homme raisonnable se laisserait appliquer une couronne de trépan; notre grenadier périra peut-être de convulsions au premier jour, comme cela n'arrive que trop souvent le quarantième.

27. — Temps excessivement chaud. Tous nos gens sont sous les armes : on fait entrer dans Dantzig un bataillon et un escadron de chacun des régiments du 10e corps. Nous avons pris possession dès la pointe du jour des forts Weichselmünde et Wasser, où il n'y a plus que des malades et blessés, encore en très petit nombre. Les Russes se sont embarqués et les Prussiens ont tous déserté : c'est un grand bonheur pour nous.

A neuf heures, nous sommes entrés en ville. Quel spectacle de désolation ! Les maisons qui forment les premières rues sont abîmées par le boulet et inhabitables; les murs de plusieurs, déjà remarquables par les boulets de tout

calibre qu'on y a incrustés après le siège de 1733, ont été criblés par ceux du siège de 1807 et même quelques-uns s'y sont implantés et y demeurent chatonnés; c'est à l'arsenal que cela se voit le plus. Dans ces quartiers il ne reste pas un carreau de vitre; tout est brisé. En tout temps ils présentent un aspect dégoûtant; ce sont de vilains quartiers, mal bâtis, horriblement pavés; aujourd'hui ils sont affreux. Il y a eu trente ou quarante bourgeois qui ont été tués dans leurs maisons ou dans les rues. Plus loin que l'arsenal commence la belle moitié de Dantzig : là sont de belles maisons en dedans, car le dehors n'en est ni élégant, ni de bon goût; elles appartiennent à de riches négociants, qui y ont prodigué l'acajou, les lustres et tous les meubles que fournit l'Angleterre; on n'en a pas d'autres dans ce pays : étoffes, gravures, garnitures de cheminée, etc., tout est anglais; les mœurs des habitants sont anglaises aussi; on y boit du porter et parle la langue de Londres. Nous sommes allés voir le canal, qui est puant, chargé de radeaux et couvert de beaux bateaux marchands.

A midi et demi, le temps étant très chaud et le soleil ayant été tout à coup caché par des nuages épais, nous avons vu l'air obscurci par des mouches très grosses, que nous avons d'abord prises pour des sauterelles et que nous avons ensuite reconnues pour des demoiselles. J'en ai conservé une; toutes se ressemblent : ce sont les demoiselles des lacs, marais et étangs, et les plus communes; seulement elles ont le corps et surtout le ventre velu. Il en a passé des nuées, qui suivaient toutes la même direction, venant du côté de la mer et allant du nord-est au sud-ouest. Cette émigration singulière a duré un quart d'heure : nous en avons conclu qu'il y aurait quelque changement dans l'atmosphère et peut-être un gros orage. Les gens du pays nous ont dit qu'en Angleterre, dans le mois d'août, on a quelquefois vu ce passage étonnant d'insectes. Vers les deux heures, le tonnerre s'est fait entendre, la

chaleur a redoublé et la pluie a commencé : vraie pluie d'orage.

J'ai visité quelques maisons où l'on a établi des lazarets prussiens : les malades et blessés, au nombre de dix-huit cents, d'autres disent trois mille, sont couchés sur des planches et tréteaux, ayant sous eux une mince paillasse ; ils sont mal. Il reste un assez grand nombre d'officiers de santé prussiens pour les traiter. Demain nous nous occuperons de notre propre service.

Chacun accourt à Dantzig ; les ordonnateurs, commissaires, employés, gens à affaires, y arrivent de toutes parts ; on leur lâche des lazzis et brocards, quand on les voit venir. Nos gens ont bien bu et bien mangé aujourd'hui ; quelques-uns se sont enivrés et ont voulu faire tapage, mais cela n'a rien été. J'ai réprimé deux officiers du 2e d'infanterie légère, qui, ayant déjà trop bu, exigeaient encore du vin et menaçaient leur hôte de le rouler à coups de sabre. C'est le général Rapp qui est gouverneur de la place et le général Ménard commandant. Tout y est fort cher.

28. — Il a plu cette nuit et il pleut encore : c'est un temps précieux. Dès le matin, les places et rues sont pleines de marchands de beurre, œufs et autres denrées, ce qui est d'un bon présage. Je suis logé dans une des meilleures maisons de Dantzig, n° 433, chez M. Weichbrot, raffineur de sucre ; c'est un brave jeune homme, dont l'épouse, les sœurs et les amies sont de bonnes et charmantes personnes. J'ai eu la visite de M. Lichtenberger, chirurgien-major d'un régiment prussien, chargé du service des hôpitaux de cette nation : c'est un vieillard de fort bonne mine, bien tenu et se présentant noblement ; il a plusieurs chirurgiens de bataillon et de compagnie pour le seconder ; avec lui était un capitaine d'infanterie chargé du service administratif. J'ai couru pour avoir

des locaux ; je crois que nous prendrons la maison du nº 395. L'hôtel des assises est superbe et peut contenir trois cents malades. La Bourse offre quelques ressources dont on profitera. J'ai vu l'arsenal et n'y ai pas trouvé grand'chose, si ce n'est d'énormes chaudières en cuivre dont on peut tirer bon parti ; j'ai mis de côté un casque, un brassard, un bouclier et quelques autres articles, qu'on m'apportera demain. L'édifice est vaste et beau pour le temps et le pays : c'est là qu'on ferait un magnifique hôpital ; il y a dans les caves pour un demi-million de vins appartenant à un monsieur qui est à Berlin. La principale église est immense et très imposante, sans rien offrir de mieux. On boit ici du porter et du vin d'Oporto : ce sont deux liqueurs très fortes et que je ne puis guère supporter ; les Anglais trouvent encore trop faible le vin portugais et ils y mêlent de l'arack. La table, dans ce pays, est brillante d'argenterie, de beau linge, de pâtisserie tout en commençant ; mais on fait mauvaise chère.

29. — Temps frais, pluvieux, orageux. Je ne suis pas sorti. On a mis les scellés sur tous les magasins, aux portes de toutes les grandes caves, etc. ; personne ne peut rien acheter ; pour avoir une aune de drap, il faut gagner un marchand et bien se cacher. Combien on va pressurer cette pauvre ville ! On ne s'y occupe pas encore des hôpitaux. J'ai fait arranger pour deux cents malades la maison dite la Bourse ; déjà quarante ou cinquante galeux s'y étaient introduits et couchés sur de bonnes fournitures ; je les ai fait déguerpir ; c'est pour nos amputés et fracturés du siège, que nous tenons encore à Langfuhr. Ce serait bien le cas d'avoir ici un hôpital de cinq cents vénériens, mais cet établissement nuirait aux vues de certaines gens qui ont commission d'exploiter la cité. M. le maréchal Lefebvre a promis une gratification aux chirurgiens ; nous verrons s'il tient parole. Chaque soldat aura dix

francs. Le sous-inspecteur Lacroix n'entendait pas qu'on les donnât aux hommes absents pour blessure, disant que c'était d'après l'effectif des corps arrêté le lendemain de la fin du siège que les fonds devaient être distribués : le maréchal s'est mis dans une furieuse colère, l'a appelé de tous les noms les plus injurieux et a voulu que, nonobstant l'instruction spéciale de l'intendant général, nos pauvres blessés touchassent leurs dix francs, ce qui, en effet, est de la plus grande justice. Chaque soldat aura aussi une bouteille de vin.

30. — Il fait très froid et on a besoin de se couvrir comme en hiver; le vent est au nord-ouest. Notre hôpital de la Bourse prend une bonne tournure ; nous y avons une hernie étranglée, qui a résisté à deux saignées jusqu'à défaillance et aux bains ; il faudra l'opérer demain si dans la nuit, au moyen du taxis, elle ne rentre pas. Le 10e corps est dissous ; le maréchal s'en va à Paris.

Le grand-maréchal Duroc m'ayant répondu que mon projet de chirurgie de bataille pouvait être bon, mais qu'il laissait à regretter qu'il fût partiel et n'embrassât pas tout le service, je lui ai fait la lettre suivante :

« Monsieur le Grand-Maréchal,

« Les inconvénients que semble présenter mon projet de chirurgie de bataille disparaîtraient à vos yeux si je pouvais vous donner tous les développements de cette institution, dont je n'ai eu l'honneur de remettre à Sa Majesté et à Votre Excellence que le simple texte et les bases générales. Je tiens de plus en plus à ce que la chirurgie de bataille, ou chirurgie d'élite, cesse d'être en projet et à ce qu'on l'établisse sur un pied digne d'elle et des services qu'elle doit rendre. Sa Majesté vient d'honorer par des récompenses et des distinctions un grand nombre de chirurgiens ; mais la chirurgie n'en reste pas moins un état

précaire, dans lequel, après avoir essuyé de grandes fatigues et de fréquents dangers, des hommes estimables et précieux trouveront à la paix, au lieu d'une existence sortable, un licenciement désespérant pour eux et funeste aux intérêts des armées, d'où le dégoût et le dépit les éloigneront enfin pour toujours. Mes collaborateurs craignent tellement ce sort que plusieurs, même de ceux en grade, ont pris du service comme officiers et ont été reçus par Sa Majesté, qui en a témoigné de la surprise et du mécontentement. Soixante-quatre demandent en ce moment à se retirer parce qu'en leur absence, quoiqu'ils aient fait cinq ou six campagnes, on a tiré pour eux à la conscription, qui en a frappé plus des deux tiers. Dix-huit ou vingt ont été condamnés par contumace, comme réfractaires ou déserteurs, et les parents ont payé quinze cents francs d'amende pour ces jeunes gens, dans le temps même qu'ils se sacrifiaient aux armées et que quelques-uns y perdaient la vie, soit dans les hôpitaux, soit sur le champ de bataille. Nous en avons qui, étant devenus hors d'état de continuer le service par l'effet de leurs blessures ou des maladies contagieuses qu'ils avaient contractées, ont été remis par le ministre directeur sous l'empire de la conscription pour être incorporés dans un régiment ou réformés comme soldats.

« Vous sentez bien, monsieur le grand-maréchal, que les choses ne peuvent se soutenir ainsi. Tant que Sa Majesté commandera en personne les armées, on n'y manquera pas de chirurgiens, parce que cette classe la chérit, la révère, l'admire avec enthousiasme ; tant que je serai chargé du service, la confiance, l'habitude, la curiosité en attireront autour de moi : mais qu'y feront-ils ? qu'y ferai-je moi-même si on nous y laisse tels que nous sommes ? Pour mon compte, je répugne excessivement à y rester sous le régime administratif et il me serait impossible de rentrer en campagne s'il fallait y être encore dans l'état

de pénurie, de détresse, de honteux et cruel dénuement où nous nous sommes vus. La chirurgie fait tout : Sa Majesté le sait bien ; elle est bien informée que nous n'avons ni administrateurs, ni infirmiers pour nous aider. Pendant le siège de Dantzig, où nous avons eu seize cents blessés et deux mille malades, nous n'avons pas eu un sac à paille, pas une seule demi-fourniture, point d'écuelles, point d'infirmiers, personne enfin. Étant à la tranchée, j'ai fait remarquer à messieurs les généraux que, pour mettre un blessé hors de la portée du canon, il fallait au moins six soldats ou grenadiers, ce qui dégarnit bientôt les lignes. Pourquoi ne pas nous donner des servants de chirurgie de bataille? Il nous en eût fallu tous les jours vingt-cinq de garde à la tranchée avec nos chirurgiens. Le jour où l'assaut devait avoir lieu, il aurait dû s'en trouver cent et plus dans les lignes pour relever les blessés et écarter les morts. Nous avons à l'armée plus de cinq cents soldats qui ont perdu ou se sont coupé un doigt ; dernièrement il y en avait cent soixante-deux ainsi mutilés dans les hôpitaux de Posen ; il faudrait mettre ces gens-là à notre disposition pour en faire des servants de chirurgie.

« Notre service est affreux ; il est barbare. Sa Majesté a bien eu raison de dire que nous étions au-dessous des Cosaques pour la partie des hôpitaux. J'offre le moyen le plus expéditif et le plus simple d'assurer les secours dus aux blessés et malades de l'armée agissante : faites donc en sorte, monsieur le grand-maréchal, qu'il soit adopté. C'est tout ce qu'on peut faire à présent, car vouloir tout améliorer ensemble, tout recréer à la fois, c'est achever de tout perdre et s'exposer à n'avoir plus aucune espèce de service.

« J'ai l'honneur... »

Notre homme à la hernie étranglée va bien ; elle est en partie rentrée.

31. — La journée a été très belle ; c'est dimanche ; chacun se promène. Il y a eu grande parade. J'ai vu chez lui M. le général Rapp, qui m'a parlé avec la plus vive indignation de Tissot. Je lui ai présenté le major directeur et le chirurgien en chef des hôpitaux prussiens, en l'invitant à leur être favorable ; je les ai présentés aussi à l'ordonnateur en chef Mathieu-Faviers. L'armée assiégée, à ce qu'ils ont dit, a perdu huit mille hommes de blessures, de maladies, ou ayant été tués, sur lequel nombre ont été quatre-vingt-huit officiers : les plus distingués de ceux-ci étaient le général du génie Delaurentz, qui a été écrasé par un blindage mal assuré, et le major Boussemard, qui a été tué d'un coup de feu à la tête. Il reste encore quatorze cents malades prussiens et cent soixante-huit russes ; les deux tiers sont blessés. Sa Majesté est arrivée à Oliva à quatre heures ; elle veut qu'il y ait place pour deux mille malades à Dantzig ; cela ne fera pas le compte de M. le général Ménard, commandant la place, lequel disait hier à nos chirurgiens, qui lui présentaient une invitation de ma part pour les loger, qu'on se portait bien à Dantzig et qu'il n'y fallait pas d'officiers de santé. C'est un sot, dont chacun se moque : on dit tout haut que, le jour où l'on devait donner l'assaut, il fit son testament et demanda à plusieurs officiers si c'était une chose bien périlleuse qu'un assaut.

Un officier d'artillerie est mort ce matin, le huitième jour de sa blessure ; il avait été frappé au front d'une balle qui avait enfoncé et étoilé l'os. On eût dû appliquer une large couronne de trépan pour enlever toute la portion déprimée, sous laquelle, selon la coutume, il y avait des pointes aiguës de la lame vitrée. Desault, dégoûté du trépan, qui ne lui réussissait jamais à l'Hôtel-Dieu, a proscrit très imprudemment ce secours et a cru pouvoir le rendre inutile à force de boissons stibiées. C'est une erreur meurtrière, qui a pris de dangereuses racines parmi nos jeunes chirurgiens.

Notre hernie est rentrée et le malheureux soldat est mort quelques heures après. On devait procéder à l'autopsie cadavérique ; mais, faute d'un coin dans un hôpital à peine établi, on n'a pu s'en occuper.

On voit sur la place de l'Arsenal une pièce de 27, par la bouche de laquelle un de nos boulets est entré lorsqu'elle était en batterie. Comme elle était chargée, le boulet intrus a tellement comprimé l'autre que les flancs de la pièce s'en sont élargis.

Sa Majesté est arrivée à quatre heures ; elle loge à l'abbaye d'Oliva.

1er *juin.* — L'Empereur ne s'est couché qu'à quatre heures du matin. En voyant hier le maréchal Lefebvre, il lui dit : « Viens m'embrasser, Lefebvre ; je suis content de tes opérations de Dantzig et je te fais duc de ce nom. » Il a vu dans la matinée les travaux du siège et a fait son entrée en ville, à deux heures, aux acclamations générales. Je revenais des forts Wasser et Weichselmünde, où je comptais trouver des locaux pour des hôpitaux. Il y a bien dans le premier de ces forts de très grands magasins en bois pour blé et sel ; ils sont planchéiés et il serait facile d'y pratiquer des croisées et de les mettre en état de recevoir des malades ; c'est le vœu de la ville et du magistrat ; mais le pays est insalubre, couvert d'eaux stagnantes, et les magasins sont sur le bord même de la Vistule, ce qui en rendrait le séjour humide, froid et puant. D'ailleurs, comment s'y approvisionnerait-on ? Il y a une lieue et demie de la ville ; le fleuve serait commode pour évacuer et amener les denrées, mais on serait exposé à être négligé à une si grande distance. On pourra traiter mille vénériens et galeux dans le fort Wasser ; quant aux blessés et fiévreux, il faut les avoir plus à la portée de la place et en un lieu plus salubre ; je demande l'arsenal ; nous verrons si on nous l'accorde. Le temps est beau, mais les

bords de la Baltique m'ont refroidi. Nous avons versé en allant et en passant un ravin profond ; personne n'a été blessé ; il est vrai que nous avions mis pied à terre. Le cocher a couru des risques : le train de devant s'est séparé ; les chevaux se sont effrayés ; mais notre conducteur, qui avait été jeté à terre, s'est pendu aux guides et s'est laissé traîner, le ventre à terre, plutôt que de les lâcher, ce qui a arrêté les chevaux. Le Weichselmünde est curieux ; les ouvrages sont beaux, assez réguliers et d'ancienne date ; la tour est de 1490, sous Casimir, roi de Pologne. On y a fait des cachots pour les prisonniers d'État ; il y en a tout autour dans un bâtiment circulaire, qui ne laisse entre la tour et lui qu'une cour étroite encore remplie de petits cachots en bois ; dans ceux d'en haut sont des anneaux en fer pour attacher les prisonniers condamnés à ce surcroît de gêne ou qui s'y exposent par leur mutinerie. Si les ennemis se fussent mieux entendus et qu'ils eussent gardé ces forts, deux mois de siège ne nous les eussent peut-être pas fait rendre.

A notre retour, nous avons vu l'entrée de Sa Majesté à Dantzig. L'arsenal nous est accordé, à ce que je crois.

2. — Beau temps, bonne santé, bon courage : on boit ici de l'excellent vin. Je viens de terminer pour l'arsenal : nous n'en aurons pas le rez-de-chaussée ; l'artillerie le garde. Demain nous aurons des lits au premier étage. J'ai enlevé quelques armures de peu de conséquence ; on les a toutes mises à ma disposition, mais il y a si loin d'ici en France que je ne puis profiter d'une offre si honnête ; je n'ai accepté que quelques articles, que je tâcherai d'envoyer jusqu'à Berlin, d'où il sera plus facile de les faire passer chez moi.

3. — Le temps s'est bien refroidi : j'ai été agité cette nuit. Ce matin nous sommes allés voir l'abbaye d'Oliva,

où il n'y a de curieux que le jardin de l'abbé; encore ne signifie-t-il pas grand'chose. L'hôtel abbatial est assez beau, mais il est petitement meublé. C'est là que Sa Majesté a couché une nuit. On voit, au bas du principal escalier du cloître, une inscription sur marbre noir relative à la signature du traité de paix entre l'Autriche, la France, la Suède, etc., en 1660; on nous a menés dans un sale et étroit réfectoire où cette importante cérémonie avait eu lieu, et nous avons vu la table assez grossière, avec sa tablette de marbre en poudingue, sur laquelle les ambassadeurs avaient signé. La bibliothèque de MM. les bernardins est chétive, comme la mense de leur prieur, car ils sont pauvres. L'église est curieuse; on y voit soixante-quatorze chapelles, dont une à quatre pilastres de marbre qui par leurs veines représentent des têtes très belles de jeunes femmes, de vieillards, d'animaux. J'ai beaucoup parlé latin avec les bons religieux; il me semblait voir mon pauvre frère, qui était aussi de cet ordre.

L'arsenal nous était un peu disputé, mais nous en aurons demain sans faute la partie qui nous est échue.

Je suis allé ce soir au spectacle et ai vu *le Calife de Bagdad :* la salle est assez belle et la musique m'a paru charmante.

4. — Toujours beau temps, mais il fait froid : j'ai la tête embarrassée; si cela continue, je serai forcé de recourir à mes vingt grains de jalap. Nos hôpitaux ne vont point ; on n'évacue l'arsenal que bien lentement ; je croyais pouvoir y prendre encore quelques armures, et on en a disposé pour nos maréchaux. Tout est hors de prix dans cette ville : la livre de viande s'y vend un thaler (3 fr. 12 s.); le vin passable coûte tout autant ; le drap bleu ne se donne pas à moins de cinquante-six ou soixante francs l'aune de France ; encore faut-il une permission pour en acheter. Dantzig est imposé à vingt millions. Les

cloches, selon un ancien règlement, appartiennent à l'artillerie, qui les a fait racheter par la ville pour quatre-vingt mille francs, dont le quart, selon le même règlement, devait être remis à M. Lariboisière, qui a commandé en chef cette arme ; mais ce galant homme a fait présent de sa part à ses canonniers.

On ne sait que penser de la paix ou de la guerre : chacun en parle selon ses vœux et ses espérances ; mais il n'est pas une figure sur laquelle on ne lise l'ardent désir de retourner en France ; nous devenons presque tous nostalgiques. Je crois que Sa Majesté ne passera pas l'hiver dans ce pays-ci; mais l'armée y restera encore longtemps.

5. — Il fait beau ; il n'y a presque pas de nuit. Chacun vient voir Dantzig, y boit pendant un jour ou deux du bon vin et s'en va peu content de son voyage.

J'ai vu aujourd'hui plusieurs blessés en ville. Le colonel du 44e régiment, qui l'a été il y a quinze jours et à qui j'avais conseillé de faire une forte incision au-dessus de la clavicule pour évacuer le sang qui faisait tumeur en cet endroit, va très bien ; la clavicule n'a point été fracturée, comme on le disait, ni la côte, mais l'épine de l'omoplate, et c'est de là que viennent les petites esquilles; on l'a tenu longtemps dans un état de diarrhée, ce qui a bien réussi.

Le lieutenant-colonel du 12e d'infanterie légère a eu l'olécrâne fracturé et la capsule déchirée ; il souffre beaucoup, mais il ira bien ; la suppuration m'a paru infecte : elle sentait le fromage le plus pourri ; j'ai interdit l'usage des bouillons gras et des aliments tirés du règne animal, et n'ai permis que celui des soupes maigres, du poisson, des épinards, confitures, etc.

Un sapeur amputé de la cuisse a autour de l'os un gros champignon médullaire extrêmement sensible : c'est signe que l'os a été fortement ébranlé par le biscaïen et que le

réseau osseux, ou la substance réticulaire qui soutient la moelle, en a été très endommagé. Ordinairement cette masse ne contient que peu de moelle; c'est la tuméfaction de la membrane médullaire qui donne lieu au volume du champignon; mais presque toujours c'est le présage d'une exfoliation plus ou moins étendue, laquelle se fait en virole.

M. le général Ménard, commandant la place, est venu chez moi avec le brave major badois qui a été de service de tranchée pendant tout le siège. Je lui ai proposé d'exiger des habitants aisés de la ville quatre cents couchettes garnies de leurs fournitures pour meubler en quarante-huit heures nos deux premières salles de l'arsenal; ils ont adopté ce moyen expéditif et demain la réquisition sera en train.

Les pharmaciens sont accourus ici pour requérir des médicaments: ils vont, disent-ils d'un air content, en lever pour cent mille francs; mais j'entends que leur état soit vu et signé par moi, et ceci va un peu les déranger; j'entends encore qu'un de nos chirurgiens-majors assistera au versement des articles et signera les procès-verbaux d'expertise et de visite; nous y appellerons aussi un de nos médecins.

6. — Il vient d'être expédié à M. le général Rapp une lettre de M. le major général annonçant que les Russes ont attaqué partout et qu'ils ont été plus ou moins frottés; elle invite le général à faire partir sur-le-champ tous les officiers appartenant au quartier général, qui probablement va faire un mouvement. Je me mettrai en route à cinq heures pour Rusoschin, où je coucherai; après-demain je serai à Riesenbourg; j'emmènerai mes divisions d'ambulance ou de chirurgie de bataille. M. le major général a bien voulu me comprendre dans une distribution de rhum et de vin de Bordeaux qui sera faite à l'armée du

siège ; j'y suis porté pour vingt-cinq pintes de rhum et quatre cents de vin ; ce souvenir me flatte beaucoup et les denrées concédées me feront grand bien. On a été informé chez Son Altesse que je m'étais rendu au siège et que j'en avais dirigé le service chirurgical.

Sa Majesté a ordonné que tous les Russes et Prussiens restés malades dans la place en sortissent dans les vingt-quatre heures pour être transférés dans le voisinage; mais où les mettre? J'ai proposé Praust, église et granges. Je n'osais pas parler d'Oliva ; le général Rapp a prononcé que ce serait dans cette abbaye qu'on les placerait, sauf à l'abbé et aux moines à s'industrier pour les mettre ailleurs. Ainsi l'évacuation commencera ce soir ou demain : cette nouvelle contente M. Lichtenberger, chirurgien-major prussien, qui avait bien peur d'aller trop loin. Le général Ménard proposait d'envoyer à Pillau tous ces malades ; mais, outre que les vaisseaux nous manquent, comment passerait-on sous les croisières anglaises et que dirait-on d'une si terrible infraction à la capitulation ?

Je laisse ici tous les chirurgiens de la première légion du Nord, ceux de la garnison et une division de chirurgie à la suite : c'est plus qu'il n'en faut pour le service de la place. Nous nous arrangeons pour le transport de notre vin et du rhum ; les voitures manquent, mais nous en aurons une. Je pars à cinq heures, laissant dans la maison de M. Weichbrot d'honnêtes souvenirs et des regrets sincères. Je reverrai mon château de Rusoschin, à trois petites lieues d'ici ; nous y coucherons ; les chevaux de notre hôte nous y conduiront dans une petite voiture assez jolie et neuve.

7. — Nous avons couché au château de Rusoschin, qui est totalement évacué. J'ai revu avec délices le beau jardin ; on nous a fait manger, à souper, des goujons tout frais et qu'on pêche dans la petite rivière au bas du jardin ; j'ai

bien dormi et ce matin encore j'ai revu mon cher jardin. Encore d'excellents goujons à notre déjeuner. Nous sommes partis à huit heures et demie par un soleil brûlant et une poussière terrible. Je ne me trouve pas mal sur mon petit vögelé : le beau siège que j'y ai placé est commode et gentil ; je ne suis à l'abri ni du soleil ni de la poussière, mais je vais à la guerre et dans ce cas il ne faut pas être si délicat.

Nous sommes arrivés à Dirschau à onze heures et demie. Cette petite ville, dans laquelle il n'y a rien de remarquable, a été abîmée et saccagée par les Polonais et la première légion du Nord, toute polonaise, dans le mois de mars, lorsque le maréchal Lefebvre se rendait à Dantzig. Il n'y avait dans la place que cinq cents Prussiens qui, à l'approche de nos troupes, s'étaient retirés, mais qui, ayant su que ces troupes étaient des Polonais, étaient rentrés pour les battre. Dombrowski eût pu les chasser sans faire de mal aux habitants ; mais il calcula qu'il n'y aurait aucun mérite pour lui à remporter une telle victoire, et il aima mieux faire du bruit et attaquer la ville à coups de canon ; il l'écrasa et, après l'avoir canonnée longtemps, le général Ménard le secondant, à ce qu'on dit, il y fit entrer peu à peu et avec précaution ses Polonais, qui tirèrent sur les habitants et en tuèrent trente, brisèrent portes et fenêtres à coups de fusil et se gorgèrent de butin. Dombrowski, depuis cet affreux et lâche succès, est tombé en défaveur ; son fils a été blessé au bras. On ne peut faire un pas dans cette malheureuse ville sans rencontrer des débris, des vitres cassées, des murs abattus, des maisons brûlées, etc.

On y a enfin établi un hôpital dans une église et une maison adjacente. J'en ai été très content : chaque malade y a un joli petit bois de lit avec demi-fourniture et du linge ; les aliments n'y sont pas merveilleux, mais je suis toujours étonné quand je vois donner du pain passable,

du riz, des pruneaux et des œufs, voire un peu de vin et assez de bière. Cet établissement déjà rempli de deux cent vingt-cinq malades et blessés peut être cité pour la régularité et la bonté de son service ; il a été organisé sous la direction du chirurgien-major Ristel-Huber, que j'emmène avec sa division. J'ai bien dîné chez l'hôte de ce chirurgien-major, où j'ai vu de belles femmes, dont une brune aux yeux concupiscents et au regard lascif et hardi. Nous sommes partis à quatre heures, notre chariot de vin nous suivant très bien.

La campagne entre Dirschau et Marienbourg est superbe, riche et bien ensemencée ; les seigles sont en épis ; l'avoine est grande et le blé beau. Rien n'est beau comme les plaines que j'ai traversées ; on n'y voit que peu de bois ; les bords de la route sont plantés de saules, mais les villages sont vastes et bien bâtis.

La ville de Marienbourg est assez jolie. On voit à son entrée, du côté de Dirschau, un édifice considérable, bâti en briques et entouré de fossés : c'est là qu'on a établi l'hôpital. Cet édifice appartenait autrefois aux Templiers, qui le cédèrent aux chevaliers Teutons ; c'était un fort très important pour l'époque ; on y voit encore des restes de fortifications assez régulières pour le temps. Le roi de Prusse avait converti ce lieu en magasins pour blés et effets militaires ; nous y avons cinq cents malades et blessés, tous couchés sur un bois de lit et ayant une demi-fourniture, mais il pue partout. L'hôpital est mal tenu ; on n'a pu ouvrir des courants d'air, à cause de l'épaisseur des murailles, ou plutôt les commissaires et autres gens qui, en mon absence, ont présidé à l'établissement, n'ont ni su ni voulu faire mieux ; ainsi, dans quelque salle qu'on aille, on est infecté par une odeur d'excréments insupportable.

Il est question d'ouvrir un autre hôpital à Marienbourg : la bataille qui doit avoir lieu dans quelques jours

le rendra nécessaire; mais c'est un projet dont on paraît s'occuper fort peu.

Il est arrivé hier quatre-vingts blessés du premier corps, lesquels l'ont été dans le combat du 4, les Russes s'étant jetés en force sur ce corps et sur le 4e, qui a beaucoup souffert. M. le maréchal Bernadotte a été atteint au col d'une balle qui n'a fait que labourer les téguments ; il doit arriver aujourd'hui à Marienbourg, mais il m'est impossible de l'y attendre, tant je suis pressé de rejoindre le quartier général pour m'y préparer à la grande bataille. Les quatre-vingts blessés ne le sont que légèrement ; quelques amputés russes, que j'ai vus à Dirschau, m'ont répondu, quand je leur ai demandé comment ils allaient : « *Vanbé*, *vanbé*, très bien, très bien. »

8. — Éveillé de très bon matin, après avoir dormi passablement dans un mauvais lit de plumes qui m'a fort échauffé : le soleil est extrêmement ardent et la journée superbe. J'ai dirigé sur Christbourg les divisions 2, 8 et 9 de chirurgiens de bataille; les autres se rendent à Riesenbourg. Après avoir écrit quelques ordres et pourvu au service de Marienbourg, d'où part la division n° 2, j'ai pris à la hâte un peu de café et me suis mis en route. Il était six heures et demie. Marienbourg présente l'aspect d'une ville forte ; on en fait un point de défense ou une tête de pont ; une foule de paysans travaillent sans cesse. On a palissadé, ouvert des fossés, fait des remparts, de manière qu'en tout état de cause l'armée française sera tranquille et pourra se garantir de toute surprise, si elle repasse la Vistule. Il y a dix lieues de cette place à Riesenbourg ; les trois premières sont belles et agréables, à raison de la campagne, qui est bien cultivée ; ensuite on arrive à Stuhm, petite ville autrefois très fortifiée, appartenant aux Templiers et Teutons et située près un lac extrêmement poissonneux. On voit des restes de murailles et de tours bâties

en briques; les fossés sont en partie cultivés en jardins. Nous avons vu un pêcheur dont la pirogue était pleine de poissons ; cet esquif était un sapin creusé ; nous avons acheté pour dix kroches (1) du poisson (perche) pour nous régaler dans une grande maison, un quart de lieue plus loin. C'est là que nos gens se sont arrêtés en venant ; ils ont été si satisfaits qu'ils m'ont engagé à m'y arrêter aussi ; c'est une belle maison placée sur la hauteur et environnée de champs bien cultivés. Il y a beaucoup de lacs dans ce pays-ci. Le malheur des habitants va être porté à son comble par l'épizootie qui infeste les étables et pâturages ; la plupart des bestiaux périssent ; j'ignore encore la nature de cette maladie.

Il paraît, par ce que j'ai appris en route et à mon arrivée à Riesenbourg, que les Russes nous ont fait beaucoup de mal, le 4; le 6e corps a été écrasé et chassé de Guttstadt ; ses pièces ont été ou enlevées ou enclouées ; la plupart des officiers de l'état-major ont perdu leurs équipages ; le trésor a été pillé et il y a en plus sept ou huit cents blessés. Le 4e et le 1er corps ont beaucoup souffert aussi.

Sa Majesté est partie avant lui à midi pour Saalfeld ; on dit qu'elle est à Mohrungen. Nos caissons d'ambulance sont partis hier. Il n'y a plus personne ici : je pars ce soir en poste pour Saalfeld ; demain mes équipages viendront me joindre. Je laisse à Riesenbourg deux grosses malles, une noire et une à trois clefs ; plus une petite caisse pleine de porcelaine ; plus un vitchoura, une grosse couverture de laine, un jonc, un grand fouet et une dague espagnole : cela m'arrivera quand il plaira à Dieu. Nous emportons du vin, du rhum, du jambon, du pain, de la farine, des biscuits et de l'avoine.

9. — A quatre heures, j'étais levé : j'ai pris quelques

(1) *Groschen*, monnaie de billon allemande.

tasses de café, écrit quelques ordres, fait charger les voitures et me suis mis en route par un temps superbe. Le soleil a été dévorant et nous avons voyagé au milieu de nuages de poussière ; il en fait horriblement dans ce pays et dans ce temps-ci : rien ne m'en préserve, puisque je suis assis sur un simple siège suspendu au bout d'un petit chariot, ce qui ne fait pas un mauvais effet. Je suis assez bien, sauf les inconvénients de la chaleur et de la poussière ; mais je les supporte à merveille ; l'une et l'autre ne me font pas autant de mal aux yeux que je l'aurais cru. J'ai gardé mon paysan de Rusoschin, qui a attelé trois chevaux à mon vögelé et le quatrième à mon gros caisson ; cela va, quoique la route, toute de sable, soit très tirante.

A cinq heures de Riesenbourg, on rencontre une espèce de bourgade appelée Preuss-Mark : on y voit les restes d'une citadelle ancienne bâtie par les Templiers ; le beffroi ou clocher est encore debout, ainsi qu'une partie des murailles de briques ; ce fort est aux trois quarts entouré d'une belle eau qui le rendait presque inaccessible ; il est même probable que l'eau en fit jadis tout le tour, puisqu'il existe des murs de soutien pour un pont qui communiquait avec le continent.

Deux petites lieues plus loin est la ville de Saalfeld, qui a un peu moins souffert que les autres. J'y ai vu sept maisons qui servent d'hôpitaux. Il y a en ce moment près de trois cents blessés et on n'a que peu de secours à leur donner ; cependant ils ne manquent pas du strict nécessaire ; le pain est assez bon ; le bouillon est, comme partout ailleurs, très léger et blafard, à cause de la viande de jeune vache qu'on distribue habituellement. J'ai trouvé cinq chirurgiens, dont un jeune Prussien, que j'ai mis en réquisition sur l'invitation de l'adjudant général Levasseur, qu'il a pansé durant et après sa captivité parmi les Prussiens et Russes. Cet officier avait reçu au bras droit, à la bataille d'Eylau, un grand coup de sabre qui lui avait

coupé l'olécrâne et divisé les condyles de l'humérus en pénétrant dans l'articulation ; il y a ankylose, comme on peut bien croire, mais le bras a été sagement tenu dans un état de demi-flexion.

Nous avons bien dîné, à notre grand étonnement et contentement, et sommes remontés en voiture à trois heures pour faire nos six lieues et arriver à Mohrungen. Plus de poussière encore qu'il n'y en avait ce matin, à cause des parcs de toute espèce, et le soleil vraiment brûlant; mais on traverse de belles forêts et on longe un lac très long, qui ressemble à la Vistule. J'ai vu un moulin que les eaux de la naissance de ce lac font aller; vis-à-vis est une île délicieuse, où l'on va par un pont aussi léger qu'élégant : quel dommage de ne pouvoir aller prendre le frais dans ce beau lieu ! Mais les horreurs de la guerre nous appellent ; les convois de blessés se succèdent ; il faut faire diligence. Ces pauvres blessés sont couverts de sang et de poussière, et ils halètent de soif et de chaleur. A une lieue et demie en deçà de Mohrungen, sur la route même, est un beau château où l'on a mis deux cents blessés qui y sont bien ; c'est M. Torreilhe qui en a le service.

Nous sommes entrés à huit heures à Mohrungen. Pendant toute la route, mais surtout à mesure qu'on approche de cette malheureuse ville, on est empoisonné par l'odeur de cadavres en putréfaction, et non ou mal enterrés. La ville est encombrée de fumier pourri et infect ; toutes les granges sont découvertes. En arrivant j'ai vu un homme et deux femmes qui chargeaient trois cadavres français sur un traîneau pour les mener au cimetière ; l'un d'eux avait la face horriblement rouge ou plutôt violette, ce qui arrive à ceux qui ont été tués sans avoir répandu du sang, et particulièrement à ceux qui ont été frappés à la poitrine ; il n'y a pas jusqu'aux os du crâne qui ne soient injectés ; les cadavres des hommes tués avec plaie bien grande et effusion de sang sont blancs. J'ai visité l'hôpital bien infect et

toujours plein ; les blessés y arrivent nuit et jour ; depuis le 4, il en a passé huit cents par Mohrungen. J'ai vu M. Marillon, sous-chef de l'état-major du 6e corps : il a été touché par un boulet à la partie supérieure du bras droit ; la fracture est terrible et s'étend jusqu'à la clavicule qui y participe. On n'a pu amputer dans l'article ; déjà la poitrine s'engorge, comme cela arrive si souvent dans ce cas ; la fièvre est forte ; la face est allumée, à cause de la gêne de la respiration qui commence à être râleuse ; c'est un homme perdu. La ville est pleine de voitures. Le quartier général est parti hier. Demain, à deux heures, nous nous réunissons dans la cour de l'hôpital pour partir tous ensemble ; nous serons plus de cinquante.

J'ai mal aux gencives, n'ai plus guère de dents et ne puis mâcher. Il est onze heures un quart : je me couche dans une chambre où sont quatre lits, dont un est occupé par un de nos chirurgiens qui ronfle horriblement ; je ne dormirai guère. Je me suis rasé et lavé, ce qui me rafraîchit et délasse beaucoup.

Je laisse à Mohrungen MM. Cols, Pierron et sept sous-aides.

10. — A deux heures et demie je me suis levé, n'ayant pas dormi une bonne heure, à cause de mon ronfleur. Il faisait grand jour et une fraîcheur admirable ; déjà tous les oiseaux chantaient et le soleil allait paraître. A trois heures et demie ma troupe s'est mise en marche : il a fait alors un vent frais et presque froid ; c'est ce qui rend nécessaire la précaution de se bien couvrir au bivouac. Monté sur mon beau siège, j'ai cheminé comme hier au milieu d'une poussière à ne pas se voir. Il nous a fallu marcher à la suite de quelques parcs et convois, le chemin étant trop étroit pour les devancer ; cependant nous en sommes venus à bout, mais non sans accident, car, au passage d'un petit pont de bois jeté sur un cloaque, une

voiture du train d'artillerie que nous avions coupé a voulu reprendre la file et a jeté le chariot sur lequel était mon jeune ami Le Vert sens dessus dessous. Personne n'a été blessé de cette chute malicieusement provoquée par un brigadier que j'ai voulu châtier ; l'officier du train a été malmené par nos chirurgiens ; cependant tout s'est arrangé et en notre présence le brigadier a été condamné aux arrêts (c'est-à-dire à rien, et même, en campagne, les arrêts sont moins que rien). Quel pauvre pays ! Déjà il est sec et aride comme à la fin de l'été le plus brûlant ; il n'est presque pas cultivé et le peu de prés ou de champs verts qui s'y trouvent de loin en loin est déjà dévoré par notre armée. Les lacs sont très communs. Il y a aussi beaucoup de forêts ; mais de toutes parts on rencontre d'énormes blocs de granit, de grès, de silex, de quartz, qui ressemblent à des détriments de rochers qui n'existent plus ou qui ont été apportés par la mer dont ce pays a été couvert, et c'est avec ces blocs que les habitants entourent leurs champs et font les assises de leurs maisons. Les malheureux ont été dispersés ces jours passés ; ils reviennent peu à peu, rapportent quelques paquets que plusieurs de nos gens et surtout des alliés veulent encore voir.

Après avoir fait six bonnes lieues, nous avons trouvé la petite bourgade de Deppen, que les Russes en se retirant ont réduite en cendres : il ne faisait pas bon passer devant ces maisons encore fumantes, tant l'odeur et la chaleur étaient extrêmes. Là coule la Passarge, petite rivière sur laquelle est un pont que les Russes devaient détruire pour couper toute retraite au 6e corps, qu'ils avaient fait rétrograder ; par bonheur qu'ils ne purent effectuer cette opération et que quelques compagnies de voltigeurs les en empêchèrent, sans quoi c'en était fait du 6e corps ; le général russe qui avait la mission de détruire ce pont a été destitué. On dit que les Russes avaient près de soixante mille hommes sur le seul point de Guttstadt. Dans ce cas

ils ont bien mal manœuvré, car le 6e corps n'a fait que quatre lieues de retraite pendant les deux premiers jours et a tenu tête à une si grande multitude d'ennemis ; il a perdu du monde, mais il a sauvé son artillerie, que l'on disait avoir été prise ; il paraît seulement qu'il en a perdu deux pièces. Les chirurgiens-majors ont été aussi exposés que l'officier et le soldat ; ils étaient au milieu du bataillon carré qu'on ne cessait de former. On s'est encore battu hier et l'ennemi a essuyé d'assez grandes pertes : il a assassiné la plupart de nos malades laissés à Guttstadt et des blessés restés sur le champ de bataille ; cependant il a bien traité nos officiers prisonniers. Il se retire à force : on croit qu'il repassera la Prégel et que ce sera à Bartenstein qu'il nous attendra. Il est à désirer qu'il accepte la bataille ; elle serait terrible ; mais un grand revers abattrait son orgueil et amènerait peut-être la paix, ce qui est encore très douteux ; dans tous les cas, si nous restions plus de quinze jours dans ce pays-ci, l'armée risquerait d'y être attaquée d'une épidémie, tant l'air y est insalubre, le terrain palustre et l'eau détestable ; tant il s'y trouve de cadavres d'hommes et de chevaux en pourriture en plein air ; tant la misère y est grande et l'ennui pressant. Le général Guyot, ex-colonel du 9e hussards, a été tué. Le général Dutaillis, chef de l'état-major du 6e corps, a eu un bras emporté tout près de l'articulation ; on n'a point fait de résection et je ne sais si l'amputation dans l'article a été proposée ; M. le chirurgien-major Jeantet est parti avec le blessé.

C'est une chose cruelle et désolante que la détresse qui poursuit les pauvres habitants. A trois ou quatre lieues de Guttstadt, nous nous sommes arrêtés ce matin pour faire paître nos chevaux et les rafraîchir. Nous mangions un morceau ; une jeune et belle fille s'approche de moi, ouvre sur mon pain noir des yeux affamés. Un de nos chirurgiens lui jette imprudemment quelque monnaie, qu'elle ramasse

plutôt par reconnaissance et par décence que par besoin. C'était du pain qu'il lui fallait; je lui en présente un bon morceau ; elle rougit en l'acceptant et le porte aussitôt à sa bouche; mais, en le mangeant, elle se cache et pleure. Hélas ! c'était peut-être du souvenir de sa fortune passée, qui lui permettait de soulager aussi les malheureux. Je lui ai fait boire un bon verre d'eau-de-vie : elle ne l'a avalé qu'avec peine et par complaisance. Ce pauvre village est absolument dévasté. Ainsi sont tous ceux par lesquels nous avons passé; quelques-uns même ont été brûlés par les Russes.

Nous partons à l'instant pour Heilsberg, à sept lieues d'ici. Il est sept heures du soir : nous cheminerons une partie de la nuit; mais il faut qu'au jour nous soyons près de l'Empereur, qui peut-être livrera bataille demain. Adieu, repos et sommeil pour cette nuit encore !

1807

(SUITE)

FRIEDLAND ET TILSIT

Blessés de Heilsberg. — Nuit de bivouac. — Les Russes et nos blessés. — L'apothicaire de Heilsberg. — Retour à Eylau. — Marche sur Kœnigsberg. — Ambulances improvisées. — Bataille de Friedland. — L'Empereur au bivouac. — Les ambulances. — Blessés russes. — Bivouac « bouche sèche ». — Dîner champêtre. — Cent mille hommes défilent. — Journée de bivouac. — Passage de l'Alle. — Conférence avec l'Empereur. — Courez après le vinaigre. — Marche sur Tilsit. — Prisonniers français à Tilsit. — Préliminaires de paix. — Séjour à Tilsit. — Entrevue des deux empereurs. — Évacuation des malades. — L'empereur Alexandre. — Souris malin... — Le roi Guillaume. — Demande de récompenses. — Le major général. — Festin de fraternité.

11. — Nous étions partis à dix heures pour le grand quartier général, qui devait être, disait-on, à Peterswalde, à quatre lieues de Guttstadt ; la nuit assez noire, l'approche d'un orage, rien n'avait pu nous retenir ; quarante chirurgiens étaient avec moi ; mais on avait oublié de prendre un guide. Après avoir fait une lieue, y voyant à peine, nous n'avons pu trouver notre chemin ; mon caisson avait suivi un parc d'artillerie et tenait la bonne direction. Ayant pris à gauche, je me suis vu sur le point de m'égarer et, ne sachant à qui m'en prendre, ni à qui m'adresser, je me suis mis dans une colère qui m'a fort incommodé. Après avoir crié, injurié, pesté, personne ne pouvant ni me conduire, ni m'indiquer mon chemin, j'ai pris le parti de rentrer à Guttstadt, où le factionnaire de la porte ne voulait pas me laisser rentrer. J'ai donné ordre à tout mon monde d'être prêt à trois heures du matin ; je me suis jeté sur la paille tout habillé ; il était minuit, il pleuvait et

l'obscurité était profonde. On avait mis sous un avant-toit mon char à bancs et les chevaux dans une écurie. J'ai dormi près de trois heures, et aujourd'hui 11, jour très remarquable, je me mets en route pour le quartier général.

Il fait un temps affreux; la pluie tombe à seaux et le froid est désagréable. Nous sommes partis à trois heures; on marche pendant plus de deux heures dans un bois épais et dans un chemin étroit; plusieurs fois, il a fallu se jeter de côté pour laisser passer des voitures chargées de blessés ou allant aux munitions. L'ennemi a fait beaucoup d'abattis et essayé de mettre le feu à une extrémité de la forêt. Les blessés défilaient à force, presque tous à pied, et blessés à la main ou à l'avant-bras; nous en avons rencontré plus de cinq cents. En sortant du bois nous avons vu les voitures et équipages de Sa Majesté rassemblés dans un pré, vis-à-vis un camp abandonné par les Russes, camp fait élégamment avec des branches de sapin disposées en pyramide et formant de belles huttes recouvertes d'écorces d'arbres; devant ces maisons, qui ont une porte avancée en péristyle, est un large parapluie, aussi en branches de sapin, sous lequel était le faisceau d'armes; on y voit une enceinte pour les chevaux, des buvettes, etc.; enfin cette demeure militaire présente un aspect assez curieux et assez imposant. C'est là qu'on s'est battu hier et avant-hier : les Russes nous ont fait infiniment de mal; il paraît que nous avons eu environ deux mille blessés, parmi lesquels se trouvent des officiers de marque. Le général Roussel a été touché à la tête par le boulet, qui lui a brisé le crâne; il est dans un état comateux qui présage une mort certaine et prochaine. Le général Ferey a été atteint d'une balle morte. Un autre général a eu la malléole externe du pied droit emportée. Le général d'Espagne a été légèrement blessé; le colonel du 55ᵉ a été tué; une foule d'officiers supérieurs a péri ou été mise hors de combat. Les Russes ont des positions

inexpugnables : c'est du moins ce qu'on verra demain.

J'ai laissé mon caisson et ma carriole avec les voitures de Sa Majesté et suis venu à cheval sur le terrain, entrant dans quelques malheureuses maisons, la plupart découvertes, abandonnées, sans paille ni rien au monde, et toutes remplies de blessés. Dans l'une M. C..., chirurgien-major, achevait une amputation; il m'a parlé de ses appointements, qui lui sont encore dus, et d'autres objets personnels, sans songer à me rendre compte de son service; je l'ai rappelé à ce devoir, en l'exhortant toutefois à toujours bien faire. Dans la suivante étaient cinquante blessés, auprès desquels j'ai laissé trois chirurgiens. Un quart de lieue plus loin, j'ai trouvé quatre chirurgiens-majors de cuirassiers pansant et opérant un grand nombre de blessés : c'est là qu'est le pauvre général Roussel, dont le secrétaire est venu pleurer dans mes bras, tenant le sabre et le ceinturon de ce brave officier. M. le principal Chappe a établi l'ambulance du 4e corps dans une case plus loin; il a beaucoup de chirurgiens avec lui. Hier arrivèrent les divisions Baudry et Béclard, qui firent le service de la soirée, tout à la gauche de l'armée, non loin des maisons où le principal Poussielgue a placé l'ambulance de la réserve générale de cavalerie.

Les troupes arrivent à force et se placent à mesure; la cavalerie borde et garnit les hauteurs; notre ligne est formidable; celle de l'ennemi ne l'est pas moins. On a cessé de tirer et il paraît que la journée se passera à s'examiner et à se toiser. C'est demain que la bataille aura lieu. Demain cent mille hommes placés vis-à-vis cent mille hommes doivent s'attaquer avec fureur, donner ou recevoir la mort et décider, selon la proclamation de Sa Majesté, les destinées de l'Europe. Hélas ! quel bonheur que celui qui ne peut être établi que sur des monceaux de morts et dans des torrents de sang! Je tremble à l'idée que nous aurons huit ou dix mille blessés, à qui nous ne

pourrons administrer que les tristes et douloureux secours de la chirurgie. Le linge et la charpie ne nous manquent pas; il y a du bouillon au feu dans deux énormes chaudrons, mais ce n'est que pour l'ambulance où je me tiens. M. l'intendant général est ici avec nous : je lui ai présenté les huit divisions de chirurgie de bataille et me suis plu à le mettre au courant de tout; nous avons mangé chacun une soupe dans une écuelle d'ambulance; il a bivouaqué la nuit dernière; il n'a d'autre gîte qu'un caisson, sur les limonières duquel il s'assied et dort. Je ne suis pas mieux logé et j'écris en ce moment sur le coffre de devant d'un autre caisson ou charrette; mais on va m'amener la carriole que j'ai laissée en arrière, avec un panier de vin, deux de rhum, ma couverture de laine, etc.; je coucherai dedans. J'ai fait porter à mes gens, au bivouac des voitures de Sa Majesté, quinze ou vingt livres de bonne viande pour faire de l'excellente soupe.

Sa Majesté a une baraque sur un mamelon très élevé : j'ai été m'y promener et y ai vu M. Boyer et M. l'intendant général, avec lequel j'en suis revenu. Celui-ci étant sur les lieux, je doute que l'Empereur m'appelle pour lui rendre compte.

J'ai vu dans le cours de mes visites un soldat de bonne mine, ayant reçu un coup de feu au bas-ventre, par l'ouverture duquel il s'était échappé gros comme les deux poings d'intestins rouges et injectés, vraie hernie étranglée dont j'ai fait amplifier l'ouverture et couper le collet. Il est possible que la mort épargne ce brave jeune homme, mais j'apprends à l'instant que l'intestin est percé; alors il y a infiniment moins d'espérance.

Chacun s'industrie pour passer la nuit, se nourrir et nourrir ses chevaux. Je suis libre de ces soins : déjà j'ai mangé une soupe abondante, ensuite une livre de bon pain avec du beurre; j'ai bu deux verres de bon vin rouge par-dessus, et (la postérité le croira-t-elle?) j'ai eu une

excellente tasse de café à l'eau faite dans ma cafetière de campagne; voire la petite goutte a eu son tour. Or, il ne s'agit plus que de mon lit. Mais mon vögelé est là; je le débarrasse des paquets et de la mauvaise paille qui l'encombrent; je le remplis de bonne paille sèche; je soulève le siège et le renverse en arrière; je m'y étends à dix heures du soir; on me met le coussin sous la tête, ma chabraque sur les pieds, ma couverture sur le corps, le tablier de cuir sur la couverture, et me voilà endormi au bout d'un quart d'heure jusqu'à trois heures et demie, que la voix de M. le grand-maréchal Duroc et celle de M. Daru m'éveillent. Les chevaux ont été très bien. Toute l'armée a été tranquille. Les bivouacs de nos chirurgiens étaient à côté de moi.

12. — Je me suis levé de bonne heure pour causer du service à MM. Duroc et Daru. J'ai rappelé au premier mon projet de chirurgie de bataille et lui ai fait sentir combien il nous importerait qu'il fût adopté; je me suis plaint de ne pas avoir un seul servant et lui ai recommandé surtout cet article en lui parlant de nos mutilés de Posen et de la manière dont nous nous assurons qu'ils se sont volontairement privés d'un doigt. Quand nous les pansons, nous leur proposons une légère opération qui a le merveilleux avantage de faire repousser le doigt perdu : ils s'y refusent, se cachent, se sauvent; d'où nous concluons que ces drôles-là se sont mis hors d'état de servir. J'ai pris un bouillon, me suis promené avec M. Boyer, ai vu mon monde, donné des ordres et me suis remis au lit, où j'ai dormi deux heures, ce qui fait que je me porte très bien. L'ennemi a fait de grands mouvements. On n'a pas encore tiré un coup de canon. Sa Majesté est à cheval depuis trois heures. On est à Heilsberg. Je pense qu'on va partir.

Nous sommes partis à neuf heures avec M. l'intendant général, suivi de trente chirurgiens assez bien montés, ce

qui a paru lui faire plaisir. Le temps était excessivement chaud et à l'orage. Nous avons traversé les différents champs de bataille et y avons vu beaucoup de chevaux français et quelques corps de nos soldats; on ne peut se dissimuler que nous n'ayons perdu beaucoup de monde. La position de l'ennemi était inexpugnable : c'est un grand bonheur qu'il l'ait abandonnée. Il a fait sa retraite avec ordre et dans le silence : on eût désiré que notre armée l'inquiétât davantage et même qu'on le tournât hier soir et dans la nuit; mais notre Empereur en a jugé autrement et on doit croire qu'il a eu de fortes raisons pour cela.

Tout marche sur Heilsberg. Nous y sommes arrivés à onze heures, et, dès la première maison du faubourg, nous avons vu combien il en avait coûté aux Russes pendant les journées précédentes : leurs soldats blessés et laissés par eux dans la ville y ont été trouvés au nombre de quatre cents; sans doute ils en ont emmené quatre fois autant, car tous ces infortunés étaient intransportables, à raison de la gravité de leurs blessures. Selon leur coutume, ils étaient entassés dans les maisons; je les ai toutes fait visiter et trente chirurgiens ont été chargés de les panser et opérer; on les réunira dans un seul local, qui sera leur hôpital, et ce sera la ville qui les nourrira et fera soigner sous l'inspection d'un de nos chirurgiens français. Parmi ces blessés étaient quatre-vingt-deux de nos soldats, presque tous très blessés, et que les Russes avaient faits prisonniers et assez bien traités. Ces braves gens se sont accordés à nous dire que les chirurgiens de l'armée russe les avaient pansés de préférence à leurs propres gens, et, en effet, nous en avons trouvé trois à qui ils avaient appliqué le tourniquet, dans la crainte (assez vaine) d'une hémorragie. Nos blessés disent que les Russes les traitent mieux que les Prussiens; que ceux-ci leur mettent sur leurs plaies du linge noir et grossier, tandis que les autres y emploient du linge fin et très blanc, ce qui est générale-

ment vrai. Au reste, il est facile de concevoir le motif de cette préférence : c'est que, pour disposer plus favorablement le vainqueur à épargner les malades et les blessés qu'on est forcé de lui laisser, il convient de commencer par avoir bien soin des siens, qu'on mêle exprès avec les autres ; j'ai aussi cette politique.

On s'est logé comme on a pu à Heilsberg, petite ville assez bonne et dont on eût tiré bon parti si on n'avait commencé par la piller : le soldat altéré et affamé s'y est jeté, a pris pain, farine, graisse, vin, ustensiles, etc., et nous l'avons vu sortir les mains pleines et revenir au camp chargé de victuailles ; l'ennemi y a laissé beaucoup de farines et de munitions de guerre. Je suis entré et me suis impatronisé chez un riche apothicaire, où nous avons trouvé trois officiers de la garde exploitant avec assez de modération maison et officine ; ils y ont découvert du vin, de la bière et autres denrées que le pharmacien et ses gens se tuaient de leur déclarer être des *médicines*, ce dont ils ne se sont pas mis en peine. Je m'en suis allé à mes affaires. Je n'ai pas oublié de prendre du papier, des épingles, de la cire d'Espagne, qui se trouvaient sur le secrétaire, et même j'ai succombé à la tentation de mettre dans ma poche un peu de mousseline de très peu de valeur propre à me faire deux chétives cravates ; mais j'ai été bien puni de cette faiblesse, car, en mon absence, on m'a pris mes lunettes montées en argent, que je crois avoir laissées sur ledit secrétaire, à moins que je ne les aie perdues en courant dans la ville. J'ai été fort affecté de cette perte qui, par bonheur, a été aussitôt réparée par M. Baltz, qui m'a procuré d'autres lunettes au moins aussi bonnes. J'ai accompagné M. l'intendant général au château, que nous avons parcouru ensemble et où nous nous sommes convaincus qu'on pourrait placer quinze cents malades : c'était un magasin des Russes et après la bataille d'Eylau nous en avions déjà fait un grand hôpital.

J'ai dîné avec M. Daru, qui avait, pour un intendant général, un très mauvais dîner, ce qui est la seule faute des circonstances. Sa Majesté est partie à deux heures et demie pour Eylau, à ce qu'on assure. Mes collaborateurs m'ont procuré de chez notre hôte, très vilain monsieur qui était allé se plaindre qu'on lui enlevait tout pour les hôpitaux, un baril de bon vin blanc, un peu d'huile et deux grosses bouteilles de bon vinaigre. Nous sommes tous partis à cheval à cinq heures et demie, mes deux voitures suivant doucement. A sept heures, les éclairs et quelques coups de tonnerre ont annoncé l'orage, qui a fondu en averses sur nous et a trempé toute l'armée. Ayant cheminé jusqu'à onze heures et demie sans débrider et par un temps et des chemins affreux, n'ayant pas un grain d'avoine, ni une once de pain, puisque nos voitures étaient à trois lieues derrière nous, j'ai pris le parti de m'arrêter avec mes quarante-six chirurgiens dans une immense écurie, où nous avons placé nos chevaux et où je me suis couché avec mes habits mouillés sur un peu de vieille paille, ayant pour oreiller une racine de bois sec et pour couvre-pied ma chabraque. J'ai dormi jusqu'à quatre heures et demie; tout mon monde en a fait autant et personne de nous n'avait rien eu à manger. On avait trouvé des joncs, un peu d'herbe et de paille arrachée du toit pour soutenir nos chevaux. Nous n'étions plus qu'à deux lieues d'Eylau. Il n'a pas fait froid dans ce logement de misère et j'y ai goûté la douceur du sommeil; seulement en me levant j'avais ce matin le col roide et douloureux.

13. — Nous sommes partis à cinq heures et demie du matin, n'ayant pas eu la peine de faire toilette et ayant sellé et bridé nos chevaux en l'absence de nos domestiques égarés ou restés en arrière. Il faisait assez beau. Nous avons traversé de grandes forêts et trouvé une route affreuse, d'où les voitures ont peine à se tirer : beaucoup

de boue, des ravins presque comme pendant l'hiver, des chemins étroits et montueux nous ont retardé dans notre marche, sans compter que nos chevaux n'avaient presque rien mangé. Enfin nous sommes arrivés à Eylau, ville de souvenir lugubre et lamentable : Sa Majesté y a couché; nous n'avons vu ni cadavres ni vestiges trop dégoûtants de la fameuse bataille; les maisons sont un peu réparées, mais la misère y est profonde et plusieurs habitants se sont sauvés à l'approche de l'armée, qui n'est arrivée en entier que ce matin. Nous sommes allés droit chez notre pasteur, où nous avions logé l'an passé : le pauvre ministre l'avait encore désertée cette fois et nous y avons trouvé des dragons et des soldats qui y faisaient leur cuisine et leur train ordinaire; je leur ai donné l'ordre d'évacuer; sur les dix heures, on a sonné à cheval pour les chasseurs de la garde, qui encombraient aussi le logement, de sorte que nous avons pu nous établir dans une chambre du rez-de-chaussée, la seule où il y eût quelques meubles restant des ravages précédents et actuels, et nous y avons été bien. Les chasseurs avaient déjà fait cuire à moitié leur soupe; ils ont été obligés de renverser les marmites pour s'en aller; n'ayant ni viande, ni feu, ni ustensiles, nous avons profité de leurs débris pour faire notre dîner, qui a été bon, au moyen d'un morceau de jambon un peu rance, que nous avons ajouté à la vache à demi-cuite ramassée par nous, et de quelques harengs achetés auprès d'une cantinière. Le bon vin blanc d'Heilsberg n'a pas manqué. Nous avions à dîner MM. Larrey et Marchand, ordonnateur en chef du 6e corps. M. Yvan est venu trop tard; nous n'avons pu lui donner que du beurre et du bon pain avec une bouteille de bon bordeaux. Le café et le rhum ont eu leur tour.

On disait que l'Empereur partirait à six heures; nos chirurgiens avaient ordre de partir à sa suite.

Sur le soir il a fait un orage terrible, mêlé de pluie et de

grêle. De grêle! Les pauvres habitants de ces contrées n'ont pas à craindre ce fléau puisque leurs campagnes sont restées incultes et que le peu de champs qu'ils ont pu ensemencer sont fauchés pour nourrir nos chevaux. On voit nos soldats, le sabre ou la baïonnette à la main, fouiller le terrain où l'on a planté des pommes de terre et s'estimer heureux d'en découvrir quelques-unes, dont ils se repaissent, malgré leur mauvaise qualité actuelle; les vivres leur manquent et les arrivages deviennent de plus en plus difficiles, à cause des mauvais chemins. En fouillant la terre, on trouve souvent des cachettes, où les infortunés paysans ont enterré des coffres pleins d'effets; j'en ai vu ce matin. En général, il échappe peu de chose à nos habiles investigateurs, et, si on donne de l'esprit aux femmes en les enfermant, on est sûr de donner de la malice à l'homme en l'envoyant aux armées.

L'Empereur, qui devait partir, reste encore; il passera la nuit à Eylau, et nous aussi, ce qui nous reposera bien tous.

14. — Sa Majesté a passé la nuit à Eylau; chacun est prêt à partir et on attend. Le 1er corps défile ce matin à six heures. Toute l'armée se porte sur Kœnigsberg, qui la retiendra malheureusement plus d'un jour. On coupe et fauche à force les blés; c'en est fait de ce pauvre pays, mais il sera encore moins à plaindre qu'un autre, à cause de son voisinage d'une grande ville et de la mer. On ne distribue pas de vivres : malheur à ceux qui n'en ont pas apporté! Le temps est à la pluie; je sens à ma tête, à ma mauvaise humeur, qu'il y aura de l'orage.

On part à l'instant, Je ne sais qui je laisserai ici.

Nous sommes partis après la pluie, laissant à Eylau M. le chirurgien-major Geib avec deux sous-aides. Le chemin est affreux : point de chaussée; presque toujours des bois et des bas-fonds, dans lesquels il y a des ravins, des mares impraticables. Les équipages souffrent beaucoup.

A chaque instant on rencontre de méchants petits ponts jetés sur des ruisseaux bourbeux. Il nous a fallu passer à travers les pièces de canon, les voitures, l'infanterie, la cavalerie, le tout mêlé et presque confondu; c'était un brouhaha à ne point se reconnaître et à périr par les dangers dans lesquels il nous jetait à chaque pas.

Après avoir fait quelques lieues, nous avons été joints par l'aide-major Spouville, qui courait à toute bride pour avoir une caisse d'instruments, disant qu'on se battait dès la pointe du jour et qu'il y avait déjà beaucoup de blessés sans qu'on pût les secourir, les caissons d'ambulance ayant été arrêtés en chemin. Je lui ai procuré la caisse demandée, qu'heureusement j'avais sur la voiture qui nous suivait de loin. Nous avons ensuite vu arriver des blessés se rendant à la petite ville de Domnau, où deux de nos divisions de chirurgiens de bataille se sont établies, celles de MM. Baudry et Ristel-Huber; elles y ont été très utiles. Nous avons enfin entendu le canon, mais les coups n'en étaient pas très rapprochés. Les blessés arrivant par colonnes, j'ai placé à l'angle d'un bois des chirurgiens pour les arrêter, les y réunir et les faire bivouaquer, en attendant qu'on pût les panser et opérer. Ayant vu les équipages du 8e corps arrêtés en deçà d'un petit pont et les chirurgiens Damiens et Berthod restant avec les caissons d'ambulance, qu'un aide de camp de Sa Majesté ne voulait pas plus laisser passer que les autres voitures, parce que telle était la défense de l'Empereur, excepté pour l'artillerie, j'ai prescrit à ces messieurs de se mettre en devoir de soigner les blessés que je leur enverrais, et c'est, en effet, sur ce point qu'on a fait pendant trois heures le plus de pansements et d'opérations. D'un autre côté le principal Ulliac s'était mis dans un bois, en approchant davantage du champ de bataille, et c'est là que les blessés du 8e corps étaient la plupart dirigés. Quelques petites ambulances de division ou de régiment s'étaient

arrangées dans le voisinage et les blessés savaient bien nous dire qu'ils voulaient aller là plutôt que là.

Nous sommes arrivés sur le terrain où était l'Empereur au milieu de ses généraux, suivant de l'œil les mouvements des troupes qu'il avait en avant, donnant des ordres et rassemblant une ligne immense de cavalerie pour la faire marcher; il se promenait tantôt seul, tantôt avec un de ses maréchaux. Lorsqu'il arrivait un régiment, il allait le voir défiler; sa garde à pied a eu sa visite d'un bout à l'autre; il avait sa redingote grise et paraissait très occupé. On tirait peu alors, mais tout se préparait pour une terrible bataille. M. Maret a eu la bonté de venir à moi et de m'annoncer qu'il avait présenté à Sa Majesté mon acte de nomination à l'Institut pour être approuvé par elle, ce qu'elle avait fait avec plaisir et empressement. J'aurais pu aller saluer l'Empereur, qui me voit toujours avec tant de bienveillance, mais il était trop occupé de son objet; d'ailleurs je n'avais rien de bien intéressant à lui dire de mes dispositions, puisque nos douze caissons d'ambulance étaient arrêtés par suite de sa défense générale à plus de trois lieues du champ de bataille.

J'ai visité une grande maison rouge, à une portée de canon du terrain où était l'Empereur et au delà de la petite rivière de ... Je savais que les grenadiers réunis y avaient leur ambulance sous la direction de M. Bancel, qui m'avait dépêché le jeune Spouville pour avoir une caisse; déjà les chirurgiens y avaient eu beaucoup de blessés que, faute de cette caisse, ils n'avaient pu opérer; M. Bancel, l'ayant reçue, ne s'en était servi qu'une fois, je ne sais pourquoi; cependant les cas qui en nécessitaient l'usage n'étaient pas rares autour de lui. Les divisions de chirurgiens de bataille de MM. Dupont et Fizelbrand ne l'ont pas laissée oisive : au lieu d'une, il en eût fallu six, tant le boulet et la mitraille nous avaient fait de mal. Le devant de la maison était jonché des cadavres de nos

blessés arrivés mourants à l'ambulance; dans la chambre au rez-de-chaussée, près et derrière la porte, était un monceau de membres coupés; le sang ruisselait de toutes parts; les cris, les gémissements, les hurlements des malheureux qu'on apportait sur des échelles, des fusils, des perches, etc.; de ceux qui demandaient à être opérés tout de suite; de ceux qu'on opérait; ces accents de la douleur et du désespoir; ce tableau déchirant de misère, d'infortune, de souffrance, que présentait cet asile du courage malheureux, tout cela était fait pour émouvoir et, quoique depuis seize ans je ne voie autre chose, je ne puis m'habituer à ces scènes effroyables. Il n'y avait partout que des chirurgiens, et point d'employés ni d'infirmiers; les camarades des pauvres blessés donnaient à boire à quelques-uns; mais la plupart criaient la soif, sans pouvoir être soulagés. Presque tous étaient sur la terre ou le pavé, et cependant on découvrait déjà des toits. Une grange à côté du pont commençait à se remplir. J'ai vu M. Dupont amputer les deux jambes à un jeune soldat qui survit.

Après cette visite, je retournai sur le terrain où j'avais laissé mes chevaux. Je vis revenir du champ de bataille les fusiliers de la garde et craignais que le centre ne pliât : M. Larrey, que je rencontrai, me fit entendre que c'était une feinte pour mieux mener les ailes de l'ennemi. Il avait rêvé cette mesure, à ce que je crois; du reste il allait en avant pour rejoindre la garde et il se plaignait beaucoup de ne pas voir arriver ses caissons. Du terrain où j'avais laissé mes chevaux et mes compagnons nous avons pu voir très distinctement le mouvement des troupes, leurs manœuvres et la plupart des détails de la bataille. L'ennemi garnissait les hauteurs et avait sur le rideau une ligne à perte de vue; nos gens lui en ont opposé une pareille, sans compter les forces latérales et dans tous les sens qu'on a employées contre lui. A six heures, le feu, qui, par intervalles, s'était apaisé, a repris une nouvelle

vigueur; tout s'est embrasé le long de la ligne; jamais canonnade ne fut plus vive, ni mousqueterie plus soutenue. L'ennemi a jeté jusqu'à des pots à feu pour incendier et faire sauter nos caissons; il n'a épargné ni les obus, ni la mitraille. Quelle artillerie! et comme elle est bien servie! Nos gens ne lui ont point cédé en valeur; les Russes n'ont qu'un courage d'obéissance, de servitude, de tempérament; les Français sont essentiellement valeureux.

On s'est attaqué et défendu avec un acharnement incroyable; nous avons eu le champ de bataille, mais il nous a coûté un peu cher. Le général de Latour-Maubourg a eu la main percée par une balle de fer de gros calibre, qu'il a trouvée ensuite dans son gant. Le général Drouet a reçu le même coup au pied gauche. Le général Cohorn a eu la cuisse percée d'une balle qu'on a retirée de dessous la peau. L'aide de camp Huttin (du général Oudinot) a été touché à l'épaule gauche par un boulet qui a tout brisé, tout converti en pulment, et ce brave jeune homme périra dans la nuit, car les poumons ont dû être écrasés aussi. Le colonel du 76e a eu une balle dans la poitrine; celui du 15e de ligne en a reçu une dans une jambe. Il serait impossible de nombrer les blessés que cette bataille nous a fournis : cent chirurgiens ont travaillé toute la soirée et toute la nuit; on a fait plus de cent soixante amputations, consommé beaucoup de linge et de charpie, pris infiniment de peine, et peu à peu on est venu à bout de ce service, malgré le temps et la difficulté des lieux. Par bonheur qu'à neuf heures du soir il nous est venu un de nos caissons, qui nous a soutenus pendant plus d'une heure; les autres ont suivi dans la nuit; ceux des ambulances du 1er corps nous avaient prêté trente livres de charpie et une bonne trousse de linge en attendant l'arrivée des nôtres. Le chirurgien-major Gama nous a même fait boire au milieu des champs de la bière qui était plus

fraîche qu'agréable ; il nous a donné un pain, du fromage et du jambon, ce qui nous a bien raccommodés. Nos chirurgiens sont couverts de sang et rendus de fatigue; ils n'ont pas de vivres ; je leur ai donné un peu d'eau-de-vie. Toutes les maisons, granges et écuries du voisinage sont pleines de blessés, qui tous ont été pansés ; il nous faudrait cinq cents voitures pour les transporter.

A onze heures, je suis allé avec M. l'ordonnateur en chef Mathieu-Faviers demander à Son Altesse le major général cinquante hommes de corvée pour nous tenir lieu d'infirmiers et vingt-cinq gendarmes d'élite pour notre force armée. Sa Majesté se promenait sur des planches devant un grand feu, autour duquel étaient ses officiers et ses gardes, pendant que des sapeurs lui construisaient à la hâte une petite baraque en planches et en paille, ouverte par devant et ayant le feu en face. Je l'ai vu mettre lui-même son mouchoir autour de sa tête, se faire débotter par son mameluck et s'étendre sur sa paille; il m'a appelé, m'a salué très gracieusement, m'a demandé combien nous avions eu de blessés, s'est informé des généraux qui l'ont été et m'a bien recommandé tous ces braves gens. J'ai eu les soldats et gendarmes. Sa Majesté était harassée; elle n'a voulu prendre qu'un bouillon qu'on lui a fait chauffer, et par-dessus un verre de vin.

Nous avons eu le bonheur, au milieu du tracas et du tumulte, de trouver à l'ambulance principale une chambre où nous nous sommes couchés à minuit et demi. A trois heures du matin, tout mon monde était debout et les pansements, que la nuit avait fait suspendre, ont été repris sur tous les points.

15. — Je viens d'anticiper sur cette journée. Je me suis levé le dernier, parce que, n'étant pas bien couvert et ayant pour oreiller une botte de paille arrachée des toits, je n'ai pas bien dormi. Le reste du service se fait : il y a six

grands chaudrons au feu; les blessés auront du bouillon partout. J'ai vu beaucoup de cas de chirurgie. Les blessures par le boulet se ressemblent presque toutes. Un major russe a eu la trachée-artère ouverte à la partie antérieure par une balle; il est nu, parle bien français, est très bel homme; il a passé la nuit confondu avec nos soldats et les leurs; je les ai fait monter dans une chambre et coucher sur de la bonne paille; on l'a pansé devant moi; déjà il y a de l'emphysème à la face et au haut de la poitrine, mais ce ne sera rien et la blessure est très curable. On aurait pu y faire quelques points de suture; mais j'ai préféré, vu l'état de contusion des bords de la plaie et la facilité de la fermer en faisant pencher la tête du blessé sur la poitrine, m'en tenir à cette position.

On est entré hier à Friedland, petite ville qui a horriblement souffert et près laquelle s'est donnée la mémorable bataille qui portera sans doute ce nom si contraire aux horreurs de la guerre (1). Elle est pleine de Russes morts et blessés; le champ de bataille, qu'on traverse en partie pour s'y rendre, en est jonché; il ne doit plus rester de gardes à l'empereur de Russie, car on ne trouve que des cadavres de gardes tués. J'envoie à l'instant une division de chirurgie pour s'assurer s'il n'y a plus sur le terrain de Français blessés et pour arranger une sorte de service en faveur des malheureux Russes laissés à Friedland. M. Le Vert, qui est allé avec deux aides-majors visiter le champ de bataille, n'y a pas trouvé un Français blessé; il y a vu trente ou quarante Russes parmi des milliers de cadavres. L'ennemi a prodigieusement perdu; on lui a pris plus de cent pièces de canon. M. Le Vert a rendu compte de sa mission à M. le grand-maréchal Duroc, qui en a été satisfait. Nous faisons sortir du logement destiné pour Sa Majesté trois ou quatre de nos blessés français qui

(1) *Friede*, paix, *land*, pays.

s'y sont établis. Voilà un grand événement, et qui doit ou jamais nous conduire à la paix. On assure que demain nous serons à Kœnigsberg.

Nous sommes partis, après notre dîner rustique fait dans le verger de l'ambulance, vers les deux heures. Il n'y a qu'une petite lieue de l'hôpital à Friedland, et il faut traverser, ou plutôt longer le champ de bataille, qui ne s'est guère étendu plus loin que la route. Que de morts, de mourants, de cadavres! On plaint jusqu'aux malheureux chevaux qui expirent à côté de leurs maîtres, dont ils partagent le triste sort, après avoir été associés à leurs fatigues et dangers. J'ai rencontré un garde de l'empereur Alexandre, qui avait les deux jambes brisées et repliées sur elles-mêmes; une mare de sang était au-dessous de cet infortuné, qui avait la tête appuyée sur sa giberne, ne demandait qu'à vivre et montrait combien il avait soif; on sait que c'est le plus grand besoin des blessés qui ont perdu beaucoup de sang. Un jeune commis de la poste est allé lui chercher de l'eau, qu'il a bue avec une sorte de fureur. J'ai ordonné qu'on le relevât et qu'on lui amputât les deux jambes, ce qui peut réussir : deux fois cette opération a été faite le jour de la bataille par M. Dupont. Je ne puis dire ni combien d'autres infortunés ressemblaient à celui-là, ni jusqu'où se porte la perte des gardes russes et des soldats et cavaliers de cette armée; cela approche beaucoup de la journée d'Austerlitz. Nous avons trouvé le quartier général parti et je n'ai pu jouir de mon logement, qu'on m'avait retenu dans la matinée chez Mme Fontheim, épouse d'un chirurgien prussien resté à Dantzig. Cette dame a quatre jolies filles de seize, quinze, quatorze et treize ans; nos gens ont tout brisé et pillé chez elle. Cette famille désolée s'est remise à pleurer, quand elle m'a vu, car elle n'a cessé de gémir depuis quarante-huit heures; je l'ai tranquillisée un peu; le commandant Dentzel a eu la bonté de venir avec moi

assurer ces dames de tout l'intérêt qu'elles nous inspiraient et leur promettre son appui et ses secours; j'avais envie de leur offrir de l'argent; je n'ai pas osé. Les chirurgiens que j'ai laissés à Friedland logeront chez elles et leur seront utiles; ils ont ordre de faire relever tous les blessés russes restés sur le terrain, de les réunir dans un local et de les secourir le mieux qu'ils pourront. Déjà cette opération a été commencée par les soins du commandant et nous avons vu des chasseurs devant tenir garnison dans la place rapporter sur des planches et des échelles plusieurs de ces misérables victimes d'une guerre féroce. Dans la plupart des maisons et sous tous les toits et avant-toits il y a de ces gens-là étendus sur le pavé ou sur la terre. Quelques officiers français blessés se sont retirés dans la ville : il y aura assez de chirurgiens pour les panser.

Nous sommes partis de Friedland à quatre heures et demie. Nous avons cheminé jusqu'à huit heures, suivant ou précédant les équipages et les colonnes de troupes qui se dirigeaient sur Wehlau, où Sa Majesté devait, disait-on, passer la nuit. Arrivés à cinq petites lieues du point de départ, nous avons vu la garde, la cavalerie, et quelques régiments d'infanterie arrêtés et se préparant à bivouaquer. Nous eussions pu aller plus loin; mais on ne savait pas au juste où serait le quartier général, et d'ailleurs il nous importait de laisser arriver nos caissons. Ainsi, malgré la foule toujours incommode et malgré la sécheresse du pays, où tout devait nous manquer, nous avons mis pied à terre et nous sommes emparés d'une grange en écrivant bien vite *Ambulance* sur toutes les portes. La garde a eu bientôt fait de découvrir les granges et maisons voisines pour avoir de la paille; nous en avons fait autant pour notre usage, mais il fallait préserver notre grange, sur le toit de laquelle on voulait sans cesse monter; je me suis montré et ai écarté les découvreurs, ainsi que les faiseurs de bois, qui venaient tour à

tour pour arracher deux grands arcs-boutants soutenant un pan du mur de notre pauvre gîte. J'ai vu passer MM. le secrétaire d'État et l'intendant général, avec qui j'ai causé, leur offrant une place à notre bivouac couvert, mais une place *bouche sèche*, ce qui les a fait rire ; nous avions pourtant de quoi humecter la leur, car à mon souper j'ai bu, par-dessus deux tartines de beurre, deux bonnes tasses d'excellent vin rouge. Nous avons étendu notre paille pour nous coucher au nombre de vingt-cinq ou trente ; on a voulu me choisir une bonne place, et justement on m'a mis près un cadavre pourri qui m'a empoisonné toute la nuit et dont je n'ai pu m'éloigner, faute d'y voir et craignant d'être encore pis ailleurs, car il puait partout. Cette grange était une étable à moutons ayant plus d'un pied de haut de crottin. J'étais tout habillé ; j'avais conservé ma queue et ma cravate. A minuit, je n'ai pu y tenir : je brûlais et souffrais de la tête et du col, qui étaient appuyés sur une très dure botte de foin. Je me suis levé, ai ôté mes habits, défait ma cravate et ma queue, mis ma chabraque sous ma tête comme oreiller, et me suis recouché, me soutenant à peine, tant j'étais endormi ou engourdi. L'odeur cadavéreuse m'a poursuivi encore longtemps.

Dans le hameau où nous avons bivouaqué, il n'y avait ni eau potable, ni maison habitée : nos gens ont manqué de tout ; j'ai vu de jeunes soldats boire de l'eau de mare infecte et dévorer des viandes immondes et des pommes de terre germées qu'ils s'en vont cherchant dans toutes les terres nouvellement remuées qu'ils rencontrent. L'armée a faim : si l'ennemi pouvait la retenir quelques jours dans ce pays-ci, elle périrait de misère.

Nos voitures sont arrivées avant minuit. Demain nous y aurons recours. La nuit est douce et excellente.

16. — J'ai bien dormi sur ma paille et à côté de mon corps mort, que je n'ai pas voulu chercher, ni découvrir ;

le sommeil m'a bien refait. Pendant que j'en goûtais les douceurs, les découvreurs des toits travaillaient les nôtres; heureusement que la paille leur en a paru trop vieille; ils se sont contentés d'arracher celle qui a été placée à la fin de l'hiver pour boucher quelques trous, de manière que notre local eût encore pu servir d'ambulance si on eût dû se battre à portée.

En me levant, à cinq heures, mon jeune ami m'a préparé deux tartines, un verre de mon bon vin rouge, et (le croira-t-on?) une tasse de café : jugez, ami lecteur, si j'ai bien déjeuné. Je me suis habillé et peigné, et à six heures nous sommes partis pour Wehlau. Sa Majesté y a couché, ou du moins à peu de distance. C'est une petite ville, près laquelle passe la rivière de l'Alle, sur laquelle est un pont qui brûle encore; l'armée attend dans de magnifiques prairies et de belles campagnes qu'il en soit construit un autre, un peu plus haut, vis-à-vis un beau château où l'Empereur est avec ses généraux, s'étant fait passer sur un bateau. Nous avons mis pied à terre dans un pré voisin de la rivière et du nouveau pont; on a débridé; on a couru et houzardé dans le voisinage, et mes chirurgiens en ont rapporté des fruits secs, de la confiture de gratte-cul ou de brimbelles, du café en poudre et des ustensiles. On a fait le feu près un ruisseau de l'autre côté duquel j'écris sur mon genou tous ces détails pour m'en souvenir un jour et me faire sentir plus délicieusement le prix du repos. Non qu'aujourd'hui nous soyons malheureux; la soupe se fait; nous avons acheté hier d'un soldat une bonne poule grasse; nos chirurgiens ont un agneau qu'on vient d'écorcher et il fait le plus beau temps du monde. Je me suis fait la barbe au milieu du pré (le soleil ne s'est pas encore montré); mon petit miroir a été arrangé sur mon chapeau placé sur mes habits roulés pour l'exhausser; j'ai puisé de l'eau au ruisseau dans une mauvaise assiette de terre et, après avoir bien raclé avec mon mau-

vais rasoir, j'ai emprunté celui de M. Le Vert, qui m'a bien achevé. Je me suis lavé au ruisseau, dont l'eau ne coule pas sur un lit d'or, il s'en faut bien : tout le pays est bas et palustre.

La chaleur est extrême et il y aura de l'orage. On se tiraille à droite et à gauche, mais faiblement, et l'ennemi ne s'oppose point à la construction de notre pont, après lequel toute l'armée attend. Il paraît qu'on ira ce soir à Tapiau et qu'on veut serrer l'ennemi dans ce petit pays qui environne Kœnigsberg et qui, bouché par nous dans la direction que nous suivons, deviendra sa prison ou son tombeau. J'ai fait une leçon de botanique à nos chirurgiens en attendant que le dîner et le pont fussent prêts : il faut qu'un chef profite de tout en campagne pour exciter l'émulation et instruire. Il n'y a pas de plantes particulières dans ce pays. L'absinthe y croît partout.

J'ai fait faire à M. Mayot l'extirpation de l'œil gauche à un jeune chasseur à pied, hors de l'orbite duquel il était tout entier sous la forme d'un gros caillot de sang. Ce blessé avait été atteint, disait-il, d'une balle à la tempe. J'ai jugé que ce corps étranger, entré, en effet, par l'angle du coronal, s'était arrêté dans l'orbite et en avait chassé l'organe. Celui-ci enlevé, nous avons trouvé un assez gros biscaïen qui s'était implanté à l'angle interne de l'œil, brisant tout en chemin et devant lui ; l'extraction en a été difficile. Ce pauvre jeune homme guérira, s'il est bien soigné.

Nous avons bien dîné, mais le pont n'est pas fait : on dit qu'il ne sera prêt que dans quelques heures. Pendant que je mangeais sur l'herbe et au milieu d'un petit buisson de saules recouvert de mes habits et mouchoirs pour être au frais, un jeune soldat me regardait avec des yeux de pudeur et d'avidité : je lui ai offert ma soupe, qu'il a mangée avec un plaisir qui m'a amusé ; il m'a bien remercié. Le soleil a paru il y a deux heures ; il est brûlant, et point

d'autre abri que celui que je me suis fait; j'y suis petitement, mais le soleil ne peut y pénétrer. On dit que notre cavalerie de deux corps et d'une partie de la réserve a passé à la nage ou à gué la Prégel, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. L'ennemi se montre sur la rive droite et on entend quelques coups de canon: c'est dommage que le pont ne soit pas prêt; les troupes s'impatientent, et nous aussi.

Je ne sais où nous coucherons, ni ce que nous deviendrons. Je ne crois pas avoir jamais eu plus chaud en France; je sue sang et eau. Ici, les seigles sont en épis et grands; le blé est encore en herbe et l'avoine lève peu à peu. L'Empereur a travaillé ce matin plus d'une heure au pont sur la Prégel, la hache à la main; de là il s'est mis à l'ombre dans le voisinage, a bu un verre de vin rouge et mangé un morceau; il a passé ensuite à la nage la rivière, son cheval en ayant jusqu'au dos; il est à présent à la ville. De quinze soldats qui allaient en cette ville et qui passaient la rivière dans une barque, neuf ont été noyés; ils étaient du 32e d'infanterie de ligne.

C'est une chose plaisante de voir défiler cent mille hommes à pied, à cheval, en voiture, ayant un ravin à passer, se pressant pour arriver les premiers, se disputant, s'injuriant, se menaçant du sabre, s'en donnant quelquefois. Du fond de mon petit abri je jouis de ce spectacle curieux; je vois les cuirassiers arrêtant l'artillerie à coups de sabre sur le nez des chevaux et les officiers d'artillerie et du train criant aux soldats conduisant les chevaux d'écraser la cavalerie; puis un général arrive, qui tape l'un, qui sabre l'autre; on continue de passer, et je vois cela sans poussière, ni obstacle, ni fatigue, car je suis assis, mon cahier à la main. Mais quelle horrible chaleur! Chacun sue, s'essuie la tête; pas le moindre vent et point d'ombrage. Les mois de juin et de juillet sont excessivement chauds dans ces pays-ci; la nature répare par ce moyen la

longueur de l'hiver et la précocité de l'automne ; aussi les moissons sont-elles très abondantes dans ces contrées.

A huit heures, le pont n'étant pas achevé et ne pouvant entrer en ville qu'en passant la rivière presque à la nage, je me suis décidé à me retirer dans une grande maison à un quart d'heure de nous. Je l'ai trouvée déjà ravagée par toutes sortes de gens mangeant et buvant de toutes parts ; nous allions nous y arranger lorsqu'on y est venu faire le logement du général Nansouty et de sept autres généraux ; alors je me suis choisi une chambre et ai placé nos chirurgiens dans une espèce de grande cuisine, où ils ont été très bien. Un énorme jambon et un pain de douze livres destinés aux généraux se sont trompés de chemin et sont entrés par erreur dans ma chambre d'où, par excès de complaisance et de tendresse, je n'ai plus voulu qu'ils sortissent ; leur société nous a été très agréable et nous en avons usé avec eux sans façon.

A dix heures, le pont s'est écroulé et plus de douze mille hommes de cavalerie ont reflué sur la malheureuse maison. J'ai fait mon lit sur de la paille et un bon plumon et, après avoir dit un dernier mot au cher jambon et bu d'une limonade faite avec un vieux citron tout desséché et relevée avec un verre de vin rouge, je me suis endormi.

17. — Ce n'est qu'à cinq heures, ce matin, que j'ai commencé à entendre du bruit : j'avais été entouré de chevaux et de bivouacs toute la nuit, mais mon sommeil a été si profond que je n'ai rien ouï. Nous nous sommes levés, avons visité nos chevaux et équipages et pris le chemin de Wehlau, où l'Empereur et le grand quartier général ont passé la nuit. Il a fallu, pour y entrer, passer la rivière d'Alle à un gué très profond, les chevaux y nageant en quelques endroits. On avait dit qu'il y avait beaucoup de blessés dans la ville ; il ne s'y en est trouvé que huit ou dix, pour lesquels j'y ai laissé un chirurgien. Allant de mon

logement à celui de M. Le Vert, Sa Majesté m'a crié de sa croisée : « Monsieur Percy, montez ici ! » Elle m'a fait beaucoup de questions, m'a traité avec une bonté toute particulière, m'a permis de me promener à côté d'elle plus d'un quart d'heure, m'a paru très joyeuse et parfaitement bien portante. Elle m'a appris, avec l'empressement et le plaisir qu'on a à dire une bonne nouvelle à un ami, qu'on avait trouvé cent cinquante mille fusils anglais à Kœnigsberg, où ils venaient tout récemment d'être expédiés ; que la reddition de cette place remonterait parfaitement l'armée ; que la bataille de Friedland s'était donnée le même jour que celle de Marengo, et que notre affaire ne serait pas longue à présent. Nous avons parlé des blessés, des blessures, de l'industrie du soldat, des bons repas qu'il fait par intervalles, des mauvais qu'il fait le plus souvent, et à cette occasion elle a remarqué qu'il lui fallait beaucoup de vivres ; que chacun, à l'armée, à commencer par elle, mangeait ou avait quatre fois plus d'appétit que de coutume, ce qui est facile à expliquer par les fatigues qu'on éprouve, le peu de sommeil dont on jouit et les pertes que l'on fait par la sueur ; j'ajoute que, le pain extrêmement grossier que l'on mange ne nourrissant guère, il faut recommencer souvent. Enfin l'Empereur m'a dit des choses très obligeantes sur la manière dont notre service s'est fait ; je lui ai fait l'éloge de l'habileté et de l'habitude précieuse de nos chirurgiens, qui seuls font tout ou peuvent tout faire ; j'ai eu soin de lui recommander cette classe si nécessaire et si dévouée et de lui faire sentir combien il serait dangereux, à la paix, d'en disperser et réformer les membres. Contre l'usage, j'ai pris congé de Sa Majesté sans attendre qu'elle me renvoyât en disant, selon sa coutume : « C'est bon. » Dans mon état je suis censé toujours très occupé et on peut bien d'ailleurs me pardonner d'avoir péché contre un usage d'étiquette.

J'ai fait partir le chirurgien principal Capiomont pour

toutes les lignes et stations où il pourra y avoir des blessés et des chirurgiens, afin de régulariser le service et de me fournir des notes exactes de ce qui se passe derrière nous. Nous sommes partis à dix heures. Wehlau est une petite ville assez gentille et où il y avait de l'aisance et du commerce; mais nos gens l'ont dévorée : le vin, la bière, le sucre, tout enfin a été pillé dans les maisons et dans les caves, dont l'entrée est en dehors et devant les portes des maisons. Pour sortir de la ville il faut passer encore la rivière; je l'ai passée sur un long bateau qui tient lieu de pont aux gens à pied et nos chevaux ont été menés à la main par le gué, qui est aussi profond que l'autre. La campagne est belle et la chaussée qui va nous conduire à Memel, car c'est là que nous allons, est, contre l'ordinaire, bien soignée et entretenue. Nous avons rencontré des prisonniers russes, dont les deux tiers soldats bien habillés et l'autre tiers Tartares, Kalmoucks, des diables enfin; je n'ai jamais rien vu de si laid dans ma vie; ils sont noirs et brûlés, ont un bonnet de poil sur la tête et un habit de peau de mouton noir. Sa Majesté s'étant arrêtée au bout de deux heures de chemin dans un château sur la route par laquelle le 1er corps d'armée défile, nous nous sommes arrêtés aussi et avons pris une assez pauvre maison, où mes hussards (je parle de mes jeunes chirurgiens) m'ont eu bientôt procuré du foin sec, du lait caillé que j'ai trouvé délicieux, des pommes de terre, une oie, etc. Le pays est bon et l'armée y vivra bien. La route de l'armée sera désormais de Kœnigsberg, par Braunsberg, Elbing, Marienbourg, etc., sur Berlin; toutes les autres routes et hôpitaux hors de cette ligne seront reployés sur ladite direction, laissant pourtant subsister Marienwerder.

Il fait extrêmement chaud, mais il y a un peu de vent. Je crie à nos soldats : « Enfants, courez après le vinaigre plutôt qu'après le schnapps et mêlez-en avec votre eau. »

Partout où je peux découvrir du vinaigre, j'en mets dans de grands baquets et l'on boit en passant.

Après avoir attendu plusieurs heures dans notre village, nous nous sommes remis en route, laissant dans la pauvre maison où nous avons été logés une bonne vieille femme de quatre-vingt-deux ans, borgne, sans dents, mais active et intelligente. Ses enfants et petits-enfants se sont sauvés à l'approche des Français ; elle est restée, ne pouvant les suivre, ou persuadée que nous aurions pitié de sa vieillesse, ou ne tenant pas grand compte de la vie qui est prête à lui échapper ; nous avons eu bien soin de cette bonne vieille; nous l'avons régalée et protégée; les soldats lui avaient déjà tué quatre petits cochons; nous en avons sauvé deux avec la truie et le mâle. Il était près de six heures, quand nous sommes partis : on ne suit pas la route de Tapiau, ainsi qu'on l'avait cru; du moins le centre de l'armée marche sur le Memel (1) en droite ligne. L'Empereur, qui a bien dîné et fait sa *siesta* au petit château du village, passe à l'instant.

Nous sommes arrivés à neuf heures dans un village appelé...., où Sa Majesté a trouvé une bonne ferme et y couchera. Nous nous arrangeons dans une grande maison absolument ravagée; on découvre un toit et dans une heure, bêtes et gens, tout sera couché.

18. — J'ai parfaitement dormi sur ma paille, dans un coin que j'ai approprié, balayé et évacué, car toute la maison est salie d'excréments et de débris de meubles brisés; nos chevaux ont été assez bien. Mon caisson et ma voiture n'arrivent pas; on ne parle pas encore de départ. Le temps est excessivement chaud; il pleuvra; il tombe déjà quelques gouttes. Ce pays-ci n'est pas salubre; il est plein de mares.

Nous avons fait cinq lieues à travers une campagne assez

(1) C'est sous ce nom que Percy désigne le Niémen.

belle et avons trouvé d'assez bons villages, mais dans lesquels les soldats ont commis toutes sortes de brigandages. Sa Majesté s'est arrêtée une demi-heure sur un mamelon, tant pour observer que pour donner le temps d'arriver à sa garde à pied, à laquelle elle avait permis de faire la soupe; de là, elle est allée dans un village à droite, où elle s'est aussi arrêtée quelque temps. Pour nous, nous avons cheminé jusqu'au village suivant et nous nous sommes arrangés dans une maison assez gentille, au milieu d'un jardin, près la route; déjà nous la balayions et approprions lorsque le fourrier de la cour est venu la reconnaître pour l'Empereur, qui devait venir coucher dans le village; il nous en a laissé une chambre, où nous devons coucher au nombre de quatre. La pluie tombe à verse; les bivouacs sont mauvais.

Un peu avant l'arrivée de l'Empereur, on est venu nous dire qu'on voyait des hussards noirs à une portée de canon de nous; un chasseur de la garde, un officier de correspondance ont confirmé ce rapport. Aussitôt on s'est mis à brider et nos chirurgiens sont venus se mettre en bataille devant mon logement, espérant bien châtier les Russes qui auraient l'insolence de nous troubler, mais une reconnaissance qu'on a fait aller au devant d'eux a trouvé, au lieu de Russes, des chasseurs français allant à la picorée.

Sa Majesté est arrivée mouillée jusqu'aux os et galopant à toutes jambes. J'ai reconnu que le temple luthérien tout voisin de nous serait un excellent logement et que dans ses tribunes on pourrait coucher plus de cent personnes. Nos chirurgiens ont veau, oies, moutons, etc.; c'est une chère comme pour une noce. J'ai heureusement trouvé au temple deux bons bouts de cierge. Mon caisson ne vient pas et j'en suis extrêmement en peine.

19. — Il a plu et il pleut encore. Toute l'armée se porte sur le même point et part à l'instant.

Nous avons marché tous ensemble, d'abord avec le 3e corps; mais ayant trouvé, à gauche, un chemin assez beau qui semblait un peu s'éloigner de la route, nous l'avons suivi et nous nous sommes écartés de plus d'une lieue. La campagne est assez belle, quoique marécageuse partout. J'y ai vu des seigles de cinq pieds de hauteur, du beau chanvre, de superbes champs de lin, beaucoup de plantations de pommes de terre. Les villages sont entourés d'arbres; chaque maison a son herbage, son verger, son ombrage. Ce peuple doit être heureux pendant la paix; tout est plein de troupeaux de moutons, de cochons et d'oies; il y a beaucoup de volailles. Les chirurgiens de la garde et les nôtres se sont arrêtés pour s'approvisionner; chacun a eu sa poule et son oie. Nous avons trouvé plusieurs soldats qui faisaient aussi leurs provisions, mais avec moins de douceur que nous; ils avaient pris du pain, et dans le pays le pain est noir, rouge, aigre, grossier. Cependant les habitants sont beaux, robustes et d'une taille avantageuse; les malheureux étaient presque tous partis avec leurs enfants et leur linge; nous en avons vu beaucoup revenant avec leurs paquets, et des soldats lâches et impitoyables les leur faisaient déposer pour y prendre les plus beaux effets; j'en ai chassé un en lui donnant les noms les plus infâmes.

Il a fallu regagner la route; un bon paysan nous a remis sur notre chemin. C'est alors que nous avons aperçu quelques fantassins qui faisaient mettre pied à terre à deux trompettes et à deux uhlans russes désarmés et qui désertaient; ils leur ont aussi pris leur argent. Nous voyant accourir vers eux, ces déserteurs ont invoqué notre protection et les spoliateurs se sont sauvés au grand galop; ils ont eu l'effronterie de dire au maréchal Davout, qu'ils ont rencontré, qu'ils avaient essuyé une décharge de la part de ces Russes et qu'ils les avaient traités à leur tour en ennemis : rapport faux que j'ai démenti.

Après avoir encore fait une lieue, la route se trouvant encombrée de troupes, nous avons fait halte dans un verger. Là, nos chevaux ont bien mangé.

Après trois heures de marche, nous avons vu la ville de (Tilsit), assez bel endroit où nous avons réussi par finesse à nous faire loger dans une passable maison, toute pleine de demoiselles bossues et nous assourdissant de leur voix virile et prussienne. Aussitôt après avoir déposé mes effets, je suis allé voir le Memel, au bout de notre rue; le pont en est entièrement détruit et l'armée russe est de l'autre côté, se baignant et tâchant de se reposer un peu. C'est ce matin que le pont a été brûlé; l'ennemi s'est retiré toute la nuit. Huit cents Français prisonniers avaient été amenés en cette ville il y a trois mois; les plus valides furent alors conduits plus loin; deux cents de ceux qui restèrent ont péri; aujourd'hui il y en a quarante-neuf dans la belle caserne de cavalerie, près la porte opposée au fleuve. Je viens de commander une division de chirurgie de bataille pour faire le service de cet hôpital, qui va prendre un grand accroissement. La plupart de ces pauvres Français sont phtisiques, par suite des mauvais traitements qu'ils ont essuyés de la part des Prussiens, qui les ont lâchement outragés, battus et privés de tous secours. Il n'est pas de mauvais propos, de menaces, de traitements barbares que les Prussiens n'aient prodigués à ces braves gens, tandis que les Russes se sont montrés à leur égard généreux, compatissants et affectueux. Aussi sommes-nous maintenant tous portés pour les Russes et détestons-nous les Prussiens comme des fanfarons, et c'est l'opinion qu'en ont les Russes eux-mêmes. La manière de nourrir nos malades consiste à leur donner à tous indistinctement une écuellée d'une bouillie claire faite avec de la farine, de l'eau et du sel; on leur distribue en même temps du beurre pour la journée. A dîner, ils ont un petit morceau de viande, qui est ordinairement du veau; on y joint du

pain et un peu de vin. Le soir, ils reçoivent une grande écuelle de gruau d'avoine ou d'orge : libre à eux de manger leur beurre dans leur potage ou sur leur pain. On leur a donné une paillasse élevée sur des bûches entassées, une paire de draps et une bonne couverture de laine. Les Prussiens les tenaient consignés à l'hôpital : le grand-duc Constantin les a fait sortir et leur a donné de l'argent; en ville, ils pouvaient travailler; mais les Prussiens leur enlevaient la plus grande partie du produit de leur labeur. L'armée française déteste les Prussiens; ce sentiment est devenu presque général.

20. — Ce matin, je suis allé à la caserne et ai causé avec tous nos malades prisonniers : la joie de revoir l'armée et de se trouver délivrés a fait sur la plupart une impression favorable. Le sous-aide Gallette, d'un bataillon du train, a été pris le 10, près Landsberg, en venant me joindre; il était avec plusieurs officiers, dont quelques-uns étaient blessés; les Prussiens les ont horriblement maltraités, mais les Russes leur ont fait accueil, et le grand-duc Constantin leur a rendu toutes sortes de services; il a souvent plaisanté avec eux et en route il lui est arrivé de faire descendre de voiture ses officiers pour y faire monter nos prisonniers. Gallette a vu à Kœnigsberg le bon M. Goercke, mon confrère de l'armée impériale, lequel l'a bien reçu, a longtemps causé avec lui et lui a prêté de l'argent.

Hier et aujourd'hui, il est venu plusieurs Russes de distinction pour parler d'armistice; notre major général a passé l'eau et est allé au camp ennemi dans la même vue, mais il paraît qu'il n'y a encore rien d'arrêté.

Il m'arrive à l'instant plus de deux cent cinquante commissions ministérielles. Il a fait excessivement chaud aujourd'hui. Caisson arrivé.

21. — Le temps est sombre et le vent à l'ouest ; il pleuvra. L'armée est bivouaquée autour, ou plutôt derrière la ville : elle a faim ; comment fera-t-on pour la nourrir encore huit jours ? Il arrive du biscuit ; la viande ne manque pas, mais le Français veut du pain et, quelque mauvais qu'il soit, il lui en faut. Je me porte bien et suis bien logé, quoique partageant mon logement avec un colonel d'artillerie de la garde (Dauguereau), dont les domestiques sont très à charge pour nos hôtes. Ce colonel, du reste, est un très aimable homme, qui, comme moi, ne court pas après la bonne chère et préfère la bière au vin. Nous avons chacun notre lit dans la même chambre. On parle de paix et déjà on assure que les préliminaires en sont signés. Nous sommes allés sur le bord du fleuve pour voir l'armée russe. Nous avons trouvé six hussards de cette armée, lesquels gardaient une petite barque, sur laquelle venait de passer un prince russe envoyé en parlementaire ; l'un d'eux, maréchal des logis ou cadet, parle bien français et annonce beaucoup d'éducation ; M. Béclard a causé longtemps avec lui. Notre Empereur paraît satisfait. Les deux armées sont également avides de la paix. Tout va s'arranger.

22. — La pluie est froide et tombe fort ; les troupes sont mouillées ; les malades arrivent à force. J'ai fait reconnaître des maisons pour en loger trois cents de plus ; la ville fait ce qu'elle peut pour nous procurer des fournitures. On parle plus que jamais de paix et il est certain qu'après avoir reçu et parfaitement traité les parlementaires russes, notre Empereur a envoyé le grand-maréchal Duroc près l'empereur Alexandre, d'où il n'est pas encore revenu. On ne doute point de la paix.

J'ai fait partir la division du chirurgien-major Baudry pour Wehlau, Friedland, Heilsberg, Preuss-Eylau, etc., afin d'activer le service, de faire soigner les Russes blessés et d'aider les chirurgiens, peut-être en trop petit nombre,

que j'ai laissés dans ces villes. Cette division rencontrera à l'ambulance de la Maison-Rouge, sur le champ de bataille, celle de M. Tainturier, avec laquelle elle s'entendra pour que les évacuations se fassent régulièrement et que les secours de la chirurgie ne manquent pas aux blessés.

J'ai travaillé toute la journée et expédié plus de cinquante lettres ou paquets ; il m'est arrivé deux cent quatre-vingts commissions ministérielles, que je distribue ou expédie. J'ai appris aujourd'hui la mort de trois de mes collaborateurs : j'en perds beaucoup ; c'est la triste suite de l'encombrement des hôpitaux et de l'état de misère où ils sont livrés. Le vin manque partout ; dans quelques-uns seulement on a de la bière. Point de pharmaciens, ni de médicaments : les apothicaires sont de misérables spéculateurs, qui ne se montrent que quand on prend des villes et qu'ils espèrent y requérir du kina, de l'opium et autres articles chers.

J'ai quitté mon logement où, depuis le départ du colonel Dauguereau, j'étais bien, pour en occuper un plus brillant, dans lequel on me paraît être très chiche. Il y a dans la maison quatre femmes, dont trois sont enceintes, et cependant il ne s'y trouve pour tout homme qu'un sexagénaire ; la mère, une fille (demoiselle) et une jeune servante sont toutes rondes. Mon déménagement a été bientôt fait.

23. — Il a beaucoup plu ; il pleut encore à verse et le temps est si froid que je suis tenté de faire allumer du feu.

Les bruits de paix se soutiennent ; chacun se réjouit de retourner en France ; si malheureusement il venait à être ordonné à l'armée de passer le Memel pour poursuivre les Russes et continuer la campagne, je ne sais trop ce qui en résulterait, tant on désire s'en aller, tant on est enclin à la nostalgie. Depuis Sa Majesté, ou au moins depuis les maréchaux jusqu'aux tambours, toute l'armée sans exception demande à revoir *France*.

La ville où nous sommes s'appelle Tilsit : elle est assez belle pour le pays; les rues en sont longues et bien espacées, et il y a quelques jolies maisons, mais le pavé est affreux. Ce sont d'énormes cailloux ou blocs de granit, tels qu'on les trouve dans les champs, qu'on a disposés tant bien que mal à côté les uns des autres, de sorte qu'on a de la peine à marcher et qu'on ne le pourrait sans se casser le col, si on cessait un seul moment de prêter attention; dans le milieu de la rue est une file de blocs plus gros que les autres et sur lesquels on marche en sautant de l'un à l'autre; je pense que pendant l'hiver cette espèce de sentier est utile, à cause des inondations. Le Memel est un beau fleuve; il a les deux tiers de la largeur du Rhin; ses eaux bleues sont toujours en mouvement et coulent avec rapidité; il ne paraît pas qu'il soit profond, puisque le pont qu'ont brûlé les Russes était sur d'assez faibles pilotis avec des éperons en bois pour les préserver des glaçons. La caserne de cavalerie bâtie depuis peu d'années à Tilsit est assez belle; c'est dommage que par derrière il y ait d'affreux cloaques et des mares infectes; les latrines se vident dans ces fosses toujours pleines d'ordures, d'eaux croupissantes et d'excréments. Il se fait ici un assez grand commerce de planches; du reste la ville est pauvre et peu commerçante.

Nos malades se multiplient d'une manière très embarrassante pour nous, qui ne pouvons ni les évacuer, ni leur donner des fournitures. On devait à sept heures et demie tirer le canon en réjouissance de la signature des préliminaires, mais tout est tranquille et il s'élève des doutes sur cette signature. Les bivouacs souffrent beaucoup. Le temps est extrêmement mauvaise.

24. — Il a plu toute la nuit; il fait beaucoup de vent et la pluie reprend par intervalles. Chacun fait son conte sur la paix : hier, elle était certaine; aujourd'hui, elle est très

douteuse; on dit que la cour est triste et rêveuse. Je n'ai vu personne depuis trois jours : je suis dans les papiers jusque par-dessus les bretelles; lorsque les autres peuvent se reposer, moi, je continue de souffrir et ne fais que changer de tourments. C'en est un bien grand pour moi que les écritures : j'ai beau déchirer et brûler des papiers, j'en ai toujours de nouveaux tas sur ma table.

On va, ce matin, jusqu'à dire qu'on a été sur le point de battre la générale hier soir pour faire partir l'armée; je n'en crois rien, mais les choses ne paraissent pas aller bien vite; il est vrai qu'il y a complication d'intérêts et de discussions; c'est le cas de dire : *sat cito, si sat benè.*

Beaucoup de malades.

25. — Toujours la pluie. Ce matin, grande nouvelle! On m'a apporté le traité de paix préliminaire, ou plutôt l'armistice signé par les deux empereurs; les papiers publics le feront connaître; c'est un grand acheminement vers une paix solide et sortable.

Mais voilà bien autre chose! On bâtit à la hâte sur le Memel, vis-à-vis le milieu de la ville, une maison de bois sur des radeaux; elle doit être finie à midi et les deux souverains doivent y avoir une entrevue. Chacun est dans l'attente; on va, on vient, on se demande si cela est vrai, si ce n'est pas un conte. En attendant la maison s'achève, se couvre de toile, s'orne en dedans, et de chaque côté du fleuve on prépare une barque pour conduire au rendez-vous les têtes couronnées.

A midi et demi les bords sont de part et d'autre garnis de troupes; les empereurs montent dans les barques; celle de Napoléon est garnie de verdure; elle arrive la première. Sa Majesté attend cinq minutes Alexandre, le salue affectueusement aussitôt qu'il est à sa portée et court l'embrasser dès qu'il a mis le pied sur le radeau. Les maréchaux d'Empire et plusieurs grands de Russie ont accom-

pagné leurs souverains. L'entrevue dure une heure et demie. Les deux empereurs ont été seuls; à la fin de la séance, ils ont reçu dans la maison de bois tous les personnages dont elle était environnée; pendant qu'elle a duré, le grand-duc Constantin a causé, avec de grands gestes, avec le grand-duc de Berg. Nous étions attentifs à tout ce qui se passait. A deux heures à peu près, on s'est séparé. Les empereurs se sont salués avec amitié; leurs barques ont cheminé un moment ensemble; ensuite l'une a pris à droite et l'autre à gauche, mettant à bord, au milieu des acclamations russes, d'un côté, et françaises, de l'autre, les deux souverains. Le nôtre avait l'air assez satisfait. C'était vraiment un spectacle charmant et intéressant; la pluie avait cessé et le soleil semblait se remontrer exprès pour embellir ces deux heures mémorables.

Il paraît qu'Alexandre et Napoléon s'entendent, s'estiment et se conviennent; nous sommes tous dans l'allégresse et comptons déjà le chemin que nous avons à faire pour retourner en France.

Ce soir, on assure qu'Alexandre avec sa garde viendra occuper demain une moitié de la ville et que notre Empereur se tiendra dans l'autre; tout se dispose en conséquence. Quel événement! Peut-être la paix se conclura-t-elle à Tilsit même et sera signée par les empereurs eux-mêmes, qui donneront par là un grand exemple à l'univers et une grande leçon à la postérité.

On me déloge, mais avec beaucoup d'égards, pour M. le prince de Bénévent, qui arrive demain.

Le temps est toujours détestable; la pluie continue; les bivouacs sont des plus mauvais. Les distributions vont mal; on en fait à la garde; on lui a donné hier trois pièces de vin que je croyais destinées pour nos hôpitaux de la place, où en ce moment nous avons six cents malades. Sept ou huit médecins, dont cinq principaux, se promènent ici, et ce sont nos chirurgiens seuls qui font le service;

aucun, excepté celui de la réserve, n'a même mis le pied dans nos hôpitaux; demain je les forcerai de prendre le cahier, ou je les ferai expulser de la ville. Il nous a été fourni quatre cents paillasses vides et quelques chemises; nous n'avons pas encore de couvertures; heureusement que nous avons pu nous procurer de la paille. Il existe, parmi nos malades, cent soixante hommes de la garde.

J'ai fait partir depuis trois jours douze chirurgiens pour se rendre sur tous les points par lesquels l'armée a passé, afin de recueillir les malades et les blessés échappés à nos premières recherches. Ils sont allés à Wehlau, Friedland, Preuss-Eylau, Heilsberg, etc., donnant partout secours et assistance, et renforçant les divisions de chirurgie déjà établies sur ces lieux. Demain la 7e division de chirurgie de bataille part pour suivre la même direction; elle sera accompagnée d'un commissaire des guerres et d'un directeur principal, qui emmènent des denrées, de l'eau-de-vie, du vin, des médicaments, des moyens de pansement, et emportent trois mille livres, de sorte que je puis espérer que sous peu de jours, surtout si on nous donne des voitures, les blessés seront transférés, partie sur Heilsberg, ce seront les pauvres amputés et les fracturés, et partie sur Marienbourg et autres bons hôpitaux. Les cinq mille Russes blessés qui sont rassemblés à Friedland vont sans doute tomber à la charge de leur gouvernement, qui nous délivrera du soin bien pénible et bien affligeant de les nourrir et traiter; il y a parmi eux une foule d'hommes très gravement blessés.

26. — J'ai délogé ce matin, et suis venu retrouver mes anciennes hôtesses les bossues. On est heureux d'avoir un asile : les Français n'ont plus que la moitié de la ville; l'autre moitié est dévolue aux Russes. Il fait assez beau; le soleil est même chaud et il était temps que ce changement eût lieu, car les malades se multiplient tous les jours

davantage. Nous avons des dysenteries qui eussent fait de terribles progrès si les pluies froides, après des jours si chauds, avaient continué; nous traitons beaucoup d'angines et les fièvres intermittentes nous accablent. Demain nous évacuerons à pied deux cent cinquante malades pouvant marcher et sur quatre bateaux environ quatre cents qui ont besoin d'être transportés ; ces bateaux descendront le Memel jusqu'au Friedrichs-Graben (canal); ils entreront ensuite dans la Prégel et arriveront ainsi à Kœnigsberg. De cette ville on a évacué sur Dantzig près de deux cents blessés et malades par le Kurrische-Haff. Les chirurgiens sont commandés pour monter dans les bateaux et se rendre d'avance aux gîtes où il faudra relâcher. Il doit y avoir cinquante lieues par eau d'ici à Kœnigsberg.

La journée du 26 sera à jamais mémorable par l'entrée de l'empereur de Russie à Tilsit, où il se propose de passer quelques jours. On lui a préparé un bel appartement dans la partie qui lui a été dévolue. A midi, l'entrevue d'hier s'est renouvelée, mais la maison de bois au milieu du Memel était achevée, bien peinte, bien décorée en dedans et ornée en dehors de festons de verdure ; au-dessus de la porte du côté des Russes était en verdure la lettre A ; au-dessus de celle de notre côté était pareillement en verdure la lettre N. Tout autour du radeau était une balustrade couverte de draperies avec des festons de chêne et de feuillage, à défaut d'oliviers. Des arbres verts ombrageaient la maison et la baraque ; celle-ci était destinée pour les maréchaux et grands officiers de la suite des deux souverains. Le coup d'œil était charmant. Les Russes étaient sous les armes ; une partie de la garde à cheval de notre Empereur y était aussi. A midi un quart, les barques, qu'on avait pavoisées de blanc, en signe de paix, et ornées de verdure, ont amené de l'une à l'autre rive les empereurs, aux acclamations des deux armées ; ils se sont donné la main et salués amicalement. Le roi de Prusse, à

ce qu'on assure, était avec Alexandre et notre Empereur l'a embrassé. Celui-ci avait à son côté la plaque de l'ordre prussien et ceux de nos maréchaux qui en sont décorés l'ont reprise aujourd'hui. L'entrevue a duré deux heures moins un quart, comme celle d'hier; on s'est séparé comme on avait fait hier et chaque armée a reçu son empereur aux cris mille fois répétés de *Vive!* et *Vivat!*

Il a été permis à plusieurs officiers français de passer au camp russe pour voir les Cosaques, les Kalmoucks et autres troupes peu connues de nous. Ces derniers sont salement tenus; ils portent une espèce de robe de capucin liée par le milieu; ils ont de la barbe la plupart; leurs yeux sont petits et obliquement placés comme ceux des Chinois; ils sont armés d'un arc et d'un carquois, ce qui ne signifie rien aujourd'hui. Un détachement considérable de la garde d'Alexandre est arrivé ici : ce sont des hommes choisis, de la taille au moins de huit à neuf pouces, paraissant encore plus grands à cause de leur shako surmonté d'un énorme plumet; ils ont un pantalon de toile blanche et des bottines, comme toute l'armée russe, ce qui n'est pas la meilleure chaussure pour gens obligés à marcher.

A quatre heures, toute la garde de notre Empereur, en belle tenue, a été sous les armes et a formé deux haies depuis son logement jusqu'au port. Alexandre est descendu à cinq heures avec son frère et deux ou trois seigneurs de sa cour. Notre Empereur était allé à sa rencontre; il lui a donné la main, s'est montré très galant et surtout très gai. Alexandre a monté un des beaux chevaux de Sa Majesté et le cortège extrêmement brillant s'est rendu entre les deux haies de troupes superbes à la maison de notre Empereur, où l'on avait préparé un grand dîner; les maréchaux qui suivaient les empereurs étaient éclatants d'or et de broderies et je ne crois pas qu'un jour de parade, à Paris, la garde puisse être plus belle. L'em-

pereur Alexandre a trente ou trente-deux ans : c'est un bel homme ; il doit avoir la taille de quatre ou cinq pouces au moins ; il est blond et a la peau blanche ; sa figure, sans être très belle, a quelque chose de distingué ; il est gras ; son œil est vif ; il a un maintien militaire et plein d'assurance. Il sourit, salue et parle agréablement. Il porte un habit bleu pâle, simple, avec ses décorations, et un grand chapeau russe à plumet noir. Son frère le grand-duc Constantin est plus court, plus ramassé ; il a les traits, et surtout le nez de son père Paul ; il parle, s'agite, rit, folâtre comme un sous-lieutenant. Il porte un bonnet carré, une pelisse blanche, de longs pantalons dits d'écurie.

27. — Nous avons fait partir nos quatre bateaux portant près de quatre cents malades avec des vivres pour trois ou quatre jours ; un chirurgien-major et trois sous-aides sont partis avec cette grande et belle évacuation. Deux cents malades sont sortis pour retourner à leurs drapeaux ou pour se rendre à pied à Kœnigsberg. J'ai distribué partout des chirurgiens, afin que partout les malades et blessés trouvent des secours.

Il y a eu une belle manœuvre de la garde à pied ; les empereurs et le grand-duc y ont assisté. J'ai été curieux de les voir revenir : ils sont rentrés au grand galop. La garde s'est surpassée ; Alexandre était enchanté. Nous vivons dans la plus grande harmonie avec les Russes ; tout se passe fort bien. Le roi de Prusse est malade ; c'est bien lui qu'on a vu entrer hier dans la baraque. J'ai vu M. Benningsen, qui n'est pas beau. En général, la suite de l'empereur de Russie n'est pas brillante. On parle à force de notre prochain départ.

28. — *Buona notte*. Le soleil a paru dès le matin, mais il n'en a pas moins plu presque tout le jour à des intervalles plus ou moins éloignés ; il est même tombé de la grêle.

A une heure, on bâtit une grande salle en planches, dans laquelle les officiers de la garde régaleront leurs confrères les Russes. La garde de notre Empereur a reçu triple distribution pour régaler de son côté celle de Sa Majesté Alexandre. Je crois que c'est ce soir même que cela doit se faire. Il y a grande manœuvre.

Le roi de Prusse a passé le Memel, suivi d'un seul officier ; on était allé à sa rencontre sur le bord du fleuve; mais il n'a pas débarqué au point où on l'attendait, de sorte qu'il s'est trouvé délaissé et qu'il a attendu, non sans se désoler, plus de vingt minutes qu'on vînt enfin le tirer d'embarras. Alexandre est arrivé le premier ; il lui a donné la main ; ils sont montés à cheval, sont descendus chez Sa Majesté russe, d'où ils sont allés voir Napoléon, qui est venu à leur rencontre jusqu'au seuil de la porte d'entrée. Ce pauvre Guillaume est bien maigre. Il porte un habit bleu avec deux ou trois boutonnières d'argent sur le collet et les parements ; il a un shako à la russe avec un plumet noir, ce qui le fait paraître encore plus long ou, si l'on veut, plus grand. En tout, il a une triste mine et il paraît si mélancolique que chacun est porté à s'apitoyer sur son sort. Notre Empereur le traite avec plus de bonté que de distinction ; il s'en faut bien qu'il ait reçu l'accueil et les honneurs délicats et galants qu'on prodigue à Alexandre, mais aussi les Prussiens n'ont fait que des sottises.

J'ai rédigé l'état de présentation de trente candidats pour une récompense. Le voici :

Liste des chirurgiens à la suite de la Grande Armée qui ont particulièrement mérité, pendant la campagne, que Sa Majesté daignât leur accorder une récompense.

Chédieu, chirurgien-major,	la décoration de la Légion d'honneur.
Gallée, chirurgien principal,	— —

Laroche, chirurgien-major, la décoration de la Légion d'honneur.
Leproust, — — —
Bancel aîné, — — —
Cols, — — —
Le Roy, — — —
Leclerc, — — —
Lacournère, Picard, — —
Charmeil, chirurgien-major, à nommer au 4e de ligne.
Le Vert (Marcel), — — 24e —
Damiens, — — 34e —
Barrère, — — 48e —
Multon, — — 55e —
Faure, — — 69e —
Fouillotte, — — 95e —
Boyer, — — 15e légère.
Le Vert (J.-F.) — — 6e d'artillerie à pied.
Arbey, — — 14e dragons.
Vallée, chirurgien aide-major, — 4e d'infanterie légère.
Bécoeur, — — 4e —
Pajot, Laccoley — — 24e légère.
Lefebvre (Hippolyte), — 55e —
Gros, — — 1er d'artillerie à pied.
Dubroca, — — 64e —
Charbonnier, — — 64e —
Charmoille, — — 65e —
Mailhes, — — 65e —
Goupil, — — 88e —
Songis, Marchand, — — 76e —
Macé, — — 34e —
Chocardelle, — — 4e cuirassiers.
Darribèse, — — 4e —

Il y a eu manœuvre de cavalerie. Les deux empereurs et le roi de Prusse y ont assisté. Ce dernier semble n'oser aller de pair avec les autres ; il reste presque toujours derrière eux et ne desserre pas les dents ; cependant on le salue et ses collègues lui font politesse. En revenant de la manœuvre, notre Empereur m'a aperçu et salué en souriant ; il avait à sa gauche l'empereur de Russie et Guillaume. Que de choses ce souris un peu malin m'a dites ! Il

a été remarqué de tout le monde et une si flatteuse distinction honore toujours la partie dont je suis le chef.

Rien n'est beau comme la petite jument qu'on a achetée avant-hier pour moi : je l'ai appelée *Memelée*, en souvenir du lieu où je l'ai acquise.

29. — Ce matin j'ai écrit, au nom de mon neveu, une lettre pour Son Altesse Impériale le grand duc de Berg et une pareille pour le prince de Neufchâtel : je leur demande l'emploi de lieutenant-colonel pour cet étourdi, qui, au lieu d'être près de moi et d'y être resté, s'en est allé courir à Varsovie. J'ai aussi mis au net mon état de présentations et, m'étant habillé, je suis allé chez le grand-duc de Berg, qui m'a accueilli avec une bonté et une amabilité toutes particulières. Je lui ai parlé de Wadeleux, avant de lui remettre ma lettre. « A propos, m'a-t-il dit, qu'est-il devenu ? Pourquoi n'est-il pas resté près de moi, ainsi que je le lui avais dit et que l'avait décidé Sa Majesté ? Il aurait fini la guerre avec nous et cela lui eût été très utile. L'Empereur m'en demanda encore avant-hier des nouvelles; je ne sus que lui répondre. » J'ai tâché de l'excuser et remis sa soi-disant pétition à Son Altesse, qui l'a lue attentivement, s'est récriée au passage des vingt-deux blessures reçues en Égypte, et m'a donné sa parole qu'au premier régiment de cavalerie légère qu'il formerait, il y appellerait mon neveu en qualité de lieutenant-colonel. De là, je suis allé chez le prince de Neufchâtel ; il y avait beaucoup de monde ; il ne m'en a pas moins reçu et très affectueusement. Je lui ai remis mon état, en l'invitant à être notre appui auprès de Sa Majesté et à rendre cette dernière justice et ce dernier service à la chirurgie de l'armée. Il m'a rappelé que déjà on avait beaucoup fait pour elle, que le décret du 5 mars lui avait été très avantageux et qu'il ne fallait peut-être pas se montrer si exigeant. Je lui ai répondu que la chirurgie, infatigable

dans son zèle, dans son dévouement, dans ses travaux, devait croire inépuisable la généreuse bienveillance de l'Empereur ; je lui ai fait entendre qu'au besoin je m'adresserais, comme au 1er mars, à Sa Majesté elle-même, mais que j'aimais mieux recourir à l'intervention de Son Altesse et lui devoir une nouvelle faveur, qui la fera regarder comme l'un des plus grands bienfaiteurs de la chirurgie, etc. Il m'a promis de mettre mon état sous les yeux de l'Empereur ; il s'agit de suivre cela ; dans tous les cas, j'en aurai toujours un double sur moi, afin de le présenter moi-même à Sa Majesté, lorsque l'occasion se présentera.

Le vent est au sud-ouest, le temps me rend tout je ne sais comment ; ma vue est obscurcie ; je ne suis pas ferme sur mes jambes ; en regardant autour de moi, j'ai comme des vertiges ; enfin je manque d'appétit et mes idées ne sont pas lucides. Déjà hier je me trouvai dans cet état ; aussi à peine pus-je bien voir notre Empereur et je ne fis qu'apercevoir le roi de Prusse.

J'ai dormi deux bonnes heures après avoir bien dîné ; ensuite, m'étant levé, je me suis senti leste et tout dispos, ayant les yeux vifs et la vue très perçante. Je suis allé auprès du terrain où l'artillerie manœuvre devant nos souverains ; je m'y suis promené trois quarts d'heure et je les ai vus revenir au petit galop. Pour le coup, j'ai bien regardé et très bien remarqué le roi de Prusse ; il marchait à côté de nos empereurs. Le temps a été beau ; il a changé et je vais me bien porter.

Ma *Memelée* a fait l'admiration des connaisseurs, tant elle est gentille et caressante.

30. — Je me porte bien et suis content. Le soleil s'est levé brillant et d'une ardeur qui, vers une heure, a été presque insupportable. C'est le Sud qui règne en plein : *Austri visum habitantes, caliginosi.* J'ai, chaque fois que la constitution australe a lieu, comme une gaze très fine

devant les yeux et mon ouïe est aussi un peu obtuse.

Le chirurgien sous-aide Bataille a vu ce matin l'empereur Alexandre, qui lui a fait cadeau d'une bague très belle, pouvant valoir trois mille francs; il a accompagné ce don de choses flatteuses pour la chirurgie française. Après qu'il lui a eu remis la petite boîte rouge contenant la bague, un gentilhomme de service lui a pris la main et y a laissé un rouleau de cent cinquante ducats, en lui disant que c'était pour le défrayer de ses courses que Sa Majesté lui offrait cet argent. On peut dire que l'empereur met dans tout ce qu'il fait beaucoup de délicatesse et d'amabilité. Voilà un chirurgien en sous-ordre très magnifiquement traité. M. Willier, chirurgien général de l'armée russe, avait rendu un compte avantageux de mon collaborateur à Sa Majesté Alexandre. Ce confrère jouit de la plus grande considération; il n'a que trente-deux ans; son nom est français; cependant il est né à Saint-Pétersbourg; il passe pour avoir beaucoup de talent. En ce moment il a un gonflement érysipélateux au bras gauche à la suite d'une piqûre à un doigt; on est en peine de lui et l'on voit, par l'inquiétude de son souverain à son égard, de combien d'estime et de confiance il jouit à la cour et à l'armée. Mais il est mal secondé et, en général, il n'a autour de lui qu'un petit nombre de chirurgiens instruits. Il a le rang de général de division; ses appointements sont de dix mille roubles, sans compter des rations et frais de table et de bureau très considérables.

Le 30 juin sera à jamais fameux dans les armées française, russe et prussienne par le festin de fraternité qui a eu lieu entre l'élite des troupes de ces armées. Dans un pré bien exposé, à une portée de canon de la ville, on avait préparé des tables champêtres : c'étaient des planches fixées par des piquets; elles étaient arrangées de manière à faire un carré, au milieu duquel se tenait la musique. La soupe, les viandes de bœuf, de cochon, de

mouton, d'oie et de poule ne manquaient pas ; la bière et le schnapps, dans des barils particuliers, figuraient aux extrémités de chaque table. Les grenadiers et chasseurs à pied de la garde française, mêlés avec la garde russe, étaient debout, mangeant et buvant. Les Russes, timides et n'entendant pas notre langue, n'osaient se livrer d'abord ; mais, pressés par les avances et caresses de nos gens, ils se sont peu à peu enhardis et sur la fin du repas ils étaient tous bien. On a suspendu le festin, déjà bien commencé, pour attendre un bataillon de la garde prussienne qui était de l'autre côté du fleuve, car les Russes étaient en trop petit nombre pour nos gardes, et d'ailleurs il convenait, le roi de Prusse étant sur les lieux et en arrangement, que ses gens fussent de la fête. Les gendarmes d'élite, les grenadiers à cheval ont de leur côté dressé des tables et régalé la Prusse et la Russie au bruit des fanfares. Cela a été assez gai. Devant le camp des gendarmes était planté une espèce de guidon blanc, sur lequel on voyait les lettres initiales des noms des trois souverains : N. A. F. Ce soir, on ne reconnaît plus les gardes : ceux de France ont le bonnet des Russes, qui ont pris le leur ; on a changé d'habits, de chaussures, et on se promène ainsi dans les camps et dans la ville, en criant : « Vivent les empereurs ! Vive le roi de Prusse ! » Ce dernier cri est rare et très enroué. Les Prussiens, en général plus hardis que les Russes, s'en sont donné à cœur joie ; il est vrai qu'arrivés les derniers et lorsque la victuaille était déjà fort diminuée, ils ont dû se dédommager sur la boisson. Tout, au reste, s'est bien passé et, quoique ivre, chacun s'est retiré sans bruit ni scandale.

On a aussi donné à dîner à MM. les officiers russes et prussiens. La fête s'est passée sous une immense tente ou baraque couverte de voiles de bateaux, dont l'intérieur était orné de guirlandes, festons et bouquets. Chaque bataillon de la garde a envoyé à ce repas trois officiers

supérieurs, afin d'établir la proportion avec MM. les officiers étrangers, qui ne sont pas en aussi grand nombre que les nôtres. On a été très gai de part et d'autre et cette réunion a dû faire grand plaisir à tout le monde.

Les trois souverains sont allés voir à cheval le corps des grenadiers à cheval ; en revenant ils paraissaient très satisfaits, le roi de Prusse surtout, que pour la première fois on a vu rire et se tenir à côté de notre Empereur.

1807

(SUITE)

DE TILSIT A BERLIN

L'empereur Alexandre. — Administration détestable. — Pauvre papa Percy! — Audience de l'Empereur. — Demande de récompenses. — Le roi de Prusse. — Kalmoucks et Baskirs. — Musique des Baskirs. — Tartares et Cosaques. — La reine de Prusse. — Grande revue. — En route pour Kœnigsberg. — Beauté du paysage. — Le chirurgien général Gerlach. — Médecins et chirurgiens. — Blessures de guerre. — Jardin public de Kœnigsberg. — Service de santé de l'armée. — M. Goercke. — — Famille royale de Prusse. — Vallée de Tempé. — Frauenbourg et Copernic. — Evacuations fluviales. — Hôpitaux d'Elbing. — Dysenterie et épizootie. — Cadavres momifiés. — Hôpitaux de Dantzig. — Chemins de sable. — Campagnes désolées. — De Konitz à Friedland. — Schœnlanke. — Hôpital de Landsberg. — Hôpital de Kustrin. — Maladies épidémiques. — Séjour à Berlin.

1er *juillet.* — M'étant mis en grande tenue, je suis allé au logement de Sa Majesté l'empereur de Russie, que j'ai eu le bonheur de trouver seul avec le grand-duc Constantin, son frère. Ils m'ont accueilli avec une bonté toute particulière ; nous avons longtemps causé ensemble. L'empereur est un peu sourd : quand on a obtenu de lui une audience, il est d'étiquette que le chambellan de service prévienne en disant que Sa Majesté désire qu'on lui parle un peu haut ; malheureusement cette précaution n'avait pas été prise à mon égard ; aussi me suis-je aperçu que l'empereur se penchait souvent de mon côté pour mieux m'entendre. Il m'a parlé des blessés de son armée ; il voulait savoir s'il y en avait eu beaucoup à la bataille de Fried-

land. La question était embarrassante ; je me suis tiré d'affaire en lui répondant que, quand deux braves armées en viennent aux mains, il faut nécessairement qu'il coule du sang. Je l'ai rassuré sur les soins dont il craignait que ses gens n'eussent manqué, non faute de générosité de notre part, mais faute de moyens. Nous avons parlé des ambulances de son armée ; je les ai louées, et, en effet, elles sont mieux montées que les nôtres. Je croyais que leurs instruments de chirurgie étaient de fabrique anglaise : Sa Majesté m'a détrompé et m'a appris que dans sa capitale il y avait d'aussi bons couteliers qu'à Londres. Rien n'égale la pétulance du grand-duc : il s'explique avec une vivacité et une gesticulation qu'on interprète ordinairement très mal. J'ai cru voir dans ce prince un bon cœur, une imagination ardente et un caractère bouillant et impétueux.

Sa Majesté a reçu mon congé avec autant d'aménité qu'elle avait agréé ma visite et m'a laissé aller en m'assurant du plaisir que je lui avais fait.

2. — Le médecin du grand-duc, M. Lindeshoem, est venu me trouver à trois heures ; il m'a témoigné combien il lui avait tardé de faire ma connaissance ; je l'ai reçu le mieux que j'ai pu. Il ne loge pas en ville ; chaque soir, il repasse le Memel et couche sur la rive droite, où est la maison du prince. C'est un homme d'assez bonne mine, âgé de trente-six ans, parlant bien français et s'expliquant avec réserve et noblesse ; il y a dix-huit ans qu'il est près le prince, qui n'en a que vingt-six ; il est décoré de l'ordre de Wladimir de quatrième classe. Nous avons causé ensemble de M. Willier, le chirurgien inspecteur général de l'armée russe ; il me l'a peint comme un aimable homme, instruit, honnête, actif, considéré. Il savait l'accident qui lui est arrivé. L'Empereur m'en avait parlé le matin avec l'intérêt de l'estime et de la plus grande bienveillance. Ce

M. Willier est Anglais. Sa Majesté avait ci-devant pour médecin et chirurgien un M. Willis, aussi Anglais, mais il est mort il y a près de deux ans ; M. Franck, de Vienne, l'a remplacé à la cour de Saint-Pétersbourg ; son fils est resté à Wilna. Le premier dentiste de cette cour est le jeune Saucerotte, de Lunéville, qui y fait parfaitement ses affaires. On paye bien dans ce pays-là : Willier a de gros appointements ; il est de l'ordre de Wladimir de troisième classe, c'est-à-dire qu'il porte la croix qui en est la décoration pendue à son col, tandis que dans la quatrième classe on la porte à sa boutonnière.

Je pourrais bien aller voir Sa Majesté prussienne, qui sûrement me recevra bien ; je verrai demain. Il fait un bien beau temps ; ma santé s'en ressent et je me porte passablement. On assure que la paix sera proclamée le 5 ; déjà on s'apprête à s'en retourner.

Je sais officiellement que nous avons quatorze cents Russes à Friedland et six cents à Heilsberg. Nous n'avons trouvé dans la première de ces villes que quarante Français.

M. le principal que j'avais envoyé en mission sur toute la ligne de Wehlau, Friedland, Heilsberg, Domnau, Guttstadt, etc., jusqu'à Dantzig, m'a donné des nouvelles rassurantes. Il y a en ce moment à Marienbourg quatorze cent neuf malades, dont onze cent vingt-cinq blessés ; parmi ceux-ci sont cent trente fractures, trente-deux amputations. Il y a encore plusieurs membres à retrancher : à défaut de caisse d'instruments, le chirurgien-major Affré se sert d'un couteau ordinaire et d'une scie d'artisan. O honte ! O calamité ! Administration détestable ! Je viens de rendre un compte officiel à Son Altesse le major général de tous les détails du service depuis Friedland jusqu'à Heilsberg inclusivement.

3. — Le temps est toujours beau ; la chaleur est vive.

Les équipages continuent de défiler pour France ; la garde à cheval part aussi ; demain l'artillerie de la garde se met en route ; les chasseurs s'y mettront ce soir. On voit avec plaisir approcher le moment de tourner enfin ses pas victorieux vers un pays où tant de motifs nous rappellent.

J'ai beaucoup écrit dans la matinée ; mon service s'éclaircit fort ; j'ai déchargé mon contrôle de cent dix-neuf noms, dont dix-sept sont ceux de chirurgiens morts ou tués. Un de nos chirurgiens-majors à la suite, le sieur Kuhn, s'est fait périr, à Thorn, avec l'opium ; avant de s'empoisonner, il a écrit à un aide de camp du général Jordy et l'a prié de se charger de ses affaires après qu'il ne serait plus. Il avait trente frédérics d'or dans sa bourse, de très bons effets, point de mauvaises affaires : on ne sait ce qui a pu le porter à se suicider. Dans sa lettre il disait que ce sort lui était réservé dès son jeune âge et qu'il accomplissait sa destinée, ne se souciant pas du reste d'être plus longtemps au monde. Kuhn était borgne à la suite d'une ophtalmie ; il était trapu, fort, gras et très sanguin ; on dit qu'il était intempérant. C'était un Suisse : il m'avait expliqué, étant ensemble à Dantzig, son origine et l'étymologie de son nom, qui, en français, signifie *hardi*.

Sa Majesté le roi de Prusse a eu la bonté de m'envoyer par un de ses aides de camp une lettre qui lui était parvenue de la part de M. Goercke, premier chirurgien général de son armée, à mon adresse au grand quartier général. Ce bon M. Goercke est très aimé et très estimé de son souverain et de tout ce qu'il y a d'illustre en Prusse. Il m'écrit les choses les plus obligeantes et me charge de faire passer à son épouse, à Berlin, une lettre incluse dans celle qu'il m'a adressée et que je garderai avec soin, tant elle est flatteuse pour moi et pleine de choses sages et raisonnables. J'ai répondu assez longuement à cet estimable confrère. Je devais porter moi-même à son gracieux souverain ma réponse ; à trois heures, il eût été visible pour

Fac-simile d'une page du Journal du baron Percy.

voir, à cheval, une revue de cavalerie. à leur
retour, au passage contre leur usage, je me suis
trouvé sur leur passage. l'empereur de Russie m'a
fait l'honneur de me saluer, avec une grace
tout à fait aimable, en disant au notre : ah!
voilà mr Percy. notre Empereur a eu la bonté
de me saluer à son tour, en souriant à son
ordinaire, et peut-être ont-ils daigné s'entretenir
un instant de leur petit serviteur. pauvre
papa Percy si tu vivais, et que tu visses ton
pierre-jeannot traité avec tant de distinction par
les premiers potentats du monde, que dirais-tu?

et in tenuire
majores pennas nido extendisse loqueris
horat. epist. ad librum.

Je suis loin d'être accessible à l'orgueil. je suis bien
plus susceptible d'étonnement : et comment ne serais-
je pas surpris et frappé tout ensemble de la réputation
que j'ai acquise, de la bienveillance universelle qu'on
m'accorde, des rangs auxquels je me trouve élevé, de
la fortune que j'ai faite, enfin de ce que je suis et
de ce qu'on me croit? Je le dois à mes travaux.
j'ai rempli, en honnête homme et en citoyen zélé, mes
devoirs et ma tâche. sans intrigue, sans moyens

moi; mais ce sera pour demain et je suis persuadé que j'en serai bien reçu.

Nos empereurs et roi sont allés voir à cheval une revue de la cavalerie. A leur retour au pas, contre leur usage, je me suis trouvé sur leur passage; l'empereur de Russie m'a fait l'honneur de me saluer avec une grâce tout à fait aimable et en disant au nôtre : « Ah! voilà M. Percy. » Notre Empereur a eu la bonté de me saluer à son tour, en souriant à son ordinaire, et peut-être ont-ils daigné s'entretenir un instant de leur petit serviteur. Pauvre papa Percy! Si tu vivais et que tu visses ton Pierre-François traité avec tant de distinction par les premiers potentats du monde, que dirais-tu?

> et in tenui re
> Majores pennas nido extendisse loqueris.
> Horat., *Epist. ad Librum.*

Je suis loin d'être accessible à l'orgueil. Je suis bien plus susceptible d'étonnement, et comment ne serais-je pas surpris et presque honteux de la réputation que j'ai acquise, de la bienveillance universelle qu'on m'accorde, du rang auquel je me trouve élevé, de la fortune que j'ai faite, enfin de ce que je suis et de ce qu'on me croit? Le ciel a béni mes travaux; j'ai rempli en honnête homme et en citoyen zélé mes devoirs et ma tâche; sans intrigue, sans moyens indignes de l'homme délicat, je suis parvenu. Loin d'avoir les talents de feu J.-L. Petit, j'ai eu sa simplicité et son amour pour notre art, et, tout *en cherchant les petits, les grands m'ont recherché.*

Il est temps de plier bagage; la dysenterie nous gagne; elle n'enlève que peu de malades, mais elle les met en danger et les laisse dans un état de faiblesse et de maigreur qui les tiendra longtemps hors d'état de rentrer en France.

Nous évacuons demain sur quatre bateaux les quatre

cent cinquante malades que nous avons à l'hôpital; les chirurgiens d'évacuation sont commandés ; on relâchera à Labiau et à Tapiau, où nous avons des gîtes pour recevoir pendant une nuit les malades.

4. — *Ut sis nocte levis, sit tibi cœna brevis.* J'ai plus qu'observé ce précepte hier au soir ; aussi ai-je dormi à merveille et me suis-je levé ce matin gaillard et dispos. Il fait de plus en plus chaud ; les nuits sont d'une heure et demie plus courtes et les jours dans la même proportion plus longs qu'en France ; le soleil était déjà levé et très fort à cinq heures du matin.

J'ai écrit et fait quelques expéditions. Trois ou quatre personnes de marque sont venues m'enlever chacune une demi-heure.

Je suis allé chez le grand-duc Constantin pour avoir des nouvelles de M. Willier, que l'on m'a dit aller mieux depuis l'amputation de son doigt gangrené. Je ne conçois pas comment on a pu se décider à amputer, au bout de quelques jours, un doigt atteint de mortification, car enfin, ou la gangrène était bornée, et alors on pouvait attendre, ou elle ne l'était pas, et dans ce cas il fallait attendre ; mais il est possible que les renseignements qu'on m'a donnés chez Son Altesse Impériale ne soient pas très exacts. Le grand-duc déjeunait et je puis assurer qu'il déjeune fort, très bien et longtemps. MM. les Russes ont bon appétit.

De là, je me suis rendu chez notre Empereur. Il était onze heures; chacun, excepté lui, déjeunait et j'ai causé longtemps avec l'huissier du cabinet, oncle d'un de nos chirurgiens, avant de pouvoir être annoncé. Enfin un colonel de service est arrivé. Sa Majesté m'a fait répondre qu'elle me recevrait à son déjeuner. J'ai attendu en causant avec M. le maréchal Duroc, M. le général Bertrand et autres généraux qu'on a priés de sortir aussitôt que la

table a été servie. Ce service consistait en une soupe assez ordinaire, en côtelettes, en une assiette de riz et, je crois, un autre plat. L'Empereur, averti, est entré, m'a dit : « Bonjour, monsieur Percy ! Comment ça va-t-il ? » Il s'est mis à table en disant : « Quel bonheur que celui de manger ! — Oui, Sire, ai-je répondu, c'en est un bien grand, quand on a appétit. — Moi, je dévore, a-t-il repris ; j'ai depuis quelque temps une faim canine et, en général, nous mangeons tous bien à l'armée. — On y travaille de même, Sire, me suis-je permis d'ajouter, et Votre Majesté a fait bien de l'ouvrage depuis quelque temps. — Comment trouvez-vous cela ? — Sire, c'est bien ici le cas de dire que notre langue est pauvre ; elle ne me fournit pas une seule expression capable de peindre ce que nous sentons tous. Souffrez que je vous parle latin : *Tu solus altissimus*. » Sa Majesté a ri. Elle s'est plainte de la mauvaise qualité de l'eau de ce pays-ci : en effet, elle est mauvaise, elle sent la vase et donne des nausées. « Monsieur Percy, quelle est la meilleure eau ? — C'est celle de Paris, Sire. — Oh ! c'est vrai, a dit M. le major général, rien n'est bon comme l'eau de la Seine. » Je voulais dire plus que cela et Sa Majesté m'a bien compris. « Je bois de l'eau de Seltz ; mais je la trouve bien forte, bien aigre... — Sire, il faut l'adoucir en faisant déboucher deux heures d'avance les bouteilles pour laisser échapper une partie du gaz acide carbonique. » Il a dit à son maître d'hôtel de service : « Vous entendez ! »

« Comment vont les blessés ? — Sire, nous avons évacué sur Elbing, Marienbourg, Marienwerder, etc., tous ceux à qui le transport ne devait pas trop nuire, et il a été ouvert à Heilsberg, dans le grand château, un hôpital de douze cents lits pour les hommes amputés ou ayant des fractures compliquées. Il reste quatorze cents Russes à Friedland, six cents à Heilsberg, etc. — Autant que cela ? — Oui, Sire, et je crois que l'armée russe nous en a laissé

le double au moins. — Avez-vous bien eu autant de blessés qu'à Preuss-Eylau? — Oui, Sire, mais en tout, depuis le 5 jusqu'au 14. — Je le crois et ai toujours calculé ainsi. Vous avez parcouru le champ de bataille de Friedland; convenez que c'est un terrible spectacle. — Si on n'y trouvait que des morts, la vue d'un champ de bataille ne serait pas aussi affreuse, mais ce sont ces malheureux blessés qu'on ne peut ni secourir, ni enlever tous à la fois, ce sont ces mourants dont on ne doit pas abréger les tourments, qui brisent un cœur sensible. — Cela est vrai. Vous êtes un enfant de troupe? — A peu près, Sire, mon père était chirurgien militaire. — De quel régiment? — Du régiment de Tallard-Infanterie. — Je n'ai jamais connu ce régiment. — Sire, il y a plus de cinquante ans qu'il n'existe plus; je crois qu'il a été incorporé dans celui de Beauvoisis. — Et vous avez préféré l'état de feu votre père? — Sire, j'ai été gendarme du Roi un moment, ensuite chirurgien dans le même corps, puis chirurgien-major de cavalerie; mais je ne suis réellement quelque chose que depuis que Votre Majesté a daigné m'honorer de sa confiance et me combler de ses bontés. — Il y a ici une espèce de chirurgien prussien qui fait le capable et qui prétend que les chirurgiens français ne sont pas forts sur l'article des bandages. — Sire, cet homme, que je ne connais point, ne peut être qu'un médiocre chirurgien, puisqu'il ne juge l'art que par des accessoires et des moyens mécaniques qui n'en sont pas le fond. Il est vrai que les Allemands s'attachent beaucoup à ces petits détails qui n'exigent ni génie, ni efforts de conception; ils papillotent l'art, comme leurs habits, comme leurs meubles, comme tout ce qu'ils font; ils ont des magasins et des marchands de bandes, de bandages tout faits, de compresses, de jambes de bois; on fabrique chez eux de larges rubans de fil qu'ils appellent des bandes, mais qui, ayant deux bords ou lisières, s'appliquent mal, compriment, serrent, gênent

et n'ont que le faible avantage de plaire à l'œil. — Les Anglais sont-ils meilleurs chirurgiens que les Allemands? — Oui, Sire, et, si je ne craignais de paraître immodeste, je dirais qu'ils nous valent presque pour la connaissance et l'adresse ; ils traduisent nos ouvrages et nous en faisons autant des leurs ; il y a beaucoup d'analogie entre la pratique chirurgicale des deux nations. Ils ont de meilleurs instruments que nous... — Comment? Est-ce que nous n'avons pas à l'armée d'aussi bons instruments que les leurs? — Nous y avons quelques caisses faites par deux habiles couteliers de Strasbourg ; les autres ne valent absoment rien et il en manque plus de cinquante. — Ah! détestable administration ! Combien je suis indigné de tout ce qui se passe dans ces administrations !... Avons-nous des maladies dominantes? — Oui, Sire, c'est maintenant la dysenterie, mais elle n'est ni mortelle, ni contagieuse. — La dysenterie? Il faut y prendre garde. Y a-t-il du riz dans les hôpitaux ? C'est le remède. A propos, en avons-nous nous-mêmes? » a-t-il dit à M. le grand-maréchal, qui lui a répondu affirmativement.

J'ai profité d'un moment de silence pour remercier Sa Majeté de la nouvelle faveur qu'elle m'a faite en me nommant commandant et l'ai priée de vouloir bien prendre en considération un état de propositions que j'avais remis à Son Altesse le major général pour plusieurs de mes collaborateurs, qui ont acquis de grands droits à sa munificence et à ses bontés : il s'agissait de ma liste. J'ai expliqué que je demandais la croix pour les dix chirurgiens les plus anciens, l'emploi de chirurgien-major vacant dans dix régiments pour dix autres et la confirmation de dix aides-majors dans le grade que je leur avais provisoirement conféré. Sa Majesté a eu la bonté de me promettre que cela serait. J'avais en poche le double de ma liste ; il ne s'agissait que de le présenter, ce qui n'eût pas offensé Son Altesse le major général, et c'est justement ce que j'ai oublié.

J'avais déjà remis en présence de Sa Majesté à M. le major général ma réponse non cachetée à la lettre de mon bon camarade Goercke, de qui je venais de parler. Malheureusement j'ai oublié mon duplicata et je ne sais ce que cette faute me coûtera d'inquiétudes et peut-être de regrets : avec un peu plus de présence d'esprit mon affaire était terminée *illico*, mais ne nous désespérons pas encore.

A propos des blessés russes, dont le nombre a été trouvé considérable par Sa Majesté, elle a dit : « Après tout, j'aime mieux que soit ces b...-là que nos braves gens. Il n'y a qu'à les leur laisser et les avertir d'en prendre soin. Qu'en dites-vous, monsieur Percy ? — Je dis, Sire, que rien ne peut mieux nous convenir que cette mesure, car enfin nous sommes chargés de plus de trois cents blessés russes et c'est pour nous un surcroît de peines et de dépenses. »

Après quelques autres propos, Sa Majesté est rentrée dans son cabinet, me saluant gracieusement et moi lui recommandant avec instance les candidats portés sur ma liste.

J'étais allé deux fois pour voir le roi de Prusse, qui était toujours absent. A quatre heures, je me suis présenté à son modeste logement et, l'ayant attendu un quart d'heure, j'ai vu arriver Sa Majesté avec M. le maréchal Kalkreuth et un autre officier : ils revenaient de l'autre côté du Memel, à ce que je crois. Le roi seul est monté, laissant au pied de l'escalier ses deux compagnons ; il est entré sans suite ni gardes dans la salle où j'étais, et m'a dit : « Vous avez désiré me voir, monsieur ? — Oui, Sire, j'ai pris cette liberté, mettant le plus grand prix à l'honneur de vous présenter mes hommages respectueux. — Vous êtes, monsieur, le premier chirurgien des armées françaises ? — Sire, je suis dans celles de France ce que mon ami Goercke, un des plus estimables et des plus fidèles serviteurs de Votre Majesté, est dans celles de Prusse. — Hélas !... Connaissez-vous personnellement M. Goercke ? — Non, Sire, mais je ne l'en aime pas moins ; nous nous

écrivons souvent et avant-hier encore Votre Majesté a eu la bonté de me faire passer une de ses lettres. — C'est, en effet, un digne homme que M. Goercke; j'en fais un cas particulier. — Il mérite la bienveillance et l'estime de Votre Majesté. C'est un homme honnête, sage, ayant les mœurs douces. — Oui, et c'est bien le définir; il a les mœurs très douces et personne n'a plus que lui l'amour et les vertus de son état; il a établi une petite école de chirurgie qui déjà a fourni de très bons sujets. — Sire, je connais la pépinière des chirurgiens prussiens; je l'ai vue, j'ai assisté à une de ses séances, j'ai connu et entendu les professeurs et les élèves : c'est une belle institution, dont on est redevable à Votre Majesté et à son estimable chirurgien. — Vous avez bien autre chose que cela en France et la chirurgie de vos armées jouit d'une réputation et d'une consistance brillantes; elle participe à tous les avantages de la carrière militaire, honneurs et avancement. — Cela est vrai, Sire. Aussi est-elle peuplée des mêmes hommes que les états-majors et les corps d'officiers, et il faut ajouter que, si nous avons notre part aux distinctions, nous l'avons aussi aux périls de la guerre, aux privations, aux fatigues. — Avez-vous séjourné à Berlin? — Oui, Sire : j'y ai passé assez de temps pour m'apercevoir que Votre Majesté y était chérie et honorée, et pour m'affliger avec tous les bons Prussiens des malheurs et des désastres de votre royaume, où les vœux et l'amour de vos fidèles sujets vous rappellent et où il sera consolant pour les Français de vous voir bientôt retourner. — Ah! je sais que le bon peuple prussien m'est attaché et me plaint. Il faut espérer que les choses s'arrangeront; les deux empereurs sont ici et, si le vôtre me laisse une existence... » Ce mot nous a émus tous deux. J'ai cru voir des larmes rouler dans les yeux du roi et, pour moi, je suis bien sûr d'en avoir répandu. Quels revers! Quelle catastrophe! O grandeurs humaines!

J'ai pris congé de Sa Majesté, qui m'a conduit jusqu'à la porte, en me donnant des signes d'estime et d'une sorte de reconnaissance.

J'ai vu aussi le grand-duc Constantin. Me voilà donc au milieu des potentats et tous ont la bonté de me considérer et de me bien traiter.

> Principibus placuisse viris, non ultima laus est.
>
> *Epist. ad Scævam.*

Après dîner, sur les six heures, nous avons passé le Memel et sommes allés au camp des Kalmoucks et des Tartares Baskirs. J'ai pensé me trouver mal sur la barque à voile où nous étions montés, le général Thiébault et moi, avec six de nos messieurs; le fleuve était houleux ; il y avait longtemps que je n'avais été sur l'eau; enfin, un peu plus, j'avais mal au cœur et c'en était fait de mon dîner. Ayant mis pied à terre, nous avons rencontré des officiers russes et les avons priés de nous procurer quelqu'un qui nous fasse entrer dans les camps. Ils ont eu la complaisance de nous y accompagner; d'ailleurs ils n'avaient jamais eux-mêmes vu ces espèces de sauvages qui sont à plus de huit cents lieues de Saint-Pétersbourg, la plupart près le Caucase, et ils étaient bien aises de jouir de ce spectacle.

Ce sont des êtres étonnants que ces Kalmoucks! Ils se ressemblent tous et on les croirait tous sortis du même œuf, officiers et soldats. Ils sont en général assez courts, n'ayant pas au-dessus de deux ou trois pouces de hauteur. Leurs habits consistent en une veste bleue et un grand pantalon large bleu aussi; ils ont des bottines et un bonnet de poil. Leurs armes sont: 1° une longue lance comme celle des Cosaques, mais mieux soignée et portant une petite flamme bleue et rouge; 2° un sabre de hussard et 3° un pistolet. Je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant le factionnaire de la tête du camp : jamais figure plus hétéro-

clite n'avait frappé ma vue. Ils sont tous très bruns et d'un brun suie. Leur front naturellement découvert est élargi par la coupe du toupet et des cheveux des tempes qu'ils se rasent souvent. Ils ont des petits yeux bruns, que la paupière supérieure ne découvre qu'incomplètement; leurs pommettes sont saillantes et très larges; ils ont tous le nez assez petit et la ligne du profil est presque droite; leur bouche n'a rien de remarquable, mais leur mâchoire inférieure est large et évasée. Tout cela leur donne une physionomie originale et étonnante pour nous. Ils se sont fait des huttes, où ils couchent et devant lesquelles ils mangent; c'est une chose plaisante de les voir accroupis autour de leur marmite de soupe à l'orge, à la farine, à je ne sais quoi; ils vivent très mal et ne s'en portent pas moins bien. Leurs officiers sont bien costumés; ils ont des galons d'argent sur leur gilet et le long de leurs culottes et sont bien armés. Un d'eux, à peine âgé de dix-huit ans, nous a montré la pointe d'une lance, en nous faisant remarquer malignement qu'elle était acérée; puis tout à coup il a fait le geste de nous en percer, en disant : *Hourrah Françouse !* et en riant : MM. les Kalmoucks ont aussi, comme on voit, leurs farceurs. Cette peuplade n'est pas gaie.

Plus loin est le camp des Baskirs. Ici, vous pouvez vous croire transporté dans la Chine ou au Japon, tant pour les costumes que pour les figures, les usages, les habitudes et les inclinations. Le Baskir est, en général, d'une belle taille; il est au moins aussi enfumé que le Kalmouck, sauf quelques exceptions; il a les yeux tout petits, comme le Chinois; son nez est plus carré que celui de ses voisins; ses pommettes sont aussi plus saillantes que chez nous et, en général, il a la bouche enfoncée et les dents très belles. Il porte sur sa vilaine face un caractère de bonhomie qui fait plaisir; il paraît vif, alerte, enjoué, hospitalier et d'un commerce facile; il nous a reçus avec complaisance et

s'est prêté à ce qui a pu exciter notre curiosité, excepté quelques individus, qui ont refusé de laisser voir leurs armes et ont répondu avec brusquerie. C'est la chose du monde la plus plaisante de voir cette peuplade. Nous l'avons trouvée mangeant ou achevant de faire cuire son souper, soufflant le feu, butinant autour de la chaudière, ou préparant des aliments absolument inconnus de nous. Les uns pétrissaient dans une petite auge de bois une pâte excessivement grossière pour en faire des galettes de la largeur de la forme d'un chapeau, qu'ils faisaient ensuite cuire à leur foyer, d'abord à plat, ensuite debout et les retournant dans tous les sens : ce pain azyme, qu'aucun de nous ne pourrait manger, leur plaît beaucoup ; ils tiennent ce goût des Asiatiques, ainsi que la plupart de leurs usages. D'autres remuaient avec une cuiller de bois de leur façon une espèce de brouet de farine et de gruau sans graisse ni sel. Ceux-ci préparaient une soupe au fromage, et nous n'avons su que c'en était qu'en portant à notre nez le morceau en apparence d'argile grise que nous voyions découper par petits morceaux. Des Baskirs couchés sous la hutte, nous voyant attentifs à deviner ce que pouvait être cette masse singulière qu'un de leurs camarades mettait en petits morceaux, lui ont dit de nous la montrer et faire sentir, ce qu'il a fait de très bonne grâce. Ces gens ne mangent qu'une fois par jour et vers les sept heures du soir ; ils sont sobres et vivent à peu près comme les Kalmoucks. Ils se tiennent accroupis à la manière des Orientaux ; leurs habillements sont très variés ; il n'y a point de costume régulier ni uniforme parmi eux ; les uns ont une pelisse ou une redingote à l'européenne ou à la mode des Chinois ; les autres sont couverts d'une mante pareille à celle de quelques sauvages ; ils sont tous en bottes qu'ils se font eux-mêmes, car ils se cousent, s'habillent et s'arrangent entre eux. Ce qu'ils ont de plus frappant est leur bonnet, qui en général est uniforme. Ce

bonnet est de poil de renard; il est énorme; le tour est découpé en quatre parties, dont l'une couvre le col, deux les joues et la quatrième peut se rabattre sur la figure; il ressemble en grand aux bonnets de quelques juifs polonais; quand il est retroussé, il a cette forme (1). Il paraît qu'ils en ont soin et qu'ils ne le mettent que quand ils sont de service ou en grande tenue; dans le camp et sous la hutte, ils ont des petits bonnets pointus, comme ceux des Chinois et des Japonais, et chacun a pris la couleur et l'étoffe qui lui ont fait plaisir ou qu'il a pu rencontrer; il y en a de drap, de toile peinte, de damas, de velours; quelques-uns portent une calotte de cuir ou de laine; d'autres ont un mouchoir autour de la tête; il n'y en a pas un seul qui n'ait la tête couverte, au lieu que les Kalmoucks l'ont toujours nue. Ils sont d'une pudeur extrême vis-à-vis des étrangers, aux yeux de qui ils ne paraissent jamais nus, ni découverts; ils s'accroupissent pour uriner et ne se touchent jamais, ce qui les rendrait impurs. Ceci est encore un trait de ressemblance avec les Asiatiques mahométans. Ils sont païens; nous avons demandé à voir leurs fétiches; mais ils ont fait semblant de ne pas nous entendre, quoique notre interprète s'expliquât très intelligiblement pour eux.

Chaque camp est une peuplade particulière, ayant son cheik qu'elle respecte et craint. Ce chef est toujours un superbe homme, portant grande barbe, bonnet de velours noir brodé, simarre d'écarlate sans ceinture et un sabre turc, ou persan, ou indien. L'un d'eux a au col un ruban ponceau portant une belle médaille d'or à l'effigie d'Alexandre : nous l'avons salué et il nous a répondu avec dignité; sous sa hutte était un beau tapis oriental. Nous avons vu un Baskir qui jouait d'une longue flûte, ou plutôt d'un tuyau de fer-blanc fait de deux pièces soudées

(1) Ici se trouvent dans le manuscrit deux croquis à la plume de la main de Percy.

ensemble et percé de sept trous, dont six en haut et un dessous. Ce tuyau, gros en haut comme l'index et en bas comme le petit doigt, n'a point d'embouchure, ni rien qui ressemble à un sifflet. Le Baskir en place sur sa lèvre inférieure l'extrémité la plus large, ne ferme pas la bouche et joue en remuant les doigts et sans doute en coupant avec le bord du tuyau l'air ou le vent qu'il introduit dans ce singulier instrument; aussi le son est un *stridor* qui paraît d'abord âpre et désagréable, mais qu'on trouve ensuite doux et harmonieux. Le musicien souffle plus de deux ou trois minutes de suite sans reprendre haleine et toujours allant en décroissant; puis il inspire fortement, ce qui produit un son bruyant et monotone, après lequel l'air reprend son train. Cet air est mesuré, cadencé, un peu mélancolique et approchant du rânz des vaches; il nous a fait grand plaisir; un Baskir a accompagné de la voix l'instrument de son camarade en faisant une grimace horrible, en contraignant sa respiration et tirant de sa poitrine des sons très analogues à ceux du tuyau; sa face rougissait et ses jugulaires étaient grosses et variqueuses. Le duo ne manquait pas d'agrément. Nous avons demandé un danseur : un Baskir d'environ trente ans, dont nous avions déjà remarqué la calotte ornée de graines d'Amérique et surmontée d'une pointe d'étain, a été indiqué par ses compagnons; il s'est fait prier un moment, puis, nous ayant salué en ôtant son bonnet, comme pour nous demander notre indulgence, il s'est mis en danse. La musique a redoublé de force, sans changer d'air, car je crois qu'il n'y en a qu'un parmi ces gens. Le danseur, observant très bien la mesure que nous pouvions battre nous-mêmes, a déployé beaucoup d'adresse et assez de grâce : il a fait des pas difficiles et dont un ressemblait beaucoup à ce que nous appelons le pas de Basque; il tombait sur une fesse et se relevait sans perdre la mesure; il gesticulait, faisait des mines, souriait, haussait et abais-

sait les épaules, faisait des mouvements de hanche, et cela en décrivant presque toujours un cercle. La danse finie, il nous a encore ôté son bonnet en riant, comme un bon garçon; alors nous lui avons donné, ainsi qu'aux musiciens, quelques pièces d'argent, et la danse a recommencé. Cela m'a fort amusé. Une foule de Baskirs nous environnait : il paraît que les danseurs et les musiciens ne sont pas communs parmi eux.

Les Tartares sont armés d'un arc très fort et d'un carquois rempli de flèches bien faites : le dard de celles-ci est d'acier et a la forme d'un as de pique. Ils se servent adroitement de ces armes : nous en avons vu plusieurs qui s'exerçaient à tirer et qui avaient pour but deux petits bonnets pointus éloignés l'un de l'autre d'environ cent vingt pas; souvent ils l'atteignaient. Ils ont aussi un sabre, tel qu'ils ont pu se le procurer; il en est de beaux, il en est aussi de très misérables ; la plupart sont turcs ou persans. Le carquois, qui est de cuir, a la forme de ceux des Turcs d'autrefois. Il y a parmi eux quelques cottes de mailles très bien faites et des casques d'une forme asiatique ayant des joues et une queue et portant une cravate de mailles. Ces armures sont très anciennes et n'ont point été faites chez ces peuples; ils les ont eues par le moyen des conquêtes ou du commerce, ou les ont prises dans quelques arsenaux. Quoi qu'il en soit, quand ils sont recouverts, ils ressemblent beaucoup aux anciens Parthes, tels que Le Brun les a représentés dans ses tableaux des batailles d'Alexandre, et je ne suis pas éloigné de croire qu'ils descendent de cette race guerièrre.

Quelques officiers russes ont acheté, en notre présence, des cottes de mailles, des arcs et des carquois, car les Baskirs sont propriétaires de leurs armes et il paraît que leurs chefs ne leur défendent pas de les vendre. Ils aiment l'argent et n'en ont guère, n'étant arrivés que très tard à l'armée et n'ayant pu y faire du butin. L'un d'eux nous a

fait demander à acheter une montre, disant qu'il la paierait ce qu'on voudrait. M. Le Vert lui ayant fait voir la sienne en or et à répétition, le drôle l'a tournée et retournée, et, montrant son arc et une flèche, a fait entendre qu'un jour il en gagnerait une de cette manière; la montre a été rendue. Cette troupe est à cheval; sa monture est un petit cheval bien laid, mais que l'on dit excellent; l'équipage en est vraiment baroque.

Les Baskirs sont tous mahométans, et non idolâtres, comme on nous l'avait dit; ils habitent dans les environs du Caucase. Les Kalmoucks sont leurs voisins. Plusieurs peuplades sont restées insoumises. Celles-ci leur font une guerre continuelle.

Nous avons terminé cette visite en allant voir le camp de deux mille Cosaques placé à peu de distance de celui des Tartares. Ces guerriers sont généralement beaux et bien faits; ils ont une mine martiale. Ils sont tous habillés de même. Leurs piques, sans flamme, sont rangées sur deux lignes et à perte de vue, ce qui fait un bel effet. Ils ont presque tous une mante comme celle des Cafres et Hottentots; le poil, qui est en dehors, est très long; c'est un feutré épais et imperméable à la pluie; ils en couvrent leur hutte et s'en servent comme de manteaux. Quelques-uns ayant beaucoup d'argent demandent à échanger celui de France contre de la monnaie russe; il en est qui montrent avec orgueil les croix qu'ils ont prises à nos gens. Ils sont fiers et hautains.

5. — On attendait la reine de Prusse, mais il paraît qu'elle n'arrivera que demain. On est toujours à la recherche des nouvelles: la paix, disait-on, devait être publiée aujourd'hui et la paix n'est peut-être pas encore signée; il faut attendre. Chacun cependant fait ses dispositions pour partir. Tout annonce qu'on ne sera plus ici le 10 de ce mois. *Amen.*

6. — Le temps est à la pluie; on est lourd et accablé, comme quand le sirocco souffle en Italie; c'est toujours l'*auster* qui domine.

Nous avons évacué ce matin les cinquante malades qui nous restaient. J'ai revu le médecin de Son Altesse Impériale le grand-duc; il m'a donné d'assez bonnes nouvelles de M. Willier, qu'il a quitté hier, après lui avoir fait faire une incision à la paume de la main, où se trouvait une assez grande collection de pus. C'est presque toujours ce qui arrive dans ce cas, et, faute d'inciser à propos l'aponévrose palmaire, on voit le pus se glisser par-dessous le ligament annulaire, et s'amasser sur le muscle carré et former des sinus encore plus lointains et plus profonds. M. Willier a été bien soulagé après l'opération; il a dormi quatre grandes heures de la nuit dernière. Il a perdu les deux phalanges de l'indicateur de la main gauche. En ouvrant un abcès gangreneux il y a six jours, il se piqua deux fois ce doigt, dont il s'était servi comme d'une sonde, et ce fut le lendemain, à quatre heures du matin, qu'il fut éveillé par des douleurs vives, qui devinrent bientôt insupportables. Chacun a pris beaucoup de part à cet accident. Les trois souverains ont montré en cette circonstance combien ils font de cas d'un habile chirurgien d'armée. J'ai écrit hier une belle lettre à ce brave confrère.

La reine de Prusse, qui avait été annoncée hier, est arrivée aujourd'hui. Notre cour en grande tenue est allée la complimenter. Nos deux empereurs se sont rendus chez elle, l'ont saluée, lui ont donné chacun un maréchal pour l'accompagner au logement de Napoléon, où il y a eu un grand dîner. Sa Majesté est montée en carrosse à huit chevaux vers les sept heures; M. le maréchal Bessières était à la portière de droite; la voiture allait assez lentement et la reine avait la complaisance de se montrer de temps en temps. Les souverains ont pris un autre chemin et sont arrivés avant elle au logement; le nôtre a donné la

main à Sa Majesté, lui a dit les choses les plus gracieuses et l'a conduite dans les appartements. Elle est encore jeune, très blonde, blanche et, je crois, un peu blanchie; sa physionomie est agréable; ses différents portraits lui ressemblent assez.

7. — Beau temps, mais il a été froid sur le soir. Rien de nouveau dans la journée. M. Kourakin, ministre plénipotentiaire de Russie, a dit à un de mes amis que la paix allait être signée, qu'on en était à la rédaction, laquelle ne souffrait aucune difficulté. Je voudrais bien n'en pas éprouver davantage sur le succès de ma liste; mais le major général, tout en me faisant beaucoup de caresses, m'a bien l'air de vouloir me jouer un mauvais tour.

La reine de Prusse a couché au delà du Memel. Elle a repassé le fleuve à quatre heures; chacun est accouru pour la voir; nos souverains sont très galants. A sept heures, elle est montée en carrosse à huit chevaux pour se rendre chez notre Empereur, accompagnée du prince major général, et, toute la cour ayant défilé sous ses croisées, je l'ai vue de très près. Elle est parfaitement traitée et tout annonce que Napoléon s'est montré grand et généreux.

Sa Majesté l'empereur Alexandre a fait don d'une belle bague en diamants au jeune Elie, sous-aide, revenant de Khazan et des extrémités de la Russie. Il avait été pris avec l'adjudant-major de son régiment du côté de Mohrungen, il y a six mois; c'est un bel homme; il a bien souffert.

8. — Le temps est variable. La paix est décidément signée. Tout part. Mon jeune ami Le Vert part aujourd'hui avec le courrier; je ne le reverrai qu'à Metz. Le major général a présenté à la signature une énorme masse de papiers; ma liste n'en était pas. Je l'ai vu ce soir : il m'a répété ses objections ordinaires et m'a fait entendre que l'on avait déjà trop donné aux chirurgiens; qu'il y

avait eu de la jalousie; qu'il ne fallait pas rendre trop commune cette distinction (il est bien temps!). Enfin que ne m'a-t-il pas dit? Je lui ai répondu victorieusement à tout et lui ai rappelé qu'en sa présence Sa Majesté avait daigné me tout promettre, me tout accorder et souffrir que je misse à ses pieds ma juste reconnaissance et le tribut de ma respectueuse sensibilité. « Oui, a-t-il dit, mais Sa Majesté n'avait pas encore vu votre demande. Au reste, je la lui présenterai; elle en fera ce qu'elle voudra, elle la refusera, la modifiera, la changera; c'est son affaire. Pour moi, je ne suis pas d'avis qu'on vous accorde tout cela. »

Je suis tout prêt à partir. M. Goercke m'a envoyé hier un chirurgien-major prussien pour savoir si j'étais encore à Tilsit et venir m'y voir; il arrivera après demain; je ne partirai qu'après l'avoir vu et embrassé.

9. — Temps superbe. Sa Majesté part la nuit prochaine. Le troisième corps fera l'arrière-garde; j'emmènerai tous mes chirurgiens présents à Tilsit; ceux dudit corps y feront le service.

Les choses étaient ainsi à onze heures; elles ont changé vers midi. Toute la garde de l'empereur de Russie, en très belle tenue, s'est rangée en bataille presque vis-à-vis le logement de Sa Majesté. Peu de temps après un bataillon de chasseurs de la garde de notre Empereur est venu se mettre en bataille de l'autre côté de la même rue. La musique de nos gens a exécuté de beaux morceaux; celle de la garde russe m'a paru plus belle et plus nourrie; les airs qu'elle a joués m'ont fait grand plaisir. Le grand-duc Constantin était à cheval à la tête des Russes; il avait le grand cordon de l'ordre de Napoléon et il causait familièrement avec nos officiers, parmi lesquels il y avait un capitaine de grenadiers qui, étant blessé et prisonnier, avait reçu les soins les plus généreux et les plus délicats de la

part de Son Altesse. L'empereur Alexandre, décoré aussi du grand cordon, est descendu de chez lui et a paru à cheval devant ses gardes, auxquels il a dit un mot qui était sans doute un salut, mot qui a fait entendre à l'instant, sur toute la ligne, un bruit qui devait être la réponse au salut. Bientôt après est venu Napoléon, ayant le grand cordon de Saint-André ; il a parcouru la ligne des Russes, s'est arrêté à la tête de la colonne, a prié Alexandre de faire sortir du rang le premier grenadier et lui a remis sa croix d'or de la Légion, que le brave et superbe homme a acceptée avec timidité et respect, non sans baiser, selon l'usage de son pays, la main qui lui faisait un si beau présent. Les spectateurs ont été attendris ; j'ai vu un bourgeois prussien qui l'était jusqu'aux larmes. Les deux empereurs sont montés au logement de celui de Russie, où était le grand-duc de Berg, ayant aussi le grand cordon de Saint-André, et où sont arrivés au bout d'un quart d'heure d'une part M. Kourakin, ayant celui de France, et M. Talleyrand, portant le ruban bleu de celui de Russie, ce qui fait quatre grands cordons rouges échangés contre quatre bleus. Les souverains ont passé près d'une heure ensemble, peut-être pour ratifier le traité de paix ; ensuite ils se sont séparés, se faisant des adieux affectueux ; celui de Russie a passé le Memel avec son frère et ses gardes ; celui de France n'est parti de Tilsit qu'à six heures trois minutes. Le roi de Prusse n'a point paru ; il avait passé l'eau hier. La pluie qui s'est mise à tomber à verse a dispersé les spectateurs ; elle a continué depuis, et maintenant encore (dix heures du soir) elle tombe à force.

Le premier écuyer de l'empereur Alexandre étant tombé hier avec son cheval sur le détestable pavé de la ville s'est fracturé le péroné. Notre prince major général m'avertit presque aussitôt de l'accident, qu'il croyait être plus grave ; mais j'eus la sotte réserve de ne pas m'offrir pour les premiers soins dont avait besoin ce seigneur.

Pendant la cérémonie, le gentilhomme de service près le grand-duc Constantin m'a prié de voir le malade; nous sommes allés ensemble chez lui ; la jambe était mal fagottée et je l'ai trouvée entre les deux attelles des Anglais avec trois courroies à boucles. Cet appareil, fort usité parmi les Prussiens, est assez grossier; il n'empêche pas la jambe de rouler; il exige qu'elle soit garnie de compresses et mise dans l'état d'un cylindre, et il s'en faut bien qu'il favorise la coaptation. Le chirurgien qui a placé cet appareil se nomme Morgen, c'est un homme très fameux dans ce pays-ci, grand parleur, intrigant, hardi et ne manquant pas de quelques moyens.

J'ai fait mes paquets pour partir demain, quand j'aurai vu M. Goercke. Chacun est déjà en chemin pour Kœnigsberg.

10. — Je me suis levé à cinq heures. Le temps est beau; le soleil est brillant; il fera bon à voyager. Tilsit est bien vide et déserte à présent; il n'y reste pas un Russe, excepté l'écuyer blessé, et on n'y voit plus de Français. J'attendrai jusqu'à midi le bon camarade Goercke; s'il n'est pas arrivé à cette heure, je partirai. Il y aura encore de la pluie.

Point de Goercke. Midi a sonné et je suis parti. Le temps a été assez beau et le chemin assez bon, excepté trois ou quatre passages dangereux dont mon paysan m'a bien tiré. Nous nous sommes arrêtés au village où l'Empereur a couché, il y a vingt jours, là où l'on disait voir des hussards noirs ou de la mort, troupe détestable et qui ne fait peur à personne, malgré la tête de mort avec un fémur et un tibia qu'elle porte au shako; j'ai revu la maison que j'avais habitée, mais la belle horloge n'y était plus; tout y était cassé. Nos chevaux n'ont pas voulu manger. Nous avons encore fait trois lieues et plus. Ayant trouvé dans un beau village le commandant Christophe, du 1er bataillon

principal, et ce brave homme m'ayant fait beaucoup d'instances pour partager son logement, nous y sommes tous descendus et y avons eu un bon souper, un bon gîte et moi en particulier un bon lit. J'ai bu du vin de Bordeaux et du chambertin, mangé de l'omelette et même des écrevisses; cela m'a raccommodé. Nos chevaux ont été à merveille aussi.

11. — J'ai dormi comme un bienheureux. A mon lever j'ai trouvé le café tout servi et les chevaux attelés. Après avoir remercié mon hôte, je suis monté en voiture par un temps délicieux; nous avons traversé une forêt de près de trois lieues sur une chaussée assez bonne, mais raboteuse, parce qu'elle est faite avec des troncs de sapin; le terrain est humide, tourbeux et puant. C'est la même chose de Kœnigsberg à Tilsit; la plaine est immense, parfois assez fertile, en général peu cultivée, entrecoupée de mares et de mauvais ruisseaux. Sur notre chemin nous avons vu beaucoup d'aveugles demandant l'aumône; la cécité est commune dans ce pays; on y perd aussi les dents de bonne heure et il y a des bossus sans nombre. Les habitants sont pauvres; on les rencontre pieds nus, hommes et femmes; les hommes portent cependant familièrement des sandales d'écorces, qu'ils attachent avec des cordes de chanvre ou même d'écorces; il en est qui se garantissent les pieds avec un cuir ayant des trous tout autour et qu'ils lacent autour du pied. En tout cela sent bien la misère, mais guère plus que dans quelques-unes de nos provinces. La route est superbe; il est des endroits où elle est bien ombragée par des saules, des tilleuls et des aunes noirs (verne). J'ai voyagé agréablement.

Nous sommes arrivés à Labiau à onze heures et demie, étant allés toujours au trot, même notre caisson. Nous avons vu le Friedrichs-Graben. Il y avait quarante malades dans cette petite ville, lesquels, faute de bateaux, n'avaient

pu être évacués ; ils partiront demain. Labiau n'est point une belle ville ; il doit y régner quelque aisance ; j'y ai vu un marché de mangeailles bien fourni de tout, et tout s'y vend cuit, jusqu'à la friture de poisson. C'est le pays au poisson ; on n'y vit que de cela ; on y est ichthyophage ; on vend du saumon salé et cuit par tranches, de l'anguille fricassée et par tronçons. Avec de l'argent on peut, en passant, se procurer un bon dîner. Nous avons eu le nôtre dans une assez bonne maison chez la femme d'un trompette prussien, où, parmi une foule d'images, était la gravure de la mort de Louis XVI. On nous a donné aux magasins du bon foin, de l'avoine, de la viande et du pain. Vive Labiau !

Nous nous sommes remis en route à trois heures, par une chaleur des plus fortes. Beau paysage, superbe chemin ; on ne saurait voyager plus agréablement. A sept heures et demie nous nous sommes arrêtés dans un village où devaient loger quatre cent trente-deux hommes d'infanterie ; nous avons choisi une bonne grange, introduit dans une espèce de cour les voitures, mis de suite les chevaux à la pâture, arrangé notre paille pour coucher, mangé un morceau sur le pouce, fait un tour et pris le bonnet de nuit. A neuf heures et demie, nous étions étendus sur notre paille ; nos chevaux passeront la nuit aux champs ; nous couchons tous dans la grange.

12. — J'ai dormi sept heures sans désemparer. J'avais quatre bottes de paille sous moi, un petit plumon, et j'étais dans mon sac avec une bonne couverture. Notre voyage du gîte à Kœnigsberg a été une promenade ; le temps est magnifique et le pays aussi ; la route est comme une allée de jardin ; nous allons presque toujours au trot et le temps ne me paraît pas long, à cause de la beauté et variété des sites, des bois, des lacs et des maisons qu'on ne cesse de rencontrer.

Nous sommes arrivés à Kœnigsberg à midi et demi. La ville est située sur une légère éminence, mais c'est la position du château qui a dû lui faire donner le nom de Mont-Royal; il est, en effet, sis sur une hauteur; on n'y parvient qu'en montant. Je suis logé chez un banquier qui depuis plusieurs mois est à Riga avec ses enfants et n'a laissé dans sa maison qu'une dame institutrice et un commis; on m'a servi un bon dîner; j'ai un bel appartement; mes domestiques et mes chevaux sont bien. J'ai déjà un peu couru la ville, ayant fait ma barbe, m'étant décrassé et habillé, car c'est aujourd'hui dimanche et chacun est brave sur soi. Les dames sont jolies, d'un beau sang, d'une belle santé; elles se mettent avec élégance. J'en ai rencontré des milliers toutes mieux vêtues les unes que les autres; elles cherchaient à voir Sa Majesté. J'ai rendu visite à M. l'intendant général et suis convenu avec lui de plusieurs points essentiels de notre service. Il a fait excessivement chaud. Les rues de Kœnigsberg sont étroites, irrégulières et horriblement mal pavées; il y a quelques belles maisons, mais en général la ville est mal bâtie et je n'y ai pas encore vu un édifice ni un monument dignes de curiosité.

13. — Dès la pointe du jour, je me suis mis au travail et ai expédié beaucoup de choses pressantes. J'ai vu un petit hôpital dans l'église réformée : il m'a paru bien tenu. La ville est d'une longueur qui ne finit pas : pour aller de chez moi chez M. Mouron il y a trois quarts d'heure et j'ai sué sang et eau, tant le soleil est chaud et le pavé détestable; je n'ai pu faire d'autres visites. La ville est traversée par plusieurs canaux et le Frische-Haff est tout près; l'eau des canaux est brune et presque croupissante; je ne peux pas ouvrir mes croisées qui donnent sur l'un d'eux sans être empoisonné; c'est une odeur palustre, vaseuse, qui soulève le cœur. Cependant on ne dit pas que la santé des

habitants souffre de ces émanations. Il y a peu de pays où l'on mange plus de harengs que dans celui-ci : on ne rencontre que gens mangeant sans pain et dans la rue un hareng cru.

Sa Majesté est partie à cinq heures; elle se rend à Dresde, où elle restera peu de temps. Nous ne quitterons Kœnigsberg que le 24 ou le 25 et nous irons sur Berlin. On craint d'être retenu en Prusse pendant plusieurs mois. J'envoie des chirurgiens de tous côtés : on paye à force et nos jeunes gens ont beaucoup d'argent. Il y en a beaucoup à réformer. Je laisserai de ce côté-ci la plupart des Allemands qui ont pris du service chez nous. Les Français que j'emmènerai seront vraisemblablement conservés; mais je voudrais qu'il fût arrêté que nul ne sera réemployé avant d'avoir passé un an ou deux ans dans une grande école, car ils ont bien besoin d'instruction; pendant ces deux ans, ils toucheraient peu de chose, et même rien du tout, ce qui ferait sortir de la chirurgie militaire une foule d'individus aussi pauvres de biens que d'esprit et qui en temps de paix ne doivent pas en faire partie. Je vais bien et me porte à merveille. M. Chappe, principal du 4e corps, vient d'être nommé officier par Sa Majesté passant en revue ce corps : c'est une justice. J'ai de terribles accès d'impatience à cause des écritures, mais il faut en venir à bout. J'ai soupé et causé longtemps après.

14. — J'ai eu ce matin la visite de M..., l'un des chirurgiens principaux ou généraux de l'armée prussienne. Je l'ai prié de vouloir bien m'accompagner ce soir chez M. Gerlach, le Nestor et doyen des chirurgiens militaires de Prusse. Ce respectable vieillard, octogénaire, n'a sa retraite que depuis un an, n'ayant pu, m'a-t-il dit, à cause d'une chute sur la hanche, se mettre en campagne; il a une tête superbe; il conserve toute sa mémoire et sa gaieté. Il a été le maître et le prédécesseur de M. Goercke,

qu'il aime beaucoup. Son épouse est âgée; elle n'est point encore consolée de la mort d'une fille unique qu'elle a perdue il y a deux ans. J'ai vu chez Mme Gerlach l'épouse d'un chef de bataillon prussien, la plus belle femme que j'aie encore rencontrée dans ma vie. Ma visite a été agréable au bon papa Gerlach et m'a fait bien plaisir.

On m'a raconté qu'une demoiselle, étant convalescente d'une fièvre adynamique et ayant eu un accès de fièvre, avait cru en dix heures de près de six pouces. C'est M. d'Albavie avec d'autres témoins qui m'ont juré avoir été témoin de ce fait.

Me voilà renfoncé dans les écritures. Il m'arrive soixante chirurgiens de Paris, qui ont mis deux mois pour venir, qui en mettront deux pour retourner et qui toucheront cinquante louis chacun sans avoir rien fait : voilà l'économie de l'administration de la guerre. On va marcher sur Stralsund; j'envoie la division Baudry de ce côté; notre Empereur veut absolument fermer ce port aux Anglais. Il paraît que nous entrerons aussi à Copenhague, car, si les Anglais ont eu une flotte dans le port de cette ville, pourquoi n'aurions-nous pas une armée dans ses murs? De tout quoi il faut conclure que nous ne sommes peut-être pas encore près de rentrer en France; chacun tremble qu'il n'arrive encore quelque accroc.

15. — Excellente nuit. Belle journée. Je suis allé avec M. le chirurgien général prussien visiter quelques hôpitaux, que j'ai trouvés en bon état. Ce ne sont pas les Français qui les ont établis; ils seraient moins beaux. On doit des éloges à M. Goercke, qui a présidé à leur formation. Ceux qu'on a faits dans les églises sont bien planchéiés; les lits sont neufs et uniformes, et les fournitures ne sont pas mauvaises. La garde s'est emparée du superbe local de la salle des exercices militaires; elle a trouvé quatre belles rangées de lits disposées sur un beau plancher; cet hôpital

est très beau. Partout on trouve de la prévoyance et de l'intelligence de la part des Prussiens. Nous ne faisons rien de bon, ni de propre, nous autres *gueux et glorieux*, comme dit le respectable M. Coste, parce que nos administrations sont peuplées de voleurs et de brigands ; dernièrement on a été à la veille de fusiller six directeurs ; c'eût été encore trop peu. On a fait à un quart de lieue de la ville une baraque en planches, telle que jamais nos faiseurs hospitaliers n'en eussent construit une ; les malades sont parfaitement dans cette vaste tente de bois ; l'air, la propreté, les commodités de toute espèce, rien ne leur manque. On ne voit que médecins dans la ville de Kœnigsberg ; leur chef a cru devoir en montrer beaucoup à la fois, dans la persuasion que Sa Majesté, frappée de ce rare spectacle, ne manquerait pas de prodiguer la décoration à ces zélés fonctionnaires, parmi lesquels il y en a qui ont à peine dix-neuf ans ; mais ces messieurs en seront pour les frais du voyage et Sa Majesté, qui avant de partir a nommé M. le chirurgien principal Chappe officier de la Légion d'honneur et MM. Destouches, Petit, Godefroy, etc., membres, n'a pas même voulu entendre parler de la liste de présentation médicale.

Ce matin, un nommé H..., sous-aide au 44e régiment d'infanterie de ligne, où il a assassiné un officier et d'où il a été chassé, s'est présenté chez moi avec un habit magnifique de chirurgien-major, un sabre à l'asiatique, etc. Je suis tombé sur lui à coups de pied et de poing et me suis fait bien mal au doigt annulaire de la main droite, à force de le frapper ; j'ai forcé ce coquin, cet exacteur, ce concussionnaire à se déshabiller et l'ai chassé en gilet ; il est accusé de toutes sortes de délits dignes au moins des galères et j'ai mieux aimé le traiter ainsi que de le livrer à la justice. Ce drôle est de Karlsruhe ; il a été à Saint-Domingue.

J'ai vu à midi Son Altesse le prince major général qui

m'a encore parlé de ma demande, selon lui, exagérée et qui, pour me consoler de n'y avoir pas eu assez grand égard, quoique Sa Majesté l'eût adoptée, m'a promis d'en faire réussir la moitié à notre retour à Paris. J'ai dîné chez elle en grand gala et fort bien; elle m'a honoré de toutes sortes de prévenances. J'ai remarqué dans ses objections contre ma liste que, l'Empereur ayant rejeté celle des médecins, la mienne n'aurait pu passer sans mettre le comble à la défaveur qui accable déjà cette classe d'officiers de santé.

16, 17 et 18. — Ces trois jours n'ont rien offert de remarquable. Ma santé se soutient bien; je suis content de mon logement et, maintenant que je connais notre sort, je me prépare à le supporter. Nous partirons le 25 de Kœnigsberg; le 1er août nous repasserons la Passarge; le 1er octobre nous aurons repassé l'Oder et le 1er novembre l'Elbe. Ce ne sera donc que l'hiver que nous rentrerons en France; encore y aura-t-il bien quelque accroc qui nous fera manger le reste du pain de l'étranger. Mon épouse était à Francfort le 5 juillet, se rendant à Paris, où sans doute elle est arrivée : me voilà tranquille et maintenant je puis attendre tant qu'on voudra.

Il a beaucoup plu. Le temps est remis. Je ne parlerai pas des moissons de Kœnigsberg : à plus de deux lieues autour de cette place il n'y aura pas un épi; les chevaux ont tout mangé. On y a de bonnes fraises et chaque jour j'en mange. On distribue ici force harengs, que les soldats négligents mangent sans les avoir fait dessaler, ce qui leur perd la bouche et les dispose au scorbut; on leur donne du vin, mais quel vin! Ils ont du pain, de la viande, et sont généralement bien. Nous n'avons ici et dans les environs que le 4e corps.

Le major général est parti : c'est le général Lecamus qui reste chef du grand état-major général.

Il fait depuis hier à midi une chaleur excessive. Le magistrat me fournit un carrosse pour faire mes courses *intra muros* et *extra*. J'ai vu ce matin un lieutenant-colonel du 76e régiment de ligne, lequel, par mon avis, a été apporté à bras d'hommes de Domnau, où il était depuis la bataille du 14 juin : il a la jambe gauche fracturée à la partie moyenne; les fragments du tibia se chevauchent et sont à nu; mais la jambe est droite; le pus est louable, la communication entre les deux plaies libre, et tout est relâché, c'est-à-dire que tout le tissu cellulaire est vide et épuisé par la fonte purulente. Le blessé a de la sécurité : il guérira. J'ai renouvelé l'appareil, qui était plein de matière, et me suis bien gardé d'exercer des extensions et des contre-extensions pour remettre les os en contact. Ici le mieux est non seulement l'ennemi du bien, mais il deviendrait mortel : ces membres fracturés depuis un mois, avec issue d'une portion des os, doivent rester dans l'état où l'on les trouve, à moins que le raccourcissement ne soit trop considérable; le sang coule des plaies au moindre mouvement; si on les tiraillait, il en résulterait de terribles hémorragies et des divulsions qui peut-être attireraient le trismus.

Le général Drouet, blessé au pied gauche d'une balle qui avait fracturé l'os du métatarse qui soutient l'avant-dernier orteil, a eu ces jours-ci des douleurs vives dans tout le pied, quoiqu'il n'y eût qu'un gonflement médiocre et que la plaie, de laquelle la balle a été extraite superficiellement, n'offrît aucun changement suspect. L'ayant trouvé jaune et sans nul appétit, j'ai conseillé de le mettre à l'eau de tamarins émétisée. C'est M. le chirurgien-major Darbois et son collègue Dubois qui le soignent. On a appliqué des cataplasmes et il s'est formé une petite collection de pus à la face dorsale, à côté et parallèlement à la plaie; elle a été ouverte hier en ma présence et le blessé va bien à présent.

J'ai vu l'hôpital dit de Rosengarten. C'est une superbe baraque en planches ayant un étage, pourvue de belles croisées et extrêmement bien arrangée. Dans les salles d'en bas il y a quatre rangées de lits : c'est trop. Il n'y en a que deux dans celles d'en haut ; aussi sont-elles plus salubres. La cuisine est aussi en planches. La dépense, la pharmacie et l'administration sont dans une grande et belle maison. J'ai goûté le vin et autres aliments : tout est bon. Les couchettes sont à clef et bien simples ; les fournitures consistent en une paillasse, deux draps, un sac à paille et une belle couverture de laine.

19. — C'est aujourd'hui dimanche : chacun est paré et se promène ou dans les jardins, ou sur l'eau ; les femmes sont d'une grande élégance ; tout, en cette ville, annonce le bon ton, l'aisance, la galanterie, la coquetterie.

J'ai écrit à Son Altesse le major général une lettre en réclamation des quatre croix qu'il s'est engagé à me faire accorder, au lieu des dix que j'avais demandées et que l'Empereur m'avait promises. Voici ce que je marque à Sa Majesté :

« Sire,

« Avant son départ de Tilsit, Votre Majesté daigna entendre avec bonté les notes que je lui donnai sur quelques-uns des chirurgiens-majors à la suite, que j'avais pris la liberté de lui présenter par l'organe de Son Altesse le prince major général pour obtenir l'insigne de la Légion d'honneur. Les espérances, je dirais presque les assurances qu'elle voulut bien me donner que ces serviteurs choisis seraient décorés excitèrent toute ma reconnaissance et me comblèrent de joie. Cependant Votre Majesté n'a point prononcé et les objections de Son Altesse m'ont fait douter d'un succès dont vous m'aviez en quelque sorte permis de me flatter. Il est possible que j'aie été indiscret

en demandant trop à Votre Majesté; en ce cas je mets à ses pieds mes excuses respectueuses. Mais, Sire, vous avez terminé vos glorieux exploits en accordant de nouveaux bienfaits et un surcroît de grâces à votre armée : les chirurgiens-majors à la suite que vous avez vus sur les champs de bataille et dans les ambulances et dont vous avez loué le zèle et le dévouement, ces fonctionnaires qui vous servent avec tant d'empressement et de cordialité, seront-ils exceptés de votre munificence?

« Deux de ceux que vous décorâtes le 5 mars sont morts peu de jours après, victimes de la contagion des hôpitaux, et le cordon de la Légion ne leur a servi que pour orner leur cercueil; c'étaient les chirurgiens-majors Beauquet et Laurenchet. Un troisième, M. Affré, est menacé de ne pas survivre longtemps à ses infortunés camarades. Veuillez faire retourner ces décorations à quelques-uns de mes collaborateurs et accueillir la liste que j'ai l'honneur de mettre ici sous vos yeux de ceux qui sont dignes à plus de titres de cet honorable prix du mérite. »

Liste de présentation de quatre chirurgiens-majors à la suite de la Grande Armée pour l'admission à la Légion d'honneur, récompense qu'ils ont méritée par leurs services, leur zèle, leurs talents et que le premier chirurgien des armées ose réclamer pour eux de la justice et de la bienveillance de Sa Majesté.

Chédieu,	quartier général,	30 ans.
Laroche,	—	37 —
Gallée,	—	18 —
Leclerc,	—	18 —

Il a fait aujourd'hui une chaleur excessive. J'ai dîné chez notre résident général et suis allé ensuite faire un tour dans un jardin public, à côté de l'hôtel de Finkenstein; ce jardin, sans être brillant, intéresse par le voisinage du

canal, qui en cet endroit est large et sur lequel des barques élégantes promènent, au son des instruments, des femmes jolies et des familles entières. De ce jardin on voit un pont assez élégant qui traverse le canal; on jouit aussi de plusieurs aspects assez riants; on boit et mange en ce lieu et la limonade au vin m'a paru être le régal le plus ordinaire des promeneurs allemands.

20. — Le temps est extrêmement chaud. Nous partirons le 24 ou le 25 : ainsi je pourrai remarquer dans la campagne les progrès des moissons et le degré de maturité des seigles.

J'ai vu en ville plusieurs blessés, au pansement desquels j'ai assisté. Un major russe, homme aimable et sensible, ayant eu la cuisse coupée par M. Willier le 14 juin dans la soirée, a été amené jusqu'à Kœnigsberg : la cicatrice est assez avancée; la réunion a été faite en long par le moyen des bandelettes, mais la cicatrice n'en est pas moins radiée et il y aura exfoliation du fémur; un anneau osseux de quelques lignes se séparera du cylindre. Cet officier, quand je l'ai vu la première fois, avait une diarrhée qui l'exténuait : j'ai conseillé au chirurgien-major qui le panse de lui administrer de l'ipécacuanha deux ou trois fois, ce qui l'a guéri.

Un officier français du 24e d'infanterie légère, M. de Dreux, a eu la cuisse fracturée six pouces au delà du genou par un boulet qui venait de traverser deux soldats et qui a expiré sur cette cuisse, n'y laissant ni plaie ni contusions, et n'ayant pas même déchiré les vêtements. Il est survenu, le seizième jour, après plusieurs transports plus ou moins douloureux, un gonflement phlegmoneux des plus considérables; un abcès s'est formé extérieurement et vis-à-vis la fracture; on l'a ouvert; dès lors plus de tension, ni de douleurs. Tout va bien; seulement le cal ou ce qu'on appelle ainsi est boursoufflé et très volumineux.

Un de nos chirurgiens, devenu officier au 3e régiment de cuirassiers, ayant été sabré et lardé de coups de lance à Friedland, est arrivé à Kœnigsberg comme prisonnier et nous l'y avons trouvé. La plus forte de ses blessures est un coup de sabre pénétrant dans l'article du coude et coupant à sa base l'olécrâne; le bras est dur, œdémateux, et l'articulation est douloureuse. C'est presque toujours ce qui arrive après ces blessures : souvent elles laissent après elle un gonflement presque squirrheux et en quelque façon lardacé de tout le tissu cellulaire, lequel cède au temps et aux douches alcalines.

Nous serons obligés de laisser ici M. Ristel-Huber, un de nos chirurgiens-majors, pour une fièvre adynamique dont toutefois j'espère qu'il se tirera.

21 et 22. — Temps excessivement chaud; soleil brûlant; vent du midi; sécheresse absolue. On embarque tout, et il y a au port des richesses immenses en bateaux, grains, farines, vin, eaux-de-vie, rhum, riz, etc.; l'armée en aura un peu; les commissaires et gardes-magasins en auront bien davantage. Quels voleurs! Il a été sérieusement question de fusiller plusieurs de ces messieurs et quelques directeurs des hôpitaux de Varsovie convaincus de vols, de prévarications, de coquineries de toutes espèces; la paix a changé tout à coup la disposition des esprits, et l'Empereur, qui voulait qu'ils fussent suppliciés, a oublié cette affaire. Ces scélérats volaient chaque jour près d'une demi-livre de viande à chaque malade, sans compter le reste : assassinat lâche, barbare, ténébreux, digne de la mort la plus cruelle.

Je laisserai à Kœnigsberg, après l'évacuation de la place, qui aura lieu le 25, MM. Béclard, chirurgien-major; Baltz et Charbonnier, aides-majors; Boileau, Henri Michel, Lecat, Beuquet, Merché, Poté, Hocquin, sous-aides. Je compte que nous n'aurons guère que quarante blessés intranspor-

tables, tant les officiers logés en ville que les soldats se trouvant dans les hôpitaux. On donnera cinq cents francs par mois au chirurgien-major et deux cent cinquante aux autres chirurgiens, outre leurs appointements; sur quoi ils seront tenus de se loger et nourrir. Je crains qu'ils ne soient fort occupés : il ne restera qu'un médecin, homme débile et s'écoutant beaucoup; à la première migraine, il abandonnera le service, qui dès lors tombera à la charge de nos chirurgiens, dont quelques-uns seront victimes. La colonne des morts sera considérable, puisqu'il ne s'agit que du fond des hôpitaux et des fiévreux reliquataires : on s'en excusera sur ce que le médecin était tombé malade au bout de quelques jours de service et aura été forcé de livrer le service aux chirurgiens, qui seront présentés par ce nouvel exemple comme très peu propres à remplir les deux fonctions. J'ai exigé de M. Béclard qu'il allât demander un second médecin à M. Desgenettes. Un de nos chirurgiens, M. Ristel-Huber, restera malade à Kœnigsberg. Nous y laisserons aussi le sous-aide Fimet.

23. — Excellente nuit. La chaleur semble augmenter, le soleil est dévorant. On va évacuer vingt bateaux de malades. Il serait à désirer que ceux de la garde pussent l'être : on nous les a laissés sans personne pour les soigner, ni pour surveiller leur service. L'autre jour je parcourus avec M. Chappe la salle des manœuvres, où ils sont rassemblés au nombre de cinquante-deux : quatre de ces braves gens allaient expirer et les mouches leur dévoraient d'avance les narines et le coin des yeux, c'est-à-dire qu'elles y déposaient leurs œufs par milliers, sans qu'une main charitable les chassât; ce spectacle m'a affligé. La puanteur de l'hôpital m'a rendu malade. La vue des aliments détestables qu'on distribuait à ces braves gens m'a indigné. Nos chirurgiens se sont plaints et on va remédier au mal, sans pouvoir réparer celui qui est déjà fait. L'économe est un

misérable qui s'enivre trois fois par jour; les pauvres malades gémissent; point d'infirmiers, point de secours que ceux des chirurgiens, qui ne peuvent tout faire. Le régisseur général, homme probe et bon, n'entre jamais dans les hôpitaux : voilà une des sources des crimes abominables dont ils sont le théâtre. Mais aussi quel service attendre d'une foule de bandits, d'aventuriers, de banqueroutiers envoyés de Paris par Son Excellence le ministre directeur pour être employés dans nos hôpitaux? Peut-on espérer de rencontrer chez de tels gens les sentiments d'humanité, de piété, de délicatesse qui devraient distinguer les hospitaliers? Ils sont venus à l'armée pour faire des affaires et malheureusement ils ne peuvent y réussir qu'en assassinant les pauvres malades. O race impie! Sa Majesté les connaît bien; aussi n'a-t-elle voulu entendre parler d'aucun employé des hôpitaux, chef ou subalterne, pour la décoration. Au reste, c'est dans presque toutes les parties la même chose; on vole partout avec autant d'audace que d'impunité; les chefs de corps volent; certains ordonnateurs partiront de Varsovie, Wloclaweck, etc., avec un demi-million qu'ils ont rapiné; on vend les magasins; on s'entend avec les fournisseurs, etc.

Mon cher confrère Goercke, premier chirurgien général de l'armée prussienne, est arrivé de Memel tout exprès pour me voir. C'est un excellent homme, de l'âge de cinquante-sept ans, d'une heureuse figure et très bien tenu; il porte en sautoir une large croix de Sainte-Anne de Russie dont l'empereur Alexandre l'a décoré; cette croix est enrichie de diamants et fait un très bel effet; le cordon est ponceau liseré de jaune. J'ai régalé le bon camarade et l'ai présenté à M. l'intendant général. C'est un homme extrêmement estimable et qui a l'amour et même le fanatisme de son état; on peut dire qu'il est le réformateur et le patron par excellence de la chirurgie des armées prussiennes, qui avant lui était dans l'abjection. Autrefois, sous Bilguer,

Theden, Schumacher, elle obéissait aux médecins; un certain Dr Lothenius l'a longtemps dirigée en chef superbe et dédaigneux. Il a su la dérober au joug avilissant dont la médecine l'écrasait; il en a fait une profession honorable, dans laquelle l'élite des fils des bons bourgeois entrent avec empressement. C'est M. Goercke qui nomme à tous les emplois, qui commande, qui organise, qui élève, qui fait descendre. Dans la pépinière des chirurgiens militaires sont élevés aux frais du roi beaucoup de jeunes gens pauvres qui ont de l'aptitude; une fois reçus, ils exercent partout, parce que l'institution est médico-chirurgicale. En Prusse, un chirurgien-major a le droit d'exercer les deux parties dans toute l'étendue du royaume et ce sont eux qui jouissent de plus de confiance dans les villes à garnison. Il y avait et il y a encore pour l'armée de Prusse passé deux mille chirurgiens de tous grades; les boulangers seuls en ont seize. Il y a beaucoup de chirurgiens supérieurs. Ceux-ci ont la broderie d'or, les autres l'ont en argent; c'est un simple filet au passé qui règne sur le collet, les revers et les parements, avec des boutonnières composées d'un filet pareil; l'habit est tout bleu. Les chirurgiens n'ont point de grade, ni d'assimilation militaire. Rien n'est plus vain, ni plus sottement orgueilleux que l'officier prussien, qui ordinairement est un gueux sorti d'une pauvre gentilhommière. Le roi prend peu d'intérêt à la chirurgie, mais laisse faire le bon Goercke, sans lui donner beaucoup d'argent, de sorte que ce digne homme a dépensé plus de cent mille livres de son bien pour soutenir son art et lui donner quelque splendeur. Il est fort estimé. Le roi l'ayant rencontré, lorsque sa Majesté revenait de Tilsit, lui dit : « Mon cher Goercke, j'ai vu votre confrère de l'armée française; il m'a rendu visite; c'est... Il m'a fait grand plaisir par le bien qu'il m'a dit de vous et de votre pépinière. Je n'ai reçu de satisfaction que celle que m'a donnée la chirurgie française. »

24. — Toujours la même chaleur et la même sécheresse. M. Goercke m'a fait l'amitié de me présenter tous les chirurgiens prussiens présents à Kœnigsberg; parmi eux étaient plusieurs chirurgiens-majors des hôpitaux; on les reconnaît à la broderie blanche; les chirurgiens généraux l'ont en or sur un drap bleu barbeau comme le nôtre. Nous avons dîné chez le papa Gerlach et y avons fait bonne chère. Ce bon vieillard ne parle de Frédéric II qu'avec attendrissement : je l'ai vu, lorsqu'on s'entretenait des malheurs de la Prusse, baiser, les larmes aux yeux, une bague qu'il porte toujours et qui est ornée d'un camée représentant le grand Frédéric. Ce grand homme a laissé une mémoire révérée et tous les serviteurs ses contemporains adorent encore son image et se glorifient d'avoir vécu de son temps. On en veut dans tout le royaume au roi actuel. On rend justice à la reine et il n'est personne qui ne la défende contre les calomnies dont elle a été l'objet. Il résulte des assertions d'hommes sages et bien au fait de la cour qu'elle n'a cessé d'être chaste et sans reproche et que tout ce qu'on a malignement publié de ses liaisons avec Sa Majesté Alexandre est faux et controuvé. L'ami Goercke, qui est toujours dans la famille à soigner tantôt le roi, qui ne lui a jamais fait le moindre cadeau, tantôt la reine, qui du moins le dédommage par ses témoignages d'attachement, et souvent les enfants, qui l'appellent *papa Goercke;* cet homme honnête et véridique m'a juré qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a dit et raconté des amours de l'empereur de Russie et de sa souveraine. C'est un bon ménage que celui de Frédéric; la reine est bonne épouse et bonne mère; elle est économe et son mari est avare; rien n'est plus triste que leur cour.

Il n'y a rien de curieux à voir à Kœnigsberg. La faculté de médecine est misérable; les bibliothèques de l'université et du palais font pitié; ce palais lui-même soulève le cœur. Le fameux Kant a troublé longtemps les têtes des

maîtres et des écoliers : ce devait être un vilain monsieur; son buste est presque affreux; les Russes l'ont brisé ou renversé.

Nous partons demain. C'est le 25 que la garnison prussienne reprend possession de la place. Voici ce qui a été décidé par notre Empereur et consenti, comme de juste, par le bon roi Friedrich Wilhelm : le 20 juillet, l'armée française évacuera Tilsit; le 25, elle évacuera Kœnigsberg; le 1er août elle repassera la Passarge, le 20 août la Vistule, le 5 septembre l'Oder, le 1er novembre l'Elbe, qui servira de ligne d'évacuation.

25. — J'avais arrangé hier mes petites affaires, donné des ordres et rédigé l'instruction nécessaire pour les chirurgiens restant à Kœnigsberg. Je me suis levé à quatre heures, croyant partir à cinq, mais mes gens n'ont été prêts qu'à six heures et demie. Le bon ami Goercke est encore venu m'embrasser ce matin. Hier soir il a fait un brouillard puant et très épais, qui est tombé dans la nuit. Il faisait assez frais ce matin, mais à midi la chaleur est devenue presque insupportable et les chevaux ont souffert beaucoup.

A trois heures, nous sommes arrivés à Brandenbourg, ancien berceau de la maison de Prusse, bourgade assez misérable, ou plutôt long et triste village, où l'on ne trouve aucune trace de la résidence des anciens électeurs, auxquels il a donné son nom, à ce que je crois. Ce village était encombré de troupes formant l'arrière-garde : nous n'avons pas voulu nous y arrêter. Deux petites lieues plus loin, nous avons aperçu à droite de la route quelques arbres et nous nous sommes portés de ce côté pour nous reposer à leur ombre. Jamais je ne vis de plus riants bocages : c'est une vallée qu'on peut comparer à celle de Tempé, du moins quand on est las, qu'on a chaud, soif et faim, et qu'on sort de la poussière et du sable. J'ai par-

couru avec délices ce lieu enchanté, ce jardin anglais planté et dessiné par la nature seule : c'est un profond ravin, un chemin creux, au fond duquel coule en silence et caché mystérieusement par les arbrisseaux courbés sur son onde un ruisseau rustique, qui tantôt n'est qu'un mince filet d'eau, et qui quelquefois forme de jolis petits bassins où les oiseaux viennent se désaltérer. Ces aimables hôtes sont extrêmement nombreux et ils semblent redoubler leur chant, quand ils voient arriver des voyageurs dans leur charmant asile. Les arbres et arbrisseaux sont forts et robustes; les plus belles fleurs mêlent à leur verdure leurs couleurs variées et tranchantes. Nous avons vu des pyramidales de la hauteur de six pieds et couvertes de leurs belles clochettes bleues. La grosse campanule y abonde. La reine des prés répand au loin son parfum. Une fleur labiée, ayant d'un côté des fleurs d'un beau bleu et de l'autre des fleurs couleur de safran, croît partout en ce beau lieu; j'en ai rapporté deux seules graines, les autres n'étant pas encore mûres. Cette fleur est superbe; je l'avais déjà vue sur la route de Tilsit à Labiau, à côté de la lysimachie; mais en France je ne l'ai jamais rencontrée. Les buphtalmum, la chicorée bleue ont des disques tels que nulle part je n'en vis de si larges; il y a des lamium violets de la plus grande beauté; nous avons cueilli de la centaurée en fleurs. Je ne puis exprimer le bien, le plaisir que m'a fait ce joli vallon qui n'a pas un huitième de lieue de long et à l'extrémité duquel on voit et touche presque le Frische-Haff, tout couvert de barques à voiles chargées de nos malades.

Nous avons dîné au frais, étendus sur le gazon et à l'ombre d'un chêne. Après mon dîner, je me suis étendu sur un tapis, c'est-à-dire sur une couverture de cheval, et ai dormi plus d'une heure. Nos chevaux ont au moins aussi bien dîné que moi dans un champ d'orge et de vesces voisin. Nos garçons ont bien mangé aussi.

Nous avons continué notre route par un soleil des plus ardents, que le Frische-Haff, que nous avons eu à notre droite et sur le bord duquel nous avons fait deux lieues, réfléchissait sur nous comme un miroir ardent. Ce chemin est mauvais, puant, tirant et très désagréable. Nous nous sommes arrêtés dans une maison isolée, qu'on appelle l'*auberge du Cavalier;* déjà elle était pleine de militaires; nous avons ouvert une remise et l'avons balayée; on nous a indiqué de la paille et en un moment notre lit a été fait. Les voitures et les chevaux, attachés aux roues, ont été disposés devant notre grange. Nous avons soupé assis sur le pas de notre grande porte. Rien n'est meilleur dans cette saison qu'une grange bien aérée : les maisons sont puantes et pleines de vermine.

26. — Je me suis levé frais et dispos; des fauvettes chantaient à ravir depuis les trois heures; j'ai entendu le premier chœur des oiseaux du matin; ils célébraient le lever de l'aurore; un verger contigu à notre grange était peuplé de ces aimables animaux qui de tout temps firent le charme de ma vie. Je me repose, je me rafraîchis en écoutant chanter les oiseaux.

Nous sommes partis à cinq heures, tous en bonne disposition, chevaux et gens. La matinée a été agréable; ce n'est qu'à neuf heures que le soleil a repris sa brûlante ardeur. C'est dimanche aujourd'hui; je m'en suis aperçu à notre arrivée à Braunsberg, où tout le monde était habillé en fête. Cette ville est très ancienne. Les Français y ont passé quelque temps pendant l'hiver; le 26 février, ils l'évacuèrent. Nous avons vu un arbre autour duquel on a fait un échafaudage à quatre étages; extérieurement il représente une grande tour verte et carrée, ayant quatre croisées sur chaque face; le jardin où est ce beau tilleul est agréable et très étendu; le vieillard auteur de l'arbre-maison nous a conduits partout très lestement pour son

âge; bien entendu qu'il a eu son *trinkgeld*. Nous avons parfaitement dîné chez notre hôte, riche marchand de chanvre de Russie, ayant un magasin immense près la Passarge, rivière qui coule à côté de Braunsberg et qui porte gros bateaux à voiles.

Nous avons un hôpital avec trois chirurgiens, mais sans employés ni pharmaciens; il est au couvent des récollets. Je n'y ai trouvé que vingt-sept malades; on en a évacué hier par eau trente.

Nous sommes partis à cinq heures et à huit heures et demie nous avons gagné un hameau de cinq maisons, où nous avons nettoyé, selon l'usage, une grange et fait notre lit. Rien n'est meilleur que cela : je vais me coucher sur ma bonne paille.

27. — Nous sommes partis un peu tard; le soleil était déjà haut et fort; beaucoup de poussière et de mauvais chemin, excepté à deux lieues d'Elbing, où commence la belle chaussée neuve, qui un jour communiquera de cette ville à Kœnigsberg. On peut dire que c'est une très belle route : ce sont des invalides prussiens qui en ont soin ; de temps en temps on y trouve des bancs et même des amphithéâtres en gazon pour se reposer et se rafraîchir; nous avons vu plusieurs gradins en quart de cercle fort élégamment arrangés et placés vis-à-vis un torrent frais et d'un assez bel aspect. Nous eussions bien fait hier de nous arrêter à Frauenbourg, petite ville charmante que nous n'avons fait que traverser. Elle est remarquable par la montagne sur laquelle elle est en partie située, et d'où on découvre un immense pays et d'assez près la mer Baltique. Dans l'église catholique se voient deux tableaux, l'un très grand, représentant la Communion de saint Paul, et l'autre plus petit, ayant pour sujet Jésus multipliant les pains dans le désert : ce sont, à ce que chacun assure, des chefs-d'œuvre. Assez près de l'église est une maison qui a éte

bâtie par Copernic et qui servit longtemps à la conservation de la machine hydraulique qu'il avait inventée et fait construire pour faire monter l'eau jusqu'au haut de la montagne ; les rouages y sont encore.

Nous sommes arrivés de bonne heure à Elbing, qui est un endroit très agréable. Il a fait aujourd'hui, et surtout vers les trois heures, une chaleur des plus fortes ; à peine pouvait-on y résister. Je suis logé chez le premier médecin de la ville et très élégamment. C'est un homme âgé qui a épousé, il y a deux ans, une femme de trente ans, fort éveillée et très obligeante. Nous sommes allés cet après-dîner nous promener au jardin du docteur ; je l'ai trouvé très grand et assez beau ; ce sera désormais ma promenade, car on passera ici vingt jours.

28. — Le temps n'a point changé ; cependant il semble que la chaleur sera moins forte.

Elbing est situé entre la mer, le Frische-Haff et un lac considérable. Les soirées y sont toujours froides et humides. Les habitants ont, en général, de mauvaises dents ; notre hôte n'en a plus une seule et sa femme en a déjà perdu plusieurs. La ville est assez jolie ; elle est bâtie comme celles de Kœnigsberg et de Dantzig. Devant chaque maison est une espèce de terrasse entourée d'une galerie où l'on prend le frais et l'on se promène ; on y monte par six ou huit degrés, car, pour peu que le canal et la rivière augmentent, la ville est inondée ; il est rare que les caves soient sans eau ; aussi voit-on au soupirail de la plupart une pompe toute prête pour épuiser l'eau des inondations futures. L'aisance, la propreté, la bonté règnent parmi les habitants. Les Français y ont été généralement bien reçus. Il se fait à Elbing un commerce des plus considérables ; le canal est couvert de superbes bâtiments marchands et bordé de magasins immenses. Nous y avons trois hôpitaux : l'un, nº 1, est établi au gymnase ; il contient

cinq cent soixante couchettes; le n° 2 est dans un vaste magasin à sept étages; le troisième occupe la maison des francs-maçons; celui-ci ne peut contenir que cent vingt malades, qui sont parfaitement. Il y a aujourd'hui six cents blessés dans ces trois hôpitaux; on évacue tous les jours sur Dantzig par bateaux; c'est un moyen commode, mais qui est mal soigné. Ce soir j'ai vu quatre grands bateaux, dont un était chargé de Russes renvoyés de Dantzig à Kœnigsberg; ces malheureux étaient réduits au pain et à un peu de bière, sans personne pour les assister; j'ai fait donner ordre à la régence de la ville de fournir un chirurgien et trois employés prussiens à chaque bateau qui arriverait et le pourvoir de linge, charpie, médicaments, vinaigre, eau-de-vie, pain, riz cuit, pruneaux cuits, et vin ou bière jusqu'à sa destination. Les nôtres ne sont guère plus heureux et les chirurgiens qui y accompagnent les malades et blessés souffrent beaucoup. Ces gens, ne voyant qu'eux, les accusent de leur misère; souvent ils s'oublient jusqu'à la menace et on a toutes les peines du monde à leur faire comprendre que les chirurgiens sont aussi à plaindre qu'eux, puisque l'administration les délaisse de même et ne leur donne pas le quart de ce qu'il leur faudrait pour remplir convenablement leur mission. Ceux qui ont marché avec les bateaux partis dans la nuit n'ont pu obtenir ni vinaigre, ni vin, ni eau-de-vie; on ne leur a pas épargné le pain, mais le reste était peu de chose. Ils avaient deux employés avec eux : on a vu ces employés disputer aux chirurgiens le droit de participer aux distributions pendant la durée de la navigation, triste et misérable ressource sans doute; mais fallait-il encore qu'un insolent de commis vînt en priver mes collaborateurs? J'ai dit, une fois pour toutes, que celui qui oserait élever une pareille difficulté serait ou noyé ou bâtonné jusqu'à ce que la mort s'ensuivît, et j'espère que la peur fera plus d'effet que les représentations de raison et de justice.

La chaleur a été extrême aujourd'hui et chaque année, dans cette saison, on en éprouve de pareilles.

29. — Sécheresse complète, chaleur de plus de vingt-six degrés ; à peine peut-on marcher dans les rues, tant les gros cailloux dont elles sont pavées sont brûlants.

Le grand quartier général a ordre de se rendre à Berlin et déjà l'intendant général est parti ; mes collègues vont s'acheminer de ce côté ; on dit que S. A. le major général a reçu ordre de s'y arrêter au lieu d'aller jusqu'à Paris. Le 4e corps restera ici jusqu'au 20. Nous presserons nos évacuations et déjà j'ai désigné les chirurgiens qui devront rester après le départ de l'armée et la reddition de la place aux Prussiens. Ce sont MM. Thomas, chirurgien-major, déjà chef de l'hôpital n° 1 ; Pla, aide-major ; Legay, Pavy, Pinet, Dulac, Soleillet et Vila, sous-aides. Je crois qu'il n'y aura guère, le 20 août, que cent vingt blessés ou malades intransportables. Ces chirurgiens seront traités comme ceux que j'ai laissés à Kœnigsberg.

On débite ici des contes absurdes. Celui qui l'est le moins, quoiqu'il soit une lourde bêtise, c'est que la princesse de Saxe a pris la fuite, ne voulant pas épouser le prince Jérôme, à cause de la femme aimable et sensible qu'il a abandonnée. On dit encore que nous allons nous battre contre les Autrichiens : autre balourdise. Après les couvents de nonnes et de capucins, je ne connais pas de lieux où l'on dise autant de bêtises et fasse circuler autant de fausses nouvelles que dans un quartier général qui se repose.

On dit que le thermomètre s'est porté, à Paris, à trente degrés : il est ce soir à vingt-huit un quart, à Elbing. Les troupes qui marchent par ce temps brûlant souffrent prodigieusement ; la soif les tourmente à tel point que toutes les eaux qu'elles rencontrent leur sont bonnes ; la poussière leur enflamme les yeux et la gorge, salit leurs lèvres et les

rend méconnaissables. La dysenterie fait des progrès, sans cependant prendre un caractère épidémique ni contagieux. L'ipécacuanha à la dose de six grains, deux ou trois jours de suite, est le meilleur remède; une teinture de rhubarbe et quelques jours de régime blanc terminent celle qui est récente; l'eau de riz, dans laquelle on fait infuser un peu de cannelle et qu'on aiguise d'un peu de jus de citron ou de bon vin, réussit parfaitement; le kina en teinture vino-aqueuse consolide la guérison.

La plupart des jeunes chirurgiens envoyés de Paris depuis le 12 mai sont tombés malades. Ce sont des enfants de dix-neuf ans qui n'ont d'autre vocation que de se dérober à la conscription; aussi parlent-ils déjà presque tous de retourner chez eux. Il m'en est venu de Naples.

30. — Le temps est toujours de plus en plus chaud; on résiste à peine à la chaleur; je crois qu'elle est aujourd'hui de plus de vingt-huit degrés. Tout sèche et grille dans la campagne. La troupe souffre beaucoup.

J'ai vu ce matin les trois hôpitaux, qui contiennent environ douze cents malades. Dans celui des francs-maçons sont douze officiers à qui on a fait l'amputation d'un membre et qui tous sont presque guéris; les moignons sont beaux; il ne manque aux amputés de la jambe que de bonnes béquilles. Ils se sont plaints avec raison d'avoir passé depuis leurs blessures par les mains de plus de dix chirurgiens : rien n'est plus désolant pour un blessé qui a confiance dans son chirurgien que de se le voir enlever. J'ai beau faire, cet inconvénient se renouvelle trop souvent : il faut le plus qu'il est possible l'éviter. La plupart de nos chirurgiens de Paris sont mauvais ; à peine arrivés, ils demandent de l'argent; ce sont des jeunes gens sans fortune, fils d'artisans et devant l'être eux-mêmes; ils le seraient, en effet, sans la conscription.

31 *juillet* et 1er *août*. — Toujours la même chaleur, tantôt à vingt-huit, et le plus souvent à trente degrés. Les habitants, accoutumés chaque année, à cette époque-ci, à une chaleur très forte, sont surpris de la force de celle qui règne ; ils disent ne pas se souvenir d'en avoir éprouvé une pareille. J'ai quitté la laine et pris les petits gilets de coton ; pendant la nuit, je suis nu, mes croisées tout ouvertes, et encore j'ai très chaud, je sue et ne dors guère. Nos malades souffrent beaucoup : les amputés ont des élancements douloureux à leurs moignons et sont sujets aux hémorragies nasales ; en général, les blessés se ressentent vivement de cette température ; le pus des plaies est plus maléolent et les douleurs plus intenses. Les blessés qui ont une fracture de cuisse ou de jambe, ne pouvant changer d'attitude, souffrent beaucoup : j'ai fait placer des cordes au-dessus du lit de quelques-uns.

2. — On ne respire qu'à peine, tant la chaleur est intense et la sécheresse extrême. Je m'accommode toutefois assez bien de ce temps-là ; le chaud me convient et je me porte mieux en été que pendant l'hiver.

J'ai été voir la grande église catholique, qui est misérable et où je n'ai rien remarqué d'intéressant, si ce n'est un panneau de confessionnal où un peintre fanatique, conduit par un prêtre adroit, a représenté un grand cœur, au milieu duquel est un ange armé d'un balai, qui frotte et nettoie les immondices et qui fait sortir par les oreillettes une multitude de diablotins, dont la grimace est facétieuse. Ce sont les sept péchés capitaux qui dominent au milieu de cette tourbe d'iniquités personnifiées : le diable de la luxure est plaisant ; celui de l'ivrognerie n'a pas quitté sa chope ni son verre. Le génie a tant fait à coups de balai que l'intérieur du cœur est net, quoique certains petits coquins de diables, péchés véniels, mais familiers et habituels, aient tenté de se cacher dans ses replis et de se

soustraire à la grande détersion. Voilà l'histoire de la confession.

3. — Pour le coup on n'y tient pas, tant la chaleur est excessive. Je ne puis dormir; on se soutient à peine; le thermomètre marque en ce moment, à deux heures, trente degrés. La dysenterie fait des progrès; notre hôte le physicien de la ville est mandé en plusieurs communes pour donner son avis et aviser aux moyens d'arrêter ce fléau; déjà dans un seul bourg, à trois lieues d'ici, il est mort plus de trente personnes. L'armée ne s'en ressent encore que faiblement; on distribue du vin aux troupes; c'est le meilleur préservatif; la bière nouvelle prédispose à cette maladie en donnant lieu à la diarrhée. Notre docteur se nomme Kobis. Il m'a dit qu'une épizootie désastreuse achevait de ruiner les pauvres habitants en leur enlevant leurs bestiaux, qui périssent en grand nombre d'une péripneumonie éminemment inflammatoire; il attribue cette maladie aux fatigues excessives qu'ont essuyées ces animaux pendant les corvées et les réquisitions; la même cause a beaucoup contribué aux maladies, et particulièrement à la dysenterie, qui infestent les maisons des pauvres habitants.

Deux de nos hôpitaux sont bâtis en bois et en plâtre; la chaleur y est extrême. Les mouches tourmentent horriblement tous nos blessés et nos malades; on leur donne tous les matins un rameau de verdure pour les égayer et pour chasser ces insectes incommodes; j'ai vu à l'hôpital du gymnase, qui est le plus considérable, une branche de noyer sur chaque lit et ai eu peur que les malades n'en fussent incommodés, ce qui n'est pourtant pas arrivé.

Nous buvons beaucoup de bon vin blanc et prenons du café deux fois par jour. Les boissons aqueuses et acidulées et le régime rafraîchissant nous tueraient bientôt, tant la chaleur dispose à l'ataxie, à la dégénérescence des hu-

meurs, aux sueurs excessives et à une sorte de colliquation.

4. — Le temps est enfin rafraîchi; nous avons eu de la pluie ce matin, mais en petite quantité; le soleil ne se montre pas; le temps est équivoque; il est vraisemblable que nous aurons de l'orage. A midi nous partirons et dirons adieu à la ville d'Elbing.

Nous sommes partis à midi et demi. J'ai à ma petite voiture trois petits chevaux de paysans qu'il faut fouetter, mais qui vont passablement. La route d'Elbing à Marienbourg est superbe pendant l'été; en hiver, elle doit être impraticable; elle coupe l'île de la Nogat et traverse une campagne humide, pleine de fossés pleins d'eau et couverte de prairies basses. On ne saurait se faire une idée de la fertilité de cette île, si riche et si abondante en toutes choses que la rapine la plus affreuse n'a pu encore depuis huit mois l'épuiser; on en a tiré des bestiaux sans nombre qu'un commissaire des guerres, appelé Claude, séant à Marienbourg, n'a pris que pour deux quintaux chacun, tandis que la plus chétive vache en pèse trois et demi; on en a tiré des milliers de chevaux, dont la plus grande partie était de race; le blé, les farines, l'avoine, le fourrage, tout a été enlevé de ce beau pays, et cependant on y trouve encore à vivre; la grosse cavalerie y a été cantonnée pour l'achever. Quelles moissons j'ai vues! Le seigle a près de six pieds de haut; on fauche l'orge et à peine le terrain peut-il contenir les tas de gerbes qu'on y a recueillies; les foins sont amoncelés dans les prairies; les braves cultivateurs n'ayant plus ni chevaux ni chariots, il leur sera peut-être difficile d'emmener ces riches denrées. Le chemin m'a paru très court au milieu de cette belle campagne, où l'on trouve des villages charmants.

Nous sommes arrivés à cinq heures à Marienbourg. J'ai vu l'hôpital que j'ai trouvé dans le même état

où je l'avais laissé il y a deux mois. Ce sont les mêmes gens qui l'administrent : un misérable directeur, banqueroutier, gueusard, voleur, ivrogne, digne d'être noyé ou pendu, et un commissaire provisoire, sujet détestable, sans pudeur, sans retenue, pillant, volant avec autant d'impunité que d'audace. Voilà, en général, les gens qu'on a mis à la tête des hôpitaux. M. Affré, chirurgien-major de celui de Marienbourg, y fait bien son devoir : plus hardi que les commandants qui n'ont osé réprimer les deux misérables que je viens de désigner, il leur tient tête et ne les rend que plus dissimulés.

L'ancien château des Templiers ou Teutons de Marienbourg, où est l'hôpital, est une chose curieuse; on en a détruit les fortifications et cet immense édifice est converti en magasin de blés pour la navigation de la Vistule. Dans une chapelle enfoncée, qu'on a conservée pour l'usage des catholiques, est un caveau dans lequel nous sommes descendus avec de la lumière et au moyen d'un bon escalier de pierre. On y trouve quinze ou seize cercueils contenant autant de cadavres, dont la plupart sont ceux de jésuites revêtus d'habits sacerdotaux. Un seul appartient à une femme encore parée de ses beaux habits et ayant un chat à ses pieds, lequel a dû y être mis mort et peut-être empaillé, car on ne l'y eût pas enterré vivant; les bras et les mains de cette femme sont bien conservés; la tête est dans un état de momification; les vêtements, qui sont de soie, sont dans leur intégrité; la robe est garnie d'une très belle dentelle qui pourrait encore servir. Au fond du caveau sont deux magnats polonais ayant le costume du pays, c'est-à-dire une grande robe de soie avec une ceinture, des brodequins, etc. En général, ce lieu qui est frais, mais très sec, a la propriété du cimetière des Cordeliers de Toulouse; les corps s'y dissolvent très lentement et même s'y momifient. Je crois que les têtes des cadavres que nous y avons vus avaient été arrosées de chaux vive

au moment de l'inhumation, car c'est la seule partie qui soit détruite; les autres tiennent ensemble, ont conservé leur peau, ont encore de la substance et le corps séparé de la tête pourrait être enlevé d'une seule pièce. Les bières, qui sont tapissées extérieurement de soie, portent des dates peu reculées; celle d'un jésuite porte celle du 17 novembre 1785.

Dans le même caveau, près l'autel, est un puits dans lequel on descend avec une bonne échelle qui y reste toujours. Je n'ai pas voulu y descendre. Ce puits mène à une chambre remplie de cercueils comme celle dont je viens de parler; mais de cette chambre on descend dans un autre puits profond, au fond duquel est un évasement rempli d'ossements. Il paraît qu'autrefois c'était la sépulture des chevaliers; cependant on a eu beau remuer le sable, on n'y a pas trouvé d'armures, qu'on se fût fait un plaisir de m'offrir.

5. — Nous sommes partis à sept heures par un temps déjà chaud. J'ai vu en passant l'hôpital de Dirschau, que j'ai trouvé en bon état. Nous sommes arrivés de bonne heure à Dantzig, ayant excessivement chaud et un peu incommodé de deux verres d'eau bourbeuse que j'ai bus en chemin. On m'a bien logé.

6. — Presque pas de sommeil, tant il a fait chaud et tant ces maudits lits de plume échauffent. J'ai visité ce matin les hôpitaux. Celui de l'arsenal est superbe; je doute qu'il y en ait jamais eu un aussi beau; chaque salle, bien éclairée et pavée, contient quatre rangs de plus de soixante lits uniformes; il sera facile d'y établir des poêles pour l'hiver. L'hôpital dit Orangebaum est un grand magasin sans vitres, mais bien ouvert et où les malades ne sont pas mal; à côté est la Maison Rouge, où ils sont horriblement; plus loin est une corderie, où il y a un

seul rang de lits sous la tuile et par conséquent dans une fournaise. Les malades souffrent extrêmement de la chaleur; il est urgent de supprimer ces deux derniers hôpitaux, dans lesquels la mortalité est effrayante; je parle de celle des fiévreux, car il n'existe pas de blessés dans ces détestables hôpitaux et, en général, il en meurt très peu dans la ville de Dantzig. Il est vrai que les chirurgiens y font bien leur devoir, qu'ils connaissent leur état et ne négligent rien pour sauver leurs malades. Depuis quinze jours la gangrène humide leur a donné beaucoup à faire : ils la combattent avec succès avec les acides minéraux pris intérieurement, ainsi qu'avec le kina, les amers et le vin; ils emploient extérieurement les décoctions amères, les bochets de kina, les fomentations d'écorces de chêne, l'application du vinaigre camphré, des tranches de citron, de la poudre de charbon seule ou mêlée avec les cataplasmes ou quelques poudres sèches, surtout celle de kina; le charbon pilé appliqué à nu irrite quelquefois trop; il convient d'en modérer l'effet en le mêlant avec d'autres substances; les tranches de citron saupoudrées de poudre de charbon font beaucoup de bien. Il y a, tant à l'arsenal que dans les autres hôpitaux, deux mille sept cents malades; chaque jour il en périt douze ou quinze. Au faubourg d'Ohra, il y a cinq maisons dans lesquelles on traite quatre cents vénériens; dans la suite, lorsque les deux cent soixante-dix Russes qui sont au fort Wasser en seront partis, on y établira les vénériens, ce qui sera plus commode et plus décent pour le public. Au reste, il faut faire partir les huit cents malades qui remplissent la corderie, la Maison Rouge et le n° 395; ils sont de trop.

7 et 8. — Impossible de dormir : la grande chaleur en est cause et par-dessus cela une diabolique crécelle, qui de demi en demi-heure passe et repasse, faisant un sabbat d'enfer; je suis nu une partie de la journée et à peine

puis-je y tenir. J'ai passé en revue tous mes chirurgiens présents à Dantzig : *sunt boni mixti malis;* en général, ils font bien leur devoir et on est très content d'eux. Je partirai demain sans faute pour Schöneck, où je remonterai peut-être mon équipage. On parle de guerre avec l'Autriche et de paix avec l'Angleterre.

9. — On sue sang et eau : j'étais mouillé ce matin en m'éveillant comme si je fusse sorti d'un bain; je m'étais couché à minuit et à trois heures je ne dormais déjà plus. Mes affaires ont été prêtes en bien peu de temps et cependant nous n'avons pu partir qu'à six heures. Il n'y a pas de glace à Dantzig; on n'y connaît pas le plaisir de boire frais; il est vrai qu'on n'y boit guère d'eau et qu'on se rafraîchit avec de la bière et du vin qu'on va chercher à la cave.

Il y a dix lieues du pays de Dantzig à Schöneck, et l'on traverse des campagnes arides, sans culture ni valeur, ainsi que de tristes villages. Nous ne nous sommes arrêtés que pour nous régaler d'eau fraîche, à une source dont j'ai découvert le ruisseau. Quelle volupté! Depuis longtemps je n'avais bu de la si bonne eau. Schöneck est une petite ville de mince aspect, entourée d'une vieille muraille et ayant de vastes plantations de pommes de terre. Nous avons dîné avec nos provisions et je ne crois pas avoir jamais tant bu qu'aujourd'hui : il a fait chaud comme dans un four. A quatre heures, j'ai vu passer l'enterrement d'une femme protestante : la bière, très bien faite et entourée de festons de mousseline blanche, était portée sur un grand brancard par douze hommes vêtus de noir qui marchaient lentement et en mesure, pendant que des enfants et deux maîtres d'école chantaient des hymnes allemands. Je me suis aperçu que les Polonais catholiques, furieux et stupides, se moquaient du cortège et des chanteurs; pendant que la morte s'en allait tristement occuper

son dernier gîte, des ivrognes gorgés de bière se battaient dans et devant un cabaret en poussant des cris effroyables; les femmes, ivres comme eux, car le dimanche chacun s'enivre en Pologne, tâchaient de séparer les athlètes, et le cercueil marchait toujours. Près de ce cabaret était assis un vieux soldat du grand Frédéric, lequel, faute de quelques pfennigs, voyait boire et ne pouvait se donner ce plaisir ; je l'ai appelé et lui ai donné le *gros*, en lui disant : « Soldat de Frédéric, va boire à sa mémoire et à ma santé ! » Ce brave homme ne savait comment me remercier.

Je ne dors plus et je crains bien que cette nuit ne ressemble aux dix précédentes.

10. — J'ai été agréablement trompé et ma nuit n'a pas été mauvaise. Le temps semblait s'être un peu rafraîchi ce matin. Nous sommes partis à six heures. A neuf, le soleil s'est remontré dans toute sa force; tout sèche, tout grille; les sables au milieu desquels on voyage sont brûlants comme ceux d'Égypte; le pays est affreux, est misérable. Nous nous sommes arrêtés dans un village que nous avons cru être Alt-Kischau; les chevaux étaient sur les dents; ils se sont reposés pendant trois heures. Ce pays est polonais; les hommes y ont tous la moustache et paraissent être de bonnes gens. J'ai fait la soupe avec une grande tablette de bouillon, de la grehuse et du biscuit; chemin faisant nous avions cueilli des pois; j'en ai fait cuire une grande casserolée avec du beurre, de l'eau et du sel; nous avons bien dîné. Nous avions commencé par nous régaler de limonade vineuse; nous avons fini par épuiser notre baril de vin rouge. Un de nos *cognias*, ne pouvant plus aller, a été vendu deux thalers et quatre bons gros. A quatre heures, on a réattelé et c'est pour le coup que nous avons trouvé des chemins de sable, des bois, des plaines arides, le spectacle enfin de la misère

habituelle augmentée par l'excessive sécheresse. Les pauvres popoliskos mourront de faim cette année. Nous connaissons quelques mots de leur langue : *gleba*, pain; *voda*, eau; *zara*, tout de suite; *nierozoni*, je n'entends pas; *daubré*, c'est bon.

Les chemins sont terribles pour les chevaux. On enfonce de plus de six pouces dans le sable et, pour peu qu'on soit chargé, on y reste. Les moissons font pitié. Les malheureux habitants brûlent des portions de forêt pour y semer quelque chose, et rien n'y vient. Nous sommes arrivés à huit heures dans un hameau, sur une petite rivière faisant tourner un moulin; on appelle Voitar ce triste lieu, à peine composé de douze huttes. Au delà de la rivière, sur la hauteur, est une espèce de maison bourgeoise, entourée de granges considérables, mais vides et désertes; nous nous y sommes arrêtés; les chevaux ont été bien hébergés; on les a nourris avec de l'avoine verte. Pour nous, nous sommes restés dehors, la maison étant infecte, pleine de pauvres petits enfants sales et nus, et une mère nouvelle accouchée ayant la fièvre puerpérale. Nous avions un gros morceau de bœuf et trois bons pains de munition; on a écumé la soupe et ensuite fait cuire le reste de nos pois dans le bouillon; nous nous sommes aussi procuré des écrevisses, de sorte que nous avons bien soupé, assis sur le seuil de notre chambre à coucher et buvant de l'eau apportée de très loin dans un baril. Nous n'avons pu attendre que la soupe fût prête; personne n'en a mangé; tant mieux pour la pauvre famille des popoliskos. Nous avions visité toutes les granges pour choisir une place pour nous coucher et la préférence avait été donnée à une étable à vaches, dans laquelle il n'y avait que peu d'ordures. De la paille de seigle battu dans le jour nous va servir de lit : chacun a été bien content de la découverte.

11. — On a dormi à ravir et ce matin nous étions frais

comme le temps, qui déjà hier soir semblait présager très certainement de la pluie, les nuages, très noirs, marchant rapidement du septentrion au midi. Nous nous sommes mis en marche à cinq heures et il m'a fallu recourir à mon gilet de laine, que j'ai été bientôt obligé d'abandonner, tant la chaleur est redevenue ardente. Je ne crois pas que la Sibérie, pour l'horreur et l'aspect du pays ; ni que l'Égypte, pour le sable, la chaleur et les déserts, soient plus détestables que les régions sauvages, également odieuses à la nature et aux hommes, dans lesquelles nous voyageons. On n'y rencontre aucun être vivant; pas un oiseau dans les forêts, pas un arbre fruitier dans la campagne; sans quelques misérables champs de seigle et de sarrasin, où les épis courent l'un après l'autre, mais qui du moins attestent que la main de l'homme y a travaillé, on se croirait dans de véritables déserts; je suis sûr que dans l'étendue de vingt-cinq lieues nous n'avons pas trouvé une population de deux cents âmes. Nous avons fait jusqu'à quatre lieues sans désemparer dans le même bois et il y faisait encore plus chaud que dans la plaine, la chaleur y étant étouffée; tout est pin dans ces forêts. On ne voit autour des habitations et de loin en loin dans la campagne que des saules, dont quelques-uns sont énormes; le frêne et l'arbre dit *verne* deviennent aussi monstrueux.

A onze heures, après être allés au tour de roue, à cause du sable, nous sommes arrivés à Kausabuta, village où est la poste; là, nous avons fait rafraîchir les chevaux; les domestiques ont trouvé de la bière et nous des cerises aigres, dont on nous a permis de nous rafraîchir dans un grand jardin, où il y a une longue allée formée de cerisiers couverts de fruits ; ces cerisiers n'ont pas été greffés ; cependant, quoique sauvageons, ils rapportent d'assez grosses cerises, mais qui sont très aigres et même âpres. Le maître de la maison nous a forcés de nous mettre à

table pour dîner; nous y avons vu une superbe famille de neuf enfants, dont trois grands garçons, deux belles jeunes filles ayant de la grâce, musiciennes et bien mises; la maman est encore fort bien; le père est un très bel homme; ils sont Prussiens. Je n'ai mangé que de la soupe. A trois heures, nous sommes remontés en voiture et, après avoir péniblement traversé le plus affreux de tous les pays, n'en pouvant plus de chaleur, maudissant le sable, dans lequel nous avons à peine pu aller au petit pas, et plaignant les infortunés condamnés à végéter sur cette terre ingrate, nous avons aperçu la pointe des petits clochers de Konitz, où nous sommes enfin entrés à huit heures et demie, fatigués, harassés, haletants de chaleur et de soif.

La petite ville de Konitz est assez gentille. Nous sommes logés sur la place, dans une belle maison toujours réservée pour les généraux; une des deux filles, âgée de quinze ans seulement, est si grasse qu'elle pèse au moins autant que moi; elle a plus de gorge que quatre nourrices ensemble, ce qui ne l'empêche pas d'être leste et jolie à sa manière. J'ai rencontré en arrivant mon caisson chargé de tous mes effets de Riesenbourg. Il y a un petit hôpital à Konitz : ce sont MM. Bonjour et Karsten qui en ont soin; je n'y ai trouvé que vingt-cinq malades.

12. — Le petit hôpital est dans la caserne, qui jadis fut un couvent de jésuites; il contient aujourd'hui vingt-quatre malades, qui seraient bien, s'ils avaient du vin; mais le commandant Saint-Mars ne veut pas qu'on leur en donne, prétendant qu'il ne leur vaut rien et qu'il serait plus utile de leur donner du schnapps le matin et, le soir, de l'eau de tamarins. Cet homme est une espèce d'original plein de prétentions et ayant eu la bêtise de m'envoyer un maréchal des logis de gendarmerie pour me faire aller chez lui : j'ai envoyé promener l'un et l'autre et j'aurais

été enchanté que mon refus à une si sotte démarche pût échauffer la tête au sieur commandant pour la lui rafraîchir bien vite. Un jour l'Empereur, en parlant de ses ennemis, disait plaisamment : « J'en ai tant que bientôt je ne les connaîtrai plus ; d'abord les commandants de place des derrières, les commissaires des guerres, les gardes-magasins et employés ; ensuite les Cosaques, les Kalmoucks, les Baskirs, les Russes, etc. » Il avait bien raison, et ce mélange d'ennemis exprime parfaitement ce que sont les gens dont chacun à l'armée a à se plaindre. Konitz est catholique, à quelques maisons près. Les églises y sont pauvres à faire pitié ; les augustins y meurent de faim ; il n'y a plus qu'un jésuite ou deux ; le couvent tombe en ruines.

La dysenterie ravage Riesenbourg et les environs : une charmante petite fille de l'apothicaire de cette ville, chez qui je demeurais, en est morte ; les médecins allemands ne savent pas traiter cette maladie.

A Konitz on fabrique beaucoup de drap.

13. — J'ai dormi cinq bonnes heures : il en était près de quatre lorsque je me suis éveillé. Nous sommes partis à six ; il a fait la même chaleur que tous ces jours précédents. Le chemin de Konitz à Friedland est sablonneux, mais assez beau : on traverse une assez triste campagne où l'on fauche tout, seige, orge et avoine ; cela fait pitié et en France on dédaignerait de recueillir de si misérables moissons. Nous avons passé sur l'ancien champ de bataille des Teutons et des Suédois, qui se battirent à toute outrance, il y a deux cents ans ; les Teutons furent vainqueurs ; leur grand-maître habitait un château fort, à Schlochau, à trois petites lieues de Konitz, où l'on en voit encore de très beaux restes, entre autres une tour bien conservée qui domine toute la plaine, qui est considérable.

Friedland a été autrefois fortifié ; à peine vaut-il celui

devenu si fameux par la bataille du 14 juin. J'y suis bien logé et nourri aussi bien que possible dans un si petit endroit. Nous en partirons demain à trois heures du matin, car la chaleur tue nos chevaux, que le fourrage nouveau et le manque d'avoine font d'ailleurs tousser et maigrir.

14. — Nous avons été logés à merveille et aussi bien que je l'aie jamais été. J'ai dormi. Nous sommes partis à quatre heures et arrivés à onze à Jastrow, à sept lieues de Friedland, par quatre lièues de bon chemin et trois de sable à peine praticable. Cette ville de quatre mille habitants est au pied d'une côte aride et en avant d'une plaine brûlée dont l'aspect fait peur ; on y fabrique d'assez beaux draps. La chaleur continue; les chevaux souffrent beaucoup. Nous nous sommes roulés sur l'herbe fraîche et je n'ai pu ni lire, ni écrire.

15. — La nuit a été un peu moins chaude que les précédentes : j'ai dormi depuis neuf heures jusqu'à deux heures et demie. Nous sommes partis à près de quatre heures et nous avons pris le chemin de Schneidemühl, au lieu de celui de Deutsch-Krone, ce qui nous fait gagner quatre lieues. Schneidemühl est une petite ville consistant en une vaste place carrée garnie de sorbiers, dont plusieurs ont été fort endommagés par le passage des troupes ; elle n'est guère peuplée que de juifs. Le commandant, capitaine du 55e d'infanterie de ligne, convalescent d'une fracture du bras droit par un biscaïen, à Eylau, m'a donné un bon dîner, beaucoup d'avoine et une voiture pour demain. A deux lieues d'ici, sur la Netze, est une bourgade appelée Usch, où il y a un hospice et un chirurgien pour le passage des évacuations sur bateaux. C'est une pitié de voir les malades passer sur cette rivière qui se jette dans la Warta; ceux qui peuvent marcher courent les campagnes et se nourrissent; les pauvres malheureux

qui ne peuvent quitter le bateau y meurent de misère. Ils viennent presque tous de Nackel; pas un commis, ni employé, ni infirmier; on donne la feuille d'évacuation à un sous-officier évacué lui-même; on distribue des vivres en partant et il faut que le convoi fasse vingt-cinq lieues avant d'en recevoir d'autres. Au reste tout va de même : la rivière est encombrée de bateaux chargés de farines et d'avoine qui s'y avarient; on manque partout de ces denrées; n'importe, les bateaux ne bougent pas et tout y périt.

16. — Il a fait cette nuit une agréable fraîcheur; je croyais bien qu'il pleuvrait. J'ai bien dormi et me suis levé en fort bon état. A six heures nous sommes partis : il faisait frais, au point que, n'ayant pas de gilet sur la peau (il y a trois semaines que je l'ai quitté), je me suis vu forcé de mettre sur mes épaules ma couverture de laine. J'ai remarqué plusieurs personnes, femmes et enfants, qui avaient les orteils conglutinés ensemble et tellement défigurés qu'à peine on pouvait les reconnaître. Le chemin de Schneidemühl à Schœnlanke est de six lieues par des sables épouvantables; nous nous sommes trompés en sortant de la ville et avons fait une grande lieue inutilement; il est impossible d'aller autrement qu'au petit pas, tant le sable est tirant. Le pays appartient à Son Altesse le prince de Neufchâtel, au nom de qui il a été planté partout des poteaux annonçant la prise de possession et demandant respect aux propriétaires. Les bois sont beaux; il y a à gauche une prairie immense; mais, en général, le sol est aride et stérile.

La ville de Schœnlanke est habitée par des cardeurs et fileurs de laine; on y fabrique des draps. Les petits garçons courent après les Français pour leur offrir des femmes : c'est partout de même en Prusse; les mœurs y sont perdues et la dissolution y est à son comble. Nous

25

irons demain à Filehne, à six lieues d'ici, autre petite villace bien pauvre et déjà ruinée. Je suis logé chez l'apothicaire, passablement traité.

17. — Il m'en a coûté beaucoup ce matin pour me lever à trois heures : je dormais si bien! Nous sommes partis par un temps frais et agréable. Il n'y a que six lieues de Schœnlanke à Filehne; mais le sable est profond et la route excessivement tirante pour les chevaux. Pauvre campagne, excepté autour de deux villages assez misérables où nous avons passé. La chaleur a été supportable. En arrivant à Filehne, on nous a conduits et logés chez M. le comte de Blankenstein, dont le château, hors de la ville et près la Netze, est fort beau; on nous y a bien reçus, mais je n'ai pu profiter de la bonne chère, étant indisposé; ce sont les mauvaises nuits et la grande chaleur qui me rendent malade. J'ai vu l'hospice de Filehne; cela fait pitié. Les évacuations sur la Netze se font horriblement : point de commis, ni de vivres, ni d'ordres; ce sont des tombeaux ambulants que ces bateaux chargés de malades. Nous avons rencontré deux voitures de ballots de pharmacie sans guide ni pharmacien; c'est encore ici qu'il y a de criants abus.

Avant-hier, j'avais mis par inadvertance dans mes sacoches trois taies d'oreiller; je les ai renvoyées à notre hôtesse de Schneidemühl, à qui elles appartiennent.

18. — Peu de sommeil. Matinée assez fraîche. Chemin de sable. Sur les dix heures, chaleur insupportable; toujours la même sécheresse. Pour arriver à Driesen, on fait sept petites lieues, ayant à sa droite une longue prairie couverte de meules de foin; la Netze est aussi à droite; la gauche est sable, montagnes de sable et désert. Nous sommes arrivés à Driesen à dix heures. Bon logement. Le commandant Favreau nous a régalés de limonade au vin

et de vin de champagne dans un charmant jardin anglais bâti sur le terrain de l'ancienne citadelle, que le grand Frédéric a fait démanteler il y a trente-trois ans; ce jardin est délicieux et d'un bon goût; on y voit d'assez beaux monuments, entre autres une femme pleurant sur une urne; cette statue est d'un nommé Baldon, statuaire à Berlin. Ce monument pieux a été consacré par le maître actuel du jardin à l'ancien propriétaire, qui en a été le créateur et qui a fait la fortune de cet homme aimable et sensible. C'est le jeune La Motte qui dirige l'hospice.

19. — Partis ce matin par un temps agréable, sans soleil, mais avec une poussière et du sable à faire peur. Arrivés à Friedeberg à dix heures, sans être fatigués : il n'y a que six lieues; mauvais pays par intervalles. Friedeberg est une assez bonne ville, ayant deux vieilles portes et un mur d'enceinte très ancien. On y compte neuf mille âmes. Je suis logé chez le bon juif Moyse, où déjà je logeai dans le mois de décembre dernier avec le Dr Maugras. Il y a un beau lac à la porte de la ville, dont les environs sont bons.

20. — La nuit a été chaude à l'ordinaire : ces maudits lits de plume font suer et échauffent horriblement; pas de matelas, même chez les personnes les plus riches; il n'y a pas de pays où l'on soit plus mal couché. Nous sommes partis à quatre heures, avons trouvé plus de sable que jamais, traversé les déserts de l'Arabie, et sommes arrivés à Landsberg de très bonne heure. On nous a logés chez le riche teinturier où logent les généraux; nous y sommes à merveille; il est difficile en campagne d'être mieux logé et nourri. Le petit hôpital de Landsberg est dans une église en entrant dans la ville : je n'y ai trouvé que douze malades; ce matin il y en avait cent cinquante qu'on a évacués. Cette ville a deux vieilles portes et un

mur de cailloux de la hauteur de quarante pieds. Les habitants ont déjà bien souffert; cependant l'aisance y règne encore; on y fabrique des draps.

21. — Nuit très agitée. Nous sommes partis à cinq heures. Jamais nous n'avions eu tant de sable : il y a deux lieues d'une bonne chaussée récemment faite, après quoi on retombe dans les chemins de sable à travers les bois. Nous comptions trouver à moitié chemin de Kustrin une étape à Baltz, mais tout est ruiné et saccagé sur la route. On voulait nous envoyer coucher à Kammin, à deux lieues de la route : j'ai mieux aimé rafraîchir dans un hameau, où nous avons trouvé du bon foin et de la bonne eau, et nous en venir à Kustrin. Nous sommes logés faubourg de Berlin, chez un riche boulanger; ma petite jument est bien malade; il a fait une chaleur sans exemple; chacun tombe malade; deux de nos domestiques ont la fièvre; la poussière, le sable brûlant, le soleil qui dévore tout, voilà de quoi nous faire tous périr. Il y a beaucoup de dysenterie et la mortalité est effrayante. Les marchands de cercueils ont beaucoup de débit : c'est une grande branche de commerce dans ce pays-ci, où le moindre particulier a une bière du prix de huit ou dix écus; on ne voit que des petits cercueils bien mignons exposés comme enseignes.

22. — Chaleur encore plus forte que celle d'hier. Je suis allé voir l'hôpital à un quart d'heure de Kustrin : il est établi dans les immenses magasins de grains du roi de Prusse; on peut y mettre dix-huit cents malades; aujourd'hui il n'y en a que mille. Le service est détestable; la cour est empoisonnée par des commodités qui s'y vident dans une fosse qui regorge et qui n'est point couverte. A dix heures, j'ai vu charger onze cadavres sur un chariot qui n'en pouvait contenir davantage, spectacle terrible pour les malades qui en sont témoins et dégoûtant pour

tout le monde; le chargement se faisait au pied des escaliers des principales salles; les cadavres se vidaient et répandaient une odeur affreuse. Les salles mal tenues, tous les malades mécontents, de la puanteur partout, les fournitures sales et chaque matelas ayant vu périr dix ou douze malheureux sans avoir été nettoyés; point d'infirmiers, lorsqu'il en faudrait deux cents pour un si grand service; un déficit de plus de deux cent cinquante livres de viande à la marmite. Ayant vu couper la viande et la quantité m'ayant paru excessivement disproportionnée au mouvement du jour, j'ai voulu savoir ce qu'on avait mis à la marmite; le cuisinier et tous les garçons de cuisine m'ont répondu qu'on y avait mis deux quartiers de derrière (cinquante ou soixante livres) et un quartier de devant (quarante-cinq livres), ce qui faisait cent soixante livres au lieu de cinq cents. C'est une horreur, et j'ai éclaté en menaces et en mouvements d'indignation. Le directeur se nomme Varocquier et le commissaire Dufresne, deux vrais misérables qui s'enrichissent aux dépens des pauvres malades; le pain est très mauvais; le chef de l'administration des vivres est un nommé Rosé, de Haguenau, banqueroutier frauduleux venu à l'armée pour raccommoder ses affaires. Voilà ce qui se passe presque partout : Sa Majesté le sait, elle jure, s'emporte, et le mal continue. J'ai menacé le commissaire, qui s'est fait une réputation de probité, de le démasquer; quant au directeur, il faudrait le pendre.

Nous avons été très bien à Kustrin. Demain nous partirons à trois heures.

23. — J'ai sué cette nuit et médiocrement dormi. Il faisait frais, quand nous sommes partis : j'ai été obligé de mettre ma redingote; mais à dix heures la chaleur a recommencé aussi fort qu'hier. Le chemin est très mauvais, toujours du sable et des déserts, excepté aux environs

d'un bourg et de deux villages que l'on rencontre sur la route. Un bout de celle-ci est bordé d'acacias; en général, cet arbre est bien cultivé dans la Nouvelle-Marche; on en voit partout, devant les maisons, le long de quelques chemins et même dans les bois. Le sorbier des oiseaux est encore plus commun; on le trouve partout et il en est d'une grosseur énorme. Cet arbre, beau en fleurs, est superbe en fruits : voici sa saison; ces petites poires d'un rouge rutilant et phosphorescent tranchent admirablement sur le beau vert du feuillage. Tandis que des orages affreux ravagent l'Europe, et particulièrement la France, on n'entend pas ici un coup de tonnerre; point de pluie; peu de nuages; c'est qu'il n'y a pas de montagnes et qu'il s'y trouve beaucoup de canaux, de fleuves et de rivières. Il ne paraît pas que l'épizootie ait fait des progrès dans la Prusse : j'ai rencontré de très beaux troupeaux depuis quinze jours; les vaches y sont superbes et le mouton y est excellent; aussi en mange-t-on beaucoup dans cette saison. Jamais on ne vit tant de mouches; les chevaux en sont horriblement tourmentés. Muncheberg, où nous sommes arrivés à midi, est une ville assez ordinaire : toute l'armée y a passé dans le mois de novembre; toute l'armée, ou peu s'en faudra, y repassera, et cependant les habitants se soutiennent encore. Il y a à Muncheberg une tour bâtie en briques, qui est très élégante et parfaitement conservée; elle est du douzième siècle.

24. — Arrivé à Berlin à une heure, par une chaleur presque égale à celle d'un four. Le thermomètre de mercure exposé au soleil a donné quarante-six degrés, à ce que soutient Boisard, pharmacien principal; à l'ombre, il en marque trente. Je suis magnifiquement logé, dans la grande rue, chez M..., en français *Esprit;* mon salon est orné de beaux tableaux, qu'on avait cachés au grenier, et, par l'effet de la confiance que j'ai inspirée, on les a des-

cendus pour les remettre à leur place; on y voit aussi des bustes en cire de femmes charmantes; rien n'est plus frais que ces portraits.

25, 26, 27 et 28. — Temps chaud, brûlant, insupportable; on sue nuit et jour; ceux qui ont demeuré à Saint-Domingue assurent qu'il fait moins chaud dans cette île. Il a plu dans la nuit du 25 au 26 avec des coups de tonnerre que je n'ai entendus qu'en rêvant, tant j'étais endormi; cette pluie assez abondante n'a point rafraîchi l'atmosphère.

29, 30 et 31. — Même temps entrecoupé par quelques averses. La dysenterie ravage une partie de la Prusse; les villes de Kœnigsberg, Braunsberg, Konitz, etc., en sont infestées. Tandis que nous perdons peu de malades dans nos hôpitaux, où ils sont pourtant si mal, il meurt étonnamment de monde parmi les habitants, à qui les médecins du pays prodiguent les remèdes incendiaires. Les bestiaux périssent aussi d'une dysenterie qui leur est propre; l'ouverture de plusieurs vaches a fait voir les boyaux phlogosés et dans un état de mortification; les vétérinaires ne réussissent pas mieux à guérir leurs malades que les médecins à traiter les leurs. La médecine incendiaire et perturbatrice est à la mode dans ces contrées-ci : il n'y a pas jusqu'à une misérable blennorragie pour laquelle le meilleur médecin de Berlin n'emploie de vingt ou trente espèces de remèdes.

A propos de cette ville, que j'ai trouvée de plus belle en plus belle et dont le parc m'a tant plu, je n'y ai pas rencontré le Dr Huffeland : il est toujours avec le roi. J'ai vu chez Mme Goercke une belle collection de gravures et portraits de gens de l'art depuis Hippocrate jusqu'à nos jours; cette collection forme trois volumes in-folio; elle m'a plu infiniment.

1er *septembre*. — Le temps s'est rafraîchi par l'effet de la pluie. Il règne parmi nos troupes et nos chirurgiens une fièvre qui, après avoir été équivoque pendant quelques jours, se manifeste ensuite avec le type d'intermittente quotidienne ou tierce; les accès en sont longs et douloureux; ils menacent de devenir subintrants et ils le deviendraient si on ne se pressait, après un vomitif et une purgation, de recourir au kina à la dose de dix gros, et même d'une once et demie entre deux accès. Cette médecine brusque arrête les paroxysmes et guérit très heureusement.

2 et jusqu'au 10. — Le temps est presque froid; il a fallu prendre ses habits d'hiver. Il y a eu, le 6, une gelée blanche; les chaleurs sont enfin passées, mais la température s'est refroidie trop promptement; ce contraste produit des maladies. La dysenterie et la fièvre intermittente ont fait des progrès. Je ne dors pas; cependant je sors un peu et déjà plusieurs fois je me suis promené dans le parc, tout en sortant de Berlin, forêt charmante, lieu de délices, bien autrement beau que nos Champs-Élysées.

Il s'est élevé une querelle entre l'adjoint aux commissaires Bourgoing et le chirurgien-major Gama : celui-ci a été mis aux arrêts par l'autre pour affaire de service. J'ai rappelé Gama de la 3e division du 1er corps, où l'affaire s'est passée, et ai eu avec M. l'intendant général une explication à ce sujet; il m'a promis qu'il s'occuperait de ladite affaire et que je serais satisfait; nous verrons.

11 et 12. — Pluie tous les jours et temps froid. Les Français s'ennuient de rester si longtemps hors de chez eux.

Le nombre des malades de l'armée est réduit à seize mille; il était de trente mille il y a vingt jours. Les hôpitaux de Berlin sont médiocrement bons; on y mange du

mauvais pain de seigle, qui est détestable pour les malades atteints de diarrhée et de dysenterie.

Quelques commissaires des guerres, depuis le départ de Sa Majesté, voudraient sortir de leur coquille et prendre un ton envers les chirurgiens, que l'opinion, la réalité des services et la bienveillance du maître ont placés bien au-dessus d'eux. Je m'en suis plaint à l'intendant général, à qui je crois avoir prouvé qu'un commissaire pouvait être chef d'un hôpital, mais jamais chef des officiers de santé; il y a encore bien des choses à dire et à faire sur ce point.

17. — Jusqu'au 15 le temps a été froid; hier 16 et aujourd'hui 17, il s'est adouci. On présume que l'hiver sera très rigoureux.

1808

CAMPAGNE D'ESPAGNE

Départ pour l'Espagne. — Abus des évacuations. — Détresse des convois. De Bayonne à Irun. — Hôpital de Tolosa. — Paysans espagnols. — Les pendus de Mondragon. — Encombrement des hôpitaux. — Jeunes et vieux chirurgiens — Couvent et hôpital de Miranda. — Blessés et hôpitaux de Burgos. — Infirmiers espagnols. — De haut en bas, de bas en haut. — Entretien avec l'Empereur. — Gratifications aux blessés. — Infection de Burgos. — État grave des évacués. — Mortalité excessive. — Ivresse générale. — Entretien avec l'Empereur. — Organisation du service. — Mutilés volontaires. — Infirmiers militaires. — Dangers des braseros. — Voilà bien de la tendresse. — Infortune des pharmaciens militaires. — Le général Lariboisière. — Évacuation de blessés. — Nuit de bivouac.

Je suis parti de Paris le 18 octobre. Arrivé à Bordeaux, j'ai vu l'hôpital Saint-André, qui était plein de malades venant de l'armée, ainsi que deux autres hospices-succursales formés pour les évacuations. Les administrateurs sont en avance de deux cent mille francs et n'osent aller outre. Il y a dix-huit cents malades en cette ville ; c'est tout ce que les hôpitaux et hospices peuvent contenir ; on envoie par eau à Rochefort les malheureux soldats qu'on ne peut recevoir ; de là ils vont à La Rochelle, etc. Si ces évacuations abusives et lointaines continuent, l'armée tombera bientôt en *deliquium*. Il passe, à ce qu'on dit, chaque jour à Bayonne trois cents malades ; on les évacue par les Landes ; ils vont à Auch, Perpignan, Toulouse, Carcassonne ; d'autres suivent la route par Langon, d'où on les envoie à La Réole, Blaye, etc. Cet état de choses ne peut durer : j'espère, chemin faisant, y porter remède. Un hôpital militaire bien établi à Bordeaux opposerait une

digue assez puissante à ce torrent qui menace d'entraîner la moitié de l'armée, mais où le placer ? Je ne vois que la Bourse ; c'est le seul bâtiment qui convienne ; le fort Trompette est inhabitable et les grands édifices manquent en cette belle cité.

Point de chevaux de poste : ils sont retenus pour le prince de Neufchâtel et pour Sa Majesté. On m'a procuré des mulets que j'ai fait enharnacher ; un soldat du train des équipages me conduira ; j'irai coucher à huit lieues de Bordeaux.

Jusqu'à Bazas la route est assez belle. Cette antiquaille de ville n'offre aucune ressource pour recevoir des malades. A quelques lieues d'elle commencent les petites landes : pays affreux, désert effrayant ; chemins de sable à périr, bêtes et voiture. J'ai rencontré des colonnes de cent chariots basques, ou brouettes traînées par deux bœufs, portant quatre ou six malades entassés les uns sur les autres, et conduites par des paysans en sabots, couverts de peaux de moutons ou ayant une espèce d'habit de moine, d'un gros drap brun, à capuchon ; ces paysans ont le *baret* sur la tête ; ils ne se servent pas de fouet ; un long bâton ayant une pointe de fer à son extrémité leur suffit, avec certains cris, pour diriger et faire marcher leurs bœufs.

Ce n'est qu'à Tartas que les pauvres malades trouvent un gîte, et quel gîte ! Là est un chirurgien de l'armée qui en a soin pendant la nuit qu'ils passent en cette ville. Comment vivent-ils le reste de la route ? C'est ce que j'ignore. On trouve de temps en temps des femmes qui vendent des châtaignes cuites, qu'elles distribuent à bon marché ; on en achète ; ceux qui ont quelques sols en donnent à leurs camarades qui n'ont pas d'argent ; il y a aussi, de loin en loin, des marchands de pain, et voilà comme les malades évacués ne meurent pas de faim en chemin. Il est vrai que ces aliments ne conviennent pas à tous ; mais, à défaut d'autres, il faut bien qu'ils usent de ceux-là.

Quoique marchant avec la troupe, j'ai eu le bonheur d'être toujours passablement couché jusqu'à Bayonne. A Dax, j'ai vu l'hôpital établi, assez mal, dans un ancien couvent qui déjà avait servi à cet usage pendant la première guerre d'Espagne : il y avait quatre cent cinquante malades, qui n'y sont pas bien, parce qu'on n'a encore donné que cinq mille francs pour cet établissement, qui en exigerait trente mille. Les officiers de santé y sont en grand nombre. Les eaux de cette ville ne sont que thermales ; leur chaleur est de vingt-cinq à trente degrés ; elles appartiennent à des particuliers et ne peuvent être utiles ou du moins appliquées aux militaires malades.

J'ai découvert à Bayonne M. Delessale, ancien chirurgien-major du régiment de la Couronne, qui m'a hébergé avec soin, prévenance et amitié. L'hôpital de cette place est sur un assez bon pied, mais encombré et forcé d'évacuer sans cesse. La ville regorge de monde ; tout y est hors de prix. J'ai vu huit cents prisonniers espagnols dans une frégate qui leur sert de prison ; ils sont insolents et bêtement orgueilleux. Sa Majesté, que j'ai rencontrée courant à bidet dans les sables des Landes, est partie de Bayonne le 4 ; je ne pourrai la joindre qu'un peu tard, heureux d'avoir mes deux bons mulets et mon garçon Picard, qui les mène très bien. J'ai vu les carrosses des maréchaux Lannes et Soult attelés de six bœufs ne faisant que sept lieues en quinze heures dans les sables.

Le 8, je suis arrivé à Irun, première ville d'Espagne. L'alcade, chez qui j'ai été logé, m'a reçu froidement et ne m'a pas offert un verre d'eau ; heureusement que j'ai fait à Bayonne ma provision de soupe à l'oignon ; nous avons bien soupé, mon Picard et moi, avec deux cuillerées de ma composition délayées dans deux bouteilles d'eau bouillante, auxquelles nous avons ajouté force feuilles de pain. Je ne dois pas oublier de dire qu'en passant à Saint-Jean-de-Luz j'ai vu chez le commissaire des guerres, qui est

malade, un aide-major qui est chargé de soigner les malades passant et d'en traiter vingt ou trente hors d'état d'aller plus loin; ces infortunés sont dans une corderie ouverte à tous les vents; c'est ce chirurgien qui fait leur bouillon, leur tisane, leur lit, enfin tout. Le couvent qu'a acheté le maître de poste conviendrait beaucoup pour un hôpital, mais cet homme ne veut pas le louer et personne ne prend des mesures pour l'y contraindre. Les évacuations passent sans cesse; la plupart des malades sont des conscrits de dix-neuf ans, épuisés, anéantis, sales, déchirés, faisant peine et pitié.

Les routes en Espagne sont superbes; les monts Pyrénées les rendent quelquefois difficiles; il y a beaucoup à monter et à descendre, mais partout elles sont praticables.

A moitié chemin d'Irun et de Tolosa est une petite ville appelée Ernani; nous nous y sommes arrêtés pour voir le gîte d'évacuation que dirige l'aide-major Gérard, qui voudrait bien obtenir pour un hôpital un assez beau couvent récemment délaissé par des religieuses augustines, mais à qui cette maison ne sera pas accordée parce que le commandant et son fils, espèce de petit fat, très avide, ne se soucient pas d'avoir à demeure des malades dans la place, qui les traite en conséquence.

Nous sommes arrivés un peu tard à Tolosa. L'hôpital, établi hors des murs, dans un couvent de franciscains, est encombré et, à sept heures du soir, il y est encore venu plus de deux cents de ces malheureux évacués, tout mouillés et grelotant de froid. Ce n'est pas qu'il n'ait fait assez beau et même très chaud dans le jour; mais les soirées et les nuits, dans ce pays, sont très froides et très humides. M. Lemercier, jeune médecin de cet hôpital, s'est jeté par la croisée dans le délire d'une fièvre nosocomiale et a péri; son successeur est dangereusement malade; plusieurs chirurgiens sont alités. Cet hôpital, qui serait bon avec moins de malades, est un tombeau par l'effet de l'encombrement.

Nous sommes partis de bonne heure pour Villareal, où nous avons fait halte. La journée est chaude et superbe. De là, nous sommes allés coucher à Vergara, assez jolie petite ville, dont le commandant nous a logés et bien traités ; j'ai acheté de lui un assez bon cheval pour dix-huit louis. Dans la soirée il est arrivé deux cents malades accompagnés par un employé ; on les a mis sur de la bonne paille ; il leur a été donné du pain et un verre de bon vin ; à minuit, on a mis le pot ou la marmite au feu, et à six heures ils ont tous eu une bonne soupe, de la viande et du vin. Ils ont continué leur route pour Tolosa : l'aide-major Dembrun, avec deux élèves, est là pour le service des passants et de ceux qui ne peuvent aller plus loin.

Il est difficile de trouver une plus belle route, ni une plus pittoresque. Quoi qu'on en dise, les villages espagnols ne sont pas si misérables. Les *pagani* font peur ; ils ont un vilain bonnet sur la tête ; tous sont habillés de bure couleur de suie, ont des souliers comme les Albanais et autour des jambes un lambeau de grosse étoffe de laine rayée de noir et de brun, qu'ils lient avec des cordeaux ou grosse ficelle. Ils sont laborieux : on les voit cueillir leur maïs, labourer leurs langues de terre, car, à cause des montagnes, des précipices et des torrents, ils n'ont que peu de terres arables. Ils se mettent quatre ou six de front, hommes ou femmes ; chacun est armé à chaque main d'une lourde fourchette de fer qu'ils plantent avec force en terre tous à la fois ; ils la penchent de leur côté, l'enfoncent un peu plus, et de concert ils soulèvent d'énormes glèbes ou mottes, qu'une personne debout devant ces ouvriers casse avec un outil de fer ; ils passent ensuite une très petite herse traînée par un seul bœuf sur la terre ainsi remuée. Dans ces contrées on ne voit que du maïs et des navets. Les bœufs y sont très beaux. Les chariots sont une simple caisse portée sur un essieu auquel tiennent deux roues faites de planches

épaisses de chêne, sans raies ni jantes. C'est l'essieu qui tourne, et non les roues, et il crie à vous briser les oreilles : c'est ainsi que devaient être faites les voitures romaines. La voiture vide ne crie pas; chargée, on l'entend de très loin et l'on prétend que la douane s'est opposée à ce que l'usage des autres voitures s'établît, parce que le bruit que font ces misérables carrioles avertit les douaniers quand il y a risque de contrebande. C'est sur ces misérables voitures qu'on évacue un à un, ou deux à deux au plus, nos malades, de sorte que, pour une évacuation un peu considérable, il faut une file de charrettes qui ne finit pas.

Je répète encore que les routes d'Espagne, du moins celles que je suis, sont très agréables et parfaitement entretenues : on marche presque constamment entre des rochers à pic ou de hautes montagnes, et une rivière ou un torrent formant de temps en temps des cascades superbes et faisant aller des usines.

J'ai vu, non sans horreur, pendus au même arbre, trois cadavres hideux, qui y sont depuis deux mois : c'est près Mondragon et voici ce que le commissaire des guerres de cette ville m'a raconté. Le commandant de Salinas, où j'irai coucher ce soir, ayant fait fusiller sept paysans reconnus pour assassins de plusieurs Français, celui de Mondragon, homme intrigant et jaloux de faire du bruit, ne voulut pas rester au-dessous de son camarade, mais les assassins lui manquaient ; il fit extraire trois voleurs des prisons de la place, lesquels étaient détenus depuis cinq mois, et sans forme de procès il les fit mettre à mort et pendre à un arbre pour faire parler de sa vigilance et de sa sévérité. Mais il refusa à ces malheureux la consolation d'avoir un prêtre et de mourir en habit de franciscain, tandis qu'à Salinas de véritables coupables avaient été conduits à la mort accompagnés chacun d'un prêtre, ayant un froc religieux et entendant réciter autour

d'eux les prières pour les agonisants, ce qui a fait dire de l'un qu'il était un juge intègre et généreux, et de l'autre qu'il n'était qu'un bourreau altéré de sang et impitoyable. Je ne garantis rien.

Il y a à Mondragon un hospice civil où sont plusieurs de nos blessés : ce sont les chirurgiens de la brigade hollandaise qui y font le service ; ils feraient mieux d'être à leurs corps. Je laisse, pour le gîte d'évacuation, un aide-major du 5e bataillon du train, M. Gay, qui se tirera d'affaire comme il pourra.

Plus loin que Mondragon est une petite ville appelée Escoriaza. Quoiqu'elle n'ait rien de curieux, à l'extrémité il y a un ancien couvent de franciscains, dans lequel on a établi un hôpital qui y serait parfaitement si on y avait des bois de lit ou des tréteaux avec des planches, et des fournitures ; mais tout manque, même les aliments. Cependant il y a une salle où vingt-cinq malades gravement affectés sont assez bien couchés. Dans la suite, cet hôpital se montera, car on n'évacuera que le moins possible et désormais aucun malade ne repassera la Bidassoa, rivière avec un pont de bois tout neuf qui forme la limite entre les deux pays.

Me voilà à Salinas (*a sale*). Je ne veux pas aller plus loin, quoiqu'il n'y ait que quatre lieues de cet endroit à Vittoria. Il a fallu monter une côte très rapide pour arriver à Salinas. Je suis logé chez le curé qui, selon l'usage, n'a rien à m'offrir ; mais le chirurgien-major de la troupe westphalienne, Schwartz, me procurera à souper chez son commandant. Point de gîte ni d'hospice. Ville extrêmement pauvre.

12 *novembre*. — Enfin je suis rendu au quartier général, à Vittoria, et j'y suis arrivé de bon matin. Sa Majesté en est partie avant-hier, s'informant si je viendrais bientôt et chargeant M. l'intendant général de m'envoyer promp-

tement près d'elle à Burgos. J'ai rencontré mes collègues et quelques chirurgiens, dont six seulement resteront après notre départ. La ville est belle; les églises et bâtiments publics sont d'un bon goût. L'hôpital est établi dans un vaste couvent de Saint-François ; il est encombré, empoisonné, horriblement sale, et tous les officiers de santé y tombent malades ; au lieu de cinq cent cinquante malades qu'on pourrait y placer d'une manière salubre et commode, il y en a onze cents ; aussi la mortalité est-elle effrayante. Il aurait fallu deux et même trois hôpitaux, mais il paraît qu'on a mis peu d'intérêt au service de santé et que les plaintes et observations de mes confrères sont restées sans fruit et peut-être sans réponse. Toutefois l'intendant général est un honnête homme, bien appliqué, recevant bien son monde et aussi bon qu'il est laborieux. C'est M. Denié, père de ce jeune sous-inspecteur aux revues que j'ai soigné avec tant de paternité à Osterode. J'ai fait choix de quelques chirurgiens montés pour composer deux ou trois divisions de chirurgie de bataille. Les maladies régnantes sont de diverse nature et ne sortent pas de la classe des sporadiques ; on voit quelques fièvres dites d'hôpital, des adynamiques en petit nombre, des ataxiques encore plus rares, mais beaucoup de diarrhées muqueuses et de dysenteries chroniques avec ulcération des intestins ; les infortunés qui en sont affectés présentent l'aspect de cadavres vivants ; ils périssent lentement et douloureusement.

Les blessures tournent mal dans nos hôpitaux au milieu d'un foyer de corruption et de méphitisme ; l'air est tellement altéré que la viande arrivant de la boucherie pue en quelques heures, si on ne se dépêche de la mettre à la marmite. Ce sont les Espagnols qui fournissent tout et qui administrent sous un directeur français qui a ses commis aux entrées. Les infirmiers sont espagnols et, par conséquent, fort sales. La plupart du temps on ne peut

faire des fumigations ; tantôt c'est le manganèse qui manque, tantôt c'est l'acide ; le kina devrait abonder, et à peine peut-on en obtenir quelques onces pour les cas les plus pressants. Ce n'est pas qu'on n'en ait trouvé d'énormes quantités en Espagne ; mais des intrigants, tels qu'un Turman, commissaire des guerres chassé pour ses méfaits, ont spéculé sur cette substance si chère et si précieuse et il en a été envoyé beaucoup en France. Ce Turman, que le maréchal Moncey croyait honnête et probe, a vexé lâchement, à l'abri de l'autorité de ce maréchal, les officiers de santé, jusque-là que, sachant qu'ils avaient mis leurs effets sur un caisson à la retraite de Madrid, il les fit tous jeter, sous prétexte de mettre à leur place des malades et dans l'intention de sauver ses balles de kina. Un mauvais chirurgien-major, faisant fonction de principal au même corps et non moins protégé du maréchal Moncey que Turman, volait de concert et sans doute à profit commun. Celui-ci a péri d'une fièvre nosocomiale, et son complice, après avoir vu prendre par les confédérés la plupart des caissons qui portaient ses vols, a été ignominieusement congédié.

A mon arrivée, on m'a remis une lettre du ministre, par laquelle il m'annonce que, s'étant fait représenter mes diverses demandes, il en avait accueilli quelques-unes ; mais qu'il n'avait pas cru devoir m'envoyer M. Willaume avec le grade que j'avais réclamé pour lui ; il ajoute que, s'il me faut un adjoint, il m'en accordera un, mais que ce ne pourra être que M. Gallée, sur lequel il a reçu les notes les plus distinguées, etc., etc. J'ai répondu à Son Excellence qu'il ne me fallait point un invalide pour me seconder ; que c'était déjà trop que je le fusse moi-même ; qu'il aurait dû se convaincre par l'exemple de M. Dupont que les vieux étaient déplacés à l'armée d'Espagne ; que, loin de penser comme mes septuagénaires collègues, qui accordent tout à l'âge et calculent sans cesse les jours et les

années, je préférais les jeunes gens, lorsque je trouvais en eux de grands moyens; enfin qu'il m'avait annoncé lui-même qu'il avait fait droit à toutes mes demandes et qu'il était singulier qu'ayant accepté de ma main plusieurs employés, il n'eût pas accueilli un choix pour lequel je me croyais le juge le plus compétent; qu'au surplus je n'avais guère trouvé à l'armée que des espèces de chirurgiens sans instruction ni bonne volonté, auxquels par dérision on avait donné le nom de *chirurgiens de pacotille;* que le service était à faire mal au cœur et que je ne voulais très décidément pour chirurgien en chef que M. Willaume ou M. Chappe, sujets brillants, robustes, actifs, façonnés à mes principes, que Sa Majesté m'accorderait sans hésiter si je pouvais me décider à porter atteinte à l'autorité du ministre de qui je devrais les recevoir.

14. — Parti pour Miranda, à huit lieues de Vittoria. Temps superbe. Route comme il y en a peu en France, vraie promenade pour les hommes et les mulets. On passe sous un fort qui semble pendre à un rocher à perte de vue : à la retraite de Madrid, on avait laissé dans ce fort une compagnie avec des vivres; l'ennemi n'a pas osé l'attaquer; nous les avons délivrés en marchant en avant. Miranda a été horriblement pillé par nos gens; trois maisons sont encore en feu. Nos soldats ne furent nulle part plus avides de butin, ni plus atroces dans leur brigandage; ils ont saccagé partout, violé dans les églises les tombeaux, brûlé les autels, volé les ornements et les vases sacrés; ce spectacle fait horreur. Le beau couvent des franciscains, qui leur a servi de caserne, convient beaucoup pour un hôpital; mais où trouver des fournitures, des aliments, du linge, des hommes? J'ai vu couler le vin à grands flots, et le soldat, ivre ou courant s'enivrer, entrer dans les caves jusqu'à mi-jambe; farine, blé, orge, meubles, tout y a passé; on entretient les feux des bivouacs

avec des cadres dorés, des balustrades, des devant d'autel, et chacun s'indigne à cette vue, sans oser réprimer de si exécrables actions. En haut de Miranda sont les ruines d'un vieux château qui n'a point été bâti par les Maures, ainsi qu'on le dit communément, mais par les anciens ducs de cette ville.

Le chirurgien principal et la division du quartier général du premier corps ont été retenus d'autorité par le sous-chef de l'état-major de ce corps à une demi-lieue de Miranda, tandis qu'on se battait à Espinosa et que M. le maréchal Victor avait huit cents blessés avec très peu de chirurgiens ; ce sont ceux de Bilbao qui ont fait le service des journées du 10 et du 11. Le sieur Gault (c'est le nom dudit sous-chef) est un gros homme qui, tout adjudant-commandant qu'il est, n'est ni très au fait de la guerre, ni exempt de peur, au moins pour les autres ; il a commis un délit militaire dont Sa Majesté l'eût puni si j'avais voulu me plaindre de cet homme trop cauteleux et trop absolu. Au reste, ces chirurgiens pour qui l'on craignait les dangers du voyage de Miranda à Espinosa, quoique plusieurs officiers l'eussent fait sans accident, ne paraissent que médiocrement empressés de se rendre à leur vraie destination, quoique sachant qu'on se bat et qu'il y a des blessés à leur corps.

L'extérieur de la sacristie de l'église offre des têtes et ornements dans le genre égyptien et moresque : M. Desgenettes prétend que cette construction n'est pas dans le style arabe et que ce peuple, par une défense de sa loi, ne figure nulle part des têtes d'hommes.

A minuit, on a battu et sonné la générale. On ne sait ce qu'on a vu ou n'a pas vu. Chacun s'est disposé à partir ; le désordre a été grand et la frayeur aussi ; vingt paysans armés eussent, en lâchant quelques coups de fusil, mis en déroute tout le quartier général. On prétend que, dispersés par le maréchal Victor, les confédérés se sont jetés dans

les montagnes voisines de Miranda et des reconnaissances envoyées de toutes part ont vu qu'elles n'ont rien vu. Cependant personne, excepté moi, n'a osé se recoucher.

Il y a à Miranda, en entrant à gauche, un méchant petit hôpital bien puant, bien mal tenu, où l'on ne vit qu'au jour le jour ; les chirurgiens qui le desservent sont aussi des chirurgiens de pacotille ; l'aide-major est du choix de l'Ecole de Montpellier, qui l'a proposé, ainsi que sept autres, pour ce grade, que le ministre a accordé, quoique aucun de ces espèces de barbiers n'eût servi.

15. — Partis, à quatre heures du matin, par un froid des plus piquants et un brouillard à couper au couteau ; mais il fallait devancer les convois et files de voitures. Route toujours superbe, unie, sans presque de montuosités. A sept heures, nous étions à Pancorbo, bourgade située au pied d'une montagne à pic et nue, sur la pointe de laquelle est un fort aussi étonnant dans sa construction que hardi dans sa position. Il avait été jeté dans ce fort une poignée de nos gens avec des munitions de bouche et de guerre ; l'ennemi a tourné tout autour et n'a pas cru devoir rien entreprendre contre cette petite garnison. Une lieue plus loin, nous avons fait halte et sommes entrés chez les plus braves gens du monde, qui nous ont réchauffés et prêté leur cuisine pour faire notre souper. J'ai ma provision ; en conséquence, nous avons bien déjeuné et à trois heures nous étions à Bribiesca, où le quartier général couchera.

J'ai vu, en arrivant, l'hospice civil tout rempli de malades et blessés français et espagnols, au nombre de cent vingt ; un prêtre charitable, philosophe, éclairé, un vrai Samaritain, en est le directeur ; la propreté y règne ; le local est salubre ; mais il n'y avait pas de chirurgien français. J'y laisserai un aide-major et deux misérables petits individus de mine vulgaire, sans éducation, ayant à peine

quatre pieds dix pouces, déguenillés et pourtant envoyés de Paris.

Dans un couvent transformé depuis quelques années en caserne sont trois cent cinquante prisonniers espagnols, dont vingt-cinq sont blessés : j'ai voulu assister à leur pansement, confié à un chirurgien, c'est-à-dire à un frater du pays, vrai Figaro, ne connaissant que le digestif et les médecines de jalap. Un malheureux ayant reçu un coup de feu dont la balle, entrée au-dessus de l'épaule droite, sortait sous l'angle inférieur de l'épaule gauche, avait le bras tendu, luisant, violet, et le docteur avait déjà appliqué sur les plaies deux gros plumasseaux chargés de son onguent ; la gangrène était imminente ; j'ai fait faire par un de nos chirurgiens présents de profondes taillades et amplifier les plaies ; cet homme peut encore guérir. Douze officiers espagnols prisonniers avaient déserté la nuit précédente. Deux soldats tentant de s'évader avec des cordes venaient d'être surpris, arrêtés et bâtonnés par notre garde, dont le sergent avait ordre de recommencer jusqu'à cent coups à la fois, tant que les coupables ne diraient pas qui leur avait prêté les cordes dont ils étaient sur le point de se servir.

16. — Je suis enfin à Burgos, après une forte journée de douze lieues de France. Tout est couvert de cadavres autour de cette capitale de la Vieille-Castille ; les Espagnols y ont été battus et taillés en pièces le 12 ; on s'occupe d'enterrer les morts, que leurs compatriotes déshabillent auparavant. Le soldat espagnol est fort, mais sale et mal tenu ; rien de plus dégoûtant que sa friperie ; il se couvre de lambeaux de drap de capucin, comme les paysans, qui se couvrent du même drap et portent une espèce de capuce sur leur tête. Dans cette journée nous n'avons eu que cent vingt blessés, sur lequel nombre il a été fait neuf amputations ; c'est M. Rozel, chirurgien-

major du régiment d'infanterie légère, qui les a pratiquées à un quart de lieue de la ville, près d'un petit pont où nous avons trouvé en arrivant les jambes et bras qu'il avait coupés et qu'il aurait bien dû faire cacher ou enterrer, car il faut toujours autant que possible dérober ce spectacle à la troupe qui passe.

Les expressions manquent pour peindre les horreurs, les excès abominables dont la soldatesque s'est souillée à Burgos, le jour et le lendemain de son entrée en cette ville justement célèbre, et qui, sans ce brigandage, nous eût fourni abondamment tout ce qui nous aurait été nécessaire. Les moines et les premiers habitants ont fui épouvantés ; le soldat écumant de rage et n'écoutant plus la voix de ses chefs s'est jeté comme une lave dévorante dans les églises, dans les maisons, dans les couvents ; il n'a rien épargné ; les tabernacles, les sacristies, les meubles, les planchers, les tombes, tout a été brisé, arraché, levé, déplacé pour chercher de l'or et des bijoux. Demain je poursuivrai le cours de mes visites et n'aurai qu'à m'indigner de plus en plus de ce qui frappera mes tristes regards.

Je suis logé dans la maison d'un chanoine que l'on dit mort ; tout y est sens dessus dessous ; on y a volé de la cave au grenier.

17. — Je me suis décrassé et habillé pour voir nos hôpitaux, l'un dit de Barantès et l'autre de la Conception ; ils ont été construits pour la garnison espagnole et sur un plan vicieux ; les salles sont longues et n'ont d'air et de jour que par la porte d'un côté et une grande croisée à l'autre extrémité ; à droite et à gauche sont des alcôves numérotées, dans chacune desquelles est un grabat ; il faudra absolument ouvrir des soupiraux et des croisées latérales, au moyen de quoi la salubrité se rétablira et l'on aura de fort beaux établissements.

J'ai vu panser à Barantès les neuf amputés du 12 ; ils vont bien. Dans cet hôpital, comme à la Conception, les Espagnols sont confondus avec les Français, ce qui dégoûte ceux-ci et leur fait dire, lorsque les aliments sont mauvais ou qu'ils manquent, qu'on donne les meilleurs ou qu'on en trouve bien aux Espagnols, qui pourraient bien, en effet, recevoir des préférences de la part des administrateurs, qui sont de leur nation. Les Français n'exercent qu'une certaine surveillance dans les hôpitaux ; ce sont les Espagnols qui les dirigent, et cette fois il n'y a pas un sol à gagner ou à voler pour nos administrateurs ; aussi n'en voit-on pas. Tout est Espagnol, jusqu'aux infirmiers, qui ont chacun leur petit pot devant le feu, selon la mode du pays, et ne font que le moins d'ouvrage qu'ils peuvent. Ayant vu à un foyer de Barantès vingt-huit petits pots, j'ai jugé qu'il y avait vingt-huit servants, et cependant tout était sale et malpropre ; si on leur ôtait la petite jouissance du petit pot, ils s'en iraient tous, à ce que disent les Espagnols ; mais nous essaierons de les nourrir à la française, et avec de la douceur et de la fermeté on en viendra à bout. La pharmacie est espagnole, excepté quelques pharmaciens français.

Ce que j'ai vu à Barantès, je l'ai trouvé à la Conception : mêmes salles, mêmes abus, mêmes habitudes. Le vin manque depuis trois jours à l'un et à l'autre. Ici, il y a des officiers espagnols malades et beaucoup de soldats de cette nation qui sont affectés de fièvre ataxique, ce qui nuit beaucoup à leur guérison. M. Kayser, sexagénaire, chirurgien-major de l'hôpital de la Conception, est affecté d'un phlegmon érysipélateux, près le poignet droit, avec tension, chaleur âcre et couleur rutilante de la peau ; il faut le faire vomir, entretenir la liberté du ventre et employer les fomentations et bains émollients animés de teinture de kina. Ce malade est débile, maigre, usé, bilieux ; on a proposé de faire une incision selon la direc-

tion d'un des tendons extenseurs des doigts dans l'intention de détendre et de fixer sur un seul point l'irritation et la phlegmasie; mais je n'ai pu être de cet avis et je suis persuadé que ce moyen exaspérerait le mal et déterminerait la gangrène. La peau n'est pas la seule partie en souffrance; tout le poignet, toute la main participent à l'affection; il y aura selon toutes les apparences un foyer purulent ou une suppuration diffuse sous les téguments et peut-être l'aponévrose palmaire; il faut attendre. Les cataplasmes de mica saupoudrés de kina et arrosés de vin chaud conviennent.

J'ai vu les dix-sept officiers blessés du 16e d'infanterie légère : ceux qui le sont à la tête se soutiennent; en général, ils vont assez bien, mais ils n'ont encore ni matelas, ni draps de lit. Cependant il ne cesse d'arriver dans les hôpitaux des généraux envoyés par Sa Majesté et par le roi Joseph; ils promettent, ils grondent, ils proposent, et la misère ne diminue pas.

Il a fait une nuit affreuse et tombé une pluie à verse. Ce matin le temps s'est mis au beau.

En revenant des hôpitaux avec quatre de mes collaborateurs et passant sous les fenêtres du quartier de l'Empereur, Sa Majesté m'a appelé et demandé depuis quand j'étais arrivé : « Depuis deux jours, lui ai-je répondu. Je serais arrivé plus tôt si je n'eusse été obligé d'aller d'hôpital en hôpital pour faire le triage des soldats réellement malades et de ceux qui simulent des maladies, pour faire rejoindre ceux-ci et assurer des secours aux autres. — Combien croyez-vous avoir fait rejoindre d'hommes? — Sire, je pense en avoir fait rentrer à l'armée près de deux mille cinq cents. — C'est bon. Êtes-vous en force pour votre chirurgie? — Oui, Sire, et chacun de nous fera son devoir. — Bien. Adieu, mon cher Percy. » Cette conversation a eu lieu de haut en bas et de bas en haut.

Le général Franceschi a été tué aujourd'hui en combat

singulier au pistolet; la balle avait pénétré dans le bas-ventre, déchiré le grand sympathique et les vaisseaux qui serpentent autour, et était parvenue assez près de la moelle épinière; il n'a survécu que vingt-quatre heures.

18. — J'ai voulu voir la chartreuse de Miraflores, fondée par Jean II, roi de Castille, et par Élisabeth, son épouse, en 1442. J'espérais pouvoir en tirer parti pour notre service, ce que j'ai reconnu être impossible. J'ai eu très froid à cheval; il y a trois quarts de lieue. Les dragons cantonnés dans ce monastère ont tout dévasté, excepté l'église qui est des plus curieuses. Le tombeau des fondateurs, tout entier d'albâtre et d'un travail moresque ou gothique, est admirable; il y a de beaux tableaux et les stalles en bois de noyer sont étonnantes par leur conservation, quoique faites en 1490, et par leur construction inimitable.

Comme je revenais avec M. Bancel, principal, et le jeune sous-aide Richard, Sa Majesté, rentrant elle-même avec sa suite et galopant selon sa coutume, s'est arrêtée tout à coup, a eu la bonté de m'appeler près d'elle, de m'ordonner de me couvrir et de me permettre de marcher à son côté. « Est-ce que vous voulez vous faire chartreux? m'a-t-elle dit. — Pourquoi pas, Sire? Quand le diable fut vieux, ne se fit-il pas ermite? Et, pardonnez-moi la comparaison, Charles-Quint ne mourut-il pas capucin? — Qu'alliez-vous faire à la chartreuse enfin? — J'étais allé voir s'il y aurait moyen d'y placer deux ou trois cents convalescents et j'étais d'ailleurs curieux de voir la belle église de Miraflores. — Donnez-moi des nouvelles des six cents blessés d'Espinosa. — Sire, les chirurgiens qui auraient dû les panser ont été retenus d'autorité près Miranda, ce qui les a fort affligés; mais d'autres chirurgiens partis de Bilbao ont remplacé leurs camarades absents, bien malgré eux, de leur poste. — Adieu, mon cher Percy. »

L'Empereur passant devant le couvent de la Conception a vu soixante charrettes chargées de près de deux cents des blessés d'Espinosa, dont il venait de me parler; il a donné ordre au général Bertrand, son aide de camp, de rester là pour les faire placer et soigner. Je suis aussitôt accouru avec six chirurgiens; nous avons forcé la porte d'une salle d'anatomie appartenant à l'hôpital et au collège de chirurgie des Espagnols ; nous nous sommes tous mis à arranger les bancs, à balayer, disposer les tréteaux, les paillasses, et les blessés ont peu à peu été logés et couchés. Sa Majesté a été contente du rapport du général Bertrand, qui n'a vu que nous, comme c'est l'usage et comme l'Empereur y est habitué.

Il fait beau, mais froid. Il s'agit de faire place aux Français dans les hôpitaux établis et de réunir les Espagnols dans la grande abbaye de San Juan. Je m'y suis rendu. Quels désordres? Quelles ruines ! Tout, dans ce monastère jadis si beau, est plein de chevaux, d'hommes, de débris, de voitures; la pharmacie, la plus belle de l'Espagne et estimée cinq cent mille livres, a été culbutée, détruite de fond en comble; à peine notre pharmacien en chef a-t-il pu en sauver quelques bocaux, poteries et alambics.

19. — Il fait assez beau, mais le temps est froid. Cependant il est facile de s'apercevoir qu'on est en Espagne : j'ai vu des hirondelles voltigeant sur la rivière d'Arlanzon et il fait bon se promener au soleil. Je suis allé prendre au palais M. le grand-maréchal Duroc pour l'accompagner dans les hôpitaux, où il avait une distribution d'or à faire aux militaires blessés ; il a donné à chaque officier huit ou neuf napoléons et à chaque soldat trois ; c'est Sa Majesté qui leur fait cette gratification. En attendant au palais que Son Excellence fût prête, j'ai salué le prince vice-connétable et causé avec M. le général Savary.

J'ai envoyé au rédacteur du *Publiciste* l'article suivant :

« De Burgos, le 19 novembre.

« Ce matin, Son Excellence le grand-maréchal Duroc, accompagné du chirurgien inspecteur général de l'armée et d'un fourrier en chef du palais, a parcouru les hôpitaux et a remis au nom de Sa Majesté une gratification aux militaires qui ont été blessés tant devant Burgos qu'à Espinosa. Chaque soldat a eu trois napoléons d'or, ce qui fait présumer que la part des officiers a été considérable ; mais quel qu'eût été le présent, la bonté paternelle du héros qui l'a fait et la douceur affectueuse avec laquelle il a été distribué ne pouvaient que le rendre très précieux aux yeux de nos braves, qui l'ont reçu comme des enfants tendres et reconnaissants acceptent le don d'un père chéri et adoré. »

En allant voir les hôpitaux, j'y ai rencontré le général Mathieu Dumas, qui les visitait aussi de la part du roi ; nous ne manquons pas de visiteurs, qui n'épargnent ni les promesses, ni les menaces ; mais la détresse et la misère n'y diminuent pas pour cela.

20. — Il fait le plus beau temps du monde ; le soleil est aussi fort à midi que dans un beau jour de mai ; les hirondelles volent sur la rivière comme en France pendant l'été ; mais le fond de l'air est froid et la nuit a été très froide. La ville de Burgos n'est plus qu'un cloaque ; toutes les maisons sont pleines de Français qui sont devenus plus sales que les Espagnols ; il y a des chevaux et des mulets dans toutes les allées, dans tous les cloîtres, dans toutes les églises ; les rues sont salies d'excréments à ne savoir où mettre le pied ; la boue, les fumiers, les mares d'urine, les débris des boucheries répandent une odeur infecte. La cour de la résidence de Sa Majesté n'est pas

plus propre que le reste de la ville ; j'y ai vu une rivière d'urine d'hommes et d'animaux et des tas d'un fumier pourri, mêlé de viandes, d'ossements et d'excréments humains qui en rendaient l'aspect aussi insupportable que la puanteur en est extrême. M. le grand-maréchal Duroc doit avoir donné des ordres pour enlever ces immondices dangereuses pour la santé de notre Empereur.

21. — Il a fait ce matin, après une nuit froide, un brouillard des plus épais : le soleil a pris le dessus ; il est chaud et réfocillant. Je comptais partir pour Lerma, sachant que l'intention de Sa Majesté est que je suive son quartier général, qui se rend en ce lieu ; mais, n'ayant encore aucun ordre, ma voiture était déjà devant et mon cheval m'attendait à la porte lorsque j'ai trouvé plus de quatre-vingts voitures de blessés et de malades se dirigeant sur l'hôpital de la Conception ; dès lors, j'ai renoncé à mon projet de départ pour m'occuper de ces infortunés. Environné de dix chirurgiens accourus pour me seconder (ceux du premier corps, d'où venaient ces voitures, n'y ont pas paru, excepté les deux qui avaient accompagné l'évacuation), je me suis mis en devoir de porter et faire porter les blessés et de les gîter le moins mal possible. Il y avait cinq jours que la plupart n'avaient quitté la charrette qui leur avait servi de moyen de transport et de lit ; leur paille était pourrie ; quelques-uns avaient sous eux un matelas qui était sali du pus de leurs plaies et de leurs excréments ; ils étaient couverts de lambeaux de tapisserie, de rideaux, de pièces de damas, de mauvais draps de paysans, etc. Nous les avons descendus, non sans peine, et, plusieurs ayant besoin d'aller à la selle, il a fallu les tenir suspendus pour leur en donner la possibilité ; ces manœuvres bien pénibles et excessivement dégoûtantes ont duré près de deux heures ; c'était une puanteur insupportable. Les plaies n'avaient pas été pansées depuis quel-

ques jours ou l'avaient été légèrement ; plusieurs étaient déjà gangrenées. Quelques fractures s'étaient assez bien maintenues, d'autres étaient dans l'état le plus fâcheux ; il y avait deux amputations, l'une de la cuisse et l'autre de la jambe, et, en général, tous les cas sont graves. O douleur! ô honte! il n'y a rien pour coucher ces pauvres gens, pas même une paillasse, pas même de la paille. Les matelas qu'ils ont apportés nous ont heureusement servi pour une partie, leurs lambeaux et guenilles aussi. Il a fallu débarrasser une chapelle où les tombeaux avaient été ouverts ; ceux-ci refermés, nous avons enlevé les bancs, la chaire à prêcher, et trente blessés ont été déposés, les uns sur des planches avec une poignée de paille pourrie ou un matelas qui leur appartient, et les autres sur le pavé. Point de linge, point de chandelles, point de vivres. Il n'y a pas eu moyen de renouveler un pansement, de réchauffer ces malheureux ; nous avons attendu jusqu'à neuf heures du soir, espérant qu'il nous arriverait quelques secours, mais nous n'avons vu personne ; on est seulement venu pour compter les victimes de la plus coupable imprévoyance, de la plus barbare insouciance ; on a fait un rapport numératif à M. l'intendant, et voilà tout.

C'est partout de même : à Pampelune, où il y a huit hôpitaux et des milliers de malades, on est dans le dénuement le plus déplorable et l'encombrement porté à l'excès fait périr chaque jour dix-huit ou vingt malades ; les chirurgiens le sont tous ou l'ont été. La mortalité fait des progrès effrayants. Sans vin, la plupart du temps sans médicaments, sans linge ni fournitures, douze cents malades où il n'en faudrait que quatre cents, comment avec tout cela obtenir la moindre guérison?

22. — Dès la pointe du jour on m'a envoyé par un gendarme l'ordre au nom de Sa Majesté de suivre le quartier général impérial et de me rendre à Lerma, distant de douze

grandes lieues : je n'ai pu partir qu'à midi. Dès les sept heures du matin, j'ai envoyé un sous-aide chez M. le grand-maréchal pour l'avertir qu'il était arrivé hier soir cent trois blessés, reste de ceux d'Espinosa, lesquels étaient réunis à l'hôpital de la Conception, où ils attendaient sa bienfaisante visite. M. le maréchal ne pouvant prendre les ordres de Sa Majesté qu'à neuf heures, il a fallu attendre. A dix heures, M. le maréchal est arrivé et il a distribué trois napoléons à chaque soldat ; il n'y avait pas d'officiers blessés. Un pauvre conscrit déjà affecté du tétanos et devant périr dans la nuit n'a pas reçu ses pièces, qui eussent été perdues ; je lui ai fait croire que je les lui garderais et ai pris à témoin ses camarades, ce qui l'a satisfait ; les napoléons ont été remis à M. le maréchal, que j'ai remercié au nom de tous ces braves gens. Parmi eux se trouvent deux amputés qui, je crois, iront bien ; celui qui l'est à la cuisse a bonne mine et le moignon est en bon état.

Il a un pied violet, froid, insensible, tant par l'effet du transport et de la froidure des nuits que par celui d'un coup de feu à la cuisse du même côté ; il est possible que le cordon des nerfs ait été atteint ; quoi qu'il en soit, le blessé périra et, en mettant les choses au plus heureux, il faudra lui couper la jambe, si la gangrène se borne.

Un jeune soldat a reçu de haut en bas une balle qui a fait sortir l'œil droit de son orbite et qui est sortie à côté de l'apophyse mastoïde ; il guérira avec un œil de moins.

Sur vingt-deux fractures compliquées, six pourront bien aller, malgré les secousses du transport et la misère endurée par les blessés. Les appareils se sont assez bien maintenus ; j'en ai vu un de la cuisse droite à sa partie supérieure : c'est un homme perdu ; la cuisse est courbée comme une demi-parenthèse et la suppuration est un *ichor* gangreneux.

Un conscrit, qui a passé la nuit sur le pavé de la cha-

pelle, sans paille ni couverture, périra de sa blessure, dont l'entrée est au-dessus de l'épine antérieure et supérieure de l'os des îles. Balle perdue dans le bas-ventre, vessie et intestin ouverts : quelle situation !

A dix heures, il n'y avait pas encore de linge pour les pansements, mais on va partir et les fournitures ne manqueront pas ; M. le grand-maréchal enverra du linge.

Il n'y a ni approvisionnements, ni industrie, ni envie de servir. Sa Majesté ayant fait retirer les caissons de la pharmacie, comme tous ceux des généraux, ordonnateurs, etc., pour le transport des subsistances, la pharmacie de l'armée n'a rien avec elle et ne peut donner que ce qu'elle a trouvé dans les pharmacies espagnoles. L'Empereur croit et m'a dit qu'il avait été envoyé à Bayonne pour un million de kina : il s'en faut des trois quarts, et on a trompé Sa Majesté.

J'ai fait ma route lestement et suis arrivé à Lerma à huit heures du soir. On s'y est logé militairement; tout a été saccagé et les habitants ont pris la fuite. M. Dudonjon, chirurgien-major des chasseurs de la garde, m'a procuré à manger et un verre de bon vin. Je vais me jeter sur un grabat.

Il faudrait un gîte d'évacuation à Lerma et il y a deux couvents qui conviendraient pour cela ; les fournitures ne manqueraient pas, c'est-à-dire les paillasses et les matelas ; il y aurait encore du vin, mais où prendre le reste ? Les chirurgiens sont ici ; quant aux employés et infirmiers, ce sont des êtres imaginaires.

Il m'est arrivé, à deux lieues de Burgos, un accident affreux, ruineux, à jamais déplorable. J'avais sur le devant de la voiture un sac contenant vingt livres de lard et trois douzaines de saucisses ; ce sac, mal attaché, est tombé, et aussitôt des soldats du train l'ont relevé pour leur profit. Nous étant aperçus de notre malheur, je n'ai pas même voulu qu'on réclamât le long du convoi d'artillerie mon

lard et mes saucisses, car on ne rend jamais ces sortes de denrées et une si grande infortune de guerre ne se répare pas.

La route est superbe et le soleil a été si chaud qu'à peine on a pu y résister; je brûlais dans ma voiture; la chaleur devait être au moins de douze ou quinze degrés. La nuit a été belle et la lune s'est montrée à sept heures et demie.

23. — On dort bien, quand on est fatigué, et le plus mauvais grabat vaut presque un bon lit. Je ne suis parti de Lerma qu'à huit heures et demie. Il eût fallu se mettre en route à six, car il y a quatorze lieues de France de ce bourg à Aranda; le chemin est détestable; plus de chaussée que par de courts intervalles; un village ou deux, et un bourg bâti de terre et de bois, voilà ce qu'on rencontre. C'est un désert complet : à peine trouve-t-on dans le voisinage des habitations quelques champs et quelques vignes; les côtes sont fréquentes et presque toutes arides et incultes. Le triste pays !

Il fait excessivement froid; un brouillard épais et glacé nous enveloppe et nous gèle; on tousse; les yeux font mal, ainsi que la gorge. Voilà de ces contrastes, de ces transitions, si familiers et si meurtriers en Espagne : on passe en peu d'heures d'une chaleur de quinze degrés à un froid de trois ou quatre; il y avait de la glace ce matin.

Quelques malades se traînent sur la route et tâchent de gagner Burgos; ils ne trouveront aucun secours à Lerma. Nous avons voyagé désagréablement et péniblement. La garde impériale, celle à pied surtout, s'est enivrée; on a découvert du vin partout et on en a abusé; les chemins sont jonchés de grenadiers de la garde morts-ivres, les uns ayant perdu leur bonnet, les autres leur fusil, et à chaque halte on boit encore. Le vin coule à grands flots et

on marche sur les outres et les bottes; c'est du vin de l'année, qui est très fort, non encore tout à fait fermenté et qui cause une ivresse longue, brutale, laquelle est accompagnée de vomissements et suivie ordinairement de diarrhée. Plus de deux cents de ces hommes passeront la nuit sur la terre et à la belle étoile. Sa Majesté a passé au grand galop, selon sa coutume, vers les six heures; elle a dû arriver à Aranda à sept; personne ne peut la suivre, tant elle va rapidement, n'importent le chemin, la boue, les rochers. Six chasseurs suivent tant bien que mal et MM. les officiers crèvent leurs chevaux sans pouvoir la plupart du temps atteindre l'Empereur.

J'ai versé à deux lieues d'ici, mais tout doucement et sans rien casser : j'étais hors de la voiture et marchais devant pour indiquer le chemin; le brouillard nous dérobait la lumière de la lune et la route est très mauvaise. Enfin je suis arrivé morfondu et mes mulets abîmés de fatigue. Personne n'est venu à ma rencontre : je suis allé de toutes parts pour trouver un coin pour moi et mon équipage, mais rien. J'étais décidé à coucher au bivouac et déjà j'en avais choisi un bon sur la place lorsque j'ai découvert une allée pour y mettre mes mulets et un taudis sans fenêtres pour m'y retirer; nous avons eu un peu de fourrage; des chasseurs de la garde logés dans la maison nous ont montré la cave, où il y a des foudres pleins de vin; nous y avons puisé une petite cruche, que nous avons bue, mon charretier et moi, en mangeant un morceau de pain. Je me suis arrangé un lit avec un matelas, des guenilles de draps et une couverture de cheval appartenant à un des chasseurs; nos mulets sont à l'abri du brouillard et du froid, et nous aussi; ce n'est pas peu de chose.

24. — Six heures d'un bon sommeil m'ont raccommodé. La nuit a été glacée; le brouillard a donné lieu à une gelée blanche des plus froides. Les malheureux ivrognes

qui ont passé la nuit en plein air et sans feu sont très malades. Ce matin il y a plus de cent grenadiers de la garde dans ce cas; ils sont roides, peuvent à peine se soutenir, ont le corps froid, la peau resserrée et rugueuse, des douleurs dans tous les membres, des vertiges et la figure à peine reconnaissable; on les conduit dans un hospice civil où, après la retraite, plusieurs de nos blessés et malades ont été généreusement soignés. C'est dans cet hospice qu'est mort le sieur ..., faisant fonctions de chirurgien principal au corps du maréchal Moncey, le digne ami du commissaire, grand voleur comme lui et qui, comme lui aussi, eût été chassé ignominieusement si la mort ne m'eût prévenu.

Aranda est une grande et assez belle ville; elle a été pillée par le 1er corps, mais des patrouilles empêchent à présent le pillage et ceux des habitants qui sont restés sauveront quelque chose; tout est plein de troupes et de chevaux et mulets; on fait de bonnes distributions.

Je suis allé voir un ancien couvent au delà du pont, dans lequel était, il y a six mois, un assez bel hôpital. Les chasseurs de la garde y sont logés; j'y ai trouvé quatre-vingt-trois malades mal couchés, mais qu'on y nourrit assez bien; c'est un médecin espagnol qui les soigne; on pourra en placer six cents dans ce beau local et les fournitures ne manqueront pas. Vis-à-vis est un hospice civil où l'on réunirait avec beaucoup d'avantages cent blessés; il y a une salle à alcôves, et les meubles, quoique inutiles, sont encore là. La garde ne manque de rien; on lui distribue des moutons vivants, que l'on compte pour vingt livres pesant, sans la peau; elle tue des cochons et boit à force.

Comme je revenais, j'ai rencontré à l'entrée du pont Sa Majesté, qui m'a demandé des nouvelles de mon service et de celles des hommes de sa garde qui ont tant bu à Lerma; je l'ai accompagnée jusqu'au bout du pont,

toujours causant avec elle. Quelle tête! Quel corps! Hier, cet homme toujours plus étonnant est venu de Burgos à Aranda toujours au galop et n'ayant relayé que trois fois : il y a vingt-six lieues. Aujourd'hui, il est à cheval dès les neuf heures du matin, voyant tout, ordonnant tout, passant en revue un corps, faisant marcher un autre corps, etc.

J'ai vu le domestique d'un officier supérieur de la garde, qui, ayant insulté son maître, a eu le poignet en partie coupé par le sabre de celui-ci : c'est un homme estropié. La plaie était très béante; j'ai rapproché les lèvres et tâché de remettre en contact les tendons, mais la flexion du poignet est perdue et il y aura ce qu'on appelle faussement fausse ankylose. Bienaise eût fait la suture de ces tendons. Eût-il bien fait? Aurait-il réussi? Je réponds que non. Les anciens cousaient aussi les tendons; c'est une pratique qui mériterait d'être examinée et retouchée.

Ce matin, Sa Majesté passant en revue le 95e d'infanterie, un soldat est sorti du rang et lui a dit que depuis dix-sept ans il servait avec honneur et en brave homme; qu'il avait fait les plus pénibles campagnes et que sur sa paie il économisait quelques sols pour soulager la vieillesse de sa mère, ce qui a été attesté par le colonel. L'Empereur lui a donné la croix et fait partir quatre cents livres à l'adresse de la vieille mère.

L'autre jour, il passait en revue un régiment de dragons. Un sous-lieutenant lui dit que depuis quatre ans il avait ce grade sans avoir pu monter plus haut : « Moi, lui répondit l'Empereur, j'ai été lieutenant pendant sept ans, et ça n'a pas nui à mon avancement. »

Douze hommes de différents régiments d'infanterie viennent d'être blessés mortellement par le commandant de la place, qu'on croit avoir été ivre en commettant cette action coupable. Un de ces soldats a eu l'une des tubérosités occipitales détachée par un coup de sabre : cet apokepharmismos est très dangereux à cause du cervelet

et des bords tranchants des os formant l'ouverture ; il faut commencer par adoucir ce biseau. Deux autres sont déjà morts, ayant eu à la tête cinq ou six coups de sabre chacun. Le plus jeune ayant été frappé sur l'épaule gauche, le sabre a coupé la clavicule et l'artère sous-clavière; il a péri sur-le-champ. On ne sait ce que deviendra cette affaire.

26. — J'ai peu dormi et toussé beaucoup : je tremble que ma toux ne ressemble à celle de Pultusk, qu'elle ne soit gastrique.

Je suis logé au rez-de-chaussée, dans un taudis humide, froid, sans vitres, et je n'ai que quelques braises dans un vieux pot très puant.

La nuit a été froide et humide; il fait du brouillard ce matin. L'ennemi étant encore assez près d'Aranda, Sa Majesté restera en cette ville jusqu'à ce que l'on ait dissipé ou battu les trente mille hommes que l'on dit être entre Madrid et nous ; on tâche de les attirer et de les retenir pour leur livrer un combat décisif ; d'après cela, il faut que je fasse place dans nos espèces d'hôpitaux pour quelques centaines de blessés.

J'ai écrit à S. A. le major général la lettre suivante :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'il se trouve aux dépôts, même aux petits, de la plupart des régiments plusieurs chirurgiens dont la présence y est inutile. Dernièrement j'en ai rencontré deux qui se rendaient au petit dépôt du 119e d'infanterie en vertu d'un ordre de leur colonel, lequel prévalut contre celui que je leur donnai de me suivre au quartier général. Cet abus enlève à l'armée active un grand nombre de chirurgiens qui y sont devenus absolument nécessaires.

« Il est mort dans les hôpitaux de Pampelune, pendant les dix premiers jours de novembre, deux cent trente-sept

malades, ainsi qu'il est constaté par les mouvements ci-joints, et depuis la mortalité a fait des progrès encore plus effrayants : la plupart des chirurgiens sont alités ; ce sont, d'une part, un encombrement sans exemple, et, de l'autre, le manque de fournitures et de moyens alimentaires et médicamenteux qui produisent cette perte extraordinaire. Il ne faudrait en cette ville que trois hôpitaux, et il y en a huit ; trois mille malades y seraient bien et les huit mille qu'on y a réunis sont très mal.

« Il est temps, Monseigneur, qu'on mette à notre disposition quatre cents de ces soldats mutilés volontairement ou par accident, de ces hommes qui suivent de loin l'armée sans jamais la joindre, pour en faire des infirmiers qui auraient un costume distinctif, un enrôlement particulier, de bons officiers pour les commander, et qui, distribués par escouades dans les hôpitaux les plus proches de l'armée et à la suite de la chirurgie dite de bataille, y rendraient des services dont nous sommes généralement privés. Il n'y a pas un seul infirmier français dans toute l'armée ; aussi les malades et blessés y sont-ils extrêmement malheureux et mal soignés.

« Ne serait-il pas utile, Monseigneur, d'avertir les militaires qu'ils s'exposent à périr asphyxiés en se chauffant dans les chambres fermées avec la braise et à plus forte raison avec le charbon qu'ils y allument ? Il faut que l'un et l'autre, et principalement le dernier, aient brûlé pendant quelque temps en plein air pour en dégager le gaz ou les émanations mortelles que la combustion y développe abondamment. »

Je me rappelle que le 22, accompagnant M. le grand-maréchal qui distribuait de l'or aux blessés, je lui en fis voir un dont le shako avait été percé d'outre en outre par un boulet qui avait effleuré, mais non touché la peau. Je lui parlai du vent du boulet, vieille erreur que des milliers de faits semblables devraient depuis longtemps avoir

détruite. Ce soldat se portait bien ; il n'avait rien senti, sinon qu'on lui arrachait son bonnet.

Ordre de partir à quatre heures du matin pour se diriger sur la gauche d'Aranda.

26. — J'ai toussé horriblement et très peu dormi ; je suis décidément pris et il est temps que nous arrivions à Madrid. Il fait du brouillard et le temps est froid. Je laisse trois chirurgiens à Aranda pour l'hôpital, où un médecin espagnol fait la visite. Ce matin, il y existe plus de deux cents malades ; la garde en fournit beaucoup ; c'est la suite des excès crapuleux qu'elle a faits ces jours passés. Sa Majesté arrivant à Aranda, il s'éleva aussitôt un cri général et extrêmement fort de *Vive l'Empereur !* Le lendemain, à son dîner, Sa Majesté raconta plaisamment qu'ayant entendu ce cri, elle s'était dit à elle-même : « Oh ! oh ! voilà bien de la tendresse ! » mais qu'ayant ensuite réfléchi à l'abondance du vin dans le pays, elle avait décidé à part elle qu'il y avait du *Bacchus* plus que d'autre chose dans tout cela.

Au moment où nous allions partir est arrivée la nouvelle que les corps d'armée de Castaños et de Palafox avaient été complètement battus, taillés en pièces ou dispersés, ce qui a fait révoquer l'ordre du départ et fait reprendre la route directe de Madrid. Tout ce qui avait pris à gauche est revenu ; mon ambulance du quartier général, partie de très bon matin, sera obligée de revenir ; la campagne, au moyen de ce succès, sera bientôt terminée et très probablement nous serons à Madrid le 2 décembre. On m'a volé, en plein jour, tous les sacs de pain et d'orge qui étaient attachés devant ma voiture : le soldat est brigand d'habitude et il ne distingue plus entre l'Espagnol et le Français. Quoique très affecté de cette perte, je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant les grimaces de mon cocher Picard : jamais Jocrisse, dans son désespoir, ne fut plus

plaisant. Le temps est nébuleux, froid, désagréable. Notre hôpital se monte ; on nettoie partout ; demain la pharmacie sera en activité ; j'ai pris des mesures pour qu'il y ait un médecin français.

M. le major général vient de me répondre qu'il avait écrit au ministre de la guerre et au ministre directeur pour enrôler comme infirmiers tous les conscrits mutilés et qu'il avait communiqué mon avis sur les dangers du charbon et de la braise allumés en un lieu clos à MM. les maréchaux d'Empire commandant les corps d'armée. Nous aurons donc des infirmiers militaires, mais quand ? N'importe, il faut commencer.

27. — Ma toux m'a fort tourmenté : j'ai dormi quelques heures et me trouve bien depuis mon lever. Debout je tousse peu ; couché horizontalement, j'ai des quintes terribles.

M. Desgenettes me mande que Sa Majesté l'a chargé de la surveillance et de la direction de la pharmacie : j'aime mieux que ce soit lui que moi. Il a accusé le pharmacien principal Flamand d'avoir enlevé les plus riches médicaments de la superbe pharmacie de San Juan, à Burgos, pour se les approprier, et celui-ci prouve qu'il a été autorisé à prendre cette mesure par M. le général Belliard. Cette affaire et l'aventure de M. Bruloy, dépouillé du titre usurpé d'inspecteur général que M. Coste et moi lui laissions prendre et condamné à restituer douze mille francs reçus de trop par lui, d'après des ratures faites frauduleusement à sa commission ; ces deux catastrophes vont perdre tout à fait la pharmacie militaire et démontrer enfin aux pharmaciens qui m'en veulent tant que ce n'est pas moi qui suis leur ennemi.

Ordre de tirer le canon pour célébrer la victoire signalée remportée le 23 sur les Espagnols.

Il fait un brouillard épais et piquant. J'ai prié MM. de la

garde de réunir en un même local leurs malades, ce qu'ils ont fait.

28. — Je suis content de ma nuit et ma toux ne sera rien. J'ai à m'applaudir d'avoir pris hier quelques grains de jalap ; ce matin j'ai encore pris douze grains ; on m'a procuré de la cassonnade, qui me fait grand plaisir. Ceci passé, je me porterai bien cet hiver.

L'hôpital contient aujourd'hui trois cent vingt malades, qui y sont horriblement mal ; il n'y a point d'employés, point d'infirmiers, point d'ustensiles, point de linge ; les denrées n'y manqueront pas et les malades pourront boire du bon vin.

Le temps est assez tempéré pour la saison, mais toujours du brouillard. Il faut que l'hiver soit froid dans ce pays-ci ou que les habitants soient frileux, car on s'y habille bien chaudement.

Les gros équipages avec les deux tiers du quartier général de Sa Majesté sont partis ce matin. Nous partirons demain.

29. — On n'a reçu qu'à onze heures et demie l'ordre de départ. Après avoir assuré avec quatre chirurgiens le service de l'hôpital contenant trois cents malades, je me suis mis en route assez joyeux : il a fait beau jusqu'à six heures ; le ciel était clair et la lune a fini par percer les brouillards qui se sont emparés sur le soir de l'horizon. Le chemin est très mauvais et la journée est de treize lieues de France. Arrivé, non sans peine, à neuf heures du soir à Fresnillo de la Fuente, j'ai trouvé ce gîte encombré d'hommes et de chevaux. Accoutumé à chercher fortune et ne craignant rien tant que le bivouac, je suis entré au hasard dans une cassine obscure où j'ai vu M. le général Lariboisière endormi devant un bon feu ; j'ai reçu du bon ami l'hospitalité la plus gracieuse et nous avons couché ensemble sur la paille, ce qui ne m'a pas empêché de dormir jusqu'au

jour ; mes gens ont couché dans la voiture, après avoir fait et mangé de la fricassée à un bon feu de bivouac. Ayant tiré mon petit couteau blanc, que j'avais tant promis à mon épouse de lui rapporter, il faut que je l'aie oublié ; tant il y a que je l'ai perdu. Il a fait froid pendant la nuit.

30. — Ce matin, le temps a été extrêmement froid et nébuleux ; le brouillard pénètre et mouille. Nous nous sommes trouvés à la queue d'un convoi d'artillerie de plus de trois cents voitures. Arrivés sur les hauteurs, à deux lieues du logement, il a fallu s'arrêter et attendre jusqu'à midi l'écoulement des équipages et des trains, ce qui a été très long, car il n'a pu passer qu'une voiture à la fois ; encore a-t-il fallu l'enrayer pendant près d'un quart d'heure. Cette descente est affreuse ; j'avais mis pied à terre. Je me suis arrêté au premier village et y ai préparé dans une baraque du foin et de l'orge pour nos mulets et chevaux qui, contre mon attente, ont paru au bout d'une demi-heure ; nous nous sommes bien reposés et peut-être trop longtemps. Nous étant remis en chemin, nous avons encore eu le malheur de rencontrer les convois et, qui plus est, dix régiments de dragons qu'il a fallu laisser passer. La route est par intervalles assez bonne. Pour arriver au haut de la côte par où l'on s'est battu ce matin, nous avons mis beaucoup de temps : cette côte est extrêmement rapide et longue. Les Espagnols auraient pu nous arrêter tout court : c'était leur intention ; mais mal commandés ou trop peureux, ils n'avaient mis en position que deux pièces de canon et n'avaient que cinq mille hommes, que les Polonais et quelques troupes de ligne ont eu bientôt débusqués. Le capitaine polonais a eu la cuisse percée et traversée par un biscaïen et de plus il a reçu à l'épaule droite deux coups de feu avec fracture de l'articulation ; M. Larrey a amputé la cuisse et je doute que ce brave homme en réchappe.

Comme nous montions la côte, j'ai entendu des cris plaintifs et ai demandé ce que c'était ; il faisait nuit et du brouillard ; on m'a répondu que c'étaient des blessés qui, depuis les dix heures du matin, étaient à attendre qu'on les transportât. Ces pauvres gens étaient gelés ; j'en ai fait mettre un sur le devant du cabriolet de M. Larrey, un dans ma voiture et les autres dans les petits caissons d'ambulance de la garde. M. Ribes et M. Toussaint, l'un chirurgien de la maison civile de Sa Majesté et l'autre pharmacien de ladite ambulance, se sont prêtés avec un empressement digne d'éloges à secourir ces infortunés, qui avaient été pansés, mais qu'on n'eût pas dû abandonner ainsi ; ils sont tous partis pour le quartier général de Sa Majesté, à Buitrago. C'est là que j'aurais dû me rendre, mais la chose m'a été impossible. Ayant monté la côte à pied, je suis arrivé au village et y ai trouvé le désordre le plus grand : les dragons bivouaqués un peu plus loin dévastaient tout ; plus d'habitants, plus de meubles, et tout regorgeant d'hommes et de bêtes. J'ai découvert un misérable coin bien sale, mais pouvant contenir mes mulets à leur arrivée. Je les ai attendus plus de deux heures, l'artillerie empêchant mes équipages d'arriver : pendant ce temps je me suis morfondu, n'osant pas m'éloigner de mon pauvre gîte, qu'on n'aurait pas manqué de me prendre ; quoique présent, on m'a volé une botte de paille et une chandelle qu'un chirurgien aide-major du 2e dragons m'avait procurée. Enfin mon monde est arrivé ; nous avons nettoyé le réduit, fait bouillir de l'eau ; nous avons fait la.....

(*Le carnet sur lequel Percy avait noté les incidents de la marche sur Madrid après le combat de Somo-Sierra n'a pu être retrouvé.*)

1808

(*SUITE*)

Saint-Augustin. — Bataille sous Madrid. — M. de Ségur. — Bouquet offert à Duroc. — Entrée à Madrid. — Souper frugal. — Transport des blessés. — Les chirurgiens prisonniers. — M. Larrey. — Hôpital de Madrid. — Proposition de donner l'épaulette aux chirurgiens. — Insignes des grades militaires. — Le major général. — Création des soldats d'ambulance. — Habillement des infirmiers. — Tordesillas. — Senoritas, chicos, chicas. — « Franceses, los malos hombres ». — Souffrances de l'armée. — Chemins affreux. — Torre. — Le couvent des franciscains. — Prisonniers anglais.

... Pauvre pécore surchargée succombe bientôt de fatigue ; elle est alors jetée de côté et souvent assommée, et une autre la remplace pour éprouver à son tour le même sort. On ne rencontre que de ces montures. Au reste, le brigandage de la soldatesque n'épargne pas ce qui appartient aux Français ; on prend nos mulets, nos chevaux, nos effets, si on n'a soin de les veiller jour et nuit.

A moitié chemin est un village abandonné, où nous avons rafraîchi, non avec les denrées du pays, mais avec nos propres ressources, car tout a été volé. A sept heures, nous sommes arrivés à Saint-Augustin, bourgade mangée, dévorée, incendiée, dans laquelle j'ai heureusement découvert un petit gîte avec les chirurgiens et quelques officiers de la garde royale ; ils m'ont donné place pour mes mulets et un coin pour me coucher, sans compter de bonnes pommes de terre que j'ai mangées hier avec eux. Si la nuit a dû être belle hier, celle qui va suivre sera charmante.

Nos blessés polonais ont dû arriver au village où nous avons fait halte ; l'ambulance de la garde s'en est chargée ;

elle les conduira jusqu'à Madrid ; le capitaine amputé m'a paru bien fatigué de son transport.

Avant de partir de Buitrago, j'ai vu nos blessés de la ligne. Le canonnier qui a eu la jambe gauche fracturée par un biscaïen, et ensuite le pied froid et gangrené, se mourait. Le soldat qui avait reçu un coup de feu dans le bas-ventre avec lésion des intestins et de la vessie commençait à rendre son urine par l'urètre et était allé une fois à la selle, quoique l'une des plaies eût manifestement fourni des excréments et de l'urine ; il guérira et ce sera un prodige de plus dans ce genre.

On ne peut faire cinquante pas sans rencontrer un cheval mort : les changements de nourriture et l'abus du grain sont les causes de cette mortalité. Les équipages dépérissent, se dépeuplent ; il périt peu de mulets, à moins qu'on ne les surmène et nourrisse mal ; la paille brisée et l'orge conviennent beaucoup aux miens.

A neuf heures du soir, le canon se fait entendre à force du côté de Madrid ; on dit même qu'on a entendu la fusillade.

3 *décembre*. — Toujours des nuits froides, avec gelée assez vive, et journées délicieuses. J'ai dormi jusqu'à quatre heures ; c'est le canon qui m'a éveillé. A sept heures, je suis parti. La route n'est que tracée, mais elle est bonne. Le canon tire à force. Après avoir fait la moitié du chemin par un temps charmant, j'ai pris mon cheval, l'ai monté, et ma voiture est restée dans un village en attendant. Je suis arrivé au grand trot, dirigé par le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie ; je n'ai pas mis plus d'une heure pour faire trois grandes lieues. De loin j'ai vu les innombrables clochers et flèches de Madrid ; je me suis approché et ai pu observer le feu d'enfer qui se faisait de part et d'autre. On m'a dit que les insurgés se défendaient avec fureur ; qu'ils tiraient par les croisées, par les créneaux, par des milliers de trous ouverts dans les murailles des

maisons et de la ville, et qu'ils avaient poussé l'effronterie et l'audace jusqu'à demander pour otage notre Empereur; de mes oreilles je les ai entendus criant : *Viva Fernando VII! Mierda por l'Emperador tirano!* Ces forcenés agaçaient par ces brutales injures nos soldats, qui leur répondaient à coups de fusil et de canon; chacun d'eux porte à son col ou autour de son chapeau un ruban rouge ou vert avec l'inscription *Viva Fernando VII!*

Ayant rencontré de nos chirurgiens, ils m'ont mené à l'ambulance de première ligne, placée dans une superbe maison très près du feu; j'y ai trouvé M. Baudry avec sa division et environ soixante blessés. L'ambulance de deuxième ligne est à Saint-Martin (1), à une lieue en arrière; celle du 1er corps est à la gauche; il y a eu heureusement très peu de blessés. Sa Majesté a demandé après moi : M. Larrey a fait dire que le service était en sûreté et que je n'étais pas loin. Je me suis présenté au prince de Neufchâtel et au grand-maréchal; l'Empereur m'a vu et tout s'est bien passé; ils sont bien persuadés que c'est moi qui ai assuré et arrangé le service. Je leur ai parlé du général Maison qui, commandant les tirailleurs, a reçu un coup de feu dont la balle a percé le pied droit et fracturé le troisième os du métatarse; du lieutenant-colonel du 17e dragons, qui a reçu un coup de feu à la tempe droite avec fracture et perte de la balle dans la tête; enfin de différents blessés qui pouvaient intéresser les autorités. On dit le général Bruyère mort et tué, ce qui n'est que trop vrai. Nous n'avons pas eu une seule amputation; il y a eu quelques fractures de jambe et de cuisse; un fourrier du train d'artillerie de la garde a reçu le même coup que le lieutenant-colonel du 17e dragons. C'est ici le moment de dire que M. de Ségur, laissé à Buitrago avec un coup de feu dans le bas-ventre, est dans l'état le plus

(1) Chamartin.

fâcheux; M. Ribes est resté près de lui. J'ai vu un soldat qui a été blessé d'une balle qui, entrée sous la clavicule, est sorti sous l'angle postérieur de l'omoplate. Cet infortuné est très souffrant; sa face est décomposée; elle est devenue jaune et terreuse et l'œil est d'un blanc de porcelaine; il a perdu beaucoup de sang; il ne peut ni se coucher, ni rester debout.

J'ai lieu d'être content de ma journée, quoique je fusse arrivé un peu tard. J'ai vu des officiers supérieurs espagnols faits prisonniers, qui causaient avec M. Duroc. M. de Castellar, général espagnol, étant venu parler à Sa Majesté, lui a dit que tous les honnêtes gens de la nation étaient disposés à la recevoir; mais que la populace soulevée et égarée était en force majeure et ne voulait entendre à aucun commandement; qu'il allait retourner à Madrid pour haranguer de nouveau ces forcenés, qui le fusilleraient sûrement, mais qu'il ferait son devoir : il paraît que l'Empereur l'a bien reçu. Si ce grand homme voulait, en une heure il serait maître de Madrid, mais il veut vaincre et pardonner; il désire épargner les habitants de la capitale et il attendra l'effet de ses propositions. Il y a eu une trêve de trois heures; le feu a diminué par degrés et à cinq heures on l'a cessé tout à fait; demain nous arriverons à Madrid.

4. — La plus belle nuit du monde; un peu de brouillard ce matin, ensuite le plus beau soleil de la nature; dans le mois de juillet, il n'est ni plus chaud, ni plus brillant dans notre pays. Nos pauvres blessés ont eu bien froid cette nuit. Je me suis avisé, me promenant dans le beau jardin derrière la maison, de faire un gros bouquet d'œillets, de roses, de violettes, de violiers, etc., et de l'envoyer à M. le maréchal Duroc par deux de nos blessés, qui lui ont recommandé eux et leurs camarades blessés hier. Son Excellence les a bien accueillis, les a remerciés

de leur beau bouquet, et leur a dit qu'il allait parler en leur faveur à Sa Majesté pour en obtenir une gratification. Nous verrons ce que cela deviendra. On parle de la reddition et de notre prochaine entrée dans Madrid.

En allant voir les retranchements des Espagnols, nous sommes entrés dans une espèce de temple tout neuf, ayant une cour et étant orné d'un péristyle de quatre belles colonnes de granit gris du pays. C'est une rotonde d'un bon goût : l'autel est tout entier de marbre ; dans la cour et sur les côtés sont des fours distribués en quelque façon comme les niches d'un colombier ; ce sont autant de sépultures que sans doute on devra acheter ; il y a des fours pour trois corps. Le terrain est divisé en carrés longs numérotés : c'est pour le peuple qui n'aura pas le moyen de payer un four ; voilà du moins ce que je présume. Cet édifice est un hypogée. Je pense que le couvercle de chaque four sera orné par la douleur ou la vanité.

A trois heures, nous sommes entrés à Madrid. J'avais avec moi huit chirurgiens bien montés et marchant deux à deux. Nous avons été voir le grand hôpital, qui est un bâtiment immense et assez bien distribué ; on pourrait le comparer à l'hôtel des Invalides ; les corridors en sont aussi beaux. Nous y avons trouvé vingt-quatre blessés français, qui attendaient avec crainte et impatience leur délivrance. Les pauvres chirurgiens qui étaient restés à Madrid après la retraite ont été envoyés avec les convalescents et autres Français sur les derrières de l'armée des insurgés, qui, au surplus, ne leur ont pas ôté la vie, comme on avait lieu de le craindre.

J'ai pris avec le frère infirmier en chef des mesures pour que demain ou ce soir on pût recevoir les cent blessés que nous avons, tant à Saint-Martin que près la ville, dans la maison de campagne où nous couchons. Aucun Français n'était encore allé aussi loin dans Madrid depuis la cessation du feu. Nous avons fait plus, nous avons traversé

toute cette ville en bon ordre et au pas, rendant le salut à ceux qui nous saluaient et recevant les baisers que plusieurs femmes nous envoyaient. Une seule personne nous a fait des gestes menaçants : nous en avons ri. Le 8e d'infanterie légère entrait lorsque nous sortions. Je ne me suis pas soucié de coucher en ville et suis revenu trouver mon lit de paille hachée. A notre retour, nous sommes allés à Saint-Martin, à une lieue derrière nous. C'est là que Sa Majesté s'est retirée, dans un château de plaisance de la cour d'Espagne ; elle a passé les journées et nuits précédentes sous une belle tente, à une demi-lieue de Madrid.

J'ai vu à Saint-Martin le lieutenant-colonel du 17e dragons, qui a été blessé à la tête. Le chirurgien resté près de lui m'a fait voir son casque, qui a été d'abord enfoncé de la largeur d'un écu, ensuite percé d'un trou par lequel il serait impossible à présent de faire passer une balle. Ce chirurgien, appelé Franvalet, croit que la balle n'est pas entrée et qu'elle a été réfléchie, après avoir fracturé les deux tables du pariétal droit ; moi, je crois qu'elle a pénétré, et dans ce cas c'est un homme mort ; si le coup avait été tiré de haut en bas, et *vice versa*, son obliquité et le plan incliné fourni par la calotte de cuivre du casque porteraient à penser que la balle aurait été ricochée. Le fourrier du train périra aussi. J'ai vu de même le général Maison, blessé au pied droit avec fracture d'un os du métatarse : il ira bien. Le colonel du 16e léger, ayant reçu une balle qui a passé entre les os de l'avant-bras gauche sans les fracturer, ira bien aussi.

On soupait chez Sa Majesté, ce qui m'a empêché de voir le major général. Ce souper était beau et sentait bon. Après l'avoir flairé et avoir senti en passant celui de MM. le directeur général et le commissaire des guerres de l'ambulance du quartier général, je suis rentré dans ma cassine pour y manger un morceau de pain, qu'heureusement j'ai pu accompagner d'un peu de gelée de coings

trouvée par hasard dans les vols de nos soldats et d'un verre de vin doux rencontré de même, et pour me coucher ensuite sur ma paille hachée. Il a fait une journée superbe et très chaude.

5. — Le temps est aussi beau qu'hier. La nuit a été belle aussi.

Il est arrivé quatorze caissons pour charger nos blessés et les transporter à Madrid. Rien n'est plus incommode que ces voitures, à cause de leur hauteur et de leurs parois élevées; il faut être au moins quatre pour y placer un homme ayant une fracture de la cuisse ou de la jambe. J'avais dit qu'on fît du bouillon et qu'on se procurât du vin pour ces malheureux, qui depuis vingt heures n'avaient rien eu ; mais, ô exécrable administration ! rien n'a été fait, et cependant on n'a pas manqué d'enregistrer et de compter les journées. Son Excellence le grand-maréchal a distribué trois napoléons à chacun des quarante-sept blessés existant à Saint-Martin ; il s'est borné à ceux-là, parce qu'on ne lui a pas dit qu'il y en eût d'autres sous les murs de la ville, quoique ce soit de cette dernière ambulance que soit parti le bouquet, ainsi que la députation ; mais cela se réparera. Nous avions cru que le nombre des blessés n'allait pas au delà de cent : il en est arrivé de toutes parts à l'hôpital dans la journée et on y en compte déjà passé deux cents.

Il est défendu de loger en ville. Selon la capitulation il n'y aura que quatre mille hommes, qui seront casernés, et les officiers aussi. On n'a voulu donner des billets de logement qu'à nos chirurgiens, qui m'en ont remis un dont je profiterai demain. Il paraît qu'on a composé avec ces misérables Espagnols : respectons cette mesure, quoiqu'elle paraisse bien misérable elle-même. On n'a point fait de prisonniers ; tous les dix mille hommes qui défendaient Madrid ont pu se retirer ; Sa Majesté a eu ses raisons pour

les traiter ainsi et l'on pense que tout va finir. Il y a ordre de transporter nos blessés au Retiro, où l'on fait des travaux de défense; l'Empereur ne veut pas exposer l'hôpital aux fureurs des Espagnols, en cas qu'on recommence avec eux.

Je suis sûr que la chaleur est de dix degrés. Je suis resté sur ma paille, ai fait une bonne soupe pour tout mon monde et donné asile à trois chirurgiens arrivant de San Fernando, où depuis le 1er septembre les Espagnols les avaient transférés. L'un, chirurgien-major, M. Beaumont, m'a raconté toutes les misères et tous les dangers qu'ils avaient essuyés pendant leur longue captivité, car ils avaient été laissés à Madrid, après la retraite, avec deux mille quatre cents malades français; ceux-ci furent évacués successivement sur la mauvaise maison de correction de San Fernando, à trois lieues de la capitale, et les chirurgiens les y suivirent, au 1er septembre; on n'en garda pas un seul à Madrid. On peut dire que ces chirurgiens ont souffert mille agonies: le peuple les a menacés, outragés, volés; ce sont surtout les Valenciens qui leur ont fait le plus de mal. Ils ont perdu leurs effets, ont couché sur des nattes, ont été grossièrement nourris et n'ont jamais pu, la veille, compter sur le lendemain. Dernièrement cinq d'entre eux sont partis avec six cents convalescents pour l'Estrémadure; de ce nombre est le jeune Tillaye, fils du professeur de ce nom. Ceux que j'ai logés m'ont raconté la peur, l'effroi, le désordre qui règnent dans les troupes et parmi les paysans armés. Ils croient que c'en est fait de ces ramas de misérables conduits par des prêtres scélérats. Ils détestent les Anglais.

6. — J'ai encore couché dans mon taudis. La journée a été superbe. Certes, en France, le jour de Saint-Nicolas, il ne fait pas aussi beau. Je suis parti pour Madrid et suis arrivé droit à mon logement, qui est assez bon. Sans

perdre de temps, je suis allé à l'hôpital, où le nombre des blessés s'accroît d'heure en heure; il y en a ce soir plus de trois cent cinquante. La division de M. Baudry est insuffisante; demain elle sera renforcée de celle de M. Beaumont. M. le grand-maréchal s'était rendu à l'hôpital pour y distribuer la gratification; je l'y ai trouvé et d'après mon invitation, vu la confusion du service, il suspendra cette distribution; demain il aura la note de ceux des blessés qui en sont susceptibles; je lui ai demandé des infirmiers et l'ai conjuré de dire à Sa Majesté qu'il en fallait sur-le-champ et qu'en les faisant venir de Paris on mettait le service en péril. M. Larrey, qui se fourre partout et qui partout porte son esprit remuant, m'a coupé la parole et a osé dire, moi présent, à Son Excellence qu'il n'y avait rien de beau, rien d'utile comme le projet qu'il avait eu l'honneur de soumettre à Sa Majesté l'empereur de Russie, qui l'avait accueilli, et qu'il fallait le mettre sous les yeux de Sa Majesté Napoléon, qui... Le grand-maréchal, accoutumé à ces rodomontades, a souri en me regardant et ne m'en a pas moins invité à le mettre bien au fait de mes idées. Le même présomptueux s'est jeté à travers le service de la ligne, qui ne le concerne pas; m'a parlé pharmacie, pharmaciens, etc....

On voulait transporter nos blessés à la China, dans le Buen Retiro; mais il paraît que cette translation a été contremandée par Sa Majesté. Au reste, le service est bien mauvais aujourd'hui : point d'infirmiers dans les salles; la plupart des frères à croix violette sur le cœur s'en sont allés; la cuisine ne va pas; la pharmacie est sous les scellés; espérons que demain cela ira mieux. Le chirurgien-major Beaumont m'a envoyé une outre de vin doux. Nous pourrons nous tirer d'affaire. Je visiterai demain la ville.

A huit heures de ce soir, j'ai été invité à faire monter à cheval deux chirurgiens pour aller chercher avec vingt-quatre caissons deux cents malades ou blessés français à

San Fernando : MM. Gaudens et Bernolt sont partis à l'instant. J'ai commandé deux chirurgiens de garde pour la nuit. Ayant dîné chez M. le commissaire général, hôtel d'Abrantès, j'ai eu pour m'en revenir *a la casa de los Santos*, *plazuela de Luzonce,* une demi-lieue à faire, à neuf heures et demie ; je n'avais point d'armes et n'ai eu aucune rencontre ; tout est bien tranquille à Madrid.

7. — J'ai été debout de bonne heure pour faire le service ; les chirurgiens n'ont pas manqué ; mais, ayant été obligés de couper eux-mêmes le linge, les pansements ont été retardés. On a distribué aujourd'hui du bon pain, du vin passable, du bouillon de mouton trop gras, des légumes au lard aussi trop gras ; demain cela ira mieux. Nous avons quatre cents blessés dans d'immenses salles. Les Espagnols resteront chargés de ce magnifique hôpital, d'où je tâcherai de chasser cette foule de barbiers appelés *practicantes*, à qui on a prostitué le titre de chirurgien ; ces misérables sont fagotés pis que des valets ; ils font la barbe aux malades, vident les pots de chambre et sont plus infirmiers qu'autre chose ; ils vivent en réfectoire et mangent comme des pourceaux. J'ai été au Buen Retiro avec M. Mathieu-Faviers pour reconnaître le local où devra être l'hôpital, lorsque ce beau jardin sera converti en forteresse ; j'ai parcouru la ville, le palais neuf, etc. ; je suis harassé. M. le général Lariboisière, que j'ai rencontré chemin faisant, m'a raconté les projets écrits de M. Larrey sur le service des ambulances. Ce pauvre Larrey devient fou d'orgueil : il propose la formation d'ambulances d'Afrique, d'Asie, etc.

Le capitaine polonais amputé par lui à Somo-Sierra est mort ce matin : il avait en outre l'articulation du bras gauche brisée et M. Larrey fait une vie désordonnée à M. Paulet, qui a plus de talents que lui, de ce que ce capitaine était mort. Nous avons de terribles blessures. Le temps est

toujours superbe. Je bois ici de l'eau des belles fontaines du Prado avec délices. Quelques-uns de nos pauvres chirurgiens prisonniers à Madrid et emmenés le 1er septembre à San Fernando en sont revenus sans habits, ni effets, et malades; mais on ne les dédommagera pas pour cela.

M. Larrey a fait une scène hier à l'occasion de ce que j'avais dit de son incivilité; il prétend que je veux m'approprier sa découverte et faire oublier que c'est lui qui a créé les ambulances volantes. Le pauvre camarade devient fou : je lui conseille de faire imprimer son projet d'ambulance d'Afrique afin de consacrer sa propriété.

8. — Ce matin, ne pouvant dormir, j'ai imaginé d'écrire à Sa Majesté la lettre suivante, dont j'attends peu d'effet :

« Sire,

« Des chirurgiens choisis et à cheval composent les ambulances légères du quartier général de Votre Majesté et celles des avant-postes de l'armée. Quoique n'ayant jamais reçu la moindre gratification, ils se sont montés et équipés à leurs frais et ils servent avec un zèle éclairé et un dévouement que vous avez quelquefois daigné honorer de vos suffrages. Ces chirurgiens, dont le courage militaire n'est pas plus douteux que l'utilité de leur profession, ne demandent aucun dédommagement pécuniaire; ils aspirent à une récompense plus noble et plus digne d'eux. Ils osent, par l'organe de leur chef, supplier Votre Majesté de vouloir bien leur accorder le port de l'épaulette du grade auquel la loi les a assimilés, savoir celle de sous-lieutenant pour les sous-aides, de lieutenant pour les aides-majors; celle de capitaine pour les chirurgiens-majors, celle de lieutenant-colonel pour les chirurgiens principaux; ils auraient sur l'épaule opposée un simple trèfle de tresse d'or.

« Cette distinction, que leur vie habituelle au bivouac et au milieu des militaires leur rend nécessaire, serait le partage exclusif de la chirurgie d'élite, ou de bataille; elle deviendrait pour les autres chirurgiens qui, la plupart à pied, composent les autres ambulances, un grand sujet d'émulation et serait un moyen de plus pour empêcher la décadence d'un état tout militaire qui, plus qu'aucun autre, a besoin d'être soutenu et encouragé par Votre Majesté. »

M. le maréchal Duroc se chargera de cette lettre : je l'en ai prié avec instance, en lui envoyant la note numérative de blessés susceptibles de la gratification de l'Empereur.

La journée a été très froide aujourd'hui : je n'ai dans mon logement ni feu, ni cheminée, ni brasero; je loge chez de très pauvres gens.

J'ai écrit à Sa Majesté le roi de Bavière.

9. — Le temps est superbe. A deux heures a commencé la distribution des gratifications; elle a duré jusqu'à quatre; M. le maréchal, qui est arrivé à la fin, m'a assuré que Sa Majesté avait lu ma lettre. Puisse-t-elle y faire droit ! Si j'obtenais ce que j'y ai demandé, il se ferait aussitôt une révolution des plus salutaires dans la chirurgie. J'ai vu beaucoup de blessures et de blessés. Un pauvre jeune homme de vingt ans a le trismus; on l'abandonne; personne ne passe dans les salles : quelle pitié !

J'ai fait donner six napoléons à un chirurgien appelé Niesten et autant à un autre nommé Brotit, qui ont été prisonniers à San Fernando et qui y ont essuyé une cruelle maladie : M. le maréchal s'est prêté à cet acte de bienfaisance avec une bonté toute particulière.

10. — Le prince major-général, de qui la chirurgie militaire ne reçut jamais la moindre marque de bienveillance, vient de me répondre qu'il n'était pas possible de m'accorder ce que j'avais demandé; qu'il faudrait qu'un

décret de Sa Majesté déclarât officiers les chirurgiens de la chirurgie d'élite, ce qui ne pouvait avoir lieu; que l'Empereur nous avait donné assez de preuves de son estime par les décorations qu'il nous avait accordées, etc. C'est encore une affaire manquée.

Il est difficile d'avoir un plus beau temps. Notre service va bien doucement à l'hôpital, où il n'y a point d'infirmiers; les pauvres blessés crient, gémissent, et nous crions et gémissons avec eux. J'ai vu le général Maison : la balle a passé sous l'aponévrose plantaire du pied droit; il n'y a point d'accidents. Je lui ai passé un grain d'émétique dans une bouteille d'eau de poulet, ce qui lui a procuré douze selles; il avait eu de la fièvre et beaucoup d'agitation; le voilà bien tranquille à présent. Il serait à désirer que tous nos blessés pussent être doucement purgés; leurs blessures n'en iraient que mieux; mais il n'y a personne pour leur donner le bassin, ni pour vider les chaises.

11. — Journée à jamais mémorable pour moi, à cause de ce qu'elle m'a valu. M. le général Savary m'a fait cadeau de quelques belles armures et j'ai trouvé quelques pièces pour mon cabinet. Le temps est toujours superbe. Tout va manquer dans notre hôpital; il n'y a pas eu de vin aujourd'hui.

12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19. — Tous ces jours-ci le thermomètre est descendu pendant la nuit à quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro et monté pendant le jour jusqu'à sept ou huit degrés au-dessus. Point de pluie, ni même de brouillard : le temps a été sec et il y a eu beaucoup de poussière.

J'ai eu connaissance aujourd'hui 19 de l'arrêté de Sa Majesté portant création d'un bataillon de soldats d'ambulance et injonction aux colonels des régiments d'envoyer

pour ce bataillon tous les hommes mutilés et impropres au service militaire. L'intention de Son Altesse M. le major général est que je me charge de l'organisation de ce nouveau corps, dont j'ai provoqué la formation; que je l'habille, etc. : je veux bien équiper les trente premiers hommes qui en feront partie, mais voilà tout; fera le reste qui voudra. En conséquence, je suis allé avec une ordonnance du commissaire général chercher au magasin d'habillement, au Buen Retiro, trente habits complets de volontaires de Madrid tout confectionnés, chapeaux, cols, habits vestes, gilets, pantalons, guêtres, bas, baudriers, sabres, plumets, et dans le jour même j'ai habillé sept soldats, que chacun a trouvés très proprement équipés.

J'ai vu à l'hôpital un canonnier ayant la jambe droite brisée par un biscaïen : plaie énorme; saillie et dénudation de quatre pouces du tibia; belles chairs; pus abondant, mais louable; le blessé fort et se soutenant bien. M. Baudry, chirurgien-major, hésitait à lui couper cette jambe : j'ai été d'avis qu'on cherchât à la conserver et qu'on fît la résection de l'os, ce qui a été exécuté aussitôt.

Un jeune homme, qui en est au septième jour d'un trismus qui n'empêche pas tout à fait la déglutition, reste couché sur son ventre avec des agitations continuelles de la jambe gauche, où est la blessure, qui suppure beaucoup : point de sommeil; beaucoup de douleurs ; cet homme pourrait bien guérir.

Coup de feu d'une fesse à l'autre avec lésion des intestins et issue des excréments : le blessé se soutient.

20. — Il a neigé, cette nuit, et le temps est très piquant. J'ai habillé sept autres soldats; mais on m'a volé cinq pantalons et seize paires de guêtres. Le vin manque ; les denrées sont difficiles à trouver; les malades sont trop peu couverts; cependant les blessés vont, en général, assez bien.

Il y a eu une grande revue de Sa Majesté, qui l'a passée rapidement et a été furieuse de n'y pas voir un Espagnol. Il va y avoir un grand mouvement.

Le chirurgien-major Clavel, qui a été assassiné par des paysans, va bien. Mon pauvre Hochet a été tué le 6 en venant me joindre.

(*Il manque encore ici un des carnets de Percy.*)

28. — ... Tordesillas, située sur le penchant d'une côte et au delà du Duero, qu'on passe sur un beau pont. Cette ville est triste, mal bâtie; on en a pillé la moitié. Nous sommes entrés dans une maison habitée par de braves gens qui nous ont accueillis avec franchise; le commandant est venu m'y voir et m'a procuré de l'orge et du vin; nous avons fait la soupe à l'oignon et cuire des côtelettes; nous avons tous bien dîné, bêtes et gens. Pendant que nous étions là, des soldats ont volé l'église, qui n'avait pas encore été pillée : quel brigandage! Notre hôte est un avocat parlant bien latin et ayant des opinions très libérales; son épouse est accouchée depuis trois jours. Il fait un temps terrible; il pleut à verse, ce qui nous a déterminés à coucher ici. Nous avons trouvé dans une maison voisine bien pillée et déserte force orge et force foin; j'y ai pris deux petits tableaux peints sur cuivre, dont j'ai fait cadeau à notre hôtesse pour ses deux enfants en mémoire de nous. Nous allons nous coucher en bon état dans des lits assez passables.

29. — Il a plu toute la nuit; le matin, le temps s'est ressuyé, mais il a été froid. Plus de route : nous avons cheminé six grandes heures par des chemins effroyables et une boue dont on peut à peine se tirer; aussi n'a-t-on pas besoin de demander le chemin; les chevaux, mulets et ânes morts l'indiquent assez. Nous avons trouvé à trois

lieues de Tordesillas un village encore habité et qui par cette raison n'a pas été pillé. Pendant que nous passions, deux officiers châtiaient à coups de plat de sabre un soldat qui venait de piller l'église; les paysans l'avaient poursuivi et livré à ces officiers. La pluie m'a forcé de quitter mon vitchoura, que j'ai enfermé dans une espèce de paquet derrière mon cheval, en place d'une couverture à larges raies rouges et bleues dont je me suis servi comme d'un manteau, ce qui me donnait un air tout drôle. Le vent a été glacé et impétueux. Le mauvais chemin à travers des campagnes nues et un grand bois de petits chênes verts nous a fort fatigués. Vers les deux heures nous sommes descendus dans un village bâti comme ils le sont tous dans ce pays, d'ailleurs bon et heureux; bâti, dis-je, de boue et de crachats. Notre intention était de faire reposer nos chevaux et d'aller plus loin, mais non pas jusqu'à Rio-Seco, puisqu'on nous a trompés en nous disant qu'il n'y avait que sept lieues, lorsqu'il y en a neuf, c'est-à-dire treize de France. A tout hasard nous sommes entrés dans une maison qui s'est trouvée habitée; on nous y a offert du pain blanc, de la fricassée et du vin rouge; nous nous sommes régalés devant un bon feu. La cuisine était pleine d'hommes et de femmes effrayés ou ayant été pillés : ces bonnes gens nous ont traités avec cordialité; quand il a fallu partir, ils sont devenus tristes et nous ont témoigné que nous leur ferions grand plaisir de passer la nuit chez eux. Nos chevaux étaient bridés. Le patron de la casa a tué un coq, l'a plumé avec de l'eau bouillante et nous l'a fait accepter. Des dragons ayant menacé la maison, nous avons pris le parti d'y rester, ce qui a comblé de joie toute la famille; les *senoritas*, *chicos* et *chicas* nous ont baisé les mains; nous avons fait la soupe avec une épaule de mouton que nous avions et avec le coq; on nous a mis des châtaignes au feu et notre souper a été très bon. J'ai observé les mœurs et habitudes de ces bonnes gens, en

qui l'on trouve beaucoup de bon sens. Que nous importe, nous ont-ils souvent répété, que ce soit un Bourbon ou un Napoléon qui nous gouverne, pourvu qu'il nous gouverne avec sagesse, justice et piété? Les femmes sont laides et sales comme des Hottentotes; la *padrona de la casa*, quoique âgée de quarante-trois ans, a un bel enfant de neuf mois qu'elle allaite; une autre encore plus vieille et plus laide en allaite aussi un. La cuisine et les meubles sont propres. J'ai vu des paysans avoir des demi-culottes de peau de mouton, le poil en dehors. Assez près du village sont les restes encore imposants d'une grande forteresse bâtie par les Maures. Demain nous passerons de bonne heure à Villa-Garcia. J'ai un *cama* bien sale et un drap qui fait peur; je vais mettre celui que je porte derrière mon cheval. Je ne puis assez me louer de nos bons paysans; je leur ai trouvé de la franchise et du sentiment; nous pouvons dire que le sort nous a bien favorisés. Nous leur avons de notre côté été bien utiles aussi en écartant les dragons maraudeurs et autres soldats qui sur le soir sont venus pour gaspiller.

30. — Il a plu toute la nuit, mais nous avons dormi et été bien tranquilles. Nos chevaux n'ont manqué de rien. Notre *padrona* a fait la fricassée dès les six heures et nous avons déjeuné avec les restes de la volaille et du mouton d'hier et beaucoup d'oignons; le vin (et ce petit vin rouge est excellent) nous a été versé coup sur coup. Nous avons donné quelques cuartos aux *chicos* et *senoritas*, qui nous ont baisé la main en nous appelant *bonos Franceses*. Les enfants ont moins peur de nous que les grandes personnes, mais ils sont déjà habitués à nous haïr; j'ai entendu une petite fille de dix-huit mois disant: *No mucho quero los Franceses, los malos hombres*. Nous faisons tout ce qu'il faut pour être abhorrés, et cependant le peuple est bon, doux, hospitalier, même timide.

Nous sommes partis par une petite pluie qu'un assez beau soleil a terminée; le *padre mayor*, avec ses culottes de peau de mouton noir, et la *padrona de la casa* ont voulu nous accompagner à un demi-quart de lieue pour nous montrer le chemin; le premier s'appelle Michel Cano; nous nous sommes serré les mains et dit adieu. La traverse est affreuse par l'effet de la pluie et les voitures ne peuvent s'en tirer; il y a des ornières à enterrer un cheval et la terre est grasse et tirante à l'excès; les équipages sont ruinés. Cette campagne ressemble à celle de Pultusk et coûtera aussi cher en hommes et en chevaux; pour comble de malheur on a manqué les Anglais, qu'on était venu bloquer; quinze seulement ont été pris. Après avoir cheminé jusqu'à une heure par la boue et dans une vaste plaine ensemencée de blé et entrecoupée par quelques vignes, nous avons vu Rio-Seco placé sur une montagne de sable, offrant un misérable aspect, ayant des murs de sable et de tristes faubourgs. Cette ville, qui était riche, a souffert beaucoup le 14 juillet, lors du combat livré aux Espagnols par le maréchal Bessières qui, après une espèce de victoire, fut forcé de se retirer; elle a de belles maisons, d'assez belles églises; mais le séjour de l'armée a achevé la ruine générale.

Il y a un hospice tenu par trois frères de Saint-Jean de Dieu; il regorge de malades qui sont mal. Les maladies régnantes sont les fièvres catarrhales, les toux, les points de côté; c'est un médecin et un chirurgien civils qui font le service; j'y mettrai demain des chirurgiens de l'armée. La quatrième division du sixième corps reste dans la ville; on dit que les denrées n'y manquent pas, mais tout est dans le désordre et les manutentions vont mal.

Dans la route plusieurs soldats sont morts dans la boue. Le soldat n'a plus de souliers; il est changé à ne plus le reconnaître. Les Anglais se sont échappés. Voilà une expédition manquée; ils reparaîtront sur un autre point et

en les poursuivant nous achèverons d'anéantir l'armée, qui depuis son départ de Madrid est affaiblie de moitié. Sa Majesté est à Valdera à sept lieues d'ici, en passant par Aguilar.

A l'instant le général Dessolle me communique un ordre qu'il vient de recevoir portant qu'il doit partir sans délai pour se rendre avec sa division à Benavente, où sera le quartier général; ainsi on ne peut plus douter de notre voyage à Lisbonne.

31. — Toute la troupe est partie dans la matinée; il ne reste qu'une très faible garnison; je passerai pourtant la journée ici et attendrai ma voiture, qui me donne beaucoup trop de souci. Je n'ai ni linge, ni habits, ni chapeau; tout est dans cette malheureuse carriole, que je ne reverrai peut-être jamais; si, arrivée à Torre, elle a pris le chemin à droite, c'en est fait d'elle. La plupart de celles qui ont suivi ce chemin à peine praticable pour les gens à pied et à cheval y ont péri; un cantinier de la garde y a perdu la vie; plusieurs conducteurs de voitures y sont restés dans la boue; des soldats y sont morts; le 55e régiment a perdu de cette manière cinq soldats; les autres ont fait de pareilles pertes.

Le temps est brumeux et froid. Quel dommage d'être en un si triste pays le jour de l'an, loin de tout ce qui nous est cher en France! Mais il faut subir son sort. On m'a prêté une chemise, pendant qu'on lave la mienne : si ma voiture a péri, je serai nu comme un pauvre misérable.

J'ai fait transporter les malades de l'hospice au couvent des capucins, maison superbe, vaste, qui a déjà servi d'asile aux malades français et dans laquelle le 14 juillet plusieurs religieux furent tués par eux. Le même jour d'autres moines périrent dans les autres couvents; la ville fut jonchée de cadavres et dévastée; elle s'est remise depuis. Le couvent des franciscains avait été épargné;

mais cette fois église, sacristie, tout enfin a été pillé. Le couvent est une grande voirie, c'est-à-dire que tout y est plein de tripailles, de têtes et peaux de moutons, etc.; il reste encore trois frères à qui j'ai donné la facilité de cacher quelques ornements. Ces capucins sont habillés de gris, portent le chapeau blanc et sont chaussés; ils n'ont pas de barbe. Rien de plus beau ni de plus élégant que leur couvent; on ne voyait rien de pareil en France autrefois.

J'ai été curieux de visiter les prisonniers anglais : ils sont assez beaux hommes; ils portent une chemise de laine rouge très ample et leur habit est rouge, court, avec des boutonnières en passementerie ; il y a quelques femmes avec eux, l'une d'elles pleurant sans cesse. Nos soldats les traitent bien ; ils boivent ensemble. Il paraît que le corps auquel ils appartiennent est du côté de Benavente; on dit ici qu'il a fait prisonnier le général Lefebvre-Gineau et taillé en pièces un escadron de chasseurs de la garde avec lequel il avait ordre de pousser très loin une reconnaissance. Je vais souper avec des haricots blancs et du bon vin.

1809

CAMPAGNE D'ESPAGNE

Equipages en détresse. — Chemins affreux. — Un bon labrador. — Un bachelier de Salamanque. — Villanueva. — Les habitants, la culture. — Caves de Castro. — Retraite des Anglais. — M. Larrey. — Benavente, mala gente. — M. Kessler sauve à la nage deux voltigeurs. — « Marchez, ou à l'hôpital! » — « Camarade Popolisko ». — Attaques nocturnes. — Est-ce un guet-apens? — Villanoblia. — Madrid sera bien vexée. — Avancement et Légion d'honneur. — Couvent des dominicains. — Le palais de Valladolid. — Reliques de tous les saints. — Chirurgiens, très braves gens. — Audience de l'Empereur. — Corvisart, Boyer, Sabatier. — Elle s'en est bien donné. — Il est accouché d'une balle. — Le major Clavel. — Journée mémorable. — Légion d'honneur. — Couvent de Maria del Prato. — Missa, missa. — Je me suis couché en écrivant. — M. Denon. — Château de Coca. — Nuit d'angoisse. — Monuments de Ségovie. — Otero de Herreros, ses habitants. — L'Empereur et la chirurgie militaire. — Criminels espagnols. — L'Escurial. — Le roi visite l'hôpital. — Musée du Prado. — Mortalité excessive. — Épuisement des petits conscrits. — Infection des hôpitaux. — Maladies épidémiques. — Dévouement et mortalité des jeunes chirurgiens.

1er *janvier*. — Les haricots m'ont moins empêché de dormir que l'inquiétude de ma voiture, dont j'ai eu des nouvelles ce matin : un cantinier l'a vue et laissée à Arevalo; une des mules boitait et l'équipage était en si mauvais état que M. le chirurgien-major Jouffroy, qui l'accompagne, avait cru devoir la quitter pour se rendre à pied près de moi ; mais, ayant lu sur la porte de la maison de Medina del Campo un billet signé de moi, par lequel j'exprimais le désir et le besoin que j'avais de voir arriver cette voiture, il s'en était retourné à Arevalo, sans doute pour hâter sa marche, ce qui me fait craindre qu'elle ne se soit précipitée dans les boues et perdue comme tant

d'autres. Au reste, la 4e division du 6e corps, partie hier pour Benavente, est revenue aujourd'hui avec ordre de se rendre le 8 à Madrid. J'ai donné commission à M. Lambert, chirurgien aide-major du 1er régiment d'artillerie suivant le parc de cette division et allant à Madrid, d'avertir mon monde, en cas qu'il le rencontre, de ne pas passer Tordesillas et de rester, soit à Arevalo, soit à Medina del Campo, jusqu'à ce que j'aie pu donner de mes nouvelles. J'ai remis à ce chirurgien un paquet de quatre ou cinq tableaux peints sur cuivre ou sur agate que j'ai eus ici, au couvent de San Francisco. J'ai également chargé M. Arcelin, sous-aide du 55e régiment, allant à Madrid, d'arrêter cette misérable voiture en quelque lieu qu'il la rencontrât; ce jeune chirurgien emportera une grande lettre pour Mme Percy, de qui je n'ai pas entendu parler depuis deux mois et qui n'a pas reçu plus souvent de mes nouvelles.

Il fait un temps affreux; la pluie tombe à verse. Il part cependant sans cesse soit de la troupe, soit des voitures; celles de la cour sont parties à trois heures pour Benavente et l'on s'accorde à croire que Sa Majesté établira son quartier général à Valladolid. Dans cette incertitude je suis fort en peine, mais je prends mon parti et deviens un peu soldat du Pape; nous mangeons nos haricots et buvons la piquette; je vais me coucher.

2. — Je me suis décidé à joindre le quartier général. La pluie a cessé ce matin et le temps semble vouloir se raccommoder. Après avoir pourvu de nouveau au service, nous sommes montés à cheval, laissant un billet à un de nos chirurgiens en cas que ma voiture arrive. En sortant de la ville, on sonnait le tocsin pour le feu : cela arrive sans cesse. Nous nous sommes trompés de chemin et il a fallu perdre une heure et demie dans la boue et l'eau pour retrouver la bonne voie, et quelle voie ! Jamais il n'y eut de plus affreux chemins; les voitures et les chevaux y

périssent ; on ne peut avancer ; à peine fait-on deux lieues par jour. Nous avons pris un peu trop à droite, ce qui nous a fait perdre encore près de deux heures. Quelle journée! Nous étions gelés et au désespoir, lorsque d'un village près lequel nous étions et où la prudence nous a défendu de loger il a fallu revenir sur nos pas et nous arrêter à Aguilar : c'est là que Sa Majesté a eu son quartier général il y a quelques jours. Ce village de boue et de terre, quoique ci-devant riche, est dominé par un château antique bâti en pisé et en silex ; de loin nous avons vu les paysans effrayés s'y retirer. Y étant entrés, nous avons été surpris d'y trouver encore des voitures qui étaient parties hier matin de Rio-Seco. La plupart des maisons sont abandonnées et toutes réduites à l'état le plus déplorable. Nous étions décidés à coucher dans une cassine bien sale, près les soldats de l'ambulance de la garde, lorsqu'un bon *labrador* nous a priés d'aller loger chez lui, nous faisant des excuses de la misère dans laquelle on avait mis sa maison et nous promettant de faire son possible pour nous être utiles. En entrant dans cette maison encombrée de ruines et d'ordures, ce bon Espagnol, sa mère, toute la famille, qui ne connaissait pas encore l'étendue de son malheur, s'est mise à pleurer et nous a attendris jusqu'aux larmes. On a balayé, fait du feu et un peu approprié la case ; il est venu du lard, avec lequel on nous a fait la soupe ; nous avons été chercher du vin dans une case ouverte ; on a retrouvé quelques matelas, des cuillers, des plats ; enfin nous avons composé un ménage nouveau et quelques coups de notre vin ont achevé de consoler et même ont fait sourire nos braves gens. Ce ne sont pas des laboureurs comme chez nous : ces cultivateurs ont beaucoup de livres, du savoir, de l'intelligence et de la tenue ; ils raisonnent ; ils lisent les journaux et parlent avec beaucoup de jugement. Nous avons été toute la soirée environnés de trente Espagnols, au milieu desquels nous n'avons pas éprouvé la moindre

crainte. Ces hommes ne sont ni méchants, ni vindicatifs; ce ne sont pas des fainéants, comme dans la Castille; ils sont agricoles, occupés et laborieux. Aguilar est au milieu d'une plaine immense toute ensemencée de blé et d'un bon grain de terre. Les habitants nous ont dit que les Anglais, au nombre de dix mille, avaient passé chez eux il y a douze jours et qu'ils avaient pillé, mais moins que les Français. Sa Majesté, qui a couché dans ce lieu, a dû être témoin de son désastre, mais *de minimis non curat*... et il faut que le soldat vive.

Nos chevaux sont bien. Demain nous ne ferons que six lieues. J'espère que nous reposerons bien. J'ai eu du chagrin aujourd'hui et, battu par la bise et le froid, j'ai fait des réflexions.

3. — J'ai été content de ma nuit et de mes hôtes : les bonnes gens ont fait pour nous tout ce qu'ils ont pu et, soit peur, soit politesse, ils nous ont procuré plus que nous ne devions attendre d'eux dans une maison désolée; il est vrai que nous nous étions procuré des pois et de la viande de cochon et que nous avons vécu avec cela. Je leur ai donné, avant de partir, une espèce de passe-port pour aller à Benavente, afin de reconnaître les mules et chevaux qu'on leur a pris. Notre hôte se nomme don Francisco de Paula Fernando d'Alzara; il est bachelier de Salamanque et *labrador* de son métier; je lui ai trouvé de l'instruction. Il m'a appris que le château-fort qui domine l'endroit a été bâti par les Maures et détruit par Philippe; lui y a vu encore les portes et dans son enfance il était encore praticable; ce sont les paysans qui l'ont dégradé. Nous avons essayé de mettre des clous à un fer de mon cheval, mais il a fallu recourir au maréchal, que j'ai eu bien de la peine à faire venir; on lui a pris tous ses outils.

Partis à dix heures après avoir mangé de la soupe aux pois et bu du vin rouge, qui ne manque pas ici. Le temps

est très brumeux et obscur; il a gelé à glace cette nuit. Nous avons pris le chemin de traverse, qui est le moins mauvais. A deux lieues nous avons vu un couvent à l'entrée du village de Vallonguillos; nous y sommes descendus pour nous chauffer les pieds; il était plein de paysans qui achevaient de le vider; les missionnaires qui l'habitaient sont partis et nos soldats, qui y ont logé, n'y ont laissé que traces de dévastation. C'est comme partout; mais les gens du pays disent que les Anglais ont pour le moins fait autant de mal que nos soldats; ils ont enlevé quarante paires de bœufs de ce village et de deux autres; ils ont bu le vin et menacé les habitants, qui les détestent tout à fait.

Nous sommes enfin arrivés à Villanueva, bourg de terre très étendu et du plus triste aspect; les poules étaient devant les portes des maisons et les paysans se promenaient : spectacle rare et curieux pour nous! présage heureux pour des voyageurs! Nous avons voulu nous arrêter pour faire manger nos chevaux : chacun alors s'est sauvé et, sans une vieille femme qui nous a menés à la posada, nous serions restés dans la rue. L'hôte, croyant peut-être que nous payerions, nous a reçus et a donné l'orge à nos chevaux. L'un de nous étant allé chez l'alcade y a trouvé le plus riche *labrador* du lieu, lequel mourait de peur et l'a conjuré de loger chez lui avec ses compagnons; il est venu lui-même nous chercher. Arrivés dans sa maison, nous y avons été entourés de cent Espagnols qui nous assourdissaient, mais qui avaient peur, quoique le peuple ici soit méchant et pervers. On nous a fait à la cuisine, seul endroit à cheminée, un énorme feu de paille et de fumier avec un peu de sarments par devant; il n'y a pas de bois en ce pays. On s'est occupé de la fricassée, et à quelles mains dégoûtantes a-t-elle été confiée? Rien de plus sale que les servantes; rien de plus hideux que les habitants, tous en manteaux de la couleur de la terre dont

leurs cases sont formées. On a tué trois poules ; on a préparé avec l'eau, l'huile puante et le poivre d'Espagne une soupe en attendant la *cena;* pour moi, j'ai pris du *chocolate*. Nous nous sommes bien chauffés ; un *abogado* parlant un peu français est venu nous demander l'un de nous pour protéger sa maison ; le curé, homme rond, gras, la face reluisante d'huile, sale à faire vomir, mis comme les autres paysans, a été invité à nous faire compagnie, quoique ne sachant ni le latin ni notre langue. Le barbier, au secours duquel nous étions accourus, croyant que des canonniers voulaient le piller, était de la société, mais debout et respectueux. Cet homme, mis d'une manière misérable et ressemblant à un bûcheron, a par an sept mille réaux (de cinq sols pièce) pour soigner gratis riches et pauvres du pays ; il n'y a que les rixes et batailles qui lui vaillent de l'argent. On a tant remué les pots horriblement dégoûtants et tant brûlé de paille qu'à huit heures on nous a servi sur une nappe nauséabonde la *sopa,* la *verdura*, le lard frit, les œufs avec le fromage et les *gallinas;* celles-ci étaient dures comme des semelles de bottes ; il a fallu manger, parce qu'on avait faim. Il faut voir les servantes de ce pays : cela fait horreur ; en un an elles ne se lavent pas les mains. Et les pots !

Notre hôte se nomme don Emmanuel del Castillo : c'est un bel homme, mais qui est un peu sale aussi. Tout ce monde-là ne quitte pas le grand manteau couleur de drap de capucin et a toujours sur la tête le bonnet du même drap, garni en panne ou velours noir, à quatre angles, dont celui qui donne sur le front se relève. La *padrona* s'est cachée et nous n'avons pu la voir. Nous avons chacun un bon lit, dont j'espère bien profiter. Ce pays abonde en *trigo* et en *vino*, mais ni pierre ni bois : on brûle jusqu'au fumier, dont il faut bien que les champs se passent ; mais la terre est excellente ; on la laboure avec une corne de bœuf ou au plus une corne de fer emmanchée au bout

d'une espèce de soc de bois ; point de roues à cette charrue, que deux mulets ou deux bœufs promènent aisément.

4. — Ce matin, on m'a donné la petite tasse de chocolat ; c'est la dose du pays pour tout le monde et un énorme Espagnol déjeune bien avec cette dose si modique à nos yeux ; j'ai vu des œufs et en ai demandé, qu'on m'a fait cuire à la coque, de sorte que j'ai fait un bon repas, après lequel j'ai enjambé ma bête. Pour arriver à Fuentes, nous avons traversé une plaine à perte de vue et couverte de troupeaux, mais de moutons communs. Cette plaine si vaste est toute ensemencée de blé, excepté les champs destinés à recevoir de l'orge au printemps ; pas un arbre, pas un buisson. Fuentes est un village aussi de boue et de sable. A quelques pas de là on aperçoit Benavente et on croit n'avoir qu'une lieue à faire pour y arriver ; mais nous en avons mis trois et plus, tant le chemin est long et tortueux. On trouve à portée de cette ville un village nommé Castro : dans quel affreux état il a été mis par le pillage ! Et ce sont les Anglais qui ont commencé. Ce village est sur une longue montagne de sable ; les maisons en sont construites ; il y a des habitations qui sont creusées dans le sable de la montagne, au risque d'être un jour écrasé sous le poids et par l'effondrement du terrain susjacent. Ces cases ne sont pas les plus laides ; elles sont blanchies à la chaux, ont leur cheminée au-dessus de la côte et leur porte sur le penchant de la montagne. Les caves ou *grutas* sont aussi pratiquées dans le sable et quelques-unes s'étendent très loin ; l'armée les a forcées et a perdu plus de vin qu'elle n'eût pu en boire en trois mois.

Enfin nous sommes arrivés à Benavente, ville assez considérable située sur le penchant d'une colline opposée à celle de Castro, ayant eu beaucoup de couvents et d'églises, qui aujourd'hui sont déserts et transformés en casernes ou en écuries. Sa Majesté est encore dans cet

endroit, d'où sa garde à pied et ses gros équipages sont partis à deux heures pour Rio-Seco en passant par Villalpando. Nous avons quatre-vingt-quatorze malades à l'hospice civil, qui a été abandonné par les Espagnols et dont nos chirurgiens font le service à défaut de tous administrateurs. Hier, il y avait une amputation à faire, mais les instruments manquaient. M. Larrey vint à l'hospice avec les siens et voulait que ce fût un de ses aides-majors qui opérât. M. Baudry, chirurgien-major, chef de l'établissement, le pria d'opérer lui-même ou de le laisser remplir ses fonctions, disant avec raison que ce serait lui faire injure que de le réduire à être simple spectateur, dans son hôpital, d'une opération faite par un inférieur. M. Larrey, furieux, lâcha quelques menaces et fit emporter ses instruments, de sorte que l'orgueil blessé condamna le pauvre patient à souffrir une nuit de plus. Ce matin, M. Baudry, ayant trouvé des instruments auprès d'un chirurgien-major d'infanterie, a fait l'amputation en présence de plusieurs de ses confrères, qui n'étaient pas encore sortis, lorsque M. Larrey, ayant réfléchi aux suites et au scandale de sa conduite de la veille, envoyait sa caisse pour l'opération. Ce chirurgien serait plus intéressant et plus estimé s'il n'avait pas la fureur de vouloir être le maître partout ; il a quelques blessés dans l'hôpital de la garde, les chasseurs de Sa Majesté ayant été sabrés par les Anglais il y a quelques jours. Ces misérables Anglais se sauvent à force pour se rembarquer ; on vient d'en amener une colonne à Benavente ; parmi ces prisonniers sont plusieurs femmes de bonne mine et bien habillées.

Nos chirurgiens m'avaient réservé un logement où j'ai été bien aise de descendre ; ils y sont tous et on y prépare une grande fricassée pour ce soir. J'ai fait mon lit avec paillasse et matelas ; je serai très bien. J'ai vu S. A. le major général, à qui j'ai demandé une escorte de six dragons pour recueillir les blessés et malades que je lui ai dit

avoir laissés dans les villages où je ne puis repasser sans cette escorte. Il a fait assez beau. Les Anglais en se sauvant ont fait une coupure assez considérable au grand pont sur le Douro. On vient d'amener deux cents prisonniers.

5. — Il a plu toute la nuit ; les chemins n'en seront que plus mauvais. On part en détail pour Rio-Seco. Sa Majesté ne se dispose pas encore à se mettre en chemin. En causant avec mes collaborateurs, l'un d'eux, M. Beaumont, m'a rappelé un cas de chirurgie fort curieux : à Strasbourg, en l'an VII ou VIII, un soldat ayant eu le bras gauche fracassé et la gangrène étant survenue promptement, M. Moignot, chef de l'hôpital, n'osa pas l'amputer ; au bout de trois semaines, le bras se sépara et le blessé guérit très bien. J'ai, à cette occasion, parlé des amputations faites à Zurich par M. Willaume, et de mon avis, contre celui de M. Vernet, qui avait condamné sans retour les blessés : l'essence de térébenthine presque bouillante avec laquelle on toucha largement les moignons presque mortifiés, blafards, baveux, opéra si bien que l'inflammation s'établit et amena une suppuration salutaire.

Nos malades sont dans un hospice civil, où il peut en tenir cent, et déjà nous en avons le triple : comment les évacuera-t-on ? Les habitants de ce pays sont méchants ; le proverbe est : *Benavente, mala gente;* les maisons sont pleines d'imprimés affreux, de pamphlets ridicules contre notre Empereur, qui s'en moque, et contre son frère, qui est au-dessus de ces sottises. Nous n'avons, pour administrer notre hôpital, qu'un *capellan* et nos chirurgiens ; le vin a manqué aujourd'hui ; les abus de toute espèce règnent dans cet établissement abandonné. Parmi nos malades sont dix soldats affectés de fièvre adynamique ; la plupart des autres le sont de fièvre muqueuse, catarrhale, gastrique ; ils toussent ; ils sont jaunes, sans appétit, sans force ni courage ; un émétique les soulage beaucoup et

détermine assez souvent une diarrhée bilioso-muqueuse qui met fin à la toux et même à la douleur de côté, quand elle existe ; si celle-ci ne cède pas à l'émétique, un vésicatoire ne manque pas de la faire disparaître.

M. Kessler, sous-aide au 54e d'infanterie, ayant sauvé le 1er janvier, au passage de l'Orbigo, devant Benavente, deux voltigeurs de ce régiment en se précipitant dans les flots au risque de périr lui-même, je lui ai conseillé de faire attester ce fait par les officiers et généraux qui en ont été témoins, et d'écrire à Sa Majesté pour en obtenir à titre de récompense le grade d'aide-major, ce qu'il a fait sous ma direction. La lettre a été mise ce soir. Nous verrons ce qui en résultera.

Le temps est humide, pluvieux, brumeux. Sa Majesté restera ici jusqu'à ce qu'elle ait des nouvelles positives des Anglais qui, s'ils venaient à apprendre qu'elle eût fait une marche rétrograde, pourraient être tentés de revenir sur leurs pas et d'attaquer nos dragons et le corps du maréchal Soult. Deux mille cinq cents de ces ennemis fugitifs ont enfin paru ce soir, ayant été faits prisonniers hier.

6. — Belle nuit, beau clair de lune, belle journée. Le soleil a bien adouci le froid et un peu séché la terre. J'ai prêté quatre louis à M. Faure, chirurgien-major, que j'ai laissé à Benavente pour le service de l'hôpital et des cent soixante-dix malades restants. Si on recevait tous les soldats qui se présentent avec un billet d'entrée, il y en aurait bientôt cinq cents. Les colonels ne connaissent que ces mots : « Marchez, ou à l'hôpital ! » de sorte qu'un pauvre soldat sans souliers ou ayant les pieds écorchés, faute de pouvoir être reçu à l'hôpital, est obligé de suivre la compagnie ; s'il n'arrive pas avec elle, n'ayant pas un billet de sortie, on le frappe de vingt-cinq, cinquante et deux cents coups de savate, ce qui est juste pour les traînards, mais atroce pour un malheureux qui n'a pu ni

rester ni marcher. Sa Majesté se rasait ce matin, à sept heures et demie, devant sa croisée, son mameluck tenant un miroir devant elle, d'où j'ai conclu qu'elle partirait bientôt. En effet, l'ordre du départ nous a été notifié à neuf heures. Nous avons mangé une forte soupe à l'oignon, consommé les restes de la veille et à onze heures, ayant tout arrangé, ma mule, mes sacs, provisions, etc., nous sommes partis.

Le chemin n'est pas beau, mais le temps a été superbe. Nous avons rencontré un Polonais ivre, qui était tombé de cheval et qui, étendu dans la boue à côté de sa docile monture, criait à tue-tête : « Camarade, Popolisko ! » Nous n'avons pas cru devoir le tirer de là, parce que d'autres Polonais, buvant dans un village où nous venions de passer, allaient le trouver et lui donner du secours. Il y a de quoi périr dans cette boue délayée et au milieu des pierres que le passage des voitures a occasionnées ou déplacées.

Villalpando n'est qu'une assez mauvaise bourgade bâtie de boue et de sable ; on y voit les restes de ses anciennes fortifications bâties avec les mêmes matériaux, et tout au plus en briques, du temps des Maures, auxquels les Espagnols nous comparent pour le brigandage et la cruauté. Il est vrai que nul peuple guerrier ou vagabond ne nous a jamais égalés pour la dévastation et le brigandage ; je ne suis pas étonné que chaque jour les Espagnols se vengent derrière l'armée sur nos gens isolés. La nuit dernière, à quelques lieues d'ici, ils ont assailli des canonniers et soldats du train marchant avec quatre pièces de canon qui n'avaient pu aller aussi vite que le parc ; ils en ont blessé sept, que nous avons pansés ce soir ; parmi eux se trouve un sergent. On a tiré sur les assaillants deux coups à mitraille, mais on n'y voyait pas et on croit qu'aucun n'a été atteint. Réduits à se sauver, nos gens ont coupé les traits et ont abandonné les pièces à cette multitude armée, dont les villages vont probablement être réduits en cendres par

forme de châtiment. Aucune des blessures de nos Français n'est grave : un d'eux a reçu un coup de fusil, dont la balle est entrée près l'ombilic et sortie par l'os des îles qu'elle a percé ; les viscères n'ont pas été lésés ; un autre a été touché à l'occiput d'une balle qui y a fait une dépression sensible ; un troisième a été blessé par le manche de l'écouvillon, qui s'est cassé dans ses mains.

Nous logeons chez le médecin du lieu, dans une case sans vitres, froide et antique comme la *villa;* mais on nous a bien reçus, et c'est un bonheur pour la maison que nous y passions la nuit, car elle serait déjà pillée. Les voisins m'ont déjà fait descendre plusieurs fois pour chasser de la leur les pillards. On a tué un énorme cochon presque sous nos croisées. Le soldat se goinfre ; il faut convenir qu'il a bien du mal et qu'on ne s'occupe guère de sa subsistance. Les femmes crient à déchirer le tympan ; l'une me tient la main et m'entraîne vers sa baraque, où deux soldats prennent la *borrica;* l'autre répète en hurlant : « *Todo manjito, todas robas!* » c'est un sabbat d'enfer. En attendant j'ai donné à la *chica* plus de huit livres de viande pour notre souper ; nous verrons comment elle nous arrangera cela. Quel séjour que celui-ci! Ce serait pour un Français l'exil le plus affreux, quoique le pays soit fertile en grains et en vin. On a pris à notre hôte ses bottes à ses jambes mêmes et jusqu'aux souliers qu'il avait chez lui : c'est la garde de Sa Majesté qui lui a fait cette galanterie, bien excusable sans doute, car enfin il ne faut pas être pieds-nus dans la boue. Nous avons un bon brasero et une chandelle ; c'est un luxe. D'ailleurs rien de plus sale ni de plus bizarre que notre réduit. Avec huit livres de viande que j'ai apportées, nous avons eu en deux heures un excellent bouillon sentant les pois, parce qu'on y en a mis ; la *gallina* dont on nous a gratifiés était un peu dure ; le vin nous a été donné en abondance et je l'ai trouvé bon et léger ; en tout me voilà bien.

Étant seul dans mon réduit, j'ai entendu respirer et faire du bruit dans l'espèce d'alcôve où je dois coucher. Y aurait-il de la trahison? Est-ce un guet-apens? Ayant sauté sur ma canne, la seule arme que j'eusse, j'ai frappé sur la table : un gros chien noir a pris la fuite.

7. — Il a plu, il fait beaucoup de vent et les chemins sont bien mauvais. Il y a six lieues d'Espagne de Villalpando à Rio-Seco. Cette route m'a fatigué. Nous sommes arrivés à trois heures et demie; mon ancien hôte était sur sa porte; il m'a témoigné combien il était fâché qu'on lui eût donné un logement et a pris la peine d'aller lui-même chez l'alcade demander pour moi celui de son beau-frère, deux maisons plus haut que la sienne.

Sa Majesté n'a fait que dîner hier à Rio-Seco et est partie de suite pour Valladolid. Je ne conçois pas comment, étant partie à neuf heures, elle a pu arriver à midi et demi : il a fallu qu'elle galopât sans cesse, et comment galoper dans des terres grasses et au milieu d'une boue tenace, de laquelle les chevaux, au pas, peuvent à peine se retirer?

J'ai eu de bonnes nouvelles de ma voiture, qui est à Arevalo, où elle attendra des ordres pour partir; l'un des mulets est boiteux; il paraît qu'il a été piqué ou encloué; il boite fort et un de ses pieds est en suppuration.

L'hôpital est enfin établi aux franciscains; tout y manque, comme c'est l'usage; mais il y a de quoi faire un bon service.

8. — Il m'a été impossible de dormir, tant nos chevaux, au-dessus desquels nous avons couché, se sont battus. Nous avons eu une terrible journée; il a fait un vent si impétueux que peu s'en est fallu deux ou trois fois que je ne tombasse de mon cheval et que celui-ci ne fût renversé; c'est surtout au haut des montagnes que ce danger

a été le plus grand. Il n'y a pas de villages sur la route ; nous avons trotté à force et à une heure nous avons pris une traverse qui nous a conduits à Villanoblia, grande commune où nous avons fait dîner nos montures et rafraîchi nous-mêmes avec du pain blanc excellent et semblable à du gâteau, à de la brioche, et du vin rouge, *vino tinto*, que j'ai trouvé faible, mais bon ; c'est l'alcade qui nous a procuré ces rafraîchissements. Nos chevaux ayant été mis dans un grand hangar, il a fallu les en ôter pour faire place à une forte colonne de prisonniers anglais, que nous avons déjà rencontrée en route ; nous avons cédé le local avec empressement à ces pauvres gens, qui avaient grand besoin de se reposer ; vingt femmes, dont quelques-unes sont assez bien, marchent avec eux, les unes à pied et les autres à baudet. Remontés à cheval, nous avons été horriblement battus du vent et mouillés par la pluie ; mais en deux heures nous sommes arrivés à Valladolid, où mes domestiques, qui y sont depuis trois jours, m'attendaient sur la place pour me mener au logement qui leur a été accordé pour moi. La voiture est en très bon état et mon mulet est bien guéri. J'oublie de consigner ici qu'à deux lieues de Villanoblia il y a une plaine parfaitement égale et à perte de vue, dans laquelle deux cent mille hommes pourraient être rangés en bataille et manœuvrer ; cette plaine n'est cultivée que par places. En tout, le pays entre Valladolid et Rio-Seco est peu productif. Je suis logé assez bien. On m'a fait beaucoup de compliments à mon arrivée, mais voilà tout : il faut vivre ici avec ses rations.

9. — La journée a été brumeuse, humide et douce. J'ai couru voir les hôpitaux, dont un, le seul en activité pour nous, contient près de deux cents malades, qui tous sont bien et l'avouent hautement ; l'administration est du pays ; le malade est proprement tenu, assez bien couché

et très bien nourri. J'ai trouvé un médecin de la ville faisant sa visite; c'est un jeune homme parlant français et ayant été employé comme médecin par le général Dupont, par son médecin en chef Lefort. J'ai attaché à cet hôpital la division du chirurgien-major Gama. Demain on séparera les fiévreux, les blessés, les galeux, etc. Je suis allé ensuite voir l'hôpital qu'on établit aux carmes, près la porte de Madrid, au bout de cette place si vaste où tant de milliers d'infortunés ont péri dans les flammes par jugement de l'Inquisition; il y a dans un couvent cinq cents lits tout prêts; ceux qui ont disposé ce local, qui a déjà servi d'hôpital, car les numéros sont restés inscrits sur les murs, entendaient leur affaire. M. Larrey, nous a-t-on dit, s'en est emparé pour la garde; mais il n'a personne pour y faire le service et certes il n'aura pas cinq cents malades. Laissons-le faire : nous chercherons pour la ligne un second hôpital.

J'ai vu M. le grand-maréchal et le prince de Neufchâtel. Sa Majesté, que l'on disait si triste, ne paraît pas l'être. Un des aides de camp du vice-connétable, revenant de poursuivre les Anglais, l'a fait rire en lui racontant qu'un régiment de hussards avait pris un trésor d'un million et se l'était partagé, de sorte que, chacun ayant eu une forte part, on entendait des hussards criant : « Vingt piastres d'argent pour un louis en or ! »

J'ai parcouru la ville, qui est bien sale, bien puante et assez misérable; ce sera une pauvre capitale et une vilaine résidence, car on attend le roi pour le couronner et l'impatroniser; Madrid sera bien vexée.

10. — Le temps est doux et il fait du soleil. Sa Majesté a passé en revue plusieurs régiments du ci-devant 8e corps d'armée en Portugal, lesquels ont été débarqués à Quiberon et autres ports. Tous les Français à portée d'apprécier les bons procédés se louent de ceux des Anglais avant et

pendant l'embarquement; sur cent douze malades qu'on eût mieux fait de laisser à Lisbonne, et tous très grièvement affectés, on n'en a perdu que dix-huit; les chirurgiens ont participé aux bons traitements des officiers anglais, dont ils font l'éloge mérité.

L'Empereur a traversé pour aller et revenir la ville sale et puante de Valladolid dans son plus grand diamètre : chacun était à son balcon pour le voir, car il n'y a dans ce pays si mince baraque qui n'ait au moins son balcon. La *plaza mayor* est des plus considérables que j'ai vues; elle est entourée de quinze ou vingt églises ou couvents; des milliers d'infortunés y ont péri dans les flammes par jugement de l'Inquisition; aujourd'hui c'est une belle promenade plantée d'arbres et bien sablée. Sa Majesté, sur la proposition des colonels du 66e de ligne et de la légion du Midi, a nommé chirurgien-major au premier régiment M. Tesson, ancien aide-major, ayant été a Saint-Domingue, à Cayenne, etc., et au second M. Camus, qui a toujours suivi ce corps comme aide-major. Celui-ci vaut mieux que l'autre; au moins il a fait la campagne de Portugal, dont Sa Majesté a voulu récompenser les troupes, au lieu que l'autre était resté en France, où il s'est marié et où il a passé une année entière sans servir; d'ailleurs il est d'une figure repoussante, et rien en lui n'annonce ni l'éducation ni le talent. Il serait à désirer que Sa Majesté, avant de nommer les sujets que les colonels lui présentent, exigeât des preuves de capacité.

L'Empereur a aussi distribué huit croix par régiment. Le docteur du 31e, l'honnête et estimable Lemonnier, en a eu une par le moyen de mon ami le général Graindorge et par le commandant de ce régiment, qui tous deux estiment et affectionnent beaucoup ce chirurgien-major. M. Legendre, aide-major du 26e de ligne, allait en avoir une aussi; elle lui était promise; mais Sa Majesté, je ne sais pourquoi, en les annonçant au régiment, a dit pour la

première fois : « En voilà quatre pour les officiers, mais officiers portant épaulette, et quatre pour les sous-officiers et soldats », de sorte que le pauvre Legendre a été exclu, au grand regret de ses chefs. Je l'ai consolé en le nommant provisoirement chirurgien-major du régiment, où, depuis la mort de mon pauvre Lambert, de Longwy, qu'on a perdu à la Guadeloupe, il y a cinq ans, l'emploi est vacant. Sur la demande du colonel Barrère, commandant ce régiment, j'ai nommé provisoirement aussi comme aide-major M. Nepveu et comme sous-aide M. Dechauffour, l'un et l'autre ayant été attachés au 8e corps et revenant de Quiberon.

On mène ici une triste vie; il faut tout acheter; les Espagnols ne fournissent absolument rien. J'ai visité le couvent inquisitoire des dominicains : le portail de l'église est curieux par les statues et reliefs gothiques qui le décorent; l'intérieur du couvent est imposant et majestueux. La garde occupe les dortoirs, vestibules et tout le rez-de-chaussée; à force de chercher (car quel est le lieu qui échappe à ses recherches?) elle a découvert un caveau où je suis descendu avec quelques-uns de nos chirurgiens et où nous avons vu un amas énorme d'ossements secs, plus quelques bières contenant chacune un corps, plus une espèce de four en plâtre adossé contre un mur et renfermant un cadavre desséché; sur une charpente grossière disposée en étages étaient plusieurs cercueils non ouverts. De là, nous sommes allés au fond d'une galerie à perte de vue et voûtée, que l'on dit avoir retenti longtemps des gémissements des prisonniers de l'Inquisition, à qui elle servait de préau. Dans un coin étaient debout le corps entier et momifié d'un homme et celui sans tête d'une femme; M. Ribes et moi avons aussitôt reconnu le sexe à l'évasement du bassin et à la disposition des cuisses; ces corps pourraient figurer dans un cabinet. Plus loin est un petit jardin où nos gens ont trouvé plusieurs cadavres

d'enfants de toute taille et de tout âge, et les voilà à composer un roman, disant que c'étaient les enfants des moines, morts ou étouffés, enfin cachés en ce lieu secret, ce qu'annonçaient assez, selon les romanciers, les corps de plusieurs femmes également mortes en cette maison et trouvées hier revêtues d'habits de dominicains. Ceci est un conte : on a, en effet, découvert des cadavres de femmes habillées en moines; mais, en Espagne, c'est l'usage des dévots mourants d'endosser un froc, et, pour être enterrée dans un couvent de moines, je crois qu'une femme est obligée d'en prendre l'habit en trépassant. Au reste, il a été commis, il y a peu de jours avant notre arrivée, un meurtre éclatant dans ce couvent sur la personne d'un officier français, ce qui a fait arrêter et garder à vue vingt religieux qui tremblent d'être tous pendus ou passés par les armes. Je crois qu'ils n'en auront que la peur et que ce seront deux valets de la maison, les vrais et peut-être seuls coupables du meurtre, qui seront exécutés. Si on laissait faire certaines gens, ils y passeraient tous et le couvent serait complètement évacué; mais la justice tranquille et impartiale de Sa Majesté ne laissera punir de mort que les auteurs et fauteurs bien reconnus du délit.

En me promenant dans le cloître où sont les chevaux de la garde, j'ai examiné les beaux tableaux qui l'ornent d'un bout à l'autre et qui tous représentent un trait de la vie de saint Dominique. L'un de ces tableaux retrace le miracle de ce saint qui, en faisant élever vers le ciel une hostie consacrée et touchant le *cavaliere* Napoléon, riche seigneur romain, qui était tombé de cheval et en avait été traîné par les pieds pendus aux étriers, avait guéri des plus mortelles blessures ce patient peint mourant et *todo estragado de la cabeza y de los manos*. C'est la première fois que j'ai vu le nom de Napoléon, dont, au surplus, le saint qui l'a porté doit être bien glorieux et bien

fier dans le paradis de l'avoir transmis à notre immortel héros, par qui il est devenu si beau et si célèbre.

Le palais placé derrière le couvent est extrêmement remarquable par sa forme romaine et par ses plafonds et ornements à la moresque; la fleur de lis y est partout, tantôt seule au milieu d'un écu surmonté d'un chapeau de prélat; tantôt sans nombre dans des croisées, ou pilastres, ou montants de portes, et ce palais est du quinzième siècle. On sait que les armes de France ne furent apportées en Espagne qu'à l'arrivée du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, impatronisé roi de cette contrée; mais de tout temps les rois d'Espagne, ayant tenu à la maison de Bourgogne, se glorifiaient de semer de fleurs de lis leurs armes et palais. Le portail de ce palais est curieux par les figures de guerriers couverts les uns de l'armure du temps et les autres de poils, comme on représente les sauvages. L'escalier est beau. Nous sommes entrés à la bibliothèque, qui fut autrefois une salle magnifique pour le temps; la porte, qui a quatre cents ans peut-être, est de bois noir d'un beau poli, sculptée à jour d'une manière très élégante, car les Maures ont établi le goût des arabesques et on le retrouve jusque dans les maisons les plus communes; le plafond, ou plutôt la voûte, est décidément asiatique; l'or, le bleu d'azur, le rouge y luttent de toutes parts et le dessin, ou plutôt la sculpture, est toute moresque; c'est une chose très curieuse. Les livres ne signifient rien. Le religieux qui nous a ouvert la bibliothèque ayant vu que l'ouvrage de Montfaucon sur les antiquités m'intéressait a eu l'honnêteté, après avoir refermé la porte, de m'en offrir la clef, que j'ai acceptée.

11. — Très mauvais temps, mais c'est l'hiver de ce pays-ci; il a plu toute la journée. J'ai passé deux heures dans le salon de Sa Majesté avec MM. les maréchaux et premiers officiers du palais, croyant que le général Ber-

trand, de service, m'avait annoncé, ce qu'il avait oublié de faire. A onze heures et demie, Sa Majesté est sortie de son appartement, et en traversant le salon elle m'a vu et demandé de la manière la plus gracieuse comment j'allais : « Êtes-vous content, a-t-elle ajouté, de nos hôpitaux? » Elle a passé en revue quelques détachements et des débris isolés du 8e corps, ayant voulu voir à qui les croix accordées hier par elle aux différents régiments de ce corps avaient été distribuées. Elle a reconnu le chirurgien-major Lemonnier et lui a dit, ainsi qu'au colonel, que la décoration dont on avait disposé en sa faveur devait être donnée à un officier et qu'il fallait faire une demande particulière pour M. le docteur, ce qui a fort affecté ce galant homme, ainsi que le brave général et l'honnête commandant qui lui avaient donné cette preuve éclatante de leur estime. Ce commandant, ayant le grade de major, a perdu l'usage de la main droite et, je crois, la plupart des doigts par un coup de feu; il est bien élevé et d'un bon cœur; il fait grand cas de M. Lemonnier.

J'ai voulu voir la sacristie des dominicains, dont on faisait l'inventaire. Je n'y ai vu que des tableaux médiocres et beaucoup de reliquaires plus ou moins riches; dans l'un, qui ressemble presque à un casque, est une portion du crâne de l'une des onze mille vierges; c'est un pariétal entier; dans l'autre, de la même forme, il y a un temporal de je ne sais quel saint; dans un troisième assez orné et de vermeil est un os innominé d'un saint peu connu chez nous. J'ai vu des os longs, des osselets, des dents, des cheveux, des ongles de tous les saints du paradis, triste jonglerie, qui ne finira pas encore de sitôt, mais dont on n'est guère la dupe, même dans ce pays, où les prêtres et les moines passent sans que femmes ni servantes y fassent attention.

J'ai écrit une longue lettre au ministre directeur, dans laquelle je lui ai fait part de mes nominations provisoires

et lui ai demandé de l'avancement pour plus de vingt sous-aides. Je lui ai proposé M. Baudry pour le 27e dragons au lieu et place de M. Hurel; Hocquin pour le 2e de la même arme en remplacement de Roubaud; Legendre pour le 66e de l'ex-armée de Portugal en remplacement de Lambert; Soullerat, aide-major du 6e *bis* du train d'artillerie pour le 7e bataillon des équipages; Bachelet, aide-major du 51e pour le 10e des équipages, et Blandin (Philibert) pour le 6e bataillon *bis* du train.

On envoie aux carmes les malades de la garde; notre hôpital se remplit; six soldats d'ambulance font le service; demain j'y en enverrai quatre autres.

12. — Temps affreux, pluie toute la nuit et tout le jour, vent du sud-ouest; température molle, chaude, débilitante. Cependant, s'il y a beaucoup de malades, il y a peu de maladies graves. Il est entré ce matin deux hommes ayant reçu des coups de sabre, dont l'un à la tête, et l'autre au bas-ventre, avec issue de l'épiploon.

J'ai écrit ce matin une note relative à ce brave M. Clavel pour la remettre à S. A. le prince major général. J'y ai exposé que cet estimable officier, couvert de blessures et servant depuis dix-huit ans avec honneur et distinction, était à la bataille d'Eylau comme chef de bataillon; qu'ayant été nommé major du 24e de ligne, cet avancement, d'ailleurs honorable, lui avait fait perdre les avantages pécuniaires dont jouissent ses anciens camarades; qu'il a été appelé pour commander les 1er et 2e régiments provisoires; qu'il a été blessé devant Valence, où sa troupe a fait des prodiges de valeur et perdu cinq cents hommes; qu'il vient d'être envoyé en sa qualité de major au 115e de ligne, formé des deux susdits régiments; enfin qu'il avait cru pouvoir espérer qu'on le ferait colonel, comme l'ont été les autres majors commandants, comme lui, de régiments provisoires, mais que sans doute le mo-

ment n'était pas venu pour lui et qu'il mettait toute sa confiance dans la justice et la bienveillance de Sa Majesté et de Son Altesse.

A dix heures, je suis arrivé au salon de l'Empereur, à qui j'ai été de suite annoncé. Ordre à l'instant de m'introduire; il déjeunait avec le prince; je me suis placé vis-à-vis Sa Majesté, et voici notre conversation :

« Bonjour, mon cher Percy. Comment cela va-t-il?

— Votre Majesté me fait trop d'honneur; elle voudra bien me permettre de lui faire mon compliment sur le bon état de sa santé et sur son appétit.

— Mon appétit! Je n'en manque pas et je me porte bien. En général, nous nous portons tous assez bien. Mais avons-nous beaucoup de malades ici?

— Sire, hier soir il n'y en avait que cent dix-neuf et ce matin il y en a près de trois cents, mais peu sont affectés gravement. Ceux de votre garde ont été transférés à l'hôpital qui a été préparé pour eux dans le couvent des carmes.

— Vous devez avoir beaucoup de maux de jambes et de pieds, des engelures, des mains gelées.

— Cela est vrai, Sire; nous avons eu aussi beaucoup de luxations et de fractures au passage de la Sierra de Guadarrama, à cause du verglas. Ce sont les trains d'artillerie qui en ont fourni le plus, parce que, les soldats étant obligés de soutenir leurs mules et chevaux, et ceux-ci manquant des quatre pieds à la fois, la chute de l'animal sur l'homme entraînait nécessairement cet accident.

— Cela devait être. Qu'avez-vous fait de ces gens-là?

— J'en ai laissé avec des chirurgiens à Villa-Castin, à Arevalo, à Medina del Campo. Dans notre route de Rio-Seco à Benavente, nous avons aussi laissé des malades et blessés français dans les villages, mais en revenant nous les avons recueillis au risque d'être assassinés, et vos chirurgiens ont encore cette fois exposé leur vie pour sauver à Votre Majesté de braves soldats.

— Ce sont aussi de très braves gens, mes chirurgiens ; ils sont pleins de courage et je suis bien content d'eux.

— Sire, c'est qu'ils sont tout dévoués au service de Votre Majesté et qu'il n'est rien qu'ils ne fissent pour mériter sa bienveillance et sa confiance. Veuillez, Sire, me permettre de vous rappeler qu'avant votre départ de Tilsit, à votre déjeuner, comme aujourd'hui, S. A. le prince étant à la table de Votre Majesté, vous daignâtes m'accorder la décoration pour neuf de mes coopérateurs. dont je remis les noms à Son Altesse. Vous voulûtes bien agréer le tribut de ma reconnaissance et vous me vîtes, ivre de joie et de sensibilité, sortir de votre palais pour aller annoncer à ces neuf chirurgiens la bonté, la bienfaisance dont vous veniez de les combler.

Sire, j'ai attendu en vain, et mes coopérateurs aussi : pour des raisons que nous avons dû respecter, les décorations n'ont pas été données, et déjà trois de ces serviteurs ne sont plus. Je prends la liberté de présenter une nouvelle liste à Votre Majesté ; elle est de neuf aussi et je ne puis trop recommander ces hommes habiles autant que zélés aux bontés du héros qui si souvent a loué leur dévouement et les a toujours vus dans le chemin du devoir et sur les traces des guerriers.

— Donnez cela au prince. Nous verrons... Et nos chirurgiens anglais restés à Astorga ! Avez-vous vu des ignorants comme ça? Comme ils avaient fagoté nos pauvres blessés ! Y a-t-il de bons chirurgiens en Angleterre?

— Sire, il y a d'habiles gens dans ce pays-là, mais ils y sont plus rares que dans votre Empire et j'ai l'honneur d'assurer Votre Majesté que, sans prévention ni partialité, elle a les plus savants et expérimentés chirurgiens de l'Europe. En Angleterre, il y a beaucoup de talents et encore plus d'ignorance. En France, il y a beaucoup d'hommes très habiles et un grand nombre de gens médiocres, élevés pour être dans les rangs inférieurs, où ils sont utiles.

Les écoles gratuites fondées par Votre Majesté ont propagé et facilité la science. Chez nos voisins, la plus mauvaise leçon se paie au poids de l'or; c'est par leurs cours, autant que par leur clientèle, que les Jean et William Hunter, de Londres, ont acquis trois millions de bien.

— Trois millions de bien! Diable! c'étaient des chirurgiens opulents!

— Sire, ils s'étaient bien gardés de suivre les armées. Ce n'est pas là qu'on s'enrichit; mais en France, si on n'y gagne pas d'argent, on y est témoin des victoires de Votre Majesté, on y est sous les regards encourageants d'un grand homme qui récompense mieux que dans aucun pays du monde.

— Quels sont vos appointements à l'armée?

— Sire, mon collègue Desgenettes et moi, nous sommes moins payés aux armées qu'à Paris, parce qu'étant absents nous ne touchons que peu de chose à l'École et que nous perdons partout nos droits de présence; M. Desgenettes perd le fruit et le produit d'une clientèle qui l'enrichirait en peu d'années; mais nous ne calculons pas ainsi, ni lui ni moi, et, quoique nos appointements à l'armée couvrent à peine notre dépense et ne suffisent jamais pour les deux ménages, nous sommes toujours prêts à marcher, quand Votre Majesté marche elle-même.

— Enfin, comment êtes-vous payés?

— Nous avons, Sire, 1,125 francs par mois et faisons en sorte de joindre les deux bouts avec cela.

— Et vos chirurgiens-majors, comment sont-ils traités?

— Ils ont en France 2,000 francs par an et en campagne la moitié en sus, mille écus. C'est peu, Sire, pour des hommes qui ont dépensé beaucoup pour leur éducation et qui, établis dans une ville, y feraient un lucre plus ou moins considérable; mais nous ne servons pas par des motifs intéressés et nous savons nous oublier, quand il

s'agit d'être utiles à Votre Majesté et de justifier sa bienveillance pour la chirurgie de ses armées ?

— Vous avez donc de grands talents parmi vos chirurgiens, j'entends parmi les majors et ceux en grade?

— Sire, à votre armée d'Espagne on compte vingt-huit ou trente chirurgiens-majors tellement habiles et savants qu'ils pourraient professer publiquement et exercer avec un succès brillant dans les premières villes de votre Empire; il en est qui rivaliseraient avec MM. Pelletan, Boyer et Dubois, mes estimables collègues.

— Oh! oh! comment les appelez-vous, ceux-là?

— Je ne citerai à Votre Majesté que M. Willaume, ayant la décoration de votre ordre et celle du Mérite civil de Wurtemberg, homme grave, réfléchi, d'un beau physique et d'un savoir, d'une érudition égales à l'habileté de sa main.

— Je crois le connaître; n'a-t-il pas été à Milan? Je l'y ai vu avec Yvan, mais il était plus fort qu'Yvan... Vous connaissez beaucoup Boyer? Tout le monde me dit qu'il a beaucoup de talent; je ne me suis pas soucié de l'amener dans cette campagne; d'ailleurs je ne le crois pas un très bon chirurgien militaire. Dites-moi comment il est parvenu à obtenir une confiance si générale et une réputation si étendue.

— Sire, mon confrère Boyer, à force d'application et de travail, était déjà arrivé assez près du premier rang lorsque le lustre qu'il a reçu par sa nomination à l'honorable place de premier chirurgien de Votre Majesté a attiré tout à fait à lui le public et a décidé en sa faveur l'opinion. Cet habile chirurgien est venu d'ailleurs dans un temps où tous les grands maîtres n'existaient plus; il fera une fortune colossale et presque anglaise.

— Vous croyez?

— Oui, Sire, et son confrère Dubois aussi.

— Dubois s'était livré aux accouchements?

— Oui, Sire, mais il a quitté cette partie pour ne suivre que la grande chirurgie. C'est aussi un chirurgien d'un talent transcendant. M. Pelletan devrait être cité avant lui et avant M. Boyer ; mais il vieillit, et dans notre état, comme dans bien d'autres, il faudrait toujours être jeune.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes de l'Institut?

— Sire, j'en étais membre non résident depuis sa création. A la mort de M. Lassus, la classe, après d'assez longs débats entre la section de médecine et celle de chirurgie, m'a fait l'honneur de me nommer résident ou titulaire. J'étais absent et, par conséquent, très innocent dans cette lutte; aussi, à mon arrivée à Paris, j'ai demandé pardon de la préférence qu'on m'a accordée à M. Corvisart, mon honorable ami et le premier médecin de Votre Majesté.

— Oh! Corvisart, dans aucun cas, ne pouvait passer avant vous; l'Institut vous a rendu justice.

— Sire, la place vaquait dans la section de chirurgie et non dans celle de médecine; la chirurgie a soutenu ses droits et on dit que M. Pelletan a déployé beaucoup d'énergie dans cette occasion. Au reste, M. Corvisart est bien sûr d'être admis à la première place qui viendra à vaquer.

— Et Boyer, est-il de l'Institut? Je sais que Dubois n'en est pas.

— M. Boyer ne tardera pas d'y entrer; M. Sabatier lui fera place; ce respectable vieillard a près de quatre-vingt-dix ans.

— Diable! comme vous tuez les gens, mon cher Percy! Sabatier est un jeune marié; on dit que son épouse n'avait que vingt ans quand il l'a prise, et qu'elle lui a donné des enfants.

— Sire, je serais au désespoir d'abréger d'un jour la carrière du patriarche, du Nestor de la chirurgie française; mais, selon le cours de la nature, il doit mourir avant M. Boyer, et, d'après l'estime et la réputation de M. Boyer, celui-ci doit lui succéder à l'Institut.

— A propos, nous avons eu dix-sept canonniers asphyxiés cette nuit par le charbon d'un brasier; on dit qu'il en est mort deux.

— Ce n'est pas faute d'avoir averti les troupes du danger d'allumer ces brasiers dans les lieux fermés; j'ai eu l'honneur de remettre à Son Altesse une note hygiénique, qui a été publiée plusieurs fois à l'ordre de l'armée, et l'exemple des habitants, qui ont bien soin de souffler leur brasier, tous les matins, devant leur porte, aurait dû seul avertir les militaires de prendre la même précaution. Mais le soldat fatigué se néglige; s'il a bu, il n'est plus en état de penser à rien; il se couche partout où il trouve une place; il s'endort à la fumée, à la vapeur du charbon, et quelquefois il ne se réveille plus.

— Avons-nous perdu beaucoup de soldats par cet accident?

— Extrêmement peu, Sire.

— Et par le froid, dans les boues, par les excès de vin? Un homme de ma garde est, m'a-t-on dit, mort dans la boue.

— Cet homme était cantinier de la garde de Votre Majesté : ayant eu le malheur d'embourber sa charrette, il se mit en colère, jura, cria, s'épuisa en vains efforts, se refroidit jusqu'au ventre dans cette boue, s'affaiblit peu à peu, invoqua la mort, voulut se tuer lui-même et périt; je laissai un chirurgien pour délivrer à sa veuve un acte mortuaire provisoire. Il n'est guère mort dans les mauvais chemins que des hommes pris de vin, qui se laissaient aller au sommeil ou qui tombaient sans pouvoir se relever. Quant aux excès de vin, jamais armée n'avait tant bu et il fallait cela à la vôtre pour soutenir les fatigues et les marches qu'elle a eues à essuyer.

— Il faut avouer qu'elle s'en est bien donné.

— Sire, si vos soldats n'eussent trouvé que de l'eau, Votre Majesté en eût perdu la moitié : l'abus du vin a fait un peu de mal; l'usage de l'eau lui en aurait fait beaucoup.

Rien ne délasse le soldat comme un bon coup de vin, et comment digérerait-il, sans le vin, les viandes mal cuites dont il se repaît? Bien boire, bien manger et bien se battre, voilà trois qualités qu'on ne peut refuser aux soldats français.

— Ils ont mangé beaucoup de viande de cochon et cela n'est pas bon.

— Ils digéreraient du fer, Sire; mais ils ont consommé plus de moutons que de cochons, et j'ai eu bien peur pour les mérinos, même pour les boucs et les chèvres.

M. ..., chambellan de service, a dit ici : « Sire, Votre Majesté sait-elle comment les soldats appellent les outres? Ce sont des musettes, et c'est jouer de la musette que de mettre le nez à la peau de bouc. »

— Avons-nous eu beaucoup de blessés devant Madrid ?

— Environ trois cents.

— Je ne croyais pas qu'il y en eût eu autant. Ce pauvre général Colbert a été tué, à deux lieues d'Astorga, d'une balle au front; il n'a pas souffert.

— Sire, j'ignorais la perte qu'a faite Votre Majesté. Je connaissais beaucoup ce brave et aimable officier; je le regrette vivement; il est mort comme le général Labruyère, d'un coup de feu à la tête.

— Avez-vous vu M. de Ségur?

— Je n'ai pu le voir à Buitrago; mais j'appris qu'il allait bien, qu'il n'avait aucun des accidents qui annoncent la lésion des viscères et que la balle qui avait frappé la poitrine n'y avait pas pénétré.

— Celle du bas-ventre y est restée. Cela ne peut-il pas entraîner des suites?

— Sire, la nature se délivrera du corps étranger; le mouvement continuel des intestins chassera la balle de côté; elle se logera dans les graisses et son poids l'entraînera vers l'anus, où elle suscitera un abcès dont l'ouverture lui donnera issue.

— C'est ce qui vient d'arriver à un des gens du prince ; il est accouché d'une balle qu'il portait depuis quinze ans.

J'ai raconté à Sa Majesté la blessure singulière qu'a reçue devant Valence le major Clavel, à qui je voulais attirer quelque intérêt de la part de Sa Majesté. L'Empereur a dit : « Mais cette pièce d'or (je l'avais appelée double napoléon) qui s'était enfoncée dans les chairs, n'y eût-elle pas fait des ravages si on ne l'eût pas retirée? Au reste, l'or est moins dangereux que le plomb, et puis la nature ne souffre rien d'étranger. »

Sur quoi Sa Majesté est sortie de table, et moi je suis sorti de chez elle pour aller déjeuner avec MM. les grands officiers : M. le grand-maréchal avait eu l'attention de placer sur mon chemin un huissier pour me conduire à la salle à manger. Ce déjeuner ne m'a pas réussi : je n'avais pas faim. En sortant de là, je suis entré chez le prince qui m'a bien reçu et à qui j'ai recommandé ma liste de présentations et remis l'exposé relatif au major Clavel ; à ce sujet, il m'a dit qu'il voyait ce qu'il fallait à ce brave officier, mais qu'il ne vaquait aucun régiment ; je l'ai quitté satisfait de son accueil, car je craignais de lui avoir déplu en m'adressant directement à Sa Majesté.

13. — Il a fait beau aujourd'hui. Notre hôpital s'engorge ; il a fallu en reconnaître un autre dans le couvent de Saint-Ambroise. On a pendu, à onze heures, les Espagnols qui ont assassiné un officier polonais et deux soldats français. Un cinquième, assez riche habitant de la ville et ayant sa maison sur la place même où il allait être pendu, a eu sa grâce au moment où il allait monter à l'échelle ; il a été d'abord stupéfait d'étonnement et de joie ; ensuite il s'est mis à crier : *Viva el Emperador !* Tous les habitants s'étaient portés chez Sa Majesté pour sauver ce particulier, qui pourtant, à ce qu'on dit, était le plus coupable. Il y

avait ce matin cent cinquante moines de toutes les couleurs devant la porte du palais : l'Empereur en a laissé monter trois chez lui et les y a tenus une demi-heure, sans doute en présence de vigoureux témoins, car il connaît la triste fin d'Henri III et l'atroce histoire de Jacques Clément. La garde a fini par disperser ces pieux fainéants, dont la piteuse fortune fait rire les gens sensés. Tout est plein de couvents à Valladolid ; j'en ai compté seize, ce matin, en me promenant ; on dit que ce n'est que le tiers. Le soleil a été chaud et la journée superbe. J'ai voulu voir le cours assez majestueux du Douro et ai passé le *puente mayor*, près lequel il y a six couvents de femmes et d'hommes, mais de mauvaise mine.

S. A. le prince de Neufchâtel m'a écrit ce soir pour avoir de suite les états de service de mes neuf candidats : l'Empereur, à qui il les a présentés ce matin, a exigé ces états, que je suis allé moi-même porter au prince, avec une belle lettre par laquelle je lui recommande de plus en plus notre affaire.

L'Empereur, à la parade, a extrêmement maltraité le général Legendre, chef d'état-major du général Dupont. « Quoi ! lui a-t-il dit publiquement, votre main ne s'est pas desséchée après avoir signé l'infâme traité que vous avez eu la bassesse de faire avec un ennemi méprisable ? Il fallait plutôt mourir. La mort n'est rien ; c'est l'honneur qui est tout ; il y a assez d'hommes en France ; maintenons-y l'honneur, à quelque prix que ce soit. »

On va être misérable ici : les magasins n'ont jamais rien et il faut tout acheter. Ce matin on m'a acheté une poule pour cinquante sols ; le *tinto* de Malaga coûte quatre livres la bouteille, le rhum cinq livres, le sucre cinq livres, encore n'en trouve-t-on pas. Nos appointements ne suffiront pas ; mais il faut aller ; j'espère qu'au mois d'avril je ne serai pas dans ce gueux de pays.

14. — Journée mémorable. S. A. le prince major général, à qui j'ai remis hier, à sept heures du soir, l'état des services de nos neuf candidats, d'après la demande de Sa Majesté, m'a écrit de sa main même, à midi, le billet suivant, que je conserverai toute ma vie :

« Je vous annonce avec plaisir, mon cher Percy, que l'Empereur vient d'accorder la décoration que vous avez demandée pour les estimables chirurgiens qui se sont rendus dignes des bontés de Sa Majesté à ses armées.

« Vous connaissez mes sentiments d'amitié pour vous.

« Valladolid, le 14 janvier 1809. »

Cette lettre vaut pour moi une décoration ; elle m'a pénétré de reconnaissance. Après avoir donné un reçu à l'ordonnance qui me l'avait apportée, je l'ai lue, en dissimulant mon émotion, devant M. Baudry, l'un des candidats, et plusieurs de nos chirurgiens, et l'ai jetée comme par dépit sur la table, en m'écriant : « C'est bien malheureux ! Mes enfants, j'ai voulu vous faire du bien, mais j'ai perdu ma cause ; Sa Majesté m'a refusé. » Aussitôt les voilà tous, et principalement Baudry, atterrés, consternés. Je suis entré dans une chambre voisine, où j'ai ramassé un bout de ruban rouge qui m'avait servi, et, étant revenu auprès de mes pauvres coopérateurs, j'ai attaché ce ruban à la boutonnière de Baudry et l'ai embrassé, les larmes aux yeux d'attendrissement ; ils en ont éprouvé tous autant. Ce jour sera compté parmi les beaux jours de ma vie : mon Beaumont, mon Gama sont accourus tout rayonnants de joie et ivres de reconnaissance ; je me réjouis de leur donner à chacun le petit bout de ruban, mais il faut attendre que le décret de Sa Majesté m'ait été notifié. J'ai écrit à Laroche, à Ulliac et aux autres. L'acte de bienveillance de Sa Majesté envers sa chirurgie est déjà connu ; chacun ouvre de grands yeux et voit en moi un homme influent, tandis qu'il ne devrait voir que les motifs honorables à notre art qui ont porté l'Empereur à nous traiter avec tant de bonté.

Je suis allé me promener pour dissiper un mal d'estomac très poignant et qui me tourmente depuis trois jours. Chez moi, je prendrais du thé de fleurs d'oranger, de tilleul, de violettes, avec quelques gouttes d'éther, mais à la guerre comme à la guerre ! Ma promenade m'a conduit au grand couvent de *Maria del Prato*, à un quart d'heure de la ville. J'y suis entré et à tout hasard j'ai demandé à un de nos soldats, qui y était de garde, s'il y avait des malades : il m'a répondu qu'il en restait vingt-sept ce matin, mais qu'il en était mort un à onze heures. J'ai descendu de cheval et ai vu que ces malades étaient des malheureux prisonniers, que les trois ou quatre colonnes d'Espagnols ou d'Anglais pris par nos gens, et qui ont couché dans ce beau couvent, y ont laissés comme incapables de les suivre. Ces infortunés étaient gisants sur le pavé autour d'un mauvais brasero ; cinq ou six sont bien souffrants et presque tous ont la fièvre et toussent horriblement. J'ai fait venir le supérieur de la maison, homme honnête et bien élevé ; je lui ai dit en latin qu'il fallait que ces hommes-là fussent couchés dans des lits, bien soignés, bien traités ; que j'enverrais un chirurgien français pour les visiter deux fois le jour et que probablement je ferais diriger sur la maison cent cinquante ou deux cents de nos propres malades, qui y seraient nourris et médicamentés aux frais du couvent, à condition que désormais on n'y enverrait plus ni prisonniers de guerre, ni troupes, et surtout ni soldats du train. Le bon Père a consenti à cela ; il m'a fait voir l'église et la sacristie, qui sont superbes.

Ce soir, un incendie causé par l'incurie et la brutale ignorance des soldats du train a réduit en cendres le couvent de Saint-François et quelques maisons adjacentes.

A l'instant on me remet l'ordre de S. A. le prince major général de partir demain à neuf heures du matin. Je ne puis le communiquer à nos chirurgiens : il est huit heures et demie et je ne sais pas leur logement. C'est un grand

tort qu'ils ont, en arrivant dans un quartier général ou autre lieu quelconque, de ne pas me faire connaître aussitôt leur logement.

15. — Il a plu toute la nuit et tout le jour. Il n'en a pas moins fallu partir : l'ordre porte de se mettre en route à neuf heures avec une colonne commandée par M. le général Lariboisière et invitation de ne pas s'écarter de la route, que l'on dit n'être pas sûre. J'ai laissé pour le service trois aides-majors et trois sous-aides. A neuf heures et demie, j'étais sur la place, mais la colonne était déjà partie ; je l'ai rejointe. En sortant de la porte dite de Madrid, nous avons vu, accroché à un poteau de douze pieds, le corps d'un des quatre pendus ; il paraît que ceux des trois autres figurent de même à chacune des autres portes. Celui-là n'a rien de repoussant ; à peine la face est-elle altérée et il serait très facile de le reconnaître. C'est aujourd'hui dimanche : les cloches tintent de tous côtés, car on ne les sonne pas dans ce pays et elles ne sont pas dans les clochers ; on les voit toutes suspendues aux ouvertures de ces tours, qui souvent ne sont qu'un gros mur surmonté d'un toit et d'une croix en girouette. On agite donc les *campanas* de manière à ce qu'elles tintent, et on croirait qu'on sonne au feu, lorsqu'on sonne la messe ou les vêpres. C'est un tapage d'enfer, lorqu'on tinte dans toutes les églises à la fois : par exemple, aujourd'hui chaque couvent, chaque paroisse depuis la pointe du jour fait aller ses cloches dont aucune, dans aucune contrée d'Espagne, n'est très considérable et ne se meut sans sortir du clocher ; ces cloches ont toutes l'air de dire, comme les moines et les prêtres : « Venez chez nous, venez ici, *Missa*, *missa*. »

La route a été des plus mauvaises ; il a plu toute la journée ; nous avons rencontré un village où nos soldats ont mis le feu il y a quelques jours, et nous sommes arrivés à celui du logement à cinq heures. Ce village a été pillé, saccagé ; on n'y a pas trouvé un habitant. Chemin

faisant, nous avons vu trois cadavres, dont un ayant encore une redingote du train d'artillerie ; celui-ci est frais ; l'homme n'est mort que depuis peu de jours ; ses entrailles ont été dévorées par les chiens et le ventre est absolument vide. Ce soldat, selon toute apparence, n'a pas été assassiné : deux de mes compagnons, qui ont fait cette route, il y a trois jours, l'ont reconnu pour l'avoir vu dans le même bois, ivre et furieux, menaçant tout le monde et les ayant mis en joue, de sorte qu'on peut croire qu'il se sera endormi sur la terre froide et humide et que pendant la nuit il aura péri Les deux autres cadavres appartiennent à de pareilles gens et on calomnie souvent les habitants, quoiqu'il ne soit que trop vrai que plusieurs ont commis des meurtres sur nos soldats. Mais comment des hommes dont on pille les maisons, dont on brûle les villages et auxquels on fait tous les maux imaginables, ne se porteraient-ils pas aux dernières extrémités, quand ils peuvent atteindre quelques-uns des auteurs de leur misère ?

Nous nous sommes logés comme nous avons pu, depuis le général jusqu'à nos soldats d'ambulance qui escortent ma voiture. J'ai pris la première maison que j'ai trouvée ; j'en ai fait enlever les immondices qui l'obstruaient ; on y a fait un bon feu dans la cuisine avec le bois que nous sommes allés chercher ; les chevaux ont été bien placés ; nous avons récuré deux poêles et nettoyé quelques cruches ; on est allé au vin ; j'ai mis dans un pot égueulé la moitié d'un gigot de mouton et un morceau de lard avec des gousses d'ail, plus des tranches du même gigot avec le même condiment et une cuillerée de bonne graisse dans une poêle, et de tout cela, combiné avec des haricots, il est résulté au bout de deux heures un assez bon souper ; le vin ne nous a pas manqué et il était bon. Sur une planche, près le feu, j'ai arrangé une espèce de matelas bien sale et des couvertures de laine. Je me suis couché en écrivant, les yeux presque fermés, les lignes ci-dessus.

16. — Beau temps, bonne nuit, bon déjeuner avec une panade et du vin blanc, et nous sommes partis à sept heures et demie. Le chemin est détestable. Les paysans d'un village à moitié chemin nous ont apporté pain, orge et vin ; chacun en a eu, et cependant ces misérables soldats du train ont pillé : quelle canaille ! Nous sommes arrivés de bonne heure à Olmedo, petite ville assez triste, où nous avons été bien logés et fait assez bonne chère. Une demoiselle de la maison parle français : jamais je n'ai vu de nez comme le sien et celui de sa sœur ; c'est pis que le nez de Charles IV. Au surplus, toute la famille est bonne et nous a bien traités ; on a tué pour nous quatre *gallinas*. Le petit garçon, nommé Joseph, est le plus bel enfant que j'aie jamais rencontré ; il a des yeux charmants, une figure céleste et beaucoup d'espièglerie ; il ressemble au petit Auguste Berger, de Versailles ; je l'ai beaucoup caressé.

17. — Je suis parti à sept heures. La journée a été superbe. Ce matin le ciel était tout rouge et la terre toute blanche de gelée ; il a fait froid cette nuit et il y avait de la glace de plusieurs lignes d'épaisseur.

M. Denon, directeur général du Musée de Paris, s'est mis en route en même temps que nous. Hier, je le vis chez le général Lariboisière ; il me parla d'une petite infirmité qui lui est survenue à la suite des efforts qu'il a faits à Somo-Sierra pour relever sa voiture qui avait versé ; son œil gauche s'est tout à coup altéré au point qu'il n'en voit guère et qu'il lui peint les objets tout rouges lorsqu'il ferme l'autre. M. Desgenettes lui a fait appliquer un vésicatoire qui n'a rien produit. Je lui ai expliqué qu'il était probable que dans les efforts, dont il venait de me parler, quelques petits vaisseaux s'étaient rompus au fond de l'œil et y avaient causé une ecchymose qui avait changé en rouge la couleur noire du fond de l'organe ou de la chambre obscure. Je lui ai cité ce qui arrive souvent en

toussant ou vomissant avec force : la conjonctive se couvre tout à coup de sang et cette tache rouge de la largeur de l'ongle se rétrécit peu à peu et finit par s'effacer au bout de quelques semaines ; or, ce qui arrive à l'extérieur de l'œil peut aussi arriver en dedans et la guérison de ce dernier accident est aussi possible que celle du premier. Je lui ai conseillé les lotions ou collyres avec l'eau de Cologne dans de l'eau ordinaire, le passage d'un flacon d'ammoniaque devant et sous l'œil malade et l'application de la main courbée en coquille, dans laquelle il aurait versé et frotté quelques gouttes, soit d'eau d'alun, soit d'alcali volatil.

A moitié chemin, c'est-à-dire à cinq lieues de France, nous avons vu le magnifique château de Coca. Il n'y a peut-être rien de plus beau en fait d'anciennes fortifications; il est bâti en briques et si bien conservé qu'on peut l'habiter et que le général Lariboisière serait d'avis qu'on y mît une garnison de trois cents hommes avec six pièces de canon, ce qui contiendrait tout le pays et serait capable d'arrêter une armée ennemie de vingt-quatre mille hommes. Une rivière coule au fond du vallon et au bas du plateau sur lequel est sis ce château, dont l'aspect est imposant et rappelle les temps de la chevalerie. Il fut bâti en 1530, après l'expulsion des Maures, mais par des architectes et ouvriers de cette nation, car le style est tout à fait moresque et les décorations, peintures et colonnes sont dans le goût oriental. Il est flanqué de plusieurs tours portant des tourelles à créneaux, comme on en voit à Saint-Jean-d'Acre; tout y est prévu pour la défense; il y a de quoi y placer et manœuvrer cent pièces de canon; partout il y a des machicoulis, des meurtrières, des coulisses pour écraser les assiégeants et couler sur eux de l'eau ou de la poix bouillante. La cour est carrée, avec une colonnade de marbre venu de Milan, à ce qu'on nous a expliqué; les colonnes d'une seule pièce ont douze pieds de haut, y

compris le chapiteau, qui est assez bien fait; les vastes corridors que forme cette colonnade sont enduits d'une espèce de ciment blanc moulé ou sculpté très élégamment; le bleu d'azur et le rouge d'Afrique et d'Asie, combinés avec goût, brillent de toutes parts et forment un coup d'œil agréable. Les croisées sont d'une forme charmante et partagées en deux par un pilastre de marbre blanc. Tout est blanc en dedans et peint de diverses manières; les portes sont entourées de briques émaillées avec des dessins curieux et arabesques; les pavés sont en certains endroits tout entiers faits avec ces briques, qui représentent des tapis de Turquie, des mosaïques, des parterres de fleurs. Le mur qui est vis-à-vis la porte d'entrée est revêtu du haut en bas de briques semblables, lesquelles par leurs dessin et arrangement composent un tableau vraiment curieux; la frise qui règne le long de ce beau tableau est charmante; on y voit des palmettes rouges et bleues, des arabesques de même couleur, enfin des dessins vraiment beaux et élégants; au-dessus sont représentés des espèces de vitraux, toujours composés de briques colorées, lesquels imitent de véritables vitraux et font un bel effet. L'escalier qui conduit aux appartements est large et commode; il a une belle balustrade et il est décoré avec élégance. En bas, il y a une grande salle, qui était autrefois pleine d'armes et d'armures dont les débris se voient dans une salle voisine. Là, j'ai trouvé des boucliers de bois de quatre pieds de haut, peints diversement et portant tous cinq étoiles rouges : c'étaient, je crois, les armoiries de Gonzalve, évêque et guerrier, qui le premier occupa le château; on trouve partout cinq étoiles. Dans la dite salle est une cheminée devant laquelle trente personnes pouvaient se placer; elle est belle et bien soignée. A l'entrée du château gisent à terre trois vieux canons de bronze à facettes, bien longs et fort bien faits; ils doivent peser trois ou quatre mille; ils portent le millésime de 1531. A côté est une moitié de canon de fer, composé

de grosses douves assemblées avec des cercles; sur cette moitié sont deux gros anneaux, qui servaient sans doute à porter ou à traîner la pièce, car on ne connaissait pas encore les affûts. Pareille pièce toute entière est encore en position au haut du château. Je ne parle pas des appartements, qui sont nombreux; il y en a un qui est vaste, bien conservé, encore habitable, dont le plafond est vraiment asiatique, qui est pavé en belles tuiles émaillées et à la principale croisée duquel est une grille énorme; à l'une de ses extrémités, il y a une grande cheminée autour de laquelle on croirait qu'on a récité la plupart des contes des *Mille et une nuits*. Je n'en finirais pas si je devais entrer dans tous les détails de ce château. Je termine par les fossés, qui sont très profonds, sans eau, et dont les murs en briques sont extrêmement obliques.

Nous sommes arrivés à la nuit close et par des chemins difficiles à Santa Maria de Nieva: notre logement y était tout prêt, ce qui est bien doux en campagne; ce n'est qu'une bourgade placée sur une montagne schisteuse qui commande tout le pays. Je crois que nous serons bien ce soir et cette nuit.

18. — J'ai pensé mourir cette nuit. Hier, je fumai un cigare et bus un verre de vin blanc, qui me paraissait bon et piquant. M'étant couché à neuf heures, je dormis profondément jusqu'à onze. Alors des nausées pressantes m'éveillèrent en sursaut; je sortis de mon lit; j'eus beaucoup de peine à éveiller MM. d'Albavie et Richard, couchés dans la même chambre, et me promenai en long et en large, sans oser rien prendre de ce que ces messieurs et mon Pètre, qui était accouru au bruit que j'avais fait, m'avaient préparé. Pendant près de deux heures, des angoisses, des maux de cœur insupportables ne me donnèrent aucun relâche; cependant je ne souffrais ni de l'estomac, ni du ventre, et je n'éprouvais pas cette pesanteur, ces douleurs aigues

au creux de l'estomac, qui accompagnent l'indigestion. Je pris le parti de me recoucher et j'ai dormi jusqu'à six heures du matin d'un assez bon sommeil. Je ne conserve de cette indisposition qu'un peu de faiblesse et de l'inappétence; je viens de prendre du thé et à l'instant je monterai en voiture sans prendre autre chose. La plupart de ceux qui ont bu du même vin en ont été plus ou moins incommodés.

Je suis arrivé à Ségovie à une heure et demie. Il y a sept lieues de France de notre gîte de Santa Maria à cette ville fameuse et ancienne; la route est assez bonne; à peine a-t-on fait une lieue qu'on aperçoit les tours de la cité, ce qui fait trouver le reste du chemin fort long, et il l'est en effet. Nos soldats d'ambulance nous ont suivis, mais d'un peu loin. Comme ils allaient entrer dans la ville, deux paysans leur demandent, en voyant passer le général Lariboisière, si c'est *Napoleone;* on leur répond en plaisantant que oui, et les soldats continuent leur chemin, excepté un qui reste à trente pas derrière. L'un de ces paysans ramasse un gros caillou, le cache sous son manteau et vient en frapper entre les épaules le soldat, qui tombe du coup, mais qui, s'étant aussitôt relevé, còurt sur l'assassin et lui casse son fusil sur la tête; il crie; le général Lariboisière voit nos soldats poursuivant ce forcené et envoie à ses trousses six canonniers à cheval, qui l'atteignent au moment où il allait se jeter dans la rivière. Il s'était débarrassé de son manteau pour mieux courir. Nos gens l'ont amené en ville; j'ignore ce qu'on lui fera.

Ségovie, célèbre par ses laines et riche par son commerce et ses manufactures, est bâtie sur un rocher à pic. On montre en bas un couvent de dominicains qui, dit-on, fut autrefois la demeure d'Hercule, parce qu'en creusant on a trouvé en cette place la moitié de la statue de ce demi-dieu. Il faut faire le tour de la ville pour y entrer, tant le chemin est rapide. Elle est entourée de murailles fort anciennes avec des créneaux antiques et des tours et tou-

relles sans nombre; il a été permis à quelques habitants de bâtir sur ces fortifications, et j'ai eu la douleur de reconnaître dans l'épaisseur de ces nouveaux murs des monuments romains, des inscriptions, des fragments de tombeaux d'une grande beauté.

L'aqueduc de Ségovie est peut-être le monument le plus étonnant de la grandeur du peuple romain; il fut bâti sous Trajan, qui était Espagnol; au moins c'est la commune croyance. Je n'ai pas compté de combien d'arches il est composé, mais sa construction est admirable et il sert encore à conduire les eaux de la même source pour laquelle il fut fait dans l'intérieur de la ville. Près de celle-ci, il est très élevé et formé de deux rangs d'arches l'un sur l'autre; à mesure qu'il s'approche de la source, il devient plus bas, n'a plus qu'un rang d'arches et finit par n'être qu'un simple mur, au haut duquel est un canal de dix pouces de large, profond de huit, fait, comme tout le reste du monument, de granit, dans lequel, par une pente assez douce, l'eau s'écoule d'une extrémité de l'aqueduc à l'autre. Les pierres de cet édifice magnifique sont placées à joints secs; le temps en a émoussé les angles, mais il est debout et majestueux comme il l'était sous les Romains. La cathédrale de Ségovie, bâtie par les Goths, est très belle; elle est revêtue en dedans de marbre blanc et ornée de tableaux. Le château, qui est ancien, est remarquable par ses plafonds dorés à la moresque; c'est une caserne aujourd'hui; les Espagnols y avaient leur école d'artillerie. Le site de la ville est extrêmement intéressant et il devait être autrefois difficile de s'en emparer. Saint-Ildefonse n'est qu'à une poste d'ici.

Nous avons trois cents malades à l'hôpital de Ségovie, qui est desservi par six chirurgiens français, MM. Campet, chirurgien-major; Mailhes, aide-major; Decottard, Cornu, Labbé et Thereau.

Il y a aujourd'hui trois mois que je suis parti de Paris.

Puissé-je y retourner dans autant de temps, ce qui est possible !

19. — J'ai vu la cathédrale de Ségovie dans tous ses détails. C'est un beau morceau ; il est peu d'églises aussi propres et aussi élégantes ; celles de France n'ont jamais valu cela. Il y a beaucoup de tableaux, mais peu sont de maîtres connus. Les deux buffets d'orgue sont superbes ; il y a des vitraux d'une grande beauté, et on a raison de vanter les grilles du chœur et de la plupart des chapelles.

De là, nous sommes allés voir le château, qui est du même temps, du quinzième siècle, et qui, comme l'église, se ressent du style gothique. On y a placé plusieurs pièces et on travaille à le mettre en état de défense. Nous avons vu les appartements des anciens rois ; leurs plafonds sont dans le style oriental ; beaucoup d'or, de bleu d'azur et de rouge brique. Le salon est grand et d'une belle forme ; tout autour, en haut, est un enduit blanc représentant ces figures et dessins grossiers que les sauvages et les nègres font sur leurs louis et autres ustensiles ; c'est du moresque tout pur, mais, pour les plafonds, c'est ce qu'on peut voir de plus beau et on ne voit rien de pareil en France. Le général Tilly, qui commande la ville, va tous les soirs coucher au château : c'est un acte de prudence digne de lui.

L'hôpital est établi au couvent des trinitaires, qui est évacué depuis longtemps ; ce sont les Espagnols qui l'ont formé et il faut convenir qu'ils nous valent bien ; cependant les fournitures ne sont pas très bonnes.

On a compté les arches du pont ; je crois qu'il y en a cent trente, dont quinze sont cachées. Ce pont commence par un mur avec une arcade de loin en loin et, à mesure qu'il s'éloigne de la source, qui est à un quart de lieue de la ville, en un lieu élevé, les arches paraissent, petites d'abord et progressivement plus hautes.

On tond annuellement à Ségovie cinq cent mille méri-

nos. Il y a des troupeaux de cette race dans les environs et ce sont ceux-là qui fournissent le plus de laine au commerce; ensuite viennent les mérinos ambulants, qui passent l'hiver dans l'Andalousie et l'Estrémadure et l'été dans les montagnes du reste de l'Espagne; la laine bien dégraissée vaut trois piécettes (trois livres cinq sols) dans ce pays. Nous sommes logés à la *Casa grande*, qui est une fabrique de draps des plus considérables; elle occupe habituellement trois mille ouvriers, tant à la ville que dans la campagne.

20. — Nous avions bien bonne envie, hier, d'aller voir Saint-Ildefonse qui, dit-on, est un petit Versailles, mais le temps nous a manqué et nos chevaux étaient trop fatigués : ce palais n'est qu'à une poste de Ségovie. Nous sommes partis ce matin par un temps doux et brumeux; après avoir traversé un pays aride et des montagnes sans culture, par une traverse difficile, nous sommes arrivés de bonne heure dans un village appelé Otero de Herreros; à ce que je crois, cela doit dire en français *Hauteur des forgerons*, parce que, du temps des Maures, il y avait dans cet endroit une grande usine et de vastes fourneaux pour le fer; aussi voit-on encore tout près une montagne appelée *Sierra de las Scorias*, laquelle, en effet, est formée de scories de fer. Ce village est bon. Nous sommes logés chez de bons paysans, dont la maison est très propre; il y a trois alcôves dans notre chambre et le pavé, qui est de terre battue, est couvert de belles nattes; tout autour de la chambre sont suspendus des bouteilles et des pots de verre blanc comme ornements; des crochets en bois placés çà et là soutiennent des verres à boire pour le décor; il y a des miroirs dorés et de mauvaises peintures avec une dorure grossière; tout cela est bizarre et cependant la propreté règne. Nous avons de bons lits. Le costume de ces bonnes gens est très singulier. Les hommes ont le

bonnet qu'on porte dans toute l'Espagne. Les femmes en ont un à peu près pareil, à chaque côté duquel est attachée une bande de drap roux ou noir portant une, deux ou trois rangées de gros boutons de fil de soie, d'argent ou d'or, ressemblant à des grelots, de sorte que ce bonnet est imité de celui de Momus; leur veste est fendue au pli du bras ou à la saignée et près l'aisselle, laissant voir la chemise en ces endroits; leur jupe est baroque; elles ont d'assez bons souliers avec d'énormes boucles d'argent ou de cuivre; à leur col pend un collier de grains à plusieurs rangs, qu'on prendrait pour autant de chapelets et qui porte une croix très grande avec beaucoup de verroteries de couleur; leurs boucles d'oreille sont ou de fer, ou de cuivre, ou d'argent, en poires et tombant sur les épaules. Les hommes ont tous la veste sans manches, de brun de bouc, bien passée, comme autrefois les buffles de la cavalerie, avec une large ceinture à la Crispin; ils portent cette soubreveste qui se croise par-devant sur leur gilet ouvert de drap brun; sur leurs culottes ils ont un caleçon de peau de mouton, dont la laine est en dehors, et, lorsque les femmes et filles ont de véritables souliers, ils ne se chaussent qu'avec cette espèce de cothurne rustique qui est composé ici, comme parmi les Dalmates, les habitants des bords du Don, d'une semelle de peau de cochon ou de je ne sais quel animal, qu'ils lacent sur leurs pieds avec une corde dont ils entourent encore le bas de la jambe pour soutenir les lambeaux de drap qui leur servent de bas. Du reste, ces habitants ont de bonnes denrées, de bonnes bêtes de somme, des bœufs superbes et beaucoup de volailles. J'ai acheté deux poules très grasses pour trois piécettes et nous avons fait une soupe et un fricot excellentissimes; on nous a même procuré du vin, quoiqu'il n'en croisse pas ici.

J'ai esquissé l'article suivant pour être envoyé à l'un des journalistes de Paris :

« On a loué avec raison les soins généreux et charitables de quelques souverains pour les malades des armées qu'ils commandaient. Théodose déchira un jour ses vêtements de lin pour panser les soldats romains qui avaient été blessés. Louis IX aida souvent lui-même à panser les siens et il n'hésita point à aller secourir et consoler les pestiférés.

« Notre Empereur, qui a surpassé en grandeur, en génie, tous ceux qui avant lui ont été à la tête des peuples, ne le cède à aucun d'eux en sollicitude, en bonté, en attentions affectueuses envers ceux de ses guerriers dont la maladie ou le sort des combats enchaînent le courage. Il a aussi visité en Égypte les soldats frappés de la peste, et c'est dans la même ville où saint Louis donna au monde et à la religion un si grand exemple de bienfaisance et de dévouement que, supérieur à toute crainte, à toute répugnance, Napoléon, devenu aussi le héros de l'humanité souffrante, a rempli le plus saint comme le plus périlleux des devoirs. A peine est-il arrivé à son quartier général, aussitôt il s'informe de l'état des hôpitaux ; il y envoie ses généraux, ses aides de camp, et il n'est tranquille que quand on lui a assuré que tout s'y passe bien et que les malades y sont bien traités. Après un combat, une bataille, il parcourt le terrain, voit relever les blessés, compatit à leurs douleurs, encourage les chirurgiens et charge un de ses premiers officiers de distribuer à ces honorables victimes de la guerre des témoignages de son attachement paternel et les dons de sa munificence impériale.

« Le 7 décembre dernier, étant à Saint-Martin, il a arrêté qu'il y aurait un bataillon d'infirmiers-militaires sous le titre de soldats d'ambulance, de la formation, organisation et habillement duquel le chirurgien inspecteur général Percy serait chargé, et déjà l'on voit plusieurs de ces soldats, dont la tenue, l'uniforme et l'armement sont propres et même élégants. A chaque revue que passe

Sa Majesté, elle veut voir et interroger les chirurgiens des régiments pour savoir s'ils sont pourvus de moyens de secours et de transport nécessaires, s'il y a beaucoup de malades au régiment et quelles sont les maladies qui y règnent, et souvent elle daigne manifester le cas qu'elle fait de ces utiles fonctionnaires, soit en les honorant publiquement de ses suffrages, soit en leur accordant la décoration de la Légion d'honneur. A son arrivée à Astorga, on lui rendit compte que les Anglais y avaient laissé, tant pour leurs blessés qu'ils n'avaient pu emmener que pour vingt des nôtres, deux chirurgiens de leur armée, du zèle et de la bonne conduite desquels notre chirurgien en chef était content. Aussitôt l'Empereur leur fit porter cent cinquante napoléons d'or et les renvoya avec égards et distinction.

« On sait l'importance singulière qu'il met à avoir de bons chirurgiens à ses armées et avec quel intérêt il se fait rendre compte par leur chef, M. Percy, qu'il considère beaucoup, de leurs progrès, de leur émulation, de leur habileté. Le 12 de ce mois, il en a décoré neuf à Valladolid, et quelques jours auparavant trois ou quatre avaient obtenu la même récompense.

« La chirurgie militaire jouit donc de la bienveillance particulière de notre Empereur et cet état, qui de jour en jour offre à la jeunesse studieuse plus d'avantages, doit porter les parents aisés à diriger le goût et la vocation de leurs enfants vers une carrière où l'on peut cueillir les palmes des arts et du talent et recevoir en même temps le prix des services guerriers. »

21. — Nous avons été bien et nos hôtes nous avaient paru être de bonnes gens jusqu'à notre départ. Ils nous avaient promis deux bœufs pour sortir des boues et des rochers qui composent le chemin du village à la route : au moment de partir, ils se sont évadés et nous ne les avons

revus que quand nous n'en avions plus besoin. Je les avais excusés en supposant qu'ayant apprêté les bœufs, quelqu'un s'était trouvé là qui les avait enlevés; mais je me suis convaincu que les drôles ne valaient pas grand'chose, lorsque m'étant aperçu, à un quart de lieue, que j'avais oublié mon petit bouc et l'ayant envoyé chercher, ces hypocrites ont refusé de le rendre et soutenu qu'ils ne l'avaient pas jusqu'à ce qu'ils aient vu le sabre tiré contre eux; alors seulement ils l'ont rapporté.

La route est belle, mais triste : point de culture, point de village; des torrents, des rochers nus, des montagnes couvertes de neige. Nous sommes arrivés de bonne heure à l'église et à la maison où nous avons été si mal le 23; on a donné du pain aux mules et on les a fait boire à la superbe fontaine; ensuite nous nous sommes acheminés vers la fameuse montagne, que cette fois nous avons montée et descendue sans aucune difficulté. J'ai fait ce chemin en partie à pied, regardant l'immense pays qu'on découvre depuis le sommet de cette Sierra et allant voir de temps en temps sur les côtés de la route les cadavres des Espagnols que nos gens ont tués, ces jours derniers. On dit que ces misérables ont été tirés des prisons, où quelques crimes les avaient fait enfermer, et que le duc de l'Infantado et autres chefs espagnols leur ont fait jurer sur le Saint Évangile qu'ils mériteraient leur pardon en assassinant le plus de Français qu'ils pourraient; en conséquence, ils avaient été distribués dans les auberges et bonnes maisons de Madrid à titre de domestiques et ils ne remplissaient que trop bien leur affreux engagement. Parmi eux, il y avait aussi des colporteurs de libelles, de pamphlets séditieux, etc. On en a pendu plusieurs et je pense que tous pourraient bien y passer.

Nous sommes arrivés à deux heures à Guadarrama; j'étais incertain si j'y passerais la nuit, ou si j'irais à l'Escurial; après avoir un peu balancé et ayant trouvé à faire

mettre pour cinq livres un vieux fer de devant à mon cheval, qui avait perdu le sien, j'ai pris ce dernier parti.

22. — Il n'y a pas eu moyen de voir les tableaux de l'Escurial : tout y est sous le scellé. Le général Lariboisière n'en a vu que trois, dont un représentant la bataille de Saint-Quentin, par Paul Jordaens ; tous les autres sont invisibles. Les appartements du roi sont mesquins. On a mis les scellés au Panthéon, à la sacristie, partout enfin.

Ce matin notre hôte, qui m'a donné hier soir et ce matin du chocolat, a osé réclamer pour cela quatre piécettes : nous l'avons envoyé paître et, comme il ne nous a pas compris et que je lui ai fait beaucoup de gestes de politesse, il a pris le parti de se contenter de cette monnaie. Le chemin de l'Escurial est beau, mais le terrain est aride ; on n'y voit que des roches primitives ; le chêne vert et les pins imitent un peu le printemps ; l'herbe pousse et verdoie ; les étourneaux font un ramage assez beau ; il y en a une multitude dans ce pays ; j'en ai vu sur toutes les cheminées de l'Escurial et je ne croyais pas qu'ils chantassent aussi agréablement. Il a fait beau, mais un peu froid. A moitié chemin sur la montagne, nous avons tous risqués d'être enlevés par un vent terrible, qui a culbuté plusieurs fantassins. En avançant vers Madrid, j'ai rencontré un beau troupeau de moutons de race conduits par des Espagnols et des Français ; ils broutaient l'herbe le long du chemin et trouvaient bien à vivre.

C'est aujourd'hui que le roi Joseph a fait son entrée à Madrid : les portes et fenêtres des maisons sont drapées d'étoffes de toutes les couleurs ; c'est la mode du pays. On a conduit le Sire à l'église, où on lui a fait baiser cinquante reliques ; on a chanté le *Te Deum* et ce soir il y a une illumination générale, qui consiste en cierges gros comme le bras, ou en bougies et chandelles, selon la richesse ou la libéralité des habitants, que l'on fait brûler aux fenêtres.

On a très peu crié : *Viva los Rey !* Les costumes espagnols sont curieux.

J'ai retrouvé mon appartement en bon état et tous mes effets dans leur intégrité ; c'est un pauvre logement, mais j'y ai mes malles, mon fourrage et une bonne écurie.

23. — Temps superbe, beau soleil. On parle beaucoup de la guerre contre l'Autriche et on fait toutes sortes de contes à ce sujet. L'Empereur a bien sûrement pris le chemin de Bayonne. Je ne sais ce qu'on deviendra ici. J'ai été au spectacle dit *del Principe* et y ai vu le ballet de *la Fille mal gardée :* un danseur, appelé Lefebvre, et sa femme, élèves de Vestris et bons artistes eux-mêmes, m'ont fait grand plaisir.

Mes maux d'estomac me poursuivent toujours ; chacun m'invite à dîner et je ne puis aller chez personne.

24. — Le temps est de plus en plus beau. Je me suis bien promené aujourd'hui. J'ai été voir le maréchal Jourdan dans son logement à l'ancien palais du prince de la Paix, proche le palais. C'est un séjour charmant ; l'escalier est un chef-d'œuvre ; les appartements sont petits et pleins de tableaux, dont quelques-uns sont de quelque valeur. On se promène ici, comme on fait à Paris au mois de mai.

25. — Je regardais les prisonniers espagnols renfermés dans la cour du bel édifice du nouveau Musée d'histoire naturelle, lorsqu'ayant vu M. le commissaire général Mathieu-Faviers, qui passait à cheval, je suis allé à lui pour le saluer ; il m'a annoncé confidentiellement qu'il se rendait à l'hôpital pour y donner des ordres relatifs à la propreté, parce que Sa Majesté devait à trois heures le visiter. J'ai profité de cet avis pour m'y rendre moi-même, pour parcourir les salles et inviter tout le monde à se mettre en état de recevoir Sa Majesté. J'ai envoyé chercher mon

habit et mon épée, car j'étais en redingote, et je me suis mis en grande tenue dans la salle de garde. Les commissaires et directeurs principaux sont arrivés, tout essoufflés ; ces mouches du coche ont crié, se sont beaucoup agitées, et voilà tout. L'intendant général a paru à son tour. J'ai envoyé avertir M. Desgenettes, avec lequel j'ai ri de tout ce train. Le roi est descendu de cheval ; mon collègue et moi avons reçu son premier salut ; nous nous sommes fait connaître et il nous a accueillis avec une affabilité toute particulière, de sorte que nous n'avons eu besoin de personne pour nous présenter. Sa Majesté a désiré tout voir et on l'a menée partout. Souvent elle m'a adressé la parole et chacun s'est aperçu de l'espèce de considération et d'égards avec laquelle elle me parlait. L'ayant conduite moi-même à la salle des officiers espagnols malades et prisonniers, ceux-ci, en la voyant, se sont mis à crier : *Viva los Rey !* Le roi leur a parlé avec bonté et les a quittés en leur promettant de leur rendre justice. Un petit drôle de petit médecin, nommé Honneau, ayant eu l'effronterie de se placer à droite de Sa Majesté et de lui adresser plusieurs fois la parole, M. Desgenettes, indigné, est allé le tirer par son habit et lui a fait les menaces auxquelles il s'était exposé par cette imprudente conduite. Le roi, en sortant de l'hôpital, a salué mon collègue et moi et m'a dit : « Adieu, monsieur Percy, je suis charmé de vous avoir connu. » L'ordonnateur Bourdon a bourdonné à force, mais je doute que Sa Majesté ait conçu pour lui une grande estime.

26. — Il a gelé ce matin. A dix heures je suis allé à la promenade ; jamais il ne fit un plus beau jour. Nous sommes entrés au Jardin des plantes, que j'ai trouvé bien au-dessous de sa réputation : j'y ai cueilli de la violette très odorante et en pleine terre ; les lauriers-roses, les lauriers-thyms sont dans les plates-bandes sans être envelop-

pés ni couverts, non plus que les lauriers-amandiers. Les serres sont très ordinaires. J'ai vu de beaux herbiers ; les plantes du Chili, du Mexique, du Pérou se trouvent dans ces herbiers, mais non dans les serres, où nous n'avons trouvé ni l'arbre du kina, ni celui du café, ni le poivrier, etc., de sorte que c'est un jardin charmant pour la promenade, mais assez peu riche en plantes très rares, quoiqu'il en contienne plusieurs que nous n'avons pas chez nous. M. Mathieu-Faviers, que j'ai rencontré, m'a appelé pour me dire qu'hier, à son dîner, Sa Majesté avait eu la bonté de parler de moi et de dire que ma physionomie lui convenait beaucoup et qu'il était satisfait de m'avoir vu et connu.

J'ai composé l'article suivant pour être publié dans un journal français :

« De Madrid, le 25 janvier.

« Aujourd'hui, à trois heures, Sa Majesté le roi d'Espagne a visité les hôpitaux de sa capitale. Les habitants se sont portés en foule sur son passage, montrant le plus grand désir de voir leur nouveau souverain, et admirant la piété modeste et charitable de ce bon prince qui, après avoir porté jusqu'au trône du Dieu des armées l'hommage solennel de ses vœux, ne dédaignait pas de descendre jusqu'au lit de douleur de l'homme malade pour lui payer le tribut le plus touchant de sensibilité et de bienfaisance. Les Espagnols émus ont avoué qu'ils n'avaient jamais été édifiés de cette manière. Au reste, cette douce et compatissante philanthropie est une vertu de famille : si le roi Joseph en a hérité, si elle se peint dans ses traits, dans son langage, dans ses actions, à quel degré son auguste frère ne la possède-t-il pas ?

« On a loué... »

27 et 28. — Hier, il a fait un temps superbe ; chacun

se promenait au Prado. Je suis allé voir le Musée d'histoire naturelle ; j'y ai trouvé des choses superbes et excessivement riches, entre autres un morceau d'or natif pesant seize livres, venant du Pérou, et une masse d'argent recouverte seulement d'une petite couche de muriate, laquelle masse pèse deux cent deux livres. Les vases en chalcédoine, en jaspe, en sardoine, ornés de pierres précieuses, et en camées ne manquent pas dans ce riche cabinet.

La mortalité est effrayante et hors de toute proportion dans presque tous nos hôpitaux. Ceux de Pampelune seraient bientôt déserts par l'énorme quantité de malades qui y périssent journellement, si les cadavres de ces infortunés n'étaient aussitôt remplacés, sans changement de grabat, par de nouveaux malheureux qui y mourront à leur tour, et toutes ces victimes de l'encombrement, de la plus détestable administration, de l'insouciance des autorités, des spéculations de l'avarice, la mort les choisit parmi les jeunes conscrits de vingt ans. Il est vrai que ces soldats sont déjà épuisés lorsqu'ils arrivent à l'armée ; la route, la mauvaise nourriture, la vermine, les insomnies, l'habitation pendant la nuit dans des églises froides, dans des couvents abandonnés, où des milliers d'hommes, et surtout de prisonniers espagnols, ont laissé leurs ordures et où il faut coucher sur la dure, sur le pavé, exposé au froid, à l'humidité, aux émanations putrides et infectes, toutes ces causes, et surtout la nostalgie qu'elles contribuent encore à augmenter, jettent ces nouveaux soldats dans l'état le plus fâcheux et déterminent bientôt les maladies qui les moissonnent. La plupart périssent épuisés ; ils s'éteignent sans regrets ni douleur. La dysenterie en tue un grand nombre ; la fièvre nosocomiale en fait succomber encore davantage ; et les mauvais soins, la malpropreté, le défaut de secours, la pénurie de linge, le manque de médicaments, le méphitisme des salles convertissent ces hôpitaux hideux et dégoûtants en autant d'asiles

de la mort ou, comme le dit le soldat lui-même, en vrais cimetières. Les officiers de santé, et particulièrement les chirurgiens, meurent pêle-mêle avec les autres malades ; on en perd souvent à Pampelune et à Saint-Sébastien. De jeunes étudiants arrivant de France se trouvent tout à coup plongés dans une atmosphère empestée ; pleins de la première ferveur, ils s'abandonnent à leur zèle et à leur sensibilité, et bientôt ils sont sacrifiés avec ceux qu'ils croyaient pouvoir sauver.

FIN

TABLE DES NOMS PROPRES

TABLE DES LOCALITÉS

TABLE DES MATIÈRES

CORPS D'ARMÉE

ET

CORPS DE TROUPES PRINCIPAUX

TABLE DES SOMMAIRES

1799

ARMÉE DU DANUBE ET CAMPAGNE D'HELVÉTIE

1800

ARMÉE DU RHIN, CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

1805

CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

*

1806

CAMPAGNE D'IÉNA

1806

(*SUITE*)

CAMPAGNE DE POLOGNE

1807

(*SUITE*)

CAMPAGNE D'EYLAU

1807

(*SUITE*)

DANTZIG

1807

(*SUITE*)

FRIEDLAND ET TILSIT

1807

(*SUITE*)

DE TILSIT A BERLIN

1808

CAMPAGNE D'ESPAGNE

1808

(SUITE)

1809

CAMPAGNE D'ESPAGNE